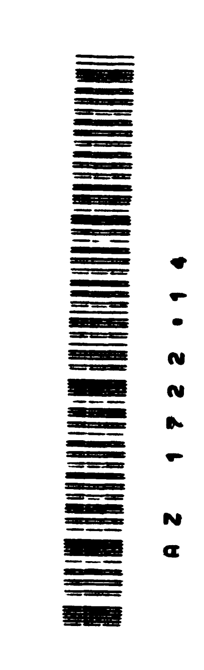





AZ 1722.14

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

PAR

CÉSAR CANTU,

SOIGNEUSEMENT REMANIÉE PAR L'AUTEUR,

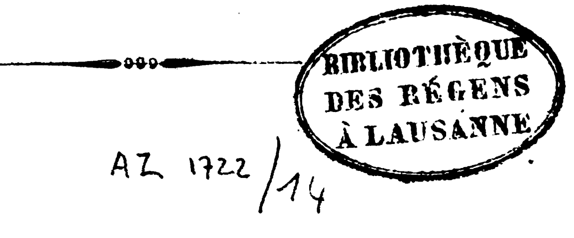
ET TRADUITE SOUS SES YEUX,

PAR EUGÈNE AROUX,

ANCIEN DÉPUTÉ,

ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI.

Tome Quatorzième.



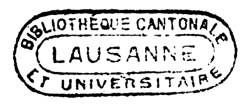
PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1847.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LIVRE XV.

QUINZIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE MODERNE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Dem Schnee, dem Regen,
Dem Wind entgegen,
In Dumpf der Klüfte,
Durch Nebeldüfte,
Immer zu, immer zu!
Ohne Rast und Ruh. (Goëthe.)

A travers neige, pluie et vent,
A travers brouillards et tempête,
Sans trêve ni repos, sans que rien nous arrête,
En avant, toujours en avant!

Chaque fois que par l'énergie de sa volonté, jointe à la puissance de son intelligence, un homme dépasse les proportions ordinaires et se hasarde au delà des limites communes, le docte vulgaire qui aime la médiocrité, et ne tolère que ce dont il se croit capable, s'écrie : *Impossible! c'est un rêveur, un présomptueux;* peut-être même ajoutera-t-il : *C'est un fou, ou un charlatan.* Dites que le diamant existe dans un caillou grossier, et vous serez hué par ceux-là qui n'ont, ni dans les mains ni dans la volonté, assez de vigueur pour le briser, et découvrir le trésor qu'il recèle.

Si l'homme supérieur ne sait résister à tout ce qu'il doit endurer, par suite de cette sensibilité qui fait la faiblesse et tout à la fois la

puissance du génie, et dans laquelle il trouve sa récompense et son expiation; il succombera en doutant de lui-même et de son jugement, trop différent de celui des autres. Celui qui, sous Louis XIV, proposa de faire mouvoir un bâteau par la vapeur, s'attira les quolibets des courtisans et de la Ninon; il devint fou, et s'éteignit dans un hôpital. Le Dominiquin fut sur le point d'échanger la palette contre le ciseau, pour échapper aux critiques des railleurs. Racine renonça au théâtre, par le dépit de se voir préférer l'insipide Pradon; Newton, las des contrariétés qu'on lui suscitait, s'écria : *Je ne veux plus m'occuper de philosophie. Il y eut de l'imprudence à délaisser ma tranquillité, ce bien inestimable, pour courir après une ombre.* Pergolèse mourut à ternte-cinq ans, sous l'opiniâtreté dénigrante de ceux qui le proclamèrent divin le lendemain de ses funérailles.

Mais la patience, si elle ne constitue pas le génie, est une de ses premières qualités : il sait que toute grande œuvre est une lutte, une éducation, une lice. Loin de décliner les difficultés, il les affronte; il se résigne à l'envie, à l'insulte, et, ce qui pis est, à l'insouciance de ses contemporains; il supporte les coups de flèches, les coups d'épingle plus pénibles encore; il s'améliore par la contradiction, et triomphe une à une des inimitiés, des jalousies, des rivalités. Il prend en mépris le dénigrement, brave les haines que déchaînent contre lui la puissance ou le préjugé, et poursuit isolé une route dans laquelle celui qui succombe est vite oublié, ou livré à la risée.

S'il lui arrive de réussir à force de labeur, en triomphant d'obstacles que le vulgaire ne soupçonnait même pas, chacun se hâte de lui rendre une justice tardive, non-seulement afin de pouvoir se vanter qu'on a été des premiers à reconnaître un mérite désormais constaté, mais encore parce qu'il n'y a rien de mieux que de se faire le protecteur de ceux qu'on ne peut fouler aux pieds. De prétendus amis lui accordent une approbation inactive, qui ressemble à de la compassion; beaucoup d'autres, pour ne pas se mettre vainement d'abord en frais d'outrages, s'en vont répétant, par ordre ou par flatterie : *Belle merveille! qui n'en aurait fait autant? Il ne fallait qu'y songer et vouloir. Cela même a été fait avant lui; il n'a eu qu'à imiter, et à profiter de l'exemple de ses devanciers.*

Ces gens-là ignorent ou plutôt feignent d'ignorer que l'efficacité du génie consiste à *savoir vouloir*, et que l'*imitation* ne tient pas à la rencontre de circonstances de détail tantôt fortuites, tantôt inévitables, mais au rapprochement des principes, à la mise en

action des méthodes, à l'essence des systèmes. S'éprendre d'une idée au point de lui sacrifier affections, honneurs, existence; tâcher d'atteindre un but nouveau par des voies anciennes, ou un but connu par des moyens qui n'ont pas encore été employés, c'est là le privilége des grands hommes.

Arrive enfin une troisième période, après les railleries du premier moment et les louanges des prôneurs : c'est celle où l'entreprise de cet esprit d'élite, sa découverte, son idée nouvelle, sont entrées dans l'ensemble des connaissances générales, et que chacun en tire profit. Quelque atroces qu'aient été les peines au prix desquelles il ait acheté ces résultats, il a beau voir ses mérites méconnus, comme il a contribué au progrès sans se faire illusion, sans s'attendre à la reconnaissance, il se sent amplement payé; car il n'a été mû ni par la pensée de conquérir l'estime de ses contemporains, denrée dont la répartition est toujours plus ou moins injuste, ni par l'espoir de la gloire, ce rêve des enfants, mais par le besoin de découvrir et de manifester la vérité, et le désir de la répandre au loin pour l'avantage de ses frères.

Comment ces pensées ne naîtraient-elles pas, lorsqu'on réfléchit sur le sort du grand homme avec lequel nous sommes sortis de l'ère la plus tumultueuse et la plus confuse, pour entrer dans l'âge moderne?

D'autres que ce grand homme avaient avancé la possibilité de gagner les Indes par une route opposée à celle qu'on avait suivie jusqu'alors; mais Colomb eut la force de s'opiniâtrer à la trouver, et de faire une réalité de ce qui n'était qu'une idée. Il est contraint d'endurer les refus des puissants, l'ignorance des doctes, les dédains de l'orgueil, les mesquineries de l'avarice, les perfidies de ses rivaux, la nonchalance de ceux qui, incapables d'agir, sont toujours disposés à condamner ceux qui opèrent. Colomb descend à discuter en personne avec ceux qui s'arrogent le privilége de sanctionner la vérité : il a recours au sentiment pour persuader un moine et une reine; il cite aux uns Aristote, aux autres les saints Pères; il parle à ceux-ci de richesses immenses, à ceux-là des intérêts de la religion. Il suit mille voies diverses pour arriver au même but avec l'héroïsme de la patience, la patience, qui est aussi une espèce de valeur.

Pourquoi, lui aura-t-on objecté, *ne pas s'en tenir à ce qui a été fait? Est-il à croire qu'un Génois doive laisser derrière lui les Grecs et les Phéniciens?* On l'aura aussi taxé de lâcheté, parce

qu'il frappait aux portes du palais ou à celles du couvent, sans calculer combien il faut de courage pour immoler ce qu'on a d'orgueil au triomphe de la vérité.

On répète chaque jour que le génie, vivant par lui-même, n'a pas besoin du galvanisme de la louange et de la popularité; que les contrariétés n'apportent point de retard aux grandes conceptions. Quand cela serait vrai, quand nous ne saurions pas que Kant resta ignoré tant que son nom ne fut pas proclamé par les journaux, et que Vico devança en vain la science d'un siècle entier, parce qu'il n'eut point de prôneurs, les forces que le génie a consumées à écarter laborieusement les obstacles l'empêchent de tenter de nouvelles entreprises, ou de tirer tout le fruit possible de celle qu'il a menée à bonne fin. Que n'eût pas fait Christophe Colomb dans les quatorze années qu'il employa péniblement à inspirer confiance en son projet?

Enfin les rois lui viennent en aide, parce qu'ils s'en promettent des avantages. Un simple particulier lui fournit assistance, mais avec la pensée de partager sa gloire; son équipage lui-même ne lui obéit qu'à la condition de le voir agir à son gré. Il s'embarque avec des ressources insuffisantes jusqu'à la témérité ou même jusqu'à la folie; il erre à la merci de vents inconnus; il lui faut abuser ses compagnons à l'aide de fausses indications; tout semble, au milieu de cet Océan sans bornes où il va cherchant un rivage dont il ignore la position, tout semble se liguer pour faire évanouir ses espérances; et pourtant sa constance puise une nouvelle énergie dans le vaste projet de réunir les hommes dans une même foi, dans une même civilisation.

Enfin, on entend retentir ce cri si longtemps attendu : *Terre! terre!* Il est adoré par les siens comme un dieu, parce qu'il a réussi. Il croit avoir découvert les Indes : c'est une erreur; mais sur sa route il a découvert un nouveau monde.

Réussir, atteindre le but, voir les fatigues de toute sa vie couronnées de succès, et remercier Dieu d'autant plus qu'on a moins obtenu l'assistance des hommes, ce sont là des joies ineffables, dont rien ne saurait révéler l'étendue.

Mais à quoi le grand homme doit-il s'attendre alors? A l'ingratitude.

Le pilote qui lui a fourni un bâtiment essaye de lui ravir la gloire qu'il a conquise. Les rois se dégagent, par des chicanes, des pro-

messes qu'ils lui ont follement prodiguées. Les esprits forts se moquent de lui, parce qu'il a cherché dans le ciel les espérances que le monde lui refusait. Ses rivaux s'étudient à le rapetisser, en grandissant à côté de lui un homme médiocre, et en désignant ses découvertes sous le nom d'un autre. Les uns le taxent de vanité, parce qu'il recherche des titres qui assurent tant de droits à ceux qui les doivent au hasard; les autres l'accusent d'avarice, parce qu'il tient compte de l'or dont il a besoin pour tenter de nouvelles entreprises; d'autres encore de cruauté, parce que ses successeurs massacrent les populations qu'il a fait connaître. — Colomb meurt, et il veut que l'on mette dans son tombeau les chaînes avec lesquelles il revint du nouveau monde; car rien n'enorgueillit autant que le martyre subi pour une cause dont le triomphe est indubitable.

Quand l'envie n'a plus à redouter qu'il trouve un autre monde, elle confesse la grandeur du héros qui n'est plus, et se donne pour dispensatrice équitable de la gloire. Elle va même jusqu'à l'exagération, pour rabaisser d'autant ceux qui s'élèvent à des hardiesses nouvelles.

Colomb est le premier grand inventeur qui appartienne véritablement à l'histoire. L'antiquité, qui mit au rang des astres le navire qui tenta le trajet de la Grèce à la Colchide, et la lyre sur laquelle cette expédition fut chantée, aurait fait de Colomb un demi-dieu; le moyen âge aurait aperçu dans sa découverte l'intervention du démon, comme dans celle de l'imprimerie et de la poudre à canon. A cette époque, c'est lui-même qui nous apparaît, lui-même avec ses luttes, ses hésitations, ses découragements momentanés, sa persévérance finale, ses erreurs sublimes; c'est Colomb, c'est l'homme.

C'est là déjà une différence immense entre l'histoire ancienne et la moderne. La première, en effet, nous montre des héros, et l'autre des hommes; celle-là personnifie les multitudes, celle-ci les décompose; l'une met en scène la sublimité de l'individu, l'autre la puissance de l'humanité. Or, nous aimons à retrouver dans les vicissitudes de Colomb celles de l'humanité même, dont l'histoire serait si attrayante, ne fût-elle même qu'un spectacle. Comme lui, tandis que les mortels sont occupés chacun en particulier, elle mûrit ses conquêtes à l'aide des forces de tous; puis elle s'y élance avec les ressources qui paraissent les moins effectives, ce qui ne l'empêche pas de triompher. Elle est punie de ses triomphes; mais elle s'en fait un marche-pied pour arriver à de nouveaux succès.

Dans cette coopération de toutes les générations, qu'est-ce que

l'homme? Le terme moyen d'une proportion, nécessaire entre les antécédents et les conséquents; le résultat des circonstances. Une balle frappe Gustave-Adolphe à Lutzen, et la guerre de trente ans change d'aspect; un ver apporté des Indes dans le bois d'un navire ronge les pilotis sur lesquels Amsterdam est bâtie, et peu s'en faut qu'il ne fasse évanouir les menaces de cette rivale de Louis XIV, de cette maîtresse de l'Orient.

Le grand homme lui-même, quel que soit son nom ou sa fortune, n'est que la manifestation d'un besoin social, né inévitablement comme le jour qui succède nécessairement au jour précédent. C'est en vain que les Scandinaves découvrent la Caroline en l'an mil. Mais si Colomb vient à périr dans la traversée, déjà Cabral met à la voile, et un accident le fera aborder au Brésil. La voix d'Arnaud de Brescia et de Huss est étouffée; mais si Luther succombe, Zwingle est déjà prêt à parler. Que Saint-Simon vienne à périr en combattant dans la guerre de l'indépendance américaine, Owen et Fourier sont déjà nés pour proclamer des utopies dont quelqu'une peut-être n'est qu'une proposition précoce, qui en son temps deviendra un lieu commun.

Il y en a qui, contemplant l'homme sous cet unique aspect, nous l'offrent comme un instrument accidentel de la fatalité, et qui, affirmant que tout ce qui fut devait être, racontent la vie de l'individu et celle des nations avec un calme glacé qui explique tout et ne s'émeut de rien; ou bien qui, proclamant la théodicée de l'histoire, n'y voient que l'action immédiate de la volonté suprême, au point de nier la puissance de l'homme (1).

Cependant l'homme sent en soi une force supérieure, un tourbillon qui l'entraîne; et il appelle lâche celui qui ne résiste pas à de mauvaises impulsions, héros celui qui sait lutter contre les autres et contre lui-même, parler et se taire à temps; il voit admirer au delà du tombeau celui qui s'est tiré de la foule en réduisant en faits ce qui n'était que désir chez d'autres, en accomplissant ou en prévenant les espérances de son temps. S'il n'en était pas

(1) Indépendamment de son *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet dit, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Quand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'arrête son cours; il enchaîne, ou aveugle, ou dompte tout ce qui est capable de résistance. »

Pour lui, l'histoire est « la sage conseillère des princes. » Mais combien y a-t-il de princes qui lisent l'histoire?

ainsi, pourrait-on contempler, sans éclater en blasphèmes, le spectacle éternel de prospérités pour l'intrigant, la foule d'infortunes pour le faible, et la vie de jouissances où se délectent les pervers, tandis que les bons gémissent dans l'abaissement? ces triomphes de l'iniquité dont les méchants se réjouissent, tandis que les justes et même des nations entières périssent sans vengeance, sans même que les larmes de la pitié, les gémissements de l'indignation les consolent à leur dernière heure?

L'histoire ne saurait, sans faillir, se soustraire à ce principe de sens commun; si elle rejette le libre arbitre, elle abdique le droit de juger les événements, et devient une branche des sciences naturelles, comme lorsqu'elle décrit les débordements du Pô ou les éruptions du Vésuve. Le hasard ne fait rien de grand ni de suivi. Acceptez la fatalité, refusez foi à l'efficacité du bras et de la volonté, et vous n'aurez plus que des hommes découragés et des nations pusillanimes. Mais la tâche de l'histoire est tout autre: elle exerce le sacerdoce de la vérité et des inspirations généreuses.

L'histoire dépasse également le but quand elle ne fait qu'enregistrer les faits tels qu'ils sont apparus, et qu'elle les ramène à des règles préétablies; quand elle les enchaîne invinciblement, et qu'elle imite Hume, qui détruisait toute relation entre les phénomènes de la nature; quand elle prétend que l'homme peut tout, et quand elle veut qu'il ne puisse rien. Non, les générations se transmettent certaines œuvres lentes qui ne sont pas des desseins mais des besoins, qu'elles accomplissent sans prévoyance et pourtant avec suite, pensées de la Providence que le peuple effectue. La liberté dont l'homme croit jouir, et qui seule le rend digne de récompense ou de châtiment, n'est pas une illusion digne de moquerie; mais la Providence lui a dit: *Tu arriveras jusque-là.* Chaque jour le laboureur appelle de ses vœux le soleil, et le soleil revient; mais est-ce lui qui l'a fait apparaître? Notre volonté influe-t-elle sur les fonctions vitales qui continuent de s'exercer dans le sommeil, ce temps des mystères les plus merveilleux?

Réunissez tous les éléments du monde moral, et vous aurez fait l'histoire de la Providence; et, de même que l'on démontre le Créateur par l'ordonnance de la création, les œuvres de l'homme démontrent le Dieu qui les dirige. Le premier examen n'exclut pas les causes immédiates, et le second ne rejette pas la volonté humaine, libre et efficace.

Mais qui déterminera les limites de la compétence divine et celles de la compétence humaine? Qui déduira, des faits qui sont de la Providence, les doctrines qui sont de l'homme? ou des phénomènes de ce monde, l'explication d'un autre?

Tel est le but auquel tend la philosophie de l'histoire; mais y est-elle arrivée? Notre siècle s'est complu à des systèmes, idéals dans leur manière de procéder, absolus dans leur principe, arbitraires dans l'application, au lieu de subordonner les conceptions scientifiques aux faits dont elles ne doivent que découvrir le lien réel. De même que la physique a réduit les sept couleurs à trois, qui sont elles-mêmes fondues dans le blanc, de même on a prétendu trouver dans la marche de l'espèce humaine une simplicité que nous n'avons aucun motif de reconnaître. Dans les pays qui pensent, chaque professeur improvise une méthode la première année de son cours; elle est adoptée dans les pays qui imitent, aux acclamations de ceux qui trafiquent de la science: systèmes nébuleux, où chacun prend pour de l'érudition ses propres imaginations, où l'on sacrifie la clarté de l'intelligence sur l'autel du symbolique et du transcendantal, sans réfléchir que leur obscurité vague et mystérieuse ne peut apporter aucune explication effective à l'ensemble des phénomènes. Ce n'est pas voir juste, en effet, que de voir sur une grande étendue; mais notre époque, amoureuse de grands mots, des formules et des principes absolus, embrasse volontiers ces théories *a priori*, qui, aussi faciles à inventer qu'à réduire en fumée, révèlent la puissance de quelques esprits et l'ignorante présomption de beaucoup d'autres, qui éternisent les discussions sans faire faire un pas vers la solution cherchée.

Qui, en effet, a pu encore déduire avec certitude les révolutions futures de la reproduction de certains événements et de leur enchaînement? Le septuple sceau est apposé sur les causes secondes de l'ordre moral; l'expérience ou l'observation n'y sauraient pénétrer, par la raison surtout que les circonstances extérieures d'un petit nombre d'événements qui nous ont été transmis sont tout ce que nous connaissons, sans en connaître ni les causes ni les conséquences intimes. La philosophie de l'histoire, c'est-à-dire l'intelligence de la marche admirable dont elle procède, consiste moins dans les événements que dans leurs principes déterminants. Mais elle enchaîne elle-même son essor, si elle immole les faits à des doctrines absolues, au lieu de déduire de leur ensemble complet les con-

clusions qui en résultent ; si elle ne s'humilie pas devant le plus inextricable des problèmes, la permission du mal, et devant les mystères de la vie de l'homme et du monde, où le milieu seul reste éclairé, tandis que le commencement et la fin sont enveloppés de ténèbres ; si elle n'a pas, pour se guider dans ce labyrinthe, un triple fil, à savoir les voies occultes de la Providence, le libre arbitre de l'homme, la puissance de Dieu qui rachète l'humanité. Elle sera, en un mot, véritablement la philosophie, lorsque, s'abstenant également et de mettre l'homme sur l'autel et de l'annihiler, elle cherchera seulement à l'expliquer, et à nous apprendre d'où il vient, où il va, pourquoi il se montre si sublime et si méprisable, abîme de magnificence et de misère, de scélératesse et de générosité.

Toutes les pages de ce livre disent où il faut chercher la solution finale d'un si grand problème. Les palingénésies, ou les progrès systématiques, nous paraissent téméraires ; et il y a présomption, selon nous, à croire que l'homme, quelle que soit son intelligence et sa puissance, soit capable de diriger à son gré l'ordre des choses ; de même qu'il nous semblerait lâche de dire qu'il est contraint de le subir inévitablement. La marche générale de l'humanité dans les voies que prépare la Providence amène les renouvellements prodigieux qui s'opèrent ici-bas, et fait éclore le bien du mal. Mais Dieu est patient parce qu'il est éternel, tandis que l'homme, qui sent sa durée fugitive, voudrait que toute chose s'accomplît dans cet instant rapide où il vient pour souffrir, expier, s'améliorer et mourir. Ainsi l'astronome désirerait que le cours d'Uranus s'accélérât, pour que ses phénomènes, en se reproduisant, pussent confirmer la vérité de ses calculs. L'ignorant seul croit qu'une comète est accidentelle, parce qu'elle ne revient pas chaque année. La vie véritable repose dans l'action de Dieu sur les créatures, et de l'humanité collective sur chaque homme individuellement, dans l'union de la matière avec l'esprit, du moi avec le monde extérieur : c'est pourquoi Pascal disait que « toutes les parties du monde sont enchaînées de telle « sorte, qu'il est impossible de connaître l'une sans les autres et sans « le tout. » L'intelligence, en s'élevant par l'humilité, sait observer avec confiance et respect les traces divines ; elle peut beaucoup, parce qu'elle connaît ce qu'elle peut ; et au lieu de dissiper ses forces contre des obstacles insurmontables elle les concentre dans de justes limites, et se rend ainsi l'auxiliaire de la Providence.

Le grand homme n'est donc pas un produit du hasard : il n'y a

point de fatalité dans la puissance de sa pensée, dans l'efficacité des moyens qu'il emploie; point d'aveugle nécessité dans sa réussite, ni d'arbitraire dans les facultés dont il est doué. Le génie ne devine pas, ne crée pas; il étudie, il lutte, il s'efforce, il s'obstine pour arriver au mieux : s'il réussit, le vulgaire, à qui il ne présente que les résultats, les attribue à une inspiration, à une grâce particulière; il en fait un être d'une espèce distincte, comme s'il fallait être né autrement que les tisserands ordinaires pour devenir Harkwright ou Jacquart. « La nature et ses lois gisaient dans les ténèbres; Dieu « dit : *Que Newton soit,* et la lumière fut. » Ainsi s'exprime le poëte; mais nous savons que Leibnitz, Wren et d'autres avaient précédé le grand philosophe anglais; nous savons que la géométrie avait besoin de sa tête, de même que l'épée de Scanderbeg n'était redoutable que dans sa main; nous savons qu'il y a pour toute découverte une opportunité souvent confondue par le vulgaire avec la fatalité; nous savons que l'on ne pourrait déterminer les perturbations en astronomie, si les principales gravitations n'eussent été d'abord évaluées. Derrière tout grand homme il y a des générations oubliées dont il met à profit le travail, comme fit Homère des rapsodes, et Dante des légendes; c'est ainsi que des plantes se nourrissent des débris dont le sol s'est engraissé. L'homme de génie n'est qu'un homme enfin; et la contemplation de ses efforts, des obstacles qu'il a surmontés, des contradictions qu'il a vaincues, des erreurs qu'il a subies ou combattues, sera toujours le spectacle le plus propre à nous faire sentir notre dignité. Mais la colombe peut-elle mesurer le vol de l'aigle? et l'homme avec son œil débile ne dit-il pas que le roi des oiseaux pousse son essor jusqu'à la région du soleil, lorsqu'à peine lui-même il atteint celle des nuages?

Si nous ne nous abusons, le caractère de l'histoire ancienne consiste précisément à observer plutôt l'homme que la race humaine. Étourdie par les efforts anormaux plus qu'attentive à l'allure tranquille et persistante, elle fait guerroyer les héros; elle représente les factions dans les coryphées, elle fait dépendre le bonheur ou le malheur d'une nation, d'un sage irréprochable ou d'un tyran odieux; la terre reste muette au moment où disparaît le grand homme qui la remplissait; mais bientôt un autre prend sa place. De là une admirable simplicité de dessin, puisque toute détermination, tout fait quelconque part de la volonté réfléchie ou de l'impulsion d'un héros; l'œuvre du peuple semble celle d'un personnage; et Gracchus, Ma-

rius, Pompée, représentent la plèbe levant la tête, ou l'aristocratie renversée.

Tandis que les sociétés anciennes sont constituées de propos délibéré, les sociétés modernes sortent d'éléments en lutte, mélangés accidentellement. Là, des législations immuables et jurées; ici, des modifications incessantes et des progrès; là, fusion dans un caractère général; ici, effervescence de principes hétérogènes; d'où il suit que l'État, l'Église, l'opinion, entraînent chacun à soi un fragment de la vérité et de la raison.

Nos monarchies tempérées laissent un champ plus vaste à la pensée, et à la vanité des doctrines et des oppositions : tantôt une partie, tantôt la totalité d'une nation veut prendre part au gouvernement; les princes trouvent de la résistance, indéterminée d'abord, puis compacte; les intérêts se croisent, les sentiments sont en lutte; le lettré et le philosophe ont autant de puissance qu'un roi, et même davantage.

La vague qui se gonfle et franchit le rivage inondé, ou fait sombrer d'énormes bâtiments, est bien plus poétique que l'onde tranquille assouplie dans des canaux, faisant mouvoir des usines ou arrosant des prairies. C'est pour cela que la période antique, scène continuelle de révolutions impétueuses, d'événements extraordinaires, où figurent des hommes enveloppés dans les plis artistiques de la toge, s'offre à nous sous un aspect plus grandiose; mais tandis que les gloires de l'antiquité apparaissent isolées sur un fond éclairé d'une lumière incertaine, les gloires des temps modernes, en se rattachant à celles du passé, se montrent au grand jour, et rejaillissent sur le genre humain tout entier.

Nous ne croyons pas que moins de passions bouillonnassent anciennement dans le cœur des hommes; mais un petit nombre d'entre eux s'occupait des choses publiques, très-peu en écrivaient, et ces derniers ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. Par suite de cela et faute de contradictions, certains jugements restent admis, par exemple, que Denys et Tibère furent des tyrans, que Titus fut clément, et Marc-Aurèle philosophe. Chez les modernes, tous écrivent, tous jugent. Il n'est pas de monstre qui n'ait eu des prôneurs. Le duc de Valentinois (César Borgia) est vertueux pour Machiavel; Henri VIII et Élisabeth sont placés au ciel par les réformés, dans l'enfer par les catholiques; c'est le contraire pour Marie Stuart et Philippe II. Louis XIV est tout autre pour la France que pour la

Hollande et l'Allemagne. En effet, sans tenir compte de l'adulation, la lutte des partis s'étant accrue ou du moins les éléments qui la révèlent, tout est d'une nature mixte, et le droit et la raison se trouvent difficilement d'un seul côté; des motifs condamnables quand on les considère isolément prennent un air de justice, placés en leur temps et en leur lieu propre. Au milieu de tant de mouvements simultanés de décomposition et de recomposition, opposés quoique convergents, beaucoup d'hommes ne discernent pas les éléments qui tombent de ceux qui s'élèvent, et accusent une époque de ce qu'y a laissé l'époque précédente; car aux idées battues en brèche survivent les habitudes, et, la révolution intellectuelle accomplie, la révolution sociale ne fait que commencer. D'ailleurs, l'esprit de contradiction, naturel aux savants, aussi actif que délié, s'en mêle, et se complaît à détrôner la gloire, en même temps que la foule accepte de confiance les opinions toutes faites. Les travaux de l'intelligence, faute de pouvoir embrasser toutes les parties d'un champ qui devient sans cesse plus étendu, ressemblent aujourd'hui aux cercles que forme l'eau frappée d'un corps étranger, et qui sont moins déterminés à mesure qu'ils s'élargissent davantage. C'est pourquoi la louange et le blâme classiquement prodigués se trouvent aisément contredits par des remarques en sens opposé, et des voix s'élèvent pour dire. *Cela n'est pas vrai*, pour attribuer à la marche naturelle des idées et des choses ce qui semblerait prévoyance politique, pour renverser le héros de son trône resplendissant, et le rejeter au rang des mortels ordinaires.

Nous nous trouvons donc dans cette *comédie* dont le Dante a si bien su deviner les différents caractères: la tragédie nous a enseigné à admirer la dignité et l'héroïsme des races nobles; l'histoire, à ne comprendre la gloire que personnifiée, à nous figurer Hercule vainqueur du lion de Némée, plus volontiers que la civilisation refoulant les monstres de contrée en contrée. Ne sentez-vous pas l'école dans cet engouement, dans cet enthousiasme pour l'individu plutôt que pour les masses, pour ce qui s'accomplit en un jour plutôt que pour l'œuvre des siècles, et dans cette envie de réduire la vie d'un peuple à un drame avec unité d'action et de héros?

Telle était l'histoire ancienne : c'est pourquoi elle était mieux connue. Le sujet en est un : on n'y trouve qu'un acteur, ou les acteurs y font un petit nombre; on n'y trouve qu'un centre d'intérêt, un sentiment unique, celui du petit nombre d'oligarques

qui dominent une génération esclave, et se détachent de la foule désordonnée. Aujourd'hui chaque nation vit d'une vie qui lui est propre ; et s'il y en a quelqu'une qui domine sur d'autres, ce n'est qu'un reste de barbarie, une exception violente ; mais, pour les nations anciennes, il fallait ou régner ou succomber ; et il suffisait à l'histoire de s'occuper de celle qui l'emportait.

L'écrivain moderne se trouve contraint, dès les premiers pas, de défricher le champ qu'il doit parcourir, de discuter les origines qui ne remontent plus aux demi-dieux, mais aux barbares ; de disséminer son attention sur une infinité d'éléments, de réfuter les opinions opposées sur chaque fait, de se diriger, au moyen de l'analyse philosophique, à travers tant de causes complexes et éloignées, avec une insistance scientifique qui nuit à l'intérêt dramatique. En outre il doit s'occuper de statistique, attendu que les finances sont le nerf des États, quand toutefois il ne s'agit pas uniquement de fournir de l'argent aux gouvernements, mais de créer la richesse nationale, et d'arriver à une équitable distribution, à une circulation rapide de la richesse publique.

L'empire de la volonté se révèle davantage chez les anciens, tandis que la complication moderne laisse discerner à peine l'homme au milieu d'instruments innombrables. Là le choc instantané, ici la recherche de l'ordre qui porte à la fusion, puis à la philanthropie, et qui n'éblouit pas autant que les bouleversements et les ruines.

Il en résulte que les anciens narrateurs se ressemblent tous, et que les modernes présentent autant de genres qu'ils ont de points de vue différents. Les uns s'attachent uniquement aux phénomènes, les autres aux causes, d'une manière abstraite ; ceux-ci s'occupent du gouvernement, ceux-là du peuple ; quelques-uns se plaisent à tracer des tableaux génériques et sans nom, d'autres croient ne pas devoir négliger le moindre détail ; il y en a qui voient partout la mixtion des races et la guerre, et d'autres les effets du commerce, ou les progrès de la religion.

N'est-il pas naturel que les historiens de l'antiquité, orateurs à la fois et artistes, plaisent bien autrement que les historiens modernes, obligés d'être politiques et économistes ? Après avoir étudié chez eux les temps qu'ils retracent, ces temps nous apparaissent radieux, au point que beaucoup d'entre nous les regrettent comme offrant à l'humanité ce qu'elle pouvait désirer de mieux ; et des philosophes comme Machiavel, Rousseau, Mably, ont voulu appliquer aux mo-

dernes les dogmes des anciennes républiques, en les leur proposant pour modèles. Mais, sans même rechercher si les anciens temps furent plus heureux que les temps modernes, ces auteurs ne s'aperçurent pas de ce qui les rendait entièrement différents des nôtres, et les jugèrent avec des idées qui ne leur appartenaient pas. Alors de petits peuples (nous ne parlons pas de ceux de l'Asie, dont les empires n'ont pas trouvé d'apologistes sérieux) vivaient des brigandages qu'ils exerçaient les uns contre les autres, voyant leur grandeur dans la ruine de leurs voisins, réduisant en esclavage les prisonniers et les colons des vaincus, afin que les citoyens pussent promener leur oisiveté dans les basiliques ou dans le forum, prononcer des arrêts et trafiquer de leurs votes. Quelques-uns, afin de s'enrichir, s'assujettissaient à des privations claustrales, tandis que nous préférons aujourd'hui multiplier les moyens de satisfaire aux besoins du peuple; et qu'au lieu de diminuer les charges qui pèsent sur lui, nous voulons plutôt le mettre à même de les supporter facilement.

L'existence de la patrie dépendait alors uniquement des exploits militaires; elle cessait en cessant de vaincre. De là la nécessité de détruire pour n'être pas détruits, jusqu'à ce que, les forces étant épuisées, le peuple tombât esclave d'un autre ou de quelque despote.

Le germe nécessaire de la destruction ne se trouve pas dans les racines des sociétés modernes, qui, fondées sur l'intérêt de chaque nation et de chaque particulier, finiront par chercher, non pas l'appauvrissement, mais la prospérité des États voisins, et leur propre avantage dans celui de tous.

Il était dans la nature de ces sociétés qu'un seul homme conservât non-seulement le pouvoir purement moral destiné à surveiller les pensées, les inclinations, les croyances, mais encore le pouvoir matériel appliqué aux actes. Il n'était pas possible de séparer l'un de l'autre, attendu leur origine commune et l'obligation de restreindre la politique à une cité principale, même lorsqu'elle avait soumis la moitié du monde. On ne faisait pas de distinction dans le fait, ni même dans les utopies, entre la direction des opinions et celle des actes; et, lors même qu'on proposait de remettre le gouvernement aux mains des philosophes, on entendait une autorité absolue.

Par suite de cette confusion des pouvoirs, la morale demeurait subordonnée à la politique; et comme celle-ci est essentiellement guerrière, on ne dirigeait l'éducation que vers la guerre, en aban-

donnant la partie morale aux soins privés des philosophes, ou à l'impression des spectacles. Du reste, les magistrats intervenaient dans tous les détails de la vie. La législation disposait de l'homme entier; la patrie était tout, l'individu rien; l'homme s'aliénait lui-même à la société; tandis que l'association moderne demande uniquement au citoyen ce qui est indispensable à l'ordre : de là veut qu'il conserve son être propre, et sait qu'il y a des actions mauvaises en elles-mêmes, quoiqu'elles ne soient pas défendues. Il fallait donc dans celles-là l'impulsion des grands hommes, tandis que les nôtres marchent toujours en avant, même sous des rois imbéciles et des chefs pervers. Là l'homme s'isole : il soutient la société dont il est membre, en haïssant les autres; il croit que le patriotisme consiste à détester quiconque est né dans un autre pays, et la politique à s'emparer du territoire d'autrui, en se servant des populations comme d'instruments de grandeur.

L'esprit de conquête ne connaissait pas d'autres limites que la possibilité; Agésilas disait : « Les frontières de la Laconie sont où « atteint la pointe de nos lances. » Pour les Romains l'étranger était un ennemi, et leur condition habituelle, la guerre; leur soldat partait lourdement chargé pour de longues marches, sans autres vivres qu'un peu de farine à pétrir de son mieux en galettes, auxquelles il joignait du lard et du saindoux, et quelques gouttes de vinaigre pour corriger l'eau dont il se désaltérait; point d'hôpital pour le recevoir, s'il était malade ou blessé. Animé d'une valeur farouche, exposé à des souffrances excessives, l'homme s'y endurcissait contre lui-même, et devenait d'une rudesse cruelle envers les autres; il appelait héroïsme le carnage après le combat, le massacre de populations désarmées. Les vaincus étaient détruits : les Perses transplantent au cœur de l'Asie des nations entières, juives ou grecques, comme les Hébreux et les Grecs avaient anéanti les peuplades antérieures; Rome extermine les civilisations florissantes de l'Étrurie, de Corinthe, de Carthage, de Rhodes; le traitement qu'elle inflige à la Grèce ne le cède en rien à celui que les Ottomans ont fait subir à cette malheureuse contrée.

C'était un résultat nécessaire, attendu que le type de l'existence parfaite ne se peut déduire que de ses rapports avec l'ordre de la création entière. Mais l'antiquité ne le possédait pas, ou tout au plus il était connu parmi quelques philosophes, sans descendre dans la conscience des masses, dont les sentiments engendrent la

sociabilité et le droit. C'est pour cela que le *jus romanum* était l'expression rigoureuse des nécessités matérielles de l'association telle qu'elle existait, consacrant, avec une logique inflexible, des faits violents et des conséquences monstrueuses. L'équité, au lieu d'y présider, ne s'y glisse que furtivement: loin que le droit naturel en soit l'expression, on appelle ainsi les rapports purement instinctifs des êtres animés, et droit des gens les usages communs aux nations : coexistant avec le droit civil, ils s'entravent au lieu de se limiter, sans que l'un d'eux soit cause finale, et par suite règle supérieure à tous. La jurisprudence vous dira donc que l'homme est libre de droit naturel, mais qu'il devient légalement esclave; qu'il devient chose par le droit des gens, qu'il devient ennemi par le droit civil.

A la fin le Verbe se révèle, type idéal et tout ensemble réel d'une existence nécessaire; et l'homme conçoit, d'après lui, la perfection à laquelle sa nature est destinée. De là la nécessité d'y parvenir dans la pratique de la vie. Le chrétien crut au devoir de s'améliorer toujours, de se dévouer mutuellement pour Dieu; il crut à la charité comme loi obligatoire, à une cité éternelle dont il lui fallait se rendre digne. Dès lors la pure équité, la fraternité universelle ne furent plus des rêves, mais les bases d'un état normal auquel l'homme ne peut guère renoncer sans changer de nature. En conséquence, l'ordre civil n'est pas un simple fait auquel l'homme est forcé de se résigner, mais la lente mise en œuvre de l'ordre idéal parfait, dont il doit toujours poursuivre la réalisation; et les véritables éléments constitutifs du droit se trouvent dans la juste appréciation des principes de pure équité, formant le code de la société éternelle; dans le rapprochement exact des faits présents avec ces principes, et dans la réforme progressive de tout ce qui empêche d'arriver à la perfection.

Désormais le mot de *fraternité*, qui pour la première fois fut proféré dans le cénacle, a retenti dans les cabinets; la dénomination atroce d'*ennemis naturels* est rayée même des livres inexorables de la diplomatie, et personne ne prétend plus que le soleil verse sur un seul homme des torrents de lumière, à l'exclusion des autres. Les nationalités sont sacrées : l'unique but de la guerre est de rétablir le droit; l'unique effet de la victoire, de gagner la cause soutenue et de se garantir d'injures

nouvelles. Si cela ne se passe pas toujours ainsi, on feint du moins que cela est; la violence même se couvre du prétexte de la légalité, et les héros, encensés à la fois et maudits, sont heureusement une exception. Un général devait avoir tué dix mille hommes au moins en bataille rangée, pour obtenir le triomphe; nous louons aujourd'hui celui qui a le plus épargné d'hommes et de souffrances: la guerre se fait entre les gouvernements et non entre les personnes, la nature même des armes écarte la fureur personnelle; et si c'était pour Rome un cas exceptionnel que de fermer le temple de Janus, c'est le contraire pour nous. On ne tient les armes prêtes que pour donner force au droit et sûreté à la morale, et les nations s'accordent pour briser le char de celui qui s'avise de menacer les autres sans motif.

Ceux qui combattent ne sont plus les hommes liges d'un individu, mais les représentants d'une nation; et quoique le droit de la guerre se fonde encore forcément sur l'état naturel présumé de l'homme, les propriétés sont grevées de charges, mais respectées; les personnes subissent des violences comme individus, mais non plus en masse; le prisonnier ne devient point esclave, mais il est gardé pour qu'il ne puisse nuire; et comme, en matière de supplices, ce fut un progrès que de mutiler le corps des condamnés au lieu de déchirer vifs les patients, de même la guerre se fait, mais en professant le désir de la paix; la guerre elle-même contribue à fortifier l'idée de la puissance publique contre la puissance privée, tellement que du droit de la guerre naît parmi les modernes l'idée de la chose publique.

Peut-être un temps viendra (pourquoi nous ravir une douce illusion?), peut-être un temps viendra où il n'y aura plus de guerre entre les peuples civilisés, mais une rivalité d'industrie, un accord général pour maîtriser la nature. C'est à quoi tendent les sociétés modernes, tandis que les anciennes attachaient une idée d'opprobre à l'exercice des forces de l'homme sur la matière: les arts même n'étaient perfectionnés qu'en vue de la guerre; comme elle était l'occupation de chacun, le travail et le négoce étaient réservés aux esclaves, à titre de punition.

Ce que l'on doit déplorer dans les anciens qui ont traité d'économie politique, ce sont bien plus des maximes pitoyables que les applications pratiques dont elles furent suivies. Aucun d'eux ne remonte aux véritables sources de la richesse nationale, et ne s'occupe

de ce qui fait vivre les sociétés; lors même que le bon sens les conduit sur la voie de vérités utiles, ils ne savent ni les coordonner ni les mettre en évidence. *Que faire,* disait Xénophon, *d'hommes cloués tout le jour sur un métier à tisser, dont les produits énervent les consommateurs et font gaspiller l'argent?* Aristote approuve ce qu'il appelle la *production naturelle*, c'est-à-dire que l'on consomme ce qui a été procuré par l'agriculture, par la chasse, par la pêche et par des *arts utiles*, mais non la production artificielle: c'est-à-dire qu'il n'admet pas qu'on la vende, attendu qu'on ne tend par là qu'à gagner de l'argent; il admet encore moins qu'on doive spéculer et prêter, opérations qu'il trouve contraires à la nature: comme s'il était possible de produire sans capitaux, ou d'avoir des capitaux sans amasser! Platon installe sa république imaginaire loin de la mer, c'est-à-dire loin du meilleur véhicule du commerce; et il fait le procès au citoyen qui s'avilit en se livrant aux occupations du négoce. *Il ne convient pas,* déclare Cicéron, *que le peuple dominateur de la terre en soit le négociant; et l'on ne peut faire de bénéfices en trafiquant, que par le mensonge et la fraude.*

Pour nous qui sommes sortis de l'atelier ou de la boutique, quelle sympathie pouvons-nous avoir pour une société qui nous condamnait à l'infamie? Si donc le citoyen ne doit pas produire, il lui faudra vivre d'aumônes; et l'État ne pourra le soutenir que par le pillage. En effet, Rome sacrifie perpétuellement l'utile à la grandeur; et, par une interversion de l'ordre, elle veut consommer sans produire, s'enrichir sans travailler, c'est-à-dire, en prenant à autrui ses biens et sa liberté. En effet, où manque l'industrie, la société est impossible sans une grande multitude d'esclaves; l'égalité est une chimère, et la liberté un mensonge. Voilà pourquoi les personnes oisives et l'esclave sont le caractère de la société antique, comme la tendance continuelle à l'affranchissement est le caractère de la nôtre. Pour les anciens, l'économie politique est la conquête; pour nous, c'est la liberté du travail et l'emploi du crédit. Un de leurs philosophes appela le plus beau des spectacles celui de l'homme supportant avec fermeté la douleur et l'adversité. Les anciens héros se montrent, en effet, dans l'attitude d'hommes qui défient la fortune; au lieu de cette dignité passive, on exige des héros modernes qu'ils luttent avec énergie contre une nature indomptée, et triomphent des embûches que leur dressent les passions.

Dans le siècle passé, quand l'industrie était encore chose ignoble dans l'opinion, les encyclopédistes s'ingénièrent à la remettre en honneur ; ils allèrent jusqu'à la confondre avec les beaux-arts ; et Diderot s'écriait : *Rendons enfin, rendons aux artisans ce qui leur est dû ; les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes : qu'ils emploient maintenant ce qui leur reste de voix à célébrer les arts mécaniques.* Aujourd'hui, nous les classons à part, parce que la réhabilitation en est accomplie : la science prête son aide aux manufactures, l'artiste anime par le sentiment les travaux de l'artisan ; et nous sommes convaincus que le meilleur moyen de relever la dignité de l'homme, c'est de le mettre à l'abri du besoin ; car la plus sûre garantie de la liberté est la plus grande somme possible d'indépendance personnelle parmi les citoyens, et l'accroissement de cette indépendance à mesure que les profits du travail se trouvent mieux répartis.

Cela était-il possible dans des gouvernements où un petit nombre d'hommes libres commandait à d'innombrables esclaves ? où des populations entières travaillaient au profit de rares privilégiés (1) ?

Du reste, les moyens mêmes propres à développer l'industrie auraient manqué à une époque où la géographie, la physique, la chimie, se bornaient à des notions si restreintes ; quand la division du travail et des professions n'était point connue ; quand les terres, les capitaux, les travailleurs, appartenaient aux mêmes maîtres dont les propriétés étaient garanties non par un intérêt mutuel, mais par la seule prédominance de leur nation sur les autres. Toute chose appartenant aux vainqueurs, il fallait à chaque instant l'em-

(1) VERGNIAUD, le plus éloquent des girondins, lorsqu'on s'occupait de jeter les bases de la nouvelle constitution, s'écria : « Voulez-vous créer un gouver- « nement austère, pauvre et guerrier, comme celui de Sparte ? Dans ce cas, « soyez conséquents comme Lycurgue : comme lui, partagez les terres entre tous « les citoyens ; proscrivez à jamais les métaux que la cupidité humaine arracha « aux entrailles de la terre ; brûlez même les assignats dont le luxe pourrait « aussi s'aider, et que la lutte soit le travail de tous les Français. Étouffez « leur industrie, ne mettez entre leurs mains que la scie et la hache. Flétrissez « par l'infamie l'exercice de tous les métiers utiles, déshonorez les arts, et sur- « tout l'agriculture. Que les hommes auxquels vous avez accordé le titre de « citoyens ne payent plus d'impôts. Que d'autres hommes auxquels vous refu- « serez ce titre soient tributaires, et fournissent à vos dépenses. Ayez des « étrangers pour faire votre commerce, des ilotes pour cultiver vos terres, et « faites dépendre votre subsistance de vos esclaves, etc., etc. »

porter par les armes; et l'économie privée, comme l'économie publique, s'appuyait sur l'immorale puissance du glaive.

Il y a donc la même différence entre les sociétés anciennes et les modernes qu'entre les aristocraties et les démocraties, c'est-à-dire la disparité ou l'égalité devant la loi. Chez les anciens, apparence de luxe, de concorde, de force, volontés plus unanimes et par suite plus efficaces, plus de fermeté dans les périls et de générosité dans les sacrifices, plus de réflexion pour faire, plus de constance à conserver. Parmi les modernes, plus de discussions, plus de différends, plus d'inquiétude du présent, de goût pour les changements, lors même qu'ils ne sont pas pour eux une amélioration. Chez les premiers, des particuliers extrêmement puissants annihilaient l'autorité sociale; chez les seconds, les hommes sont nivelés, et le pouvoir public s'étend toujours plus vigoureux sur la tête de tous. Chez ceux-là, l'idée du respect envers les privilégiés est exagérée; chez ceux-ci, l'intérêt individuel cède devant l'intérêt commun, parce qu'il y est compris. Là l'inégalité, ici l'uniformité; d'où il suit que l'indépendance, la force, l'originalité, se perdent dans une physionomie commune. Tout homme conçoit une haute idée de sa patrie et de lui-même: il acquiert de l'aisance dans la conversation, parce qu'il ne s'imagine pas être méprisé par les autres, puisqu'il ne les méprise point pour son compte; il aime le bien-être matériel, parce que personne ne peut lui imposer des privations inutiles à son amélioration physique et morale; c'est vers ce bien-être qu'il dirige constamment son esprit et ses forces particulières, sans l'attendre des gouvernements ou des grands. L'homme apparaît toujours à la place du héros; et même, dans les plus folles tentatives des factions, on aperçoit cette dignité qui le pousse à faire choix d'une cause, et à la servir par conviction.

De là le développement de l'esprit, qui oppose l'autorité de la raison à l'empire de l'autorité; de là ce sens commun devenu prédominant, ce qui faisait dire à Talleyrand : *Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Louis XIV, plus que l'assemblée constituante, plus que Napoléon : c'est tout le monde.* En un mot, chez les anciens il y a de grands hommes; chez nous, des hommes qui font de grandes choses.

Nous ne nous arrêtons pas aux détestables vertus de Sparte; mais, éblouis par les pompeuses harangues des orateurs d'Athènes et de Rome, nous nous figurons ceux qui les prononçaient comme

des gens très-libres dans leurs pensées et dans leurs actes. Observez cependant, et vous verrez aux jours les plus brillants de la liberté romaine surgir des tyrannies sans frein, telles que celles de Sylla, de Marius, et de quiconque, comme les triumvirs, aura osé exercer une puissance incontestée. Dans la constitution même, quelle puissance fatale que celle des censeurs! combien elle est inquisitoriale! combien elle est arbitraire! Livius Salinator, qui s'en trouve investi malgré une condamnation populaire, note le peuple en masse, et enlève à trente-quatre des tribus, sur trente-cinq, les priviléges de la cité. Ces magistrats sont donc maîtres de bouleverser la république. Ils chassent du sénat un nombre considérable de ses membres, trente-deux en 633, soixante en 682; Appius Claudius en exclut tous les partisans de César; on fait pire encore à l'égard des chevaliers, en les reléguant parmi la plèbe, dont on en tire d'autres. Combien la constitution n'en devait-elle pas être troublée! combien la sûreté individuelle n'en devait-elle pas être ébranlée! Cornélius Ruffinus est exclu du sénat, parce qu'il possède dix livres de vaisselle d'argent; Caton dégrade le sénateur Manilius, parce qu'il a donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. Quoi de plus intolérable qu'une pareille tyrannie domestique?

Loin que la justice fût entourée de toutes les garanties des temps modernes, les orateurs péroraient, non pour démasquer le coupable et faire absoudre l'innocent, mais pour confondre la vérité à l'aide des passions; et si l'on est flatté de voir dans leurs harangues la puissance des moyens oratoires, on doit aussi comprendre que la justice dépendait uniquement de la volonté du juge. Les larmes versées par le vieil Horace sauvent son fils fratricide : comme l'orateur romain met à nu les blessures du soldat pour gagner sa cause par l'aspect de ses souffrances, l'orateur grec dévoile le sein de Phryné pour que la vue de ses charmes fasse pencher la balance en sa faveur.

L'empire romain réalise un despotisme tel qu'on peut à peine y croire : des millions d'hommes sont envoyés légalement à la mort, parce qu'ils croient et adorent Dieu à leur manière; un proconsul honnête homme en fait, à titre de simple expérience, emprisonner et torturer plusieurs; et comme il hésite entre la légalité et sa conscience, il consulte l'empereur, qui approuve et confirme sa conduite, en étendant encore cet arbitraire atroce. Et nous, nous

maudissons l'inquisition moderne, qui est en effet sans excuse, pour n'avoir pas su corriger, par la charité tolérante de l'Évangile, cette sévérité antique.

La Grèce, ce type de l'ancienne liberté, ne va pas plus loin que la liberté de la commune; et c'est à la commune que l'homme est sacrifié. A Sparte, il n'y a pas d'autre propriétaire que l'État; à Athènes, la propriété est à la famille, par suite d'une combinaison singulière des sentiments humains et des intérêts de la commune; à Rome, la république est une association des pères de famille demeurés souverains dans l'exercice de la puissance domestique, au point que les fils eux-mêmes sont une espèce de propriété.

Partout l'individu est immolé au bien de la famille et de la cité: la transmission des biens, le droit de tester, les mariages, les divorces.... sont réglés selon cette tyrannie publique; les écrivains les plus avancés ne savent rien voir au delà du bien de la république. Aussi Aristote pose en tête de sa *Politique* le droit de l'esclavage, et Platon ne s'occupe dans son *Utopie* que de rendre l'État splendide et fort, quelles que doivent être les souffrances de l'individu.

Toujours le droit manquait d'un fondement moral quelconque: c'était le droit de la commune ou de l'État; et ce n'est qu'avec le christianisme qu'il devint droit humain, loi de Dieu, règle de l'humanité entière (1). Les martyrs luttèrent trois siècles pour que la force matérielle fût exclue du sanctuaire de l'âme, et ne dictât point d'ordres à la raison et à la conscience.

Les deux sociétés diffèrent donc radicalement, et déjà l'on a pu comprendre quelle est la plus libre. Les droits de citoyen furent portés, il est vrai, dans quelques républiques, à une extrême perfection; mais combien en jouissaient? Quelques milliers d'individus, rangés eux-mêmes par échelons, pour tyranniser une plèbe qui ne comptait pour rien, et un monde d'esclaves.

Et quand nous disons plèbe, nous entendons tout le peuple de la

(1) M. Troplong a publié, dans les *Actes de l'Académie des sciences morales et politiques*, un long mémoire, dont voici la conclusion: « Le droit romain fut meilleur durant l'époque chrétienne que dans les siècles antérieurs les plus brillants; mais il fut inférieur aux législations modernes, nées à l'ombre du christianisme, et mieux pénétrées de son esprit. Je ne me sens pas capable, dit l'auteur, d'admirer un droit si esclave de la lettre et si rebelle à l'esprit; droit orgueilleux en même temps, qui avait la prétention de pourvoir à tout, et n'avait pas l'intelligence des plus simples garanties dues à la bonne foi. »

campagne, et une grande partie de celui des villes; car aux lieux même où, à force d'insurrections ou de subtilités légales, il s'était, comme à Rome, assuré les droits d'homme, c'est-à-dire, le droit de pouvoir posséder une femme certaine, des enfants reconnus à lui, et un champ propre tant qu'il ne serait pas exproprié par un créancier, là même il se trouvait réduit à vivre dans l'oisiveté, à attendre sa nourriture de la générosité, c'est-à-dire, de l'aumône de ceux qui avaient besoin de son vote ou qui redoutaient sa fureur. Si un beau jour la tempête retarde les convois de grains, ou si un caprice de Caligula en empêche la distribution, la plèbe mourra de faim. Quand elle sort des théâtres de marbre, où elle a oublié qu'hier elle souffrit du besoin et qu'elle en souffrira demain, elle s'engouffre dans de misérables repaires tellement pressés et confus, tellement cachés à la surveillance publique, que l'on peut y établir des ateliers inconnus, et y entraîner, pour les soumettre à un travail forcé, les passants que l'on a enlevés.

Quand nous disons esclaves, nous entendons des hommes qu'un autre homme peut vendre, mutiler, tuer selon son caprice; qui n'ont point de famille, point de loi, point de Dieu : nous entendons des femmes à qui on ne laisse pas même la consolation de céder à la force ou à la séduction; que le patron tenait hier embrassées, et qu'il vendra demain avec les enfants qu'il a eus d'elles: nous entendons des personnes dont la loi ne daigne pas même s'occuper, ou bien, si elle défend de les mutiler, c'est uniquement pour que le cœur du maître ne s'endurcisse pas à ce spectacle.

Il suffit en réalité qu'il y ait des esclaves pour rendre impossible la morale, attendu que leur éducation est essentiellement négligée. Les maîtres s'accoutumant à un commandement dur, absolu et cependant loué, cet empire sur soi-même, qui est la première condition du développement moral, s'affaiblit en eux; l'habitude d'une cruauté arbitraire étouffe l'amour de l'humanité, qui est le caractère du progrès social; la facilité du libertinage corrompt les relations domestiques.

Et la femme, qu'a-t-elle été dans l'antiquité? La mère des guerriers, une ouvrière assidue, une ménagère économe, tout au plus une compagne aimable pour la couche nuptiale et parfois pour la table. Du reste, rien de cette personnalité libre et puissante de la société moderne, qui fait que la moindre chambrière peut, sans avoir recours aux subterfuges de la reine Pénélope, repousser un prétendant im-

portun. A quoi bon parler des outrages des poëtes et des orateurs (1), et des folies de cet empereur qui se faisait traîner par des femmes nues sur un char où lui-même se montrait nu (2)? Le génie de l'ancienne législation les ravale constamment; il insulte à leur intelligence, à leur véracité. Jamais nous n'avons trouvé chez les anciens un établissement quelconque destiné à l'éducation des femmes. Veulent-elles aller de pair avec l'homme et acquérir de l'influence? qu'elles se fassent courtisanes: alors, comme Aspasie, elles donneront des leçons à Périclès et à Socrate; alors, comme Pithionice, elles auront un tombeau sur la voie Sacrée qui mène à Athènes. Et pourtant d'abominables amours entre hommes attestent encore plus le mépris pour la femme, réservée uniquement à procréer. Laissant à l'écart les poëtes critiques, satiriques et comiques, le bon Plutarque nous raconte qu'Épaminondas ne se maria jamais, parce qu'il avait deux jeunes garçons pour amis; et l'un d'eux ayant péri avec lui à Mantinée, on eut soin que sa tombe fût voisine de celle du héros.

Parmi les hommes libres eux-mêmes, vous trouvez dans chaque famille une tyrannie plus dure, parce qu'elle est plus immédiate : des pères qui peuvent tuer leurs enfants ou les exposer, répudier leur femme, la céder ou la prêter, et qui, maîtres des biens et de la vie, exercent une juridiction privée pour les délits domestiques (3).

Chez aucun peuple les propriétés ne furent libres : les substitutions entravaient les contrats, en obligeant à ne vendre que dans une ville ou une tribu désignée : à Athènes, un citoyen ne pouvait léguer qu'en faveur de ses parents naturels ou adoptifs. La femme n'avait pas capacité pour donner ni pour tester; les mâles seuls étaient appelés à succéder, comme continuation de la personne et de la famille du père; à leur défaut venait la fille, mais avec la dure obligation d'épouser son parent le plus proche.

(1) Pindare vaincu traite Corinne, sa rivale couronnée, de *truie*. Élien, *Var.*, XIII, 25.

(2) Lampride, dans *Héliogabale*, XXIX.

(3) Dans un dialogue où il montre la différence qui existe entre les anciens et les modernes, Hume expose une quantité d'usages cruels sous des noms barbares, comme la clôture des femmes, les tortures infligées aux esclaves, l'exposition des enfants, l'exil des hommes distingués, et autres choses pires encore, en les plaçant dans un pays éloigné et sauvage. Mais lorsqu'un des interlocuteurs en est saisi d'étonnement et d'horreur, il déclare qu'il a parlé d'Athènes, et prouve par des textes classiques tous ces faits cruels et extravagants, en lui laissant conclure combien c'est à bon droit que les Athéniens sont appelés les Français de l'antiquité.

Si l'antiquité est le domaine du polythéisme, et notre ère le domaine du christianisme, la question est déjà résolue pour nous. Car, sans rappeler même que le vice y était consacré par les scandales divins, la multiplicité des dieux supprimait la conscience de l'égalité, et par suite toute idée juste de droits et de devoirs. L'Évangile enseigna aux grands et aux petits à invoquer *notre Père*, et dès lors à se reconnaître pour frères. Il ne défendit pas l'amour de soi; mais il nous prescrivit d'aimer les autres à l'égal de nous-mêmes. En recommandant de faire du bien à ses semblables pour l'amour de Dieu, il introduisit l'homme dans la pensée divine, et lui fit comprendre que le but de Dieu est l'ordre. Il institua, pour remède aux inégalités nécessaires et aux souffrances inévitables, la charité, qui est l'amour même transformé en sentiment religieux, en devoir plein de douceur. Où trouver dans toute l'antiquité une institution qui ressemble à la simple magistrature de nos curés, corps régulier d'instituteurs pour le peuple, de tribuns pour les opprimés, de consolateurs pour les affligés, recruté dans toutes les conditions, afin d'apporter à tous lumière, moralité, encouragement?

Les anciens étaient-ils plus riches que nous? L'opinion générale, appuyée par un certain nombre de faits, veut qu'il en soit ainsi. Qui n'a admiré dans son enfance l'opulence de Salomon, son temple magnifique? Alexandre trouve une valeur de trois cents millions dans la tente de Darius, et le butin fait à la bataille d'Issus suffit pour enrichir et pour corrompre la Grèce. Carthage et Corinthe regorgent de métaux précieux, qui, fondus ensemble dans l'incendie, en forment un nouveau. Quelle ville que celle de Rhodes, élevant son colosse pour orner l'entrée de son port! Dans un théâtre d'Athènes, des eaux de senteur jaillissaient sur les spectateurs par des ouvertures cachées, et la représentation de trois tragédies y coûta au trésor plus que la guerre du Péloponnèse. Rome vit trois cent vingt couples de gladiateurs figurer au triomphe de César; dix-huit éléphants, à celui de Pompée; trois mille cinq cents bêtes féroces de toute espèce, entre autres deux cent soixante lions, sous Auguste; neuf mille sous Titus, onze mille sous Trajan. Scaurus construisit un théâtre capable de contenir quatre-vingt mille personnes, orné de cinq mille statues, et qui pourtant ne devait durer qu'un an. Il est inutile de revenir sur les magnificences de Lucullus et de Cléopatre, sur les banquets de Vitellius, les trésors d'Hérode Atticus et ceux de Crassus, qui avait dans ses coffres sept mille talents en numéraire.

Mais nous avons cherché, autant qu'il dépendait de nous, à ne pas faire considérer comme richesse celle qui se trouve accumulée dans un petit nombre de mains, mais celle qui, répartie, sert aux besoins et au bien-être du plus grand nombre. A l'usage de combien d'individus étaient les anciens trésors? Combien de milliers d'hommes ne périssaient-ils pas de faim pour un seul personnage opulent? L'aspect général de prospérité que présentaient les villes passe toute croyance. Ce n'étaient que palais revêtus de marbres et de métaux, avec des statues élégantes et d'admirables grotesques, avec des meubles et des ustensiles où le prix de la matière rivalisait avec la perfection exquise du travail. Dans les maisons de plaisance (Baïa l'atteste), le luxe s'étendait sur les moindres détails. Les bains d'un riche citoyen purent être convertis en temples (1); on a trouvé dans le cabinet d'un autre les chefs-d'œuvre les plus vantés de la sculpture; une mosaïque qui suffirait aujourd'hui pour faire la gloire d'un musée formait le pavé d'une salle à manger.

Mais ne voit-on pas constamment percer dans tout cela l'ostentation, le faste théâtral, plutôt que le soin de la commodité? A Rome, des cabinets d'un travail merveilleux ne recevaient point la lumière, et le groupe antique le plus insigne fut tiré d'un réduit entièrement obscur. Nous admirons ces thermes, ces bains; mais le besoin en a été diminué pour nous par l'usage du linge et par les diverses commodités domestiques, généralement répandues. Nous sommes étonnés à l'aspect de ces longs aqueducs dont les ruines pittoresques rompent la monotonie du désert romain; mais n'attestent-ils pas, en même temps que la puissance des constructeurs, leur connaissance imparfaite des lois de l'hydrostatique? et n'obtenons-nous pas aujourd'hui, avec des pompes et des conduits souterrains, de plus grands prodiges? Les routes qu'ils conduisaient d'une extrémité à l'autre de l'empire semblent par leur solidité, qui résista à vingt siècles, des ouvrages plus qu'humains; mais elles étaient destinées uniquement à transporter des soldats, ce qui les fait considérer par Suétone comme *opera magna potius quam necessaria*, tandis que parmi nous, sans parler des chemins de fer, un réseau de routes réunit chaque village aux grands centres : les routes romaines servaient à amener les contributions des provinces dans

(1) On croit que le Panthéon fut construit à usage de thermes.

les villes capitales (1); nous y suppléons par les lettres de change.

A ne considérer que ceux-là seulement qui jouissaient de la plénitude des droits de citoyen, c'est-à-dire, du droit d'opprimer les autres et de s'engraisser de leur sang, combien les choses ne changeraient-elles pas de face, pour peu qu'on enlevât le vernis brillant qui les couvre! Une courte distance sépare Naples, sans cesse croissante de deux villes naguère déterrées. Dans la capitale moderne les habitations informes se pressent en désordre, adossées à la côte ou éparses sur le rivage, au hasard, selon le caprice ou les moyens de chacun, en laissant entre elles des rues tortueuses, rampantes, ensevelies. A Pompéies, au contraire, et à Herculanum, tout est régulier; les rues et les maisons sont alignées, les portes eurythmiques, les cours et les salles à manger très-ornées; les places, les basiliques, les temples, architectoniques; les moindres ustensiles de ménage n'offrent pas moins d'élégance et de fini que les cimaises des curies.

Mais quand la première admiration est dissipée, on s'adresse cette question qu'un roi de ce pays faisait dans une autre métropole de l'Italie : *Où donc est le peuple?* On voit des palais pour un petit nombre de riches, des boutiques pour quelques marchands; mais où s'abritait la masse de la population? où sont les maisons où elle venait prendre le repos de la nuit? Nous ne demanderons pas où il y a un hôpital, un refuge pour les pauvres; c'étaient là des bienfaisances inconnues. Mais dans cette solitude saisissante de ces habitations exhumées, combien ne manque-t-il pas de nos commodités actuelles? Le maître de maison aura une salle à manger pour l'hiver et une pour l'été; mais sa chambre à coucher est un caveau sans air et sans lumière; des réduits où l'on peut à peine se mouvoir composent les gynécées où il renferme les femmes; ceux où il entasse les esclaves qu'il ne tient pas enchaînés à la porte sont de véritables cachots. Point de grandes fenêtres vitrées donnant du jour et de l'air, satisfaisant la curiosité et rompant la monotonie des murailles; point de conduits pour les eaux domestiques, point de fosses d'aisance, point de cheminées; et pour escaliers, des montées très-étroites; des siéges et des lits élégants,

(1) *Ut omnia tributa velociter et tuto transmitterentur.* PROCOPE. Les grandes routes de l'empire romain étaient au nombre de 27, qui s'étendaient sur un espace de 4,500 lieues. Celles de l'empire français seul, en 1807, embrassaient 13,400 lieues; et chacun peut voir combien elles se sont accrues depuis lors.

mais très-durs; de très-beaux chars, mais sans ressorts ni courroies: des rues resserrées et des portes étroites indiquent que peu de personnes faisaient usage de ces voitures qui aujourd'hui parcourent par milliers la cité voisine, au service même des plus pauvres. Point de lanternes pour la nuit; point de pompes pour aspirer l'eau; rien pour se garantir de la pluie ni de la foudre; point de nappes sur la table, point de fourchettes (1). Puis partout s'offre l'image d'un maître entouré d'un essaim d'esclaves tenus en bride par la crainte, et dès lors redoutés; qui s'entoure de ses amis pour s'entretenir ou se divertir avec eux. Quant à la femme, elle n'intervient dans sa vie que comme instrument de volupté.

Supposez qu'un des anciens habitants de cette contrée se réveillât à l'heure qu'il est, et vît, dans le village qui s'élève au-dessus de sa patrie, le tailleur, le cordonnier, le menuisier travailler librement et disposer librement de son gain, s'obliger envers le riche ou refuser de contracter avec lui, pouvoir devenir son égal par l'industrie, et, s'il est offensé par lui, le citer en justice; puis, entrant dans quelque boutique, qu'il remarquât les perfectionnements infinis introduits dans les arts même les plus simples; qu'il vît ensuite ce pauvre artisan et sa femme se parer d'étoffes de soie, ce qui paraissait un luxe excessif pour les impératrices suspendre sur leur poitrine une montre qui leur indique les heures avec une bien autre précision que ne faisait le style de son gnomon ou son imparfaite clepsydre: qu'il aperçût à côté de lui une cheminée pour y faire du feu, et auprès un miroir limpide; des conduits pour les immondices, des gravures de tableaux remarquables ornant les murailles, quelques livres sur des rayons; les fenêtres garanties du vent par les vitres, du soleil par des jalousies: qu'il le vît goûter du sucre et du café, tributs d'un monde que les sages ne rêvaient même pas; parcourir des rues éclairées par le gaz, et allumer dans sa chambre une lampe qui équivaut à plusieurs torches; employer une vaisselle d'un vernis des plus brillants; changer souvent son linge de corps et de lit; pouvoir enfin avec quelques sous se procurer au fur et à mesure de quoi satisfaire tous ses besoins dans les boutiques nombreuses de ses confrères: ne serait-il pas disposé à décider que cet artisan est plus heureux que les princes de son temps?

Pour nous représenter cette société au vrai, retranchons de la

(1) Quelques exceptions ne font que confirmer la règle.

nôtre, je ne dirai pas les véhicules à vapeur, les télégraphes et les perfectionnements les plus récents; mais les postes, ce besoin suprême de la civilisation, mais le papier, mais l'imprimerie: réduisons-nous à nous vêtir de laine, à écrire en majuscules, à ne pas connaître les lettres de change; à voir se fermer les mers d'où nous viennent tant de choses exquises: renonçons au coton, brisons les machines qui nous procurent à un prix minime tant d'objets charmants; n'ayons ni thermomètres, ni baromètres, ni hygromètres, ni lentilles de cristal, ni lunettes, ni autres instruments qui doublent la puissance des sens; point de métiers pour les bas et pour les tissus à dessins; point de charbon de terre; aucune de ces préparations chimiques qui contribuent en si grand nombre à la santé, à la beauté, aux plaisirs; puis voyons si nous serons d'avis que les anciens étaient plus riches et plus heureux que nous.

C'était un magnifique spectacle que de voir des villes et des provinces entières se réunir pour discuter, délibérer, se divertir; mais aujourd'hui nous avons multiplié les moyens de nous communiquer nos sensations, nos idées, nos plaisirs, nos résolutions, sans changer de place et d'un moment à l'autre. Ces cirques immenses, ces somptueux spectacles où les femmes pouvaient palpiter d'un horrible plaisir en contemplant des milliers de gladiateurs s'égorger et mourir avec art, où la sensibilité émoussée de la plèbe se réveillait à l'aspect des lions et des éléphants, qui assouvissaient leur rage les uns sur les autres, ou sur les sectateurs résignés du Nazaréen; ces théâtres où s'étalaient les trophées des nations vaincues, ou les excès de la lubricité; et même ces jeux olympiques où le peuple qui possédait au plus haut degré le sentiment esthétique allait admirer la beauté de la forme, la hardiesse des poses, la vérité des couleurs, la sublimité de la sculpture, les inspirations de la poésie et de l'histoire, vous paraissent-ils à envier pour notre époque?

L'ostentation des divertissements publics recouvrait ce qu'il y avait de pauvre et d'aride dans la vie privée. L'organisation imparfaite de la famille, la servitude de la femme, l'avilissement des basses classes, amenaient le besoin de récréations extérieures; et encore ne se reproduisaient-elles qu'à des intervalles éloignés. Lorsqu'un intérêt plus doux et plus tendre naquit dans les rapports de parents et d'amis, que l'égalité eut créé la félicité domestique, on vit se révéler des sources de jouissances inconnues, l'étude

de l'histoire, des découvertes nouvelles chaque jour, des lectures faciles et inépuisables. C'est ainsi que nous aimons à faire succéder aux amusements bruyants de la jeunesse les plaisirs tranquilles et raisonnés de l'âge mûr.

Je ne reviendrai pas sur le nombre extrêmement faible de ceux qui étaient admis aux nobles récréations de l'esprit: on peut compter sur ses doigts les copies entières d'Homère; il n'en reste qu'une d'Aristote, et si peu de Tacite et de Tite-Live, qu'on pouvait les dire perdus deux cents ans après leur apparition. En général, la communication des livres était si difficile, que des esprits qui n'etaient rien moins que vulgaires s'appliquaient exclusivement à compiler. C'est ainsi seulement que passèrent à la postérité Justin, Valère-Maxime, Eutrope, Photius, et Pline l'Ancien lui-même.

Mais, pour ne parler même que des jouissances matérielles, les particulier le plus modeste en a de nos jours sous la main de bien supérieures, pour le nombre et pour le choix, à celles des privilégiés de l'antiquité. Il se procure pour une faible dépense celles de la musique, de la danse, des théâtres, et cela journellement, s'il lui convient; et il n'a pas reçu par charité, comme le citoyen d'Athènes, l'argent qu'il y emploie, mais il l'a noblement acquis par son travail. Il est vêtu plus commodément, sa couche est plus douce; il se promène plus à l'aise, voyage plus vite, apprend plus facilement, et profite de toutes les découvertes des penseurs accoutumés de réfléchir avant d'opérer, et qui savent approprier aux besoins usuels les services de l'intelligence.

En somme, nous possédons tous les arts des anciens avec d'immenses améliorations, et avec l'avantage insigne de les avoir mis à la portée de tous. Autrefois on travaillait pour le petit nombre, aujourd'hui pour les masses : quand seulement quelques centaines d'individus possédaient l'égalité des droits civils, ils se comptent aujourd'hui par milliers, et peuvent coudoyer le riche sans avoir d'humiliation à subir, demander justice au puissant, s'asseoir au banquet de la vie avec une foule chaque jour plus nombreuse.

Mais s'il nous est facile de nous faire reconnaître supérieurs aux anciens dans l'usage de l'intelligence, on ne saurait nous en concéder autant dans les produits de l'imagination. Lorsqu'on contemple la Vénus de Milo et le groupe de Niobé, et qu'on lit l'*Œdipe roi* de Sophocle, la *Trilogie orestiade* d'Eschyle, les *Géorgiques*

de Virgile, il faut bien confesser forcément que nous ne les égalons pas. Une langue d'une harmonie extrême, le spectacle d'une nature enchanteresse, la vue incessante de beautés nues dans les bains ou dans les théâtres, des vêtements qui ne gênaient ni ne déformaient les membres; les rapports continuels des artistes et des philosophes; une religion tout à fait matérielle, et le besoin d'orner les cités, d'immortaliser les héros, firent grandir immensément l'art dans l'Hellade (1). Ajoutez à cela que les Grecs n'avaient avant eux rien d'aussi parfait; à la différence de nous autres modernes, qui avons consumé en imitations le temps où le génie possède toute sa puissance, et qui ne sommes revenus à la nature que quand le génie a été évanoui. C'est pourquoi le génie et le goût qui coexistèrent chez les Grecs vinrent successivement parmi nous; et, en voulant nous mettre à leur suite, nous nous sommes trouvés arrêtés sur des routes où nous aurions pu aller loin sans être meilleurs peut-être, mais en restant à coup sûr originaux. En effet, il faut envisager les arts du beau en rapport avec l'état social et avec les habitudes; et de même qu'une Chinoise très-admirée parmi les siens ne brillerait pas à nos yeux, de même peut-être, si les préventions venaient à cesser, les ouvrages d'une autre époque nous sembleraient-ils moins parfaits.

Il est à remarquer que l'art dans lequel les modernes ont fait le plus de progrès, et celui dans lequel les anciens n'ont pas laissé de chefs-d'œuvre, est la peinture, où nous excellons non-seulement dans l'expression morale, mais encore dans la partie technique. Nous avons peine à comprendre comment pouvaient être considérés comme très-beaux des tableaux sans fond, sans perspective, sans raccourcis, où l'on fait un mérite à un peintre d'un portrait qui paraissait regarder le spectateur, de quelque côté qu'il fût placé, ou de grappes de raisins que les oiseaux venaient becqueter. Les fresques des murailles ou les mosaïques qui proviennent des villes ensevelies par le Vésuve, avaient été signalées à notre admiration comme pouvant soutenir la comparaison avec les ouvrages des maîtres italiens du quatorzième siècle; mais elles en sont bien loin.

Les anciens restèrent aussi à l'enfance de la science musicale, excepté qu'ils connurent la puissance des chœurs. Ils ignorèrent

(1) « Dieu ne voulant point donner la vérité en partage aux Grecs leur donna la poésie. » JOUBERT.

même les accords (1); ils ne possédèrent point la viole; et si les merveilles d'Orphée et d'Amphion n'étaient des fables, nous pourrions leur opposer des effets non moins puissants obtenus avec le tambour et avec des airs populaires.

Ces statues où le marbre, l'ivoire et les métaux étaient combinés ensemble, et dont les yeux étaient formés de pierres précieuses, offraient à coup sûr un aspect différent de ce que nous appelons beau. Restent, il est vrai, des ouvrages que le plus sceptique doit admirer sans restriction; mais qui résoudra le problème de ce qui produit un grand artiste? Si l'Apollon et la Vénus ont été créés dans les jours les plus brillants d'Athènes, l'inimitable Laocoon apparaît au temps de sa décadence, de même que le grand Canova s'élança du milieu des baroques à ses œuvres les plus sublimes. Plusieurs critiques ont donné à certains ouvrages modernes la préférence sur ceux de l'antiquité (2); il y en a beaucoup plus encore qui admirent comme des trésors antiques des contrefaçons modernes (3): mais nous répéterons que les deux époques ont des beautés diverses, et que les anciens ne possèdent ni le Moïse, ni le pape Rezzonico, comme ils n'eurent ni le *Macbeth*, ni l'analyse de nos moralistes et de nos romanciers; nous répéterons que nous ne savons pas pourquoi parmi nous, qui, outre les ressources qu'ils avaient, possédons et leurs préceptes et leurs exemples, il ne peut surgir un Praxitèle. Il est vrai que nous ne voudrions pas le proclamer tel, parce que, idolâtres de l'antique,

(1) J. F. Dannely, que nous venons de lire, soutient, dans la XXIXe partie de la *London Encyclopedia*, que les Grecs connurent l'harmonie.

(2) Vasari dit du David de Michel-Ange, qu'il « détrôna toutes les statues modernes et antiques, grecques ou latines quelconques; » et Bottari, qu'il « a surpassé de beaucoup les Grecs, dont les statues, quand elles sont plus grandes que nature, n'offrent pas autant de perfection. » Rapporter ces jugements n'équivaut pas à les accepter, comme nous ne saurions accepter celui de Voltaire, quand il dit que les discours improvisés au parlement d'Angleterre l'emportent sur toute l'éloquence étudiée des anciens.

(3) Winckelmann en cite quelques-uns dans la préface de son *Histoire des arts;* mais lui-même a décrit pompeusement, comme provenant d'Herculanum, des ouvrages fabriqués exprès pour l'abuser. Un Jupiter et Ganymède, dont Mengs était l'auteur, fut admiré comme antique par lui et par tout le monde. On connaît l'anecdote de la statue de l'Amour, de Michel-Ange; et combien de productions de Jean de Bologne ne passent-elles pas pour des ouvrages grecs! D'un autre côté, il y a beaucoup d'artistes, et Mengs est de ce nombre, qui soutiennent que toutes les statues antiques que nous possédons sont des copies. On peut voir les réponses extrêmement faibles de ce peintre à Falconet, qui attaquait témérairement le mérite des sculpteurs anciens.

nous n'accordons le titre de grand qu'à celui qui imite, et nous voulons que pour être le premier on s'arrange pour rester au second rang.

C'est uniquement pour ce motif que nous dédaignons l'originalité des cathédrales du moyen âge et la libre transition de l'art à l'époque de la renaissance, en les rattachant aux types inévitables du Parthénon et de la Rotonde; c'est pour le même motif que nous obligeons nos architectes à multiplier les fictions et les disparates pour adapter des façades romaines et grecques à des édifices destinés à des besoins tout différents, au lieu d'exciter le génie en le poussant à créer, et à surmonter les dissonances que l'art n'a pas encore osé harmoniser (1).

Avouons toutefois que les beaux-arts, en ce qu'ils représentent énergiquement l'existence morale et sociale des peuples, conviennent de préférence à une socialité homogène et fixe, dont le caractère complet et décidé comporte une reproduction plus claire et mieux définie. C'est là ce que la société était parmi les anciens, tandis que chez nous elle est une transition dépourvue d'une physionomie durable. Notre infériorité dans les beaux-arts n'indiquerait donc pas que les facultés esthétiques se sont amoindries, mais plutôt qu'elles n'ont pas trouvé un stimulant direct et énergique, non plus que des attributions aussi importantes ou des dispositions aussi favorables que dans le polythéisme. Du reste, qui oserait dire que les nations aujourd'hui les plus civilisées en Europe sont celles qui possèdent les meilleurs artistes?

Dans la littérature même, faite pour un petit nombre d'esprits cultivés, traitée comme art et non comme métier, chaque chose était réglée, coordonnée d'après certaines règles introduites par l'usage, et où le style avait autant d'importance que les idées. Ceux qui se plaisent à savourer ce plaisir exquis sont encore aujourd'hui peu nombreux : quoique les classiques aient été complétement exploités, il est toujours agréable de converser avec eux; l'éclat de la lumière nous charme lors même qu'il nous empêche de rien distinguer.

Il est vrai qu'en s'accommodant à des règles préétablies, et en ne prenant pour juge qu'un petit cercle, on peut insensiblement

(1) Nous croyons très-injuste la comparaison qu'on ne cesse de faire, dans la cour du Belvéder, entre les anciens chefs-d'œuvre et le Persée de Canova. Il faut comparer ce qu'il y a d'original dans chacun.

sortir du droit sentier. De là peut-être la décadence rapide et sans retour des siècles d'or des anciens.

Pour nous autres modernes, la littérature aristocratique, impuissante comme tout ce qui se sépare du peuple, est l'œuvre d'un petit nombre d'esprits stériles qui s'avisent de nous réduire à une admiration oisive ou à une imitation servile des anciens. Entravée par des théories, des écoles, des journaux, et privée de sa gloire la plus belle, celle de vivre dans les cœurs plutôt que dans les bibliothèques, cette littérature artificielle ressemble aux harpes éoliennes, qui donnent quelques beaux sons, mais point d'airs. Aujourd'hui les littérateurs ne sont pas au service d'une cour, mais à celui de tout le monde; ils négligent donc les finesses des sous-entendus, des subtilités, des allusions, pour chercher la clarté, la précision, le coloris. Aujourd'hui la littérature est un combat comme tout le reste : la forme compassée succombe sous le choc et sous le caprice; la foi inébranlable dans un auteur cède à l'infinité des opinions; la polémique étouffe l'art; et il n'y a plus nécessité de flatter en chatouillant l'oreille.

On n'étudie donc plus l'art pour l'art, et chaque jour il disparaît davantage du style; ceux-là font une exception, qui lui consacrent toutes leurs forces et y concentrent toutes leurs pensées. Le monde les loue et les laisse de côté, comme les glands de l'âge d'or. Faut-il s'en étonner? Les lettres et les beaux-arts ont cessé d'être seulement, comme les appelait Raynal, la décoration de l'édifice social; la république littéraire embrasse autant de membres qu'il y a de gens qui savent lire, c'est-à-dire tout le monde. L'art, semblable en cela au théâtre, perd d'autant plus en délicatesse que le nombre de ceux à qui il s'adresse est plus considérable. Le peuple veut y rencontrer sa spontanéité, sa pensée, ses formes, son langage, les grandes vérités exprimées sans prétention. Les lectures peu nombreuses, mais répétées et approfondies, ont fait place aux lectures faciles et multipliées. Des personnes même sans instruction lisent pour s'amuser, pour passer le temps; il en résulte qu'incapables de sentir les délicatesses étudiées, elles cherchent les beautés intelligibles; elles aiment la nouveauté, pour secouer l'uniformité de l'existence; l'exécution rapide, pour suppléer à la perfection des détails; la facilité, pour satisfaire promptement un besoin démesuré de connaître.

Les anciens avaient foi dans la durée, et les Romains comptaient

être lus tant que subsisterait le Capitole : nous espérons, nous, que des vérités nouvelles feront bientôt vieillir nos livres. Composer laborieusement, conserver neuf ans un manuscrit dans son portefeuille, est devenu une sotte vanité à une époque où les gloires se succèdent si rapidement, qu'on ne saurait croire aux illustrations posthumes; où l'intérêt du moment sera perdu demain; où les idées se pressent avec une telle rapidité, que malheureux est l'homme dont le bagage se compose de celles qui ont dix ans de date. Dans ces dix années, il peut se rencontrer un 1774 qui renouvelle la physique et la chimie, un 1789 qui change la politique, et l'on pourrait presque dire la morale.

Les paresseux en abusent, et, sous le prétexte d'idées trop abondantes, ils négligent la forme, ignorant que, par suite de leur lien intime, en raffinant l'expression on raffine et on éclaircit la pensée; ils sacrifient le beau même à l'utile, comme la révolution qui convertit le jardin des Tuileries en un champ de pommes de terre. Mais si nous observons ceux qui ont aussi fait attention aux mots, c'est-à-dire les classiques, nous trouvons que les anciens sont plus peintres, les modernes plus écrivains, pour peu qu'on veuille distinguer l'art des formes et du coloris de l'art du style, qui coordonne et exprime la pensée; le plus extérieur des talents, du plus intime; la reproduction des apparences lumineuses, de la révélation des sentiments internes.

Dans un pareil rapprochement, j'aurai gagné ma cause dès que j'aurai nommé les sciences; car, bien que les anciens puissent réclamer la part la plus difficile, c'est-à-dire d'en avoir jeté les fondements, ils nous les transmirent plutôt en manière de fragments détachés que dans un enchaînement systématique, comme il est nécessaire pour qu'elles servent de base aux progrès futurs. Nous en avons découvert de nouvelles : celles que nous avons reçues dans l'enfance, nous leur avons donné un immense développement; nous les avons toutes renouvelées. On trouve dans leurs commencements quelque chose qui tient du hasard, de la fatalité, de la divination; d'où il suit que, dans l'impossibilité d'en expliquer l'origine, plusieurs écrivains en déduisirent la preuve d'une révélation primitive; d'autres, n'osant confesser la foi, recoururent au sophisme, et imaginèrent un peuple antérieur qui aurait péri avec ses connaissances, dont certaines notions auraient pourtant surnagé. Les anciens construisirent avec ces débris; mais ils ne firent pas

de véritables expériences. Ils observaient les phénomènes naturels sans s'étudier à les reproduire isolément, afin d'en éclaircir les causes et l'essence. Ils montrèrent de la curiosité, mais non l'esprit scientifique; et s'ils possédèrent des connaissances, ils ne possédèrent pas des sciences véritables.

Chaque phénomène de l'univers donne lieu à des considérations de nombre, depuis les doses pharmaceutiques jusqu'à l'orbite des comètes. On sait aujourd'hui combien les anciens en recueillirent peu, vu leur méthode imparfaite de notation dans la science des faits des nombres, qui est l'arithmétique, et leur ignorance de celle des lois des nombres, qui est l'algèbre, ce moyen puissant de sonder les secrets de la nature.

Le domaine de la sensation s'est immensément étendu depuis qu'on a pu préciser avec le thermomètre le degré de chaleur; qu'on a mesuré les hauteurs avec le baromètre, les aplatissements du globe avec le pendule, les mystérieuses combinaisons chimiques à l'aide de la balance. En déterminant quelques angles avec le sextant, le navigateur sait à quelle distance est le pôle; avec les cercles répétiteurs, l'astronome marque l'instant et les contrées où se reproduira dans des siècles un phénomène céleste. Et, lors même que les instruments n'ont pu atteindre à la perfection, on a su calculer les limites de l'erreur possible.

En n'avançant plus qu'au moyen de l'observation, nous avons aboli une classe entière de sciences, c'est-à-dire les sciences occultes, qui toujours avaient fait concurrence aux sciences véritables; et si des effets inexplicables nous apparaissent, nous en vénérons les causes mystérieuses, mais sans supposer qu'elles excèdent les forces de la nature. Nous recueillons les faits avec un soin consciencieux, en attendant que le hasard ou le génie découvre le point auquel ils convergent, et d'où ils reçoivent leur explication.

La science curative, qui en embrasse tant d'autres, ne pouvait guère être poussée en avant par les anciens, qui ne connaissaient que la marche générale et extérieure des maladies, sans les rattacher à des organes dont ils ignoraient la structure, les fonctions et les rapports.

Les esprits qui peuvent se fixer uniquement sur quelques parties distinctes sont plus lucides que ceux qui embrassent tout, mais en masse. Tels étaient les anciens; tandis que pour nous, placés entre l'analyse philosophique qui décompose et énerve tout,

et la synthèse confuse qui jette dans une vague ignorance, surgit le véritable esprit métaphysique, le génie des rapports et des harmonies, qui conduit à des découvertes de tout genre.

De là les conquêtes immenses de la raison et de la vérité. Si jadis on opérait sans discuter, aujourd'hui on raisonne sur tout, et la doctrine avance conjointement avec les applications. Un autre caractère qui manquait chez les anciens aux sciences et à la littérature, c'est de ne pas se croire dégradées par les applications pratiques, en s'occupant d'intérêts matériels, d'argent, de production, de consommation. Longtemps la philosophie antique ne fit que penser : il fallait qu'elle sentît, qu'elle aimât, qu'elle opérât; et c'est à quoi elle s'appliqua, du moment où une voix du ciel eut dit : *Allez, et instruisez toute la terre.*

Une fois que l'orgueil d'une science privilégiée fut éteint, que les nuages qui enveloppaient l'académie et le temple furent dissipés, que l'arcane des doctrines eut été arraché aux prêtres, tous les hommes y furent conviés; et elles se trouvèrent amenées à réduire en pratique toutes les découvertes de l'esprit humain, et à assurer le triomphe de la civilisation par la presse, par la poudre à canon, et par la vapeur.

Aujourd'hui surtout les savants se sont mis en communication avec les industriels. Pendant la révolution, le gouvernement interrogeait les savants sur toutes les opérations, sur les meilleures méthodes de se procurer le nitre, de faire la poudre à canon et le pain; il mettait Lagrange *en réquisition* pour calculer la théorie des projectiles; il faisait partir avec l'armée d'Égypte une commission de savants. Le naturaliste aide l'agriculteur, la botanique fournit des couleurs à la teinture, et les recettes que celle-ci emploie sont simplifiées par les chimistes; les machines et les procédés sont soumis à l'examen et aux calculs des savants, pour qu'ils les jugent et les perfectionnent.

Ainsi, lorsque la science fut passée à des applications immédiates, elle procura de nouveaux plaisirs à l'homme, ou adoucit pour lui les souffrances de l'exil. Des iniquités qui paraissaient invincibles tombèrent devant ses découvertes; le sucre de betterave détruisit le stimulant le plus actif de la traite des nègres, et la puissance de la vapeur abolit l'horrible supplice des galériens, et l'avilissement qui résulte de corvées oppressives.

Nous n'hésiterons donc pas à répéter, à la fin de notre course,

ce que nous avons avancé en commençant : à savoir, que l'âge d'or n'est pas à regretter dans le passé, mais à espérer pour l'avenir ; que, tandis que les anciens sont désolés par la pensée du monde qui vieillit sans cesse en devenant pire, nous sommes consolés par la croyance qu'il va s'améliorant ; et, soutenus par des espérances toujours prorogées, mais toujours plus vastes, nous prenons à tâche de l'améliorer en effet, sans nous endormir dans la sécurité, ni nous laisser décourager par la crainte.

Il fallait pour cela demander aux temps écoulés cette lumière sans laquelle l'esprit se fourvoie en cherchant l'avenir : il était juste de révérer les anciens, pour avoir aplani la route à leurs successeurs, mais il n'était pas nécessaire de les imiter toujours ; la bassesse d'esprit seule peut croire qu'il y ait injure à les juger, et méconnaissance de leur mérite à décider qu'ils ont été surpassés.

Tant que le monde reste composé de très-grands et de très-petits, de très-riches et de très-pauvres, de savants éminents et d'ignorants infimes, l'histoire a l'œil fixé sur les premiers, parce qu'ils éblouissent, ou parce que son regard ne suffit pas pour embrasser aussi les autres. Changez les conditions : elle ne s'amuse point à contempler la béatitude du petit nombre, mais elle s'instruit en cherchant le bien-être de tous. Elle se rend ainsi contemporaine des siècles les plus divers ; elle accouple les deux éléments de tout ce qui est beau, l'unité et la variété. L'acteur, c'est-à-dire l'homme, étant un, et un aussi le théâtre, c'est-à-dire le monde, tandis que les circonstances varient, l'intérêt et l'avantage résultent des agitations même les plus éloignées, en les comparant au mouvement actuel ; et il y a ainsi tout à la fois curiosité satisfaite et instruction.

Voilà pourquoi même dans les temps anciens nous nous sommes moins arrêtés sur les batailles et les conquêtes, que sur les luttes de l'esclave avec l'homme libre, du plébéien avec le patricien ; luttes qui, au moyen âge, se renouvelèrent entre le propriétaire et le serf, comme aujourd'hui entre le capitaliste et le prolétaire, entre l'entrepreneur et les ouvriers.

Au siècle de Tarquin, il n'y avait point de villes au delà du 48e parallèle : sous Constantin, elles étaient arrivées jusqu'au 49e et aux cataractes du Nil ; et, en même temps que les aigles romaines déchiraient le manteau des reines d'Asie, elles éclaircissaient les forêts de la Germanie pour y frayer la voie à la civilisation.

Dans l'antiquité il n'y avait eu qu'agglomération et communes,

et Rome seule avait conçu l'idée de la nationalité en cherchant à réunir, à fondre, à organiser. Nous la voyons, en effet, occupée à réduire sous sa domination les petites populations animées d'une antipathie mutuelle et d'une activité guerroyante qui les rendaient rebelles à la civilisation, et fonder ainsi un empire dont il n'y avait pas eu d'exemple. Pour l'organiser toutefois, elle ne put faire que des tentatives, et son code est une tentative sublime; mais, pour y réussir, il lui manquait l'unité religieuse. Le christianisme l'apporta; et la civilisation, qui s'était mise en marche pour conquérir le monde à l'aide du glaive et de la loi, prit alors le manteau du missionnaire, et arbora l'étendard de la croix.

C'est avec la croix que nous avons traversé le moyen âge; et ceux qui ont cru que nous nous étions attachés à en faire le panégyrique ou à le regretter ne nous ont pas compris, ou ne l'ont pas voulu. Est-ce que les institutions sont bonnes pour tous les temps? Les meilleures ne deviennent-elles pas détestables en vieillissant, de même qu'en chauffant la tourmaline on en intervertit la polarité? Celui qui signale la nécessité d'étudier les maladies dans les hôpitaux veut-il persuader d'aller s'y mettre au lit? Nous avions à cœur que ceux qui pensent comme Voltaire, quand Voltaire ne penserait plus ainsi, cessassent de dédaigner et de railler l'étude de cette époque, semblable aux terres vierges du nouveau monde, qui produisent à la fois le précieux arbre à pain, et l'upas vénéneux dont l'ombrage donne la mort. Notre intention a été de la considérer sous le rapport des véritables progrès qu'elle a fait faire à l'humanité, et de réfuter les écrivains qui veulent nous la montrer comme une pure anarchie, sans se douter que, par là, ils ne font que faire regretter le despotisme aux honnêtes gens qui préfèrent toujours l'ordre social à l'ordre légal. D'ailleurs, les convictions qui dominèrent le moyen âge étaient nobles, parce qu'elles étaient franches; elles pouvaient produire de grands scélérats, mais jamais des lâches. Nous avons souvent eu besoin de détourner nos yeux des horreurs de cette époque, mais pour les reporter sur quelque autre chose capable de ranimer notre courage. Nous n'avons pas eu besoin de nier ce que d'autres ont dit, mais de mettre à côté ce qu'ils ont négligé. L'observateur chrétien, affligé par l'aspect des maux de la vie et de l'iniquité de la nature humaine, se console en levant, de cette fange pétrie de larmes, un regard suppliant vers la splendeur suprême.

Le fait capital du moyen âge est la mise en œuvre du christianisme et le développement de ses conséquences à travers les obstacles, pendant qu'il accomplit la mission divine d'établir politiquement la morale universelle, et d'obtenir cette fusion que Rome n'avait pu opérer, non plus seulement sous forme de nationalité, mais sous forme d'humanité.

Nous avons montré que le christianisme tendait à améliorer la société, non pas tant en altérant son organisation qu'en contribuant au perfectionnement individuel par les privations, par les pénitences, par les sacrifices, qui avaient un but général et réagissaient sur elle. L'humilité, chaleureusement recommandée, devenait le correctif de l'orgueil qui dominait dans le monde; le précepte d'aimer les autres comme nous-mêmes ne répugnait pas à l'instinct personnel, mais en faisait le guide et la mesure de l'instinct social. Le patriotisme sauvage fut tempéré par le sentiment de fraternité universelle; l'obligation pour chacun de consacrer une portion de ce qu'il possédait au soulagement d'autrui, procura un refuge à la misère. Dans la famille, le christianisme fortifia l'autorité paternelle en la sanctifiant; mais il ne laissa plus le père arbitre de la vie des enfants : il éleva la femme, non en la faisant supérieure à sa nature propre, en l'excluant même de toute participation au sacerdoce (1); mais, tout en reconnaissant les marques ineffaçables qui lui donnent une mission différente de celle de l'homme, et tout en la concentrant dans la vie domestique, il lui garantit la liberté, il l'appela à prendre part au sort de son mari, il lui proposa pour type la pureté unie à la maternité. L'indissolubilité du mariage empêcha que la vie ne fût agitée par des épreuves orageuses, refréna l'inconstance des désirs, indiqua la conduite à suivre dans des situations indépendantes de la volonté, et enseigna à comprimer les appétits trop énergiques.

Ce qui prouve que l'influence morale du christianisme ne provenait pas seulement de sa doctrine, mais encore de son organisation, c'est le peu de fruit qu'il produisit, soit chez les Byzantins, soit dans l'islamisme, que l'on peut considérer comme une hérésie chrétienne. La suprématie passa de la politique à la morale, en faisant que les besoins fixes et généraux prévalussent sur les nécessités particulières et variées. Après avoir distingué dans les conditions élémentaires de l'existence humaine celles qui sont communes à

(1) *Mulieres in ecclesiis taceant.* 1 Cor., XIV.

tous les états de la société et celles qui dépendent des situations particulières, le pouvoir spirituel s'engagea à faire respecter les premières dans la vie de l'individu et dans celle de la société.

Les États anciens étaient nés d'un principe unique, la conquête. Dans le moyen âge il n'y eut point de nations, mais des gens qui se serrèrent autour d'un évêque, et tous les évêques autour du pape; de là l'universalité sans limites d'espace comme sans personnalité de peuples. L'homme n'appartient donc plus corps et âme à la patrie; le législateur ne l'enveloppe plus tout entier dans ses décrets, auxquels il reconnaît pour supérieure une loi morale, constituée sur d'autres principes que la loi positive. De l'indépendance dans la manière de croire et d'adorer, résulte la liberté de conscience.

Cette distinction entre le spirituel et le temporel fit que non-seulement les petites nations, mais même le genre humain put s'embrasser sans adoption violente. La Rome nouvelle transmet ses ordres à tous les peuples, et envoie convertir l'Inde et l'Amérique, ce qui pour l'antiquité aurait été un songe gigantesque. Constituée uniquement sur le mérite intellectuel et moral, sans toutefois qu'il usurpe le glaive, avec une élection libre et dont personne n'est exclu, pourvu qu'il en soit digne, l'Église acquiert le sentiment de sa supériorité sur les formes militaires toutes grossières de ce temps; et elle tire son influence de l'éducation spéciale du clergé ainsi que de l'organisation des moines, qui ne sont pas enclins comme le clergé régulier à se faire nationaux. Le célibat donna l'indépendance sociale et la liberté d'esprit nécessaire à la grande mission; il mit obstacle à la tendance, universelle dans ces temps, qui portait à rendre les fonctions et la propriété héréditaires; et il empêcha de concentrer le sacerdoce dans une caste ou dans certaines familles, comme il arriva non-seulement dans les théocraties anciennes, mais en partie aussi chez les Grecs et les Romains. Le péril existant dans les États théocratiques, de voir prédominer les inspirations personnelles, disparaît devant l'infaillibilité d'un tribunal divin. Une langue unique, en même temps qu'elle facilitait la concentration et la communication des idées, éloignait le temps où la critique devait saper ce vénérable édifice (1).

(1) M. Auguste Comte, dans son *Cours de philosophie positive*, démontre au long l'incontestable supériorité sociale, comme il l'appelle, du moyen âge, sur l'antiquité (tome V, 409). Partant de points très-opposés aux nôtres, et ayant en vue des conséquences toutes diverses, il arrive à une appréciation du

Malheureusement, pour garantir l'indépendance du pouvoir spirituel dans des temps de force, et pour que le pontife du monde ne fût pas réduit au rôle de chapelain du roi dans les juridictions duquel il se trouvait enclavé, il devint nécessaire d'y joindre une principauté terrestre. Une condition exceptionnelle échut donc à ce petit pays : l'Italie en profita sous le rapport du développement intellectuel; mais elle en fut entravée pour sa nationalité politique, attendu que les pontifes ne pouvaient étendre leur domination temporelle sur toute la péninsule, ni souffrir un voisin menaçant.

Mais quant au reste du monde, qui pourrait nier l'efficacité de l'organisation du moyen âge? L'éducation inhérente au sacerdoce, et fondement primitif de toutes les institutions de l'Église, était étendue à toutes les classes, en leur imposant comme obligatoire l'instruction religieuse. Elle répandit ainsi des idées saines sur la nature de l'homme et sur l'histoire de l'humanité; elle

moyen âge toute semblable à celle que j'ai émise, et qu'il ne connaissait certes pas quand il s'exprimait ainsi en 1841 dans le tome V, page 676 : « C'est à « l'influence universelle de cette aberration fondamentale (de ne pas reconnaître « le pouvoir spirituel comme indépendant du pouvoir temporel) qu'il faut rap- « porter la principale origine historique de cet irrationnel dédain qui s'est alors « manifesté pour le moyen âge sous l'inspiration directe du protestantisme, et « qui s'est ensuite propagé partout avec une énergie toujours croissante, par « une suite commune de la même situation fondamentale, jusqu'à la fin du siècle « dernier; car c'est surtout en haine de la constitution catholique que cette « grande époque sociale a été si injustement flétrie, avec une déplorable una- « nimité, non-seulement chez les protestants, mais aussi chez les catholiques « eux-mêmes, où l'indépendance politique du pouvoir spirituel n'était guère « moins décriée. Telle est la première source de cette aveugle admiration pour « le régime polythéique de l'antiquité, qui a exercé une si déplorable influence « sociale pendant tout le cours de la période révolutionnaire (voyez mon Discours « sur le moyen âge, tom. VIII, pag. XLV), en inspirant une exaltation abso- « lue en faveur d'un système social correspondant à une civilisation radicale- « ment distincte de la nôtre, et que le catholicisme avait justement appréciée, « au temps de sa splendeur, comme essentiellement inférieure. Le protestan- « tisme a d'ailleurs spécialement contribué à cette dangereuse déviation des « esprits, par son irrationnelle prédilection exclusive pour la primitive Église, « et surtout par son enthousiasme spontané, encore moins judicieux et plus « nuisible, pour la théocratie hébraïque. C'est ainsi qu'a été presque effacée, « pendant la majeure partie des trois derniers siècles, ou du moins profondé- « ment altérée, la notion fondamentale du progrès social, que le catholicisme « avait d'abord nécessairement ébauchée... La théorie métaphysique de l'état « de nature est venue ensuite imprimer une sorte de sanction dogmatique à cette « aberration rétrograde, en représentant tout ordre social comme une dégéné- « ration croissante de cette chimérique situation, etc. »

offrit des règles pour apprécier les actes et les opinions; elle féconda l'esprit de discussion sociale, ouvrit un libre champ à la philosophie métaphysique, sauf à réprimer des excès partiels; et le débat né entre les deux pouvoirs conduisit les esprits à méditer sur les bases du système social.

Mais, comme toutes les facultés doivent tendre à l'amour universel, l'intelligence elle-même demeurait subordonnée à la morale, ce qui en prévenait les désordres. Le clergé avait donc à sa merci les esprits et les cœurs. On aurait droit de s'étonner si, avec la chaire, le confessionnal et les catéchismes, avec un culte très-riche de moyens moraux, d'action individuelle et d'accord social, il n'était pas devenu le souverain du monde; où manquait l'instruction.

L'esprit d'invasion, qui depuis des siècles agitait les nations du Nord, avait été transformé, par l'essence même du catholicisme, en esprit de conservation, tendant à réunir en une seule famille politique les nations chrétiennes; et toutes les grandes expéditions qu'il inspira eurent pour but de repousser les attaques des Arabes, des Saxons et des Turcs.

Bien que contraire à l'hérédité, il la favorisa dans la féodalité; car le système militaire se trouvant simplifié, il devenait nécessaire de donner aux futurs guerriers une éducation spéciale, qui ne pouvait être alors autre que domestique; il n'aurait pas été possible non plus de diriger l'exercice de l'autorité territoriale sans transmettre avec la terre, à la génération suivante, les sentiments et les habitudes qui y étaient inhérents, sans l'intéresser au sort des inférieurs au milieu desquels elle grandissait. En même temps ces domaines morcelés attachaient les guerriers au pays, et opposaient aux barbares une barrière insurmontable. Ne pouvant dès lors envahir le sol d'autrui, ils se mettaient à cultiver le leur. Une fois l'aptitude militaire concentrée dans une caste, les autres purent s'appliquer au travail; et alors commença la transformation graduelle de la vie guerrière en vie industrielle, but de toute la politique intérieure et extérieure du moyen âge, et caractère de l'époque moderne.

Alors le christianisme changea l'esclave en vilain: il interposa une autorité entre lui et le maître; et l'on ne saurait observer les obligations mutuelles de la féodalité, sans comprendre que l'Église seule pouvait former et régler cette combinaison si opportune de l'instinct d'indépendance et du sentiment de dévouement à un autre,

qui éleva si haut la dignité morale de la nature humaine. Il en était ainsi pour un petit nombre de familles, oui sans doute; mais elles devaient servir de modèle aux autres, qui opéreraient ensuite leur émancipation graduelle (1).

La chevalerie vient couronner l'œuvre; institution admirablement opportune, quand aucun pouvoir social n'avait prévalu au point d'imposer un ordre intérieur. Elle suppléa à l'insuffisance de la protection individuelle; elle convertit un moyen d'éducation militaire en instrument puissant de sociabilité, en faisant prévaloir le mérite sur la naissance.

Mais le plus grand nombre, qui n'est composé ni de princes ni de soldats, qui n'usurpe ni ne tue, est encore laissé en oubli par les hommes d'État comme par les narrateurs; et l'on ne peut se le représenter que par induction, en réfléchissant qu'il n'y a point de conquérants sans populations à soumettre, point de tyrans sans victimes à immoler. Vulgaire sans nom, il travaillait; mais par le travail il acquit la propriété, et par la propriété, la liberté. Passé de l'esclavage romain sous le servage féodal, où l'homme n'appartenait plus à l'homme, mais à la glèbe, il s'organisa ensuite dans les maîtrises et dans les communes; puis il s'éleva à l'aide du commerce jusqu'aux franchises politiques, en préludant à ces temps où il ne devait plus y avoir personne qui n'eût le pain de chaque jour, une industrie pour se le procurer, et la force nécessaire pour se le garantir.

Quand les envahisseurs eurent été amenés à la vie agricole, et que la transformation de la servitude eut été accomplie, la féodalité, dont la mission était terminée, ne tarda pas à tomber. Des légistes rigoureux vinrent opposer au droit canonique un autre droit; les gens de métier et les marchands élevèrent des barricades pour arrêter les cavaliers; le beffroi de la commune répondit par son glas redoutable aux trompettes du château, et le plébéien atteignit le guerrier sous son armure impénétrable. Tout change alors : le pouvoir social décomposé tend à devenir un; cette liberté domestique qui manquait encore au moyen âge est gagnée; et les rois à qui nous donnons aujourd'hui le nom de tyrans furent les instruments

(1) Merveilleux système, dans lequel s'organisèrent et se posèrent en face l'un de l'autre l'empire de Dieu et l'empire de l'homme; la force matérielle, la chair, l'hérédité, dans l'organisation féodale; dans l'Église, la parole, l'esprit, l'élection; la force partout, l'esprit au centre; l'esprit dominant la force. MICHELET, *Indroduction à l'Hist. universelle*.

nécessaires à l'acquérir, par l'intérêt qu'ils eurent à se procurer des sujets immédiats, à diminuer le nombre de ceux des barons, à concentrer dans leurs mains le pouvoir éparpillé dans celles des chefs de maison. Nous sommes arrivés ainsi à reconnaître que la liberté religieuse et la liberté civile l'emportent sur la liberté politique.

Des souverainetés fondées non sur les armes, mais sur le droit, ne pouvaient être qu'absolues, vu l'inflexibilité des déductions logiques. Elles furent aussi profitables à l'humanité que l'est à l'enfant la tutelle du père, tempérée uniquement par l'affection; mais de même que l'heure de l'émancipation arrive pour lui, elle arrive aussi pour les peuples, et c'est Dieu qui la sonne. L'Église avait formé les nations; mais à mesure qu'elles deviennent adultes, que les territoires sont réunis et que naît le pouvoir social, les nations cherchent à se dégager de leurs langes. Outre l'unité de hiérarchie politique, on combat encore pour l'unité religieuse : de là des haines acharnées qui se prolongent dans le seizième siècle, et il en résulte enfin l'idée précise de la destination particulière de l'Église, une douce tolérance, et la juste délimitation du spirituel et du temporel; deux sociétés, l'une en dehors des limites du temps et de l'espace, l'autre se conformant aux temps, aux langages et aux habitudes des diverses époques.

L'activité générale, occupée de conquêtes importantes, ne peut se diriger vers les ornements de l'intelligence; et c'est beaucoup si la science remplit pour toute tâche celle de conserver. Mais elle n'étale même aucune prétention sous ce rapport, et nous sommes contraints de glaner les éléments de son histoire là où l'on s'attendait le moins à les trouver. Une strophe d'un troubadour nous révèle ce que le savant ne se hasarde pas à dire. La raillerie ou la réfutation nous complètent une doctrine dont une lueur se fait à peine apercevoir ailleurs. C'est là ce qui rend très-fatigante et toujours imparfaite l'étude de cette époque, dont les faits les plus apparents, mais non les principaux, sont ceux qui en signalent le commencement et la fin, savoir, l'irruption des Germains dans le Midi, et celle des Espagnols en Amérique.

C'est là que se termine la mission défensive et guerrière du moyen âge : les barbares septentrionaux sont implantés sur le sol, ceux du Midi n'inspirent plus d'effroi, et les ordres religieux et militaires suffisent à la tâche qui réclamait naguère les efforts réunis de toute l'Europe. La mission politique du ca-

tholicisme, d'établir en fait la morale universelle, est aussi finie. Mais les limites de l'autorité sacerdotale n'avaient jamais été établies sur un principe rationnel. Les papes tendaient de plus en plus à la concentration; les nationalités y répugnaient sans cesse davantage, et d'autant plus que depuis peu l'activité avait cessé d'avoir un but commun. La grande unité se brisa donc; mais le coup vint encore de membres sortis du clergé : tant il est faux que la libre activité spéculative ait été entravée dans le sein de l'Église!

Ce coup porté, les trois autorités du moyen âge s'écroulent, savoir : dans l'ordre social, l'Église; dans l'ordre intellectuel, l'aristotélisme; dans l'ordre littéraire, le latin : aux temps bouleversés par l'épée, puis ordonnés par la foi, succèdent les temps constitués par le pouvoir; le monde, qui a passé des guerriers aux prêtres, va aux rois jusqu'à ce qu'il arrive aux peuples.

Ici le narrateur a moins d'efforts à faire pour oublier ses habitudes propres. L'histoire passe des domaines de l'érudition et de l'imagination dans le champ de la vie actuelle, et elle intéresse davantage parce qu'elle est plus la nôtre.

Afin que le nombre de ceux qui peuvent jouir des avantages de la civilisation soit toujours plus grand, d'autres nations sortent de leur obscurité, et se mettent en communication avec un monde dont elles avaient cru être séparées; une société universelle essaye de se faire jour, en adoptant les mêmes moyens de civilisation; et si nous avons encore à voir des horreurs, ces horreurs seront exercées contre des *barbares*, et l'on cherchera à les justifier en disant qu'ils sont d'une race inférieure à la nôtre. Les distinctions, les priviléges, les différences, qui étaient le fond des constitutions féodales, font place à un ordre social qui a pour expression l'équité dans la famille, l'égalité des lois dans l'État, celle des successions, des impôts, de la propriété, de la justice. La supériorité de l'Europe est décidée, et les autres parties du monde s'élèvent parmi les nations en proportion de ce qu'elles se rapprochent des nôtres, qui vont les chercher à travers les mers.

Le sentiment batailleur a péri; et déjà Machiavel remarquait une diminution dans l'importance des généraux, tout-puissants à Rome, redoutables au moyen âge, tandis qu'au quinzième siècle la lutte n'est qu'à l'intérieur entre le progrès et la résistance, entre le génie romain à l'ordre sévère et militaire, et le génie germanique à l'indépendance personnelle; génies qui prévalurent alter-

nativement, mais le dernier toujours plus que le premier. La raison et le sentiment, qui constituent l'énigme de l'homme et engendrent l'amour et l'ironie, la sympathie et la critique, la démolition et la reconstruction, termes corrélatifs inévitables, ont désormais changé de rôle. Une civilisation sceptique et expérimentale remplace une société dogmatique. Il faut appliquer à tout l'analyse et le raisonnement, en réglant les allures de la civilisation d'après l'examen et l'expérience. On se met à rechercher ce qui est utile, en donnant la préférence à ce qui est matériel et sensible, indépendamment de l'idée d'autorité et souvent même de celle de l'honnête, les rivalités de commerce constituant la guerre incessante de la paix, jusqu'à ce que les nations aient appris à répudier la croyance que leur prospérité dépend de la décadence des autres. L'opinion devient un lien nouveau entre les individus, les nations et les États, aussi puissant que celui du commerce et des croyances religieuses ; c'est sur elle que se fonde l'époque moderne, quoique cette époque soit partagée entre une infinité de doctrines rationnelles.

Mais, au contraire du moyen âge, l'éducation est désormais restreinte à l'instruction ; et l'on va apprendre dans l'école des doctrines, mais non la vertu et la manière de se conduire, non plus que celle de former son caractère. La presse y devient un instrument extrêmement puissant : de là l'insistance des gouvernements pour s'en emparer ; de là les partis qui, s'aidant de la rhétorique publique, luttent sans accord possible, et assourdissent le monde par leurs cris ; de là tous ces systèmes et toutes ces prophéties qui fatiguent la pensée sans l'éclairer. Les problèmes que la théologie avait posés et développés se reproduisent tous, mais sous des formes et dans un langage qui a changé. Les révolutions deviennent plus rares, parce qu'elles ne sont pas le résultat de l'intrigue d'un petit nombre, mais l'œuvre des peuples. Il est nécessaire de suivre aussi le fil exotérique des sociétés secrètes, instruments actifs de mutations publiques.

Il y avait dans le moyen âge plus de naturel et plus de génie ; mais, à chacun de ses éclairs, nous applaudissions comme aux succès précoces d'une jeune intelligence ou aux fruits spontanés d'un arbre inculte ; nous n'y trouvions pas réunis le goût et l'imagination, la délicatesse des formes et l'originalité ; le sentiment de la délicatesse morale manquait comme celui du beau parfait ; on ne savait pas non plus être élégant sans effort ni doctement ingénieux,

se proposer un but et y marcher sans dévier : mais l'ère nouvelle, rigoureuse par elle-même, exerça une critique dont la sévérité, en ne faisant pas grâce à un seul défaut pour mille beautés irréprochables, alla jusqu'au dénigrement.

Plus nous nous rapprochons des temps modernes, plus on sent la nécessité de représenter l'Europe comme un tout homogène, une amphictyonie dans laquelle considérer une nation isolément, ce serait s'exposer à ne pas les comprendre toutes. En effet, bien que chacune d'elles demeure distincte des autres, lors même qu'elle est assujettie par la conquête et par la force, elles se tiennent toutes dans une dépendance indissoluble; et il y en a toujours quelqu'une qui prévaut dans un siècle, et en entraîne d'autres dans son tourbillon; d'où il résulte que son histoire devient aussi celle des autres. Enfin, l'intérêt des colonies, en déterminant des mouvements nouveaux, de nouvelles combinaisons politiques, des ligues, des inimitiés, sert à les rattacher entre elles par des liens réciproques.

La poésie, qui meurt, est remplacée par l'algèbre; l'enthousiasme, par le calcul : ce que faisait l'Église dans le moyen âge est exécuté aujourd'hui par des édits et par l'intérêt matériel; aux confréries nous substituons les associations, aux religieux les soldats, ces célibataires involontaires; aux basiliques les théâtres, aux lampes du tabernacle les becs de gaz : des lois sévères répriment les hommes; une justice dont le bourreau est l'expression personnifiée, et une police au cortége de sbires, font disparaître le besoin d'avoir recours aux moines et à la trêve de Dieu.

De là un nouveau droit des gens. Si le droit, d'abord fondé sur la foi et la justice, parlait au nom de la religion, lorsqu'il fut réduit ensuite à être purement politique, il ne se proposa plus pour fin que l'utilité, pour limites que la capacité. La médiation passa des papes aux princes; au lieu des excommunications qui menaçaient les têtes couronnées, on vit des canons braqués contre le peuple. Les missions furent remplacées par la diplomatie, dont l'intervention devint funeste quand les ministres et les négociateurs, voulant se rendre nécessaires, amenèrent la guerre par leurs caprices, ou quand les intérêts domestiques vinrent compliquer les intérêts publics. Mais à côté du pouvoir public grandissait l'opinion, qui devint pour lui un frein inaccoutumé et d'une force redoutable.

Ainsi se prépara notre époque, où les intérêts matériels sont arrivés à jouer le rôle, et, souvent en sens contraire, des devoirs

moraux ; où le commerce empêche plus de guerres que le bon accord des cabinets ; où une banque devient la sauvegarde de la tranquillité, et un emprunt, une digue aux révolutions. Les hommes de négoce sont désormais, pour ainsi dire, les sapeurs et les pionniers de la civilisation ; et, grâce à l'industrie, grande et continuelle application des richesses intellectuelles de l'humanité, les peuples sentent la nécessité de la paix ; l'expérience, encore plus que les théorèmes, a convaincu qu'il n'est pas possible de séparer le bien d'un peuple de celui de tous : aussi, dans les grands intérêts du commerce, on ne vise plus à conquérir des priviléges, mais, de même que Napoléon dans ses guerres, à vaincre ses ennemis en rapidité.

Il n'est plus permis de s'amuser avec la littérature comme l'enfant avec le kaléidoscope : elle est devenue une question sociale, et non une question d'école ; elle n'est plus agitée par des pédants qui subtilisent sur une forme, mais par des penseurs et des moralistes qui mettent les idées à l'épreuve des conséquences. Sur la fin même du siècle passé, la plume osa se faire la régente du monde ; et l'art d'écrire surtout devint une puissance supérieure à l'action, supérieure même à la pensée. Le langage change de physionomie à mesure qu'avec le développement de la culture intellectuelle les mots deviennent insuffisants pour reproduire ces simulacres de conceptions vagues et d'espérances indéterminées qui flottent dans les esprits. Mais ce sentiment du beau, par cela même qu'il est moins susceptible, nous rend plus justes envers le passé, en nous enseignant à nous transporter avec une érudition sincère et ingénieuse dans les lieux et dans les temps d'autrefois, et à faire revivre les sociétés éteintes, pour les trouver en harmonie avec ce qu'elles ont produit.

Aujourd'hui, la science élargit indéfiniment les limites de la puissance productive ; elle s'allie avec l'industrie pour alléger ses fatigues, et nous asservit, non pas nos semblables, mais les éléments. Watt et Stephenson, par la vapeur et par les chemins de fer, ont tué la petite industrie casanière, et forcé les grandes industries manufacturière, commerciale et agricole, à se concerter pour obtenir en grand et en commun la production, la vente, les transports. De là la seule association véritable. Les machines s'exercent sur des objets d'une consommation générale, ce qui les fait abonder pour l'avantage du plus grand nombre ; le besoin inné du bien-être fait partout irruption : tous veulent produire pour consommer ; les pauvres, s'enrichir par le travail ; les riches, y employer leurs capi-

taux. Aujourd'hui, les manufactures, comme les monastères dans le moyen âge, créent des villes nouvelles; en même temps que les commandites accumulent les petits capitaux, elles morcellent la propriété foncière; et les assurances, en divisant les effets des accidents malheureux, leur enlèvent en grande partie leur funeste influence.

Un des faits les plus sensibles amenés par l'âge moderne, c'est la centralisation de tous les pouvoirs, centralisation qui s'opère non-seulement en enlevant aux particuliers le droit de guerre, la juridiction, les immunités, mais en dirigeant même le choix de l'instruction, les actes les plus individuels, les choses de la religion, l'administration des œuvres de bienfaisance, l'exécution des dernières volontés, les capitaux du riche par les emprunts, et ceux du pauvre par les caisses d'épargne. Ainsi s'est étendu considérablement le nombre des fonctionnaires, aristocratie nouvelle, asservie au gouvernement par la gratitude et l'espérance, de même que les autres classes le sont par la crainte et par le désir de la tranquillité.

Comme l'importance principale consistait anciennement dans le sol, la propriété fut entourée de précautions très-rigoureuses, et l'industrie resta libre, parce qu'on ne s'occupait pas d'elle. Quand son influence eut grandi, on sentit le besoin de routes, de canaux, de ports, surtout de gouvernements capables de lui en fournir, grâce aux arsenaux, aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux capitaux, au crédit de l'État. Les gouvernements surveillent aussi les associations des particuliers, qui, rendues nécessaires par l'égalité, pourraient devenir une puissance nouvelle.

Il y a pourtant des gens timides qui trouvent bon de nous répéter chaque jour que nous marchons vers l'anarchie, sans réfléchir que la tyrannie la plus dégradante serait prête à s'établir dès que l'opinion cesserait de la combattre, attendu que les insurrections, pour revendiquer des droits, deviennent de jour en jour plus difficiles, quand le bien-être matériel est tellement désiré qu'on lui sacrifie jusqu'à la confiance dans des innovations opportunes.

On a compris en même temps que les améliorations les plus sensibles et les plus assurées sont celles qui viennent du perfectionnement des arts et de l'extension des connaissances humaines. Le conquérant matériel peut répandre des larmes, dans la crainte que l'espace ne vienne à lui manquer; mais les vérités sont tellement enchaînées dans les découvertes de l'esprit, que, plus nous

avançons, plus l'horizon s'agrandit devant nous. Ainsi peut se réaliser la pensée chrétienne de la fraternité universelle : le pauvre peut payer au riche la protection qu'il en reçoit, sans que ce soit au prix de son sang ; celui qui possède beaucoup d'instruments de travail, c'est-à-dire de capitaux, peut enrichir, sans l'opprimer, celui qui dépend de lui, et lui faciliter même une condition meilleure.

Les fictions légales subsistent encore, comme passage entre les générations qui tombent et celles qui naissent ; c'est sur ces fictions que les constitutions sont encore fondées ; des lois faites pour d'autres temps et pour d'autres besoins régissent un monde où toute nouveauté amène des révolutions ; les douanes gardent des barrières que les trains de vapeur laissent en arrière ; l'organisation de la propriété conserve le sceau de la féodalité ; le système hypothécaire est resté ce qu'il était avant la création des banques ; les antipathies, les exclusions, les monopoles n'ont pas encore cédé aux machines ni aux grands moyens de communication ; nous gardons encore quelque chose de la nature d'une société qui ne demandait rien à ceux qui possédaient beaucoup, et exigeait tout de ceux qui n'avaient rien.

Nous sommes au moyen âge de l'industrie : les capitaux sont concentrés entre les mains d'un petit nombre, qui correspondent aux feudataires d'autrefois, comme à la conquête correspond l'agiotage ; les priviléges ne sont pas sanctionnés par la loi, mais enracinés par le fait ; l'économie publique ne s'est occupée jusqu'ici, comme autrefois, que de propriétés foncières, de richesses et de capitaux, c'est-à-dire des produits, et elle n'a pas encore porté son attention sur les salaires, sur la population, sur la misère. Toutefois, si l'on se trompait jadis par ignorance, aujourd'hui, éclairés par les révolutions, nous avons la conscience du mal ; nous voyons la possibilité du mieux : en subissant le paupérisme, nous prévoyons le temps où l'homme sera affranchi de toute tâche servile, et où la puissance du capital et du travail s'étendra comme il en a été de celle de l'intelligence ; l'économie politique deviendra le phare des révolutions ou plutôt des évolutions futures, comme la religion et la philosophie l'ont été pour le passé ; ou, si l'on veut, ce sera la philosophie elle-même, mais avec des moyens pratiques et des ressources organisatrices qu'elle ne possédait pas antérieurement.

Déjà ce fait est exprimé historiquement par le commerce anglais, qui a les banques pour trône, qui s'empare des Indes comme un jeu de bourse, et retient sous le joug de quelques spéculateurs un empire

plus étendu que ne le fut jamais celui de Rome, cette dominatrice du monde.

Ainsi la civilisation nouvelle porte un caractère inaccoutumé, celui de s'adapter à toutes les classes comme de s'étendre à toutes les nations. L'antiquité ne considérait que deux ou trois nations de beaucoup supérieures à celles qu'avec un orgueil extrême, quoiqu'il ne fût pourtant pas irrationnel, elle traitait de barbares. Aujourd'hui sur les civilisations latine et teutonique réunies se greffe la civilisation slave des Russes : qui sait si la supériorité qui appartint d'abord à la première et passa ensuite à la seconde, n'est pas destinée à devenir l'héritage de la dernière (1)? Des caractères décidés ne séparent plus, comme autrefois, les diverses nations : la France, catholique dans les formes, incline à la pensée protestante, et, polie comme les Méridionaux, elle est active comme les races du Nord ; l'affranchissement des États-Unis a commencé sur l'Amérique les expériences de la liberté, qui n'ont pas porté seulement leur fruit dans cet hémisphère, fait insigne qui, joint à l'extinction du monopole de l'Inde, a laissé le commerce prendre tout son essor ; l'Autriche, latine de religion, moitié slave, moitié tudesque par le sang, se porte pour conciliatrice, et elle peut, elle aussi, prospérer par son système patriarcal de gouvernement, approprié à des civilisations naissantes ; la Russie, qui se rattache aux croyances de l'Asie et pousse ses conquêtes en Europe, transporte, sur une étenduede territoire égale à la superficie visible de la lune, ses semi-Européens au milieu des Asiatiques errants ou indomptés, et s'efforce de courber les hordes du Caucase sous ce knout que repousse la Pologne démembrée ; Navarin et la Grèce ont prouvé que la puissance musulmane doit inévitablement succomber sous la réaction de la chrétienté ; mais les races arabe et turque ne sont-elles pas près d'entrer dans le concert européen ?

Il reste à assimiler l'extrême Orient par l'intervention des Asia-

(1) Toutes ces prétendues civilisations ne sont évidemment que des barbaries domptées par la seule civilisation véritable, qui prit son essor sur les bords de la Méditerranée, et qui se compose, en définitive, des traditions gréco-latines et judaïco-chrétiennes, lentement développées. Quand les Russes seront à même d'en supporter la lumière, il arrivera des rêveurs slaves qui, comme les rêveurs teutoniques, par une espèce d'éblouissement, voudront nous faire accroire que la civilisation nous vient d'eux. Mais peut-être qu'alors quelque grand écrivain aura rendu impossibles de pareils écarts dans l'histoire de l'humanité.

LÉOPARDI.

tiques du Nord et des Américains; et déjà ces derniers, les Russes et les Anglais, ont commencé à y introduire, malgré l'inviolable muraille, quelques-unes de nos idées.

On pourrait alors se promettre de voir arriver le moment où tous les hommes ne formeraient qu'une association, ayant la même religion, les mêmes intérêts, la même civilisation; et où, par le mélange des qualités propres aux races diverses se mêlant, ils réuniraient leurs connaissances pour tirer le meilleur parti possible de chaque portion du globe.

On ne pourra apprécier au vrai les idées et les faits modernes qu'autant que toutes les conséquences en seront dérivées : dans la riche alliance des peuples, visiblement frères dans leur splendide variété, l'histoire pourra être universelle, c'est-à-dire, apercevoir les rapports entre les phénomènes distincts; tandis qu'aujourd'hui elle embrasse au plus l'Europe et les pays qui s'y rattachent, les autres restant étrangers à la marche de ses destinées. Que savons-nous jusqu'ici de l'Asie? Quelle portion de ses habitants les Mongols ont-ils exterminée? Combien en immolèrent la première furie et le despotisme successif des Turcs dans les contrées occidentales? De même que les anciens Philistins, les Phéniciens, les Chaldéens, les Lydiens, les Bactriens, les Mèdes, les Sogdiens ont passé, sans nous transmettre un mot de leur existence, quarante nations au moins ont été anéanties par les Mongols; d'autres ont péri de nos jours, comme les Doms dans la chaîne de l'Himalaya, les Miao-tsé dans la Chine méridionale, les Tatas dans la Chine du nord, les Samoyèdes dans les montagnes du Sayansk; d'autres encore dans le Caucase; et l'Europe ne s'en est pas même aperçue.

Que dirons-nous de l'Amérique? Appelée hier encore le nouveau monde, elle produit chaque jour des preuves de son ancienneté; et lors même qu'une ère toute récente s'ouvrit pour elle par le débarquement des Européens, des populations entières s'évanouirent, ne laissant d'elles que quelques mots répétés dans les bois par les perroquets, qui survivaient seuls à ceux qui les avaient instruits. Or, le progrès ne pouvant être constaté que là où se trouve une série continue, le fil de l'histoire ne saurait se suivre que chez le petit nombre des peuples civilisés.

Plus la science avance, plus il surgit de faits importants, tendant à convaincre d'impuissance les systèmes qui tracent à l'humanité une marche déduite des analogies du passé, et qui peut être

démentie par les vicissitudes divergentes de millions de mortels. Quels temps néanmoins doivent, plus que les nôtres, inspirer confiance au progrès? Charles-Quint et Napoléon tournèrent la vapeur en dérision, et la liberté américaine y eut foi. L'empereur français proposa vainement des récompenses pour obtenir une machine à filer le lin et les moyens de fabriquer le sucre indigène. Ce sont là aujourd'hui des choses communes, et l'on est même obligé de restreindre les produits de cette dernière industrie. Nous voyons, de nos jours, le calorique servir aux transports, la lumière peindre, l'électricité frapper; et la lumière, le calorique, l'électricité, se réduisent à un seul agent; de même que la philosophie est près de trouver le lien entre la raison, l'intelligence et la sensibilité, de manière à identifier la métaphysique, la logique et la morale, et à montrer que c'est la même chose qui nous fait penser, raisonner et aimer.

Que la foi dans le progrès ne soit donc pas impatiente, et surtout aujourd'hui qu'il devient général. Que l'on pèse, qu'on juge, qu'on sache distinguer ce qu'il est donné à l'homme d'atteindre à l'aide d'efforts lents, de transactions pacifiques, de la culture morale et intellectuelle, de ce qu'il doit attendre avec respect et humilité de la volonté suprême.

Consolons-nous des petites misères du présent, en nous complaisant par la pensée aux triomphes de l'avenir : ne dissimulons pas le mal en flatteurs, mais ne l'exagérons pas en misanthropes. Aucune sympathie ne nous lie au passé, pour lequel nous avons peu d'admiration; nous ne considérons pas comme un progrès de regretter une époque ou une autre, soit la majestueuse servitude romaine, soit l'unité catholique du moyen âge, soit la liberté orageuse des communes, ou le splendide absolutisme de Louis XIV, ou le fécond pêle-mêle du dix-huitième siècle. Nous sommes meilleurs que nos pères; mais nos fils éviteront les fautes ou les ridicules que nous nous reconnaissons. Nous avons assez de bien pour en être fiers, mais assez de mal pour ne pouvoir le dissimuler sans danger. Ce n'est pas non plus sans déplaisir que nous voyons l'aristocratie des banquiers et des entrepreneurs, feudataires actuels de l'industrie, qui ont substitué la servitude du métier à celle de la glèbe. Nous voyons aussi avec dégoût cette société plutôt systématisée que morale, où nous nous croyons honnêtes parce que nous sommes polis; savants, parce que nous sommes habiles;

vertueux, parce que nous sommes réglés; où le repos du monde est confié à la police et à la morale, réduite au code civil; où la classe d'élite voile son inertie du *rien de trop*, pour pouvoir à son aise se ménager la paresse d'un égoïsme prudent; où l'on parle de combattre pour défendre non la patrie, mais ses magasins, et où la paix se conserve, parce que le juif refuse de prêter de l'argent, à moins que la guerre ne soit déclarée pour obliger un peuple à s'enivrer d'opium ou d'eau-de-vie; où l'on parle du rétablissement de la religion, mais en l'acceptant en gros comme une chose belle et bonne, sans s'occuper des pratiques ni du dogme; où, s'effrayant de fantômes sans vie, on ne s'inquiète point de dangers réels et imminents; où l'expérience, fécondée par la méditation, n'a pas encore enseigné à combiner la garantie de ceux qui obéissent avec l'intégrité des droits de ceux qui oppriment; où la froideur glaciale du doute et le vide de l'incrédulité étouffent tout enthousiasme.

Mais les nécessités désagréables nous affligent sans nous décourager. En avouant les maux actuels, nous ne reconnaissons pas dans le passé ce qu'y trouvent ses admirateurs, unité, constance, foi, harmonie entre les actions et les croyances, dignité des mœurs, énergie des sacrifices, élévation de caractères. Aujourd'hui les populations sentent leur malaise, parce qu'elles comprennent les avantages qu'elles n'ont pas, ainsi que leur droit à les acquérir, et que, relativement au bien des peuples, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Dans la masse de la société contenue par les lois et dirigée par l'intérêt, chacun veut s'assurer une position et l'améliorer; l'estime s'accorde au savoir, mais parce qu'il est utile; le caractère se réduit à une certaine mesure qui ne se risque pas jusqu'à l'héroïsme, mais qui s'écarte de la dépravation. La légitimité des rois est respectée, mais à la condition de réciprocité pour celle des peuples; les dynasties sont révérées et fortes en tant qu'elles représentent les nations qu'elles gouvernent. Les droits obtenus ne paraissent suffisants qu'autant qu'ils sont garantis, et parfois ils sont garantis par un moyen qui semblerait frivole: c'est ainsi que l'ancre, qui est si peu de chose, suffit pour arrêter un vaisseau.

On cherche aujourd'hui l'économie dans les gouvernements et dans l'administration de la justice, en se montrant justes, en espérant qu'un jour viendra où il y aura aussi moins à dépenser pour la guerre. Les bourreaux, les espions, les ministres de terreur deviendront moins nécessaires, comme les juges et les soldats, quand,

au lieu de molester ses voisins, on comprendra l'avantage des communications réciproques et du commerce, qui devient un moyen d'amélioration sociale, en faisant prévaloir la richesse sur la naissance, en même temps qu'il rapproche les nations dans le besoin réciproque les unes de vendre, les autres d'acheter, et toutes d'exploiter le plus utilement possible la surface de ce globe, par une suite d'améliorations laborieuses.

Mais l'œuvre n'est encore qu'à son début : trop d'intérêts et de préventions la retardent, trop de souffrances doivent encore augmenter le nombre des martyrs, avant qu'elle soit accomplie. Cependant l'histoire tient compte aussi des fleurs qui n'ont pas donné de fruit avec une justice indépendante de la réussite, et, en élevant les regards de l'homme au-dessus des accidents éphémères, elle lui dévoile une direction supérieure qui ne ravale pas la dignité humaine, mais qui la conduit à ses fins lors même qu'elle est méconnue. La révolution, indépendamment de ce qu'elle a écarté quelques obstacles, manifesta l'insuffisance des organisations antérieures ; mais, exagérée et absolue comme toutes les réactions, elle fournit un prétexte aux méchants pour calomnier le bien, aux bons pour en désespérer, attendu que la révolution est comme le soleil, qui fait tout germer, mais qui ne cultive rien. Quand elle a passé, il faut que les penseurs arrivent pour réorganiser. Or, dans la manie de reconstituer, ils proposent la restauration entière de l'État et de l'Église, parce que la raison devenue passion de parti et la passion érigée en principe de raison sont la forme actuelle de l'irréligion, qui ne raille pas, mais qui argumente; qui ne démolit pas, mais qui voudrait édifier autrement. Quoi qu'il en soit, les paradoxes mêmes de notre époque fixent au moins l'attention sur des points peu connus, et portent la lumière dans le chaos.

Mais nous rapprochons-nous de la vérité? Qui peut l'affirmer ou le nier? Qui nous dira ce qui est la vérité? Entre une école stationnaire et une école anarchique, au milieu d'hommes qui veulent faiblement, mais qui désirent sans mesure, comment nous régler? Où finissent les droits de la monarchie et de la démocratie? De quel côté se trouve le droit évident? De quel côté la nature et la justice? La lumière d'une conscience honnête est-elle suffisante? Comment résister à la voix toute-puissante qui veut qu'on sacrifie tout à l'opinion? On a proclamé le progrès ; mais en quoi consiste-t-il? Quel est le mal d'où l'humanité commence? quel est le bien vers lequel

elle se dirige? Beaucoup d'hommes n'appellent-ils pas décadence ce que nous autres nous nommons progrès?

Il y a chez les peuples des penchants irrésistibles, que les traités peuvent suspendre, mais non détruire. Les idées du juste et de l'injuste y apparaissent peu, et les conventions qui les contrarient ne sont que des trêves au milieu desquelles la voix populaire s'élève de nouveau retentissante. Or, comment appliquer à l'histoire la justice pure? Y a-t-il des devoirs positifs ou spéculatifs entre peuples? et jusqu'à quel point la volonté des individus a-t-elle de puissance dans l'élan des nations? Cette *humanité* même que nous idolâtrons, qu'est-elle? Se compose-t-elle des hommes isolés? Mais si chacun est libre et indépendant, comment sont-ils liés dans leur ensemble à une loi providentielle? Comment sont-ils solidaires en souffrance et en bonheur? Si le progrès est la loi de l'humanité, si même l'humanité a une loi, elle doit être, de sa nature, inévitable, et par suite l'homme ne sera plus responsable de ses actions; il est justifié pourvu qu'il réussisse, et l'histoire n'a pas à décerner de louange ni de blâme, mais seulement à raconter des faits.

On peut échapper aux conséquences en faisant taire la logique, et aux réfutations, en restant dans le vague; mais l'historien doit choisir une opinion, sûr de déplaire à quelques-uns, peut-être à tous, parce que les passions portent ou exigent des jugements contradictoires, et qu'accepter la discussion serait une chose interminable.

Habitant sur la terre, nous ne nous apercevons pas des rayons solaires qu'elle reflète; et lorsqu'elle nous semble obscure, elle brille d'une vive lumière pour les habitants des autres planètes. C'est ainsi que l'avenir devra nous juger; mais il suffit maintenant de nous décrire. Pour cette tâche de nouveaux instruments nous sont offerts, de nouvelles méthodes se présentent. Nous n'avons plus à parcourir de tristes déserts, où la route ne nous était tracée que par des ruines et des cadavres; mais à pénétrer dans des halliers comme ceux de la Louisiane, où s'entrelacent des rameaux innombrables. Nous avions pour les temps antiques des matériaux longuement discutés dans des débats qui avaient amené la lumière, ou mis les penseurs d'accord; pour le moyen âge, ne voulant pas nous enchaîner à l'histoire convenue et systématique, nous avons dû reprendre le travail sur des documents imparfaits, mal exploités, et surtout peu nombreux; pour les temps modernes, il s'en offre par trop; car mille narrateurs surgissent pour un fait, chacun voyant à sa manière et apportant

ses propres impressions, qui, justes, naïves ou entachées de préjugé, forment une source abondante d'inductions tantôt vraies, tantôt erronées. Le plus rude de la tâche, c'est de dégager l'histoire de cette multitude d'anecdotes malignes, suspectes ou adulatrices, également contraires à la vérité et à la justice.

Ceux qui font grand fondement sur les statistiques ne réfléchissent pas que souvent ils tombent dans la frivolité, au point de ressembler à cet Héliogabale qui voulait connaître le nombre des habitants de Rome par la quantité des toiles d'araignées. Les statistiques fournissent-elles les moyens d'apprécier la valeur morale d'une institution ou celle d'une société, quelque peu nombreuse qu'elle soit, quelque simples qu'en soient les éléments? Il faut donc apporter beaucoup de sobriété, soit pour en déduire les réformes à faire, soit pour en tirer une preuve des théories appliquées, soit pour s'en servir à désarmer les préjugés et l'habitude.

On recherche dans les correspondances diplomatiques les motifs qui ont fait agir les gouvernements de telle ou telle manière; mais beaucoup des véritables causes des actes publics restent ensevelies dans le cœur des princes et des ministres; et pour cela les documents de ce genre exigent un grand soin, parce qu'ils sont toujours rédigés avec précaution, souvent avec hypocrisie. Ce ne sont pas les débats du forum antique ou des parlements modernes, mais le plus souvent des compilations de personnes médiocres, obéissant à des ordres, et où le manque de couleur et de vie se joint à l'absence de sincérité. Mais l'art consiste à deviner la pensée sous l'enveloppe des mots combinés pour fourvoyer l'intelligence, et par là à mettre à nu la politique, avec son vieux cortége de fraudes et de passions (1).

Les lettres de personnes bien informées et sans intention de publicité font voir de plus près et plus familièrement les caractères, les mœurs, les événements : elles expliquent des causes impénétrables d'action; et, bien que la vérité soit défigurée par les passions vivantes et actuelles, on y retrouve l'histoire des sentiments, histoire aussi importante, et qui reste encore à faire tout entière.

Il y a aussi beaucoup de choses à demander à la littérature comme manifestation de l'opinion, en se rappelant toutefois que celle-ci n'est ni unanime ni impartiale, et que les belles productions

(1) « Pour qui sait y lire, peu de documents indiquent mieux la vérité que les mensonges diplomatiques. » DE BARANTE.

littéraires demeurent, lors même que le sujet en a vieilli. Les correspondances sont surtout d'une grande valeur, ainsi que les anecdotes, les pensées, les conversations, les détails de caractère des grands écrivains, marqués toujours d'un sceau particulier qu'on tenterait en vain de contrefaire.

Les journaux, dictés sous l'impression du moment, n'attestent pas la pensée du public ni même celle de l'écrivain; ils sont de beaucoup inférieurs aux mémoires, parce qu'ils ne sont pas écrits par des personnes versées dans les affaires, ni garantis par un nom considérable. Organes du gouvernement, ils n'ont pas même à répondre de mensonges commandés; organes des partis, ils sont ou détracteurs atroces, ou panégyristes aveugles. On ne peut les parcourir sans se demander ce que pourra devenir l'histoire pour nos fils, lorsqu'elle sera puisée à des sources si impures.

Nous possédons un monceau de mémoires, récits animés où le narrateur, contraint de se mettre lui-même en scène, y met aussi ce qui l'environne, en lui donnant la physionomie dramatique. Toutefois ils méritent souvent le reproche que Vauvenargues faisait aux courtisans, d'avoir le secret de réduire à rien les grandes pensées. Aussi c'est à eux que recourent ceux qui cherchent aux faits des causes puériles, odieuses ou misérables. L'histoire en devient plus piquante, mais moins digne et moins vraie; car les détails biographiques, les petits événements qui tirent tout leur intérêt de l'intrigue d'où ils sont nés, les caprices des rois et autres choses semblables, ne sont pas de son ressort. Il s'agit pour elle de pénétrer les problèmes nationaux, les passions et les idées des différentes époques; de franchir les confins de l'archéologie et de la géographie, pour voir la marche de l'humanité à travers les ténèbres du passé. Elle ne doit pas se faire l'organe de la haine ni de l'adulation, mais proclamer la vérité, quelque répugnance qu'elle puisse inspirer; rejeter les coquilles, malgré leur beauté, pour profiter de la perle qu'elles renfermaient; s'attacher à ce qui doit vivre en négligeant ce qui est destiné à s'éteindre; diriger l'attention sur elle-même, pour révéler sa puissance, et sur les faits qu'elle raconte, pour les bien apprécier.

Dans l'histoire, comme dans les mathématiques, il y a des questions qu'il ne faut pas aborder parce qu'elles sont insolubles, et d'autres, parce qu'elles sont trop vagues et susceptibles de solutions multiples. De même qu'une moitié de la lune, malgré la libration, restera toujours invisible aux habitants de notre planète; de même

certains faits resteront mystérieux. Chercher à deviner d'après les intentions, ou plutôt les supposer et subtiliser sur les causes occultes, quelques-uns peuvent appeler cela philosophie de l'histoire ; mais ce n'est en réalité qu'un moyen de tromper et soi-même et les autres. Les intelligences d'élite ne l'ignorent pas, et savent s'en garder ; mais les esprits vulgaires se révoltent dans un dépit ridicule contre l'insuffisance humaine, et ils ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont des jugements fixes et déterminés sur des objets où la précision ne peut être qu'une erreur : esprits sans portée, qui ont besoin de systèmes et de fables, et ne savent se soutenir que dans ce qui est matériellement compréhensible.

Que vous soyez pour Rome ou pour Carthage ; que vous vous déclariez pour Dagobert ou pour Pepin, pour Mainfroy ou pour Charles d'Anjou ; que vous reconnaissiez ou que vous refusiez au pape le droit d'investir l'empereur et d'élire les évêques ; que l'Empire ait ou non la suprématie sur les républiques ; que le feudataire doive ou non l'hommage lige au suzerain ; que les communes aient subsisté durant l'invasion, ou que les vaincus soient demeurés serfs ; que les fausses décrétales soient une invention française ou romaine ; que Grégoire VII ait eu ou non le droit de mortifier un tyran, ce sont là des questions assez éloignées de nous pour pouvoir les peser avec sang-froid, à moins que la passion ne veuille s'en faire une arme, et en tirer des allusions aux intérêts présents.

Mais ces intérêts nous pressent de toutes parts, et beaucoup de questions ne sont pas encore résolues : la plaie de la réforme saigne encore, malgré la trêve de Westphalie ; la révolution n'a pas accompli toutes ses phases ; chaque jour deviennent plus vives les douleurs causées par le martyre que subissent depuis si longtemps l'Italie, la Pologne, l'Irlande, et les populations chrétiennes de l'Orient ; la renaissance des lettres et des arts sous la forme classique prolonge ses effets au point de partager la littérature en deux écoles ; la constitution des divers États n'est encore que le produit des ambitions, des usurpations ou des révoltes ; enfin les débats sur la grâce se traduisent sous mille formes différentes.

C'est une rude tâche que décrire une histoire qui dure encore ! Il suffit au peintre, pour représenter Homère, Romulus ou Moïse, de certains symboles convenus, et chacun les y reconnaîtra sans peine : qu'il fasse le portrait de Charles XII, de Louis XIV, peu de monde osera l'accuser d'infidélité ; mais qu'il reproduise votre père, votre ami, vous-même, aussitôt les affections s'en mêlent ; et ce

qu'un étranger trouvera flatté paraîtra défiguré à ceux qui verront l'œuvre avec les yeux du cœur.

Il en est de même dans l'histoire. Qui n'a pas lu un auteur quelconque? qui n'a pas de prédilection pour un pays? qui n'a porté un jugement sur les héros et les faits voisins? qui n'a puisé, dans cette école de préjugés appelée l'éducation, de fausses idées de gloire? Chaque ville possède un artiste ou un tableau qu'elle prétend sublime; tout éditeur porte aux nues l'ouvrage qu'il publie; chacun trouve qu'il a été parlé trop sommairement de son art ou de son pays, et trop longuement de l'art ou du pays des autres. Le point de vue de la postérité raccourcit extrêmement l'histoire littéraire; chaque jour qui passe emporte avec lui une admiration. Mais l'homme qui détrompe devient déplaisant à l'égal de celui qui, le premier, révèle les torts d'une femme aimée. On irrite en voulant éclairer un aveuglement volontaire. Il y a pourtant une grande différence entre feuilleter un auteur et l'approfondir, entre saisir son intention ou en relever quelque passage détaché; entre juger un fait, un homme isolé, et le voir dans ses rapports avec tous les autres. Aussi, celui qui s'est épuisé à la recherche de la vérité se sent venir sur ses lèvres cette riposte du père Hardouin: *Quoi! est-ce que je me lèverais chaque jour avant l'aube pour penser comme tout le monde?*

Il en est de même pour les inventions : il n'y en a pas une qui n'ait eu des précédents, jusqu'à ce qu'un esprit supérieur en ait reconnu l'importance, les applications et les conséquences. Alors naissent soudain les disputes de priorité. L'orgueil national fait trouver magnifique ce qui n'est que misérable, et proclame éternelles des gloires tout au plus viagères. Les étrangers reprocheront d'avoir exalté toute réputation italienne, à celui que les Italiens, accuseront de s'être montré trop parcimonieux de louanges (1). Ajoutez à cela les vanités personnelles, chacun exigeant non-seulement du respect, mais de la condescendance pour son opinion et des éloges

(1) Mably s'exprime ainsi dans la préface du *Droit public de l'Europe* : « Je prie un Allemand, qui approuve ce que j'ai dit de l'Angleterre, de la Suède, de l'Espagne, etc., de soupçonner qu'il ne serait peut-être pas impossible que j'eusse encore raison quand je parle de l'Allemagne d'une manière qui n'est pas tout à fait conforme à sa manière de penser; ce que je demande à un Russe, à un Danois, à un Italien, etc. Ma prière est juste, mais je sens que le préjugé ne m'accordera rien. »

pour ses mérites domestiques ; car la gloire est comme les portraits : chacun croit qu'elle regarde de son côté.

Partagés comme nous le sommes en artistes et en spéculateurs, en inventeurs et en conservateurs, ce qui plaît à l'un est désapprouvé par l'autre (1). Les calculs seuls ont pour l'un de l'importance; pour l'autre, c'est le sentiment seul. On demande à l'écrivain de l'impartialité, et on l'accuse de manquer de chaleur ; on lui demande des détails sur le commerce, sur les arts, sur le gouvernement, et l'on trouve mauvais que les considérations accessoires ralentissent le récit. Lorsque Bernardin de Saint-Pierre fait pour la première fois lecture de *Paul et Virginie*, Necker s'endort, Thomas est distrait, Buffon demande sa voiture, les dames se hâtent de cacher des larmes involontaires; madame Necker lui accorde un de ces encouragements qui humilient. Bernardin veut jeter son ouvrage au feu ; mais Vernet voit son geste, Vernet artiste l'a compris, et un livre immortel est conservé au monde.

Enfin, l'histoire ne doit pas être seulement une cloche funèbre, sonnant pour les hommes et les institutions qui ne sont plus, mais aussi pour annoncer joyeusement la naissance d'une idée qui tend à devenir un fait, en conviant les peuples à la saluer au moins d'un souhait bienveillant.

Malheur donc à l'historien qui chercherait à plaire à tout le monde ! L'impopularité est une noble chose, quand elle consiste à ne pas se laisser entraîner par la foule, et à préférer à un assentiment facile le courage de son opinion. Et d'ailleurs la rectitude du jugement et la liberté d'esprit équivalent souvent à beaucoup de science.

L'historien doit se persuader surtout que les grandes vérités se démontrent moins par une éloquence fébrile que par la raison et l'évidence des faits, et que l'on réussit mieux par des approches en règle que par des assauts à force ouverte. Les préjugés ne cèdent qu'au temps, bien qu'il leur faille certainement céder : cependant l'homme qui les combat se résigne à certains ménagements, à l'abri desquels il sape plus sûrement la citadelle de l'erreur. Bernoulli obtient, en 1751, le prix de l'Académie des sciences sur la question relative à l'orbite des planètes ; mais il en est redevable, de son aveu, au res-

(1) *Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,*
Poscentes vario multum diversa palato,
Quid dem? quid non dem? renuis tu, quod jubet alter.
HOR. Ep. II, 2.

pect qu'il a montré pour une erreur, c'est-à-dire pour les tourbillons de Descartes. La jactance paresseuse pourra seule lui reprocher ce sacrifice, parce qu'elle ne sait pas combien il lui coûte.

C'est surtout dans les histoires modernes qu'il est nécessaire de savoir lire entre deux lignes, attendu que l'auteur, par amour de la vérité, s'assujettit au martyre de la voiler; s'il ne peut blâmer César, qui se fait tyran, il loue celui qui cherche à l'en empêcher. Il s'assouplit dans l'espoir que le lecteur saura déchirer les voiles, et suppléer à des réticences obligées ou calculées (1).

Moins l'historien moderne a l'espoir d'obtenir la tolérance pour lui-même, plus il doit en montrer pour les autres : non pas cette tolérance, fille de l'indifférence, qui accepte également toutes les croyances pourvu qu'elles soient morales, ce qui est un moyen de les subvertir toutes, mais qui s'appuie sur le sentiment religieux, et sur l'espérance que Dieu, sans détruire ce qui existe historiquement, fera triompher la vérité et venir son règne. L'intolérance est toujours de l'orgueil; car elle prétend disposer les choses comme elle croit, sans égard à la faiblesse humaine et à l'histoire, qui nous montre que la persécution accroît l'énergie, et pousse à faire pis en contraignant au mystère.

Cela ne signifie pas que l'historien soit tenu de cheminer tout droit comme l'ingénieur, qui, en traçant une route, songe seulement à la ligne qu'elle doit suivre, sans s'arrêter à la beauté ni à la fertilité des pays qu'elle traverse. Le beau est non-seulement un attrait, mais unec onsolation pour l'esprit : l'aigle qui s'élance dans les régions supérieures sent le besoin de respirer et s'arrête, bien que les forces ne lui manquent pas.

Une froide justice, se bornant à offrir la vérité pure, ressemble aux portraits photographiques qui reproduisent les linéaments réels, mais qui ont l'aspect de cadavres. Raconter sans regret pour ce qui tombe, sans espérance pour ce qui s'élève, c'est l'impartialité du sceptique qui se soumet à la loi des faits sans haine comme sans amour, tandis que la passion de la vérité est la première chez celui qui écrit l'histoire (2). Imparfaite si elle se borne à disserter, analyser et conclure, il faut qu'elle touche, intéresse et instruise; il faut

(1) L'abbé Galiani faisait consister l'éloquence à *tout dire sans aller à la Bastille*.

(2) « Ce que l'histoire peut nous donner de mieux, c'est l'enthousiasme qu'elle réveille. » GÖTHE.

qu'elle montre le spectacle insigne de l'homme opposant aux obstacles renaissants, à l'adversité obstinée, aux lâches calomnies, le courage de tous les instants, bien supérieur au courage facile des camps; il faut qu'elle sache dénoncer comme criminel le triomphateur au milieu de sa gloire, mais aussi le proclamer sublime lorsqu'il supporte avec longanimité une infortune imméritée. L'instruction résulte moins de l'examen que de l'intérêt, et ce qui émeut ne s'oublie pas. Il est donc bon de faire comme celui qui, passant dans une ville où il a beaucoup d'amis, se fait un plaisir de s'arrêter chez ceux pour lesquels il a plus d'estime et de sympathie. Il y a toujours profit à considérer les grands hommes tels qu'ils sont, car dans l'homme gît le véritable enseignement de l'histoire; et, des gouvernements, des institutions, des lois, des mœurs, il faut toujours revenir à lui, au tableau de ses faiblesses, de ses misères et de ses vertus. Combien n'est-il pas utile, dans les combats qui attendent quiconque ose proclamer la vérité, de se rappeler que Socrate fut persécuté par l'Aréopage, Colomb par ses souverains, Galilée par l'inquisition, Tasse par son Mécène, Condorcet et Lavoisier par la révolution! Lorsque Adamson adresse à l'Institut le plan de son ordre universel de la nature, ce corps savant, appréciant son merveilleux travail, l'invite à se rendre dans son sein; mais il répond qu'il ne peut venir, faute de souliers.

Animé de sympathie pour son sujet, l'historien doit donc savoir saisir ces détails qui sont la poésie et tout ensemble la vérité de l'histoire (1). A la place des particularités aussi infidèles qu'ennuyeuses des batailles (2), qu'il mette les discussions des écoles et des parlements : Weisshaupt, Jansénius, Saint-Simon, ne méritent-ils pas autant l'attention que Montecuculli et Rodney? la question des *bourgs pourris* et de la *loi des céréales*, autant et plus qu'une guerre? L'indépendance de l'Amérique est conquise dans les chambres anglaises plutôt que sur les champs de bataille, et les congrès de Vérone et de Londres sont plus décisifs que les faits d'armes d'Antrodoco et du Trocadéro.

(1) « J'ai pu me convaincre, d'après l'exemple du passé et d'après l'expérience du présent, que le public a toujours été avide de connaître les hommes qui nous ont laissé l'image de leur âme. Les détails les plus minutieux à leur égard sont recueillis avec empressement et lus avec avidité. » GIBBON, *Mém.*

(2) *Quinam sit ille quem non pigeat longinquitatis bellorum scribendo legendoque, quæ gerentes non fatigaverunt.* TITE-LIVE, X, 22.

Mais, en cherchant à exposer la vérité, suffit-il de rapporter les événements, sans aller au delà de l'éloge ou du blâme (1)? Les faits sans les raisonnements ne sont que les mots d'un dictionnaire, qui n'expriment rien, s'ils ne sont disposés et liés entre eux. Ainsi, sans compter l'obligation de rechercher avec zèle, d'examiner avec sincérité, d'exposer avec clarté, l'historien doit avoir une méthode pour considérer les événements, et se rappeler toujours que la vérité, loin d'en être déduite, sert, au contraire, à les juger, et que la philosophie domine l'histoire plutôt qu'elle n'en dérive.

Quelques auteurs voudraient faire tout dépendre des races, dont la fusion doit ramener l'unité, et avec elle l'harmonie : mais la différence des climats, des institutions politiques, des croyances religieuses, ne détermine-t-elle pas le plus grand nombre des variations dans la société humaine ?

Ceux qui croient que la multiplicité des formes libres n'est qu'anarchie, et qui veulent l'unité du pouvoir pour première condition d'un État, ne considèrent que l'affermissement progressif de l'autorité absolue, en lui donnant le nom d'ordre.

Il y en a d'autres qui dénigrent toutes choses, et, à leur défaut, les intentions, flattant ainsi cette faiblesse humaine qui nous fait aimer à réduire les grands hommes à la mesure commune. Nous avons foi dans la vertu fécondatrice d'un bel exemple.

D'autres, au contraire, ont pris à tâche de réhabiliter, comme on le dit aujourd'hui, les mémoires même les plus compromises. Il y avait lieu, en effet, d'appeler de beaucoup de jugements, de restituer certaines gloires. Toutefois, on ne réhabilite pas un homme en lui supposant des mérites qui n'ont jamais subsisté, mais bien en lui reconnaissant ceux que ses contemporains devaient lui attribuer, et sur lesquels une partie d'entre eux, au moins, a dû tomber d'accord.

D'autres encore ne considèrent l'histoire que comme une métaphore poétique ou une discussion oratoire, se plaisant à d'ingénieux contrastes, à des rapprochements curieux, bons comme paradoxes et comme aliment à l'esprit de secte, mais répugnant à la vérité. L'histoire ne change pas de théâtre ; ce qui a été représenté la veille ne se reproduit jamais le lendemain. Quoique l'homme se propose

(1) S'il fallait admettre la sentence de Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, il n'y aurait pas d'histoire du moyen âge. Ceux même qui professent cette opinion ne la suivent pas dans l'exécution, et les faits deviennent chez eux l'accessoire d'une pensée préconçue.

toujours les mêmes problèmes, et que l'histoire ne soit en somme que la diversité des solutions, jamais ces solutions ne sont identiques.

On en pourra bien tirer des allusions, par suite de ce besoin de comparer ce qui est à ce qui fut; il est impossible de parler des rois et des peuples sans penser aux contemporains; et, tant que les hommes seront hommes, le passé sera la satire du présent, par ressemblance ou par diversité.

Un autre écueil, c'est la sympathie généreuse qui porte à trouver le bon droit du côté du plus faible, de la victime désarmée, de celui qui succombe, et à admirer les forces sociales, qui se créent d'elles-mêmes par le développement de leur propre énergie. Ainsi, après avoir pris en horreur les empereurs romains pour leurs persécutions brutales, sympathiser pour les papes, qui résistent au glaive par la parole; après avoir maudit les Maures envahisseurs de l'Espagne, s'apitoyer sur eux quand Philippe III les extermine; après avoir réprouvé les constitutions de la Pologne et de la Hongrie, frémir quand elles sont étouffées dans le sang; maudire Henri VIII parce qu'il tue les catholiques, et en même temps Philippe II et Marie Tudor, parce qu'ils se livrent à des réactions sanguinaires; ce sont là à coup sûr des sentiments bien excusables : et pourtant l'historien doit ne pas confondre la disgrâce avec la vertu, ni la faiblesse avec le martyre.

Il lui appartient cependant de démentir ceux qui font le succès juge de la moralité, et veulent toujours que la cause qui l'emporte soit la meilleure, au point de dire non-seulement : *Malheur aux vaincus!* mais *Honte aux vaincus!* Non, dans l'histoire il ne faut pas juger le droit par le fait; car si celui-ci entraînait l'autre, la guerre obtiendrait une importance suprême, elle qui tantôt fait triompher le bon droit, tantôt le foule aux pieds.

Les histoires des auteurs modernes ont été gâtées par deux choses, l'enthousiasme et la peur. L'enthousiasme pour l'antiquité portait à lui comparer tout, et faisait retrouver partout les mêmes hommes, les mêmes vertus, la même morale dans la vie privée et publique, sans calculer l'immense différence qui existait entre l'individualité antique et les masses modernes, de même qu'entre les manuscrits et l'imprimerie. Voilà pourquoi nous avons continué à combattre avec acharnement autour du cadavre de Patrocle; voilà pourquoi nous n'avons pas cessé de nous écrier comme les Romains : *Majores nostri*; voilà pourquoi toute une génération

a été souvent sacrifiée à deux ou trois héros de prédilection.

La crainte des rois fut moins funeste que celle des philosophes; car si l'on se mettait à l'abri de la colère des princes par des réticences et des allégories, un trait des encyclopédistes, uniques dispensateurs de la gloire, était sans remède. Vous retrouvez dans Raynal, dans Gibbon et autres écrivains prônés, le soin d'échapper à la raillerie de ces Samsons qui faisaient écrouler le temple. Rousseau n'y échappa qu'en dépassant leurs extravagances.

De cette condescendance naquit l'abus de la philosophie, qui consistait à abstraire, diviser, disséquer, décomposer. De là la nécessité de l'analyse considérée comme méthode unique, si souvent abusive et parfois si mal comprise. La Grange intitule *analytique* sa *Mécanique*, dont le grand mérite consiste précisément à être synthétique, attendu qu'elle déduit de principes généraux tous les principes secondaires, et jusqu'aux faits les plus particuliers (1). L'analyse et la synthèse sont les deux procédés essentiels et constants de la logique, où une idée générale se décompose en idées particulières, puis s'élève de nouveau à une idée générale, en isolant d'abord et en rapprochant ensuite les phénomènes. L'analyse, dit le profond Wronski, est rétrogressive, en ce qu'elle remonte le courant des faits; la synthèse est progressive, en ce qu'elle les suit. La première fraye la route qui mène à la vérité, et la seconde en révèle l'enchaînement; l'analyse retourne les faits sous toutes leurs faces, interroge l'expérience, et par voie d'induction s'élève de cause en cause jusqu'à celle qui les domine toutes; la synthèse, partant du fait supérieur qui commande les faits subordonnés, descend aux causes secondes, aux effets les plus particuliers, en expliquant les phénomènes au moyen de sa conception même, ou, pour mieux dire, en justifiant celle-ci à l'aide des résultats certains de l'expérience et de l'observation. C'est ainsi que le médecin étudie à part chacun des tissus élémentaires de l'organisation, dont il forme l'anatomie histologique; et ensuite l'anatomie transcendante ramène les différences à l'unité, non par un vague besoin de généraliser, mais selon la détermination scientifique des ressemblances positives.

Les deux méthodes ressemblent donc au jeu des nerfs et des muscles dans le mouvement humain; elles ressemblent à l'ascension

(1) Il faudrait mettre en regard de certaines histoires des sciences, faites pièce à pièce, les admirables chapitres préliminaires des différentes sections de la *Mécanique analytique*.

et à l'abaissement du piston dans la pompe, et une seule ne vous donnera jamais la philosophie dans son entier. L'analyse vous dira que toutes les substances organiques se composent d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote; mais faudra-t-il confondre pour cela la rose et l'ortie, l'immonde pourceau et la jeune fille dont la vue vous fait palpiter? La physique, la musique, la mécanique, vous ont donné les éléments des sons; mais qui révélera le secret à l'aide duquel Rossini a composé ses symphonies?

Or, les maîtres du siècle passé mirent l'analyse au-dessus de tout, et ils érigèrent des édifices qui ne reçoivent aucune lumière d'en haut. De là cette critique sans aucune idée morale; de là cette préoccupation exclusive pour les causes extérieures, en négligeant les causes véritables, et en laissant dans l'ombre les traits distinctifs de l'histoire; de là l'antiquité restaurée à la manière de la tête de Dante récemment découverte à Florence, qui offre un beau profil, mais sans l'œil; de là aussi la prétention de rendre positives les sciences historiques à l'aide des probabilités mathématiques, théorie née avec Jacques Bernoulli, reproduite par Condorcet, proclamée par Laplace, et qui répugne à la véritable analyse historique, attendu qu'elle prétend subordonner au calcul numérique le fonds intime d'une nationalité, la condition individuelle d'un État, d'où dérivent des circonstances locales et des complications extravagantes en apparence, qui échappent aux jugements déduits d'une règle générale, et qui font reconnaître le véritable caractère de la situation historique.

Lorsque la révolution, au nom de la raison, c'est-à-dire du droit éternel, déclara la guerre au droit historique, les puissants se liguèrent pour la défense de ce droit contre les peuples, qui réclamaient l'égalité. Mais lorsque les faux adorateurs de la liberté l'eurent portée à des excès inexcusables, ses amis sincères reconnurent que l'histoire doit enseigner les meilleurs moyens d'en user et de la conserver, les dangers qu'elle peut faire courir à la civilisation, et les artifices dont on se sert pour l'anéantir ou pour la défigurer.

On se mit donc à examiner la situation politique et civile des différents peuples et de leurs constitutions; les principes et les variations du droit public et du droit privé; les progrès de la législation et de l'administration, avec leur influence sur le bien de tous et de chacun; la condition morale et intellectuelle des nations; enfin les mœurs, les opinions, les institutions, l'activité des peuples. La

tyrannie dévoilée des princes, qui ne protégeaient point la vénération patriarcale pour les antiques dynasties, mais qui s'appuyaient sur le droit de conquête, invita à rechercher les anciennes gloires comme une protestation; de là surgirent deux écoles : l'une qui, tout en respectant les institutions féodales et hiérarchiques du moyen âge, et tout en paraissant favorable aux princes, ne fit que révéler les progrès du peuple, et jeter un nouveau jour sur certains points historiques de la plus grande importance; l'autre, qui fouillait dans le moyen âge avec d'autres idées, en se fondant sur le droit éternel de la raison, attesté par les siècles, entreprit la tâche de démontrer que le despotisme était une invention récente. Entravés par la censure, les historiens de cette école s'en tinrent à l'appréciation des faits, que celle-ci ne pouvait nier sans se rendre absurde. C'est ainsi qu'à l'histoire qui ne faisait que charger la mémoire succéda celle qui scrute l'esprit des faits, leurs causes, leurs effets, et recherche comment les hommes peuvent la mettre à profit pour étendre leurs idées, perfectionner les sentiments, agrandir la science, améliorer la vie, éclaircir les doctrines politiques et économiques. D'ailleurs, comme la révolution occupe dans le temps un espace qui équivaut à des siècles, on a pu considérer les faits comme consommés, les livres comme vieillis, et y regarder de près, sans craindre la confusion du passé avec le présent, ni la contagion morale du voisinage et de la nouveauté.

La patience que les grands et leurs salariés employaient à compiler des généalogies et des blasons, les gens du peuple la mirent à retracer l'histoire des plébéiens, en étudiant la religion, l'industrie, les beaux-arts, qui en sont l'expression; en renversant de l'autel la force, qui lui ôte toute sainteté; en prouvant que la voix de Dieu c'est la voix du peuple, qui ne reconnaît dans les héros véritables que sa grandeur personnifiée, dans les grands inventeurs, que ses besoins formulés; qui substitue son propre nom à ceux des Romulus, des Solon, des Homère, des Ésope; et qui se contemple lui-même dans les religions et dans les révolutions.

C'est ainsi que chaque siècle refait l'histoire à son point de vue.

Cependant l'histoire moderne obtint sa part de l'attention que naguère on accordait exclusivement à l'histoire ancienne. Le sort des peuples est jugé d'après certains principes généraux; leurs vicissitudes se lient à celles de l'humanité entière. La narration n'ayant point en vue de flatter les princes, mais de se faire entendre

des masses, devint plus animée, plus développée, avec des applications au présent, et propagea l'idée de la liberté dont elle vit.

Or, l'histoire est le meilleur remède contre cet esprit absolu qui a mis obstacle à la juste appréciation, à l'exposition exacte des faits. Car, en mettant les théories à l'épreuve des applications, elle montre les différences entre le bon et le possible, et fait voir que parfois le mal protége le bien, que le faux se greffe sur le vrai, à tel point qu'il est nécessaire de souffrir l'ivraie pour ne pas extirper le bon grain avec elle. Aux vicissitudes de l'homme intérieur, c'est-à-dire de la conscience, elle associe, dans ses grandes leçons, celles de l'homme extérieur, c'est-à-dire le développement des États à travers les siècles; elle fait coïncider la science des faits et la politique, traitées rationnellement, et marcher parallèlement avec elles la jurisprudence, deux formes successives de la même idée. En Allemagne, une école métaphysique de jurisconsultes s'intitula Historique, parce qu'elle s'imposa principalement pour tâche de rattacher l'ensemble de la législation à l'état correspondant de la société à chaque époque du passé, et cela, bien que quelques-uns de ses membres inclinent à l'optimisme, et d'autres à la fatalité.

Quand Montesquieu s'écriait: *Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse!* quand un autre vanta les gouvernements dont le silence de l'histoire faisait l'éloge, ils crurent que l'unique bien était dans la privation du mal, et que le récit devait se borner aux faits bruyants et tragiques. Mais celui qui observe la société dans ses éléments d'industrie, dans ses lois, ses arts, sa religion, sa philosophie, c'est-à-dire l'utile, le juste, le beau, le saint, le vrai, et dans son triple symbole, l'Église, l'école, les comptoirs, celui-là demande à l'histoire d'autres joies que les massacres des champs de bataille, d'autres amusements que les fêtes de cours, d'autres gloires que les conquêtes. Watt et Arkwright, qui changent les conditions du travail en substituant les machines aux bras et les grandes associations à la petite industrie, sont plus dignes de mémoire, à ses yeux, que maints héros admirés et maudits.

Nous croyons que l'esprit humain ne se révèle tout entier que dans l'ensemble de ses œuvres: chaque pas dans la science est la trace des hommes qui ont vécu; cette plante est le vestige laissé par Linné et Tournefort; cette démonstration mathématique atteste l'existence de Pythagore et de Galilée. Le passé doit en conséquence être considéré avec un sentiment vif du présent, et il faut

demander aux histoires générales la signification des histoires partielles. Derrière le monde politique se meut le monde du sentiment, de l'intelligence et de l'industrie ; derrière les rois et les chefs des révolutions sont le prêtre qui prie, le poëte qui chante, l'auteur qui écrit, le savant qui médite, l'artiste qui dessine, le manœuvre qui travaille. Tous vivent d'une vie propre, mais en respirant l'atmosphère commune, mais en recevant la lumière à travers les vitraux nuancés des couleurs du siècle. Ainsi, ce mot, *Je suis homme, rien de ce qui regarde l'homme ne m'est étranger*, convient parfaitement à l'historien ; car tout lui sert à formuler la condition sociale, soit les inventions de l'industrie ou les caprices de la vanité, soit l'autorité de la raison, la philosophie de l'esprit, ou la morale du devoir ; et encore tout ce qui s'offre à lui dans les trois voies par lesquelles procède l'esprit humain, l'expérience, la raison, l'imagination ; cet ensemble d'activité et de passivité qui se manifeste dans l'homme comme en toutes choses ; ses penchants et ses idées ; la trinité et l'unité de l'être intellectuel, moral et physique.

Nous n'avons pas cru pouvoir entreprendre cette tâche sans embrasser dans la même unité la vie de tous les peuples ; et peut-être est-ce par là que nous pouvons nous flatter d'avoir les premiers présenté ou plutôt essayé de présenter dans son ensemble l'histoire de l'humanité entière, qui, se renouvelant sans cesse et faisant son profit de ce que lui lègue chaque génération, poursuit sa marche triomphale, tantôt en avançant, tantôt en se dilatant à travers les obstacles de toutes sortes.

Cependant, de même que l'école historique des jurisconsultes dont nous parlions plus haut ne considéra pas si un code était nécessaire, mais, déclarant l'impossibilité de le rendre parfait, conclut que le commencer était de la part du législateur une intervention orgueilleuse et impuissante ; de même une histoire universelle complète n'étant pas faisable, on pouvait désapprouver aussi une tentative de ce genre. Mais ce mot aussi profond que désolant de Goethe : *Pour savoir quelque chose, il faut savoir tout*, ne nous amènerait-il pas à ne plus écrire sur rien ? Nous avons donc osé, quoique avec des forces trop inférieures sans doute à l'entreprise, distribuer la couleur sur un dessin tout à fait nouveau. Nous avons marché toujours, en nous défiant des applaudissements, mais aussi en puisant une nouvelle énergie dans la violence inaccoutumée des attaques : aujourd'hui nous nous hâtons d'arriver au terme avant que ne

viennent ces rides que la vieillesse imprime sur l'esprit non moins que sur le front.

Jamais, dans le corps de l'ouvrage, nous n'avons détourné sur l'auteur l'attention que le lecteur doit tout entière au sujet ; mais voici le troisième coup d'œil général que nous portons sur notre entreprise et sur nous-même. Le pas est scabreux, attendu que tout résumé est plus facilement censurable pour ce qu'il omet qu'il n'est apprécié pour ce qu'il contient ; en outre, c'est une loi, une nécessité ou un tort de toute préface, d'affirmer plus que de discuter, de présenter des assertions génériques plus que d'exposer des faits distincts. Mais qu'importe ? Notre réputation de témérité est déjà faite ; et jamais nous n'avons aspiré au misérable honneur de plaire au vulgaire des doctes, ni à l'honneur dangereux de plaire à un parti. Nous avons senti qu'une grande idée s'appauvrit entre les mains des imitateurs ; mais nous nous sommes persuadé qu'une œuvre vaste ne doit pas être traitée légèrement, et encore moins par quelqu'un qui ne la comprend point.

Or, en m'adressant directement pour la dernière fois à des lecteurs que m'aura conciliés, je l'espère, une compagnie prolongée, je sens le besoin de revenir par quelques mots sur mon travail. J'ai continué ma route entre deux écueils, l'avide érudition qui nuit à l'intérêt, et la philosophie présomptueuse qui nuit à la vérité ; et, en m'efforçant de vaincre d'un côté l'ennui, de l'autre l'erreur, j'ai exposé avec franchise ce que j'avais étudié avec sympathie, libre de préoccupations systématiques, sans pourtant m'appuyer sur les exceptions ; reconnaissant à la science moderne les trophées de ses récentes conquêtes ; impartial autant que l'impartialité est compatible avec la nature de l'homme, en face d'hommes et d'événements dont nous sommes les créatures et les victimes ; éclaircissant les faits avec l'amour de la vérité et le besoin de la certitude ; ayant l'horreur des théories vagues, la noble prétention d'être juste et intrépide, et l'impérieuse hardiesse de volonté nécessaire à celui qui, s'érigeant en juge, doit ou renoncer à sa tâche, ou se résigner à en avoir le courage.

Je me suis proposé d'éviter les formules générales qui dispensent des idées exactes, convaincu que l'historien, en sa qualité de juge, doit donner les motifs de sa sentence, mais ne pas hésiter à la proclamer. Dès lors je résolus de m'en tenir à la philosophie claire, nette, sensée, pratique, de notre Italie ; de ne pas supposer trop de choses connues des lecteurs, et de ne les renvoyer à d'au-

tres livres qu'autant que je n'aurais pas conçu moi-même une idée complète, ou que je me trouverais empêché de la développer ; de ne pas taire des vérités parce que d'autres les auraient déjà dites, attendu qu'aucune vérité n'est inutile à répéter ; de ne pas avoir recours aux transactions de la timidité, ni aux récriminations de l'opprimé ; de ne pas dissimuler mes opinions sous ces phrases dubitatives qui sauvent de la tyrannie des dédains surannés et de la guerre dans laquelle deux partis contraires vous attaquent également ; car les partis sont de leur nature extrêmes, et l'homme sensé doit suivre sa route entre eux. Il est facile et agréable de cheminer sur des sentiers déjà battus, porté par des intelligences bornées, qui applaudissent en vous leur propre médiocrité ; mais l'exagération est le langage des sociétés en décadence : la vérité est le besoin des sociétés bien ordonnées, et de celles qui se régénèrent.

L'écrivain contraint de publier son ouvrage par fragments, et d'avoir affaire par suite à des lecteurs peu attentifs (1), rencontre une difficulté plus grande à faire comprendre l'harmonie de sa pensée ; il est pourtant impossible de se former sans cela un jugement complet d'un ouvrage. Ainsi, tandis que vous promenez au loin le regard du lecteur sur le progrès de l'univers, une pédanterie myope vous reprochera de ne pas jurer par Hérodote et Tite-Live ; vous serez assailli des inquisitions mesquines de ceux qui ne savent pas s'élever à cette hauteur où tout ce qui est beau et vrai se réunit et se confond ; on exigera que vous ne disiez rien de ce que d'autres ont dit, et en même temps on vous opposera les jugements d'autrui, qui seront différents du vôtre ; on isolera des phrases et des raisonnements qui ne tiraient un sens que de leur ensemble, et l'on vous attribuera des opinions que vous n'aurez fait que rapporter avec cette loyauté qui ne sait pas dissimuler une objection.

Il ne faut donc pas s'étonner des jugements si divers émis sur un livre, surtout parmi ceux qui ne l'ont pas lu. Il ne faut point s'en étonner dans un temps de liberté et même de dévergondage de la pensée, où on lit par oisiveté et au hasard ; où, après avoir acquis la science et perdu le calme, moins recueillis que nous ne le sommes et plus pressés, nous nous dispensons d'étudier les principes, dans notre hâte de les appliquer ; où nous pensons à demi, exposons avant de mûrir, et acceptons chaque mot pour une idée ; où les partis ont

(1) « Il y a un point sur lequel il faut se résigner quand on écrit : c'est d'être lu légèrement, et d'être jugé du haut en bas. » SAY, *Petit volume.*

l'insolente prétention de posséder exclusivement le beau et le vrai, sans examiner seulement les opinions contraires; où les hommes du passé ne veulent rien céder, les hommes de l'avenir n'épargner rien; et où tous cherchent à masquer l'épuisement du doute sous la violence des paroles, sans être même bien intimement convaincus d'avoir raison.

Un écrivain consciencieux n'a donc qu'un seul moyen pour conquérir la paix, cette paix à laquelle notre génération insouciante sacrifie jusqu'à ses convictions les plus intimes: c'est de cesser d'écrire, et de réduire ainsi au silence les petites jalousies contemporaines (1).

Mais il y a des gens pour qui le danger et la lutte ont autant d'attrait qu'en ont pour d'autres le succès et le triomphe. La paix de l'insouciant et de l'obséquieux pourrait-elle jamais être comparée à l'immense joie que l'on éprouve à se signaler par quelque œuvre; à émettre une parole qui vient du cœur et va au cœur, qui révèle avec intrépidité des sentiments que l'on éprouve dans l'ardeur de la jeunesse, et que l'on conservera encore quand cette ardeur se sera attiédie avec l'âge; à savoir enfin que l'on trouve un écho dans des milliers de cœurs vierges encore, et dans des milliers d'âmes dégagées de préjugés?

D'un autre côté, combien un auteur n'a-t-il pas à profiter de l'obligation où il se trouve de ne se confier qu'en lui-même, et d'y chercher dès lors toute l'énergie possible, sans se laisser flatter par la condescendance d'autrui ni en user envers lui-même; et, dans la nécessité de remplir un cœur avide de bienveillance, de se pénétrer de son sujet avec toute la passion de la jeunesse, de la persuasion, du courroux? L'excès de l'oppression devient force; la poutre, battue et rebattue par le mouton de fer, ne fait que s'enfoncer sans cesse plus profondément dans le sol, et bientôt elle soutiendra le pont destiné à réunir deux rives opposées.

J'espère que s'il n'a pu être aidé du conseil des maîtres, et de cette critique qui, sincère lors même qu'elle n'est pas bienveillante, ne relève pas seulement une erreur commise, mais avertit d'en éviter une autre; j'espère, dis-je, que mon ouvrage en aura plus d'originalité de pensée; car il n'aura pas été astreint à d'officieuses con-

(1) *Si la puissance de mon nom s'est accrue, c'est que j'ai cessé d'écrire,* disait Chateaubriand dans une lettre du 1er juillet 1842; et Vernet disait à Greuze: *Écoute-moi; cesse d'être un grand peintre, et tout aussitôt l'Académie chantera tes louanges.*

descendances envers ceux qui l'auraient favorisé ; à ces transactions qui paraissent une obligation envers ceux qui sont d'accord avec vous sur cent points, et diffèrent d'avis sur deux ou trois autres ; à ce respect pour des hommes, pour des auteurs, pour des doctrines, pour des maximes, qui, sans même qu'on s'en aperçoive, nous est imposé par l'habitude de sympathiser avec des personnes amies.

Heureusement celui qui n'ambitionne pas les récompenses des grands, ni ne flatte la plèbe des doctes, peut aujourd'hui dire une grande partie de la vérité. Le domaine de la pensée n'inspire pas de jalousie à celui de la matière, d'ailleurs insuffisant pour le saper ; c'est le public qui achète les ouvrages des auteurs, et non un Mécène qui paye leurs services.

Mais atteindre le comble de l'art, qui consiste dans l'harmonie entre l'imagination, la pensée et la forme ; obtenir la simplicité et la facilité, sans lesquelles il n'y a point de dignité pour l'homme ni d'originalité pour l'écrivain ; disposer à son gré de cette puissance de la parole, qui fait découler d'une même source l'invention, la conviction, l'éloquence ; unir le calcul à la hardiesse, et la prudence à l'élan ; fondre les faits avec la morale, non de mots, mais d'actions ; trouver le secret d'être savant sans le paraître, de faire comprendre au lecteur instruit qu'on sait plus qu'on ne le dit, et qu'on a eu assez de courage pour le cacher ; voilà sans doute quelles ont pu être mes intentions : mais je sens combien le résultat en est demeuré loin. Toutefois, si je n'ai point obtenu ce que j'aurais voulu louer dans les autres historiens, puissé-je du moins avoir évité ce que j'ai blâmé chez eux !

On a taxé de mépris cette sévérité ; mais quel homme serait assez abject pour conspuer ceux qui l'ont précédé, quand lui-même suit d'un pas différent la voie qu'ils lui ont ouverte ? Ce n'est point à de tels sentiments qu'a formé mon âme celui qui, le premier, m'inspira l'amour de ce genre d'études, et dont la parole encourageante, plus puissante que le précepte et que l'exemple, m'accoutuma à considérer le passé dégagé du préjugé officiel des écoles ou des préventions classiques des académies, et à y porter cette indépendance d'examen qui peut faire errer, mais qui ne peut rendre vulgaire.

Il ne cessait de me répéter : « C'est un devoir pour tous que de « connaître les pensées et les actions de ceux qui nous ont précédés « dans la vie ; mais c'est une obligation particulière aux Italiens « que d'écouter et de faire entendre la parole efficace de l'histoire,

« contraints qu'ils sont de chercher dans le passé des sympathies, « des consolations ou des espérances. Mais, pour cela, les livres ne « suffisent pas : il faut visiter les lieux, interroger les traditions, « voir les passions en jeu, méditer dans la solitude sur les autres et « sur soi-même, manger le pain du peuple, chez qui se trouve la « foi de l'avenir. » — « L'ignorance et la présomption se donnent « un air de savant scepticisme, pour nier les causes lointaines des « effets présents : mais une étude infatigable nous mène à connaître « les liens qui rattachent l'ironie de Socrate aux massacres de Sparta- « cus, Gracchus à Mirabeau, la venue de Charlemagne à l'asservis- « sement de l'Italie ; à voir le bien éclore du mal ; de la féodalité, les « communes ; de nids de pirates, les villes hanséatiques ; de la guil- « lotine, le code Napoléon ; et le progrès marqué par la Provi- « dence tantôt dans une institution et tantôt dans une guerre, tantôt « dans un homme et tantôt dans une doctrine. Rendre ces causes « évidentes au lecteur, c'est le seul moyen d'obtenir que le passé « profite au présent, et que les événements anciens expliquent ceux « de notre temps. » — « Que les spéculateurs de la science, sa- « vants seulement en dates et en classifications, pour vous répéter « que Cicéron est l'orateur romain, César l'écrivain des *Commen- « taires*, Dante le chantre de la *Divine Comédie*, n'usurpent point le « titre d'historiens, non plus que ceux qui se contentent d'un luxe « stérile de connaissances, sans se rappeler que l'érudition est un « simple instrument pour les sciences morales, comme l'algèbre « pour les questions pratiques de mécanique et de géométrie. » — « Chaque siècle dépose beaucoup d'éléments de son époque dans « celle qu'il décrit, et il veut recevoir l'instruction dans son propre « langage ; de là l'inépuisable nouveauté de l'histoire, malgré « l'inaltérabilité des événements. Leur connaissance matérielle ap- « partient à la critique ; le publiciste en fournit l'interprétation phi- « losophique, et transforme le simple récit en enseignement su- « blime de ce qui conserve et altère chez un peuple les fondements « de la société ; il applique la moralité des faits aux questions su- « prêmes d'organisation sociale ; et en associant à la science des « événements celle de leurs causes, il en découvre le caractère réel « sous l'écorce apparente, corrige les jugements erronés, déduit « les justes conséquences. C'est ainsi que l'historien se fait créa- « teur. » — « Les heureuses témérités de la critique ont porté des « fruits plus abondants qu'on ne s'y attendait ; mais, de même

« qu'aux premières expériences de Montgolfier on crut avoir con-
« quis le champ des airs, et qu'aux premières secousses du galva-
« nisme on se figura tenir le principe de la vie, de même la critique
« voulut assigner les lois d'après lesquelles doivent procéder les faits.
« De là des théories vagues, des systèmes généraux, ces orgies de
« l'imagination ou du raisonnement, qu'une découverte ou la ré-
« flexion font évanouir en fumée. » — « Il ne suffit pas de connaître,
« il faut encore juger. Pour cheminer, il faut savoir où l'on va, et
« pour opérer, savoir ce que l'on veut. Mais autre chose est d'avoir
« un système, autre chose est d'avoir une intention; nier celle-ci
« équivaudrait à dire qu'il n'y a pas besoin d'avoir d'idées; car cela
« signifie se proposer un but, se former de son sujet un plan lucide
« et assuré. » — « Que sont les faits, les faits isolés? Des armures
« déposées dans un musée, dont l'imagination peut revêtir un
« monstre ou un héros, le défenseur ou le tyran de la patrie. Ce
« sont des poteaux indicateurs au milieu d'une forêt, qui montrent
« la route quand ils sont dirigés dans un certain sens, et ne servent
« à rien quand ils gisent par terre. Il est facile de plier l'histoire
« à telle ou telle hypothèse; la réalité peut conduire aux suppositions, et le fait engendrer l'utopie. Il n'y a de science que celle
« qui relie les événements, et les explique en les tirant de l'état de
« fragments isolés et incohérents; de même que nous n'appelons
« pas architecte celui qui extrait les matériaux, qui les trie et les
« amoncèle; mais celui qui s'en sert pour élever un édifice qui réunit l'utilité et la beauté. »

« L'histoire enregistre les expériences morales auxquelles se
« livre l'humanité depuis le commencement du monde : elle les
« classe selon leur succession et leur dépendance, de manière à
« découvrir la loi de leur enchaînement, dans le but de révéler l'avenir de l'espèce humaine, et d'enseigner aux sociétés quels sont,
« parmi les faits coexistants dans leur sein, ceux qui se trouvent
« en progrès ou en décadence, ceux qui s'effacent ou deviennent
« prédominants, afin que les peuples sachent se diriger, au lieu de
« s'abandonner à une fatalité aveugle, et, en prévoyant les perfectionnements sociaux, parviennent à écarter les obstacles, à éviter
« les chocs dangereux. » — « Ainsi, chaque fait devient important,
« parce qu'il concerne les destinées de l'humanité; ainsi, les travaux de chacun convergent au bien de tous; et les connaissances sont la pâture intellectuelle et morale que chaque homme

« fournit à l'humanité. » — « Évitez donc, si vous le pouvez, l'idéal « et la caricature : ne faites pas du présent un avenir que l'on rêve « ou un passé que l'on regrette, mais demandez-en la raison à l'his- « toire, qui unit l'aptitude à l'habitude ; car si l'astronome tient la « tête élevée et si le mineur marche courbé, cela ne naît pas de dis- « positions diverses, mais de l'habitude et de l'opportunité. » — « Reste ensuite la forme, plus difficile dans un pays où la langue « est ballottée entre la licence du peuple, à qui le besoin de préci- « sion suggère chaque jour des mots nouveaux, et la pédanterie qui « fait naître la confusion en prétendant donner des acceptions « nouvelles à des expressions surannées ; plus difficile encore dans « un temps où, le commun des lecteurs n'y faisant pas attention, « les auteurs croient pouvoir s'en passer. La méthode scientifique « a émoussé le goût littéraire ; et, à force de se rappeler que l'his- « toire est une science, on a oublié qu'elle est un art, et que, comme « telle, elle aspire à l'immortalité. Si, par suite du besoin de décou- « vrir le vrai, l'érudit supporte la gêne d'un vêtement grossier, « les seuls livres ordonnés d'après un plan logique peuvent espérer « de vivre. Celui qui a ses idées bien claires peut renoncer sans « hésiter au langage obscur et prétentieux ; mais il ne doit pas « se faire l'esclave d'une simplicité dépouillée de tout ornement, « d'une limpidité qui ne laisse rien apercevoir au fond (1) : il lui faut « viser au contraire à acquérir le goût scrupuleux de l'exactitude et « de la méthode, qui vient après beaucoup d'erreurs et d'essais. » — « L'écrivain qui n'a qu'un ton n'a qu'un temps ; c'est à quoi se « réduisent ceux qui (en Italie surtout) font de l'histoire un simple « exercice littéraire, en s'attachant aux formes et aux phrases, « dans l'uniformité polie desquelles s'évanouissent les linéaments, « comme dans un portrait trop éclairé. » — « L'élégance du style so- « brement pittoresque est nécessaire, mais elle ne suffit pas ; il faut « aussi un choix délicat de détails et d'images, de l'abondance sans « négligence, de la concision sans obscurité, et cette précision qui « se combine avec la facilité. Il faut que le récit offre proportion

(1) « Juger et raconter à la fois ; manifester tous les dons de l'imagination dans la peinture exacte de la vérité ; se plaire à tout ce qui a de la vie et du mouvement ; laisser au lecteur, comme à soi-même, son libre arbitre pour blâmer ou approuver ; allier une sorte de douce ironie à une impartiale bienveillance, tels sont les traits principaux de la narration française. » DE BARANTE, Préf. à l'*Hist. des ducs de Bourgogne*.

« des parties, enchaînement des faits, nouveauté de contexture,
« habileté de transitions, ordre judicieux, sobriété d'imagination,
« sensibilité réservée ; la hardiesse des pensées et la vivacité de
« l'expression ne doivent pas nuire à la simplicité d'un goût sévère ;
« enfin, il faut que l'auteur sache mêler à l'aridité des recherches
« la chaleur des émotions, et, sans se laisser trop entraîner par
« les mémoires contemporains, donner aux narrations une im-
« partialité non moins piquante et plus variée que la passion. » —
« Je n'approuve donc ni ce style cosmopolite, décoré par quelques-
« uns du nom d'impartialité ; ni ces lieux communs inoffensifs,
« cet enthousiasme à froid, qu'on pare à tort des noms d'amour de
« la patrie et de libéralisme. Il est facile d'enfiler des mots, il est
« facile de faire étalage d'un courage irréfléchi, d'une passion
« échevelée ; soleil de mars qui met tout en mouvement, et n'amène
« rien à maturité. Et pourtant si quelqu'un s'écrie, *Aplanissons*
« *les Apennins, pour faire un seul État de l'Italie*, il arrache à la
« foule des applaudissements plus vifs que ne le fait celui qui sil-
« lonne lentement de routes leurs sommets, et réunit par les pen-
« sées et les sentiments les enfants de la même terre. » — « Tra-
« vaillez dans la sainte dignité du vrai, et dans la majesté de
« l'indépendance solitaire. Qui fera attention à vous ? La fougue im-
« provisatrice de notre époque, l'aveugle besoin de jouir des fruits,
« lorsque la semence est à peine jetée, ne laissent pas apprécier l'in-
« fluence féconde du temps, et font aspirer à l'excessif, à l'immense,
« qui ne sont pas dans les destinées de l'homme, dont les désirs
« seuls sont infinis. Non, il ne suffit pas de dire à l'intelligence, *Sois*
« *libre ;* il faut lui dire encore : *Sois forte, aie l'énergie de la mo-*
« *dération.* » — « Mais la plupart des hommes ont la vie si courte,
« qu'ils ne connaissent que deux causes ; et si vous démontrez que
« l'une a tort, ils en concluent que vous donnez raison à l'autre.
« Vous blâmez Charles Ier, donc vous faites l'éloge de Cromwell ;
« vous mettez en relief la piété de Port-Royal, donc vous conspuez
« ses adversaires. Vous ne sauriez contenter tout le monde, même en
« vous résignant à la dégoûtante monotonie d'une louange perpé-
« tuelle. Mais si vous n'ambitionnez pas cette gloire que le vulgaire
« dispense à ceux qui flattent ses passions ; si vous ne caressez pas
« ces présomptueux qui, incapables de créer, veulent du moins acqué-
« rir de l'importance par des bavardages sonores et par l'agitation ;
« si par le fait vous lavez votre patrie de l'accusation de ne se sou-

« cier que de journaux, de romans, et de tout le fatras étranger ; « si vous vous appliquez sans bruit à introduire le levain dans la « masse inerte, à nourrir l'esprit de pensées et le cœur de senti- « ments ; si vous avez le courage de vous faire anathématiser par « vos frères ; si vous savez avoir raison d'une manière neuve et avec « calme ; si un sentiment de respect pour des grandeurs réelles ne « vous empêche pas de montrer les misères de la société ancienne ni « ses vices, d'en reconnaître les mérites, alors ne vous attendez « pas au sort le plus déplorable, celui de n'exciter l'étonnement « de personne, mais bien aux railleries honorables des esprits su- « perficiels, qui lisent par ennui et jugent de confiance ; aux atta- « ques de ceux qui, ne voulant pas être troublés dans leur sommeil, « cherchent à paralyser par le ridicule ce qui ne peut être renversé « par la discussion ; à l'intolérance sincère de ceux qui sont atta- « chés à une cause par conviction, à l'hostilité mercenaire de ceux « qui s'y sont enrôlés par intérêt. »

« Au milieu des oscillations d'une société qui cherche encore « l'équilibre, entre deux mondes dont l'un admire et l'autre blâme, « on ne peut accepter la gloire qu'en s'exposant à un opprobre. « Ceux qui vous outrageront seront-ils des gens auxquels vous se- « rez inconnu ? consolez-vous en silence. Seront-ils forts ? aban- « donnez-leur votre tunique et emportez votre âme dans sa pureté, « également éloigné de l'abattement et de la hauteur, ces deux ef- « fets de l'orgueil, qui empêche de se reconnaître pour un simple « instrument de Dieu. Ceux qui réédifiaient Jérusalem travaillaient « d'une main et tenaient l'épée de l'autre. » — « Songez que les « écrits doivent être des actions ; que la littérature est un sacerdoce « social ; que la licence ne se laisse réprimer que par ceux-là qui ont « donné des gages à la liberté, et que celui qui prêche les devoirs « n'est écouté qu'autant qu'il le mérite en défendant les droits. Dans « le mouvement qui porte les hommes vers les idées sérieuses, utiles, « bienveillantes, la raison reprend le dessus ; et celui qui pénètre, « dans un long travail conforme à ses convictions, à travers les di- « vagations de l'intelligence et la versatilité des opinions, prouve « qu'elles sont chez lui réfléchies et sincères ; le railleur lui-même « finit par accorder le respect à celui qui défend avec constance « un poste vivement disputé. » — « Il reste donc une voie pour « l'historien qui a étudié laborieusement et appris à cacher son « travail : c'est de favoriser constamment l'inclination au bien,

« l'empressement à le saisir, la constance à le vouloir ; c'est de « montrer de la sincérité, parce que l'homme sincère, même en se « trompant, ne s'abuse qu'à demi ; c'est de se nourrir de ces idées « qui consolent de la persécution et rendent le martyre honorable. « Au moment de mourir, Herder disait à son fils : *Suggère-moi « quelque grande pensée ; c'est là seulement ce qui me rend de « la force.* »

C'est ainsi que me parlait mon maître ; et ses paroles me sont encore plus sacrées, parce que je les entends sortir de son tombeau (1).

J'ai tâché de m'y conformer de tous mes efforts, recherchant la vérité avec constance et voulant la dire avec franchise ; j'ai livré des combats et continué de marcher en avant, sûr de faire un ouvrage utile, et désirant que d'autres pussent en produire un parfait.

Puissé-je au moins, pour revenir à mon point de départ, avoir fait comme les obscurs voyageurs qui précédèrent Christophe Colomb ! Leur nom fut oublié lorsqu'ils eurent péri dans leurs tentatives

(1) La lettre qu'il m'adressa de son lit de mort ayant été à cette époque reproduite dans plusieurs journaux, on me pardonnera de la rapporter ici.

« Mon très-honorable ami,

« Tu entreprends une grande tâche. C'est un appel en champ clos à toutes « les hypocrisies, à toutes les injustices, à toutes les ignorances. Peu importe « de connaître le passé, quand on ne se soucie guère d'améliorer l'avenir. Pour « toi les hommes corrompus et corrupteurs ne sont que plèbe, et il n'y a de « nobles que ceux qui ont bien mérité de leurs frères.

« O mon cher César, que de courage dans cette seule idée ! que de force « d'esprit et de cœur à consacrer sa plume à l'exubérance de la pensée éprise « de justice et de vérité ! Il ne saurait y avoir un cœur chrétien qui ne t'en- « courage de ses vœux, de ses éloges, de ses remercîments, de ses bénédic- « tions.

« En m'envoyant ton ouvrage, tu te dis mon ami et mon élève. Ami, oui, « avec un loyal retour des plus affectueux égards. Élève, oui, obtenant de moi « aujourd'hui, en retour de cette attention docile, assidue, confiante, que tu me « prêtas, une attention égale à ta parole habile, surpris et charmé que la plume « d'un illustre Italien ait tant de puissance.

« Conserve-toi en santé, en inspiration, en persévérance : réjouis-toi dans « le secret de ta conscience et du suffrage de tous les honnêtes gens qui hono- « rent l'esprit que Dieu te donna, et du mérite de ta résolution généreuse.

« Milan, 6 avril 1838.

« Ton ami très-affectionné, etc.

« G. B. DE CRISTOFORIS. »

audacieuses ; ils signalèrent toutefois des îles et des parages inconnus, qui encouragèrent à de plus grandes hardiesses. Si donc, après avoir, par mes seules forces, conduit l'histoire à juger le passé pour préluder à l'avenir ; après avoir doté ma patrie d'un ouvrage qui lui manquait et qui peut-être ne manquait pas à elle seule ; fatigué, mais non épuisé ; battu, mais non vaincu ; naufragé peut-être, mais en sauvant le trésor de mes convictions : si je puis, dis-je, entonner sur la rive lointaine l'hymne du vrai, du beau et du bien, je ne demanderai pas aux lecteurs de m'applaudir, mais de m'aimer. Et si (que vais-je espérer !) la palme de la persévérance devait échoir à la bonne volonté, avec quelle douce joie je la recevrais, pour en faire hommage à ma patrie !

Milan, janvier 1844.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE.

Coup d'œil général. L'Empire. — Italie. Savonarole. — Duché de Milan. Expédition de Charles VIII. — Louis XII. Les Borgia. Jules II. — Ligue de Cambray. — François Ier et Charles-Quint. — Restauration des Médicis. Troisième guerre de Charles-Quint et de François Ier. Derniers moments de l'indépendance de l'Italie. — Royaumes musulmans. Soliman. — Beaux-arts. — Langue latine et langue italienne. — Littérature italienne. — Historiens, politiques. Science militaire. — Les artistes et les Mécènes. — Mœurs. Opinions.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — L'EMPIRE.

Le champ sur lequel se porte l'attention de l'histoire s'élargit de jour en jour. Parmi les États de l'Asie, l'empire chinois déchoit jusqu'à ce qu'il tombe sous la domination étrangère (1644); les sophis de Perse déclinent (1500-1722); les Mongols se soutiennent avec peine dans l'Inde (1526-1739), et succombent dans l'Occident; histoires partielles, dont il ne peut sortir encore ni un ensemble ni un plan suivi. La puissance des Turcs s'est implantée dans l'Europe, où leur infanterie régulière des janissaires et leurs forces maritimes les rendent redoutables; ils n'ont pas perdu l'espérance de renverser la croix des coupoles de Saint-Étienne et du Vatican, pour lui substituer le croissant. Toutefois, ils se mêlent déjà aux Européens par des traités et des ambassades, et ils commencent à déchoir du moment où s'attiédit leur fanatisme farouche et sanguinaire : Venise et la Hongrie les repoussent par les armes; le Portugal et l'Espagne leur enlèvent le commerce, en le transférant de la Méditerranée sur l'Océan.

En même temps que la découverte de l'Amérique et le passage par le cap de Bonne-Espérance font prendre au commerce une direction différente, et introduisent dans l'existence de nouveaux besoins et de nouveaux moyens de bien-être, ils dirigent la politique vers de nouveaux intérêts relatifs aux spéculations mercantiles, aux colonies, et à l'accroissement du numéraire. Ces chan-

gements, joints à ceux du système militaire et du droit public, ne laissent plus prédominer partout une seule idée morale; mais chaque État se dirige d'après ses propres intérêts, tels qu'une province à conquérir, un mariage à conclure, une succession à emporter, un équilibre à établir (1).

Une fois que la guerre des souverains avec les vassaux et des communes avec les feudataires se trouve vidée, on voit commencer celle de peuple à peuple, de gouvernement à gouvernement. Le système municipal et le système féodal, qui prévalaient encore dans l'époque précédente, sont maintenant remplacés par deux ou trois grands États, que les autres secondent comme satellites. Le peuple, désormais adonné à l'industrie et aux lettres, a cessé d'occasionner ces commotions intérieures qui constituent la partie dramatique de l'antiquité et du moyen âge; et, de la concentration des affaires entre les mains des princes et des ministres, il est résulté une politique de cabinet inconnue jusqu'alors.

L'histoire de l'époque moderne en deviendrait monotone, si elle ne se trouvait variée par toutes les gradations qui s'offrent dans les formes du gouvernement : monarchie héréditaire en France et en Espagne, élective en Pologne, illimitée en Russie, constitutionnelle en Hongrie, nominale en Allemagne, théocratique à Rome, féodale dans les petits États italiens; républiques oligarchiques comme chez les Allemands, aristocratiques comme celle de Venise et de Gênes; aristocratie militaire dans l'ordre Teutonique; démocratie pure à Schwitz, Uri, Unterwald; oligarchie mercantile à Lubeck. Cette variété fit grandement avancer les idées politiques.

Mais les républiques sont éclipsées par l'élément monarchique; les communes italiennes déclinent brusquement; la Suisse, État sans cohésion, ne peut acquérir d'influence, sauf celle que lui donnent ses armes, d'abord généreusement employées à la défense de son indépendance, et vendues ensuite pour menacer celle d'autrui. Seules, les Provinces-Unies de Hollande se sentent capables d'aller de pair avec les grands États. Comme ceux-ci sont tous monarchiques, ce n'est plus le peuple qui donne l'impulsion aux grandes entreprises; ce n'est plus le sentiment qui domine, ni les sympa-

(1) HEEREN, *Man. d'hist. moderne.*
SCHOELL, *Cours d'hist. moderne.*
FILON, *Hist. de l'Europe au seizième siècle.*
L. RONKE, *Deutsche Geschichte in Zeisalter des Reformation.* Berlin, 1839.

thies nationales, mais l'intérêt; ce ne sont plus les élans instinctifs de la jeunesse, mais les calculs de l'âge adulte.

Tant qu'en Asie nous avons toujours vu, au moment où un État devenait prépondérant, les autres États engloutis ou entraînés à sa suite, en Europe, au contraire, et surtout dans les siècles nouveaux, il y en a deux ou plus qui se font contre-poids, en empêchant qu'un seul ne vienne à opprimer les autres. Les plus faibles, en se rapprochant de celui qui tient tête à un adversaire menaçant, maintiennent un équilibre qui résulte non de ce qu'il y a entre eux une égalité de forces matérielles, mais de ce qu'ils se tiennent réciproquement en respect.

De là la nécessité de se surveiller réciproquement, de combiner des alliances, d'entretenir des ambassadeurs, tellement que la diplomatie devient un instrument principal de conciliation et d'inimitié. De là aussi l'importance des petits États; et si autrefois les mariages royaux attiraient quelques fiefs à la couronne, ils changent à présent les rapports entre les pays, et influent sur l'histoire. L'usage ayant prévalu que les princes n'épousassent que des princesses, les empires les plus puissants auraient pu se greffer l'un sur l'autre, si l'on n'eût trouvé l'expédient d'aller chercher en Allemagne des hyménées qui, sans inspirer de craintes, procuraient aux moins forts un appui nécessaire. Le droit public introduit par la diplomatie, dépassant les obligations du droit des gens, descend à des convenances particulières et jusqu'à un cérémonial inviolable, qui, tout ridicule qu'il semble au premier abord, sert pourtant à attester l'indépendance politique de chaque État.

Ainsi, bien que les grands États tendissent à engloutir les petits par la conquête ou par des mariages, les monarchies à absorber les républiques, les pays héréditaires ceux qui étaient électifs, chaque nation restait avec la reconnaissance de son droit comme propriétaire légitime d'elle-même : aussi, quand cette propriété fut violée par le partage de la Pologne, il en résulta non-seulement des plaintes, mais de déplorables bouleversements.

Cette légitimité imprescriptible, les traités partiels et les convenances nationales, sont les fondements du droit nouveau, fondements arbitraires et opposés entre eux, bien que chacun se prétende essentiel; ce qui fait que chaque ambitieux put s'attacher à l'un ou à l'autre plan, selon qu'il y avait intérêt, et causer ainsi des guerres proclamées légitimes, sinon justes.

Au milieu des intérêts particuliers restaient toutefois quelques intérêts communs. En premier lieu se trouvaient les intérêts religieux, où l'influence du souverain pontife déclinait de plus en plus, jusqu'à ce que le choc des opinions littéraires ou populaires finit par morceler l'Europe en deux fractions, l'une catholique, et l'autre non catholique. Souvent aussi les États devaient se mettre d'accord pour repousser les menaces des Turcs, qui, dans ce mouvement vers la monarchie, apparaissaient en épouvantail, comme aujourd'hui la Russie dans le mouvement qui tend aux constitutions.

Les colonies, diadème d'or pour les royaumes d'Europe, déterminent leurs alliances ou leurs inimitiés; les métropoles s'en ressentent surtout, pour les mesures exceptionnelles d'économie politique qu'elles nécessitent; la puissance maritime en grandit au point que les querelles ne sont plus vidées uniquement par des batailles sur terre.

Le développement de la pensée, et une plus grande facilité dans les moyens de la communiquer par l'étude des langues, par l'impression, par les postes, appellent encore plus l'attention. Ainsi la culture intellectuelle s'équilibre dans les différents pays, les inventions de l'un deviennent communes aux autres, la république des lettres n'est pas un vain nom; et comme l'Europe, non contente de ses propres progrès, veut répandre la civilisation dans le monde entier, les colonies établies dans les pays récemment découverts se changent en nouveaux foyers de civilisation.

Mais la civilisation conserve encore dans sa nature quelque chose du caractère originaire, et l'antagonisme entre les nations méridionales de race romaine et les nations septentrionales de race tudesque n'a pas disparu; il se fait même sentir dans les accidents où on l'attendrait le moins. C'est à l'Occident cependant que se trouvent les cinq puissances où la civilisation est la plus avancée, tandis qu'au Levant les populations slaves, occupées à refouler les restes des barbares et à écarter des invasions nouvelles, sont plus lentes à se dégrossir.

Le travail par lequel chaque État se constitue n'est pas entièrement consommé à l'intérieur. Dans quelques-uns les bonnes institutions, qui servaient de correctif aux abus, ont péri; mais les abus sont restés. Le morcellement de territoire, les pâturages communs, les lois somptuaires et prohibitives, les priviléges, les chasses et les pêches réservées, continuent de subsister sous les gouverne-

ments nouveaux, mais sans les contre-poids que le temps et la force des choses, et non le bon sens, avaient placés à côté. Parmi les peuples de race germanique, le gouvernement tirait son origine de l'égalité de plusieurs chefs, se réunissant pour faire la guerre sous les ordres d'un seul, auquel les attachait un lien de loyauté. Ils l'avaient transporté sous cette forme dans les pays de conquête; et partout en conséquence se trouvait un prince avec une noblesse tant haute que basse, et le clergé, qui, plus ou moins puissants, formaient les premiers corps de l'État, exempts d'impôts, et participant à un degré différent au pouvoir législatif.

Les paysans ou vilains restaient, dans beaucoup de contrées, attachés à la glèbe, et privés, dans toutes, de représentation civile. Mais les communes survivaient dans les bourgeois, qui avaient grandi à l'aide de l'industrie, et qui, en plusieurs endroits, avaient obtenu le droit de se faire entendre dans les assemblées par leurs députés, surtout pour le vote des contributions.

Dans ces pays le roi dépendait donc des nobles, du clergé et des villes; car, surtout dans ces commencements d'empires centralisés, on ignorait encore la science financière, on ne tenait sur pied que des armées peu nombreuses; et les capitaines d'aventure, afin de bien vendre leurs services, entretenaient le préjugé que la cavalerie était préférable à l'infanterie. Aussi les rois, toujours pauvres d'argent et n'étant point soutenus par de bons règlements d'administration, faisaient-ils consister toute l'économie publique dans l'art d'amasser de l'argent pour le dépenser en guerre. Alors attirant à eux les troupes et le trésor public, ils tendent à se dégager des entraves qui les gênent, en soumettant aux lois les grands eux-mêmes, et en relâchant peu à peu les liens de leur dépendance à l'égard de Rome.

Les libertés des siècles précédents étaient le privilége d'un petit nombre; et il faut qu'elles tombent, pour faire place à l'égalité de tous. En conséquence, les aristocraties succombent, et Charles-Quint en Espagne, Jean II en Portugal, Ferdinand d'Aragon à Naples, Henri VII en Angleterre, Louis XI en France, entreprennent de consolider la monarchie. Mais, dans l'Empire, les feudataires prévalent au point de le réduire à une confédération de pairs; en Castille, ils se débattent contre les princes autrichiens qui veulent les soumettre; ils s'élèvent puissants en Portugal; à Naples, ils tombent renversés au milieu des discordes intestines; en Angleterre, ils s'emparent du pouvoir.

Au moment où s'ouvre cette époque, nous trouvons la Scandinavie bouleversée par l'union de Calmar, et restée étrangère aux puissances européennes. La Pologne, anneau entre ces puissances et la Russie, est prépondérante parmi les Slaves, et menace les peuples qui l'écraseront un jour, lorsque les formes d'un gouvernement barbare l'auront précipitée dans le désordre. Les Russes, à peine affranchis du joug tartare, vivent encore en sauvages dans des huttes, sans prendre part à la politique européenne. Les Hongrois se tiennent en sentinelles avancées contre les Turcs, sur la frontière de l'Europe. Ils auraient pu, en leur résistant conjointement avec les Bohémiens, s'agrandir tous deux; mais, au lieu de se maintenir unis, ils se font la guerre, et flottent entre la Pologne et l'Autriche, entre la servitude slave et la servitude autrichienne, jusqu'au moment où l'un et l'autre peuple subissent la dernière.

La situation du pape devenait plus difficile par le contraste qu'elle présentait entre la qualité de prince temporel et celle de chef de la chrétienté. Puissance fondée sur l'opinion, elle fut abaissée quand celle-ci vacilla; mais son ancienne habileté à savoir attendre et à ne jamais céder, même en perdant, lui permit de se relever après des disgrâces momentanées.

L'Espagne a chassé les Maures, et, dans l'enthousiasme de sa victoire, elle s'élance avec une impétuosité qui trouve le nouveau monde trop étroit. Habituée à invoquer les anciens souvenirs, elle s'y cramponne opiniâtrément, et repousse les innovations qui venaient de l'Europe avec la fermeté qu'elle avait déployée contre celles qui venaient d'Afrique. Mais la réunion de ses divers royaumes en un seul, après avoir donné à Isabelle et Ferdinand la force d'expulser les envahisseurs étrangers, enhardit leurs successeurs à abattre les cortès et les priviléges, et à se faire despotes, principalement en instituant le tribunal de l'inquisition.

Le Portugal, non content d'avoir à son tour expulsé les Maures, leur a fait la guerre en Afrique; et, avec une admirable activité, il a porté la religion et le commerce jusqu'aux extrémités de la terre.

Les biens des rois de France qui mouraient sans enfants faisaient retour à la couronne. Les barons, au lieu de faire la guerre au monarque, étaient devenus obséquieux envers lui; tellement que les étrangers auraient trouvé des adversaires redoutables dans ces ducs qui, jadis, leur livraient passage au cœur du royaume. Enfin,

grâce aux apanages, les meilleures baronnies avaient passé aux mains des princes du sang, qui, dans l'espérance de pouvoir monter un jour sur le trône, n'avaient garde de vouloir l'affaiblir. En outre, les domaines des barons ne se morcelaient pas comme en Allemagne et en Italie, mais se transmettaient entiers à l'aîné, tandis que les autres frères se vouaient au métier des armes (1). C'est ainsi que ce royaume devint puissant. Avec Charles le Téméraire, périt le dernier grand vassal (2); Charles VIII acquit par son mariage le duché de Bretagne, et prétendit à l'Italie. Les états généraux perdirent de leur énergie, et le roi fit ce qu'il voulut. Aussi, bien que la France ne possédât rien au dehors, placée au milieu de l'Europe, et ayant hérité de l'esprit de conquête de Charles de Bourgogne, inspira-t-elle de l'inquiétude aux puissances rivales.

En Angleterre, les factions de la Rose blanche et de la Rose rouge tuèrent la noblesse ou l'affaiblirent à tel, point, que cinquante-trois pairs, indépendamment des évêques, avaient siégé à la chambre haute dans l'année qui précéda les hostilités, tandis qu'il ne s'en trouva que vingt-cinq au premier parlement réuni par Henri VII. Ce prince réussit en conséquence à établir la monarchie absolue, que ne contre-balançait pas encore l'autorité des chambres, en enlevant aux nobles la puissance militaire, les substitutions et le droit d'asile, et en soumettant l'Irlande à la politique anglaise, pour arriver à l'unité territoriale. Enfin, par le mariage de sa fille avec Jacques IV, il prépara aussi la réunion de l'Écosse. L'Angleterre tenait aussi un pied sur le sol de France; mais elle était bien loin de ce commerce actif et de cette domination des mers, qui font aujourd'hui sa vie.

Les causes qui déterminent la grandeur de ces nations manquent à l'Italie, qui ne conquiert point de pays nouveaux, ni ne consolide chez elle l'autorité centrale, mais qui s'élève au-dessus d'elles toutes par sa culture intellectuelle, par les arts, par la ri-

(1) MACHIAVEL, *Ritratti delle cose della Francia.*

(2) Le duché de Bourgogne comprenait presque la neuvième partie du royaume de France actuel. Il s'étendait sur un espace de trente lieues, de Bar-sur-Seine jusqu'à Mirabel, près de Lyon, et sur trente en largeur, d'Auxonne à Vézelay, embrassant environ cent vingt lieues de surface. Ce duché, réuni à la couronne en 1477, continua toutefois de se régir comme province distincte, avec une administration propre, des droits et des priviléges. Son territoire a formé depuis les départements de l'Ain, de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, de l'Yonne, et une partie de ceux de l'Aube et de la Haute-Saône.

chesse. Les restes de l'ancienne civilisation y sont encore vivants, en même temps que le nerf de la civilisation nouvelle y réside dans le souverain pontife. L'agriculture y est savante, le commerce étendu, le luxe raffiné; mais le caractère national, en perdant sa vigueur, n'y laisse aucune opinion commune pour rallier le pays, lorsque les Français, les Espagnols, les Turcs, viennent se le disputer, en rivalisant de ruse et de vaillance farouche.

En Allemagne, sauf la Bulle d'or et les conventions stipulées à chaque élection, rien ne déterminait les droits de l'Empire; en même temps que la dignité impériale offrait à un prince ambitieux mille moyens de s'agrandir, les États refusaient de le seconder, et ne lui fournissaient ni troupes ni argent, pas même dans les cas d'urgence. Les principautés entre lesquelles l'Empire était partagé s'affaiblissaient par leurs subdivisions (1). Un certain nombre de seigneurs restaient toutefois sous la dépendance immédiate de l'empereur, ainsi que quelques villes, libres en totalité ou en partie, notamment au midi. Leur richesse les rendait d'autant plus importantes qu'elles faisaient partie, comme confédérées, de la Hanse du Nord et de la ligue suève du Sud; elles avaient des milices

(1) L'histoire des différentes maisons princières de l'Allemagne à cette époque occupe presque entièrement les tomes XIV, XV et XVI du *Cours d'histoire des États européens* de Schoell, et elle est très-importante pour les transactions politiques. Comme cette histoire ne pourrait toutefois entrer dans notre cadre, nous nous contenterons de faire connaître les maisons qui dominaient au temps de la Réforme.

I. Maison de Saxe. A. Branche *Ernestine*, possédant le cercle de Saxe avec le Wittemberg et presque tout le landgraviat de Thuringe. B. Branche *Albertine*, possédant le margraviat de Misnie et une partie de la Thuringe.

II. Maison de Wittelsbach. A. Branche aînée subdivisée en *a*, branche *électorale* possédant le cercle du Rhin, et en *b*, branche de *Simmern* subdivisée en Deux-Ponts et Feldenz. B. Branche cadette, ou maison de Bavière.

III. Maison de Brandebourg. A. Branche électorale, qui possédait la Marche de Brandebourg. B. Branche margraviale dans la Franconie, subdivisée en Culmbach et Anspach.

IV. Maison de Hesse. Une des plus puissantes.

V. Maison de Mecklembourg.

VI. Maison de Brunswick. A. Branche de Lunebourg. B. Branche de Wolfenbuttel, indépendamment de la branche aînée à Grubenhagen.

VII. Maison de Wirtemberg, qui de comté devint duché en 1495.

VIII. Maison de Bade, subdivisée, en 1527, en Bade et Durlach.

IX. Maison ducale de Poméranie, éteinte.

X. Maison de Clèves, éteinte.

bourgeoises, et soldaient des troupes qui ne laissaient pas que d'être d'une grande importance à une époque où il y en avait encore peu de régulières.

Parmi ces États, différents de constitution, inégaux en forces, les villes, les nobles et la plupart des princes n'avaient point de suffrage à émettre dans l'élection de l'empereur; et ils souffraient de tous les inconvénients de la division, bien que la communauté d'origine et de langage, comme aussi le souvenir d'un temps où le roi dominait sur tous, les tinssent encore unis.

Au milieu d'eux s'était élevée la maison d'Autriche, qui, grâce à sa position et à sa ténacité, put prévaloir, et faire de l'Empire son patrimoine; mais elle s'inquiéta moins, en l'administrant, d'en soutenir la dignité que de favoriser ses intérêts héréditaires.

Il était alors occupé par Maximilien qui, à l'âge de trente-quatre ans, avait hérité, par son père, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole; par Sigismond, son cousin, des possessions de l'autre branche autrichienne, savoir, le Tyrol, la Souabe, l'Alsace; enfin par son mariage, de la Bourgogne, du Brisgau et du Sundgau, qu'il céda ensuite à son fils Philippe, lorsqu'il atteignait à peine sa seizième année. Maximilien. 1493-1519.

Beau de sa personne, de manières vives et gracieuses, aimant les lettres et les arts, il peignait, écrivait, avait des connaissances en musique, en architecture, en métallurgie, en géographie, en histoire; et lorsqu'il avait appris une chose il ne l'oubliait plus. Il eut du goût pour la guerre; et, après avoir organisé les milices, aidé des conseils de George Frundsberg, il institua les *landsknecht*, infanterie permanente, enrégimentée, armée de piques, et secondée par des *reîtres* à cheval.

Hardi jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à la prodigalité, il s'égarait en chassant le chamois sur les hautes cimes du Tyrol. Plus chevaleresque que les autres princes de sa race, il aima de cœur Marie de Bourgogne; et l'ayant perdue après une courte union, il la regretta toujours. Il montra envers son père un respect qu'il méritait peu. L'empereur lui ayant offert une corbeille de fruits et une bourse d'or, il accepta la première, et distribua l'autre entre les siens. *Ce sera un dissipateur*, s'écria son père. — *Je ne veux pas*, reprit-il, *être le roi de l'or, mais de ceux qui possèdent l'or.*

Phrase copiée et faisant anachronisme, lorsque les temps chevaleresques faisaient place à la prédominance de l'or. Ce fut pré-

cisément parce que Maximilien en avait très-peu, qu'il fit toujours triste figure. Lorsqu'il alla épouser Marie de Bourgogne, elle dut renouveler sa garde-robe, pour qu'il pût paraître décemment. Fiancé à Anne de Bretagne, il ne put conclure le mariage, faute de trouver mille écus d'or. Afin de toucher trois cent mille écus de dot, il prit pour femme Blanche Sforza ; et il accepta de Henri VIII un subside de cent couronnes par jour, pour combattre la France. Il vendit, pour de l'argent, les priviléges, le droit de légitimer les bâtards, et jusqu'à celui de créer les poëtes (1). Et pourtant il ne voulut jamais, dans une si grande pénurie, toucher au trésor ni aux joyaux que lui avaient laissés ses aïeux.

Le mauvais succès de ses entreprises l'a rendu presque ridicule dans l'histoire. Les Pays-Bas, mécontents de ses troupes étrangères, se soulevèrent ; et, le tenant plusieurs jours assiégé à Bruges, dans la maison d'un pharmacien, ne le laissèrent aller qu'après lui avoir fait jurer les conditions qu'ils voulurent lui imposer. Il eut encore à subir d'autres affronts personnels, dont il prenait note sur son *livre rouge,* sans y donner d'autre suite.

La Gueldre et la Frise ne se considéraient pas comme réunies à l'Empire, et les maires que déléguait l'empereur n'étaient bien vus qu'autant qu'ils favorisaient le peuple. Mais Maximilien ayant concédé héréditairement cette dignité au duc de Saxe, ces provinces le chassèrent, et se mirent sous la protection de Charles, duc de Gueldre.

Il en résulta une guerre, et Maximilien fut obligé de l'interrompre pour combattre les Suisses. Ces montagnards s'étaient ligués à Brunnen pour la défense de leur liberté, sans pour cela rompre entièrement les liens qui les attachaient à l'Empire, dont le chef prétendait de temps à autre leur envoyer quelque décret, auquel ils ne faisaient pas attention. Maximilien apercevait la nécessité de les tenir unis à l'Empire au moyen d'une confédération avec les villes de Souabe; mais ils avaient trop de sujets de mécontentement, et ils prirent les armes.

Ne me provoquez pas, ou j'irai vous trouver, disait-il aux en-

(1) Il accorde, le 3 août 1501, à Urbain Terralunga d'Alba, conseiller du marquis de Montferrat, *ut facere, creare et instituere possit poetas laureatos, ac quoscumque qui in liberalibus artibus, ac maxime in carminibus, adeo profecerint, ut promoveri ad poeticam et laureatum merito possint.* TIRABOSCHI, VII, 1823.

voyés des Grisons. — *Que votre majesté s'épargne cette peine,* lui répondirent-ils ; *car nos gens, paysans grossiers, connaissent peu les égards dus aux têtes couronnées.*

En effet, ils le défirent dans l'Engaddine, et demandèrent des secours aux Suisses ; ce qui l'obligea de traiter avec eux, avec la médiation du duc de Milan. Dès lors les liens qui attachaient l'Helvétie à l'Empire furent brisés par ces victoires, de même que les premières l'avaient affranchie du joug de la maison d'Autriche. Afin de compléter leur délivrance, les Suisses se rapprochèrent de la France, à laquelle ils fournirent des troupes.

Déjà Frédéric III avait senti le besoin de donner une règle à l'Empire ; ce qui s'effectua sous Maximilien. La diète de Worms lui présenta trois projets : le premier, d'une paix publique ; le second, d'une chambre impériale ; le troisième, d'un conseil de gouvernement, appelé régence de l'Empire. 1495.

Conformément au premier projet, il fut publié *paix perpétuelle* défendant tout défi, sous peine d'être mis au ban de l'Empire, de payer deux mille marcs d'or ; de perdre en outre droits, priviléges, fiefs, créances, dans toute l'étendue de l'Empire ; et menaçant des mêmes peines quiconque protégerait ou recueillerait un perturbateur du repos public, chacun devant recourir aux tribunaux et attendre leur décision.

La chambre impériale fut aussi instituée, composée d'un juge, d'un prince, d'un comte ou d'un baron, ecclésiastique ou laïque, et de seize assesseurs ; huit, pour le moins, chevaliers, et huit docteurs nommés par l'empereur, sur la proposition des États : elle devait statuer en première instance, d'après le droit commun et à la pluralité des voix, sur les différends des membres immédiats de l'Empire, sans restreindre la juridiction des États sur leurs sujets. Elle siégea à Francfort, et l'empereur consentit que la mise au ban fût prononcée par elle. Ainsi dans le tribunal de l'Empire une part était faite à la science et à l'élection.

Le troisième projet parut d'abord léser les priviléges royaux ; mais lorsque, à l'occasion d'un nouveau besoin de subsides pour 1499.
la guerre d'Italie, il fut remis en avant par les États, Maximilien consentit à la création du conseil de régence, pour veiller sur la chambre impériale et à l'exécution de ses décrets relatifs à la paix publique ; pour délibérer sur ce qui antérieurement était soumis à la diète ; pour convoquer, dans les cas extraordinaires, l'em-

pereur, les six électeurs, et douze princes ecclésiastiques et séculiers. Il était composé de vingt membres : un électeur, un prince ecclésiastique et un séculier, cinq conseillers nommés par les électeurs, un comte, un prélat, deux députés de villes, un des États d'Autriche, un de ceux de Bourgogne. Les six autres membres étaient élus par l'Empire divisé en six cercles, savoir, la Franconie, la Bavière, la Souabe, le haut Rhin, le bas Rhin avec la Westphalie, et la Saxe.

L'empereur espérait qu'il lui serait plus facile de diriger vingt seigneurs que cent; mais les mécontentements ne tardèrent pas à naître : les États non représentés dans le conseil se plaignirent; on refusa l'impôt établi pour l'entretien de ses membres; il fut donc dissous, et après l'an 1502 il n'y eut plus de régence.

Conseil aulique. Les États héréditaires s'étant considérablement étendus, Maximilien avait institué un conseil aulique, pour rendre la justice suprême, et pour émettre son avis dans les cas de grâce et d'administration. Parfois il le consultait aussi sur les affaires générales de l'Allemagne, et y portait les différends survenus entre les États de l'Empire, ainsi que les appels formés par les sujets des princes. Par la suite ce conseil devint peu à peu la cour suprême de l'Empire, en opposition à la chambre impériale, et tout occupée de soutenir les prérogatives royales.

1512. Afin de donner une meilleure organisation à l'Empire, on le distribua un peu plus tard en dix cercles; les cinq anciennement existants de Franconie, de Souabe, de Bavière, du haut et du bas Rhin; le cercle du Rhin, qui comprenait les trois électeurs ecclésiastiques et l'électeur palatin; les électeurs de Saxe et de Brandebourg, avec les ducs de Saxe, de Poméranie, de Mecklembourg, et les princes d'Anhalt, formèrent le cercle de Saxe; l'ancien cercle de Saxe reçut le nom de basse Saxe; enfin les possessions héréditaires de l'empereur et celles du roi d'Espagne constituèrent les cercles d'Autriche et de Bourgogne; la Prusse et la Bohême restèrent en dehors de cette répartition géographique. Chaque cercle eut un capitaine et quelques conseillers, pour veiller au maintien de la paix publique, et exécuter les jugements de la chambre impériale.

CHAPITRE II.

L'ITALIE. — SAVONAROLE.

L'Italie, sur laquelle les étrangers jetaient des regards de convoitise, devint le champ de bataille des ambitions et des intérêts; et les mouvements de toute la politique européenne reçurent d'elle leur impulsion secrète (1).

La civilisation y avait marché à pas de géant; et, de même que les étrangers y venaient par dévotion en pèlerinage au seuil des apôtres, ils allaient aussi y chercher des inspirations, des exemples, l'ardeur pour les recherches littéraires, la liberté des discussions, l'expérience des franchises politiques, et retournaient éclairer leur patrie des lumières dont l'Italie était le foyer. L'amour des lettres était réputé un devoir des princes; et Laurent de Médicis rassemblait l'élite des savants, faisait chanter par les rues les vers qu'il composait, organisait des mascarades, et se montrait vraiment *magnifique* dans toute sa conduite. Il réclamait du roi de Naples, pour prix de sa réconciliation avec lui, un beau manuscrit de Tite-Live. Les Grecs fugitifs se voyaient chargés tout à la fois de l'éducation des princes, de missions diplomatiques et de la conclusion des traités. La cour de Ludovic Sforza réunissait les esprits du plus haut rang, Bramante, Franchino, le musicien Gaffuri, le mathématicien Luc Paciolo, Gabriel Pirovano et Ambroise Varèse, médecins et astrologues, le grand peintre Léonard de Vinci, Démétrius Chalcondyle, les historiens George et Jules Mérula, Alexandre Minuziano, Jules-Émile Ferrari, Donato Bossi, historien et jurisconsulte, Pontico Virunio, érudit et homme d'État : tous entonnaient à l'envi les louanges de ce prince; le Florentin Bernard Bellincioni était son poëte lauréat; Bernardin Corio et Tristan Calco, ses historiens. André Cornazzano chantait sous ses auspices l'art mi-

(1) Les historiens de cette époque sont les grands écrivains italiens : Guicciardini, Varchi, Scipion Ammirato, Jacques Nardi, Machiavel, Paul Jove, Pierre Bembo.

L'expédition française est racontée admirablement par Philippe de Comines, édit. de la *Société de l'hist. de France;* Renouard, 1840-43.

Parmi les correspondances littéraires, relations d'ambassadeurs, etc., dont le nombre et l'importance s'accroissent, celles de Machiavel sont capitales.

litaire ; Barthélemy Calchi et Jacques Antiquario favorisaient les lettres, rivalisant avec le maître qui fonda l'université de Pavie, et ne passait pas un jour sans se faire lire quelque ouvrage d'histoire.

La moindre occasion fournissait un motif à des fêtes, à des cérémonies où se déployaient le luxe et le bon goût réunis ; l'étude de l'antiquité polissait le style et embellissait les édifices, sans les avoir assujettis encore à une imitation servile.

Riches, occupés d'arts, d'industries, de négoce, les Italiens n'avaient ni le temps ni le désir de se faire soldats, et préféraient les acheter comme les denrées de l'Arabie et de l'Inde ; engeance sans moralité, parce qu'elle se battait par métier, et dont la bassesse contribuait à ravaler de plus en plus l'usage des armes. Quelques petits seigneurs seulement continuaient à s'y livrer, comme à un noble exercice du commandement. Il en résultait que la guerre n'était pas poussée avec acharnement, mais qu'elle admettait certaines courtoisies, et prenait grand soin d'épargner l'effusion du sang. Ainsi se prolongeaient des hostilités où l'or seul était en jeu, où la meilleure chance était au plus riche ou au plus perfide, sans que la victoire laissât le vaincu écrasé, et hors d'état de se relever par la ruse. Les troubles inévitables des municipes avaient amené les choses à cette alternative : ou les nobles choisissaient l'un d'entre eux, qui, en les réunissant, leur assurait le moyen d'opprimer le peuple ; ou le peuple confiait à quelqu'un ses pleins pouvoirs, afin d'éviter l'oppression. Or, comme il est plus facile de contenter celui qui ne veut pas être opprimé que ceux qui désirent opprimer, les petits tyrans se montraient favorables au peuple et le prenaient sous leur protection, en empêchant les actes abusifs des autres, dans le seul but d'abuser eux-mêmes plus librement.

Aussi la tâche continuelle de chaque gouvernement était-elle de rabaisser les feudataires et d'élever les citoyens, afin d'obtenir dans l'égalité cette centralisation de pouvoirs qui donne la force ; sentant que « nulle province n'est unie ni heureuse si elle ne passe « tout entière sous l'obéissance d'un prince ou d'une république, « comme il est advenu à la France et à l'Espagne (1). »

Mais cette noblesse n'était pas constituée d'une seule manière

(1) MACHIAVEL, *Discours*, I, 12.

dans les diverses contrées de l'Italie. En Lombardie et en Toscane, les feudataires, subjugués par les républiques, étaient venus s'établir dans les villes, où ils se livraient aux artifices et aux intrigues politiques. Ils conservaient, au contraire, une vitalité funeste dans la Romagne et dans le royaume de Naples, qu'ils agitaient par des projets ambitieux et des guerres privées, ou bien ils trafiquaient de leur valeur; et cet éclat que la loyauté chevaleresque avait répandu sur eux se perdait dans un service stipendié. Même dans les deux premiers pays, les nobles n'étaient pas avec le peuple sur le pied de la communauté : ils avaient une juridiction différente, et ils n'étaient point admis aux charges; mais, puissants par leur accord, ils cherchaient à abattre les bourgeois, qui, à leur tour, les tenaient en respect par les corporations de métiers; en sorte que les uns et les autres s'opposaient non pas l'égalité, mais des priviléges ou concédés ou usurpés : et comme le rouage de l'État s'appuyait non sur la concorde, mais sur la lutte des intérêts particuliers, il était impossible de bien constituer une république. De là un mouvement continuel de bascule, et « des réformes faites non pour « l'extension du bien commun, mais pour l'affermissement et la « sécurité d'un parti. Or, cette sécurité ne s'est pas encore trou« vée, parce qu'il y a toujours eu un parti mécontent, et qu'il est « devenu un instrument énergique pour ceux qui ont aspiré à un « changement (1). »

Un tel état de choses avait empêché une opinion générale et unanime de se former dans le pays, condition indispensable pour arriver à l'unité nationale, soit sous une monarchie, soit par une confédération. Les quatre États principaux, hostiles entre eux, n'avaient pas assez de vigueur propre pour se vaincre mutuellement par la force. Les républiques ne pouvaient tenir sous les armes assez de citoyens; et tout en se défiant des feudataires de leur territoire, non moins que des princes de leur voisinage, elles étaient contraintes de s'en servir à cause de leurs habitudes militaires. Un triple obstacle s'opposait à l'agrandissement des princes : les barons, le peuple, les petites seigneuries, qui, insuffisants pour dominer, suffisaient pour entraver. De tout cela résultaient des tiraillements, des luttes et des perfidies.

A la mort de Laurent le Magnifique, le système d'équilibre qui

(1) MACHIAVEL, *Della riforma di Firenze.*

durait depuis longtemps dégénéra en égoïsme et en astuce ; la politique fut l'art de parvenir au pouvoir et de s'y conserver par tous les moyens, sans la moindre idée généreuse. On croyait alors communément que savoir tromper était le moyen rationnel de vaincre, comme pour les Bédouins de voler, pour les Romains d'avoir des esclaves et des gladiateurs. Erreur de coutume et de raisonnement plus que perversité d'âme, attendu que des personnages d'ailleurs d'un noble caractère croyaient, à l'occasion, qu'ils pouvaient se permettre la perfidie ; que le titre de grand était décerné à l'homme le plus rusé, et non au plus courageux ; qu'il y avait honte à être défait, et non à vaincre, par quelque moyen que ce fût.

Nous avons vu procéder ainsi Louis XI, Henri VII, Ferdinand de Castille ; mais l'Italie, centre des négociations, offrait de plus grands exemples et des occasions plus fréquentes de cette politique, dont on lui attribua l'invention et dont elle demeura la victime.

Les choses n'y seraient pourtant pas allées peut-être plus mal qu'ailleurs, si les étrangers ne s'en étaient mêlés. En effet, la fougue française, la férocité espagnole, la vaillance allemande, déconcertèrent cette allure artificielle ; les grandes planètes, en se rapprochant, entraînèrent, dans leur tourbillon, comme des satellites, les petits États italiens. Les milices citoyennes furent remplacées par les Suisses ivrognes et grossiers, par les Espagnols rapaces, par les Français dissolus ; aux guerres courtoises succéda la violation de toutes les lois de l'hospitalité, de la décence, de l'amour même, et on se livra à une cruauté insensée, non dans un but arrêté et sur des personnes éminentes, mais pêle-mêle, et uniquement dans la pensée diabolique de tourmenter, de détruire, de se montrer supérieur en force à ceux chez lesquels on ne parvenait pas à éteindre la vie du cœur et de l'esprit.

Quelques-unes des anciennes républiques survivaient encore ; mais Florence avait appris à obéir aux Médicis, qui l'affaiblissaient en l'embellissant ; Lucques et Sienne étaient réduites en oligarchie ; Bologne était sous la dépendance des Bentivoglio ; Gênes ne sentait de la liberté que la fatigue d'avoir toujours un nouveau maître à chercher ; Milan était tombée de l'état de république désordonnée dans celui de monarchie absolue, et bientôt nous verrons l'ambition de Louis le More causer une déplorable invasion de l'étranger. Venise, asservie à ses nobles, était encore un des gouvernements les plus forts de l'Europe, admiré par les politiques d'a-

lors, comme l'est aujourd'hui l'Angleterre; elle était redoutée en Italie et au dehors, protégée par la haute opinion qu'on avait de sa richesse et de sa prudence, tellement que son alliance avec une puissance était réputée de bon augure.

Il n'est pas vrai de dire que la découverte du cap de Bonne-Espérance ait été la ruine des Vénitiens : ils furent, au contraire, plus riches que jamais dans le seizième siècle; et Serra disait encore, en 1600, que toutes les provenances de l'Asie (il voulait parler du Levant) passaient par cette ville. Les voies dont le commerce avait l'habitude n'étaient abandonnées que lentement, et Venise ne perdit son rang qu'au moment où l'on commença à faire directement le commerce de Marseille avec le Levant. Si donc elle avait persisté dans sa nature de puissance maritime, elle aurait pu lutter avec les puissances nouvelles, et affermir sa domination sur l'Adriatique. Mais tandis que l'Espagne et le Portugal s'élançaient dans des voies inconnues jusque-là, elle s'obstinait à suivre les anciennes, cherchait à entraver ses rivaux par des manœuvres inconvenantes, au lieu de les devancer par son activité; et quand elle aurait pu s'entendre sous de bonnes conditions avec l'Égypte et s'assurer le passage de Suez, elle fournissait des ingénieurs et des canons aux Indiens pour repousser les Portugais et les Espagnols. Son ambition s'était déjà tournée vers la terre ferme; mais lorsqu'elle se vit pressée d'un côté par l'Autriche, de l'autre par les Turcs, elle se jeta sur l'Italie, éveilla la défiance des différents États de cette contrée; et, n'ayant plus aucun but qu'elle pût avouer, il lui fallut suppléer par l'astuce à ce qu'elle perdait de force.

Les Aragonais occupaient le royaume de Naples, l'État le plus étendu et le plus faible parmi ceux de l'Italie, parce que le roi y était détesté des peuples et entravé par les barons, dont il n'avait pu étouffer l'opposition que dans le sang. Ferdinand le Catholique ambitionnait cette couronne; mais comme cette conquête aurait rompu l'équilibre, il en naquit des guerres qui finirent par attirer sur l'Italie ceux qui devaient décider pour longtemps de ses destinées.

Le pontife n'était plus le chef de l'Italie : il ne représentait plus le parti guelfe et l'indépendance nationale (1); mais, occupé

(1) Voltaire lui-même rend justice aux Guelfes (*Essai*, ch. 52) : *Les Guelfes, ces partisans de la papauté et encore plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des Gibelins, partisans de l'Empire;* et il ajoute, ch. 66 : *L'empereur voulait régner sur l'Italie sans bornes et sans partage.*

des intérêts d'un royaume temporel, et souvent du soin de procurer une principauté à ses neveux, il lui fallait louvoyer. Or, l'autorité religieuse n'avait qu'à perdre dans ses débats avec les autorités terrestres, et elle était peu respectée, surtout dans la haute Italie (1). Il est vrai que le pontife avait extirpé de Rome toute représentation municipale, opprimé les plus puissants barons du territoire, les Colonna et les Orsini, réduit les autres à le seconder dans ses entreprises; qu'il conservait toujours une grande influence dans le royaume de Naples, sur lequel il avait des prétentions de suzeraineté; et que l'adresse habituelle de la cour pontificale dans les négociations lui donnait un grand poids dans la politique générale, dont Rome resta encore le centre dans le cours de ce siècle.

A la mort d'Innocent VIII, qui s'était trop immiscé dans les vicissitudes publiques en fomentant des guerres et des rivalités, Ascagne Sforza, issu des ducs de Milan, avait de grandes chances dans le conclave; mais, voyant qu'il ne pouvait parvenir à l'emporter sur Julien de la Rovère, son concurrent, il vendit toutes ses voix à Rodrigue Lenzuoli, qui avait pris le nom de Borgia de son oncle Calixte III, et devint pape, à force d'argent et d'intrigues, sous le nom
1492. d'Alexandre VI. Il s'était fait connaître déjà par une adresse extrême, une capacité extraordinaire, et une hardiesse qui ne reculait devant rien de ce que lui suggérait son ambition; il était perdu de réputation sous le rapport des mœurs, et ce dut être un temps bien déplorable que celui où elles ne furent pas un obstacle à son élévation comme chef suprême de l'Église.

Il appesantit une main vigoureuse sur les barons, qu'il fit rentrer dans le devoir, et réprima les assassins, dont l'audace était poussée au point que deux cent vingt citoyens avaient péri sous leurs coups durant la dernière maladie de son prédécesseur. Mais d'autres intérêts que ceux de l'Église le préoccupaient: il s'agissait pour lui d'assurer une haute position aux enfants qu'il avait eus de la Vanozza.

Florence avait acquis la prédominance en Toscane en y détruisant l'existence politique de toutes les autres villes, à l'exception de Lucques et de Sienne, qui se maintenaient en se faisant oublier. Sans renoncer à ses formes démocratiques, elle s'était accoutumée à considérer comme maîtresse la famille des Médicis, qui y dominait depuis un siècle; les capitaux que les négociants de Florence

(1) François Sforza écrivait dans une lettre : *Invito Petro et Paulo : En dépit de saint Pierre et de saint Paul.*

avaient au dehors entravaient la politique, en obligeant l'État à des ménagements et à des alliances inopportunes. Le souvenir de l'indépendance était encore vivace dans les villes que Florence avait assujetties, et Pise notamment secouait de temps en temps ses chaînes; de plus, les factions n'étaient pas encore éteintes, et, soit motif d'ambition, soit véritable amour de la liberté, elles continuaient d'agiter le pays. Il fallait une grande force ou une grande habileté pour les tenir en bride, les écraser ou les tromper. Mais à Laurent le Magnifique avait succédé Pierre, homme aussi robuste de corps que faible d'esprit, qui visait surtout à se faire une réputation d'adresse comme joueur de balle, d'habileté comme improvisateur, sans manquer toutefois entièrement d'adresse ou d'habileté dans les affaires politiques. Oubliant que la puissance de sa maison était d'origine populaire, il s'isola des plébéiens, et par ses débauches privées il souleva contre lui de ces inimitiés qui couvent et ne s'éteignent pas.

Cette manière d'agir enhardit les mécontents, qui bientôt trou- Savonarole. 1452.
vèrent un organe dans Jérôme Savonarole. Né à Ferrare, d'une famille noble, et pourtant partisan chaleureux du peuple; moine, et cependant faisant une étude assidue des écrivains politiques, Savonarole associait une dévotion sincère à un penchant décidé pour le gouvernement populaire. Il prit l'habit de dominicain en l'honneur de saint Thomas; et Jean-François de la Mirandole nous le dépeint comme violent à l'encontre des vices, mais très-doux avec les pécheurs. Son calme, sa sérénité naturelle, annonçaient la paix intérieure dont il jouissait; rigoureusement pauvre, il renonça à ce qu'il aimait le plus, quelques livres et quelques tableaux. Il portait habituellement à la main une petite tête de mort en ivoire, pour se rappeler le néant des gloires humaines, voulant fuir la vanité plus que tout autre vice; il désirait rester frère convers, pour n'être pas distrait par la prédication, qui était le but principal de son ins-
titut. Cependant, ayant été appelé à professer, il se signala dans 1475.
le couvent de Bologne par l'humilité et la pénitence, et s'appliqua
à étudier dans les sources la parole de Dieu. Il commença à Brescia, 1481.
en discourant sur l'Apocalypse, à mêler dans ses raisonnements quelques idées politiques, d'autant mieux senties que l'état de l'Italie était pire. Il prêcha ensuite à Saint-Marc de Florence, sous un grand rosier de Damas, devant un auditoire peu nombreux, mais qui s'accrut tellement ensuite, que Savonarole fut obligé de se trans-



porter dans la cathédrale. Là, sous ces vastes arcades toutes nues, il déclama contre la vie mondaine du clergé, contre les désordres politiques, contre les profanations des artistes, déclarant qu'il voulait tout pour le peuple et par le peuple.

Son éloquence n'était pas étudiée, mais elle jaillissait du cœur, avec cet élan des âmes fortes dans des complexions délicates, tandis que des larmes s'échappaient de ses yeux. Aussi l'entendait-on quelquefois s'écrier, brisé par l'émotion : « Je n'en puis plus, les forces me « manquent. Ne sommeille plus, ô Seigneur, sur cette croix ; exauce « ces prières, *et respice in faciem Christi tui.* O Vierge glorieuse, « ô saints, priez pour nous le Seigneur qu'il ne tarde pas davan« tage à nous exaucer. Ne vois-tu pas, ô Seigneur, que ces hommes « pervers se raillent de nous, nous bafouent, ne laissent pas tes « serviteurs faire le bien ? Chacun nous tourne en risée, et nous « sommes devenus l'opprobre du monde. Nous avons fait l'oraison ; « combien de larmes ont été versées ! combien a-t-il été poussé de « soupirs ! Qu'est devenue ta Providence ? qu'est devenue ta bonté, « ta fidélité ?... Hélas ! ne tarde pas, ô Seigneur, afin que le peuple « infidèle et pervers ne dise pas : *Ubi est Deus eorum ?* Où est le « Dieu de ceux qui ont fait tant de pénitences, tant de jeûnes ?... « Tu vois que les méchants deviennent pires chaque jour, et sem« blent désormais devenus incorrigibles. Étends, étends donc ta « main, déploie ta puissance. Je n'en puis plus, je ne sais plus que « dire ; il ne me reste qu'à pleurer. Je veux fondre en larmes sur « cette chaire. Je ne dis pas, Seigneur, que tu nous exauces pour « nos mérites, mais par ta bonté, par amour pour ton Fils... Aie « compassion de tes brebis. Ne les vois-tu pas ici toutes affligées, « persécutées ? Ne les aimes-tu pas, Seigneur ? N'es-tu pas venu « t'incarner pour elles ? N'as-tu pas été crucifié et mis à mort pour « elles ? Si je ne suis pas bon à cet effet, pour une telle œuvre..., « écarte-moi, Seigneur, ôte-moi la vie. Qu'ont fait tes brebis ? elles « n'ont commis aucun mal. Je suis le pécheur ; mais n'aie point égard « à mes péchés, Seigneur ; aie égard une fois à ta douceur, à ton « cœur, à tes entrailles, et fais-nous éprouver toute ta miséricorde. »

Le gouvernement des Médicis, matériel et égoïste, dénué d'idées généreuses, ne fournissait que trop de prise aux attaques du moine. La multitude, considérant Laurent de Médicis comme l'usurpateur de ce que les Florentins possédaient de plus précieux, racontait que Savonarole, appelé à son lit de mort, lui avait demandé d'abord s'il

se confiait en la miséricorde de Dieu, puis s'il était disposé à restituer les biens illégitimement acquis (ce à quoi le moribond avait consenti, après quelque hésitation); enfin s'il rétablirait la liberté et le gouvernement populaire; mais que, sur le refus de Laurent, le moine s'en était allé sans lui donner la bénédiction.

Des temps si malheureux précisément à une époque où s'améliorait la culture intellectuelle, une politique souterraine aux combinaisons si tortueuses, tant de turpitude s'étalant effrontément dans la chaire de Saint-Pierre, les plaintes de tant de malheureux que les changements de gouvernement avaient jetés dans l'exil, répandaient partout une idée de désastres d'autant plus redoutés qu'ils étaient indéterminés. Cette idée, le religieux la fortifiait en répétant : « Malheur! malheur! ô Italie, ô Rome! dit le Seigneur; je « vous abandonnerai à une puissance qui vous effacera du rang des « nations. Des peuples affamés comme des lions s'en viennent; et « la mortalité sera si grande, que les ensevelisseurs s'en iront par « les rues en criant : *Qui a des morts?* et l'un apportera son père, « l'autre son fils. O Rome, je te le répète, fais pénitence! ô Milan, « ô Venise, faites pénitence (1)! »

Le peuple le croyait en correspondance directe avec la Divinité, et répétait qu'il avait des extases, qu'il connaissait l'avenir. Il connaissait à coup sûr le cœur de l'homme, et savait que le premier instrument de la tyrannie est la corruption des sujets; aussi s'efforçait-il de raviver la liberté à l'aide de la morale. « Peuple flo- « rentin (s'écriait-il), je m'adresse aux méchants : tu sais qu'il est « un proverbe qui dit, *Propter peccata veniunt adversa*; c'est-à- « dire que les adversités viennent à cause des péchés. Va, lis. « Quand le peuple hébreu faisait bien, et qu'il était ami de Dieu, « tout lui tournait en prospérités; au contraire, quand il se livrait à « des méfaits, Dieu lui apprêtait un fléau. Florence, qu'as-tu fait? « qu'as-tu commis? Veux-tu que je te le dise? Hélas! la mesure est « pleine; ta malice est arrivée au comble. Florence, la mesure est « pleine, attends, attends un grand fléau. Seigneur, tu m'es témoin « que je me suis efforcé avec mes frères de prévenir, par la prière, « cette inondation, cette ruine. Il n'y a plus rien à tenter; nous « avons supplié le Seigneur de convertir au moins en peste ce fléau « terrible. Tu t'apercevras si nous avons obtenu ou non la grâce « que nous avons implorée. »

(1) Sermon XXI.

Le peuple, exclu des affaires politiques, menant une vie active sans doute, mais tout à fait extérieure, sentait en lui l'absence, le besoin de quelque chose de supérieur. Sa sympathie était donc acquise à celui qui dirigeait ses yeux vers le ciel, et lui montrait là le remède à ses maux, en lui parlant d'espérance. Aussi accourait-il en foule, pour l'entendre, des bourgades de l'Apennin, avant que les portes de Florence s'ouvrissent aux premières lueurs de l'aube. La charité, excitée, accueillait et nourrissait ces auditeurs agrestes, qui écoutaient le prédicateur en tremblant, en frémissant. Les femmes adoptèrent un costume plus décent, et réformèrent leurs mœurs; de grandes conversions s'opéraient, tellement qu'*on aurait dit d'une primitive Église* (1).

La cour et les amis du plaisir, qu'on appela les *tiepidi* (tièdes), cherchèrent à déverser le ridicule sur ceux qu'ils nommaient les *piagnoni* (pleurards); et bientôt ces sobriquets désignèrent deux partis opposés en morale, en politique, et même dans les arts et la littérature.

En effet, une autre cause de corruption très-grave pour sa patrie n'avait pas échappé à Savonarole : c'était l'invasion des idées païennes, qui, dans cette première ardeur des études classiques, tendaient à étouffer toute bonne semence chrétienne. Dans les académies on changeait les noms de baptême contre ceux de l'antique gentilité. Dans les histoires le Christ était appelé fils de Jupiter, les religieuses vestales, la Vierge Marie déesse, les cardinaux pères conscrits, et la Providence destin (2). Des allusions mythologiques souillaient les médailles et les éloges décernés aux pontifes (3); dans les écoles

(1) BURLAMACHI.

(2) Bembo appelle le collége des cardinaux *collegium augurum*, et la messe des morts *litare diis manibus*. Il dit que saint François *in numerum deorum receptus est;* et d'un moribond, qu'il se hâta *deos superos manesque placare*.

(3) Lors de l'exaltation d'Alexandre VI, les inscriptions firent constamment allusion au nom héroïque :

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : sextus
Regnat Alexander; ille vir, iste deus.

Et ces autres :

.....Opes quæ
Sunt tibi, Roma, novus fert deus iste tibi.
Scit venisse suum patria grata Jovem.

Enfin, pour Léon X :

Olim habuit Cypris tempora, tempora Mavors
Olim habuit; sua nunc tempora Pallas habet.

on appelait l'admiration sur les fables mythologiques et sur les héros païens. Tibulle, Catulle, l'*Art d'aimer*, y étaient expliqués, et jusqu'à la *Priapée*. Puis on passait en philosophie, où les subtilités d'Aristote jouissaient d'un plus grand crédit que la sainte Écriture, et où la sublimité platonique dégénérait en folies théosophistes. Les prédicateurs, dit Savonarole, font *des futilités de la philosophie* et des paroles de l'Écriture sainte *un gâchis qu'ils vendent du haut de la chaire, en laissant là les choses de Dieu et de la foi* (1).

Enfin la peinture exposait sur les autels des nudités tentatrices ou des ressemblances impudentes, et les curieux venaient, au milieu du saint sacrifice, reconnaître les beautés en réputation de la ville.

Le moine, indigné, s'élevait avec chaleur contre cette manie pour le passé, qui veut faire revivre ce qui n'est plus et ne doit plus être. Mais jusqu'à quel point cette sévérité devait-elle porter coup dans ce siècle de pédants, au milieu de cette littérature d'esprit et de luxe, parmi les contemporains de l'Arétin? Comme Savonarole trouvait les vieillards *tous durs comme pierres*, il s'adressait à la jeunesse, aux enfants, qu'il voulait voir allaités par leurs mères, élevés dans le beau savoir, mais conformément aux sociétés nouvelles et au christianisme. Il fallait, selon lui, emprunter les matériaux à l'antiquité, mais sous la condition que le christianisme fournirait le comble et les bases de l'édifice; étudier les grands écrivains, mais garder au milieu d'eux une place aux Pères de l'Église, surtout à la cité de Dieu, et insinuer dans les jeunes esprits l'histoire des saints et des martyrs.

Ne faut-il pas s'étonner de rencontrer, à trois siècles en arrière et en pleine pédanterie, des idées aussi vraies, et qui, aujourd'hui même, scandalisent, comme d'impertinentes nouveautés, les partisans idolâtres de l'antiquité?

Mais combien devait sourire à cette âme enthousiaste, sous le beau ciel de l'Italie, dans la cité mère des arts, la pensée de les régénérer, et de replacer la beauté au sein de l'Éternel, d'où elle dérive! Il goûta cette joie, et vit la jeunesse se serrer autour de lui, en lui promettant de meilleurs jours. Il vit cette jeunesse, naguère querelleuse et débauchée, se réunir au foyer domestique pour y réciter les oraisons et le rosaire, ou venir par compagnies aux jours

(1) Sermon pour le IVe dimanche de carême.

de fête recevoir des branches d'olivier, puis s'asseoir sur le gazon pour chanter en chœur les hymnes qu'il avait composés, en les adaptant à des airs qui naguère servaient de passe-port à la frivolité ou à l'immoralité. C'est ainsi que se régénéraient la science, la poésie et la musique.

Le dimanche des Rameaux arrivé, un triomphe plus touchant que ceux des Camille et des Paul-Émile succéda aux spectacles du carnaval : il représenta l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Huit jeunes enfants, tenant dans une main la croix, dans l'autre une branche d'olivier, s'avancèrent les premiers ; après eux des religieux, puis des hommes de toute condition, ensuite de petites filles vêtues de blanc et couronnées de fleurs. Des voix enfantines répétaient les cantiques sacrés ; et tandis que les personnes pieuses répandaient des larmes, une émotion involontaire faisait avorter le sourire sur les lèvres des *tiepidi*.

Pour faire prospérer les arts du dessin, le frère Jérôme projetait quelque chose de semblable aux loges des francs-maçons. Son intention était d'unir à son couvent une école où les frères convers se seraient exercés dans la peinture et la sculpture, à l'ombre du sanctuaire. En attendant, il répandait des idées meilleures et plus sévères sur la beauté, et sur son lien avec la vertu (1). Plusieurs des grands artistes d'alors le vénérèrent comme leur maître et comme un saint. Une fois que Jean Pic de la Mirandole l'eut entendu, il lui sembla ne plus avoir d'autre bonheur à espérer que de l'entendre encore. Ange Politien l'admira comme un saint, comme un excellent et docte prédicateur d'une science sublime ; le poëte platonique Benivieni défendit énergiquement ses doctrines contre les attaques dont elles étaient l'objet. La plus belle

(1) « Mais dites-moi un peu en quoi consiste la beauté : dans les couleurs ? non. Mais la beauté est une forme qui résulte de la proportion de tous les membres et de la correspondance des couleurs ; de cette proportion résulte une qualité appelée beauté : or, celle-ci est vraie dans les choses composées, mais dans les choses simples la beauté est la lumière. Voyez le soleil, sa beauté est d'avoir la lumière ; voyez Dieu, son extrême splendeur est la beauté. Les créatures sont d'autant plus belles qu'elles participent et se rapprochent davantage de la beauté de Dieu ; et le corps est d'autant plus beau que l'âme est plus belle. Prenez deux femmes qui soient également belles de corps ; que l'une soit sainte et l'autre pervertie : vous verrez que la sainte sera plus aimée de chacun que la pécheresse, et tous les yeux seront dirigés sur elle, je dis *etiam* ceux des hommes charnels. »

gravure de Jean de la Carniole représente les traits du religieux, que reproduisit aussi le burin de Baldini et de Botticelli. André de la Robia et ses cinq fils proclamèrent leur dévoûment envers le frère Jérôme; le grand architecte Cronaca *ne voulait s'entretenir d'autre chose que de lui*. Laurent de Credi lui dédia ses chastes inspirations; le frère Benoît, célèbre dans l'art d'enluminer, s'arma en sa faveur quand il le sut tombé aux mains de ses ennemis; puis lorsqu'il eut succombé, Botticelli résolut de se laisser mourir de faim, et le peintre Baccio de la Porta alla se faire moine sous le nom de frère Barthélemy.

Animé par le succès de ses prédications, Savonarole osa entreprendre une œuvre dont ne sauraient juger ceux qui sacrifient à l'admiration classique des formes le culte et le sentiment, l'originalité et la vertu. Des enfants allèrent de maison en maison à la recherche des objets d'un luxe lascif, qui avaient encouru la réprobation du prédicateur, et qu'ils désignaient sous le nom d'*anathèmes;* et bientôt l'on vit s'amonceler sur la place les chansons amoureuses, les tableaux et les gravures immodestes, les cartes à jouer, les dés, les ornements féminins, les bouffonneries obscènes de Boccace et de Pulci; le feu y fut mis au milieu de la ville des beaux-arts, de la vie joyeuse, de la poésie insouciante, de la gaieté sensuelle, dans la patrie de Firenzuola: le peuple assista à ce spectacle, et il entonna le *Te Deum*.

Savonarole déclara aussi la guerre à cette soif païenne du gain, dans la pensée qu'il poursuivait de réformer toutes les dépravations. Il éleva la voix en faveur des pauvres dans ces murs où les banques étaient si florissantes et engraissaient les usuriers; il fit instituer des monts de piété, et prêcha une constitution politique qui aurait enlevé aux gros capitalistes la puissance illimitée dont ils avaient joui jusque-là dans les affaires publiques, en rétablissant le gouvernement populaire, et le juste équilibre entre les deux puissances séculière et ecclésiastique.

Respectueux envers la puissance ecclésiastique, il n'était pas aveugle au point de n'en pas voir les abus, et combien lui étaient nuisibles l'ignorance et les mœurs déréglées du clergé. Aussi lui reprochait-il ses vices, en lui criant de s'amender avec cette liberté à laquelle l'Église ne mit jamais obstacle avant l'époque de la réforme. « Il écrivit aux princes chrétiens que l'Église marchait à « sa ruine, et qu'il leur fallait en conséquence demander la réunion

« d'un concile où il voulait prouver que l'Église de Dieu était sans « chef, celui qui siégeait alors n'étant pas un véritable pontife, ni « digne de ce rang, ni même chrétien (1). »

Mais quand jamais les puissants et les pervers ont-ils prêté l'oreille à la voix qui les reprend? Les *tiepidi* continuaient à contrarier les *piagnoni*, et à se railler du moine réformateur. De faux dévots portaient contre lui des plaintes à Rome; et le moine Marino, prêchant un jour devant Alexandre VI, s'oublia jusqu'à s'écrier : *Brûle, brûle, saint-père, l'instrument du diable; brûle, dis-je, le scandale de toute l'Église.*

Savonarole, informé de cette attaque, s'exprima ainsi en prêchant dans la cathédrale : « Dieu te pardonne! C'est lui qui te punira, et avant peu on connaîtra qui de nous deux vise aux États et aux institutions temporelles. » En effet, on ne tarda pas à découvrir que frère Marino avait trempé dans des intrigues en faveur des oppresseurs.

Ce fut ainsi que se soutint pendant sept années l'enthousiasme en faveur du religieux, tandis que Rome le menaçait d'excommunication et du gibet.

CHAPITRE III.

LE MILANAIS. — EXPÉDITION DE CHARLES VIII.

Le despotisme populaire et la tyrannie militaire s'étaient succédé dans le Milanais, que les Sforza tenaient comme fief impérial, pour ne pas s'en reconnaître redevables à l'élection des peuples, mais sans prendre souci d'en solliciter des empereurs une investiture dont ils sentaient n'avoir pas besoin. Le duché comprenait, outre le territoire de Milan, les territoires de Crémone, Parme, Pavie, Côme, Lodi, Plaisance, Novare, Alexandrie, Tortone, Bobbio, Savone, Albenga, Vintimille et l'État génois, qui fournissaient un revenu de six cent mille ducats d'or (2). Jean Galéas portait le titre de duc; mais il n'avait que ce titre, attendu que son oncle Ludovic le More gouvernait pour lui. Ambitieux et plein d'astuce, Ludovic était soutenu par le parti gibelin, qui avait à sa tête les San Severino. Mais quand ce parti se révolta contre lui et déclara la guerre au Milanais, Ludovic le More le repoussa, s'empara du châ-

(1) BURLAMACHI.
(2) CORIO.

teau de Pavie et du trésor, attira à lui toute l'autorité, et réforma l'État comme lui appartenant. Il aspirait à en être aussi le maître de nom, en supplantant son neveu. Mais pouvait-il espérer que les États voisins le souffrissent, surtout le roi de Naples, dont Jean Galéas était le petit-fils? Il était donc indispensable de troubler l'eau pour pouvoir y pêcher plus sûrement.

Les princes italiens, menacés par les Français, héritiers des prétentions de la maison d'Anjou, avaient senti la nécessité de se confédérer. Le More, voulant qu'un acte public fît connaître cette alliance à l'Europe, proposa que les ambassadeurs de chacun d'eux se trouvassent à Rome à un jour déterminé, pour les félicitations qu'on devait adresser au nouveau pontife, celui du roi de Naples devant porter la parole au nom de tous. Pierre de Médicis, l'un des ambassadeurs, non content d'éclipser les autres par le luxe de sa suite, voulut encore faire étalage d'éloquence florentine, ce qui indisposa soudain le More; il ne tarda pas d'ailleurs à s'apercevoir que Pierre, désertant l'ancienne alliance des Sforza, s'était rapproché du roi de Naples, qui reprochait au prince milanais d'opprimer son neveu, en le réduisant même à un état de gêne pour ses dépenses personnelles. Alexandre VI avait caressé le prince aragonais, dans l'espoir qu'il donnerait en mariage à son fils une fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre. Mais, trompé dans son attente, et voyant que le roi fomentait la désobéissance de Virginio Orsini, qui, posté entre Viterbe et Civita-Vecchia, pouvait ouvrir Rome aux Napolitains, il s'entendit avec le More. Celui-ci sut amener aussi Venise à conclure une alliance offensive et défensive; et, en mariant sa nièce Blanche-Marie avec une riche dot 1493.
à Maximilien, il obtint en secret de cet empereur l'investiture du duché de Milan. Accoutumé toutefois à ne compter sur les promesses des souverains qu'autant qu'ils ont intérêt à les tenir, il sentait qu'un tel engagement était sans valeur réelle, et que ses alliés l'abandonneraient dès qu'ils y trouveraient leur profit. Il chercha en conséquence un nouvel appui dans la famille royale de France, à laquelle les ducs de Milan s'étaient alliés par des mariages multipliés.

A la mort de son père, Charles VIII était près d'atteindre sa quatorzième année, âge auquel les fils de France sortaient de tutelle. La santé chancelante ou plutôt la jalousie de Louis XI, qui craignait que son héritier ne conspirât contre lui, comme il

l'avait fait lui-même contre son père, avait tenu Charles VIII éloigné des affaires et dénué d'instruction. Il ne connaissait donc nullement les hommes, qu'il n'avait point vus; et il ne savait même ni lire ni écrire. Monté sur le trône sans transition, humilié de son insuffisance en entrant dans la société, il s'appliqua à l'étude, mais tardivement et sans plan suivi. A peine eut-il appris à lire; qu'il s'éprit de César et de Charlemagne, et voulut devenir un héros. Il les égalait sans doute en vaillance; mais il lui manquait et le génie pour combiner de vastes entreprises, et la constance pour les poursuivre en dépit des revers.

Anne de Beaujeu sa sœur, chargée de la régence, était une élève excellente de son père, pour l'art de feindre et pour l'impérieuse inflexibilité. Elle se concilia l'opinion publique en faisant pendre Olivier le Daim, dit le Diable, barbier de Louis XI, son ministre des finances, son âme damnée, et en faisant mutiler, puis exiler Jean Doyac, procureur général du parlement, et l'espion du feu roi. Les états généraux ayant été réunis à Tours pour organiser la régence, le silence que la terreur du règne précédent avait im-
1484. posé fut rompu soudain, les plaintes éclatèrent; et l'on parla de réunir les six nations de France, tant le pays se sentait un depuis l'extinction de l'aristocratie.

Charles fut sacré; mais, tandis qu'il s'amusait avec des chiens, des écoliers, de jeunes filles, des ménestrels, la dame de Beaujeu exerçait l'autorité suprême, en dépit de l'opposition de Louis, duc d'Orléans, qui eut même recours aux armes, et finit par être entièrement défait à la journée de Saint-Aubin.

1438. Le mariage de Charles avec Anne, héritière du duché de Bretagne, amena la réunion de ce grand fief à la couronne; mais il le brouilla avec l'empereur Maximilien, dont la fille lui avait été fiancée. L'empereur s'ouvrit de ses griefs au roi d'Angleterre, qui, saisissant l'occasion avec joie, fit alliance avec lui, et débarqua à Calais. Le monarque autrichien, qui s'était mis à la solde d'un souverain étranger comme un aventurier, s'avança pour combattre; mais ses États ne lui fournissant pas l'argent nécessaire, il lui fallut demeurer dans l'inaction, et traiter de la paix. Charles lui rendit la Franche-Comté, l'Artois, le Charollais et Noyers; il paya à Henri VII sept cent quarante cinq-mille écus d'or (huit millions), et restitua à Ferdinand le Catholique, par scrupule de conscience, le Roussillon et la Cerdagne, clefs de la France du côté des Pyrénées. C'était

détruire l'œuvre d'unité à laquelle son père avait employé tant de soins et d'efforts ; mais qu'importaient ces morcellements à Charles VIII, qui rêvait la conquête du monde?

Charles, duc du Maine, dernier héritier de la maison d'Anjou, avait institué Louis XI son héritier, le droit public du temps autorisant les princes à disposer des gouvernements comme de leur propriété. Charles VIII conçut donc le projet de faire valoir ses droits héréditaires sur Naples et sur Constantinople, avec la pensée de restaurer l'empire d'Orient.

Ludovic le More caressa cette ambition qui secondait ses vues, l'encourageant à délivrer l'Europe des Turcs et à conquérir le royaume de Naples, comme point de départ pour cette expédition. L'entreprise était facile, selon lui : il consentait à lui livrer passage par Gênes et la Lombardie, s'engageant en outre à lui fournir des hommes et de l'argent. Le pape devait le favoriser, au moins sous main, pour se venger des Aragonais ; les négociants florentins ne voudraient pas se brouiller avec la France, où ils avaient leurs principaux comptoirs. Il aurait pour amie Venise, à qui les Turcs donnaient d'ailleurs assez à faire. De leur côté, un grand nombre de barons napolitains exilés prodiguaient les promesses et les excitations, leur monnaie habituelle. En France la noblesse était toujours avide d'occasions d'exercer ses prouesses (1), dans l'espoir d'y gagner de bons fiefs. Le départ de Charles devait laisser le champ libre à la dame de Beaujeu pour exercer un pouvoir despotique ; puis on répandait des prophéties annonçant que Charles conquerrait non-seulement l'empire de Constantin, mais le royaume de David.

Charles leva donc des troupes, envoya travailler les populations et reconnaître le pays. *Allons*, disait-il, *où nous appelle la gloire de la guerre, la discorde des peuples et l'assistance de nos amis.* Mais il avait épuisé ses finances, d'abord pour acheter la paix, ensuite pour donner le spectacle de joutes (2) et de fêtes aux dames de

(1) « Le François ne fut jamais qu'il n'aimast à mener les mains, sinon contre « l'étranger, plutost contre soi-mesme. Aussi le Bourguignon et le Flamand di- « sent de nous que quand le François dort, le diable le berce. » BRANTÔME, disc. 89.

(2) « Ce gentil roy ne songeoit qu'à donner aux seigneurs et aux dames force « beaux plaisirs et passe-temps, et des beaux tournois à la mode de France, « qui ont toujours emporté le prix par-dessus tous les autres ; jeux guerriers « où il étoit toujours des mieux tenans et des mieux faisans. » BRANTÔME.

« Lyon, qui sont volontiers belles et de bonne grâce (1) ; » tellement qu'il hésita s'il devait aller plus avant. Poussé cependant par des confidents ambitieux ou corrompus, il se procura de l'argent à gros intérêts, cinquante mille ducats à Milan, cent mille des Sauli de Gênes ; et Blanche de Savoie lui prêta ses diamants, qu'il mit en gage.

On ne s'endormait pourtant pas en Italie : Ferdinand attira le pape de son côté en accordant à son fils l'objet de son ambition, c'est-à-dire la main de Sanche, fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre.
1494. Comme il mourut au milieu de ses préparatifs, ce prince qui lui succéda trouva un trésor bien garni, une armée et une flotte en bon état ; et à une grande réputation de valeur il unissait la cruauté, la perfidie nécessaire pour réussir. Il soutint d'abord l'opinion qu'on avait de lui, en excitant les princes à défendre l'indépendance italienne, en fortifiant le pays par terre et par mer, si bien que les premières tentatives de la France vers le territoire de Gênes n'eurent point de succès.

Les Italiens sont dans l'habitude de considérer les Français, avant leur venue, comme des libérateurs ; aussi Jean Galéas espérait-il qu'ils le délivreraient du joug de son oncle. Les Florentins se promettaient de s'affranchir, avec leur aide, de celui des Médicis ; Alexandre VI, de donner une principauté à sa famille ; les Vénitiens, d'humilier la maison d'Aragon ; les Napolitains, d'échapper à la tyrannie étrangère : en même temps les gens sages trouvaient les circonstances assez graves pour redouter l'avenir, sans même se préoccuper des prodiges et des conjonctions d'astres dont s'effrayaient le vulgaire et les savants.

Cependant Charles VIII passait les Alpes avec trois mille six cents hommes d'armes, six cents archers bretons, autant d'arbalétriers français, huit mille hommes d'infanterie légère, tous Gascons, armés d'arquebuses, autant de hallebardiers suisses en gros bataillons carrés de mille hommes chacun. Il n'avait en soldats français qu'une tourbe de misérables échappés au gibet, dont la plupart étaient marqués sur l'épaule et avaient les oreilles coupées, motif pour lequel ils portaient la barbe et les cheveux très-longs (2). Le reste

(1) *Mém. de Bayard.*

(2) « L'armée du petit roy Charles VIII étoit épouvantable à voir. De tous « ceux qui se rangeoient sous les enseignes et bandes des capitaines, la plupart étoient gens de sac et de corde, méchants garnements échappés de la justice, et surtout force marqués de la fleur de lys sur l'épaule, esoreillés, et qui

était une horde de barbares de toute race, apportant un genre 1494.
de guerre nouveau, avec des armes nouvelles comme leur vaillance farouche. Ce n'étaient plus des bombardes traînées par des bœufs, et lançant, à longs intervalles, des boulets de pierre contre les murailles, mais une artillerie formidable de cent quarante gros canons et de mille deux cents pièces de montagne, portées à dos ou tirées par des chevaux, et lançant coup sur coup des boulets de fer contre lesquels les anciennes forteresses ne pouvaient tenir. La tactique n'allait donc plus consister à pousser les uns contre les autres des escadrons se succédant comme dans un tournoi : ces troupes-là se battaient pour tuer tout de bon (au grand étonnement et au grand scandale des Italiens) non-seulement les hommes, mais aussi les chevaux ; et la bataille de Bapallo, où périrent cent combattants, fut considérée comme une boucherie.

« Et si, dit Comines, toutes choses nécessaires à une si grande « entreprise manquoient à cette armée ; car le roy ne faisoit que « saillir du nid, foible personne, plein de son vouloir, peu accom- « pagné de sages gens ne de bons chefs, et n'avoit nul argent « comptant..... Ils n'avoient ne tentes ne pavillons, et si commen- « cèrent en hyver à entrer en Lombardie. Ainsi faut conclure que « ce voyage fut conduit de Dieu, tant à aller qu'au retourner ; car « le sens des conducteurs n'y servit de guères. »

Après avoir traversé la Savoie et le Montferrat, qui, trop faibles et gouvernés par des enfants, n'opposèrent point de résistance, Charles arriva à Asti, ville française, comme relevant du duc d'Orléans. A Turin, la duchesse vint à sa rencontre, à la tête de ses demoiselles d'honneur, « si bien parées qu'il n'y avoit que dire. » La ville lui offrit des spectacles, et lui fit don d'un cheval que, « par courtoisie, » il nomma *Savoie,* et qu'il monta constamment dans le cours de cette expédition. Il voulut même, à l'exemple d'Alexandre, que son chroniqueur en fît mention répétée.

Il trouva à Pavie Jean Galéas, affaibli de corps et plus encore d'esprit. Sa femme Isabelle avait essayé de réveiller son courage, et de l'amener à de nouvelles tentatives ; mais ce prince pusillanime ne savait pas même taire les intrigues qu'elle ourdissait pour sa délivrance. Il ne lui restait donc d'autre ressource que de

« cachoient les oreilles, à dire vrai, par longs cheveux hérissés et barbes hor- « ribles, autant pour cette raison que pour se montrer plus effroyables à leurs « ennemis. » Brantôme, disc. 89 sur les colonels généraux.

1494. se jeter aux pieds de Charles. Mais le More l'avait prévenu en présentant au roi *plusieurs dames milanaises très-belles, avec quelques-unes desquelles il prit d'amoureux ébats, et leur fit don d'anneaux précieux* (1). Peut-être la *variole* dont il tomba malade en fut-elle la conséquence. Peu de jours après, Galéas mourait d'une *fièvre empoisonnée* (*attossicata*), comme dit un chroniqueur; et Ludovic prit le titre de duc, à la prière de tous les Milanais.

Les seigneurs français, dont la générosité s'indignait d'une pareille perfidie, exhortèrent Charles à tourner ses armes contre le More; mais il préféra assaillir les Aragonais, contre lesquels il n'avait point de griefs réels, et s'avança en Italie. Parmi les Florentins, les exilés s'unirent à lui; les autres, considérant de longue date la France comme la protectrice naturelle du parti guelfe, se plaignaient d'être entraînés par Pierre de Médicis à une guerre contraire à leurs intérêts. Mais quand on commença à voir les meurtres et les incendies que l'armée d'invasion semait sur son passage, Pierre
6 novembre. n'osa résister; il vint trouver Charles, dont il obtint la paix en lui consignant, outre des sommes considérables, Pise, Livourne et Pietrasanta, et d'autres places importantes. Ces actes arbitraires firent déborder l'indignation des Florentins, et ils chassèrent à coups de pierres, en le déclarant traître et rebelle, celui qui avait lâchement vendu son pays : l'enthousiasme patriotique fut alors réveillé par Pierre Capponi, par François Valori et par le moine Savonarole. Charles déclara Pise libre après quatre-vingt-sept années de sujétion; aussi la statue du roi libérateur remplaça-t-elle dans cette ville celle
17 novembre. du lion florentin (le *marzocco*). Après avoir fait son entrée dans Florence, « armé, lui et son cheval, avec la lance sur la cuisse en signe « de victoire (2), » Charles prétendit la traiter en place conquise. La seigneurie s'était entourée de chefs de bandes; chacun des nobles et des principaux bourgeois avait appelé les hommes de la campagne, tellement qu'au moment où Charles se flattait de faire signer la capitulation, Pierre Capponi, à qui il en montrait les articles, les repoussa fièrement, et s'écria, en réponse à ses menaces : *Eh bien! faites sonner vos trompettes, nous sonnerons nos cloches.*

Les Français, à qui il faut savoir résister, pensèrent que tant de hardiesse ne pouvait provenir que de grandes forces, et dès lors ils se prêtèrent à des conditions raisonnables. On vit bien alors que le

(1) Corio.
(2) Guicciardini.

souffle de la liberté n'était pas éteint dans le peuple, puisqu'il put, 1494.
sans la politique compliquée des Médicis, obtenir un accord assez honorable, quoique déguisé sous des termes de soumission.

Charles poursuivit sa marche vers la Romagne. Les seigneurs de cette contrée, devenus des chefs de bandes (*condottieri*), après avoir désolé l'Italie par leurs ambitions rivales, la ruinaient en se vendant à l'ambition d'autrui; ils avaient occupé des places jusqu'aux portes de Rome. Chacun d'eux fit donc alors son traité à part; les Colonne notamment se déclarèrent pour la France. La populace allait criant *La paix, la paix!* les Napolitains qui étaient à Rome prirent la fuite; beaucoup de personnes, et entre autres Julien de la Rovère, exhortaient Charles à convoquer un concile et à déposer un pontife indigne. Alexandre VI parvint cependant à gagner les bonnes grâces du roi.

Il avait entre ses mains le prince Zizim, qui avait des droits au trône ottoman. Bajazet lui avait demandé plusieurs fois en vain de lui livrer ce prétendant, en lui promettant des trésors pour lui et ses fils, lui offrant même la tunique du Sauveur. Charles avait grande hâte de le tenir en son pouvoir, afin de s'en faire un prétexte pour déclarer la guerre au Grand-Seigneur. Alexandre, ne pouvant lui opposer un refus, lui livra ce malheureux prince, mais après l'avoir fait empoisonner; ce fut au moins le bruit du temps : il fit ensuite publier en trois langues une indulgence plénière pour l'armée d'invasion.

Après s'être arrêté un mois à Rome, Charles marcha sur Naples. La férocité de ses guerriers, qui, dans les places frontières, exterminait des populations entières, et s'assouvissait sur les hôpitaux quand elle ne trouvait pas d'autre pâture, avait abattu le courage des Italiens et paralysé leurs moyens de défense, comme lorsqu'un assassin pénètre, le poignard à la main, au milieu d'une causerie de famille. Aussi, ne montrant « ni énergie, ni courage, ni jugement, ni désir de gloire ou de puissance, ni fidélité(1), » ils ne savaient que fuir. Alphonse, perdant tout espoir au milieu de ces revers, prit le parti de la retraite, et se fit moine. Ferdinand son fils, dont les armes avaient été malheureuses contre les Français au moment de leur première apparition, voyant éclater partout des trahisons, le peuple s'insurger, et le capitaine Jacques Trivulzio déserter son

(1) GUICCIARDINI.

1495. service pour celui de France, se réfugia dans l'île d'Ischia, en s'écriant avec le Psalmiste : *Si le Seigneur ne garde pas la ville, c'est en vain que se fatiguent ses défenseurs.*

22 février. Charles, plus heureux que César, vint et vainquit avant d'avoir vu l'ennemi ; il fit son entrée à Naples avec le manteau impérial et le globe d'or, pour annoncer ses projets sur Constantinople. Il se proposait, en effet, de mettre à la voile d'Otrante pour débarquer à Valone dans la haute Albanie, où les Esclavons, les Albanais et les Grecs devaient lui tendre la main ; l'archevêque de Durazzo avait réuni des armes et des troupes ; en Thessalie, cinq mille hommes n'attendaient que le signal. Mais les Vénitiens tenaient le sultan informé des préparatifs de son ennemi et des trames de ses sujets, qui les expièrent au prix de leur sang.

Cependant les Français, une fois entrés dans le royaume, déployèrent toute l'insolence d'une prompte victoire, aigrissant les Italiens, qui se virent insultés, dépouillés, conspués. Les partisans même des Angevins, après s'être flattés de l'espoir de se relever, pâtissaient des souffrances communes. Charles, occupé de joutes et d'intrigues amoureuses, mécontentait les nobles en abattant la juridiction féodale, restée tout entière dans le pays, et en préposant des Français au commandement des villes et des forteresses. Ses gens, qui avaient trouvé de l'argent, des femmes, des plaisirs, s'abandonnaient à toute espèce de licence ; puis, épuisés par les débauches et rassasiés d'or, ils aspiraient à retourner dans leur patrie pour y raconter leurs prouesses, ce qui, pour des Français, n'est pas moins important que de les accomplir.

En attendant, chaque jour apportait de mauvaises nouvelles du dehors ; et Charles put apprendre qu'une invasion qui n'est pas disputée n'est pas une conquête, et que la possession seule affermit les conquêtes.

A Florence, après l'expulsion des Médicis, la *Balìa* voulut mettre à la tête du gouvernement leurs cousins issus de Laurent, frère de Côme l'Ancien, famille populaire ; mais d'autres, et en particulier Savonarole, désiraient la démocratie. Le crédit de ce religieux, qui n'avait cessé de prêcher contre les Médicis et de menacer la ville du plus grand des fléaux, de la domination étrangère, s'était immensément accru depuis que ses prophéties s'étaient vérifiées. Le parti des *piagnoni* ou des *frateschi* prit donc le dessus : c'étaient des démocrates sans doute, mais qui se propo-

saient pour modèle Venise, dont la constitution était alors considérée comme un chef-d'œuvre où la morale, la religion et la liberté se trouvaient réunies. Les principaux parmi les *piagnoni* étaient François Valori et Paul Antoine Soderini, tandis que Gui-Antoine Vespucci était à la tête des oligarques, qui, habitués à exercer les commandements, les magistratures, autant que désireux de les conserver, étaient désignés par les noms de *compagnacci* (mauvais compagnons) et d'*arrabbiati* (enragés), à cause de leurs vociférations contre la versatilité et l'imprudence de la plèbe. Les *palleschi* (*boulistes*, parce que l'écusson des Médicis portait les sept boules) ou *bigi* (gris), fauteurs de cette famille, ou plutôt opposés à une réforme dans les coutumes, se rapprochaient par moments des *piagnoni*, parce qu'ils étaient les adversaires de la *Balìa*. 1495.

Ce corps avait été renouvelé selon l'ancien mode, c'est-à-dire, par l'élection du peuple assemblé sur la place; et parmi les vingt scrutateurs (*accoppiatori*) destinés à *tener le borse*, c'est-à-dire, à faire l'élection, s'était trouvé Laurent de Médicis, bourgeois (*popolano*). L'autorité demeurait ainsi restreinte entre un petit nombre d'individus qui toutefois, ne pouvant pas se mettre d'accord, et procédant à des ballottages sans fin, perdaient toute influence. Savonarole, qui fulminait contre eux, fit triompher enfin la proposition d'admettre dans l'assemblée générale tous ceux dont le père, l'aïeul et le bisaïeul avaient joui des droits de citoyens. Son triomphe fut exempt de toute tache; car en déclarant qu'il rendait pour la première fois les élections populaires, le moine proclama une amnistie entière.

Pise procéda aussi à une réforme, en effaçant les traces de la domination florentine. Montepulciano s'en affranchit également. Mais quoique Charles VIII ne montrât aucun égard aux Florentins et négociât avec Pierre de Médicis, ils lui restèrent dévoués, à la suggestion de Savonarole, et n'osèrent prendre parti avec les autres mécontents.

Les Français avaient encouru, en effet, l'aversion générale dans le reste de l'Italie, du moment où l'on craignit qu'ils ne voulussent y dominer. Ludovic le More, satisfait dans son ambition, s'aperçut bientôt que le trône n'est pas un poste où l'on puisse reposer : prenant ombrage et des droits que le duc d'Orléans mettait en avant sur le Milanais comme descendant de Valentine Visconti, et de la faveur que Jacques Trivulzio, son ennemi, et les bannis de

1495. Gênes avaient acquise auprès de Charles, il songea à se mettre sur ses gardes. Maximilien se trouvait lésé dans ses droits impériaux; Ferdinand le Catholique redoutait les prétentions de la maison d'Anjou sur la Sicile.

Venise, profitant de ces dispositions, négocia une ligue entre les mécontents, et obtint des subsides du duc lui-même, sans que Charles réussît à y apporter obstacle. Il était cependant averti de ces menées par Philippe de Comines, qui, héritier de la politique de Louis XI, veillait de Venise, où il était, sur les étourderies du jeune roi. Alexandre VI donnait à Charles des paroles, au lieu de l'investiture du royaume de Naples, où se relevait la bannière d'Aragon. Le peuple avait conçu de l'horreur pour cette soldatesque pillarde et dissolue; en France même on voyait de mauvais œil une expédition qui compromettait, pour des intérêts privés et non dans un but national, les forces du pays au dehors et sa tranquillité au dedans.

20 mai. Charles songea donc à regagner ses États, en laissant un vice-roi à Naples et des commandants dans les places; ce qui, en démembrant son armée, lui rendait la défense du pays impossible et compromettait sa retraite. Ayant traversé Rome sans oser punir la perfidie d'Alexandre VI, il entra sur le territoire des Florentins, qu'il trouva sous les armes. Savonarole, qui lui avait conservé leur fidélité, lui reprocha avec franchise sa mauvaise foi et les excès de son armée, ce qui l'avait fait échouer dans la mission que Dieu lui avait confiée, et il le menaça du châtiment céleste. Il sembla qu'il eût prédit la mort du Dauphin, qui arriva peu de jours après.

Charles, que les siens détournèrent de revendre à Florence la liberté de Pise et de Sienne, après l'avoir déjà vendue à ces deux villes, quitta la Toscane; mais les confédérés italiens lui barrèrent le passage à Fornoue (Fornovo), sur le Taro, avec des forces nombreuses. Le péril parut si imminent, que neuf guerriers se vêtirent comme le roi pour détourner les coups dirigés contre sa personne, et lui-même fit un vœu à saint Denis et à saint Martin. Mais les Italiens, montés sur des chevaux plus faibles que ceux des Français, et couverts d'armes plus pesantes, tombaient à terre sous le choc, et, une fois renversés, ils étaient égorgés par les valets; l'infanterie ne pouvait résister aux hallebardiers suisses et à la furie française; puis Trivulzio connaissait la nature de la cavalerie dalmate et épirote, qui faisait la force des Vénitiens; il abandonna les bagages à

Combat de Fornoue.

6 juillet.

leur avidité ; les *stradiots* se jetèrent donc sur cette proie, les fantassins à leur suite, et la déroute fut bientôt complète. Le combat, qui ne dura pas plus d'une heure, fut très-sanglant, les Français ne faisant point quartier, et se hâtant même d'éventrer les prisonniers, dans la pensée qu'ils avaient avalé leur or pour le soustraire à la rapacité de l'ennemi. Toutefois, Charles s'estima heureux de pouvoir continuer sa marche au plus vite à travers le pays ennemi, et par les plus grandes chaleurs de l'été. Une portion de l'armée, qui, sous la conduite de Louis d'Orléans, s'était avancée sur le Milanais, se trouva vigoureusement assiégée dans Novare (1) ; elle y endura toutes les souffrances de la faim jusqu'au moment où Charles, ne pouvant la dégager par les armes, y réussit par des négociations. Sur ces entrefaites, les Suisses à sa solde, trompés dans leur espoir de faire du butin, se jetèrent sur le camp français ; le roi se sauva à grand'peine en recourant à la fuite, et en promettant un demi-million de francs à ces amis, plus incommodes que des ennemis. 1495.

Ferdinand reparut à Naples, où le peuple le désirait parce qu'il n'y était plus : les Français y furent massacrés tumultueusement par les rues. Prosper Colonne, Alphonse d'Avalos, marquis de Pescaire, Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, rendaient de plus en plus difficile la position de l'armée, dont la peste, pour surcroît de maux, décimait les rangs. Enfin, ne recevant pas de secours de France, elle se vit obligée de capituler. 20 juillet.

Telle fut l'issue de l'expédition de Charles VIII, expédition suggérée par une vanité puérile, conduite follement, et terminée sans autre résultat que d'avoir épuisé l'armée et les finances. Les effets en furent nombreux et déplorables pour l'Italie. Jamais la diplomatie n'avait intrigué avec tant d'activité ; les haines intérieures s'aigrirent, et cherchèrent à s'appuyer sur les étrangers, qui, sûrs de trouver faveur sur le sol italien, fixèrent leurs regards de ce côté, dans des idées de conquête.

Ferdinand d'Aragon mourut à l'âge de vingt-neuf ans, avant d'avoir perdu l'affection des siens, et eut pour successeur son oncle Frédéric, déjà cher à ses sujets, et qui chercha à assoupir parmi eux les jalousies et les haines. Charles VIII consentit, moyennant le payement d'une somme considérable, à restituer aux Florentins les 1496. 7 octobre.

(1) Le duc d'Orléans y fit frapper la première monnaie obsidionale en cuir.

1496. places qu'il avait occupées; mais ce fait réveilla les jalousies : les Vénitiens soutinrent Pise, et les combats continuèrent entre ceux qui venaient de souffrir de la guerre étrangère, avec la férocité qu'elle leur avait enseignée.

Ludovic le More, qui se faisait honneur d'avoir appelé et repoussé les Français par son astuce, puni et relevé les princes aragonais, se ménageait de nouvelles chances; et, afin de continuer la guerre en conservant ses avantages, il invita Maximilien à venir se faire couronner. Ce prince, qui, toujours dénué d'argent et embarrassé de ses propres affaires, aimait à se mêler de celles d'autrui, prêta l'oreille aux suggestions de son oncle; mais il vint en Italie avec si peu de forces, qu'il se trouva hors d'état de réduire à l'obéissance ceux qui ne voulurent pas se soumettre : honteux lui-même de son impuissance, il cherchait les routes détournées, en évitant les villes. Les Italiens confédérés contre Florence lui fournirent quelque argent et des troupes : il put alors passer à Pise et assiéger Livourne; mais bientôt il fut obligé de retourner en Allemagne, laissant de lui en Italie une idée de plus en plus défavorable.

Pierre de Médicis, qui n'avait pas su profiter de la faveur de Charles pour rentrer dans Florence, essaya alors par deux fois d'y parvenir avec l'aide des chefs de bandes romagnols et des intelligences intérieures. Le gonfalonier Bernard de Néro et d'autres encore,
1497. 21 août. accusés d'avoir trempé dans le complot, furent condamnés à mort.

Malheur au parti libéral qui se voit contraint de recourir à l'effusion du sang ! Les *piagnoni*, qui avaient été poussés à cette condamnation, déchurent dans l'opinion. Savonarole parut un intrigant, dont les passions donnaient un démenti à ses paroles, et qui avait sottement annoncé comme un envoyé de Dieu cet inconstant et im-
Perte de Savonarole. bécile Charles VIII. Un plus grand crime pesait sur lui : nous voulons dire la hardiesse avec laquelle il flétrissait les forfaits commis par la famille du pontife, où les scandales se multipliaient, et où un frère en tuait un autre pour n'avoir point de rival dans l'amour de sa sœur. Alexandre VI lui intenta donc un procès d'hérésie, lui défendit la prédication, et excita contre lui les partisans des Médicis, les oligarques, et la jalousie des autres classes. Le moine protesta contre l'injuste condamnation dont il était l'objet (1), et continua de prêcher,

(1) Savonarole écrivit au pape Alexandre : *Dignetur sanctitas vestra mihi significare quid ex omnibus quæ scripsi vel dixi sit revocandum, et ego id libentissime faciam.* 20 septembre 1497.

d'autant plus écouté que les *compagnacci* le raillaient et que les augustins lui lançaient l'anathème. François de Pouille, frère mi- 1498.
neur, le défia de prouver la vérité de ses prédications par un miracle (1), offrant d'entrer avec lui dans le feu, et stipulant que toute croyance serait due à celui qui en sortirait sain et sauf. On peut juger si la multitude accueillit avec joie l'espérance d'un pareil spectacle. Savonarole refusa cette épreuve impie; mais Dominique de Pescia, son élève, offrit de la subir. Le bûcher préparé, Savonarole exigea que son champion y entrât avec l'hostie consacrée : les franciscains s'y refusèrent obstinément. La journée se passa dans ces débats, et le soir une pluie torrentielle dispersa la foule.

L'enthousiasme déçu se convertit en colère et en désir de vengeance. Le frère Jérôme fut insulté; la seigneurie put désormais le laisser arrêter sans crainte et mettre en jugement. Quinze de ses ennemis lui furent donnés pour juges. On le mit à la torture, pour lui faire rétracter comme mensongères ses révélations; mais il démentit, au contraire, les calomnies, et soutint qu'il ne se croyait point inspiré, qu'il se fondait uniquement sur les saintes Écritures, et qu'il n'était mû ni par la cupidité ni par l'ambition, mais par le désir de déterminer la convocation d'un concile, afin que les coutumes fussent réformées, à l'exemple des temps apostoliques. Condamné au feu avec frère Dominique et frère Sylvestre Maruffi, lorsque l'évêque déclara, en les dégradant, qu'il les séparait de l'Église comme hérétiques, *De l'Église militante*, ajouta Savonarole. Et il expira avec la confiance d'entrer dans l'Église triomphante.

Ce ne fut pas un meurtre religieux, mais un meurtre tout politique; 23 mars.
et, tandis qu'il était maudit par quelques-uns comme un imposteur et un démagogue, d'autres le vénéraient comme un saint. On vit soudain « paraître des écrits, des peintures significatives, des mé- « dailles, où il était décoré des titres les plus glorieux (2). » Peu de temps après, le pinceau de Raphaël lui donnait place dans le Vatican parmi les docteurs de l'Église; son portrait figurait, à Sainte-Marie Nouvelle, dans l'une des lunettes où sont représentés le Christ prêchant et la naissance de saint Dominique. Catherine des Ricci l'invoquait dans ses prières; ce qui fut cause que, lorsqu'il fut question de la béatifier, on se remit à discuter sur l'innocence du frère Jérôme; et saint Philippe de Néri, qui conservait son portrait dans

(1) Charles VIII lui avait dit aussi : *Faites-moi un petit miracle.*
(2) BARTHOLI.



sa chambre, priait Dieu que sa mémoire ne fût pas réprouvée. Elle ne le fut pas, en effet : loin de là, ses images se répandirent et se gardèrent dans les maisons, ainsi que des médailles où le titre de docteur et de martyr lui était décerné ; enfin, pendant plus de deux siècles, au jour anniversaire de son supplice, les jeunes gens jonchaient de fleurs le lieu souillé par cet acte d'iniquité (1).

CHAPITRE IV.

LOUIS XII. — LES BORGIA. — JULES II.

1498. 7 avril. Le jour où le jugement de Dieu par le feu devait se faire à Florence, Charles VIII mourait à Paris âgé seulement de vingt-huit ans, laissant le souvenir d'un prince libertin, insouciant, ambitieux et changeant. Il eut pour successeur Louis XII, qui, peu estimable comme duc d'Orléans, élevé dans la débauche et les excès, peut-être parce que Louis XI, son beau-père, aurait désiré le réduire à un état de nullité, changea de nature en montant sur le trône, et protégea les droits du plus grand nombre, tellement qu'il fut surnommé le Père du peuple, ou, par une dérision qui tourne à sa louange, le Père des roturiers. Nous parlerons ailleurs de ce qu'il fit pour la France. En ce qui concerne l'Italie, il manifesta, en prenant le titre de roi des Deux-Siciles et de Jérusalem, et celui de duc de Milan, l'intention de soutenir ses prétentions comme descendant de Valentine Visconti et comme héritier du prince d'Anjou (2). Il y

(1) La *Vie de Savonarole* par BURLAMACHI fut publiée en 1764 à Lucques, dans les *Miscellanei del Baluzio*. Sur la critique d'un Florentin, il soutint par de nouveaux arguments son apologie, et commenta même le procès de Savonarole (tom. IV, 521.) — François Mayer a publié, en 1836, plusieurs lettres d'Alexandre VI, en faisant de Savonarole un précurseur et un émule de Luther. — P. J. Carle, dans son *Historie de fra H. Savonarola*, en fait un saint aux prises avec les mauvaises passions du temps, un martyr de la vérité et de la vertu : orthodoxe en théologie, modéré dans la politique, il attaqua les vices, qui ne savent jamais pardonner. — Champollion-Figeac a publié dans les *Documents inédits sur l'histoire de France* une lettre de Louis XII à la seigneurie de Florence, pour obtenir un sursis à tout arrêt prononcé contre Savonarole avant que le roi eût fait connaître son opinion.

(2) Louis, second fils de Charles V, épousa Valentine Visconti, dont il eut deux fils, Charles, souche de la maison d'Orléans, et Jean, de celle d'Angoulême, qui parvinrent successivement au trône. Louis XII était fils de Charles.

était poussé par la politique tant intérieure qu'extérieure. La guerre fut toujours considérée par les rois de France comme nécessaire pour éblouir, pour occuper au dehors les forces inquiètes de la nation, et pour protéger leurs frontières mieux que par des forteresses. D'un autre côté, si Louis XII eût laissé subsister les petites puissances d'Italie, elles auraient fini par l'accabler.

Parmi ces puissances prédominait alors Ludovic le More. D'un esprit très-actif et d'une âme très-basse, il aimait les lettres, et appela à sa cour des savants, des historiens, des poëtes renommés à cette époque, et oubliés aujourd'hui. Il en forma une académie de beaux-arts et de sciences, érigea un théâtre et fonda des écoles ; ce en quoi il fut imité par d'autres, notamment par Barthélemy Calchi, Thomas Grassi et Thomas Piatti. Il étendit la culture du mûrier, accrut l'édifice de l'université de Pavie, et commença à Milan le lazaret (1489), probablement sur les plans de Bramante. Cet architecte, qu'il avait attiré près de lui par de fortes pensions, construisit alors la tribune et la coupole de l'église *delle Grazie*, le vestibule de Saint-Celse, l'église de Saint-Satyre et le cloître de Saint-Ambroise ; en même temps Léonard de Vinci peignait son admirable Cène dans le réfectoire des Grazie, appliquait dans le nouveau canal de la Martesana les soutiens que nous appelons conques, et fondait une école d'où sortirent les Luini, César de Sesto, Lomazzo, Marc d'Ogionno, Salaini, Boltraffi.

Incomplet dans ses bonnes comme dans ses mauvaises qualités, le More se confiait dans son habileté politique pour pouvoir diriger à son gré les affaires de l'Italie. Effrayé maintenant de prétentions dont il ne s'était pas inquiété lorsqu'il avait appelé les Français en Italie, il accumulait les traités et les alliances ; il tâchait d'empêcher que les Florentins ne s'entendissent avec Venise, et ne lui abandonnassent Pise. Mais les Vénitiens, imitant ce qu'ils avaient hautement réprouvé de sa part, n'hésitèrent pas à s'arranger avec le roi de France en le reconnaissant duc de Milan, moyennant la cession de Crémone et de la Géradadda. D'un autre côté, ce roi, afin d'obtenir la dissolution de son union détestée avec Jeanne de France, et de pouvoir épouser la veuve de son prédécesseur, héritière de la Bretagne, se mit à caresser Alexandre VI.

La guerre ne se faisait plus désormais en Italie que par les chefs de bandes ou condottieri. Indépendamment du célèbre Jean-Jacques Trivulzio, Baglione, Marc Martinengo de Brescia, Galéas

de San Severino, Appiano de Piombino, Charles Orsini, Barthélemy d'Alviano, Paul Vitelli de Civita de Castello, qui fut décapité comme traître par les Florentins, étaient en grande réputation de vaillance.

Ludovic le More avait le plus grand besoin d'eux ; mais Trivulzio s'était déclaré son ennemi mortel ; San Severino, son général, avait déserté les drapeaux ; les autres étaient obligés de demeurer chez eux, pour défendre leurs foyers contre le duc de Valentinois. Parmi ses alliés, Maximilien, que les Italiens appelaient *Court d'argent*, était occupé à opprimer les Suisses : et d'ailleurs qu'y avait-il à attendre de ce prince ? Frédéric, roi de Naples, songeait à remédier aux désastres que le pays avait soufferts ; Bajazet seul, dont le More excita la défiance contre Venise et la France, envoya dans le Frioul Scander, bacha de Bosnie, qui ravagea le pays jusqu'à la Livenza, en massacrant tout ce qu'il fit de prisonniers.

Ce fut un nouveau motif de haine contre cet agitateur perpétuel de l'Italie : aussi, lorsque les Français y descendirent sous le commandement de Trivulzio, le peuple, accablé d'impôts et fatigué de cette ambition tortueuse, tua-t-il le ministre des finances, l'objet habituel des malédictions des Milanais ; et Ludovic le More, dénué d'assistance et de conseils, après avoir approvisionné le château de Milan, s'enfuit en Allemagne par la Valteline. Alors le peuple s'insurgea de tous côtés : le roi Louis XII arriva quand tout était consommé ; et le château lui ayant été livré par trahison, il entra dans Milan, célébré comme un messager de paix et de liberté.

Il restitua aux nobles le droit de chasse que les Sforza s'étaient réservé, affranchit les prélats de l'obligation de fournir chacun un bœuf pour la table ducale, augmenta le traitement des professeurs, accueillit les gens de lettres et les artistes, et arma des chevaliers. Il substitua au conseil secret un sénat composé de deux prélats, de quatre militaires et de onze personnages de robe, nommés à vie, sous la présidence d'un grand chancelier ; tribunal suprême qui pouvait suspendre les décrets royaux, à l'imitation du parlement de France.

Trivulzio était connu pour son orgueil et son implacable sévérité militaire. Chargé en 1483, dans l'armée de la ligue, de réprimer les maraudeurs, il en envoya plusieurs au gibet. Les soldats, irrités de cette rigueur inaccoutumée, firent entre eux une association, en tête de laquelle ils mirent un pape avec des cardinaux, des archevêques, des évêques de leur création ; et chaque fois que le cri

de *Falcetta* (petite faux) était poussé, ils devaient prendre les armes et courir sus à ceux qui leur feraient obstacle. Ils s'en allaient ainsi, mettant à sac et à rançon le pays environnant. Trivulzio, afin de dissiper les membres de cette ligue assassine, alla jusqu'à en égorger de ses propres mains. Telles étaient les armées, tels les capitaines de ce temps.

On reproche à Trivulzio d'avoir servi les étrangers contre sa patrie, comme si les condottieri avaient eu d'autre loyauté que d'obéir à celui dont ils étaient les stipendiés. Peut-être épargna-t-il à sa patrie quelques ravages et des impositions trop onéreuses; mais nommé gouverneur de la Lombardie, avec pouvoir de mettre sur pied quatre cents lances italiennes commandées par des hommes de son choix, il se laissa entraîner aux rancunes de l'exil. Il favorisa impitoyablement le parti guelfe, et ne se souvint plus, après la victoire, de ceux à qui il était redevable de son élévation (1). Tous les nobles donc ne cessaient de se plaindre de sa dureté, et regrettaient le régime déchu. 1500.

Cependant Ludovic le More, voyant que Maximilien ne visait qu'à son argent, préféra le dépenser pour solder des troupes dans la Suisse, magasin commun et inépuisable, où chaque parti s'approvisionnait de hallebardes. En ayant recruté un bon nombre, il repassa les Alpes pour chasser les Français, toujours désirés de loin et détestés de près comme maîtres. Le maréchal Trivulzio, maudit et insulté, se retira en massacrant; et Ludovic le More rentra applaudi, en février, dans cette Lombardie dont il s'éloignait exécré en novembre. Dira-t-on que le peuple est léger? Mais il désire être mieux, et croit ceux qui lui promettent de le soulager : quand il se voit trompé, il ajoute à la haine des institutions qui n'ont pas été améliorées le désir de se venger de ceux qui l'ont trahi. A qui la faute?

Le More fut bientôt entouré des petits princes rentrés dans leurs fiefs confisqués par les Français, et il se fortifia par des alliances. Mais Louis XII en fit autant; et, après s'être assuré l'amitié des Suisses, l'unique infanterie d'alors, il les amena à rappeler les hommes qui étaient au service de Sforza. C'était briser l'épée dans les mains d'un combattant; et, en effet, le More, vaincu, fut forcé de se réfugier dans Novare. Comme il en sortait travesti avec la garnison suisse, il fut reconnu et conduit à Loches, où il put méditer, 1500. Avril.

(1) Ces fautes sont avouées par Rosmini son panégyriste, l. XIII.

pendant les dix autres années de sa vie qu'il y resta prisonnier, sur les tristes résultats de sa politique versatile. Il conserva néanmoins une si haute idée de son habileté, que, du fond de sa prison, il voulut donner des conseils et régler les destins du monde.

La Lombardie resta donc aux Français, à l'exception de Crémone, abandonnée aux Vénitiens à titre de compensation. Trivulzio, remis à la tête du gouvernement, irrita tellement ses concitoyens, que le roi lui retira ce poste.

Le duc de Valentinois.

Alexandre VI se réjouissait des succès de la France, et non moins que lui César Borgia, qui renonça à la pourpre de cardinal, qu'il avait déshonorée, pour se parer du titre de duc de Valentinois qu'il avait obtenu du roi, et qu'il souilla également. Ce débauché ambitieux, véritable héros du crime, avait coutume de dire : *Ce qui ne se fait pas à midi se fait le soir.* Lorsqu'il avait besoin d'argent, il envoyait assassiner le premier venu ; et personne n'osait demander justice de ses méfaits, dans la crainte de subir le même sort. Il fit jeter dans le Tibre son propre frère, parce qu'il était l'amant préféré de Lucrèce, leur sœur commune. Il tenta d'empoisonner un de ses beaux-frères, et, n'ayant pu y réussir, il entra chez lui et le fit étrangler, sans autrement se cacher ; il égorgea, sous le manteau même d'Alexandre, Peroto, le favori du pontife (1). De pareils excès ne pouvaient naître que dans un pays où les deux autorités se trouvaient réunies; mais ils faisaient sentir combien le

(1) La manière indifférente dont ces forfaits sont racontés dans le journal de Burcard effraye encore plus que les crimes eux-mêmes.

« Le samedi 4 septembre, arriva la nouvelle du mariage conclu entre Alphonse, fils aîné du duc de Ferrare, et la signora Lucrèce Borgia, fille du pape. Le dimanche d'après, ladite dame Lucrèce se rendit à cheval à l'église du Peuple, vêtue de brocart d'or frisé, accompagnée de trois cents chevaux ou environ ; et devant elle chevauchaient quatre évêques. — Le lundi suivant, deux bouffons, dont un à cheval, à qui la dame Lucrèce avait donné une robe de brocart qu'elle avait portée neuve la veille, de la valeur de trois cents ducats, chevauchaient par les rues principales, en criant : *Vive la très-illustre duchesse de Ferrare! vive le pape Alexandre! Vivat, vivat!* L'autre, qui était à pied, et qui avait aussi reçu une robe en don, en criait autant. — Le 9 dudit mois, fut pendue une femme qui avait égorgé son mari. — Le vendredi, arriva au pape la nouvelle que Piombino s'était soumis à son obéissance. — Le dernier dimanche d'octobre au soir, cinquante prostituées honnêtes (*meretrici oneste*), appelées courtisanes, firent un souper avec le duc de Valentinois, dans ses appartements au palais apostolique : après souper.... » On ne peut rapporter le reste, et à peine peut-on le croire.

célibat ecclésiastique avait été un remède opportun, quand le fils d'un prêtre poussait aussi loin l'audace.

Le duc de Valentinois, dont la devise était *César ou rien*, se flattait de parvenir à se constituer un domaine indépendant au milieu des petits princes qui se partageaient la Romagne. Peu de villes y avaient conservé ou recouvré le gouvernement municipal, comme Ancône, Assise, Spolète, Terni, Narni; les autres étaient à la merci de vicaires pontificaux qui promettaient au saint-siége un cens annuel, qu'ils ne payaient pas. Jules-César Varano dominait à Camerino, Jean Fogliano à Fermo, Guidobald de Montefeltro entre la Toscane et les Marches, Vitellozzo Vitelli dans Civita de Castello; Jean de la Rovère, seigneur de Sinigaglia, attendait l'héritage du duché d'Urbin; Pérouse avait pour seigneur Paul Baglioni; Pesaro, Jean Sforza; Imola et Forli, Octavien Riario; Rimini, Pandolphe Malatesta; les Vénitiens soutenaient Astor Manfredi, seigneur de Faenza et de Val de Lamone; à Bologne les Bentivoglio, et à Ferrare le duc Hercule, ne se considéraient nullement comme dépendants du pape, tout en s'intitulant ses vicaires.

La vie féodale se prolongeait parmi ces petits tyrans, mêlée à la culture intellectuelle et aux astuces modernes : ils ouvraient un asile aux gens de lettres ainsi qu'aux rebelles des États voisins; ils fournissaient des cardinaux au sacré collége et des condottieri à ceux qui les payaient; poussés par de petites animosités, voulant soutenir de grandes prétentions avec des moyens restreints, ils avaient recours aux perfidies, aux coups de stylet, aux empoisonnements; et l'opinion acceptait comme apologie du crime l'audace avec laquelle il était commis.

Souvent des bandes d'assassins s'organisaient sur leurs terres; et le seigneur qui se sentait assez fort pour insulter le feudataire s'abandonnait à toute la fureur de ses passions. Un gentilhomme de l'Ombrie écrasa contre la muraille les enfants de son ennemi, égorgea sa femme enceinte, et cloua contre la porte un autre enfant, comme trophée de sa vengeance (1). Oliverotto, élevé par Jean Fogliano, seigneur de Fermo, son oncle maternel, s'en va servir sous Paul Vitelli; après s'être signalé par son courage, il écrit à son oncle, en lui exprimant le désir de se montrer dans sa patrie avec les honneurs qu'il a mérités. Fogliano lui permet de venir

(1) Jos. Ripamonti. *Hist. Medi.*, VII, 667.

avec cent cavaliers, lui prépare une réception solennelle, et lui offre un grand banquet, où sont conviées toutes les autorités de Fermo; mais, au milieu du festin, Oliverotto fait égorger son bienfaiteur et ses convives, puis il se fait proclamer seigneur.

Le territoire de Rome avait encore plus à souffrir, s'il est possible, de la part des Orsini, à l'occident du Tibre, et des Colonne au levant: les premiers étaient guelfes, les seconds gibelins; les uns et les autres exerçaient leur valeur à des vengeances privées, quand ils ne pouvaient la mettre à la solde des étrangers; et, se tenant les armes à la main sous les yeux du pontife, ils le considéraient comme faible et impuissant (1). Les terres étaient continuellement dévastées; et les cultivateurs, en petit nombre, contraints de se réfugier dans des places murées, laissaient la désolation et le mauvais air envahir la campagne.

Au milieu des haines, des désordres et du mécontentement populaire, Alexandre espéra pouvoir, à l'imitation de Sixte IV et de Louis XI, réduire les petites souverainetés en une seule, comme le comportait l'ordre de choses qui succédait à celui du moyen âge. Il songea en conséquence à se faire un appui de la faveur du peuple, César Borgia répétant que celui qui veut dompter les grands doit faire beaucoup pour les petits. Des inspecteurs des prisons furent donc institués pour écouter les griefs de ceux qui seraient détenus injustement; quatre juges furent aussi chargés de rétablir l'autorité de la justice dans Rome, où, tant qu'il occupa le siége pontifical, la famine ne se fit point sentir, et jamais l'artisan ne fut fraudé de son salaire.

Heureux s'il n'eût employé que de pareils moyens! Mais il pensa que la perfidie et les cruautés étaient permises pour arriver à ses fins: il vendit son alliance aux autres puissants à prix d'argent et de mariages; il sema l'inimitié entre les petits seigneurs, pour pouvoir les écraser les uns après les autres. Il commença par chasser d'Imola et de Forli les neveux du pape Sixte IV; ensuite il s'allia avec les Orsini pour dompter les Sforza de Pesaro, les Malatesta, les Manfredi; puis, lorsqu'il eut occupé leurs places fortes, il se tourna contre les Orsini; et, après les avoir abattus, il prit à sa solde tous les petits seigneurs.

Il se servait, pour accomplir cette œuvre ambitieuse, du bras de

(1) MACHIAVEL.

son fils, qui, résolu à s'élever, ne regardait pas aux moyens, persuadé que le succès lui ferait pardonner l'iniquité des voies qu'il aurait suivies pour y atteindre. C'était aussi la manière de penser du père; et l'on disait proverbialement que le pape n'exécutait jamais ce qu'il disait, et qu'au contraire le duc de Valentinois ne disait jamais ce qu'il exécutait.

César Borgia, s'étant fait aussi *condottiere*, attira sous ses drapeaux, par l'appât d'une solde plus forte, les mercenaires qui étaient au service des Orsini et des Colonne; il trouva de plus un aide puissant dans l'appui du roi Louis XII, qui lui fournit des soldats, et déclara qu'il considérait comme faite à lui-même toute hostilité contre le duc de Valentinois. Déjà toute la Romagne était en son pouvoir, à l'exception de Bologne; Alexandre distribua alors douze chapeaux de cardinaux à ses créatures, et fit déclarer son fils duc de Romagne par ceux qu'il venait de revêtir de la pourpre.

Le nouveau duc voulut bien mériter du pays en lui rendant la sécurité. Des supplices horribles et inattendus détruisirent les bandits et les révoltés; mais Romire d'Arco, ministre de cette justice impitoyable, fut lui-même traîné à l'échafaud et écartelé.

Son ambition lui fit alors jeter les yeux sur la Toscane, le Bolonais, les Marches et le duché d'Urbin, et il s'apprêta à mettre la main dessus avec sa rapidité habituelle, aidé des secours de l'étranger; mais Bentivoglio s'abrita sous la protection du roi de France. Alors le duc de Valentinois lui révéla ses trames avec les Marescotti, et Bentivoglio obligea son fils et les fils des principaux nobles bolonais à massacrer tous les membres et tous les adhérents de cette puissante famille, qui se trouvaient à Bologne.

En Toscane, Sienne avait accordé une grande autorité au capitaine d'aventure Pandolphe Pétrucci, qui gouvernait avec sévérité, mais avec modération, en citoyen et non en maître: effrayé du danger qui le menaçait, il acheta la protection de Louis XII. Florence était restée ruinée par la guerre malheureuse contre Pise, qu'elle n'avait jamais pu subjuguer; par l'amitié incertaine du roi de France, par les rivalités de tous ses voisins, et par les intrigues des Médicis, qui machinaient toujours leur rétablissement. Louis XII lui fournit des troupes pour soumettre Pise; mais les Pisans conduisirent ses ambassadeurs devant la statue de Charles VIII, en les suppliant de ne pas vouloir détruire l'œuvre de leur bon roi; et au même instant s'avancèrent cinq cents jeunes filles vêtues de

blanc et les cheveux épars, qui supplièrent les Français, comme défenseurs des orphelins et comme champions des dames, de ne pas mettre en péril la pudeur de tant d'honnêtes filles; puis elles se mirent à chanter devant une image de la Vierge d'une manière si touchante, qu'il n'y avait pas un Français qui ne versât des larmes. Le capitaine Beaumont eut beau s'obstiner à vouloir assiéger avec des Français cette amie de la France, l'armée se débanda. Aussitôt les dames de Pise sortirent de la ville pour chercher dans les bois et dans les champs les malades et les blessés, qu'elles transportèrent dans la ville, en les consolant et en les prenant sous leur protection (1).

1501. A peine Florence, après avoir conclu une trêve avec ses voisins, eut-elle congédié les bandes qu'elle avait à sa solde, que le duc de Valentinois acheta leurs services, comme pour aider dans son expédition de Naples le roi Louis XII, dont il devait rejoindre l'armée à Piombino. Il demanda en conséquence le passage à Florence; mais il ne fut pas plutôt entré sur son territoire, qu'il exigea d'elle le payement de trente-six mille ducats. Ayant alors assailli Piombino, que tenait Jacques d'Appiano, il s'en empara; conquête dont le pape conçut une telle satisfaction, qu'il vint en personne jouir de ce triomphe.

Cependant Louis XII, profitant peu de l'exemple de son prédécesseur, songeait à Naples, où les Français avaient une tache à effacer : au lieu d'accepter les larges propositions de Frédéric, il préféra traiter avec Ferdinand le Catholique, toujours avide de posséder ce royaume; et il fut convenu entre eux à Grenade qu'ils se le partageraient. Le monarque espagnol, fidèle à sa politique, envoya à Naples Gonzalve de Cordoue : Frédéric le reçut avec la confiance d'un parent et d'un allié, sans soupçonner une trahison; mais, surpris lorsqu'il s'y attendait le moins, il eut à peine le temps de s'enfuir à Ischia, où il renonça à tous ses droits au trône, en stipulant une amnistie pour ceux qui lui étaient restés fidèles, et le comté d'Anjou pour lui-même. Son fils se défendait encore dans Tarente. Le *grand capitaine* jura sur l'hostie de respecter sa liberté; mais à peine ce prince lui eut-il remis la place, qu'il l'envoya prisonnier en Espagne pour toute sa vie.

Ferdinand le Catholique avait donné à entendre au pape que cette conquête lui était nécessaire pour marcher contre les Turcs.

(1) JEAN D'AUTUN.

Les peuples se trouvèrent sans moyens de résistance, exposés à tout souffrir des infâmes débauches de Borgia et des cruautés d'une soldatesque aguerrie au massacre des Américains. Français, Espagnols, condottieri italiens, rivalisèrent de vaillance et d'inutiles prouesses, tant en bataille rangée que dans des défis particuliers : dans le célèbre combat de Barletta, par exemple, où treize champions italiens soutinrent, contre autant de Français, que leur nation ne le cédait à aucune en courage. Mais c'est là une chose qu'il faut démontrer en rase campagne et par un succès national.

Malgré la valeur de Louis d'Armagnac, duc de Nemours, commandant des troupes françaises, Gonzalve fit triompher les Espagnols, et il remporta à Cérignoles une victoire mémorable. Pendant ce temps on négociait la paix, et l'on convenait de donner le royaume de Naples au jeune Charles d'Autriche, né de la fille de Ferdinand et du fils de Maximilien. Le *bon Louis*, se confiant dans les termes des traités, ordonna à Louis d'Armagnac de cesser les hostilités. Alors Gonzalve, protestant qu'il n'avait pas reçu d'ordres, mais en réalité complice de la trahison de son maître, se mit en possession de tout le royaume, et les efforts de Louis pour regagner le terrain perdu demeurèrent inutiles. C'est ainsi que cette perfidie italienne tant vantée succombait encore sous la bonne foi allemande, la grossière franchise suisse, l'honneur français et la loyauté castillane. 1519. 28 avril.

Ceux qui s'étaient honteusement partagé un royaume qui appartenait à un autre en vinrent bientôt à se quereller pour les limites de leurs possessions ; et Gonzalve prétendit avoir la Capitanate, où le passage annuel des troupeaux pour aller hiverner dans la Pouille produisait jusqu'à deux cent mille ducats de péage.

L'empereur Maximilien, toujours prêt à promettre à quiconque le payait, et incapable de rien terminer, n'avait fait qu'augmenter les embarras. Il refusait au roi de France l'investiture du duché de Milan, et faisait des préparatifs pour aller recevoir la couronne à Rome et pour une croisade contre les Turcs ; car, dans ce siècle, la croisade était le préambule de tous les traités, le thème de toutes les harangues ; les grands tiraient parti de cette idée, et les politiques s'en riaient (1).

(1) Machiavel écrit à Guicciardini, à la date du 18 mai 1521 : « Je lui réponds en peu de mots et mal ajustés, me fondant sur le déluge qui doit venir, ou sur le Turc qui doit passer, ou m'enquérant s'il serait bien de faire la croisade en ce moment ; et semblables balivernes de tréteaux. »

Tout venait en aide au duc de Valentinois pour lui faire mener à fin ses audacieux projets. Il avait épousé une fille du roi de Navarre, et donné en mariage à Alphonse d'Este sa sœur Lucrèce. Cette femme, déshonorée par de lubriques exploits et par un double inceste, reçut d'Alexandre VI l'autorité suprême pour gouverner Rome, lorsqu'il alla assiéger Sermoneta. Elle habitait les appartements pontificaux, ouvrait les dépêches, et expédiait les affaires avec le conseil des cardinaux. C'est ainsi que la turpitude était portée en triomphe au premier rang, et le crime érigé en science. Le duc de Valentinois, qui dut être admiré de ceux pour qui le succès est tout, déclara qu'il voulait chasser des États pontificaux les tyrans et les factions; il envoya à Rome, pour l'y faire étrangler, Astor Manfredi, qui s'était livré à lui sur parole. Il demanda, sous prétexte d'assaillir Camérino, des troupes et de l'artillerie au duc d'Urbin; mais lorsqu'il les eut en son pouvoir, il tomba sur ce prince, et il s'empara, d'un seul coup, de quatre villes et de trois cents châteaux. Il attaqua ensuite Camérino, y entra par trahison, et fit égorger le duc et ses fils.

Saint-Marin, la plus humble et la plus innocente des républiques, consiste uniquement dans une petite ville, née de la chapelle d'un pieux ermite du cinquième siècle, sur un mont de la Romagne appelé le Titan. Elle acheta en 1100, du comte de Montefeltro, le château de Pennarosta; en 1170, celui de Casolo, et se soutint au milieu des papes, des évêques de Montefeltro, des Malatesta de Rimini, des Carpegna. En 1460, elle obtint de Pie II, en retour de l'assistance qu'il en avait reçue contre les Malatesta, les quatre châteaux de Serravalle, Factano, Mongiardino et Fiorentino: toutefois elle rentra bientôt dans son humilité primitive. Elle fut alors occupée aussi par César Borgia; mais elle secoua le joug, et elle a conservé jusqu'à nos jours son irréprochable liberté.

Les pays environnants, menacés par les armes envahissantes de Borgia, réclamaient le secours de Louis XII; mais le cardinal d'Amboise, l'âme de ses conseils, aspirant à la tiare, caressait Alexandre VI, afin qu'il lui assurât un plus grand nombre d'amis dans le sacré collége. Venise, sérieusement occupée avec les Turcs, ne pouvait réprimer ni l'ambition des Borgia, ni l'invasion des Espagnols et des Français, qui laissaient à la république le soin de défendre seule la civilisation. A Florence, ville entourée d'ennemis avides et d'amis faibles, tout était confusion et provisoire, par suite

de l'instabilité du gouvernement, avec lequel il était impossible et de se diriger d'après de longues prévisions, et de conserver un secret (1). *Il faut que je vous envoie les Médicis,* disait Pétrucci aux ambassadeurs florentins; *car sans eux vous ne guérirez jamais*; et beaucoup de citoyens proposaient de les rappeler. On prit néanmoins le parti d'élire un gonfalonier à vie, et le choix tomba sur Pierre Soderini, homme trop faible pour la gravité des circonstances.

Il envoya au pape Jean Vettore, et au duc de Valentinois Nicolas Machiavel, qui put ainsi voir de près ce rusé politique, d'après lequel il devait créer l'idéal d'un nouveau tyran. Tous deux étaient préoccupés de la même pensée: la nécessité de réunir l'Italie sous une seule domination, et la conviction que les œuvres du lion seules ne suffisaient pas pour y réussir, mais qu'il y fallait encore celles du renard. C'est là ce que Machiavel enseigna dans tous ses livres. Le duc de Valentinois voulut le mettre à exécution; et, après avoir occupé la Romagne, le Latium, avec une portion de la Toscane, il visait au royaume de Naples, espérant tout de l'appui paternel, de sa propre force, et de la perfidie. Mais il gardait par devers lui le secret des moyens qu'il se proposait d'employer; et Machiavel, malgré sa grande habileté, resta confondu devant cet homme impénétrable, dont il ne sait dire autre chose sinon qu'il était extrêmement caché (*secretissimo*).

Florence n'osa pas s'unir ouvertement aux condottieri et aux seigneurs qui s'étaient formés en diète à la Magione, sur le territoire de Pérouse, pour aviser aux moyens de réprimer l'ambition de César Borgia. Machiavel fut même chargé de « lui offrir asile et assistance contre ces nouveaux ennemis; » ce qui lui permit, en temporisant, de troubler leur concert et de les sacrifier. A l'aide d'une longue série de traités fallacieux et de protestations astucieuses, il attire à Sinigaglia Oliverotto de Fermo, Vitellozzo, Paul et François Orsini, qui furent pris et massacrés; payant ainsi de leur sang la sottise de se livrer à la foi d'autrui, lorsque eux-mêmes n'avaient jamais gardé la leur. En même temps Alexandre VI faisait arrêter à Rome le cardinal Orsini, avec les autres membres de cette famille. Le premier fut empoisonné, ses parents furent condamnés, et Borgia s'empara de leurs forteresses. De toutes parts les grands

(1) Tout au contraire de la cour de César Borgia, où, dit Machiavel, « il n'est jamais parlé de ce qu'il faut taire, et où les affaires se gouvernent avec un secret admirable. »

en restèrent découragés; le peuple, qui détestait ces capitaines de fortune, devenus princes à ses dépens, se réjouit de leur chute, dans l'espoir de recouvrer la tranquillité. Les soldats passèrent au service du duc de Valentinois, qui trouva des panégyristes; Pise, ne pouvant plus résister contre Florence, se donna à lui; et déjà il convoitait Sienne avec la pensée d'abattre Pandolphe Pétrucci, qui donnait l'impulsion à la ligue formée contre lui (1).

(1) Il est curieux de voir avec quelle impudeur César Borgia s'ouvrait à Machiavel.

« Tu vois à quel point je me trouve avec ceux qui étaient les ennemis communs de tes seigneurs et les miens. Car les uns sont morts ou prisonniers, les autres mis en fuite ou assiégés dans leurs foyers; parmi ces derniers est Pandolphe Pétrucci, qui doit être notre dernière fatigue dans notre entreprise, pour arriver à la sûreté des États communs. Il est nécessaire de le chasser de chez lui, parce que, connaissant son caractère, il peut faire de l'argent; et le lieu où il est deviendrait, tant qu'il serait debout, un foyer d'où pourrait partir un grand incendie. Il ne faut point s'endormir à son égard; loin de là, il faut le combattre *totis viribus*. Je ne pense pas qu'il soit difficile de le chasser de Sienne; mais je voudrais l'avoir entre mes mains; et, pour y arriver, le pape songe à l'endormir par des brefs, en lui faisant entendre que c'est assez qu'il ait ses ennemis pour ennemis. Pendant ce temps, j'avance avec l'armée. Il est bien de tromper ces gens-là, qui se sont montrés maîtres en trahisons. Les ambassadeurs de Sienne, qui sont venus me trouver au nom de la *balia* (le corps de ville), m'ont fait de bonnes promesses, et je les ai assurés que je n'en veux pas à leur liberté, mais que mon seul désir est qu'ils chassent Pandolphe. J'ai aussi écrit une lettre à cette commune de Sienne, en leur faisant connaître mes intentions; et ils devraient en avoir bonne idée, d'après ce qui s'est passé pour Pérouse et pour Castello, que j'ai remis à l'Église sans vouloir les garder. Puis le maître du logis, qui est le roi de France, ne verrait pas de bon œil que je prisse Sienne pour moi, et je ne suis pas si téméraire que d'y songer : cette commune doit donc ajouter foi à ce que je lui dis, savoir, que je ne veux rien de ce qui lui appartient, mais seulement chasser Pandolphe. Je désire que tes seigneurs certifient et proclament cette intention de ma part, qui est *solum* de m'assurer de ce tyran. Je crois que cette commune de Sienne me croira; mais si elle ne me croit pas, je suis tout prêt à marcher en avant, à mettre l'artillerie à ses portes, et à faire *ultimum de potentia* pour le chasser. J'ai voulu te communiquer cela, afin que ces seigneurs (les Florentins) connaissent ma pensée, et afin que s'ils apprennent qu'un bref a été adressé par le pape à Pandolphe, ils sachent à quelle fin, attendu que je suis disposé, après avoir enlevé leurs armes à mes ennemis, à leur enlever encore la tête, qui consiste tout entière dans Pandolphe et ses manéges. Je désirerais, en outre, que tu eusses à prier tes seigneurs de vouloir bien, au cas où il serait besoin de quelque aide dans cette affaire, de me la fournir, pour m'obliger, contre ledit Pandolphe. Or, je crois vraiment que celui-là qui, il y a un an, aurait promis à cette seigneurie de détruire Vitellozzo et Liverotto, de réduire les Orsini, de chasser Jean-Paul

Mais l'heure des Borgia avait aussi sonné. César avait tout préparé pour pouvoir, en cas de mort de son père, rester l'arbitre du conclave, et porter ainsi à la papauté une de ses créatures; mais Alexandre VI, voulant, dit-on, empoisonner le cardinal Corneto, qu'il avait invité à une collation, but par erreur le vin destiné à ce prélat, et en mourut. Le duc de Valentinois fut aussi à l'extrémité; il se rétablit néanmoins. Soutenu par le cardinal d'Amboise, qui comptait sur lui pour parvenir à la tiare, il s'empara du trésor pontifical, qui s'élevait à cent mille ducats, mit douze mille hommes dans le Vatican, et fortifia le château Saint-Ange. Les Orsini et les Colonne accoururent pour le renverser; les haines éclatèrent; des maisons furent brûlées, des boutiques pillées; les campagnes furent ravagées; Fabio Orsini se lava les mains et la figure dans le sang d'un Borgia; les Français et les Espagnols se battirent dans Rome; enfin, le duc de Valentinois se décida, après plusieurs échecs, à en sortir, à la suggestion des ambassadeurs.

Pie III, qui ne régna que vingt-six jours, eut pour successeur Julien de la Rovère, qui, ennemi acharné des Borgia, avait été jusqu'alors sous les armes ou en exil. Il prit le nom de Jules II, et l'on dit de lui qu'il avait jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre, pour ne conserver que l'épée de saint Paul. Les alliances avec la France et l'Espagne furent aussitôt renouées; plusieurs seigneurs rentrèrent dans leurs États; chaque ville se mit sous les armes; et le duc de Valentinois, arrêté et réduit aux abois, céda les châteaux occupés en son nom. Le pape le relâcha alors, pour lui tenir la parole qu'il lui avait donnée afin d'avoir le vote des cardinaux de son parti; et il se réfugia à Naples, où Gonzalve de Cordoue le reçut avec beaucoup d'égards, jusqu'au moment où Ferdinand lui ordonna de l'envoyer en Espagne. Il s'y rendit sur parole; mais, enveloppé dans la même politique astucieuse où il était maître, il fut mis en prison à son arrivée (1). Ayant réussi à s'enfuir près de Jean II, roi de Navarre, son beau-frère, il fut tué dans une bataille.

et Pandolphe, et lui aurait demandé de s'engager pour cent mille ducats, qu'elle se serait empressée de les lui donner. La chose s'étant accomplie si largement, et sans qu'elle lui ait rien coûté, sans qu'elle ait eu un effort à faire ni à s'en inquiéter, bien que l'obligation ne soit pas *in scriptis,* elle est sans doute tacite: il sera donc bien de commencer à s'en acquitter, afin qu'il ne paraisse, ni à moi, ni à d'autres, que cette ville se montre ingrate, contrairement à ses habitudes et à son caractère. »

(1) Au moment où le duc de Valentinois fut arrêté, Balthazar Scipion de

Les conquêtes faciles des dernières années avaient aiguillonné l'ambition des potentats étrangers : la France, l'Espagne, l'empereur, ne voyaient plus dans l'Italie qu'une proie à saisir, et ils se disputaient à qui elle appartiendrait, sans qu'aucun d'eux songeât à ceux qui en étaient les véritables possesseurs (1). C'est ainsi qu'en 1753 la France et l'Angleterre se disputaient le Canada, en proclamant leur amour pour les indigènes ; mais les Canadiens s'avancèrent en disant : *Où se trouvent les terres des Indiens? Pères, retirez-vous ; retirez-vous, frères, et laissez-nous sur le sol que Dieu nous a donné.*

Louis XII, affligé de la tromperie à l'aide de laquelle le royaume de Naples lui avait été enlevé, envoya Louis de la Trémoille avec des Suisses et des Italiens, pour y rétablir ses affaires. Il engagea une bataille au passage du Garigliano, où Pierre de Médicis se noya, et où la victoire resta à Gonzalve. Le vainqueur, dépourvu d'argent,
1504. 31 mars. et voyant ses troupes souffrir du climat, conseilla au roi d'accepter une trêve qui fut conclue pour trois années. Elle fut suivie du ma-
1505. riage du vieux roi Ferdinand avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII, qui lui céda ses prétentions sur le royaume. Puis, lors du traité de Blois, l'empereur Maximilien consentit à laisser Milan à la France, moyennant vingt mille florins par an et une paire d'éperons d'or.

Deux grandes puissances étrangères, qui se tenaient mutuellement en respect, restaient ainsi implantées en Italie ; mais elles ne pouvaient même s'y considérer comme maîtresses, attendu qu'elles s'y trouvaient à la discrétion de leurs généraux. Gonzalve principalement pouvait se considérer comme roi ; et Ferdinand avait beau le rappeler, il n'obéissait point. Ferdinand vint donc en personne ; et, sous prétexte de l'élever à la dignité de grand maître de Saint-Jacques de Compostelle, il le ramena en Espagne et l'y tint éloigné
1515. de la cour, le punissant ainsi de ses exploits, jusqu'à l'instant où il mourut, à l'âge de soixante-treize ans.

Sienne envoya afficher dans toute l'Europe un cartel, pour défier tout Espagnol qui oserait soutenir que « le duc de Valentinois n'avait pas été retenu à Naples sur un sauf-conduit du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, avec manque de foi insigne et grande infamie de leurs couronnes. » L. DA PORTO, lettre 30.

(1) Nous lisons dans les lettres de Machiavel : « Le roi est dans l'habitude de dire, à un homme qui ne ment pas : « L'empereur m'a pressé plusieurs fois « de partager avec lui l'Italie ; je n'ai jamais voulu y consentir : mais cette fois le « pape m'oblige à le faire. » 9 août 1510.

Si les autres contrées de l'Italie n'avaient pas perdu leur indépendance après dix ans d'une guerre désastreuse, elles avaient reçu des gouvernements peu favorables au peuple, et ne pouvaient se fier à une trêve qui ressemblait à une halte pour reprendre haleine, et recommencer une lutte plus terrible.

Pise continuait de résister à Florence, s'offrant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, au duc de Valentinois lui-même, plutôt que de retomber sous le joug de sa rivale, qui avait ruiné son commerce, enlevé sa population, et réduit en marécages les plaines cultivées dont elle était naguère entourée. Les Espagnols la favorisaient en haine des Français, avec l'assentiment de Pétrucci et de Baglione, jaloux tous deux de la république voisine. Mais les secours que recevaient les Pisans étaient faibles, et consistaient surtout en promesses.

La détresse de Pise servait aussi de prétexte aux factions de Gênes, qui était passée de la domination des Sforza sous celle de la France, en conservant son administration républicaine, bien que sa population, son commerce et ses forces eussent décliné. Les nobles, favorisés par le gouverneur français et guidés par Jean-Louis de Fiesque, se montraient dévoués aux intérêts de la France, au point de se mettre en opposition avec la bourgeoisie et de refuser la suzeraineté de Pise, qui s'offrait volontairement pour sujette à celle qui avait fait tant de sacrifices pour la soumettre. De là des rixes continuelles et même des révolutions, que les Français avaient peine à réprimer. Les bourgeois prétendaient qu'on enlevât aux nobles, c'est-à-dire aux descendants des Doria, des Spinola, des Fiesque, des Grimaldi, leurs châteaux forts, et que leurs biens sur la rivière fussent régis par les lois communes. Les nobles, en revanche, marchaient armés de poignards, sur lesquels était inscrit, *Frotte-villain* (*castigavillani*). Mais les roturiers de Gênes ont montré plus d'une fois à leurs oppresseurs ce que pèsent dans leurs mains les pierres du sol; et, dans cette fermentation, une insulte faite à un bourgeois détermina un soulèvement. Louis XII envoya des forces pour l'apaiser; mais le peuple réclama l'appui du pape, son compatriote, et celui de l'empereur : en même temps il élut un doge populaire, le teinturier Paul de Novi, ce qui équivalait à une déclaration d'indépendance. Le roi Louis XII vint donc en personne avec des Suisses et des Français; les milices ne purent résister au choc de bataillons disciplinés, et le chevalier Bayard s'en alla, leur criant : *Holà, marchands, défendez-vous avec des aunes,*

Gênes.

1506. Avril. *et laissez-nous les piques et les lances.* Gênes fut prise, et mise à sac. Le roi promit grâce au peuple, qui était venu au-devant de lui avec des branches d'olivier; mais soixante dix-neuf coupables n'en furent pas moins livrés au bourreau ; le doge, trahi par un des siens, fut écartelé; une contribution de deux cent mille florins, le tiers du revenu de la France, fut mise sur les habitants; les priviléges de la ville furent brûlés; une forteresse fut élevée au phare, et un gouvernement institué, dans lequel les nobles avaient droit à la moitié des charges. Les historiens célébrèrent la clémence de sa majesté très-chrétienne.

Alors cessèrent les secours fournis aux Pisans, qui « dénués de « toute assistance, demeurés seuls et très-faibles, non acceptés par « Milan, repoussés par le Génois, mal vus par le pontife, et peu « soutenus par les Siennois, restaient opiniâtres, espérant dans les « vaines promesses d'autrui, en même temps que sur la faiblesse « et la désunion des Florentins(1). » Mais ils eurent beau employer, pour se soutenir, tout ce qu'ils possédaient, tout ce qu'ils avaient de force, et montrer durant quatorze années un courage et une persévérance de héros; attaqués à la fois par des corsaires et par des armées, ballottés au milieu des intrigues de la France et de l'Es-
1509. 8 juin. pagne, qui ne voulaient pas protéger leur liberté, mais leur soutirer de l'argent en les trahissant, ils furent forcés de se résigner à subir leur ancienne servitude. Le prix de cette soumission fut stipulé tant à Paris qu'à Madrid, où se décidaient désormais les destinées de l'Italie, et fixé à cent mille ducats pour le roi de France, à cinquante mille pour celui d'Espagne, que Florence s'engagea à leur payer. Elle traita, du reste, les vaincus avec générosité, ne se contentant pas de pardonner, mais leur rendant jusqu'aux fermages perçus dans les campagnes, ainsi que les franchises du commerce. Quelques-unes des principales familles continuèrent le métier des armes en prenant du service; d'autres se transportèrent à Palerme, à Lucques et en Sardaigne.

Le siége de Pise est aussi mémorable pour l'*ordonnance florentine,* que l'on vit alors pour la première fois : c'était un corps de dix mille paysans équipés par la seigneurie, d'après le conseil de Machiavel, portant un habillement blanc uniforme, les hauts de chausses mi-partis blanc et rouge, armés comme les Suisses et les Al-

(1) MACHIAVEL.

lemands, et faisant l'exercice les jours de fête. Ils coûtèrent moins que les bandes soldées, et se montrèrent plus disciplinés; car la guerre se faisait du reste avec des troupes mercenaires, dont les meilleures étaient tirées de la Suisse : gent vénale qui, pour peu que la solde fût en retard, refusait d'obéir, s'emparait du général, et souvent le contraignait de livrer bataille dans des circonstances défavorables, ou de tenter des entreprises mal entendues, dans le seul espoir du pillage.

Jules II, animé de pensées belliqueuses, politique habile, doué d'un coup d'œil prévoyant et sûr, fomenta cette frénésie de guerres et d'intrigues. Voyant la papauté descendue de ce rang sublime qu'elle occupait au moyen âge, pour jouer le rôle d'une principauté terrestre, il voulut au moins la relever dans la condition qu'elle s'était faite; et pendant dix ans il domina les forts à la tête d'un pays faible, et dirigea les affaires de l'Europe. Dégoûté de ces soldatesques brutales qui disposaient à leur gré de l'Italie, et devant lesquelles avait tremblé Alexandre VI, il conçut la noble pensée de *délivrer l'Italie des barbares;* mais il la sacrifia souvent à des intérêts secondaires pour lesquels il appela lui-même ces étrangers qu'il voulait chasser. Il songea d'abord à faire rentrer la Romagne sous son autorité; mais les Vénitiens, dont l'ambition s'était tournée inconsidérément vers la terre ferme, avaient occupé Rimini et Faenza; ils refusaient de les restituer, et favorisaient les autres seigneurs qui résistaient au saint-siége. Jules dissimula jusqu'au moment où, bien muni de troupes, d'argent et d'alliances, précédé par des interdits, suivi par des armées, il assaillit dans Pérouse Jean- 1505. Novembre.
Paul Baglione. Laissant derrière lui son armée, il entra seul dans la ville avec toute sa cour; et ce chef que n'avaient effrayé ni le parricide ni l'inceste, reculant devant un sacrilége, n'osa se montrer jusqu'au bout un grand criminel, et se laissa faire prisonnier. Jules enleva ensuite Bologne à Jean Bentivoglio; et, sans porter atteinte aux priviléges ni au gouvernement populaire de cette ville, il en confia le gouvernement à un sénat de quarante citoyens, qui a duré jusqu'à ces derniers temps.

Le pape avait eu dans cette expédition le secours de la France; mais il prit ensuite ombrage de cette puissance quand il apprit qu'elle envoyait une armée pour reprendre Gênes, et surtout quand se répandit une sourde rumeur annonçant que Louis XII se proposait 1507.
de descendre en Italie, où, à la tête d'une grosse armée, avec l'appui de huit cardinaux, de trente évêques et archevêques, son intention



était de déposer Jules II pour lui substituer le cardinal d'Amboise, et se faire couronner empereur. Jules se retourna alors du côté de Maximilien. Ce prince, qui avait déjà rompu le traité de Blois conclu avec la France, et qui brûlait d'avoir la couronne impériale pour la remettre à son fils, convoqua les états à Constance, leur représenta l'ambition de Louis, et les toucha jusqu'aux larmes par son éloquence. Mais, au lieu de trente mille hommes qu'il demandait, il ne lui en fut accordé que douze mille, dont un tiers à peine se présenta, et pour six mois seulement. Alors il intima aux États italiens l'ordre de lui envoyer les hommes et les subsides dus en pareille occurrence; mais il formulait des demandes exorbitantes, en empereur qui ne pouvait compter que sur des ressources du dehors, et ne songeait qu'aux moyens de satisfaire l'avidité des Suisses. En conséquence il fut mal secondé par tout le monde. D'un autre côté,
1508. les Vénitiens, à l'instigation de la France, s'opposèrent ouvertement à lui, défirent ses premiers détachements, et lui enlevèrent les ports de l'Adriatique. Privé alors du secours des Suisses et des Allemands, il lui fallut retourner sur ses pas, avec la honte qu'il retirait d'ordinaire de ses entreprises.

CHAPITRE V.

LIGUE DE CAMBRAI.

Venise avait tiré parti de cette trêve : sortie avec avantage de la guerre contre les Turcs, n'ayant point eu à souffrir des dix années d'hostilités qui avaient désolé l'Italie, elle aurait pu recouvrer sa splendeur, et soutenir la concurrence avec les nations qui, par suite des découvertes nouvelles, opéraient une révolution dans le commerce et dans la navigation; mais s'étant étendue sur la terre ferme, et profitant des désastres de tous les princes italiens pour accroître ses possessions par quelque moyen que ce fût, elle se fit des ennemis de tout côté. La première ligue formée par les princes européens depuis les croisades dut donc être dirigée contre elle pour des inimitiés et des considérations personnelles; triste prélude d'un nouveau droit public.

Louis XII avait cédé par un traité Crémone et la Géradadda aux Vénitiens, que la conquête avait déjà rendus maîtres de Bergame et de Brescia. Mais il s'en était repenti; et il prétendait alors à la

totalité du duché qui lui était échu en héritage. Maximilien, comme successeur des empereurs d'Allemagne, réclamait Padoue, Vérone et Vicence, dont Venise était en possession depuis un certain temps; comme prince autrichien, il élevait en outre des prétentions sur Roveredo, Trévise et le Frioul. Le saint-siége revendiquait Ravenne, Cervia, Faenza, Imola, Rimini et Césène, territoires que les divers tyrans avaient enlevés à l'Église, César Borgia aux tyrans, les Vénitiens à César Borgia. Le roi de Naples réclamait Trani, Brindes, Otrante, Gallipoli, Mola, Polignano, donnés en gage aux Vénitiens par Ferdinand II. Le duc de Savoie voulait qu'ils lui rendissent Chypre, dont il portait le titre; les maisons d'Este et de Gonzague, les territoires sur lesquels elles avaient dominé jadis. Enfin la Hongrie prétendait recouvrer les villes de la Dalmatie et de l'Esclavonie, qui relevaient autrefois de cette couronne.

C'était en réalité une sourde jalousie des rois contre une république qui, n'étant pas gouvernée par le génie périssable d'un homme, mais par la sagesse immortelle du sénat, s'était élevée, sans dépenses de cour et avec un territoire restreint, au rang des plus grands potentats. Elle osait résister à Rome; elle empêchait les Français de prévaloir en Lombardie, les Espagnols de dominer à leur aise dans la basse Italie, et les empereurs de passer les Alpes selon leur bon plaisir.

Quoiqu'elle ne possédât pas moins légitimement que les autres puissances, on songea à se partager son territoire; et déjà Maximilien et Louis s'étaient entendus à Blois sur ce point. L'incapacité de l'un et les occupations de l'autre suspendirent l'effet du traité. Mais la dernière expédition de Maximilien et la trêve à laquelle il fut obligé irritèrent cet empereur, qui vit avec dépit ses soldats allemands traînés en triomphe par Alviano, le général de la république. D'un autre côté, quoique Louis XII eût intérêt à ménager les Vénitiens pour conserver le Milanais, il trouva mauvais qu'ils eussent conclu cette trêve, au lieu de s'affaiblir mutuellement, comme cela lui aurait convenu; enfin le cardinal d'Amboise croyait que la tiare, à laquelle il ne put jamais arriver, lui était échappée par l'opposition des Vénitiens.

Le résultat de ces haines particulières fut que Marguerite d'Autriche et le cardinal d'Amboise, s'étant abouchés à Cambrai, sous prétexte de pacifier les Pays-Bas, rebelles à l'autorité de l'empereur, et de concerter une expédition contre les Turcs, conclurent une ligue européenne contre Venise, comme usurpatrice, tyrannique, provo- 1508. 10 décembre.

catrice de discordes, et coupable de tout ce que l'on peut imputer de pire à ceux que l'on veut écraser. Il fut convenu que le roi de France conduirait l'armée, et que Jules II, ce même pontife qui voulait affranchir l'Italie des barbares, lui préparerait la voie par des interdits; que Maximilien jetterait au feu le *livre rouge* sur lequel il notait au fur et à mesure les torts faits par la France à la maison d'Autriche, et que, trêve ou non, il interviendrait comme protecteur de l'Église; que chaque prétendant occuperait la part qui lui revenait. Chacun de ceux que Venise avait fait trembler devait lui asséner son coup, et la réduire ainsi, comme disait le lieutenant Chaumont, à ne s'occuper que de la pêche.

Il en vint quelque nouvelle aux Vénitiens; mais Louis XII les assura qu'il n'avait été rien stipulé à leur préjudice; et le roi catholique, qu'il n'avait pris part aux négociations que contre les Turcs. Cependant le cardinal d'Amboise pressa l'expédition avec son activité naturelle, pour ne pas laisser le temps de la réflexion; et lui-même, tout goutteux qu'il était, traversa les Alpes en litière. La guerre était déjà commencée sur l'Adda, quand elle fut déclarée au doge Lorédano et à tous les citoyens, « hommes infidèles et usurpateurs violents. » Le pape lança l'interdit sur Venise, y comprenant les autorités, les citoyens, et quiconque donnerait refuge
1509. 27 avril. à un Vénitien, tous devant être considérés comme ennemis du nom chrétien, et devenir esclaves de quiconque s'emparerait d'eux.

Venise se trouvait exposée seule à cette fureur menaçante, au moment où de graves accidents empiraient encore sa position. Non-seulement ses finances étaient ruinées par la perte du monopole des denrées de l'Inde; mais le feu prit à la poudrière voisine de l'arsenal; la foudre fit tomber la citadelle de Brescia; dix mille ducats expédiés à Ravenne furent perdus dans un naufrage; un incendie dévora les archives. La prudence des chefs de l'État se manifesta au milieu de tant de désastres : les richesses qu'ils réunirent reçurent la meilleure destination; et, bien que le pape retînt les capitaines romagnols engagés à leur service par des traités, ils purent réunir sur l'Oglio une armée de 2,100 lances, de 1,500 chevau-légers italiens, de 1,800 Grecs, de 1,800 fantassins, et de 12,000 hommes de milices. Elle était commandée par Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, et par le gouverneur Barthélemy d'Alviano, deux des meilleurs capitaines du temps. Mais la seigneurie, ne sachant pas se défaire de ses défiances ombrageuses dans les

circonstances même les plus critiques, entravait les mouvements des généraux. Ils portèrent la guerre dans la Géradadda; bien inspirés s'ils eussent pu attendre que les Français eussent exhalé cette première ardeur qui en fait d'abord plus que des hommes, pour les laisser, avec le temps, devenir moins que des femmes : au lieu d'agir ainsi, ils acceptèrent la bataille à Agnadel. Louis XII y combattit en personne, disant : *Que ceux qui ont peur se mettent derrière moi!* La Trémoillé, voyant les siens plier, n'eut besoin que de leur crier, *Enfants, le roi vous voit!* pour les faire se précipiter sur l'ennemi avec une nouvelle impétuosité. Les Italiens finirent par succomber, malgré toute la valeur qu'ils déployèrent; et Barthélemy d'Alviano lui-même fut fait prisonnier. 14 mai.

Aussitôt Caravaggio et Bergame se rendirent, puis Brescia, Crême, Crémone, Pizzighittone, Peschiera même. Ceux des alliés de la France qui avaient hésité jusque-là à se déclarer accoururent, maintenant que la victoire n'était plus douteuse; et Mantoue, Ferrare, Espagnols, Pontificaux, se hâtèrent à l'envi d'arracher chacun leur lambeau de la république abattue. Louis XII, arrivé à Fusine, fit tirer cinq à six cents boulets contre la reine de l'Adriatique, « pour que l'on pust dire à l'avenir que le roi de France avoit ca-« nonné l'imprenable ville de Venise (1). »

Son dernier jour semblait donc arrivé, et le découragement s'emparait des esprits; le trésor était épuisé, il n'y avait plus d'armées, et il était indispensable d'équiper une flotte pour s'opposer à celle que les Français armaient dans Gênes. A l'intérieur, en outre, un grand nombre de nobles exclus des emplois et une foule d'étrangers ourdissaient des complots; les villes de terre ferme, où renaissaient les factions guelfe et gibeline, se hâtaient d'échapper au pillage en s'assurant une capitulation; et le lion de Saint-Marc voyait maints capitaines déserter son étendard.

Le sénat ne désespéra pourtant pas. S'occupant de remplir les coffres à l'aide d'emprunts et d'offrandes patriotiques, il songea à fortifier Venise et à l'approvisionner; il releva les sujets de terre ferme de leur serment de fidélité, leur permettant de traiter avec l'ennemi au gré de leurs intérêts, avec ordre aux capitaines d'évacuer les places et de se réunir. Venise mettait bien moins sa confiance dans ces troupes découragées que dans le temps, dans les

(1) Brantôme.

pratiques secrètes, et dans l'expérience fatale des invasions étrangères chez les populations qui les subissaient; elle espérait que des éléments si divers ne pourraient longtemps rester unis, et se dépouillait presque volontairement de ce qui excitait l'envie, comme on jette sa bourse au brigand qui vous poursuit. Les villes qui auraient maudit sa souveraineté, si elle les avait contraintes à subir les maux d'un siége, la regrettèrent dès qu'elles eurent fait l'expérience d'un joug bien plus rude. Un grand dommage résultait pour les petits marchands de l'interruption des rapports commerciaux entre les provinces et la métropole, tellement qu'à peine eut-on cessé de redouter Saint-Marc, qu'il se trouva regretté partout.

Les nobles vénitiens, qui jusqu'à ce moment n'avaient combattu que sur mer, vinrent alors se joindre à l'armée de terre, et six cent quatorze gentilshommes levèrent des troupes à leurs frais : Bajazet lui-même avait offert des secours à Venise; mais elle se garda bien de vouloir des Turcs pour auxiliaires.

Antoine Giustiniani, étant arrivé à travers les plus grands périls près de Maximilien, chercha à l'ébranler par des paroles de soumission et par des promesses; mais ce prince, qui jusqu'alors n'avait pas bougé, s'opiniâtrait à la destruction complète de Venise, voulant que la ville même fût occupée, et partagée en quatre juridictions entre les quatre puissances alliées. Il se donnait, du reste, des airs de grand politique, en ne révélant ses projets à personne, et de grand guerrier, en menant çà et là ses troupes dans les pays que les efforts des autres lui avaient fait recouvrer.

1509. Mais Vicence, tout impériale qu'elle était, et Padoue elle-même, dont la noblesse s'était levée en faveur du César, s'indignèrent de rester sous la domination d'une nation éloignée et barbare (1), qui imposait à ses sujets bien-aimés des tailles intolérables pour les guerres passées et pour les guerres à venir, et dont les manières grossières et soldatesques contrastaient avec la politesse nationale. Padoue releva donc l'étendard du lion, ce qui fut un premier pas vers le rétablissement des affaires de la république. Maximilien accourut avec une armée sans ordre et sans obéissance, qui laissait après elle d'horribles traces, et conduisait jusqu'à des chiens dressés à prendre et à déchirer des hommes. Six cents Vicentins, réfugiés dans une grotte appelée le Covolo de Masano, y furent étouffés.

(1) Voyez les *Lettres* de Louis da Porto.

Louis XII assiégea Padoue (1) avec cent mille soldats, tant allemands que français, payés par le pillage et alléchés par l'espoir d'un butin plus riche encore ; il avait de plus une artillerie de deux cents canons, si gros que quelques-uns ne pouvaient être mis sur un affût. Lui-même combattit avec courage ; mais il ignorait la constance, et ne pouvait satisfaire tout ensemble les prétentions de ses chevaliers et celles des seigneurs français. Un jour il envoya l'ordre à la Palisse de mettre ses hommes d'armes à pied pour monter sur la brèche avec les lansquenets ; mais Bayard fit cette réflexion : *Est-ce chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hazart avec des piétons, dont l'ung est cordoannier, l'autre mareschal, l'autre boulengier, et gens mechaniques qui n'ont leur honneur en si grande recommandation que gentilzhommes? L'empereur a force comtes, seigneurs et gentilzhommes d'Almaigne : qu'il les face mettre à pied avecques les gens d'armes de France, et voulentiers leur monstreront le chemin, et puis ses lansquenetz les suivront, s'ilz congnoissent qu'il y face bon.* Tel fut l'avis du Chevalier sans peur et sans reproche, et cet avis fut suivi. Mais les gentilshommes allemands ne voulaient pas plus que les français s'exposer au milieu de la canaille à pied, en sorte que Maximilien fut obligé de se retirer. Aussi, quoique la flotte vénitienne qui assiégeait Ferrare eût été détruite à la Polisella, et que le comte de Pitigliano, l'âme de cette guerre, fût mort, les choses prirent-elles 1510.
une meilleure tournure.

En effet, les pratiques des Vénitiens avaient mieux réussi avec les autres alliés. Le roi Louis XII ayant recouvré tout ce que lui assignait la convention de Cambrai, songeait à quitter l'Italie, où

(1) Ce siége est décrit au long dans l'*Histoire du bon Chevalier*, autrement dit Bayard : « Desjà estoit bruict par tout le camp que l'on donneroit l'assault à « la ville sur le midy, ou peu après. Lors eussiez vue une chose merveilleuse; « car les prestres estoient retenuz à poix d'or à confesser, pource que chascun « se vouloit mettre en bon estat; et y avoit plusieurs gens d'armes qui leur « baillaient leurs bourses à garder; et pour cela ne fault faire nulle doubte que « messeigneurs les curez n'eussent bien voulu que ceulx dont ils avoient l'ar- « gent en garde feussent demourez à l'assault. D'une chose veulx bien adviser « ceulx qui lysent cette histoire, que cinq cents ans avoit qu'en camp de prince « ne fut veu autant d'argent qu'il y en avoit là; et n'estoit jour qu'il ne se « desrobast trois ou quatre cents lansquenetz qui emmenoient beufz et vaches « en Almaigne, lictz, bleds, soyes à filer, et autres ustensilles : de sorte que « audit Padouan fut porté dommage de deux millions d'escus, qu'en meubles, « qu'en maisons, et palais bruslez et destruitz. »

il aurait vu à regret l'Autriche prendre racine. Ferdinand n'eut plus de motifs d'inimitié du moment où on lui eut remis les villes retenues en gage sur la côte napolitaine. Il s'opposa donc à ce que l'on assaillît Venise, alléguant qu'on ne s'était allié que pour lui enlever ses possessions de terre ferme; mais en réalité parce qu'il désirait que la guerre traînât en longueur, afin que Maximilien ne pût pas se mêler de la tutelle du jeune Charles. La république offrit au pape de lui laisser tout ce qu'il tenait en Romagne, à la seule condition qu'il lui donnât l'absolution; et Jules II se prêta à concilier les différends en même temps qu'il leva l'interdit. Voulant ensuite gouverner et non être gouverné, il revint au projet que la vengeance seule lui avait fait abandonner, de délivrer l'Italie des barbares. Comme il méprisait Maximilien et qu'il craignait le roi très-chrétien, il résolut d'agir contre ce dernier. Il chercha à le brouiller avec Henri VIII, nouvellement monté sur le trône d'Angleterre; mais il ne put y réussir. Il réclama les onze millions que le cardinal d'Amboise avait laissés en mourant, comme provenant de bénéfices ecclésiastiques, et devant, à ce titre, revenir à la chambre apostolique; il donna à Ferdinand l'investiture du royaume des Deux-Siciles, sans égard pour les prétentions de la France; puis, tournant les yeux vers les montagnes de la Suisse, d'où la Lombardie est accoutumée à voir rouler sur elle des avalanches de neiges et de mercenaires, il traita avec Mathias Scheiner, évêque de Sion, qu'il fit cardinal, et qui s'engagea à lui fournir six mille soldats pour défendre l'Église contre quelque ennemi que ce fût.

Hercule d'Este, qui agrandit Ferrare et y accueillit les gens de lettres, avait été en guerre avec Venise pour les salines de Cervia,
1505-1534. qu'il avait ouvertes. Alphonse, son fils, avait épousé Lucrèce Borgia, pour que le pape Alexandre VI réduisît à cent les mille ducats que ces princes payaient à l'Église. Il était entré plus tard dans la ligue de Cambrai. Mais comme il demeurait fidèle à l'alliance française, Jules II le chicana au sujet de ces mêmes salines, puis il le déclara excommunié et déchu. Il commença aussitôt les hostilités, et lui-même marcha à la tête des troupes contre le duc d'Este, impatient de tout retard, s'exposant, quoique octagénaire, à la neige et au feu, dirigeant les batteries contre la Mirandole, où il entra par la brèche, en répétant : *Ferrare, Ferrare, corps de Dieu, je t'aurai!* Mais Alphonse ne se laissa pas intimider : il engagea ses joyaux et ceux de sa femme, pour ne pas surcharger le

peuple, et se soutint avec constance et modération contre le pape, qui pourtant ne se laissa jamais apaiser.

Jules II cherchait en même temps à faire révolter Gênes contre les Français, qui, contraints d'en venir aux armes, lui reprirent Bologne et dispersèrent les troupes pontificales. Les prélats français réunis à Tours autorisèrent Louis XII à repousser par les armes les attaques du chef de la religion, et en appelèrent de ses interdits au concile général. La guerre s'alluma donc entre la France et le saint-siége; mais comme elle était dirigée contre la puissance pontificale, beaucoup de personnes concevaient des scrupules, surtout la reine; et par suite le maréchal Trivulzio ne pouvait opérer qu'avec hésitation. Louis XII lui-même demandait pardon au pape, qu'il combattait; mais, ne pouvant réussir à le calmer, il convoqua un concile pour déclarer son élection nulle, et fit battre une médaille sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Perdam Babylonis nomen*.

Depuis le concile de Bâle, l'Allemagne retentissait de plaintes contre Rome, contre l'ignorance et l'avidité des légats et des prélats, contre la vente des indulgences, contre les annates et les expectatives. En conséquence l'empereur, comme protecteur de l'Église, convoqua un nouveau synode à Pise, sous la protection des Florentins, qui, épuisés par la dernière guerre, s'étaient tenus neutres, bien qu'ils penchassent pour la France. Jules II s'indigna de voir outragée en sa personne cette dignité dont il avait une si haute idée, et l'interdit qu'il lança fit que bien peu de prélats se réunirent; encore furent-ils outragés par le peuple tant à Pise qu'à Milan, où ils se transférèrent ensuite.

Ce pontife singulier, supérieur aux considérations personnelles comme aux intérêts de famille, ne savait céder sur rien de ce qu'il croyait de l'avantage du saint-siége. Ayant obtenu satisfaction des Vénitiens, il trouvait impardonnable que d'autres persistassent dans une guerre par lui provoquée dans ce seul but. Il or- 1511.
ganisa donc une ligue qui fut appelée *ligue sainte*, parce qu'elle avait pour objet d'empêcher le schisme, et de restituer Bologne à Saint-Pierre : dans cette ligue entrèrent Venise, le roi Ferdinand, qui espérait y trouver une occasion d'acquérir la Navarre espagnole, et ensuite le roi d'Angleterre, qui comptait y recouvrer la Guienne. Les Suisses, que Louis XII avait irrités en disant qu'il ne voulait plus solder des rustres, coururent jusqu'aux portes de Milan en rançonnant le pays. Le Frioul continuait d'être ravagé par les bandes

impériales. Le pape, irrité contre Florence à raison du concile, s'efforça de renverser le gonfalonier Soderini et le parti populaire; il laissa en conséquence le cardinal de Médicis, son légat, intriguer pour le rétablissement de sa famille.

Les confédérés avaient à leur tête le Catalan Raymond de Cardona, vice-roi de Naples, et sous lui des généraux de grande réputation, Pierre Navarro et Fabrice Colonne; l'armée pontificale était commandée par le légat Jean de Médicis, qui avait sous ses ordres Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malatesta, Baglioni, Raphaël de' Pazzi, capitaines des plus renommés. Les armes françaises prospéraient sous Gaston de Foix, duc de Nemours, qui, grand capitaine avant presque d'avoir été soldat, héros pour les Français, fléau pour les Italiens, avait, en trois mois, remporté la victoire dans quatre batailles; il combattait sans haubert, en l'honneur de sa dame, la chemise en dehors depuis le coude jusqu'au gantelet.

Bologne fut défendue; mais Brescia, lasse des vexations des Français et partagée entre Gambara et Avogadro, s'étant révoltée ainsi que les bourgs voisins, les Français l'assaillirent. Les habitants se défendirent avec courage, et le chevalier Bayard fut blessé sur la brèche; ses gens, furieux, redoublèrent d'efforts pour le venger; et, entrés dans la place, ils la livrèrent au pillage. Ses plus généreux défenseurs furent envoyés au supplice des traîtres, et le butin fut évalué à trois millions d'écus. Aussi beaucoup de Français, enrichis de la sorte, ne songèrent-ils qu'à regagner le logis, ce qui rendit cette victoire désastreuse.

1512. 11 avril. La sanglante bataille de Ravenne, où périt Gaston de Foix, fut plus funeste encore. La plupart des Français gagnèrent au large quand le général eut été frappé à mort, bien que déjà douze mille Espagnols jonchassent le champ de bataille, et que d'illustres personnages, tels que le marquis de Pescaire, Fabrice Colonne, Pierre Navarro et le légat lui-même, Jean de Médicis, fussent tombés au pouvoir des Français. Louis XII répondit à ceux qui le félicitaient : *Souhaitez de pareilles victoires à mes ennemis.*

La Palisse, qui remplaça Gaston dans le commandement, n'avait ni la même rapidité ni la même habileté guerrière, et il n'inspirait pas non plus aux soldats cette confiance qui fait à demi la victoire. Cependant le légat prisonnier était reçu à Milan avec respect, et les soldats se pressaient en foule autour de lui pour en obtenir l'absolution, sous promesse de ne plus combattre contre l'Église. La con-

vocation du concile de Latran par le pape rendait le schisme moins excusable que jamais; le roi d'Angleterre menaçait les côtes de France; un parti de Suisses tomba sur la Lombardie en proclamant Maximilien Sforza, fils de Ludovic le More, que les potentats ne furent pas fâchés de voir duc, parce qu'il donnait l'exclusion aux étrangers. 1512.

Mais, pour recouvrer le duché, il avait dû le démembrer; et, indépendamment des contributions énormes exigées par les Suisses, les trois cantons montagnards retinrent Bellinzona. Déjà la confédération helvétique dominait sur les bailliages de Lugano, de Locarno et de Val-Maggia, sur les Grisons et la Valteline; le pape était en possession de Mantoue, de Parme et de Plaisance, comme provenant de l'héritage de la comtesse Mathilde. Sforza, pour récompenser ses anciens amis ou pour s'en faire de nouveaux, céda encore d'autres portions de territoire, comme Lecco à Jérôme Morone, Vigevano au cardinal de Sion, Rivolta et la Géradadda à Oldrade Lampugnano. Il fut, en outre, contraint d'imposer des tailles énormes et arbitraires à ses sujets pour satisfaire les étrangers, à qui souriait la pensée de rendre odieux le gouvernement national. Bologne fut aussi prise, et le pape balança s'il ne devait pas la détruire; Gênes, ayant recouvré son indépendance, proclama 29 juin.
doge Jean Frégoso; Alphonse d'Este vint en personne présenter ses excuses au pape.

Florence se maintenait tranquille et dans la ligne de ses devoirs; elle n'évita pourtant pas l'attaque. Raymond de Cardona marcha contre elle, en déclarant qu'il respecterait ses propriétés et les franchises de la ville, si elle consentait à chasser Soderini et à recevoir les Médicis. Elle pouvait se sauver en offrant de l'argent, mobile unique de ces capitaines; mais elle eut recours aux raisonnements, comme s'ils étaient de mise au milieu du fracas des armes. Soderini, excellent patriote plutôt qu'homme d'énergie, hésita, et ne fit point de préparatifs de guerre. Prato, où un corps soldé arrêta d'a- 10 août.
bord les agresseurs, fut traité avec la barbarie la plus atroce, et le carnage y fut horrible. Bientôt une association de jeunes gens qui se réunissaient d'habitude dans les jardins de Ruccellai fit chasser 2 décembre.
Soderini, et recevoir dans Florence Julien de Médicis, troisième fils de Laurent le Magnifique. Les anciens dominateurs, enorgueillis par la victoire et devenus étrangers par l'exil, ne tardèrent pas à reprendre le dessus. Les lois rendues depuis leur expulsion furent

abolies; une oligarchie étroite se constitua; l'ordonnance fut licenciée; les anciens Piagnoni furent exclus de toutes les charges; et Florence, après avoir largement payé les Espagnols, entra elle-même dans la sainte ligue.

Quatre nations étrangères pillaient donc tour à tour, ou plutôt à l'envi l'une de l'autre, le beau pays dont elles foulaient le sol. Mais les Français partageaient le butin avec ceux-là même sur qui ils l'avaient fait (1); ils séduisaient les femmes au lieu de les violenter. Les Espagnols, sourds à la pitié comme des hommes habitués à massacrer les Maures et les Américains, ne daignaient pas adresser la parole au vaincu, le considérant comme déchu de sa dignité d'homme; les Suisses et les Allemands, orgueilleux de leur force, grossiers et brutaux, recherchaient la volupté sensuelle et non l'amour, de l'argent et non des paroles. Les Français étaient toujours considérés comme des libérateurs; et, en effet, jamais on ne les vit exterminer les Italiens de propos délibéré, ni les ruiner et les outrager par calcul. Le courage ne leur fit jamais défaut, mais bien l'ordre, la prudence, le matériel nécessaire, la prévoyance des revers. Excellents soldats, mais capitaines impatients, ils se croyaient toujours aux temps féodaux, et dédaignaient les moyens nouveaux et peu généreux introduits dans l'art de la guerre par les Espagnols.

La valeur personnelle ne suffisait plus depuis que tout consistait dans les manéges secrets, dans la froide astuce, à savoir attendre l'occasion, à laisser les forces de l'ennemi se consumer. Cette science, quelques Italiens déliés ne tardèrent pas à l'apprendre, et ils s'en servaient pour la ruine de leur patrie; mais, chez le plus grand nombre, elle répugnait aux habitudes de liberté. D'ailleurs, tant de petits États ne pouvaient opposer une résistance suffisante à l'exécution des vastes projets conçus par les rois qui disposaient à leur gré des plus grands peuples de l'Europe asservie. Les Italiens se contentèrent de lire cette politique immorale dans un livre, où, présentée à nu, elle choqua bien plus que dans la pratique.

La pauvre Italie était donc contrainte à regarder ses oppresseurs

(1) « Le naturel des Français est de convoiter le bien d'autrui, et d'en être prodigues en même temps que du leur. Le Français volera donc avec son souffle pour manger, pour gaspiller ce qu'il prendra, et pour en jouir avec celui qu'il aura volé. Le naturel de l'Espagnol est tout opposé; vous ne voyez jamais rien de ce qu'il vous a enlevé. » MACHIAVEL.

comme des libérateurs; et, s'abandonnant à l'erreur habituelle de prendre pour la liberté un changement de maître, elle s'insurgea contre les Français, et massacra par petits détachements ceux qu'il ne lui était plus donné d'affronter en bataille rangée.

Les choses se préparaient ainsi contre la France dans la Péninsule; et déjà Henri VIII entrait dans l'Artois, tandis que Ferdinand envahissait la Navarre, la Suisse et la Bourgogne. Mais les prétentions opposées des confédérés se ravivèrent dès qu'ils furent victorieux, et que chacun d'eux eut atteint le but pour lequel il s'était réuni aux autres. Louis XII put alors espérer des alliés parmi ceux-là même qui venaient de le combattre. Jules II, seul, lui gardait rancune; et, distribuant le châtiment et la louange, il transportait au roi d'Angleterre le titre de très-chrétien, avec la couronne de France, et excitait contre lui les Suisses, dont il se proposait de faire la barrière de l'Italie, après en avoir expulsé les barbares. Mais la mort vint le frapper. Dans le délire de son agonie, on l'entendit répéter : *Plus de Français en Italie!* Si ses actions n'eussent été dirigées que par cette pensée, il aurait bien mérité de son pays. Il s'était, du reste, montré digne de gouverner un État plus grand, par l'étendue de ses vues, par son abnégation pour tous les intérêts domestiques, et par son respect pour la liberté des populations. 1513. 21 février.

Jean de Médicis, son légat, lui succéda sous le nom de Léon X, et trouva un trésor de trois cent mille florins, qu'il songea à dépenser non en guerres, mais en magnificences. Jeune et généreux, il en consuma un tiers pour les seules fêtes de son inauguration. Il s'occupa aussitôt de consolider sa famille dans Florence, dont il donna l'archevêché avec le chapeau de cardinal à Jules de Médicis, son cousin. Une de ces conjurations qui fournissent aux gouvernements une occasion d'appuyer sur le frein et de donner de l'éperon ayant éclaté en ce moment, il laissa deux des chefs monter sur l'échafaud (1), et fit pardonner aux autres, parmi lesquels était Machiavel.

(1) Luc de la Robbia, neveu du peintre qui assista Pierre-Paul Boscoli dans ses derniers moments, fit une relation touchante de son infortune et de celle d'Augustin Capponi (1512). Boscoli lui disait : « De grâce, Luc, ôtez-moi Brutus de la tête, afin que je fasse ce dernier pas tout à fait en chrétien. » Le moine qui l'assista s'exprimait aussi en ces termes, en s'adressant à Luc : « Quant à ce que vous m'avez dit cette nuit, que j'eusse à lui rappeler que les conjurations ne sont jamais permises, sachez que saint Thomas fait cette distinction : Ou les peuples ont mis le tyran à leur tête, ou c'est par force, tout à coup, et en dépit du

1513. Louis XII s'apprêtait à réparer ses pertes en Lombardie. En effet, partout accueilli avec enthousiasme, il recouvra Gênes et le Milanais. Ce dernier pays avait été retenu sous le joug par les Suisses, qui, redoutables comme soldats, mais non comme nation, n'eurent pas plutôt franchi les Alpes, qu'ils connurent la manie des conquêtes. Ces montagnards osèrent croire que leur pays devait embrasser une partie de la Souabe, l'Alsace, le Tyrol, le Milanais, ce qui les aurait amenés jusqu'à la Méditerranée, et rendus non pas plus heureux peut-être, mais très-puissants. Ils manquaient toutefois d'unité; et la corruption causée par l'argent étranger (1), comme aussi les discordes religieuses, les eurent bientôt énervés.

Eux seuls s'étaient chargés de maintenir Sforza dans le duché : revenus en plus grand nombre, ils firent essuyer aux troupes françaises de Novare la plus rude défaite qu'elles eussent jamais subie. Aussitôt la Lombardie et le Piémont furent évacués, et Gênes ellemême fut délivrée. Mais le roi catholique continua à faire une guerre meurtrière aux Vénitiens, qui, indépendamment de la défaite d'Alviano, virent un incendie causé par le hasard dévorer la partie la plus commerçante de leur ville, et détruire en une nuit une valeur égale à celle que leur avaient coûtée cinq ans de guerre.

Les peuples devaient certes être las de tant souffrir, et les rois de leur infliger tant de tourments. D'un autre côté, Léon X, moins passionné que son prédécesseur, voyait que l'agrandissement des Autrichiens en Italie serait ruineux pour la Péninsule et en particulier pour le saint-siége (2); et son seul désir était de fonder une principauté séculière sur le Pô pour son frère Julien. Il se rapprocha en
1514. conséquence du roi très-chrétien, et ce prince renonça au conciliabule de Pise, se réconcilia avec Ferdinand, en lui abandonnant la Navarre, obtint la paix des Suisses, et prit pour femme Marie, sœur de Henri VIII, toujours trompé effrontément par son beau-frère Ferdinand. Maximilien, que le pape avait voulu réconcilier vaine-

peuple, qu'il règne. Au premier cas, il n'est pas licite de conjurer contre le tyran; dans le second, c'est chose méritoire. » Voy. *Archivio storico*, tome I.

(1) M. May (*Hist. militaire de la Suisse*, tom. IV, sect. 59) démontre que les Suisses gagnèrent cent millions de francs dans les guerres où ils prirent part jusqu'en 1514.

(2) Il faut lire, sur les conditions politiques du temps, les lettres confidentielles échangées entre Machiavel et Vettori, vieux renards tous les deux; surtout celles de juillet et d'août 1513.

ment avec les Vénitiens, s'opiniâtra à une guerre désastreuse et sans aucun résultat.

Au milieu de ces arrangements, Louis XII mourut, vivement regretté de son pays (1), dans l'intérêt duquel il entreprit les guerres d'Italie. En effet, s'il eût laissé subsister les petites puissances d'Italie, elles auraient fini par l'accabler. S'il ne se fût pas allié avec Alexandre VI, ces puissances se seraient unies au pontife, et l'auraient écrasé de concert. S'il n'eût pas réclamé le concours de Ferdinand, il n'aurait pu conquérir Naples, et aurait succombé sous l'effort du pape. S'il se fût décidé à habiter Naples, il eût perdu ce royaume et la France. Mais il se montra pour les Italiens perfide sans politique et ambitieux sans capacité; jeta un schisme dans l'Église; retint dix ans, dans une forteresse, son rival Ludovic le More; provoqua la ligue de Cambrai, et fit la guerre avec cruauté, sans pourtant réussir. 1515. 1er janvier.

François Ier, qui lui succéda, se fit, lors de son couronnement à Reims, proclamer par le héraut duc de Milan, et hâta les préparatifs d'une expédition, en même temps qu'il négociait pour obtenir la paix. Elle fut conclue avec l'Autriche et l'Angleterre; mais il ne put attirer les Suisses de son côté. Il s'entendit donc avec les Vénitiens, et se mit en marche avec la meilleure armée qui jamais eût passé les Alpes. Elle se composait de deux mille cinq cents lances, comptant pour quinze mille hommes, de vingt-deux mille lansquenets, dits les bandes noires, de huit mille aventuriers français, de six mille Gascons, de trois mille sapeurs, et de soixante-douze grosses pièces d'artillerie. Pierre Navarro, qui avait introduit l'usage des mines, et se vantait que nulle forteresse ne lui résisterait, avait été fait prisonnier à la bataille de Ravenne : n'ayant pu obtenir de Ferdinand le payement de sa rançon, il prit du service pour la France et commandait les Gascons. Avec cette armée revenait Bayard, guerrier de grand renom, qui jamais ne commanda en chef, bien qu'aucun général ne voulût rien entreprendre d'important sans le secours de son bras et de ses conseils : il aimait

(1) P. L. ROEDERER juge, dans son ouvrage intitulé *Louis XII et François Ier, ou Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne*, (Paris, 1825), les différents écrivains qui ont parlé de ces deux rois. Il prétend démontrer : 1° que les guerres de Louis XII en Italie furent bien conçues, bien conduites, et non sans résultat; 2° que son gouvernement intérieur révèle le plan le plus sage et le plus généreux qui soit entré dans la tête d'un roi.

1515. mieux combattre où il lui convenait, et affronter le péril sans être retenu par aucun lien dans un poste assigné (1).

Le *général tonsuré*, comme on appelait le cardinal de Sion, ennemi mortel des Français, excitait les Suisses à conserver Milan à Sforza, leur créature et leur instrument. Ils fortifièrent donc les passages des Alpes, et les autres confédérés suivirent leur exemple; mais François Ier, d'après le conseil du vieux Trivulzio, déboucha par la vallée de la Stura; et le chevalier Bayard tomba tellement à l'improviste sur l'ennemi, qu'il fit prisonnier, à table, Prosper Colonne, le meilleur des guerriers italiens.

Les Milanais restaient spectateurs sans faire un mouvement, dans l'espoir trompeur de recouvrer leur indépendance au bout de la lutte engagée entre leurs deux maîtres. Jérôme Morone, ministre de Sforza, cherchait à exciter l'ardeur patriotique, et à suppléer par son activité à l'insuffisance de son prince.

13 septembre. Les Français et les Suisses en vinrent aux mains à Marignan : le choc fut si terrible, que Trivulzio, ce vétéran qui avait assisté à dix-huit batailles, dit que c'étaient des batailles d'enfants auprès de ce combat de géants. Les *dompteurs des princes* se virent domptés, car vingt mille Suisses furent tués. Le roi François Ier voulut être armé chevalier sur le champ de bataille, de la main de Bayard, qui s'écria : *Heureuse ma bonne épée, d'avoir conféré la chevalerie à si vaillant et puissant roi! Ma bonne épée, tu seras comme relique gardée, et honorée par-dessus toute autre; et jamais ne te tirerai, hormis contre les Turcs, les Sarrazins ou les Maures.*

Les Suisses, qui avaient cessé d'être invincibles, partirent sous prétexte de retard de leur solde, en jurant de venir prendre leur revanche; mais ils ne tardèrent pas à conclure avec le roi de France un traité de paix perpétuelle. Maximilien Sforza, renfermé dans le château de Milan, continuellement en crainte des mines de Navarro, capitula moyennant 30,000 écus de pension; et il fut conduit en France, où il mourut comme son père (1530). Alors François Ier fit son entrée dans Milan.

En voyant vaincus ces Suisses, en qui les papes étaient dans l'habitude de se fier comme les moins dangereux parmi les étrangers, Léon X se considéra comme perdu (2). Laissant donc de

(1) BRANTÔME, *Vies des capitaines français.*

(2) Il disait au Vénitien Zorzi : *Domine orator, nous verrons ce que fera*

côté ses rancunes pour détourner le danger, quand le roi pouvait fort bien se rendre maître de l'Italie entière, il lui céda Parme et Plaisance, à la condition qu'il assurerait aux Médicis cette Florence dont il aurait dû prendre la liberté sous sa protection, pour son attachement constant à sa maison. François I[er], n'ayant plus rien à redouter des Suisses, retourna dans ses États, en laissant pour gouverner le Milanais le connétable de Bourbon, et après lui Lautrec : la jalousie qu'en ressentit le maréchal Trivulzio lui fit encourir la disgrâce du roi, et abreuva d'amertume la fin de sa longue carrière. 1516.

Ferdinand, craignant que les Français ne vinssent à tomber de la Lombardie sur le royaume de Naples, donnait de l'argent à l'empereur, afin qu'il continuât à tenir le roi François I[er] sur le qui-vive; Henri VIII avait recommencé la guerre; François Sforza, autre fils de Ludovic le More, mettait en avant ses droits sur le duché, en sorte que de nouvelles hostilités ne tardèrent pas à éclater. Elles étaient poussées faiblement par l'empereur, toujours malavisé pour la conception et peu heureux dans l'événement; par Lautrec, qui secondait les instructions secrètes de son maître, et par les Vénitiens, qui recouvrèrent Vérone, mais qui, épuisés par une guerre sans fin, durent mettre les emplois à l'enchère, virent le commerce leur échapper, et les Turcs devenir menaçants pour leur république.

Sur ces entrefaites mourut Ferdinand le Catholique; et Charles d'Autriche, appelé à lui succéder, se hâta de conclure la paix avec la France, pour ne pas s'attirer d'opposition de sa part. Les conditions en furent arrêtées à Noyon, et il s'ensuivit un moment de calme 1516.
qui permit à toute l'Europe de respirer. Déjà François I[er] avait fait un arrangement avec les Suisses, en déterminant le subside qu'il payerait à chacun des cantons. Il fit avec la cour de Rome un concordat qui abolissait la pragmatique sanction et les libertés gallicanes. Julien, frère de Léon X, étant mort, le pape investit Laurent, son neveu, du duché d'Urbin, qui, enlevé par les armes à François-Marie de la Rovère, fut bientôt, par suite de la mort de Laurent, réuni au patrimoine de Saint-Pierre.

Pérouse fut aussi soumise, et Jean-Paul Baglione envoyé au supplice; les autres chefs, qui s'étaient élevés à la chute du duc de Valentinois, furent domptés par la force ou par la perfidie; le sa-

le roi très-chrétien, si nous nous mettons dans ses mains en lui demandant miséricorde.

cré collége lui-même dut subir le joug; et les deux cardinaux Sauli et Pétrucci, convaincus de trames, furent condamnés à mort.

Maximilien, resté seul dans la lutte, jeta les hauts cris, menaçant de traiter Milan comme l'avait fait Frédéric Barberousse; mais les Suisses, qu'il ne pouvait payer, ne voulaient pas lui obéir : il fut donc réduit à s'enfuir, et les Suisses se retirèrent en saccageant Lodi, Saint-Ange, et tout le pays sur l'Adda. Bientôt Maximilien adhéra au traité de Noyon, en laissant Vérone aux Vénitiens, et en conservant Riva de Trente, Rovérédo, et tout ce qu'il avait acquis dans le Frioul. Ainsi finit la guerre suscitée par la ligue de Cambrai. Venise, que l'Europe conjurée avait voulu renverser, recouvrait à la paix ce qu'elle avait perdu en huit années de guerre : seulement il y avait eu des milliers d'hommes tués dans chaque nation; le commerce de l'Italie était ruiné, et son territoire exposé aux attaques des Turcs (1), et des ambitieux qui bientôt vinrent lui causer des maux plus cruels et plus durables.

1519. 19 janvier. Maximilien tarda peu à finir aussi une vie passée entre de grands desseins et l'incapacité d'en réaliser aucun. Sans argent, et pourtant prodigue, ce prince, d'un courage chevaleresque dans les batailles, et tout imagination dans les conseils, tenta tous les moyens pour s'agrandir ainsi que sa maison, jusqu'à penser sérieusement à se faire pape (2).

(1) Les Barbaresques ne cessaient de harceler l'Italie. Débarqués en 1517 avec dix-huit fustes, ils furent au moment d'enlever Léon X lui-même. Au mois d'avril de l'année suivante, le cardinal Bibiéna écrivait : « Les fustes des Turcs ou des Maures ont pris au-dessus d'Ostie, et jusque dans l'embouchure du Tibre, quelques navires qui se rendaient à Rome, et, descendus à terre, ils ont enlevé des hommes et des femmes. Le cardinal de Saint-George, qui était à Ostie, s'en revint en fuyant; et de même le cardinal d'Agen, qui était à la campagne près de Porcigliano. »

(2) Dans le recueil des lettres de Louis XII, par M. Godefroy, il y en a une où, pour obtenir de l'argent des Frugger, Maximilien propose de leur donner en gage le *pallium investiturale,* appartenant à la maison d'Autriche, *et cujus nos post adeptum papatum, non amplius erit ut opus habeamus,* tome III, page 326. Celle qu'il écrivit en assez mauvais français à sa fille Marguerite, pour lui annoncer sa prochaine exaltation au pontificat, est remplie d'expressions curieuses et caractéristiques.

Voyez la *Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche,* etc., 1507-1519, publiée par LE GLAY; Paris, 1839.

CHAPITRE VI.

FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT.

Philippe le Beau, fils de l'empereur, à qui Ferdinand avait marié son unique héritière, était mort avant lui; il avait donc pour successeur Charles d'Autriche, qui était né de ce prince. Par Marie de Bourgogne, son aïeule, Charles était héritier de la plus grande partie des Pays-Bas et de la Franche-Comté; par sa mère Jeanne la Folle, des royaumes de Castille, de Léon et de Grenade; par son aïeul maternel Ferdinand, de ceux d'Aragon et de Valence, du comté de Barcelone et du Roussillon, des royaumes de Navarre, de Naples, de Sicile, de Sardaigne; puis, par Maximilien, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, du Tyrol, de la Souabe autrichienne. Ajoutez à cela une lisière du territoire africain et la moitié de l'Amérique, et l'on comprendra qu'il put se vanter que jamais le soleil ne se couchait sur ses États. 1516.

A la mort de Maximilien, il se présenta pour demander encore la couronne impériale; mais il eut pour compétiteur Henri VIII, et plus encore François Ier. Les ambassadeurs de ce prince allaient trouver les électeurs, courant d'une cour à l'autre avec un sac bien garni, et leur disant « de ne pas perpétuer dans la maison d'Autriche « une couronne élective; que celui-là serait bien insensé qui, à « l'approche d'une grande tempête, hésiterait à confier au plus vail- « lant le gouvernail du bâtiment. » Mais les talents que François Ier avait montrés étaient précisément ce qui le desservait auprès des électeurs, tandis que le prince autrichien n'en avait encore révélé aucun. Les princes allemands, habitués d'agir à leur guise, craignaient que le monarque français n'apportât, dans un État constitutionnel, les habitudes d'un gouvernement despotique. Frédéric, électeur de Saxe, à qui ses collègues offraient, non pas le sceptre puissant de Charlemagne, mais l'inutile dignité de Maximilien, se montra digne du surnom de *Sage* en la refusant; il leur conseilla de donner la préférence à Charles, qui, par la position de ses États, pourrait défendre utilement l'Empire contre les Turcs. 1519.

Charles, bien que des hommes prudents lui conseillassent de se contenter de l'Espagne et de s'en assurer la possession menacée; Charles, qui reçut en route la nouvelle que Cortez venait de lui ac-

quérir dans le Mexique un nouvel empire qu'il ne verrait jamais, n'en persista pas moins à ambitionner le diadème impérial; il dépensa et intrigua (1) autant que son rival, et l'emporta sur lui. Il lui fut imposé toutefois une capitulation devenue le modèle des capitulations suivantes, par laquelle il s'obligea de protéger la chrétienté, la paix, la bulle d'or, les droits et la liberté de chaque État; de ne pas mettre d'étrangers dans les emplois, de ne pas lever de troupes au dehors, et de ne pas faire usage d'autres langues que du latin et de l'allemand; il s'engagea en outre à détruire les ligues commerciales, qui accaparaient tout avec leur argent, et à
1519. 23 juin. résider le plus souvent en Allemagne. Charles promit tout, car les promesses ne coûtent pas; et il se mit à la tête de l'ère nouvelle.

Quel ne dut pas être le dépit de François Ier, le héros de Marignan, célèbre par toute l'Europe, en se voyant préférer, en châtiment de sa gloire précoce, une médiocrité non redoutée, un jeune homme inconnu, mené par des ministres, et n'ayant en sa faveur que l'intrigue? Il en résulta une rivalité d'amour-propre plus que d'intérêt, et par cela peut-être la plus acharnée et en même temps la plus célèbre de l'histoire moderne (2). La réforme religieuse, prêchée alors par Luther, vint la compliquer, et concentrer sur deux grands États et deux grands hommes l'attention qui, dans le siècle précédent, restait éparpillée sur une foule de petits.

Des deux jeunes souverains arbitres de l'Europe, l'un avait déjà manifesté un caractère guerrier; l'autre inclinait plutôt à la politique et aux manéges secrets. François, élevé dans une condition privée, préféra, au glorieux titre de son aïeul, celui de roi des nobles, ou de *premier gentilhomme de France;* et il eut, en effet, toutes les qualités avec tous les défauts d'un gentilhomme. Il se présentait donc comme un héros du moyen âge; Charles, comme un roi moderne. François aimait l'étalage et l'éclat, jusqu'à s'en laisser préoccuper exclusivement; Charles voulait la réalité, et ne cherchait que la réussite. François affectait un point d'honneur scrupuleux;

(1) On montre encore à Augsbourg un brouillon des banquiers Frugger, avec l'indication des différentes sommes payées à chaque électeur pour acheter sa voix.

(2) « Dieu fist naistre ces deux grands princes ennemis jurez et envieux de la « grandeur l'un de l'autre, ce qui a cousté la vie à deux cent mille personnes et « la ruyne d'un million de familles; et enfin ny l'un ny l'autre n'en ont rap- « porté qu'un repentir d'estre cause de tant de miseres. Que si Dieu eust voulu « que ces deux monarques se fussent entendus, la terre eust tremblé sous « eux, etc. » MONTLUC.

Charles s'en tenait à la simple loyauté de sa famille, sans que ni l'un ni l'autre se fissent scrupule d'y manquer à l'occasion. Charles ne se reposa jamais, François se reposa souvent. L'un rapprochait par ses voyages continuels ses États disséminés, savait s'attacher ses généraux sans se laisser maîtriser par eux, et n'accordait sur lui aucun empire aux femmes, tellement qu'on ne connut jamais la mère de ses bâtards : l'autre, au contraire, prodiguait l'argent en magnificences et en caprices amoureux, donnait les commandements aux moins dignes, sous l'influence de ses courtisans, ou par suite d'intrigues de femmes ou de rancunes de cour; et il irrita le connétable de Bourbon, l'amiral Doria et le prince d'Orange, qui passèrent sous les drapeaux de son cauteleux ennemi.

Les guerres les plus heureuses de Charles furent faites par ses généraux; mais ce fut sa politique qui les dirigea toujours, et, dans l'art de mener une intrigue, de promettre, d'éluder, de corrompre, il surpassait de beaucoup le roi soldat. Réfléchi dès son jeune âge, il s'entoura d'hommes de cabinet, sans toutefois se confier à personne. D'une politique inexorable, d'une froide circonspection, il tendait à tout attirer à lui, à rapporter tout à son intérêt personnel, et il prit pour devise : *Nondum*. Les faciles conquêtes de l'Amérique, durent l'exalter et lui faire embrasser l'univers dans son ambition. Des victoires plus heureuses que méritées favorisèrent cette pensée gigantesque : elles éblouirent ses contemporains, et jetèrent ses sujets dans cet étourdissement où l'obéissance aveugle du soldat passe pour de l'héroïsme, et où l'on tient pour licites tous moyens quelconques, pourvu qu'ils rapportent profit et gloire.

Charles était le plus grand potentat de l'Europe, attendu surtout que la conformation de ses États le mettait en contact avec tous les pays, et qu'il se rattachait à tous par quelque point. L'idée d'une monarchie universelle put donc bien germer dans sa tête, non comme domination immédiate, mais comme suprématie. En effet, si la maison d'Autriche ne s'était pas partagée en deux lignées, la liberté de l'Europe périssait. Mais l'extension même était nuisible à Charles, qui dominait sur des contrées d'une nature si variée, éloignées les unes des autres, et dont aucune n'était dans une sujétion absolue. L'Espagne sut toujours résister à ses empiétements, et les autres lui mesurèrent l'argent sou à sou.

François Ier avait un royaume plus arrondi, avec des seigneurs plus dociles, un pouvoir plus concentré, plus de liberté pour mettre

des impôts; une infanterie nationale, égale en valeur à celle des Espagnols, avait remplacé les troupes mercenaires; Louis XI avait humilié les grands, Louis XII et le cardinal d'Amboise avaient combiné les meilleurs modes d'administration pour faire de l'argent en grevant les sujets le moins possible; et ce fut la faute de François I[er] s'il ne sut pas les suivre dans cette route.

Espagne. Le fondement de la puissance de Charles-Quint était l'Espagne. Elle s'était régénérée dans la longue lutte dont elle sortit nation toute catholique, plutôt fidèle à ses rois que leur sujette; mais sa nationalité fut en péril quand elle échut à Charles, prince autrichien et empereur. On pouvait craindre qu'il n'abandonnât le royaume à quelque vice-roi, et que, fort de ses États d'Allemagne, il n'étouffât les franchises, dont les Espagnols étaient extrêmement jaloux, comme d'un bien chèrement acheté. Il trouva à la tête du royaume, en qualité de régent, le cardinal Ximénès, l'un des plus grands hommes de ce pays, qui avait su tenir en bride par sa fermeté une noblesse turbulente. Peu accoutumé à des ménagements dans ce qu'il croyait bien, Ximénès voulait que Charles lui accordât l'autorité absolue de disposer des finances, des magistratures, des gouvernements, des places dans le conseil d'État ou dans l'ordre judiciaire, et de ce qui concernait la guerre. Mais Charles, entouré d'étrangers avides de l'argent espagnol, lui en demandait sans cesse. Ces exigences réduisirent Ximénès à mécontenter les Espagnols pour y satisfaire, et il dut écrire à Charles de venir au plus tôt pour apaiser les esprits, et que le meilleur moyen d'y parvenir serait de s'engager à ne pas donner d'emplois à des étrangers. Charles s'en irrita; et à peine fut-il arrivé avec ses Flamands, que, sans montrer ni politique ni gratitude envers le ministre qui lui avait sauvé l'Espagne, il l'autorisa à se retirer dans son diocèse. Ximénès en mourut de chagrin peu d'heures après, et, regardé comme un saint, il passa pour faire des miracles.

Charles lui substitua Adrien d'Utrecht, son précepteur, inhabile aux affaires, et étranger. Il violait en cela les priviléges de la nation, de même qu'en prenant le titre de roi de Castille et d'Aragon lorsque sa mère vivait encore. Il eut donc peine à obtenir d'être reconnu par les cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne; et, malgré toutes ses tergiversations, il ne put se faire prêter le serment de fidélité qu'en promettant d'observer loyalement la constitution. On lui donna donc lecture de l'acte suivant :

« Votre altesse, comme roi de Castille, de Léon et de Grenade, « avec la très-haute et très-puissante reine Jeanne, notre souve- « raine et votre mère, jure devant Dieu et sur les saints Évangiles, « où elle pose la main droite, et promet, sur sa foi et sur sa pa- « role royale, aux villes, bourgs et villages représentés par les « députés présents à ces cortès, et aux provinces, cités et com- « munes qui représentent ces royaumes, comme si elles étaient nom- « mées ici chacune distinctement, qu'elle gardera et conservera le « patrimoine royal de la couronne, et n'aliénera en aucune ma- « nière les villes, bourgs et communes, ni leur territoire et leur « juridiction, ni les droits et les revenus des villes, ni autres choses « de leur dépendance, ni rien de ce qui appartient à la couronne et « au domaine royal qu'elle possède aujourd'hui, ou qui pourra lui « échoir à l'avenir. Que si votre altesse les aliène, cette aliénation « sera nulle et comme non avenue; et la personne à qui elle sera « faite à titre gratuit ou onéreux n'acquerra aucun droit à la pro- « priété. Votre altesse jure en outre et promet de conserver les « lois et droits de ces royaumes, et principalement la loi de Valla- « dolid, qui règle et dispose tout ce qui est nécessaire touchant le « présent acte de serment.

« En outre, vous confirmez aux villes, bourgs, communes et pro- « vinces, et à chacune d'elles en particulier, les libertés, priviléges, « franchises, lettres et exemptions concernant la conservation du « domaine de la couronne, comme tout ce qui est contenu dans les- « dits priviléges.....

« Et de tout cela votre altesse jure de ne rien altérer, supprimer « ou diminuer par soi ou par son ordre royal, sous quelque forme « que ce soit, à présent ni en aucun temps, pour quelque cause ou « motif que ce soit..... Ainsi Dieu et les saints évangiles vous soient « en aide! *Amen*..... »

Charles jura, prit le titre inusité de *majesté*, et, mécontent du pays, s'en alla en Allemagne, où, sur ces entrefaites, il avait été élu empereur, et où il se fit couronner solennellement comme tel.

Lorsqu'il fut parti, le mécontentement éclata. Le peuple, indigné, se souleva contre la noblesse de Valence, qui abusait de ses privi- léges; Charles, joyeux de voir humiliés ceux qui osaient lui mesu- rer ses dépenses, non-seulement refusa de leur venir en aide, mais encore autorisa le peuple à rester en armes. Les bourgeois, enhardis, formèrent l'*hermandad*, association qui fut jurée pour l'abaissement

Padilla. des grands. Jean de Padilla, jeune seigneur qui jouissait d'un haut crédit dans la bourgeoisie, et qui méditait le projet d'abattre un régent incapable, et d'affermir les libertés publiques en élevant les communes, se constitua le centre de cette association. Le peuple l'écouta avec faveur; la junte sainte se réunit à Avila : elle enjoignit à Adrien l'ordre d'abdiquer ses pouvoirs; et la reine Jeanne étant tombée entre ses mains, elle gouverna au nom de cette princesse. Sur le refus que fit Charles de recevoir les députés de la junte, on prit les armes. Antoine d'Acunha, évêque septuagénaire de Zamora, combattit à la tête de ses prêtres (1); Maria Pachéco, femme de Padilla, remplie d'amour pour son mari et pour la liberté, conduisit les femmes en procession à l'église de Tolède, où elles demandèrent pardon aux saints de dépouiller leurs autels pour la défense de la patrie. L'*hermandad* se soutint deux ans contre l'effort discipliné des nobles; mais enfin ils réussirent à s'emparer de Padilla. En proie aux souffrances d'une blessure mortelle et en présence du supplice, il écrivait à sa femme : « Madame, si votre « affliction ne me touchait plus que ma mort, je me tiendrais pour « bien heureux; car, puisqu'elle est inévitable, c'est pour moi une « grâce signalée de Dieu de l'obtenir telle que, si elle cause beau« coup de regrets, elle ne restera pas toutefois sans avantage. Je « désirerais avoir plus de temps pour vous écrire quelques conseils; « mais on ne m'accorde pas et je ne solliciterai pas non plus de « délai pour recevoir la couronne que j'attends. Vous, madame, « pleurez votre malheur, mais non ma mort, qui, étant si juste, ne « doit être déplorée par personne. Mon âme, puisqu'il ne me reste « pas autre chose, je la laisse en vos mains; faites d'elle comme « de la chose qui vous aima le plus. Je ne veux pas m'étendre da« vantage, attendu que le bourreau m'attend, et qu'il soupçonne« rait que j'allonge le feuillet pour allonger ma vie. Mon fidèle « Sossa, comme témoin oculaire et confident de mes volontés se« crètes, vous dira le reste; et je ferme ici cette dépêche pour attendre « le couteau de votre douleur et de mon repos. »

Il adressa en outre ses adieux en ces termes à la ville de Tolède :

(1) GUEVARA raconte, dans les *Lettres dorées*, avoir vu plusieurs fois l'évêque d'Acunha « avec la pertuisane sur l'épaule, jamais avec le bréviaire à la main ou l'étole au cou. » Il ajoute : « J'ai vu de mes propres yeux un prêtre qui, avec son escopette, jeta à terre onze des nôtres; et le beau était que, tout en les mettant en joue, il les bénissait avec l'arquebuse, puis les expédiait avec la balle. »

« A toi, couronne de l'Espagne et lumière du monde entier, libre « dès le temps des anciens Goths ; à toi qui, à force de sang étranger « et du tien, as conquis la liberté pour toi et pour les villes voisines, « moi, ton fils légitime, je te fais savoir que par le sang de mon « corps se rafraîchissent tes victoires passées. Si le hasard ne m'a « point laissé placer mes actions au rang de tes mémorables exploits, « la faute en a été à mon mauvais sort et non à ma bonne volonté, « que je te prie d'agréer comme une mère, puisque Dieu ne m'a « pas accordé autre chose à perdre pour toi que ce que j'ai ris- « qué. Ton souvenir est plus important pour moi que ma vie. « Considère donc que telles sont les vicissitudes de la fortune, qui « jamais n'est stable. Je vois avec allégresse que moi, le moindre « d'entre tes fils, je vais mourir pour toi, et que tu en as créé dans ton « sein beaucoup d'autres qui pourront tirer vengeance de mon sup- « plice. Plusieurs bouches te raconteront ma mort, que je ne connais « pas encore, bien que prochaine ; et ma fin te rendra témoignage « de mon intention. Je te recommande mon âme, comme à la pro- « tectrice de la chrétienté. Je ne te dis rien du corps, car il ne « m'appartient déjà plus. »

La veuve de Padilla releva sa bannière, et défendit intrépidement Tolède ; puis, chassée par les habitants fatigués d'un long siége, elle se soutint encore dans la citadelle, d'où elle réussit enfin à s'échapper, et se réfugia en Portugal.

Charles-Quint, après avoir ordonné une vingtaine de supplices, proclama le pardon, et mit à profit cette insurrection avortée, pour réduire les cortès à une simple formalité.

Le roi de France conçut un heureux espoir de ces commencements pour sa rivalité avec Charles-Quint. Ils se touchaient sur trois points ; et, bien que les seigneurs de Chièvres et de Boissy, leurs précepteurs, eussent conclu à Noyon un traité de paix par lequel Naples restait à l'Espagne, en passant sous silence les autres droits, moyennant le mariage de Charles avec une fille de François Ier encore en bas âge, il existait entre eux trop d'éléments de désunion. Outre le dépit de s'être vu préférer le prince autrichien pour la couronne impériale, François se trouvait soumis, pour le duché de Milan, à la suzeraineté de l'empereur, qui bientôt y éleva des prétentions comme sur un fief vacant, en même temps qu'il en élevait sur la Bourgogne.

L'indemnité promise n'avait jamais été donnée au roi de Navarre.

Les conventions pontificales s'opposaient à ce que la couronne

impériale pût jamais être réunie sur la même tête à celle de Naples; en conséquence, François Ier réclamait cette dernière.

L'intérêt commun l'ayant rapproché de Léon X, il donna en mariage la princesse Madeleine de la Tour-d'Auvergne au fils de Laurent de Médicis, qui venait d'être investi du duché d'Urbin; mais comme il différait à restituer Parme et Plaisance au saint-siége, Léon X se remit à proclamer l'expulsion des barbares. Placé comme il l'était au milieu d'États épuisés par les guerres passées; agrandi par les conquêtes d'Alexandre VI, par celles de Jules II, par les siennes propres; arbitre de la république florentine, riche des contributions de toute la chrétienté, Léon X aurait pu tenir la balance entre les deux rivaux et assurer l'indépendance de l'Italie; mais, sans élévation dans son ambition, il la compromit en fomen-
1521. tant la guerre, et s'allia contre son propre intérêt avec Charles-Quint, en consentant qu'il réunît la possession de Naples à l'Empire, et en se proposant de rétablir François Sforza dans Milan.

Première guerre. François Ier profita de l'insurrection de l'*hermandad* en Espagne pour envahir la Navarre, afin d'y rétablir le roi Henri, et il s'en rendit maître en quinze jours; mais il la reperdit en aussi peu de temps. D'un autre côté, Robert de la Mark, seigneur de Bouillon, s'étant détaché de Charles, qui avait refusé de lui rendre justice, s'allia avec la France et dévasta le Luxembourg. Les Impériaux marchèrent sur la France, qui soudain se leva toute en armes. Bayard défendit l'entrée de la Champagne avec très-peu de monde contre trente-cinq mille hommes, disant, *Il n'est pas de places faibles où sont des gens de cœur pour les défendre,* et sauva sa patrie des étrangers; il conquit même quelques places dans les Pays-Bas. En même temps, du côté des Pyrénées, l'amiral Bonnivet s'emparait de Fontarabie.

Les Italiens avaient de l'antipathie pour Charles-Quint et comme empereur, c'est-à-dire héritier d'anciennes prétentions, et comme Allemand, c'est-à-dire originaire d'un pays d'où l'hérésie venait saper le trône pontifical, et comme Flamand, c'est-à-dire appartenant à une nation rivale de la leur dans le commerce; et enfin comme Espagnol, et maître de ce nouveau monde qui leur avait ravi le sceptre des mers. Par suite, ils voyaient de bon œil François Ier. Ce prince opposa à Prosper Colonne, général du pape et de l'empereur, Odet de Lautrec, frère de la dame de Chateaubriand, sa maîtresse, guerrier vaillant, étranger à l'avarice et à la luxure, mais très-orgueilleux, et n'écoutant aucun conseil. Le Milanais, traité en pays

de conquête, dont on bannissait les riches en foule pour usurper leurs biens, était dans les plus mauvaises dispositions. Jérôme Morone, ardent patriote, infatigable, délié, menteur, excellent, en un mot, pour ourdir des conjurations, tenait en éveil les espérances de François Sforza, fomentait les désordres intérieurs et les jalousies des États voisins, et fit si bien, que de toute part on s'insurgea contre les Français. Les Suisses ayant refusé de combattre parce que des bandes de leur pays étaient au service de l'armée ennemie, Lautrec fut obligé de se retirer sur le territoire vénitien; et Colonne entra dans Milan, où les libérateurs continuèrent, pendant dix jours, le pillage et les violences les plus brutales. C'était là la récompense la plus ambitionnée par les combattants, et souvent leur unique solde.

Afin de pouvoir remédier au mal, François Ier prit le parti de créer dans son royaume vingt nouvelles charges à vendre; il envoya à la monnaie la grille d'argent dont Louis XI avait fait don à Saint-Martin; il se fit prêter par la ville de Paris douze cent mille livres, au taux de douze pour cent; et ayant ainsi réuni quatre cent mille écus, il les expédia en Italie; mais Louise de Savoie, sa mère, qui, par jalousie contre la dame de Chateaubriand, ne voulait pas que Lautrec fût secouru, trouva moyen de les détourner et de les faire passer dans ses coffres; d'où il résulta que Lautrec résta sans argent. Puis, quand les Suisses mutinés réclamèrent à grands cris leur solde, leur congé ou le combat, il se vit contraint de livrer bataille; mais, vaincu à la Bicoque par Prosper Colonne, il lui fallut évacuer la Lombardie. 1522. 22 avril.

Alors François Sforza reprit possession du duché, mais réduit aux abois par des armées déprédatrices, et par l'audace de quiconque se sentait assez fort pour désobéir. Venise fit la paix avec l'Autriche; Gênes aussi fut prise et horriblement saccagée; mais la mort de Léon X étant survenue inopinément, le cardinal de Médicis, légat, et le cardinal Schinner de Sion, qui faisaient porter leur croix d'argent devant les tourbes de Suisses blasphémateurs et larrons, se détachèrent de Charles-Quint, dont l'intention était, non pas de donner de l'argent à ces pillards, mais de les consumer à réprimer la Belgique, la Castille et le royaume de Valence. La chance des Impériaux se trouva donc interrompue. Mais la tiare ayant été conférée à cet Adrien, ancien précepteur de Charles-Quint et gouverneur de l'Espagne, homme tout à fait étranger aux intérêts italiens, ignorant entièrement les manéges de la politique et ami de la paix,

le nouveau pontife crut arriver à une pacification non-seulement en absolvant et en rétablissant les ducs d'Urbin et de Ferrare, mais
1523. Ligue de Rome. encore en se mettant à la tête d'une ligue contre la France. Dans cette confédération entrèrent avec le pape l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, Florence, Gênes et Sienne. De plus, il trouva une aide dans le connétable de Bourbon, qui, irrité contre le roi, conçut le projet de livrer aux étrangers sa patrie, dont Charles-Quint et Henri VIII avaient déjà arrêté le partage entre eux par le traité de Bruges.

François I[er], ne pouvant passer de sa personne en Italie, confia à l'amiral Bonnivet, le plus souple de ses courtisans et tout ensemble le moins capable, le commandement de son armée, forte de quarante mille hommes de belles troupes. Le drame lugubre dont l'Italie était le théâtre approchait de sa catastrophe. Les petits seigneurs d'Italie, Colonna, Barbiano de Belgioioso, Scotti, les Pio, Frégose, Rangoni, qui, dans les temps antérieurs, s'étaient acquis un domaine par les armes, vendaient maintenant leurs bras pour se le conserver, et, sans se soucier aucunement de fidélité, cherchaient à se concilier tantôt l'un tantôt l'autre de ces souverains sans foi. Le peuple, comme il arrive quand on souffre, espérait un soulagement à ses maux; et, dans ce mouvement général de l'Europe, il rêvait le rétablissement des droits de chacun. Les Gibelins se rappelaient que la liberté avait fleuri en Italie sous le nom impérial, et espéraient dans Charles-Quint pour la faire renaître. Les Guelfes s'effrayaient de voir tant de forces réunies; ils avaient confiance dans la France et en eux-mêmes, pour obtenir une bonne paix. Florence était sous les armes; Venise n'était pas encore entamée; le pape créait des cardinaux pour se procurer de l'argent, et n'aurait pas voulu mettre les luthériens en joie.

Août. L'expulsion des Français n'avait pas soulagé l'Italie, car les Impériaux devaient y vivre à discrétion, pillant, rançonnant les villes et les villages selon le besoin, même les États indépendants; mais Morone continuait de fomenter dans Milan la haine contre eux; et André Barbato, moine augustin, excitait encore à préserver la patrie de la souillure des barbares, en rappelant que, si les gentils le faisaient dans le seul espoir de la gloire, les chrétiens devaient songer en outre à la vie immortelle (1).

(1) GUICCIARDINI, XIV.

Désunis comme ils l'étaient, les Milanais auraient succombé, si l'amiral Bonnivet, déclarant qu'il ne voulait pas imiter la fougue ordinaire des siens, n'avait laissé échapper les occasions de vaincre. Il donna ainsi aux ennemis le temps de s'entendre. Malgré la perte qu'ils firent de Prosper Colonne, le général le plus prudent de ce temps, qui avait enseigné à vaincre sans combat et par le choix seul des positions, ils purent continuer la guerre, commandés par Charles de Lannoy qui le remplaça, et que secondèrent le connétable de Bourbon et François d'Avalos, marquis de Pescaire. Dans leurs rangs combattait Jean de Médicis, de la branche bourgeoise, qui était passé du service du pontife à celui de la France, et ensuite dans les rangs impériaux. Il commandait les bandes noires, ainsi appelées parce qu'elles portaient le deuil de Léon X ; il ramena l'emploi des troupes légères, qui était tombé en désuétude. Il entendait « que ses soldats montassent des chevaux turcs et des genêts d'Es« pagne ; qu'ils fussent bien armés de salades à la bourguignonne, « tellement que, par son exemple et à cause de la commodité qu'on « y a trouvée, on a presque renoncé aux hommes d'armes en Italie, « ses soldats produisant souvent l'un et l'autre effet avec moins de « dépense et plus de rapidité. Ce fut encore lui qui remit en usage « la milice appelée lances détachées, se composant d'hommes d'élite « et bien payés, qui suivent toujours, soit à pied, soit à cheval, la « personne de leur capitaine, sans être assujettis à aucun autre. Dans « le nombre surgissent ensuite des hommes de grande réputation « et autorité, selon leur valeur et la bienveillance du seigneur (1). »

Bonnivet fut entièrement battu à Romagnano. Bayard, se sentant blessé à mort, voulut qu'on le plaçât contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. Le connétable de Bourbon, l'ayant trouvé dans cette position, lui exprimait le regret qu'il éprouvait de son sort : *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre*, lui répondit le preux chevalier, *car je meurs en homme de bien ; mais vous, qui combattez contre votre roi et votre patrie*. Il rendit le dernier soupir, et les Français sortirent encore une fois de l'Italie.

Cependant les vainqueurs n'étaient rien moins que joyeux. C'était à peine s'ils pouvaient trouver dans le pays le plus fertile, réduit par eux à l'état le plus misérable, les choses nécessaires à leur existence : il leur fallut, pour nourrir les troupes, les conduire hors de la Lombardie, notamment en Romagne, en chargeant de

(1) Rossi, *Vie de Jean des Bandes noires*.

contributions sujets et amis, et en montrant à l'Italie qu'après tant de souffrance tout le soulagement qu'elle avait à attendre se réduirait à un changement de maître.

Sur ces entrefaites était mort Adrien, saint homme et prince incapable. Il eut pour successeur Clément VII, qui, sous le nom de cardinal Jules de Médicis, s'était fait aimer, surtout à Florence. « Il n'était ni orgueilleux, ni simoniaque, ni avare, ni libertin, « mais sobre dans sa nourriture, économe dans son vêtement, « religieux, dévot (1). » Versé, en outre, dans les sciences, favorisant les arts, adroit dans les affaires les plus difficiles, orateur élégant, il fut cependant pour l'Italie le pontife le plus funeste.

Il commença par ramener à l'obéissance les princes vassaux de l'Église, qui s'insurgeaient à chaque vacance du saint-siége; puis il songea à procurer une position élevée à ses parents. Il avait toujours favorisé l'Espagne, et il se vantait (2) d'avoir empêché François I[er] de pousser jusqu'à Naples à l'époque de sa première invasion en Italie; d'avoir décidé Léon X à ne pas combattre l'élection de Charles-Quint, et à abolir l'ancienne défense de réunir la couronne impériale à celle de Naples; d'avoir favorisé l'alliance de l'empereur avec le pape, pour prendre Milan; « d'avoir fait élire Adrien VI, et « de n'avoir point épargné, pour arriver à ces fins, les trésors de ses « amis, ceux de sa patrie, ni les siens. » Il s'effrayait pourtant alors de voir les Espagnols établis en Lombardie, ce qui le fit changer de politique.

Cependant la guerre était devenue un besoin pour ceux qui combattaient, afin de rester nécessaires. Le connétable de Bourbon insistait pour envahir la France et pour marcher sur Lyon : *Trois volées de canon*, disait-il, *amèneront à nos pieds ces bourgeois peureux, les clefs en main et la corde au cou.* Charles-Quint réunit donc des troupes et des vaisseaux; Henri VIII procura de l'argent (3); et le marquis de Pescaire passa le Var avec le conné-

(1) Vettori.

(2) Dans une lettre citée par Ranke.

(3) On lit dans les curieux *Mémoires de l'illustre maison de Russel*, publiés récemment, que lord Russel, chargé de remettre au connétable de Bourbon les subsides de Henri VIII, fut obligé de faire porter l'argent, de Gênes à Chambéry, à dos de mulets, dans des ballots et des sacs, sous forme de vieux linge et de légumes à vendre. Il écrivit de Chambéry, à Henri VIII, que le duc de Savoie, *en noble et généreux prince*, avait daigné permettre de transporter l'argent à Turin sur ses propres mulets, *dans le coffre de la maison*

table de Bourbon. Mais ils s'aperçurent bientôt de l'horreur qu'inspirent les traîtres, et combien la France est forte et unanime contre les envahisseurs. Fatigués de la résistance qu'ils éprouvèrent devant Marseille, ils se retirèrent après quarante jours de siége, comme s'ils eussent pris la fuite; et François Ier, qui s'avançait pour punir la *rodomontade espagnole* du déserteur, passa le mont Cénis avec quarante mille hommes, et marcha sur Milan par Verceil. 1524.

Les soldats y avaient apporté la peste, leur compagne inséparable; Sforza et Morone, son chancelier, en étaient donc sortis. Pescaire, voyant qu'il n'y pouvait tenir, se replia; et les Français rentrèrent dans la ville, dont le gouvernement fut confié à la Trémoille. 26 octobre.

Les Impériaux étaient découragés : beaucoup de soldats désertaient depuis qu'ils n'avaient plus l'espoir de vaincre et de piller; les officiers ne s'accordaient pas sur les partis à prendre; et François Ier aurait pu s'assurer la victoire, si l'amiral Bonnivet ne l'eût sans cesse détourné des entreprises les plus avantageuses comme ne convenant pas à un roi, et s'il eût connu le système moderne de laisser en arrière les forteresses. Le temps qu'il perdit pour s'en rendre maître fut mis à profit par Antoine de Leyva, qui avait assisté à trente-trois batailles et à quarante siéges; et il l'employa à fortifier Pavie.

Pendant que François Ier s'arrêtait devant cette place, Jean-Jacques de Médici, aventurier milanais, qui s'était fait au milieu de ces bouleversements une domination sur le lac de Côme, put, en assiégeant Chiavenna, empêcher les Grisons de venir à son secours, tandis que les Impériaux, se réunissant de toutes parts, entourèrent l'armée française. Dans un temps où déjà tout était réduit en tactique, le roi s'entêtait aux prouesses de l'ancienne chevalerie, se faisant un point d'honneur de ne jamais reculer. Il accepta donc la bataille, et huit mille des siens y périrent avec une vingtaine des meilleurs capitaines. Bonnivet fut tué, ainsi que la Trémoille; le roi lui-même, entouré d'ennemis qui, ne le connaissant pas, voulaient le tuer, Bataille de Pavie. 28 octobre.

royale, où sont d'ordinaire les ornements de sa chapelle : sur chaque compartiment de ce coffre est inscrit son contenu, afin que personne ne pense qu'il y ait autre chose. Au moyen de cet artifice, le subside qui devait servir à faire la guerre à la France put faire le voyage sans être enlevé. C'est chose plus facile aujourd'hui.

1524. eut à se défendre en personne, jusqu'au moment où survint Lannoy, vice-roi de Naples, à qui il rendit son épée. Ce général la reçut à genoux, et lui en remit une autre ; les ennemis plus voisins se hâtèrent de piller ce qu'il avait sur lui, et jusqu'à ses vêtements (1).

Quoique le roi écrivît à la duchesse d'Angoulême, *Tout est perdu, fors l'honneur* (2), Charles-Quint sentait fort bien qu'il n'y avait rien de perdu, et que la France restait entière, même sans son roi. En conséquence, il montra de la modération dans la joie que lui causa cette capture glorieuse, et ne suivit point le conseil que lui donnait le duc d'Albe, d'envahir la France consternée.

Toute l'Europe s'intéressa au roi soldat : Érasme en écrivit à Charles-Quint ; les nobles espagnols demandèrent qu'il fût laissé libre sur parole, en offrant de lui servir de caution. François Ier s'était confié dans la générosité de son ennemi ; mais Charles-Quint le fit renfermer dans le château de Pizzighettone, et lui demanda pour rançon la cession de la Bourgogne, de Milan, d'Asti, de Gênes et de Naples ; de plus, pour le connétable de Bourbon, outre la restitution de ses biens confisqués, le Dauphiné et la Provence, pour lui en former un royaume indépendant. *Plutôt mourir en prison*, s'écria François Ier, *que d'entamer le patrimoine de mes fils!* et il se laissa transporter en Espagne, persuadé qu'il lui suffirait d'un entretien avec *son frère Charles* pour obtenir sa liberté. Mais Charles, prenant ombrage des honneurs que lui prodiguait la noblesse, défendit l'entrée de l'Alcazar, où il le retenait prisonnier. Il refusa même de le voir, jusqu'au moment où il apprit qu'il était malade de chagrin : craignant alors de perdre un gage précieux dont il espérait tirer bon profit, il lui rendit visite, sans toutefois lui accorder rien de plus que des courtoisies. Marguerite d'Angoulême étant même venue pour le consoler, il chercha par des manières caressantes à la retenir jusqu'à l'expi-

(1) De tout pars lors dépoillé je fuz,
Rien n'y servit, deffense ne refuz ;
Et la manche de moy tant estimée
Par pouvre main fut toute despécée.

(*Épître écrite par lui dans sa prison.*)

(2) Quoiqu'on puisse regretter de voir déparer ce mot si répété, il faut bien lui restituer son intégrité historique : *Tout est perdu, hormis l'honneur* ET LA VIE, QUI EST SAUVE. (*Voy.* sur ces faits l'*Histoire de la captivité de François Ier*, par REY ; Paris, 1837.)

ration du sauf-conduit, afin de pouvoir la faire aussi prisonnière.

Cet événement inattendu venait couper court aux subterfuges de la politique; il jeta l'effroi dans l'Italie, qui resta à la merci d'une armée victorieuse, insubordonnée, et habituée au pillage.

Clément VII, qui s'était uni à François Ier, ne pouvait s'attendre qu'à une bourrasque; et il s'était mal préparé à l'affronter par des économies inopportunes et une déplorable irrésolution. Il aurait pu en se joignant aux Vénitiens comme ils le lui proposaient, et au duc de Ferrare, soutenir l'honneur italien contre une armée sans solde et sans discipline; mais il préféra s'arranger avec Charles-Quint dès que ce prince eut assuré Florence aux Médicis. Il lui fournit de l'argent, qui permit aux Impériaux de reprendre vigueur: ceux-ci, cessant alors de redouter l'accord de leurs ennemis, tyrannisèrent les Italiens divisés et le pontife lui-même, qui, n'ayant pas voulu se mettre à la tête de ses compatriotes, se trouva à la discrétion des étrangers. Clément reconnut sa faute, et joignit ses plaintes à celles de l'Italie entière, tremblante à l'idée de rester sous un joug dont elle venait de faire une si rude expérience. Sforza, au nom de qui l'État de Milan avait été recouvré, se voyait en proie à la soldatesque, et sentait que Charles-Quint visait à le déposséder, pour réunir le duché à ses possessions héréditaires. Jérôme Morone, son chancelier, que cette ambition faisait frémir, conçut l'idée d'une ligue italique pour assurer l'indépendance du pays. Henri VIII la favorisa par jalousie contre Charles, et la régente de France promit des subsides, dans l'espoir d'obtenir par cette diversion de meilleures conditions du vainqueur. 1525. Conjuration de Morone.

Le marquis Alphonse de Pescaire avait un grand crédit dans l'armée espagnole. Né Italien, mais d'origine espagnole, il ne parlait que cette langue: « orgueilleux outre mesure, il était envieux, « ingrat, avare, haineux et cruel, sans religion, sans humanité, et « né absolument pour la ruine de l'Italie (1). » Il était mécontent de ce que Lannoy avait envoyé en Espagne le royal prisonnier, que l'armée voulait retenir comme gage de sa solde arriérée. Morone se flatta donc de l'attirer dans le parti italien, non en l'excitant par un sentiment national, mais en le flattant de l'espoir d'une couronne. Étranger à la culture italienne, mais élevé, par la lecture des romans espagnols, dans des idées exagérées de loyauté, Pescaire

(1) VETTORI.

1525. ne crut pas s'avilir en descendant au rôle infâme d'espion. Il consentit à s'aboucher avec Morone dans le château de Novare, où il se fit mettre au courant des pratiques déjà entamées, des complices, et des moyens de réussite. Mais il avait eu la précaution de faire cacher derrière une tapisserie Antoine de Leyva. Le chancelier fut en conséquence arrêté et interrogé par le marquis lui-même. Le Milanais fut occupé, et ses habitants furent obligés de jurer fidélité au roi d'Espagne.

Quand les Italiens virent Charles-Quint en possession du Milanais, ils reconnurent que c'en était fait de leur indépendance. Venise, prenant alors le rôle déserté par Florence, celui de protectrice de la liberté italienne, réunit des troupes, et adressa à Clément VII les instances les plus vives pour qu'il eût à se déclarer sérieusement. Le pontife écrivit, en effet, à l'empereur des lettres qui montrent combien il avait le sentiment de ses devoirs, et de ceux du monarque auquel il s'adressait; mais ensuite, lorsqu'il était question d'agir, il retombait dans ses hésitations, et recourait à des moyens de ruse. Prince fatal, qui, en voulant user la France par l'empereur et l'empereur par la France, en se jetant tour à tour de l'un ou de l'autre côté, selon les jalousies du moment, sans se faire aimer ni craindre, éteignit la liberté de son pays natal, et attira sur l'Italie des calamités dont il eut à se ressentir en partie lui-même.

1526. En France, où Louise de Savoie avait pris la régence, tous les ordres de l'État donnaient des preuves chaleureuses de dévouement, et offraient de l'argent pour conserver l'intégrité des frontières. Si François Ier avait eu le courage d'abdiquer, de manière qu'il ne restât qu'un homme prisonnier, la France n'aurait eu rien à redouter. Loin de là, il fit acte de roi, et traita de sa délivrance avec un ennemi qui ne s'aperçut pas qu'il lui fallait ou le garder éternellement prisonnier, afin que les discordes intérieures consumassent le royaume, ou le renvoyer généreusement à une nation qui se laisse d'ordinaire conduire par le sentiment. Mais Charles, obéissant à de petits intérêts, et voulant faire de son rival ce que Cortez fit de Montézuma, au lieu de suivre les conseils de son confesseur, qui l'invitait à pardonner, écoutait son chancelier Mercurino Gattinara, qui le poussait à user de rigueur; et il se porta à de mauvais traitements envers le roi. François Ier se persuada qu'il était permis de tromper celui qui lui faisait violence : il con-

sentit donc aux conditions exigées par Charles, c'est-à-dire à l'abandon de la Bourgogne et d'autres provinces de France, sans compter la renonciation à ses droits sur la Flandre, l'Artois et le royaume de Naples. 1526.

Éléonore de Portugal avait été promise en mariage par Charles-Quint au connétable de Bourbon; mais pouvait-il désormais donner la main de sa sœur à un homme souillé d'une trahison? Lorsque le duc vint à Madrid, le marquis de Villena, que Charles-Quint priait de lui donner un logement dans son palais, lui répondit: *Je ne puis désobéir à votre majesté; mais à peine en sera-t-il sorti que je mettrai le feu au logis, comme infecté par la présence d'un traître.* François Ier s'engagea donc à épouser Éléonore, en donnant pour indemnité au duc de Bourbon ses fiefs confisqués et le duché de Milan. Ses fils devaient être remis en otage pour la garantie du traité. Ces conditions parurent toutefois tellement exorbitantes, que Gattinara refusa de les signer, comme d'une exécution impossible. Mais Charles était satisfait d'avoir réussi à humilier son rival; et, après lui avoir fait subir les ennuis de la prison, il n'était pas fâché de pouvoir encore le taxer de déloyauté. François aspirait à la liberté, aux plaisirs, à l'exercice du pouvoir; et, sans même se donner le temps d'embrasser ses enfants qui prenaient sa place, il s'élança sur le sol français en s'écriant: *Je suis encore roi!*

Aussitôt il réunit les grands à Cognac, et l'opinion unanime fut 18 mars.
qu'il était dispensé d'exécuter un traité extorqué. Les états de Bourgogne déclarèrent que le roi n'avait pas le droit de céder leur pays. A Paris, l'assemblée des notables proclama qu'il ne pouvait ni aliéner un pays ni se reconstituer prisonnier, et vota des subsides pour faire la guerre. Charles et François se renvoyèrent l'accusation de félonie, et se préparèrent de nouveau à combattre.

L'honneur du roi était demeuré sauf à Pavie; mais en était-il de même dans la circonstance actuelle?

A la suggestion de Capin de Capo, nonce de Clément VII, et à celle de l'ambassadeur vénitien, François Ier entra dans une sainte ligue qui avait pour but de délivrer ses fils, d'assurer à Sforza le 22 mai.
duché de Milan et Naples au pape, de chasser les Impériaux de l'Italie, et de conserver l'indépendance du pays (1).

(1) Le dataire Gibert écrivait à l'évêque de Véruli: « Or, je me bornerai à



Après trente années de guerre, ou plutôt d'un supplice honteux infligé à une population désarmée par une soldatesque féroce et débauchée, l'Italie avait certes tous les motifs possibles pour déployer ses derniers efforts. La Sicile réclamait en vain ses priviléges à un roi maître de la moitié du monde; Naples était dévastée audacieusement par les chefs de bandes et par les magistrats, qui, non contents d'enlever les richesses, en tarissaient les sources; la Toscane voyait expirer sa liberté; la Romagne avait eu à pâtir tour à tour de petits tyrans turbulents et de pontifes ambitieux; la Lombardie ne cessait pas d'être un champ de bataille; puis toutes ces contrées étaient foulées par des armées formées de recrues étrangères, achetées isolément ou amenées par un capitaine pour le seul amour du butin; troupes constamment prêtes à se tourner contre ceux qui les soldaient, et voulant à tout prix la guerre, leur unique moyen d'existence, dussent-elles la faire pour leur propre compte.

Les factions s'étaient ravivées en Lombardie, au milieu des dominations qui s'y succédaient sans cesse; et quelques petits seigneurs s'y étaient élevés sans autre droit que celui de l'épée, et sans autre but que celui de pouvoir agir au gré de leurs caprices. Dans le nombre se signala Jean-Jacques de Médici de Milan, dit le

Le Medeghino. Medeghino. Il commença sa carrière par des *vengeances viriles;* et, pour échapper au châtiment, il embrassa le métier des armes, se soutenant, comme tant d'autres le faisaient, au milieu d'un pays désorganisé. François Sforza l'employa pour se défaire d'Astor Visconti, son ennemi particulier, et le laissa en récompense occuper le château de Musso, sur le lac de Côme. S'étant fortifié dans cette position, il domina le lac, et accueillit des hommes d'armes, des ingénieurs : il put ainsi, à son gré, tantôt affamer le duché en empêchant d'y transporter des blés, tantôt assaillir la Valteline et Chiavenna pour seconder le duc. Il obligea ainsi les Grisons à rappeler les troupes qui servaient sous les ordres de François I[er], ce qui amena la défaite de Pavie. Lorsque les Espagnols furent devenus les maîtres, il ne se soumit pas davantage à leur joug, sachant tour à tour se montrer lion et renard. Le lac et les monts envi-

vous rappeler qu'il ne s'agit pas dans la guerre actuelle d'une susceptibilité de point d'honneur, d'une vengeance ou de la conservation d'une ville, mais qu'elle décidera du salut ou de l'esclavage perpétuel de l'Italie entière. » *Lett. de Pr.*

ronnants étaient remplis de bandes d'hommes armés qui, se faisant leur part au milieu du désordre général, volaient et tuaient, au mépris des lois : aussi, malheur aux gens paisibles! Le Medeghino écrasa les uns, s'attacha les autres, et se soutint ainsi en dominant et en effrayant les alentours. Il s'intitula comte de Lecco, et battit monnaie. Peu s'en fallut qu'il ne s'emparât aussi de Côme. Bien pourvu d'or et de troupes, ne reculant point devant un crime, l'un des hommes les plus rusés dans ce siècle de ruse, gagnant avec tous les partis, il songeait à se faire un vaste domaine, et peut-être à s'emparer de tout le duché. Enfin, les Grisons et les forces ducales se réunirent contre lui; mais il fit jouer des ressorts si habiles et négocia si adroitement, que le fier Charles-Quint fut obligé de condescendre à lui faire de bonnes conditions, et à lui donner, avec une indemnité en argent, le marquisat de Marignan.

La gravité des maux communs en faisait désirer le remède. La jalousie excitée par Charles-Quint, et le désordre des finances de ce monarque, donnaient l'espoir que l'indépendance de l'Italie serait efficacement soutenue. Par malheur, les Italiens avaient perdu l'habitude des armes; et ces hommes courageux, qui affrontaient le péril pour piller ou pour dominer, ou qui vendaient leur valeur, n'étaient que la lie de la nation : pleins d'énergie pour les petits exploits, ils manquaient du véritable courage qui naît d'un sentiment généreux. D'un autre côté, les gouvernements n'avaient plus cette fermeté qui jadis les faisait résister avec constance aux étrangers et aux nationaux. Venise vivait au jour le jour; le pape hésitait. Charles-Quint promettait au pontife de rétablir un Italien dans Milan, et de restituer Parme et Plaisance au saint-siége; puis il mettait en œuvre, selon l'ancienne tactique des rois, des hérésiarques et des conciles, comme épouvantails pour l'amener à subir ses volontés. Seconde guerre.

Déjà Luther avait grandi au point d'effrayer le monde catholique. Maximilien l'avait protégé, en disant : *Il pourra un jour être bon à quelque chose*. Alors Charles-Quint, « reconnaissant « que le pape avait grande crainte de cette doctrine de Luther, « voulut s'en faire un frein pour le tenir (1). » Clément espéra que, dans la ruine de l'Italie, l'Église du moins triompherait avec l'agrandissement de Charles, qu'il regardait comme un catholique fervent.

(1) VETTORI.

Nous avons en effet une lettre de lui, dans laquelle il lui propose de former une ligue avec les princes orthodoxes, à l'effet d'extirper par le fer et par le feu cette plante vénéneuse. C'est ainsi que, partagé entre deux intérêts, Clément VII ne sut être ni bon pape ni bon Italien (1).

Cependant, dès que la guerre éclata, il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur les Italiens se préparèrent à la lutte, sentant bien qu'elle devait décider de leurs destinées. Le duc d'Urbin, général des Vénitiens, marcha sur le Milanais, tandis que Guido Rangone et Guicciardini, l'historien, vinrent avec les troupes pontificales; mais les alliés ne savaient opérer de concert : le pape trouvait qu'on n'avait pas pour lui les égards qui lui étaient dus; le Medeghino, qui en recevait des sommes considérables pour lever des Suisses, les dépensait dans son propre intérêt; le duc d'Urbin, qui se donnait pour un imitateur des Colonne, traînait la guerre en longueur; « enfin les secours des Français, très-étendus en paroles, devenaient « chaque jour plus minces en réalité (2), » surtout depuis que François Ier avait entamé de nouvelles négociations avec l'empereur.

Cependant Milan était tyrannisé par Antoine de Leyva et Alphonse d'Avalos, qui cherchaient, au moyen de supplices atroces et d'exactions brutales, à faire naître des soulèvements, pour justifier de nouvelles rigueurs; tellement que plusieurs Milanais se tuèrent pour échapper à ce joug de fer, et qu'une infinité d'autres émigrèrent lorsque Leyva leur en donna la permission pour en tirer de l'argent.

Un gentilhomme ne lui ayant pas ôté son chapeau, Leyva le fit mettre à mort. Le peuple, indigné, se mutina, pénétra de force dans le vieux palais, où il tua cent cinquante fantassins de garde, s'empara du clocher, dont il précipita les sentinelles, et combattit jusqu'au matin, avec une perte de quelques centaines de citoyens. Mais
1526. 16 juin. les lansquenets mirent le feu en différents endroits de la ville; les Espagnols, accourus en plus grand nombre, envoyèrent les chefs au

(1) *Un papato composto di rispetti,*
Di considerazioni e di discorsi,
Di più, di poi, di ma, di si, di forsi,
Di pur, d' assai parole senza effetti, etc.
BERNI.

Pontificat tout de craintes, d'égards,
Et de considérants et de discours frivoles,
De si, de mais, de puis, de peut-être, de cars,
Pauvre d'effets, et plus riche en paroles.

(2) GUICCIARDINI.

supplice ou en exil; ils tinrent les autres à leur discrétion, et Milan fut livrée en proie à la cupidité des soldats. Peu contents d'avoir dévasté la campagne et saccagé les boutiques, ils retenaient lié le maître de la maison dans laquelle chacun d'eux était logé, pour lui extorquer, par toute sorte de mauvais traitements, le peu qu'il aurait encore eu de caché.

Le château de cette ville fut contraint de capituler sous les yeux des confédérés, dont la lenteur ne se démentait pas; et François Sforza ne put s'en échapper qu'avec peine. Sienne, qui s'était déclarée pour la bannière impériale, ne put être forcée par les Florentins, ni Gênes par André Doria, amiral de la flotte pontificale. Jean de Médicis, le plus vaillant Italien de cette époque, mourut d'une blessure. Machiavel s'était flatté de l'espérance de le voir se former, à la tête de ses bandes noires, un État indépendant, en chassant les étrangers de l'Italie. Voilà sur quels hommes les Italiens étaient réduits à compter pour leur affranchissement.

Cependant le connétable de Bourbon, sans le moindre ménagement pour un pays qui lui avait été promis, l'accablait d'exactions énormes (1) pour payer ses troupes, à qui depuis longtemps l'empereur ne donnait plus leur solde, et qui demandaient à grands cris le pillage d'une cité opulente.

Clément VII, effrayé, prêta l'oreille aux suggestions de Hugues de Moncade, ambassadeur de Charles-Quint, et digne élève du duc de Valentinois, qui lui promit de faire sa paix avec l'empereur et avec les Colonna, alors menaçants pour le saint-siége. A peine le pape, dupe de cette astuce diplomatique, eut-il stipulé avec Lannoy et congédié ses troupes, que le cardinal Prosper Colonna (2), d'accord avec Moncade, attaqua Rome, et mit à sac Transtevere et le Vatican. Clément voulut faire prendre les armes au peuple; mais le peuple ne s'émut nullement pour un pape qui était la cause de ses maux : « non-seulement les moines dans les chaires, mais certains « ermites, s'en allaient par les places prêchant la fin du monde; et « parmi ceux-ci il n'en manquait pas qui, se persuadant qu'il était « impossible de voir des temps pires que ceux qui couraient, disaient « que le pape Clément était l'Antechrist (3). » Il lui fallut donc se

1526. 29 septembre.

(1) Il condamna Morone à mort; puis, lui ayant fait grâce moyennant vingt mille ducats, il le prit pour son secrétaire et l'âme de ses conseils.

(2) Paul Jove a écrit d'une manière pittoresque la vie de ce cardinal.

(3) VARCHI.

réfugier dans le château Saint-Ange, et ensuite capituler avec Moncade, en pardonnant aux Colonna, et en rappelant ses troupes de la Lombardie.

La ligue sainte se trouva affaiblie par cette retraite. D'un autre côté, comme Charles-Quint n'était pas en mesure de payer ses troupes, elles adressèrent leurs réclamations à George Frundsberg.
1527. C'était un commandant du Tyrol, qui, alléché par le riche butin que d'autres capitaines faisaient en Italie, recruta une bande d'Allemands, dont le nombre s'accrut en route. Il était donc venu pour avoir sa part de pillage, jurant par le glorieux sac de Florence, et portant à l'arçon de sa selle des licous de soie et un autre d'or, pour étrangler les cardinaux et le dernier des papes.

Il trouva par son propre crédit, et moyennant des gages, l'argent nécessaire pour solder trente-cinq compagnies de lansquenets; puis il s'entendit avec le connétable de Bourbon pour assaillir Rome, où l'exemple des Colonna promettait un pillage productif et facile. Cette tourbe, de langues et de religions diverses, sans discipline, sans approvisionnements et sans bagages, n'ayant en vue que le butin, ne répondant à ses officiers que, *Payez-moi*, traversa l'Italie comme un nuage de sauterelles. Le duc d'Urbin pouvait l'arrêter; mais il préféra, à la gloire d'être le libérateur de Rome, la satisfaction de se venger des Médicis, qui l'avaient dépouillé naguère de son duché. Clément VII se reposait sur le traité qu'il venait de conclure avec Lannoy, venu pour défendre le royaume de Naples, et qui avait promis sa protection au saint-père contre le connétable de Bourbon; mais bientôt l'effroi général l'arracha à ses fluctuations habituelles : il chercha à recruter des troupes en vendant des chapeaux de cardinaux, ce qu'il avait refusé de faire jusque-là, appelant les offrande volontaires des citoyens, et implorant ses alliés, qu'il avait lâchement abandonnés.

6 mai. Il était trop tard. Le connétable vint camper dans les plaines voisines de Rome; la capitale du catholicisme et des arts fut assiégée par des barbares et des protestants. La jeunesse romaine se leva pour la défendre; mais, novice et inhabile aux armes, desservie en outre par les Gibelins, joyeux du triomphe des Impériaux, elle fut bientôt mise en fuite. Les lansquenets, manquant d'échelles, s'aidaient de leurs longues épées pour escalader les murs: le connétable de Bourbon y monta des premiers, mais il tomba atteint d'un coup mortel. Déjà une attaque d'apoplexie avait contraint Frundsberg à

se retirer. L'armée, restée sans chefs et n'ayant plus personne pour réprimer son ardeur de vengeance et de pillage, s'empara en deux heures de la cité Léonine, à l'exception du château Saint-Ange, où Clément VII s'était réfugié : Romains, Suisses, tous les défenseurs de la ville furent égorgés, et le reste abandonné à la brutalité d'une soldatesque furieuse.

Sac de Rome. 1527.

Les sacs terribles des temps d'Alaric n'offrent rien d'aussi hideux ni d'aussi effroyable que ce qui se passa alors en pleine civilisation, au nom du roi catholique. Les couvents furent forcés, et les religieuses enlevées, pour être livrées aux bras de soldats effrénés, au milieu d'orgies où les vases sacrés étaient profanés sur les autels, convertis en tables de banquets ; des Allemands ivres, affublés de chapeaux de cardinaux et d'ornements sacerdotaux, les livrèrent à la risée dans des danses obscènes, et souillèrent les femmes sous les yeux de leurs maris enchaînés. Les tombeaux même ne furent pas respectés, et un anneau d'or fut arraché du doigt de Jules II. Les luthériens se faisaient une joie de fouler aux pieds les choses sacrées, et de détruire l'*idolâtrie* des tableaux et des statues. Le cardinal d'Araceli, qu'ils mirent vivant dans un cercueil, et dont ils célébrèrent les obsèques avec dérision, fut promené par eux dans les rues de Rome ; ils s'enivrèrent dans son palais, du vin dont ils remplissaient les calices ; puis ils l'envoyèrent, en croupe d'un des leurs, mendier sa rançon de porte en porte. Ils jetèrent les bulles papales en litière à leurs chevaux ; et, s'étant rassemblés dans une chapelle du Vatican, travestis en cardinaux, et contrefaisant les usages des conclaves, ils dégradèrent le pontife, et proclamèrent Luther à sa place.

Survinrent encore les paysans du cardinal Colonna, pour renouveler le ravage. Italiens, Espagnols, Allemands, semblaient rivaliser uniquement à qui ferait le plus de mal non-seulement aux prélats et au clergé, mais à une population innocente.

Clément VII finit par capituler, en s'obligeant à rester prisonnier de l'armée jusqu'à payement complet de quatre cent mille ducats ; à céder Parme, Plaisance et Modène ; à recevoir des garnisons impériales ; enfin à se rendre à Nola ou à Naples, pour y attendre les ordres de l'empereur.

Charles-Quint n'avait d'autre, tort dans ce brigandage, que celui d'un homme qui déverse un torrent sur la campagne, sans prévoir les ravages qu'il ne pourra empêcher. Il chercha en conséquence à abuser les autres et sa propre conscience, en ordonnant

1527. des prières pour la délivrance du pape, en prenant le deuil, et en s'excusant auprès des autres princes. Mais, charmé de pouvoir montrer au monde qu'il pouvait se venger de quiconque se rapprochait de la France, il ne diminuait pas d'un écu la rançon imposée au saint-père; il cherchait même à l'attirer en Espagne; et « l'opinion des plus sages était qu'il voulait ramener la papauté « à la simplicité et à la pauvreté ancienne, où les pontifes, sans se « mêler des choses temporelles, s'occupaient uniquement des spi« rituelles. Cette résolution, par suite des abus infinis et des dé« portements affreux des pontifes passés, était grandement louée, et « désirée de beaucoup. Déjà même des gens du peuple disaient que, « le pastoral et l'épée n'allant pas bien ensemble, le pape devait « retourner à Saint-Jean de Latran, et y chanter la messe (1). »

Toute la chrétienté fut indignée de la manière sauvage dont venaient d'être traités la métropole du monde et le chef de l'Église. François Ier et Henri VIII firent alliance à Cognac, pour délivrer le pape et les fils de France, assurer à Sforza le duché de Milan, et réprimer le monarque autrichien. Charles-Quint accusa François Ier d'avoir manqué à sa parole, déclarant qu'il était prêt à le soutenir d'homme à homme : François lui donna un démenti; les cartels furent échangés entre eux (2), et ils déterminèrent même le lieu et le jour où ils devaient combattre. On sait qu'ils éludèrent le duel royal, et qu'ils laissèrent vider la querelle aux nations. S'ils s'étaient mesurés en champ clos et qu'ils y eussent péri tous deux, les choses en auraient peut-être été mieux pour l'Europe, et à coup sûr pour la pauvre Italie, qui, désolée de nouveau par la peste, présent de ses formidables hôtes, dut encore se préparer à de nouvelles guerres.

Tandis qu'André Doria, qui, faute d'être payé par le pape, avait quitté son service, s'emparait de Gênes, Lautrec passa les Alpes à la tête de trente mille Français, vengea sur Pavie la captivité de son maître, et se dirigea vers Rome pour délivrer le pape.

La famine y était extrême, les paysans n'osant porter de provisions sur le marché; les généraux impériaux ne pouvaient, sans nouvelles sommes d'argent, arracher les soldats de ces murs, où ils se gorgeaient du sang et de l'or des Romains : et comme Clément ne pouvait se procurer la rançon qu'il avait promise, les Allemands

(1) VARCHI.

(2) Varchi rapporte (*Storie*, liv. V) ces cartels, qui sont chose curieuse.

poussaient d'horribles clameurs, comme prêts à le massacrer. Des évêques, des archevêques et des personnages considérables de Rome, donnés par le pape en otage, furent par trois fois conduits enchaînés au champ des Fleurs, avec menace de les pendre si l'argent tardait davantage. Ils ne purent échapper au danger qu'en enivrant ces furieux. Clément VII lui-même réussit à s'enfuir travesti. Mais il devait de la reconnaissance aux Français pour la protection qu'ils lui avaient accordée, et Henri VIII, en récompense des secours qu'il lui avait fournis, lui demandait de prononcer la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon ; d'un autre côté, Charles-Quint menaçait de le déposer s'il y consentait. Il revient donc à sa politique habituelle, flottant sans cesse au milieu de ses prévisions subtiles ; et, pour ménager tout le monde, il se fit des ennemis de tous.

1527. Décembre.

Cependant Rome, ravagée par la peste et par les soldats, en était à ne savoir quel était le pire de ces deux fléaux. Lorsque ces bandes farouches n'y trouvèrent plus rien à piller, elles se répandirent dans le voisinage, dévastant et rançonnant tout sur leur passage. Aussi arriva-t-il plus d'une fois que les paysans, sonnant le tocsin, tombèrent sur leurs détachements et les massacrèrent. Pendant ce temps les anciennes factions se ranimaient, et les vengeances s'exerçaient avec furie entre les Orsini et les Colonna, toujours pour la plus grande ruine du pays.

La dévastation continuait depuis huit mois, lorsque le prince Philibert d'Orange, qui avait pris le commandement de ce qui restait d'Impériaux, les détermina à sortir du territoire pontifical, et se renferma dans Naples. Il y fut rejoint par Lautrec, dont l'armée s'était renforcée des bandes noires. Après avoir assujetti la contrée avec la facilité que l'on rencontre d'ordinaire dans les pays où le peuple ne veut pas même savoir qui restera le maître, il assiégea la capitale par terre, tandis qu'André Doria l'attaquait par mer. L'amiral génois, faisant sur les flots ce que les autres faisaient sur le continent, avait équipé douze galères à ses frais, et se mettait au service de qui le payait. Il défit la flotte castillane, envoyée au secours de Naples, tua le vice-roi Moncade qui la commandait, et fit prisonnier le marquis du Guast ou del Vasto.

1528. 29 avril.

François Ier avait envoyé d'autres renforts sous les ordres du comte de Saint-Pol, qui fit la guerre en Lombardie (1) avec des

(1) « Comme je me souviens que jamais les Français ne sont sortis vainqueurs d'aucune entreprise qui ait tiré en longueur, je crains qu'il n'en soit de même

1528. 27 juillet. chances diverses, jusqu'au moment où il fut battu et fait prisonnier par le farouche Antoine de Leyva.

Lautrec s'était arrêté si longtemps sous les murs de Naples, que l'argent lui manqua ; l'épidémie survint, et le mauvais air, les excès des soldats et l'insalubrité des logements eurent bientôt moissonné les assiégés, qui, en un mois, furent réduits de vingt-cinq mille à quatre mille seulement. Les chefs ne furent pas épargnés ; ni Lautrec lui-même. Le siége de Naples se trouva donc levé ; Michel-Antoine, marquis de Saluces, ayant pris le commandement, se retira dans Averse, et, contraint de se rendre, il en mourut de chagrin. Les débris dispersés de cette belle armée conquérante de l'Italie périrent de misère dans les écuries ; les cadavres abandonnés accrurent encore le vice de l'air ; une plus grande mortalité s'ensuivit, et avec elle un redoublement d'imprécations contre les étrangers (1). Les bandes noires, qui avaient montré que la valeur ita-

de celle-ci. Je sais, en effet, combien ils ont toujours confiance en leurs affaires, et combien ils comptent sur la faiblesse de leurs ennemis. Il me semble déjà voir que, sur la connaissance qu'ils ont que les lansquenets des Impériaux s'en retournent chez eux, ils se relâcheront de leurs précautions, et que ce brave homme de monseigneur de Saint-Pol se trouvera arrivé en Italie, et s'être embarqué, comme on dit, sans biscuit, c'est-à-dire qu'on n'aura pas soin de le pourvoir d'argent... Mais, pour l'amour de Dieu, quand vous écrivez quelque chose qui ne soit point en faveur des Français, faites attention à ne pas le dire autrement qu'en chiffres ; car il ne suffit pas que vous l'écriviez par suite du regret que vous éprouvez de ce que les choses ne vont pas heureusement pour eux, comme je le fais moi-même ; leur habitude étant de prendre toujours en mauvaise part ce qu'on leur dit contre leur désir, et de croire que celui qui s'exprime ainsi le fait par malignité, et parce qu'il souhaite qu'il en soit de la sorte, etc., etc. » *Lett. de Pr. à Pr.*, III, 27.

(1) On trouve dans les *Docum. di storia ital.*, publiés par Molini, une lettre précieuse, la deux cent quatre-vingt-onzième, de Théodore Trivulzio et de Guido Rangoni, de l'année 1529, dans laquelle ils indiquent les moyens qu'il conviendrait que le roi de France adoptât pour faire la guerre à l'empereur. Ils y disent entre autres choses : « Il est d'autant plus besoin de cette vigilance et de ce soin extrême, qu'on a affaire à des ennemis pleins d'astuce, de perfidie et de malice, qui, par leur obstination ou par leur constance, ont la patience d'attendre l'occasion ; il semble qu'ils ont toujours dans leur pensée que les armées de votre majesté et de ses alliés doivent se consumer d'elles-mêmes. Comme c'est ce que l'on a vu arriver déjà plusieurs fois, il faut y pourvoir par toutes les précautions nécessaires dans l'entreprise qu'on dit être sur le point de se faire... Il sera bon de même d'amener de France une quantité convenable de pionniers,... attendu qu'on en trouvera difficilement en Italie, LA MAJEURE PARTIE DES PAYSANS ÉTANT MORTS, SOIT DE FAIM, SOIT DE PESTE, OU AUTREMENT.

lienne n'était pas éteinte, se dispersèrent alors : l'illustre mineur Pierre Navarro, qui avait joué un rôle important dans toutes ces guerres, fut fait prisonnier, et Charles-Quint ordonna qu'il fût décapité ; mais le gouverneur de la forteresse, prenant pitié de ce vieux guerrier, lui sauva le supplice, et l'égorgea de sa propre main.

Le prince d'Orange, promu à la vice-royauté de Naples, mit le comble, pendant la paix, aux maux causés par la guerre. Il accusa un grand nombre de feudataires d'avoir favorisé les ennemis, pour les envoyer au supplice et confisquer leurs biens ; il fit de plus payer par les nationaux six mois de solde à l'armée qui avait saccagé Rome. Ce fut le commencement violent de ce gouvernement absurde et tyrannique qui, pendant deux siècles, rendit si misérable la plus belle partie de l'Italie.

La défection d'André Doria avait été le dernier coup porté à la fortune de la France. Le marquis du Guast s'était aperçu, pendant qu'il était prisonnier à son bord, qu'il était vivement piqué des hauteurs des courtisans français, comme aussi de ce que le roi avait envoyé un autre que lui en qualité d'amiral dans le Levant, et conçu la pensée d'attirer à Savone, port dans lequel il avait déjà commencé des travaux, le commerce de Gênes. Le marquis, parvenu à s'insinuer dans son esprit, lui conseilla de soustraire sa patrie au joug de ceux qui venaient de la saccager, et qui en foulaient aux pieds les priviléges.

Gênes semblait être destinée, en effet, à être l'objet de honteux marchés entre l'Espagne et la France ; et cette dernière puissance ne la conservait plus que pour s'en défaire à un prix avantageux. Doria résolut donc de l'arracher aux griffes des deux nations contendantes, et, sacrifiant de timides ménagements d'honneur à l'espoir de devenir le libérateur de sa patrie, il envoya en France demander satisfaction des torts que l'on avait eus envers elle et envers lui. Sur le refus de François Ier, il s'adressa à l'empereur, qui lui fit des conditions dont il se trouva content. Il arbora alors la bannière impériale, et appela Gênes à la liberté. Ce fut un événement d'une gravité extrême pour l'ensemble des affaires de la France dans des circonstances aussi urgentes ; car, dit Brantôme, celui qui n'est pas maître de Gênes et de la mer ne peut bien dominer l'Italie.

Doria porta donc le dernier coup à l'indépendance de l'Italie en la livrant à Charles-Quint, puis en se faisant l'ami et le soutien de

Philippe II; mais il rendit la liberté à Gênes, en refusant d'en accepter la souveraineté que lui offrait Charles-Quint, peu partisan des républiques.

1529. 29 juin. Cependant une réconciliation nécessaire à tous les partis se négociait entre les souverains, et enfin l'empereur et le pape se mirent d'accord à Barcelone. Le pontife obtint de meilleures conditions qu'il n'aurait pu les espérer après une victoire: Charles s'engageá à lui faire restituer Ravenne et Cervia par les Vénitiens, et Modène, Reggio et Rubiera par le duc de Ferrare; à rétablir les Médicis dans Florence, Sforza dans Milan, s'il prouvait qu'il avait été étranger aux trames de Morone; enfin, à soumettre les hérétiques en Allemagne. Le pape promit en retour de donner à Charles la couronne impériale et l'investiture du royaume de Naples, à la charge seulement de l'hommage de la haquenée.

5 août. Paix des dames. D'un autre côté, Marguerite, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François Ier, concluaient à Cambrai un arrangement aux termes duquel François Ier renonçait aux comtés d'Artois, de Flandre et de Charollais, et Charles-Quint à la Bourgogne, qui devait être donnée en apanage au fils à naître d'Éléonore, fiancée au roi de France. Cette princesse ramena avec elle les princes français restés en otage, et dont la rançon fut payée au poids de l'or.

François Ier, qui, pour obtenir des conditions plus avantageuses, avait poussé les puissances italiennes à faire de nouveaux efforts, les abandonna alors honteusement à la vengeance espagnole, en renonçant à tous ses droits, et en ne stipulant rien pour ses alliés. Le roi chevalier aurait pu certes alors retourner son mot de Pavie, et s'écrier : *Rien n'est perdu, fors l'honneur.*

Marguerite avait dit que, pour ravoir un seul des fils du roi, elle aurait donné mille Florences. Aussi cette ville, qui, abusée par les promesses de la France, avait refusé d'écouter Doria et ses hommes d'État les plus avisés, qui lui conseillaient, de se rapprocher de l'empereur, se vit alors vendue lâchement sans qu'on tînt compte ni de ses droits ni de ses plaintes. Charles-Quint ayant cédé aux Portugais, pour quatre cent mille ducats, ses droits sur les Moluques, appela à Barcelone André Doria, en lui prodiguant les honneurs; et, montant sur sa galère capitane, il vogua avec une forte armée vers l'Italie, dont il avait arrêté en lui-même les destinées. L'Italie accueillit avec joie les espérances d'un repos désiré de tous. Les arts déployèrent à l'envi leur éclat dans les fêtes et

les cérémonies; et Charles s'aboucha à Bologne avec le saint-père, pour s'entendre sur la réalisation de leurs communs désirs. L'empereur tenait fortement à Milan, comme la principale clef de ses possessions d'Italie; mais comme le duc François était ouvertement soutenu par les Vénitiens et sous main par les autres princes, Charles consentit à la lui laisser, sauf à accomplir ses projets dans des temps calmes; ce qu'il fit. Il accorda donc à François Sforza le duché de Milan; mais il en retrancha Pavie, dont Antoine de Leyva fut investi, et retint comme gage la ville de Côme avec le château de Milan jusqu'au payement complet de neuf cent mille ducats, moitié comptant et le reste dans l'espace de neuf années. Venise restitua au pape Ravenne et Cervia, à l'empereur les villes occupées sur le littoral napolitain, avec trois cent mille ducats en sus, et l'on prit soin des bannis et des réfugiés.

Gênes, Lucques, Sienne, demeurèrent libres; Frédéric, seigneur de Mantoue, reçut le titre de duc; Charles III de Savoie, beau-frère de Charles-Quint et oncle de François Ier, était parvenu à garder la neutralité entre eux, et il profita sans perte de la victoire.

Alphonse de Ferrare avait, après la mort de Jules II, envoyé des ambassadeurs à Léon X, au nombre desquels était l'Arioste, et obtenu la paix; mais elle lui était préjudiciable, attendu que Léon, voulant procurer aux siens un grand État, s'efforçait d'acquérir Modène et Ferrare, soit par la force, soit par de secrètes pratiques. Sa mort tira Alphonse *ab ungue leonis,* comme il le fit graver sur une médaille. L'empereur l'ayant donc reçu en grâce dans les circonstances présentes, lui adjugea Modène et Reggio; de son côté, le pape lui accorda l'investiture de Ferrare moyennant cent mille ducats.

Le pontife et l'empereur demeurèrent cinq mois sous le même toit, traitant de leurs affaires en personne. Soit par crainte de perdre du temps, soit par honte de voir Milan et Rome dans l'état déplorable où elles étaient réduites, Charles reçut dans Bologne même la couronne de fer et celle d'or. Il fut le dernier empereur d'Allemagne couronné par un pape. En effet, du moment où la domination était donnée à l'épée, quelle signification pouvait avoir encore un couronnement fait par le représentant de l'Italie? Ses habitants, las et découragés, se mirent à flatter Charles-Quint, ne cessant de répéter que jamais ils n'auraient pu imaginer tant d'affabilité et de courtoisie chez l'auteur de tant d'horribles désastres.

Ainsi l'accord des puissants consommait l'abaissement de l'Italie, commencé par leurs discordes. Tout équilibre restait rompu entre les petits États, asservis à l'empereur ou affaiblis. Le pape, effrayé des progrès de la réforme, tendit la main à cet empire que ses prédécesseurs avaient fait trembler tant de fois; et tandis que l'opposition régulière de la papauté avait fait sa gloire et sa grandeur dans le passé, elle changea de devise, et se rangea du côté des gibelins, qui décidèrent désormais de l'avenir de l'Italie. Si jusqu'alors elle avait eu à souffrir des ravages de la peste et de la guerre, maux passagers qui ne détruisent pas les germes de la prospérité d'une nation, elle vit alors s'implanter sur le sol une administration absurde, des principes meurtriers, l'oppression systématique de la pensée, de l'esprit et de l'industrie.

CHAPITRE VII.

RÉTABLISSEMENT DES MÉDICIS. — TROISIÈME GUERRE ENTRE CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier. — DERNIERS SOUPIRS DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Florence, qui seule n'avait pas été comprise dans le traité de paix générale, était l'unique reste de l'indépendance italienne. Après
1530. la mort de Laurent de Médicis, dernier descendant de Cosme, le Père de la patrie (1), les Florentins avaient pressé Léon X de lui rendre la liberté; mais il y envoya le cardinal Jules, bâtard de sa maison, qui promit de ne s'arroger ni la nomination aux charges, ni aucune autre prérogative seigneuriale. En effet, il se concilia l'affection générale, et ceux même qui désiraient la liberté de leur patrie ne le voyaient pas de mauvais œil; mais comme les partisans des Médicis avaient le dessus et tyrannisaient les autres citoyens, on ne parvenait aux charges que favorisé par eux. Clément VII envoya ensuite à Florence deux autres bâtards, Hippolyte, fils de Julien, troisième fils de Laurent le Magnifique, et Alexandre, que Laurent, duc d'Urbin, avait eu d'une esclave.

Florence, dont l'importance propre était perdue, se trouva entraînée dans la politique des Médicis, et contrainte de suivre leur fortune et de fournir hommes et argent selon les caprices de Clément VII.

(1) Il existe à la bibliothèque Corsini une histoire manuscrite de Florence, par Francisco Vettori, depuis 1512 jusqu'en 1527.

A l'époque où le connétable de Bourbon s'avançait sur Rome, les bourgeois de Florence demandèrent des armes pour se défendre; et, voyant qu'on leur en refusait, ils poussèrent leur ancien cri de *Peuple et liberté!* mais il fut bientôt étouffé. 1530.

La constitution actuelle de cette république n'embrassait pas non plus dans la même égalité les nobles et les plébéiens, la ville et la campagne. On distinguait alors dans Florence les *sopportanti*, citoyens imposés, c'est-à-dire payant la dîme sur leurs biens, et les non *sopportanti*, qui vivaient de leur travail. Parmi les imposés, quelques-uns n'étaient pas admissibles au conseil, ni aux offices ou magistratures; les autres avaient l'*état*, c'est-à-dire les droits de cité (*statuali*); parmi ces derniers, on disait de ceux qui étaient inscrits sur le rôle d'un des arts majeurs, qu'ils étaient des *grands*; de ceux qui appartenaient aux quatorze métiers ou arts inférieurs, qu'ils étaient des *petits*. D'autres payaient les contributions de Florence; mais ils habitaient à la campagne, et on les appelait sauvages (*salvatichi*) (1). Ceux-là seuls, parmi les imposés, jouissaient de la plénitude des droits de cité et de l'admission aux emplois, dont les ancêtres avaient exercé les trois offices majeurs de la seigneurie, du collége et des bons hommes; les admis ou *statuels* étaient répartis entre les quatorze arts mineurs et les sept majeurs.

Le gonfalonier Nicolas Capponi, homme d'un cœur droit, n'avait pas assez d'énergie ou de ressources dans l'esprit pour réprimer la violence des *arrabbiati :* il se flatta donc de les contenir à l'aide des grands, espérant toujours qu'il pourrait s'entendre avec les Médicis, ce qui n'était pas plus possible que de mettre les grands d'accord. Il s'était mis à la tête des *palleschi* (partisans des Médicis) et des *piagnoni* (anciens partisans de Savonarole). Balthasar Carducci et Dante, de Castiglione, menaient la faction populaire, qui, faisant beaucoup de fracas, voulait opposer la haine générale au retour des Médicis.

La peste, qui avait sévi à Florence comme dans le reste de l'Italie, accrut les misères publiques; le frère Barthélemy de Ficaia parcourut le pays en prêchant la pénitence, comme l'avait fait Savonarole. Capponi lui-même, ancien disciple du moine martyr, fit entendre dans le grand conseil le langage de son maître. « En finis-

(1) *Voyez* VARCHI, *Storia*, à la fin du livre III.

1530. « sant, il se prosterna à terre, en s'écriant à haute voix : *Miséri-* « *corde!* et à son exemple tout le conseil s'écria : *Miséricorde* (1)! » Puis, sur sa proposition, le Christ fut élu roi perpétuel. Sa dévotion ne l'empêchait pas de songer à améliorer autant qu'il le pouvait l'administration, les finances et la justice. Secondant le zèle public, il organisa une milice urbaine de quatre mille citoyens de familles *statuelles,* et s'occupa de compléter les fortifications de Florence; mais à quoi pouvaient servir de petites mesures d'intérieur, quand les destinées de l'Italie se décidaient au dehors?

Il aurait été opportun pour les Florentins de se déclarer pour Charles-Quint, qui retenait prisonnier le pape, leur ennemi; mais, détestant l'insolence espagnole, ils restèrent fidèles à la France, sans s'apercevoir que cette puissance cherchait (comme il lui était arrivé souvent) à compromettre les autres pays pour se sauver elle-même. En effet, elle ne stipula rien en leur faveur lorsqu'elle fit son traité de paix; puis, afin que Florence n'eût pas seule une existence propre au milieu de l'anéantissement général, dans le moment où l'empereur s'éloignait de l'Italie pacifiée, pour ne pas entendre de nouveaux gémissements, il envoya l'écume de ses troupes éteindre dans la capitale de la Toscane le dernier souffle de la faction guelfe. Lâchement trahie par le roi de France, qui ne cessait de l'encourager par des promesses (2), elle envoya à l'empereur pour se plaindre, et « déclarer qu'elle était prête à consentir à tout arran- « gement, pourvu qu'il lui conservât son indépendance. Mais les « envoyés, plutôt bafoués comme marchands qu'honorés comme « ambassadeurs, plutôt dupés qu'écoutés (3), » n'obtinrent d'autre

(1) VARCHI.

(2) Carducci, ambassadeur à la cour de France en 1529, écrivait : « Comme je pressais maintes et maintes fois le roi de se rappeler le dévouement et la fidélité de vos seigneuries envers lui dans ces conjonctures, il m'a exprimé avec tant de force les obligations qu'il croit leur avoir, qu'on ne saurait rien dire de plus; m'affirmant qu'il ne voudrait jamais faire aucun arrangement *sans l'avantage total et la conservation de cette cité, qu'il ne considère pas autrement que si elle était sienne.* Dernièrement, monseigneur le grand maître, à qui je rappelais les mêmes choses, m'a répété les mêmes discours et fait des assurances semblables, en me disant : *Monsieur l'ambassadeur, si vous voyez que le roi conclue aucun arrangement avec l'empereur sans que vous soyez compris et nommés en première ligne, dites que je ne suis pas homme d'honneur, et même que je suis un traître.* »

(3) VARCHI.

satisfaction que d'être livrés à la merci de Clément VII, le plus grand ennemi de Florence. 1530.

Il ne resta donc plus à cette république d'autre espoir qu'en elle-même. Le peuple, qui, depuis tant d'années, avait perdu l'habitude de la guerre pour se livrer exclusivement au négoce et à l'industrie, s'arma de résolution : il repoussa les conditions de la servitude, et, assailli par tous les princes conjurés pour détruire les anciennes constitutions, il se montra digne de fixer l'attention générale par des faits que l'injustice des temps postérieurs a pu seule ne pas signaler parmi ce que l'histoire compte de plus héroïque. Nicolas Capponi, qui préférait les voies honorables de conciliation à une résistance inutile, perdit la faveur du peuple : non-seulement on le dénigra publiquement, mais on lui fit même son procès pour avoir entretenu des intelligences avec le pape ; et, bien qu'absous de tout soupçon de trahison, il n'en fut pas moins déposé. Les Florentins lui substituèrent Balthazar Carducci, et poussés par les arrabbiati et les piagnoni, ils se préparèrent aux derniers efforts. Déjà ils avaient fait « le rôle général d'une milice civile dans toute la ville (1), » et rétabli les bandes de l'*ordonnance*, qui se trouvèrent monter à dix mille hommes, l'élite du territoire, bien armés, et mieux disciplinés qu'on ne pouvait l'attendre de gens peu aguerris : ce fut une sauvegarde pour la tranquillité publique contre les attentats des partis extrêmes. Michel-Ange Buonarroti, comme autrefois Archimède dans sa patrie, dirigeait les fortifications, et bastionnait la ville ; Hercule d'Este, fils du duc de Ferrare et beau-frère du roi de France, fut nommé capitaine général ; Malatesta Baglioni, seigneur de Pérouse, et d'autres condottieri en renom, furent pris à la solde de la république ; des emprunts forcés, l'argenterie des églises et des particuliers, les pierreries des reliquaires, les terres des ecclésiastiques et des corps de métiers, vendues ou engagées, fournirent l'argent nécessaire ; neuf commissaires, investis de pouvoirs très-étendus, furent chargés de diriger la guerre.

C'étaient des mesures excellentes, mais tardives, quand les armes et la servitude s'étaient déjà frayé une si large voie. La défense aurait été possible lors de la venue de Charles VIII, lorsque P. Capponi menaçait de faire sonner les cloches ; elle l'eût été aussi sous l'influence de Savonarole, et lorsque les Médicis n'avaient pas encore acquis

(1) NARDI.

1530. autant d'audace sous la triple influence de l'or, du glaive et de la croix. Mais alors la liberté avait contre elle la haine des provinces mal administrées, le mécontentement des grands opprimés par le peuple, et la tourbe immense des hommes serviles achetés par les Médicis, dont l'habileté séculaire avait su corrompre même ce qu'il y avait de bon dans les institutions. L'amour de la patrie, sanctifié comme une religion par les prédications de frère Barthélemy, les nobles vertus guelfes ravivées dans le cœur de la jeunesse, une valeur inattendue chez une population de marchands, ne pouvaient plus que succomber avec honneur, sous l'effort conjuré des armes, de la trahison et de la fortune (1).

Le duc de Ferrare, réconcilié avec le pape, lui fournit de l'artillerie, au lieu d'envoyer son fils combattre contre lui. Il y avait peu à compter sur la fidélité des troupes mercenaires, qui semblaient redouter plus de vaincre que d'être vaincues ; et il n'y avait nul secours à attendre de l'Italie, fatiguée de luttes et stupéfiée par la victoire. Baglioni, nommé capitaine général, était un guerrier fort habile, mais « impie, très-cruel, souillé de tous les vices et de tous les « crimes (2) ; » il avait d'ailleurs déjà trahi Florence. Clément VII poussait alors sur sa patrie ces mêmes bandes farouches dont il avait eu si cruellement à souffrir. Elles s'avancèrent sous les ordres du prince d'Orange, qui, « bien qu'il détestât sans ménagement la « cupidité du pape et l'injustice de cette entreprise, avait déclaré « qu'il ne pouvait s'abstenir de la continuer sans avoir rétabli les « Médicis (3). » Les places se rendirent l'une après l'autre. Les partisans des Médicis désertèrent leur patrie. Parmi ceux-ci, Guicciardini apporta à l'ennemi le secours de ses talents politiques, devenus plus utiles depuis la mort de Morone, qui s'était déshonoré en mettant au service des ennemis de l'Italie des conseils qu'il avait naguère dirigés contre eux.

Le patriotisme soutenait les Florentins : Savonarole semblait revivre dans les moines Benoît de Foiano et Zacharie ; aussi les citoyens apportaient-ils à se défendre une ardeur extrême. Les maisons de plaisance, cette parure délicieuse des alentours de

(1) Si Clément VII, malade alors, fût mort, et si Ferruccio eût au contraire survécu, c'en était fait des Médicis, et jamais ils n'auraient dominé dans leur patrie.

(2) VARCHI.

(3) GUICCIARDINI.

Florence, avaient été rasées, et l'on en voyait les orangers, les oliviers, réduits en fascines, apportés à la ville pour ajouter à la solidité des fortifications. Après la grand'messe célébrée sur la place Saint-Jean, on fit prêter serment aux hommes de l'ordonnance qu'aucun d'eux n'abandonnerait ses camarades, et qu'ils défendraient la liberté jusqu'à la dernière extrémité. En effet, « bien qu'il y eût « parmi eux beaucoup de ribauderies et de très-mauvais penchants, « vu qu'ils étaient divisés d'opinions et appartenaient à différents « partis, ils s'abstenaient pourtant d'en venir aux mains les uns « avec les autres, et de s'injurier de bouche, disant : Ce n'est pas le « moment de faire des folies ; débarrassons-nous d'abord de ces « gens-là, puis nous démêlerons nos affaires entre nous (1). »

Dans les premières escarmouches avec le prince d'Orange, on vit se signaler François Ferruccio, ardent patriote, et type des héros citoyens. Il sut maintenir l'abondance dans la place, et, qui plus est, la discipline parmi les soldats. Ennemi des demi-mesures qui compromettent une cause sans la sauver, il proposa d'assaillir Rome, et de faire le pape prisonnier (2). A coup sûr, si Florence avait osé remettre la dictature à Ferruccio, à Carnesecchi ou à quelque autre patriote, les choses auraient été mieux menées qu'en se plaçant dans la nécessité de satisfaire aux exigences des condottieri, plus habitués à obéir à des princes qu'à des bourgeois. Les Espagnols, considérant les Florentins comme des marchands et non comme des guerriers, se refusaient à voir en eux des égaux en les combattant ; ils n'acceptaient pas leurs défis, et ne voulaient pas les admettre à rançon quand ils les faisaient prisonniers. Ferruccio, ayant été pris à la malheureuse journée de la Gavignana, fut égorgé par un officier.

(1) VARCHI.

(2) Nous trouvons un fait nouveau, à savoir que l'on réclama l'assistance des Turcs pendant le siége de Florence. L'ambassadeur Cornara écrivait à la seigneurie de Venise : « Je ne veux pas manquer de vous dire que ces seigneurs s'informent sans cesse à moi de ce que fait le monarque turc, montrant mettre en lui grand espoir. Hier, ils ont reçu une lettre de Raguse, annonçant que « cette puissance prépare une nombreuse armée de terre et de mer, et « qu'elle a déjà envoyé à la Vallona cent galères et cent palandres. Cette nou- « velle a causé une vive satisfaction à toute la ville, de manière que l'on peut « être presque certain que ces seigneurs ont fait connaître au Turc le be- « soin où ils se trouvent : il m'a même été fait, de bon lieu, une confidence « sur ce point. » *Relazioni Venete,* série II, tome I, 279.

Il devenait difficile de prendre un parti au milieu de circonstances si graves et dans une telle confusion. Les partisans des Médicis avaient des intelligences dans la place ; et quand Baglioni vit qu'il n'avait plus rien à espérer de la république, il la trahit. Le doge de Venise dit, en lisant le traité que ce chef mercenaire avait conclu avec le pape : *Il a vendu le peuple, la ville et le sang de ces pauvres citoyens once à once ; et il s'est mis un chapeau de traître, le plus grand qui soit au monde.*

Florence fut donc contrainte de capituler, en stipulant que les personnes et la liberté seraient sauves. Mais bientôt une *balia* fut élue, composée exclusivement de partisans des Médicis (Barthélemy Valori, Guicciardini, Vettori, Robert Acciaioli) ; la cloche, qui, pour la dernière fois, avait convoqué le peuple pour lui faire approuver ce qu'avaient ordonné ses vainqueurs, fut brisée en morceaux ; les procès, les tortures commencèrent ; les patriotes les plus considérés eurent la tête tranchée dans la cour du lieutenant de police ; le frère Benoît fut envoyé à Rome pour y mourir de misère et de mauvais traitements, non moins que de faim et de soif (1). Beaucoup de citoyens furent exilés, et d'autres virent leurs biens confisqués.

Charles-Quint déclara ensuite qu'il restituait à Florence ses anciens priviléges, à la condition qu'elle reconnaîtrait pour duc le bâtard Alexandre de Médicis, à qui il avait marié sa fille naturelle. La *balia* le proclama en cette qualité, héréditaire pour lui et ses descendants, et imposa comme un devoir d'applaudir à ce choix.

Ce qui restait de l'ancienne liberté gênait encore ceux qui s'étaient attiré l'exécration de leurs concitoyens. Vettori conseillait donc de ne se fier qu'aux soldats mercenaires, en ajoutant : *Mais le bourreau vaut mieux qu'eux ;* Acciaioli était d'avis d'appauvrir les ennemis des Médicis ainsi que la ville, et de simuler des conjurations, afin d'irriter l'empereur ; Guicciardini dit à Clément VII qu'il chercherait vainement à rendre le nouveau gouvernement populaire, et qu'il serait par conséquent plus profitable de compromettre les riches et les gens éclairés avec le peuple, afin qu'ils ne vissent d'autre moyen de salut que de s'appuyer sur les Médicis (2).

(1) « A rien ne lui servit d'avoir humblement exposé au pape qu'il était homme, s'il eût plu à sa sainteté de lui laisser la vie, à composer un ouvrage dans lequel il réfuterait manifestement, à l'aide des passages de la divine Écriture, toutes les hérésies luthériennes. » VARCHI, liv. XII.

(2) Malheureusement pour la réputation de Guicciardini, un *Discorso sul*

Clément VII, qui n'avait d'autre souci que d'enchaîner les destinées de Florence à celles de sa famille, ne pouvait mieux faire que de confier à ces lâches citoyens le soin de réformer le gouver- 1531.

governo di Firenze, dont il est l'auteur, a été livré à la publicité; il s'y exprime ainsi : « Les difficultés principales me paraissent être au nombre de deux : la première, c'est que cet État a contre lui, au plus haut degré, les esprits de la majorité de la ville, qui, en général, ne sauraient être gagnés par quelque douceur, ni par quelques bienfaits que ce soit; la seconde, c'est que notre domination est constituée de telle sorte qu'elle ne peut se maintenir sans de grands revenus; or la source principale en est dans la ville elle-même, et elle est tellement affaiblie que, si l'on ne cherche pas à accroître ce qu'elle a conservé d'industrie, tout nous échappera quelque jour. Il est donc nécessaire de prendre cela en grande considération. C'est cela aussi qui a empêché de mettre en usage plusieurs remèdes énergiques appropriés à la première difficulté : si la raison qui vient d'être dite ne s'y fût opposée, il aurait fallu renouveler presque tout, attendu qu'il n'est ni utile ni raisonnable d'avoir pitié de ceux qui ont fait tant de mal, et qui, on le sait, feraient pis que jamais, s'ils le pouvaient. Mais plus la cité a de revenus, plus celui qui en est le chef est puissant, pourvu qu'il y soit le maître; or, diminuer chaque jour les revenus par des exemptions accordées à des sujets, c'est chose mal entendue...

« Il me semble qu'il faut naviguer entre ces difficultés, en se rappelant toujours qu'il est nécessaire de maintenir la cité dans un état vivace, afin de pouvoir se servir de ses ressources, et que ce qu'on voudrait par ce motif réserver pour un autre temps soit un retard, et non un oubli; c'est-à-dire, de ne manquer jamais de marcher adroitement au but que l'on se serait une fois proposé, et de ne perdre, en attendant, aucune occasion de bien établir ses amis, c'est-à-dire, de se faire des partisans; car, au point où les hommes sont ici réduits, il faut qu'ils aillent d'eux-mêmes; qu'ils proposent et réchauffent tout ce qui tend à la sûreté de l'État, sans attendre d'y être poussés, comme cela se fait peut-être à cette heure. Il est vrai que les amis sont peu nombreux; mais ils sont dans une position telle, que, s'ils ne sont pas entièrement fous, ils savent qu'ils ne peuvent rester à Florence qu'autant que la famille de Médicis y demeurera. Il n'en est pas de nous, en effet, comme de ceux de l'année 34, qui avaient des ennemis particuliers, et se trouvèrent délivrés, dans l'espace de douze ou quinze ans, du plus grand nombre d'entre eux. Nous avons pour ennemi un peuple entier, et la jeunesse plus que les vieillards; d'où il suit que nous avons à craindre pendant cent ans, et que nous sommes forcés de désirer toute mesure qui assure notre position, de quelque nature qu'elle soit...

« Les moyens de former une masse solide et assurée d'amis nouveaux et anciens ne sont pas faciles : je ne blâme pas les engagements par écrit et autres semblables déclarations; mais cela ne suffit pas. Il faut que les honneurs et les avantages soient donnés de manière que quiconque y a part devienne odieux à la généralité, au point d'être forcé de croire qu'il n'y a pas de salut pour lui sous le régime populaire; or cela ne consiste pas tant à étendre ou à restreindre le gouvernement un peu plus ou un peu moins, à s'en tenir aux anciens exemples ou à en trouver de nouveaux, qu'à s'arranger de telle sorte qu'il en ré-

nement de leur patrie (1). Ils s'en acquittèrent en supprimant la distinction des arts majeurs et des arts mineurs, en proclamant tous les citoyens égaux en droits, et en ne répartissant plus les emplois par quartiers. Ainsi, par l'abolition des priviléges, qui sont le dernier refuge d'un peuple opprimé, ils donnèrent à Alexandre de Médicis la liberté de devenir un monstre.

François I[er], qui avait honteusement sacrifié l'Italie pour son avantage particulier, ne put, une fois sorti de danger, se résigner

sulte cet effet; ce à quoi la pauvreté et les mauvaises conditions où nous nous trouvons opposent une grande difficulté.

« Je ne vois pas qu'en venant entièrement à la forme d'une principauté, on obtienne ni plus de puissance ni plus de sûreté; c'est une de ces choses que, si elle était à faire, je croirais presque faite par elle-même, si l'on pouvait proportionner les membres à la tête dans la mesure convenable, c'est-à-dire faire des feudataires dans l'État, attendu que tirer toutes choses à soi ferait peu d'amis : mais je ne vois pas comment cela pourrait s'effectuer à présent, sans désorganiser les revenus et sans chasser l'industrie de la ville. Dans une telle disette de moyens, il me paraissait convenable, après avoir détruit sans retour les conseils et leurs vieux bavardages, d'élire pour le moment une *balia* de deux cents voix, en n'y faisant entrer que des personnes de confiance...

« En somme, je voudrais que toutes choses pussent marcher d'après cette maxime, qu'il n'y a aucun bien à faire à quiconque n'est pas des nôtres, sauf ceux dont on a besoin, et dans le seul but d'en tirer le plus d'utilité et le plus de profit possible. Tous les autres moyens, non-seulement sont à rejeter, mais sont nuisibles. » *Lett. de Pr. à Pr.*, III, 124.

(1) Le pape disait à Nerli, alors à Rome : « Tu diras de notre part à ces citoyens, auxquels tu jugeras pouvoir t'adresser, que le temps nous a presque amené à vingt-trois heures (l'avant-dernière heure du jour, presque à la fin de la vie), et que nous avons résolu de laisser après nous l'état de notre famille assuré dans Florence. Dis donc à ces citoyens qu'ils songent à un gouvernement de telle sorte qu'ils aient à courir avec lui les mêmes dangers que notre maison et qu'ils l'organisent de manière qu'il ne puisse plus arriver à notre maison, ce qui advint en 1494 et en 1527, savoir, que nous en soyons chassés seuls, et que ceux qui auraient joui avec nous des avantages du pouvoir y restassent chez eux comme ils y restèrent. Il faut enfin que les choses s'arrangent de telle façon que si l'État doit être perdu, nous et eux nous nous en allions tous de compagnie. Or tu diras clairement à ces citoyens, et de manière qu'ils l'entendent, que telle est notre intention et notre volonté très-ferme. Quant aux autres choses, nous permettrons volontiers, comme il est juste et raisonnable, qu'elles soient arrangées le mieux possible pour que nos amis (ceux qui veulent courir la fortune de notre maison) tirent des avantages de la position la juste part revenant équitablement à chacun. »

à la perte du Milanais. Afin de contrarier Charles-Quint, il prêta secours aux protestants d'Allemagne et à la ligue de Smalkalde. Il tâcha de s'allier avec Henri VIII et avec Clément VII, allant, pour détacher le pontife de l'empereur, jusqu'à demander pour son second fils la main de Catherine de Médicis : c'était pour cette famille un événement si glorieux, que le pape vint lui-même à Marseille pour traiter l'affaire en personne. 1532.

Le roi expédia aussi à Milan un certain Merveille, chargé de presser François Sforza, avec le plus grand secret, d'entrer aussi dans une ligue. Le duc de Milan prêta l'oreille à ses suggestions; mais, toujours en crainte de ses maîtres, à peine eut-il tremblé au premier soupçon d'être découvert, qu'il fit arrêter et décapiter l'émissaire français, sous le prétexte d'un meurtre. Il mourut lui-même peu après, sans être regretté; et l'empereur occupa le duché comme fief vacant (1). 1533. 1535.

Alors le roi très-chrétien, que le meurtre de son ambassadeur avait indigné, fit revivre ses prétentions, auxquelles il n'avait renoncé dans le traité de Cambrai qu'en faveur de Sforza; et il s'empara des biens de Charles III, duc de Savoie, surnommé le Bon, qui penchait pour les Impériaux.

Charles-Quint, afin de ne pas avoir une grosse armée à entretenir, avait organisé une ligue entre tous les États d'Italie, qui, à l'exception de Venise, devaient fournir un contingent sous les ordres d'Antoine de Leyva, tandis que les bandes pillardes et sanguinaires des *bisogni* étaient envoyées en Morée et en Sicile. Lorsqu'à son retour de l'expédition de Tunis, d'où il revint chargé de gloire et de dettes, il fut informé des nouvelles de France, il éclata en invectives, renouvela son cartel au roi, et voulut réduire François Ier à être le plus pauvre gentilhomme de son pays. Pour en venir promptement aux effets, il concentra en Lombardie des Allemands, des Espagnols, des Italiens; et, se préparant à envahir la France, il en distribua déjà les grandes seigneuries entre les siens. Il dit à Paul Jove : *Tu n'as qu'à tailler ta plume d'or; car* 1536.

(1) « Cette mort du duc de Milan a soulevé un grand nombre d'esprits, et l'on redoute des troubles. Les Espagnols déclarent hautement que le fief revient à l'empereur, et qu'il le veut pour lui-même ou pour les siens; les Français menacent; les Ursini, etc., se préparent pour une nouvelle guerre. Que Dieu nous assiste, et nous inspire de bons conseils dans ces graves circonstances! » *Lettre* de JÉR. NEGRO.

je vais te donner beaucoup de matière pour écrire. Cependant un prisonnier français, à qui il demandait combien il y avait de journées depuis la frontière jusqu'à Paris, lui répondit : *Douze, mais douze journées de bataille.* Les astrologues ayant annoncé que Leyva était destiné à conquérir la France, Charles-Quint lui confia, contre l'avis de ses conseillers les plus expérimentés, le commandement de l'armée qui envahit la Provence. Mais les Impériaux trouvèrent le pays sans habitants, les fortifications démantelées, les vivres détruits; alors, consumés par la faim, et ayant appris ce que c'est que d'avoir affaire à des Français sur leur territoire, défendant leurs femmes, leurs enfants, leurs foyers, leurs églises (1), ils furent obligés d'abandonner le siége de Marseille, après avoir perdu par la maladie vingt-cinq mille hommes et Leyva lui-même, pour s'en retourner, par Gênes et Barcelone, en butte à la vengeance des paysans.

Les armes de l'empereur n'étaient pas moins malheureuses dans les Pays-Bas; la Hongrie était envahie, et le royaume de Naples dévasté par les troupes du Grand Seigneur, Soliman. Dans ces cir-
1538. constances, le nouveau pontife Paul III, de la maison Farnèse, proposa une trêve. Charles-Quint, quoique maître des mines de l'Amérique, se trouvait continuellement à court d'argent : les cortès d'Espagne ne lui en accordaient pas; Gand prit les armes plutôt que de se soumettre à un impôt, et ses troupes, mal payées, se mutinaient de toutes parts. Il accepta donc comme un triomphe la trêve qui fut stipulée à Nice pour dix ans, et par laquelle chacun devait conserver ce qu'il possédait.

Les deux rois, qui s'étaient réciproquement accusés des plus noirs méfaits avec tant d'animosité, et dont l'un reprochait à l'autre l'empoisonnement même du Dauphin, passèrent plusieurs jours ensemble à Aigues-Mortes, dans les termes les plus pacifiques. Puis Charles-Quint, qui avait hâte d'aller réprimer le soulèvement des Gantois, traversa la France pour abréger le chemin. Le roi aurait pu alors ou prendre sa revanche de la prison de Madrid, ou lui arracher de meilleures conditions : Charles en eut une grande frayeur, et se repentit de sa confiance; mais François Ier n'eut pas la lâcheté de consentir à la trahison qu'on lui conseillait (2).

(1) Du Bellay.

(2) Triboulet, bouffon de François-Ier, était dans l'habitude d'inscrire sur ses tablettes tous les fous qu'il rencontrait. Il y consigna donc le nom de Char-

Charles-Quint considérait les sentiments magnanimes comme une faiblesse : accueilli avec les honneurs royaux dans la capitale, dont les Parisiens lui présentèrent les clefs, avec le présent d'un Hercule en argent, de grandeur naturelle, il violait l'hospitalité en cherchant à corrompre les courtisans. Il dit à la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, qui voulait lui restituer un anneau d'un grand prix tombé de son doigt : *Il est dans de trop belles mains;* et il donna sa parole au maréchal Anne de Montmorency de céder le Milanais à un fils du roi, pourvu qu'il ne lui en fût pas parlé tant qu'il serait en France.

On le crut : la cour de France l'accompagna jusqu'à Saint-Quentin; mais le roi ayant alors réclamé l'exécution de la promesse, Charles-Quint s'y refusa; il proposa de céder les Pays-Bas à sa fille Marie, en lui donnant pour époux le second fils du roi; enfin il donna l'investiture du duché de Milan à Philippe, son propre fils.

François Ier, voyant donc la guerre imminente, envoya des ambassadeurs pour consolider ses alliances avec la Turquie et avec Venise; mais ils furent massacrés en route, sans toutefois que leurs papiers fussent saisis. Soudain Charles-Quint fut assailli à la fois par trois armées, du côté de Perpignan, dans l'Artois, dans le Luxembourg, tandis que la flotte turque ravageait les côtes et venait attaquer Nice. Le duc d'Enghien livra à Cérisoles la première bataille qui se fût donnée après huit ans de guerre, et l'infanterie créée par François Ier s'y montra avec honneur; les Impériaux furent mis en pièces, tout le Montferrat fut pris; et le Milanais pouvait aussi être occupé si François Ier n'eût craint pour ses propres États.

1541.

1544. 11 avril.

En effet, la chrétienté s'indignait de voir le croissant uni aux fleurs de lis (1) : Henri VIII et l'Allemagne se déclarèrent contre la France, qui se trouva envahie par la Lorraine et par Calais; les alliés marchèrent sur Paris; et rien n'aurait pu les arrêter si le manque habituel d'argent et de vivres n'y avait pourvu.

Alors on en vint à la paix de Crespy-en-Laonnais, par laquelle François Ier renonça au domaine direct sur la Flandre et l'Artois, 1544.

les-Quint. François Ier lui en ayant demandé le motif, *C'est,* répondit-il, *parce qu'il s'aventure à traverser la France. — Mais si je le laisse passer sans lui faire aucun tort? — Alors j'effacerai son nom pour y substituer le tien.*

(1) Le duc de Savoie fit frapper des médailles avec cette légende : *Nicea a Turcis et Gallis obsessa.*

ainsi qu'à ses prétentions sur Naples. Il s'engagea à restituer à la Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé depuis la trêve de Nice; Charles-Quint renonça, de son côté à la Bourgogne (1). Henri VIII continua
1546. encore les hostilités pendant deux ans, jusqu'à ce qu'il eût obtenu Boulogne comme gage de deux millions que la France avait à lui payer. Ainsi se dénouait cette querelle toujours renaissante entre Charles et François, sans que ni l'un ni l'autre tirât le moindre avantage de tant de désastres dont les peuples avaient eu à souffrir, et de ce dernier conflit qui avait exposé l'Europe à une irruption des Ottomans. En renonçant à ses prétentions sur l'Italie, la France, dont elles avaient failli causer le démembrement, gagna en force nationale. Charles-Quint avait eu la gloire de voir son ennemi prisonnier et suppliant, mais sans avoir pu même arracher un lambeau de son royaume, dont l'opposition déjoua ses vastes projets. Lorsque François I[er] mourut peu après, Charles-Quint était sérieusement occupé en Allemagne: cependant les haines nationales fermentaient, et ne tardèrent pas à éclater.

L'Italie languissait épuisée par quatre guerres. La première, apportée par Charles VIII, ne fit que redoubler les intrigues et révéler la force de l'union, en même temps que l'impossibilité de la maintenir. La seconde, entre Ferdinand le Catholique et Louis XII, détruisit l'équilibre et le jeu artificiel de la machine politique, en livrant les plus belles provinces aux étrangers. La guerre entre François I[er] et Charles-Quint étendit sur toute la Péninsule l'influence espagnole, et il ne resta plus aux vainqueurs qu'à se déchirer entre eux pour s'en disputer les lambeaux. Dans la dernière seulement, le Piémont fut parcouru par les Impériaux et les Français, mais non sans souffrir aussi cruellement de l'ambition de ces étrangers, qui s'enlevaient tour à tour villes et provinces, en rivalisant de valeur et de férocité.

Alexandre de Médicis.

Alexandre de Médicis se montra dans Florence aussi pervers que l'avait fait prévoir sa jeunesse débauchée. Porté au trône par les armes étrangères, considérant ses sujets comme des ennemis, méprisant les lâches qui avaient abattu à son profit les barrières constitutionnelles, entouré de satellites, il donna l'essor à toute la fougue de ses vingt-deux ans. Après avoir construit une forteresse, et défendu sous peine de mort aux citoyens de conserver des armes,

(1) Les histoires de Paul Jove s'arrêtent ici.

il s'efforça par l'espionnage, par les dénonciations secrètes, et en faisant mettre à mort tantôt l'un, tantôt l'autre, d'amortir cette humeur enjouée qui était le caractère du pays. Il avait en mépris les beaux-arts et les lettres, cette seconde vie de Florence. Ni le respect pour les familles, ni la sainteté du lit nuptial ou du cloître, n'arrêtaient ce tyran brutal, qui, sans distinction de sexe, se livrait aux débauches les plus effrénées, se plaisant à humilier surtout ceux qui s'étaient montrés plus amis de la liberté, et que le peuple respectait davantage. Ses ministres et ses soldats rivalisaient à qui l'imiterait le mieux.

Le cardinal Hippolyte de Médicis, son cousin, enviait des honneurs qu'il croyait lui être dus; mais Alexandre ne tarda pas à s'en délivrer à l'aide du poison, disant: *Nous savons comment nous débarrasser des mouches qui nous gênent.* Philippe Strozzi, d'une famille provinciale, neveu de Laurent le Magnifique, vaillant homme de guerre et politique habile, et qui était non-seulement le plus riche particulier de l'Europe, mais un modèle de savoir et de courtoisie, avait épousé les intérêts d'Alexandre, et, pour se faire bien venir de ce prince, lui avait donné de mauvais conseils; mais le duc le voyait avec défiance : il chercha même à le déshonorer dans la personne de Louise, sa fille; il se réfugia donc en France avec sa famille. Lorsque Clément VII fut mort, Strozzi et les autres bannis en grand nombre adressèrent leurs plaintes et celles de leur patrie à Paul III, 1535.
l'adversaire de leurs ennemis. Ils envoyèrent aussi exposer à Charles-Quint leurs misères et les infamies du duc, en semant l'or pour se rendre les courtisans favorables. Charles écouta leurs griefs et en reconnut la justice; mais, redoutant par-dessus tout le rétablissement d'une république guelfe, il accepta les excuses du tyran, qui trouva une aide dans l'infâme éloquence de Guicciardini, dans un cadeau de quatre cent mille florins, et dans le mariage qu'il conclut avec la fille naturelle de l'empereur. Lors donc que Charles-Quint proposa aux bannis quelques indemnités de peu d'importance et sans aucune sûreté, ils lui répondirent : *Nous ne sommes point venus demander à votre majesté à quelles conditions nous devions servir, ni nous excuser de ce que nous avons fait librement pour la liberté de notre patrie; mais pour la prier de nous restituer l'entière liberté qui nous fut promise en 1530.*

Il ne restait aucune espérance, lorsque la vengeance vint d'où on l'attendait le moins. Il existait deux branches des Médicis bourgeois :

à l'une appartenait Cosme, à l'autre Lorenzino, jeune homme instruit, mais dissolu, habitué à se passer toutes ses fantaisies, espion du duc, compagnon, ministre et instrument de ses débauches. Soit rivalité d'amour, soit sentiment de honte ou désir de renommée, il songea à recouvrer l'estime des siens par une action qu'il jugeait d'après les idées des classiques, objet de ses études favorites. Il avait déjà abattu à Rome des statues d'anciens tyrans; ce qui faillit le faire envoyer au gibet par Clément VII, qui lui portait un
1537. amour coupable. Il forma ensuite le projet de tuer le pontife, mais sans le mettre à exécution. Une fois l'occasion s'offrit à lui de précipiter le duc du haut d'un mur qu'ils escaladaient de compagnie; mais il s'en abstint, parce que l'on aurait pu y voir un accident, et non le résultat d'une volonté réfléchie. Ayant donc attiré le duc dans sa chambre, sous le prétexte de lui livrer une femme
6 janvier. qu'il désirait depuis longtemps, il l'y fit égorger par un certain Michel Tavolaccino qu'il avait sauvé de la corde, et qui s'était offert à le servir en toute occasion.

Lorenzino ne s'était ouvert à personne de son projet : il ne s'était point concerté avec les bannis; il ne tenta point de soulever le peuple. Le coup fait, il s'enfuit à Venise, d'où il envoya une belle harangue pour faire ressortir son héroïsme. Mais si quelques lettrés applaudirent au nouvel Harmodius; si les bannis « le portèrent aux « nues avec des louanges excessives, non-seulement le comparant « à Brutus, mais lui donnant le pas sur lui (1), » le monde ne lui tint nul compte d'un acte accompli par « un immense désir de louange ; » et il s'en alla errant, jusqu'au moment où un sicaire gagna le prix auquel sa tête avait été mise.

Florence s'émut de ce meurtre, comme d'un accident imprévu. Bien que les *piagnoni* relevassent la tête en montrant là le doigt de Dieu; bien que les artisans s'écriassent, quand ils voyaient passer ces nobles qui s'empressaient de se saisir du gouvernement, *Si vous ne savez ou ne pouvez faire vous-mêmes, appelez-nous, et nous ferons*; aucun chef ne se leva pour profiter d'un moment qui assurait la victoire au plus prompt. Les bannis n'étaient pas en mesure d'agir; et le cardinal Cibo, principal ministre du duc, prit ses précautions pour empêcher un changement. L'assemblée, déterminée par un discours de Guicciardini et par les armes de Vitelli,

(1) VARCHI.

général de la garde, résolut de donner un successeur à Alexandre. En conséquence, Cosme de Médicis, fils de Jean des Bandes noires, âgé de dix-sept ans, d'un bon naturel du reste, fut proclamé chef de la république florentine. On lui imposa des conditions étroites, telles qu'à un doge de Venise; mais comme la force du pays fut laissée entre ses mains, un mois s'était à peine écoulé, qu'il les avait oubliées (1).

Cependant les bannis rassemblés marchaient sur leur patrie pour tenter une révolution. Philippe Strozzi, à la tête d'un détachement de troupes à sa solde, se confiant dans l'appui des Français et dans les intelligences qu'il s'était ménagées à l'intérieur, vint assaillir Pistoie, divisée encore entre les Cancellieri guelfes et les Panciatichi gibelins. Mais Vitelli, qui, pour tenir Cosme à la dévotion de l'Empire, avait occupé la citadelle de Florence, le surprit à Montemurlo, fit les chefs prisonniers, et dispersa les autres. Barthélemy Valori, cause de la ruine de sa patrie, son fils Antoine, François Albizzi et autres républicains, furent mis à la torture et immolés. Le sang ne cessa de couler que lorsque le peuple ne fut plus capable d'endurer tant de supplices. L'infâme Vitelli reçut de l'empereur un fief, en récompense de ses services. Philippe Strozzi, qu'il retenait dans une forteresse, en usant avec lui de quelque courtoisie pour lui soutirer de l'argent, fut mis au gibet, malgré les recommandations de la France et du pape, afin de lui faire avouer sa complicité avec Lorenzino. Craignant de céder aux angoisses de la torture, il se coupa la gorge, en laissant ces mots tracés avec son sang : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* Pierre Strozzi, son fils, se sauva en France avec un grand nombre de vaillants Italiens (2), et y devint maréchal.

(1) « L'autre jour, Bettini vint à moi dans mon atelier, et me dit que Cosme de Médicis avait été fait duc avec certaines conditions destinées à le retenir, afin qu'il ne pût s'émanciper à son gré. Je me mis alors à me railler d'eux, disant : Ces gens de Florence ont assis un jeune homme sur un merveilleux cheval, puis ils lui ont chaussé les éperons et donné la bride en main dans sa liberté; ensuite ils l'ont mis dans un beau champ où sont des fleurs, des fruits et des délices infinis, et lui ont dit de ne pas dépasser certaines limites tracées. Or, indiquez-moi, vous autres, quel est celui qui pourra le retenir quand il voudra les franchir? On ne peut donner de lois à celui qui est maître des lois. » B. Cellini, *Vita.* — L'histoire de Varchi s'arrête ici.

(2) « Le seigneur Strozzi quitta l'Italie, et vint trouver le roy au camp de « Marole avec la plus belle compagnie qui fût jamais vue de deux cent arque- « busiers à cheval, les mieux dorés, les mieux montés, les mieux en point

Cosme. Charles-Quint, en dépit des constitutions et des conditions qu'il avait faites lui-même, déclara Cosme héritier légitime de la principauté, dont il exclut pour toujours la famille du *traître*. Cosme, délivré de ses ennemis, sut aussi se débarrasser de ses amis. Guicciardini, Acciaioli et les autres intrigants, qui espéraient conduire à leur gré le jeune homme sans expérience qu'ils avaient porté au trône dans leurs bras, tombèrent victimes de son ingratitude et de l'exécration populaire.

C'est ainsi que Florence se trouvait opprimée par les Médicis, qui, depuis cent ans, s'étaient appliqués à la corrompre; et comme les formes démocratiques, qui jusqu'alors avaient été sa vie, étaient incompatibles avec une principauté, son asservissement fut sans bornes. Cosme attira à lui seul toute l'autorité, dirigeant arbitrairement les délibérations, les jugements et les finances. Il obtint de Charles-Quint qu'il retirât des forts la garnison espagnole, et arma des troupes; ce qui lui permit de défendre les côtes de la Toscane lorsque les Turcs vinrent, pour faire plaisir à la France et en haine de l'empereur, dévaster le littoral italien.

La liberté ne survivait donc plus en Toscane que dans les deux villes de Lucques et de Sienne, et Cosme ne pouvait l'y souffrir qu'à Lucques. contre-cœur. Lucques se garantit d'abord de ses projets en supportant avec patience ses provocations, et en se maintenant dans les bonnes grâces de l'empereur. Mais François Burlamachi, qui en était alors gonfalonier, conçut le hardi dessein de ressusciter la liberté italienne. Il se proposait de faire, des quelques troupes qu'il pouvait rassembler à raison de son office, le noyau autour duquel se grouperaient Pise, Pescia, Pistoie, Sienne, Pérouse, Bologne, en commençant par se défaire des étrangers, et avec l'intention d'en-

« qu'on eût su voir; car il n'y en avoit nul qui n'eût deux bons chevaux qu'on « nommoit cavalins, qui sont de légère taille, le morion doré, les manches de « maille, qu'on portoit fort alors, la plupart toutes dorées, ou bien la moitié, « les arquebuses et fourniments de même : ils alloient souvent avec les chevaux « légers et coureurs, de sorte qu'ils faisoient rage; quelquefois ils se servoient « de la pique, de la bourghignote et du corselet doré, quand il en faisoit be- « soin; et, qui plus est, c'étoient tous vieux capitaines et soldats bien aguerris « sous les bannières et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de Médicis, « qui avoient quasi tous été à lui; tellement que, quand il falloit mettre pied « à terre, on n'avoit besoin de grand commandement pour les ordonner en ba- « taille, car d'eux-mêmes se rangeoient si bien qu'on n'y trouvoit rien à re- « dire, etc. » BRANTÔME, *Vie de Pierre Strozzi.*

lever au pape ses domaines temporels, conformément aux doctrines luthériennes, alors répandues dans Lucques. Tout était convenu : les Strozzi, toujours prêts à contribuer aux soulèvements de la Toscane, lui fournissaient de l'argent ; et l'on n'attendait plus que le moment, lorsqu'un traître livra le secret à Cosme. Charles-Quint, à qui il se hâta d'en donner avis, força la république de lui livrer Burlamachi ; et il le fit mettre à la torture à Milan, puis à mort comme traître.

Alors Martin Bernardini fait accepter aux Lucquois une disposition portant que « seraient seules admissibles aux charges du gou- 1556. Loi Martinienne.
« vernement les familles qui jouissaient actuellement de cet honneur,
« avec le droit de le transmettre à leur descendance ; à l'exclu-
« sion toutefois de quiconque serait né à Lucques d'un père étran-
« ger, ou d'une personne du territoire extérieur. » La république devint ainsi aristocratique.

Dans Sienne, la domination avait passé, après Pétrucci, dans les mains d'Alphonse Piccolomini ; mais Charles-Quint, qui avait cette ville sous sa protection, se faisant un prétexte de ses actes de tyrannie, y envoya le ministre Granuela pour réformer l'État ; ce que celui-ci fit en constituant une oligarchie sous la dépendance de son maître, en y mettant garnison et en désarmant les citoyens. C'est ainsi que l'empereur traitait la ville la plus gibeline d'Italie ; puis, y ayant fait entrer des troupes sous les ordres de Diego Hurtado de Mendoza, le premier historien de l'Espagne, il y construisit une forteresse, et laissa ses bandes affamées et pillardes y commettre leurs excès accoutumés. Sienne. 1541. 1547.

Mais Cosme voulait avoir Sienne à lui, et le pape la désirait pour son neveu. Les Siennois, après avoir tenté vainement de rétablir la démocratie, toujours déchirés par les factions des bourgeois et du Mont-des-Neuf, ne virent d'autre ressource que de recourir à la France. Cette puissance, qui était de nouveau en guerre avec les Autrichiens, envoya, à la sollicitation du maréchal Strozzi, des bâtiments qui, réunis aux galères turques, ravagèrent ces côtes et les îles voisines, remède pire que le mal ; puis, aidés par le soulèvement de la ville, les Français y entrèrent en promettant, comme d'habitude, la liberté. La guerre se trouve donc engagée entre les Français, les Allemands, les Espagnols, les pontificaux et les Turcs, non moins funestes les uns que les autres.

Cosme, qui, tout en haïssant les Français, redoutait les Espagnols,

épiait le moment favorable pour en profiter. Ayant endormi les Siennois et les Français à l'aide d'un traité, il leva des troupes, dont il confia le commandement à ce Jean-Jacques de Médicis, qui avait causé tant de mal à l'époque des guerres de Lombardie, et qui, fait marquis de Marignan par Charles-Quint, avait puissamment aidé les Impériaux dans la dernière guerre. Renforcé par les Allemands et les Espagnols de Charles-Quint, il assaillit, sous prétexte de vouloir repousser les Français, Sienne dégarnie de troupes, mais bien pourvue de courage. Comme il avait déclaré qu'il ferait pendre quiconque attendrait dans un fort le premier coup de canon, il tint parole; mais il poussa ainsi le patriotisme au désespoir. Chaque bourgade lui coûta du sang, et chacun aussi paya son courage de son sang. On estime que cinquante mille hommes périrent alors par le fer, la faim ou le supplice. Le voyageur qui traverse en soupirant cette maremme désolée, couverte jadis d'habitations et d'une culture florissante, maudit encore les guerres dénaturées de cette époque, ce farouche Marignan, et la mémoire de ceux dont il exécutait les volontés.

Pierre Strozzi, qui était accouru pour combattre avec les derniers hommes libres de l'Italie, osa assaillir Florence en luttant de cruautés avec l'ennemi; mais, peu secondé par la France, man-
1555. quant de vivres dans un pays dévasté, battu ensuite à Lucignano (1), il fut obligé de renoncer à tenir la campagne. De retour en France, il reprit Calais aux Anglais, et fut tué d'un coup de canon sous les murs de Thionville.

Cosme et le marquis de Marignan poursuivaient le cours de leurs barbaries, repoussant les bouches inutiles qu'on avait fait sortir de la ville, et faisant pendre quiconque tentait d'y introduire des vivres. Montluc avec les Français défendait Sienne, qui, bloquée étroitement, vit le nombre de ses citoyens réduit de 30,000 à 10,000; elle continuait cependant à tenir, et les femmes elles-mêmes s'employaient à de pénibles travaux par amour de la liberté. Enfin, après avoir consommé tout ce qui leur restait de vivres, sans que leur constance fût épuisée, les assiégés furent forcés de se rendre à de bonnes conditions. Ce furent les mêmes que Florence avait obtenues vingt-cinq ans auparavant, et elles furent violées de même.

(1) Le 2 août, jour de Saint-Étienne. C'est pour cette raison que Cosme institua l'ordre de ce nom.

La garnison française fit place à des troupes espagnoles. Beaucoup de Siennois se réfugièrent en France avec Montluc ; d'autres chefs soutinrent à Montalcino la cause de l'indépendance ; enfin la paix de Câteau-Cambrésis assujettit Sienne à Florence. Cosme avait acquis cette ville avec son argent, avec ses forces, et au prix de sa propre infamie ; Philippe II l'occupa néanmoins, et ne la lui céda que lorsqu'il eut besoin de lui. Les conditions qu'il lui imposa placèrent même la Toscane dans une sorte de dépendance de l'Espagne, qui se réserva les ports d'Orbitello, Talamone, Portercole, Monteargentaro et Saint-Étienne, que l'on appela les *présides*, fermant ainsi la mer à Sienne, et la privant de son commerce.

En somme, la mort des républiques était décrétée par le temps ou plutôt par les princes. Venise put, malgré eux, rester encore debout pour protéger la chrétienté contre les Turcs. Gênes avait reçu d'André Doria une constitution nouvelle.

Outre les deux partis guelfe et gibelin, entre lesquels Gênes était divisée « comme toutes les villes d'Italie généralement (1), » elle était partagée encore en nobles et en bourgeois : ces derniers l'étaient en citoyens et en plébéiens, et les citoyens, à leur tour, en marchands et en artisans. Toutes les familles nobles ou roturières qui avaient eu de l'importance dans les affaires de la cité s'étaient associées, non par l'effet des liens du sang, mais par la communauté d'intérêts, en *logis* (*alberghi*), sous le nom de l'une d'elles. Une portion de la plèbe favorisait les Adorni, une autre portion les Frégosi, gibelins, et aucun noble, aucun membre de la faction guelfe ne pouvait être nommé aux charges publiques : mais la servitude commune avait retrempé chez les opprimés le sentiment de fraternité, et assoupi les rivalités entre les factions fatiguées.

Douze réformateurs ayant donc été chargés de donner au pays le gouvernement qui leur paraîtrait convenir le mieux, il fut établi que toutes les anciennes familles propriétaires jouiraient de droits égaux à ceux des gibelins et des bourgeois, qui antérieurement s'étaient arrogé les emplois, et qu'elles constitueraient la noblesse ; dont les membres auraient le titre de gentilshommes, titre que la vanité espagnole faisait alors paraître plus beau que celui de citoyen. De

(1) VARCHI.

plus, chaque famille ayant six maisons ouvertes dans Gênes dut former un *logis*, pour être comme un noyau autour duquel se grouperaient les familles moins aisées, tandis que les grandes associations des Adorni et des Frégosi, qui perpétuaient le souvenir des haines intestines, se dissoudraient. On eut soin d'ailleurs de mélanger dans les logis les nobles et les bourgeois, les guelfes et les gibelins, afin que les races cessassent désormais de représenter les partis.

On forma de la sorte vingt-huit logis (1), dans lesquels furent choisis quatre cents sénateurs annuels, chargés de nommer aux autres charges. Le gouvernement se composa en conséquence du doge, élu pour deux ans; de las eigneurie des huit; des huit procureurs de la commune, pour l'administration intérieure; des syndics, au nombre de cinq, pour surveiller les affaires d'État; d'un conseil de cent, dont le nombre fut porté ensuite au double, renouvelé tous les ans. Sur le refus d'André Doria, Hubert Lazario Cattani fut élu doge.

Les inimitiés entre l'ancienne noblesse et la nouvelle, de même qu'entre ces deux classes et le peuple, exclu des emplois publics,
1576. s'étant ensuite ravivées, les noms des logis furent abolis, et chaque famille reprit celui qu'elle portait anciennement.

Aucune part n'était assignée dans cette constitution ni au menu peuple de la ville ni à celui de la campagne, à moins que quelques-uns ne parvinssent, par des services rendus ou par leurs richesses, à entrer dans les logis. Mais, quoique l'aristocratie se fût ainsi consolidée dans Gênes, le peuple n'y demeura jamais entièrement effacé comme à Venise. C'est pour cela que cette république vieillit moins, et put, deux cents ans plus tard, manifester son horreur pour cette servitude à laquelle l'Italie s'était habituée. Les haines entre les nobles et les bourgeois ne restèrent pas éteintes malgré ce remaniement (2). Bien qu'André Doria eût refusé la principauté, il con-

(1) Savoir : Auria (Doria), Calvi, Cattani, Centurioni, Cibo, Cicada, Fieschi, Franchi, Fornari, Gentili, Grimaldi, Grilli, Giustiniani, Imperiali, Interiani, Lercari, Lomellini, Marini, Negri, Negroni, Palavicini, Pinelli, Promontori, Spinola, Salvaghi, Sauli, Vivaldi, Usudimare.

(2) Hubert Folietta révèle, dans un discours rédigé pour sa défense, les discordes intestines et l'arrogance des aristocrates (*Anecdota Uberti Folietæ*, Gênes, 1838) : « Sed quid ego, ut sanguinem misceant, loquor, cum nobiles ab ipsa « popularium consuetudine abhorreant, se seque ab eorum aditu, congressu, « sermone sejungant, illosque devitent, perinde quasi illorum contactu se polluere ac contagione contaminare formident? Quare, separata loca et compita

servait dans sa patrie cette suprématie que lui donnaient ses bienfaits et ses grandes qualités. Il avait à lui, dans le port, des vaisseaux et des soldats, tant à bord que pour la garde de son palais. Il n'abusa point de ces prérogatives; mais on craignait qu'il ne voulût transmettre l'autorité dont il jouissait à son neveu Giannettino, vaillant homme de mer, mais hautain, dissolu, et abusant déjà de la puissance de son oncle pour satisfaire ses passions. Il portait particulièrement ombrage à Jean-Louis Fiesco, comte de Lavagna, homme d'une excessive ambition qui s'entendit avec la France et le duc de Parme pour détruire ce que l'empereur avait édifié. La conjuration éclata : Giannettino fut tué, le cri de liberté retentit dans Gênes; mais, au milieu du tumulte, Jean-Louis Fiesco se noya par accident, ses gens se dispersèrent; et André Doria, parvenu à remettre, non sans effusion de sang, sa patrie sous le frein, continua de la protéger, tandis que la Providence le préservait des poignards que les cours de ce déplorable siècle d'or ne cessaient d'aiguiser contre lui. Conjuration de Fiesque.

Nous avons encore d'autres révolutions sanglantes à raconter, avant de laisser l'Italie tomber dans la léthargie à laquelle elle est réservée. Le pape Paul III, de la famille Farnèse, ne négligea

« habent, in quæ utriusque corporis juventus conveniat, cum alteri alterius « corporis homines excludant. Quin etiam, cum forum unum esse, in quod « omnes cives conveniant, necesse sit, ratione quadam assequuti sunt, ut forum « ipsum dividant, ac duo fora prope faciant : duæ enim sunt porticus, in quas « alteri ab alterius corporis hominibus separati conveniunt. Eadem quoque dis« tinctio in juventutis sodalitatibus servatur, quarum multas nobiles institue« runt; in quas neminem unquam ex popularibus acceperunt, cum nonnulli, « privatis necessitudinibus illis conjuncti, se admitti postulassent, sed ad re« pulsæ injuriam, verborum quoque contumelias addiderunt, cum se degenerum « sodalitate commaculaturos negarent. Jam vero, cum ad animos hominum « accendendos major sit contemptus, quam injuriarum irritatio, dii immortales! « quam despecti ab istis nostris nobilibus sumus, quam illi a nobis abhorrent, « quam nos auribus et animis respuunt, quam contemptim de nobis loquuntur, « in quanta convicia, linguæ intemperantia, provehuntur, cum nos degeneres « et rusticanos, non modo Genuæ, sed in aliis civitatibus appellant, perinde « quasi deorum genus, atque e cœlo delapsi ipsi sint; exterosque, simulatque « de aliquo ex nobis incidit sermo, etiamsi alia res longe agatur, sedulo admo« neant, hominem illum degenerem et ex infima plebe esse, nobilitateque sibi « haudquaquam comparandum : neque sentiunt, se risui plerumque exteris « esse, quos non pudeat fœnus ac sordidiores quæstus exercentes, nobilitatis « nomine, quam comprimere deberent, se commendare, haud ullam animæ « nobilitatis mentionem facere. »

aucun moyen de nuire à Cosme, dans l'espoir de donner l'intégrité ou du moins une portion de la Toscane à son fils Pierre-Louis ou à son neveu Octave. Il fit épouser à ce dernier Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, qu'Alexandre avait laissée veuve, et lui conféra le duché de Castro et Nepi, puis celui de Camerino, repris aux ducs d'Urbin, à qui il était venu par les femmes; mais ce fief était bien loin encore de satisfaire les prétentions de l'épouse issue du sang impérial. Il obtint des Vénitiens le titre de gentilhomme pour l'impudique Pierre-Louis, et de l'empereur, la noblesse, avec le marquisat de Novare et une grosse pension; il le fit ensuite gonfalonier et capitaine général de la sainte Église. Mais il était moins habile en fait de guerre qu'en débauches, dont la licencieuse obscénité est au-dessus toute croyance : Paul III lui passait ces *légèretés de jeunesse* qui faisaient frémir le monde; et il épuisait l'État pour entretenir son luxe au niveau de son ambition. Les habitants
1540. de Pérouse, s'étant portés à une rébellion ouverte, furent réprimés par les armes et par les supplices. Les Colonna furent dépouillés de leurs domaines.

Paul III chercha, en flattant ceux qui décidaient despotiquement des destinées de l'Italie, à obtenir pour les siens tantôt Sienne, tantôt Milan. N'ayant pu y réussir, il lui arrivait souvent de dire : *J'ai bel et bien vu par l'histoire, par ma propre expérience et par celle d'autrui, que jamais le saint-siége ne fut puissant et prospère que lorsqu'il eut les Français pour alliés.* Charles-Quint,
1545. déjà aigri par ces propos, n'en fut que plus mécontent quand le pape fit attribuer Parme et Plaisance à Pierre-Louis, avec le titre de duc. Ces villes avaient appartenu au duché de Milan jusqu'au moment où Léon X se les était fait céder; aussi Charles les voyait-il avec dépit dans d'autres mains. Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais, attisait encore son mécontentement par suite d'une haine particulière qu'il nourrissait contre le pape. Tous deux en conséquence encouragèrent, s'ils ne l'excitèrent pas, une conjuration ourdie par des gentilshommes des maisons Anguissola, Landi, Confalonieri et Palavicini. Pierre Louis, assailli par les conjurés, périt, et la terre fut délivrée d'un monstre. Plaisance criait déjà liberté; mais, le jour même, elle fut occupée par Ferrant Gonzague. Octave Farnèse, fils de celui qui avait été tué, se maintint dans Parme, même après la mort du pape.

Nouvelle guerre. Henri II, dans l'intention de causer du déplaisir à Charles-Quint,

prit le jeune Farnèse sous sa protection, et fit passer, sous les ordres du maréchal de Brissac, des troupes dans le Piémont, qui le premier avait à souffrir dans toutes les descentes en Italie. Ferrant Gonzague fut contraint de lever le siége de Parme pour venir désoler le Piémont, où les soldats de France paraissaient des anges, en comparaison de ces Espagnols et de ces Allemands dont la brutalité féroce égalait l'indiscipline. Alors le parti français se releva en Italie, formé des mécontents de tous les pays, qui, réunis à Chioggia, employèrent tous les moyens de nuire aux Impériaux, n'hésitant pas même à faire appel aux Turcs pour les lancer sur le territoire de Naples. Nous passerons volontiers sous silence les trahisons, les coups de poignards, les empoisonnements, les corruptions, qui plus que jamais furent mis en œuvre à cette époque : nous nous bornerons à dire que Charles-Quint envoya, pour faire face au danger, le duc d'Albe avec des forces considérables; qu'elles furent amenées par le Génois Doria, avec l'argent de l'Amérique, pour la ruine de l'Italie, et que le Milanais Medeghino joignit ses soldats à cette armée d'étrangers.

Sur ces entrefaites, Paul IV, de la famille Caraffa, avait été porté au pontificat. Lorsqu'on demanda au nouveau pape, qui jusqu'alors s'était montré simple et d'une piété austère, comment il voulait être traité : *En grand prince*, répondit-il. Aussi son couronnement fut-il d'une extrême splendeur, et dès lors il se montra somptueux en toutes choses, et plus temporel qu'il ne convenait à sa dignité.

Il disait que Charles-Quint voulait le tuer de fièvre morale, mais que de son côté il lui donnerait à faire, et qu'il délivrerait la pauvre Italie. Il la comparait à un instrument dont les quatre cordes étaient Naples, Milan, Venise, et l'État de l'Église : *Malheureuses*, disait-il, *les âmes d'Alphonse d'Aragon et de Ludovic le More, qui furent les premiers à gâter ce noble instrument de l'Italie !* Navagère, à qui il adressait ces mots, ajoute : « Jamais il ne « parlait de sa majesté (Charles-Quint) et de la nation espagnole sans « les traiter d'hérétiques, de schismatiques et de maudits de Dieu, « de race de Juifs et de Maures, de lie du monde, en déplorant la mi« sère de l'Italie, contrainte de servir une nation si abjecte et si vile. »

Il soupçonnait à chaque instant l'empereur de vouloir attenter à ses jours. A l'instigation de ses neveux, qui espéraient profiter des troubles, et de monseigneur della Casa, son secrétaire, qui désirait de voir l'affranchissement de la Toscane, sa patrie, il dépouilla les

feudataires romains, et conclut une alliance avec le roi de France Henri II, son projet étant de faire passer sous la domination de ce souverain le royaume de Naples et le Milanais. A cet effet, il invita la flotte turque à inquiéter les marines toscane et napolitaine, tandis que Pierre Strozzi se mettait à la tête des forces de la ligue, où il apportait ses haines implacables.

A ce moment s'offrit aux regards charmés des protestants d'Allemagne le spectacle nouveau d'un pape en guerre avec l'empereur et avec le roi catholique, et la perspective d'un nouveau sac de Rome par l'armée de ces princes, sous les ordres du duc d'Albe; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si les Français ne fussent accourus à temps.

Cependant le duc de Guise, qui les commandait, ne fut pas secondé; et bientôt on le rappela pour l'envoyer en hâte, avec l'élite de la noblesse française, du côté des Pays-Bas, où douze mille Anglais s'étaient réunis à l'armée espagnole commandée par le comte d'Egmont et par Emmanuel-Philibert de Savoie, gouverneur de ces provinces. Il se livra alors sous les murs de Saint-Quentin une bataille mémorable où les Français furent mis en pleine déroute, et qui jeta dans Paris une extrême épouvante (1). En recevant la nouvelle de cette victoire, Charles-Quint, qui avait abdiqué en faveur de Philippe II, son fils, pour se renfermer dans un monastère, demanda : *Mon fils a-t-il poursuivi sa victoire jusqu'aux portes de Paris?* Lorsqu'on lui eut dit que non, il poussa un soupir, et reprit : *A mon âge et avec pareille fortune, je ne me serais pas arrêté à moitié chemin.*

Bataille de Saint-Quentin. 1557.

Philippe II, au contraire, s'obstina au siége de Saint-Quentin, tandis que Henri II s'occupait de réunir de nouvelles forces. En moins de trois semaines, le duc de Guise, aidé par des intelligences secrètes, par l'hiver, par la négligence de l'ennemi et par la vaillance de Strozzi, s'empara de Calais, et extirpa ainsi du continent les insulaires qui s'y maintenaient depuis deux cents ans.

1558.

(1) « J'ai entendu au sujet de cette bataille, de la bouche de son excellence, ces paroles, presque mot pour mot, savoir : que le résultat de cette journée n'était pas dû à beaucoup de valeur de la part de son armée, puisque le résultat aurait été le même si les hommes d'armes eussent été autant de demoiselles ainsi que sa cavalerie, n'ayant eu autre chose à faire qu'à poursuivre les fuyards, à tuer et à faire des prisonniers, tant ces gens de France étaient pris de frayeur. » *Rapport de Boldu, ambass. vénitien.*

Ces événements avaient influé d'une manière fâcheuse sur les affaires de l'Italie, et il fallut que le pape, abandonné à lui-même, se résignât à traiter.

Le duc d'Albe, « qui n'avait pas encore expérimenté la grande « différence qu'il y a entre faire la guerre contre les autres prin- « ces et la faire contre les papes, avec qui en définitive il n'y a « rien à gagner, et même ses frais à perdre (1), » insistait pour continuer les hostilités; mais Philippe II accorda la paix au pontife, avec de larges conditions. En même temps il se négociait une paix générale, qui fut ensuite conclue à Câteau-Cambrésis. Nous avons voulu conduire le récit jusque-là, parce que cette paix vint clore les hostilités entre l'Autriche et la France, et qu'elle assit les affaires d'Italie dans les conditions où elles devaient rester longtemps. Il fut convenu entre les parties contractantes que le roi catholique épouserait Élisabeth de France, en renonçant de nouveau à la Bourgogne, de même que le roi très-chrétien au Milanais et au royaume de Naples; puis, comme Philippe II ne s'inquiéta point de ses alliés, l'Empire perdit Metz, Toul, Verdun; et l'Angleterre, Calais, dont cinq cent mille écus d'or ne l'indemnisèrent que faiblement. La Corse fut rendue aux Génois, et Plaisance au duc Farnèse, pour le détacher de la France, et pour récompenser les services rendus dans les Pays-Bas par Alexandre Farnèse, l'un des plus grands capitaines de ce siècle.

Paix de Câteau-Cambrésis. 1558. 3 avril.

Bien que les généraux français se récriassent contre la cession d'un pays acquis au prix de tant de sang (2), le duc de Savoie, le héros de Saint-Quentin, recouvra tout ce qu'il avait perdu dans la guerre, la Bresse, le Bugey, la Savoie, le Piémont, à l'exception de Chiéri, Turin, Pignerol, Chivasso, Villeneuve d'Asti, qui furent retenus par le roi jusqu'à ce qu'on eût éclairci les droits de Louise de Savoie, aïeule de Henri II. Emmanuel-Philibert épousa en outre Marguerite de France; et de ce moment le duché de Savoie acquit, avec le rang de puissance italienne, une influence plus ou moins grande sur les affaires de l'Europe.

Les agitations finissaient dans le reste de l'Italie et avec elles la liberté, dont les Italiens durent déplorer désormais la perte dans le silence, en subissant l'insultante compassion de leurs ennemis.

(1) GIANNONE.

(2) *Voy.* les *Mémoires* des maréchaux de Brissac et de Montluc, ceux de Vieilleville, etc.

CHAPITRE VIII.

ROYAUMES MUSULMANS. — SOLIMAN.

En guerroyant l'une contre l'autre, l'Autriche et la France furent sur le point de livrer aux Turcs l'Allemagne et l'Italie (1). Le fanatisme guerrier de ce peuple avait rajeuni l'esprit arabe, et les troupes féodales étaient peu en état de résister à ces guerriers disciplinés, aux janissaires, aux mameluks, et à la cavalerie persane. Heureusement pour la chrétienté, les Persans étaient en proie aux discordes politiques et religieuses, et ils haïssaient mortellement les Ottomans par rivalité de sectes. Les mameluks circassiens, que saint Louis avait vus maîtres des rives du Nil, et qui, sous Bibars, s'étaient étendus jusqu'en Syrie, et se trouvèrent ensuite humiliés par Tamerlan, se régirent pendant deux siècles et demi à l'aide d'un système que l'on ne connaît pas bien, mais qui constituait un despotisme militaire; l'empire ottoman ne pouvait donc obtenir des secours de ce côté dans les guerres qu'il faisait incessamment. Toutefois il assaillit le royaume de Naples, et « menaça d'envoyer Venise consommer son mariage au fond de la mer; » mais comme il visait plutôt à étendre ses conquêtes qu'à extirper le christianisme, on en vint souvent à des traités, et la politique du divan marcha de concert avec la politique de nos cabinets.

Mahomet II, dans les vingt-huit années qui suivirent la prise de la *Mère de l'univers*, comme les Turcs appellent Constantinople, assujettit, en Europe, l'Achaïe, la Morée, l'Épire, l'Acarnanie, la Servie, la Valachie, la Bosnie, Négrepont; en Asie,

(1) François Vettori écrivait à Machiavel, en juin 1513 : « Mais, mon cher compère, nous allons baguenaudant parmi les chrétiens, et laissons de côté le Turc, qui pourrait bien, tandis que ces princes négocient leurs traités, faire quelque chose dont peu de gens se préoccupent. Il faut que ce soit un homme de guerre et un capitaine par excellence. On voit qu'il s'est proposé pour but de régner; la fortune lui est favorable, il a des soldats tout prêts en faction avec lui, il a beaucoup d'argent, un pays très-grand, aucun obstacle ne le gêne, il est allié avec le Tartare : je ne m'étonnerais donc pas qu'avant qu'un an se soit écoulé, il eût donné une grande bastonnade à notre Italie, et mis en déroute ces prêtres : je n'en veux pas dire plus long sur ce sujet pour le moment. »

Kastamouni, dernier État seljoucide, l'empire de Trébizonde, les possessions qui restaient aux Génois dans l'Asie Mineure et sur la mer Noire, conquêtes qui furent assurées à la Porte, après la prise de Kilia et d'Akerman en Moldavie par Bajazet. C'était un devoir de les conserver; c'est pourquoi le grand vizir Ibrahim disait au Hongrois Laszki : *Notre loi veut que tout lieu où a reposé la tête de notre maître, où est seulement entré son cheval, appartienne éternellement à son domaine. Ce n'est pas la couronne qui donne le royaume; ce n'est ni l'or ni les pierreries, mais le fer; le fer assure l'obéissance; ce que l'épée acquiert, l'épée doit le conserver.*

Mahomet ne voulut pas seulement faire des conquêtes, il voulut encore organiser l'empire ottoman : aux termes de la capitulation, il respecta l'Église grecque (1), c'est-à-dire ses patriarches, ses métropolitains, ses archevêques, évêques, prêtres et clercs, lui laissant le droit d'élire et d'ordonner ses membres ; mais les dignitaires durent obtenir à un haut prix le *bérat* du Grand Seigneur, lettres patentes où étaient énumérés les droits et les obligations de l'impétrant, ainsi que les émoluments qu'il pouvait exiger des Grecs. Le sultan donnait l'investiture au patriarche de Constantinople en lui remettant le diplôme, le pastoral, le chapeau violet, la cape noire, le manteau, la soutane à fleurs, et un cheval blanc. Mais les élections pouvaient-elles être libres et les canons respectés, où la volonté du souverain est la loi unique? La nomination s'obtenait moyennant une forte somme, et le moindre mécontentement attirait au titulaire l'exil ou la décapitation.

Le patriarche œcuménique, comme on appelait celui de Constantinople, présidait le saint synode permanent qui y résidait, et où entraient, outre dix ou douze évêques des métropoles les plus voisines, le grand logothète ou camerlingue séculier, ainsi que les archontes, c'est-à-dire les Grecs revêtus de hautes dignités par le gouvernement. Le synode, tribunal suprême du clergé, recevait l'appel des jugements des évêques, élisait et même déposait le patriarche, nommait aux autres dignités, et répartissait

(1) C'est ce qu'affirme positivement Franza, liv. III, 11 : Κελεύσας ἵνα πάντες ὅσοι ἐκ τῆς πόλεως ἔφυγον, διὰ τὸν φόβον τοῦ πολέμου, ἕκαστος αὐτῶν ἐπιτρέψῃ εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, ὥς καὶ πρότερον ἦν ὁμοίως προστάξας ἵνα ποιήσωσι καὶ πατριάρχην, ὡς σύνηθες ἦν κατὰ τὴν τάξιν αὐτῶν· ἦν γὰρ προαποθανὼν ὁ πατριάρχης.

les impôts ecclésiastiques; mais il fallait le bérat du sultan pour donner force à ses décisions.

Au patriarche appartenait le soin de protéger les Grecs en général près de la Sublime Porte, et il avait la juridiction civile sur tous ceux qui résidaient dans son diocèse. Il statuait, avec un tribunal composé de juges choisis parmi le clergé séculier, sur les cas criminels, ecclésiastiques et mixtes, relatifs aux Grecs et aux Arméniens, avec le pouvoir de condamner à la prison et aux galères sans que le souverain eût besoin de confirmer la sentence ou pût faire grâce, à moins que le coupable n'embrassât l'islamisme. De temps à autre il fallait employer les revenus considérables de l'Église à satisfaire aux demandes des Turcs.

Les évêques, archevêques et métropolitains avaient le gouvernement ecclésiastique de leur diocèse respectif, la surveillance de l'enseignement, avec certains biens et différentes taxes sur les ordinations, les héritages, les dispenses matrimoniales, et autres éventualités. La *caisse commune* du patriarcat (c'est ainsi qu'on appelle une espèce de banque où les Grecs et même les Turcs mettent leurs fonds en dépôt) fait don au fisc de vingt-cinq mille piastres par an, moyennant quoi le haut clergé est exempt de la capitation imposée à tous les sujets du Grand Seigneur.

Le clergé séculier continua d'être divisé en deux *penda* ou classes. Dans la première sont le grand logothète ou archichancelier du trône patriarcal, le scevophylax ou gardien du mobilier sacré, le cartophylax ou archiviste, le grand ecclésiarque, le grand orateur. Dans l'autre penda sont le grand économe, le protonotaire, le référendaire, le primicier, l'archichantre, le premier secrétaire, etc. Des prêtres de ces deux classes sortent les familles phanariotes, c'est-à-dire habitant près du phare à Constantinople, élite du pays qui conserve la langue et les lettres.

Au temps de la conquête, le siége archiépiscopal de Brousse était occupé par Joachim, du rit arménien : Mahomet, l'ayant appelé à Constantinople avec quelques familles, lui donna le titre de patriarche, de chef hiérarchique, et de son lieutenant dans les
1446. choses politiques sur les Arméniens qui habitaient en Grèce et en Anatolie, et à qui il accorda aussi le libre exercice de leur culte. On peut concevoir du reste quelle fut la condition des chrétiens. Il suffira d'ajouter qu'en 1519, sous Sélim Ier, puis en 1640, sous Mourad IV, puis à la fin du siècle passé, on discuta dans le di-

van si le parti le plus sûr ne serait pas de les exterminer tous.

Les conquérants de l'Acarnanie, de l'Épire et de l'Albanie avaient été forcés, pour retenir dans la sujétion ces populations redoutables dans leurs montagnes, de leur accorder des priviléges. Le mont Agrafa (1) obtint le premier un capitaine et des soldats pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité, et Mahomet II permit que, dans l'administration des affaires civiles, le premier vote appartînt au cadi, le second à l'archevêque, le troisième à leur capitaine. Cette constitution fut ensuite étendue à toute la Grèce de terre ferme, et elle n'a pas peu contribué, de nos jours, à faciliter l'insurrection des Hellènes. Les chefs des milices nationales étaient nommés *armatoles* et leurs soldats *palicares*, sans parler des *klephtes* ou chefs de bandes non reconnus par le gouvernement, à qui ils restaient hostiles. Armatoles.

Le Grand Seigneur distribua, aux troupes qu'il laissa à la garde de l'Épire et de l'Albanie, des fiefs, sur le territoire desquels elles se mêlèrent avec les habitants ; mais si les mœurs et le langage se confondirent dans les villes et dans les pays de plaines, il n'en fut pas de même dans les montagnes, dont les habitants surent se faire respecter du gouvernement. La Porte se défiait de ces montagnards ; et, en effet, leurs chefs grandirent en puissance : aussi était-il rare qu'on y envoyât un pacha étranger.

Il existe parmi les Turcs deux législations, l'une religieuse et l'autre civile ; la première tirée du Koran et de la tradition, puisque les Ottomans sont Sunnites, et la seconde fondée sur les constitutions des souverains. Les théologiens jurisconsultes forment la *chaîne des ulémas*, d'où sont tirés les docteurs, les juges, les ministres des mosquées, dépendants du muphti. Ce dignitaire émet un *fetwa* ou *fetfa* en réponse aux consultations que lui adresse le sultan sur des questions de droit et de politique, de même que sur la légitimité de la guerre et des condamnations de personnages illustres. Mais s'il osait prononcer contrairement à la volonté du souverain, il était destitué ; s'il se rendait coupable d'un crime capital, il ne s'agissait pas pour lui d'être étranglé ou décollé, mais d'être pilé dans un mortier réservé pour cet usage dans le château des Sept-Tours. Législation.

Indépendamment de la loi (*chéri*) et des constitutions (*kanoun*), les

(1) JACOVADY RIZO NEROULOS, *Hist. moderne de la Grèce.*

Turcs observent les coutumes (*aadet*) et la volonté du maître (*ourf*).

Mahomet II promulgua un *kanoun* divisé en trois *portes* : la première traite de la hiérarchie des dignitaires ; la seconde, des cérémonies et des usages ; la troisième, des peines et des traitements. D'après ce code, quatre classes ou colonnes de l'empire forment le noyau du divan, savoir : les vizirs, dont le premier, appelé grand vizir, sorte de maire du palais, commande l'armée, préside le divan, et se trouve chargé du fardeau de toutes les affaires publiques ; deux grands juges (*kadiasker*) de la Romélie ou Europe, et de l'Anatolie ou Asie ; trois grands trésoriers (*defterdars*), et les secrétaires d'État (*nichantchi*).

Viennent ensuite quatre hautes charges de cour conférées aux eunuques, savoir : le grand maître (*babi seadet agassi*), le trésorier (*khasinedar bachi*), le grand échanson (*kilardji bachi*), le préfet du palais (*seraï agassi*) ; de plus, le grand jardinier, et le chef des eunuques noirs.

C'est la consécration du despotisme le plus illimité ; car rien ne vient s'interposer entre le maître absolu et l'esclave placé entièrement sous sa merci. De peur que d'autres familles, en s'alliant à la famille impériale, ne puissent élever des prétentions au trône, ce code veut que le *padischah* n'épouse qu'une esclave, enlevée enfant au cercle de ses relations, et qu'elle soit révérée seulement comme *chasseki*, c'est-à-dire mère des princes, et davantage lorsqu'elle est *validé*, c'est-à-dire mère du sultan. La coutume en vertu de laquelle les premiers-nés du sultan font mourir leurs frères est sanctionnée par un fetwa du muphti, et il s'ensuit, comme corollaire, qu'on ne lie pas l'ombilic aux filles du Grand Seigneur.

Relégué la veille parmi les femmes, le sultan se trouve, le lendemain, le maître de la vie et des biens de tous. Il n'y a point de tribunaux permanents, point d'assemblée législative, point de noblesse héréditaire, qui puissent mettre un frein à son pouvoir ; l'unique distinction consiste à être appelé au service du maître ; et si l'esclave élevé au rang de vizir est déposé sans être mis à mort, il rentre dans sa condition primitive. Il est défendu au despote, maître de la vie de tous, de faire grâce à celui que les cadis ont condamné à mort, attendu que la loi d'après laquelle jugent les cadis est d'origine divine, et dès lors immuable.

Propriétés. Aux termes du Koran, les choses et les personnes appartiennent à Dieu, qui délègue aux hommes certaines attributions de la pro-

priété. Quelques-unes des terres *vives*, c'est-à-dire cultivées, payent le dixième de la récolte, et d'autres un impôt foncier. Les premières sont dans les pays qui se donnèrent volontairement à l'islamisme, ou qui ont été partagés entre les musulmans après l'extermination des naturels; quelques-unes aussi ont été l'objet de priviléges spéciaux de la part de Mahomet ou des premiers khalifes.

La propriété sur les terres de dîme diffère peu de ce qu'elle est en Europe, directe, personnelle et transmissible, comme chez nous. Seulement elle est grevée d'un cens religieux, et on la perdrait en cessant de la cultiver. Il n'en existe de telles que dans l'Arabie, dans l'Irak-Arabi, dans la Turquie asiatique, et dans les contrées de Bagdad et de Bassora.

Les terres de tribut, c'est-à-dire conquises par les armes sans en expulser les indigènes, de même que celles où ont été établies des colonies non musulmanes, sont régies tout différemment des nôtres : en effet, la propriété en est collective; elle se divise entre Dieu, le souverain, la société musulmane et les descendants des races conquises, tandis que l'usufruit demeure individuel. Tout membre de tribu, toute famille de vaincus a droit de cultiver librement, et pour son propre compte, une portion de terrain possédée en commun, et d'y faire paître ses troupeaux, pourvu qu'on la tienne en bon état et que l'on paye le tribut. Le conquérant ne conserve le droit d'y participer qu'en remplissant les obligations qui lui sont imposées envers Dieu et la société, obligations dont la principale est de faire que le tribut soit perçu, et pour cela que la terre soit cultivée.

En conséquence, toutes les conquêtes de l'islam, depuis Omar, ont été déclarées *ouakef,* c'est-à-dire fondations pieuses dans l'intérêt de la communauté musulmane. Une portion en appartient à Dieu, c'est-à-dire, aux pauvres, aux infirmes, au culte; elle se compose de tout ce qui est retiré du sol conquis, butin, dîme, taxe mobilière et foncière, capitation.

Outre ces lois et le code de Soliman, les Turcs possèdent une quantité infinie de recueils de décisions rendues par les juges suprêmes, et des ouvrages spéciaux pour régir les sujets de l'Inde : tant Montesquieu s'est trompé lorsqu'il affirme que les Turcs n'avaient point de lois, point de droit de propriété, d'hérédité, de succession, et que leur unique législation était la volonté despotique du Grand Seigneur (1).

(1) MURADGEA D'OHSSON expose l'entière législation civile, administrative et ju-



1481. Bajazet II, prévenant son frère Djem (Zizim), se fit proclamer sultan : alors ce prince, pour échapper à une mort assurée, commença une guerre civile; mais, vaincu par son frère, il s'enfuit de contrée en contrée, et enfin à Rhodes, où le grand maître le prit sous sa protection. Mathias Corvin, Ferdinand le Catholique et Ferdinand de Naples, les mameluks d'Egypte et d'autres princes musulmans le demandèrent, afin de s'en faire un prétexte pour porter la guerre à Bajazet. Alexandre VI finit par l'obtenir, dans l'intention de le mettre à la tête d'une croisade qu'il projetait. Bajazet envoya au pape des dons magnifiques, parmi lesquels se trouvait la lance de Longin, en le priant de bien garder son frère, et lui assignant à cet effet quarante mille ducats par an. Il le retint, en effet, dans une prison honorable au Vatican, jusqu'au moment où Charles VIII
1494. l'obligea à le lui céder; mais peu après ce prince mourut, empoisonné, dit-on, par celui qui était forcé de s'en dessaisir (1).

Bajazet, qui, plus débonnaire que guerrier, fut surnommé *Sofi*, c'est-à-dire mystique, aimait la retraite et les sciences; il se plaisait à graver sur pierre, à travailler au tour, à soutenir des discussions théologiques. Les Turcs avaient envahi à plusieurs reprises les provinces autrichiennes de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, mais jamais avec autant de furie que la première année du règne de Maximilien. Michalogli fut alors battu par Rodolphe de Khevenhüller, près de Villach; dix mille Turcs et sept mille chrétiens y périrent, et quinze mille captifs furent délivrés de leurs chaînes. En 1494, les Turcs firent une huitième irruption en Styrie, et Maximilien les défit en personne.

En 1499, le sultan signa la paix avec les Vénitiens; mais comme le traité n'était libellé qu'en latin, il ne se crut pas tenu de l'observer. Il envoya donc, à la sollicitation de Louis le More et des autres ennemis de Venise, Iskander-Bacha dans le Frioul, qu'il envahit : il s'avança même jusqu'à Vicence, et emmena, en se retirant, dix mille prisonniers. Une flotte turque attaqua la Morée,

diciaire de l'empire ottoman. *Voy*. aussi BÖCKING, *Notitia dignitatum et administrationum omnium, tam civilium quam militarium, in partibus Orientis*.

(1) La lettre italienne, qui se trouve parmi celles de *princes à princes*, écrite par Bajazet au pape, pour qu'il empoisonne Djem, est évidemment fausse. Il existe, dans la bibliothèque de Turin, une traduction en vers toscans de la géographie de Ptolémée, par François Berlinghieri, avec une dédicace à Djem, où il donne de grands éloges à son savoir et à celui de son père.

que Benoît de Pesaro défendit avec une grande valeur : en conséquence Alexandre VI et Ladislas II de Hongrie s'allièrent à Venise contre la Porte, ainsi que l'Espagne et la France : leur flotte assiégea Mitylène; mais elle fut dispersée par une tempête. La paix de Constantinople coûta à Venise Lépante, Modon, Coron, Navarin, Durazzo; elle obtint cependant Céphalonie. Le roi de Hongrie fit aussi avec Bajazet un traité, qui est le premier entre ces deux États dont le texte soit connu.

Le 5 septembre 1509, et pendant les quarante-quatre jours qui suivirent, la terre trembla à Constantinople, renversa cent neuf mosquées, dix-sept cents maisons, les sept tours, une grande partie des murailles, et ébranla fortement les anciens aqueducs, ainsi que d'autres constructions. Cinq mille personnes périrent; la mer couvrit une grande partie de la ville et le faubourg de Galata; plusieurs contrées de la Thrace restèrent désolées.

Bajazet s'apprêtait à abdiquer en faveur d'Ahmed, celui de ses fils qu'il aimait le mieux, lorsque les frères d'Ahmed, voyant leur mort inévitable d'après la loi fondamentale, prirent les armes pour conjurer le danger; et les janissaires se déclarèrent pour Sélim. 1512.
Une fois vainqueur, le prince rebelle proposa à Bajazet de rester à Constantinople; mais son père lui répondit : *Deux épées ne peuvent tenir dans le même fourreau,* et il partit. Sélim l'accompagna un assez long espace de chemin, et le quitta après lui avoir demandé sa bénédiction. Mais, apprenant qu'il s'éloignait plus lentement qu'il ne l'aurait voulu, il le fit empoisonner, et ordonna qu'on célébrât ses obsèques avec pompe.

Après avoir fait, suivant l'usage des nouveaux sultans, des largesses aux janissaires, Sélim Ier songea à se consolider en faisant étrangler en sa présence les cinq neveux qui lui étaient restés de ses frères décédés. Parmi ceux qui survivaient, Korkoud, qui s'était révolté, fut étranglé de même qu'Ahmed en expiation de la préférence paternelle. « Ainsi furent exécutées, dit l'historien Solakzadé, les lois fondamentales de la dynastie ottomane, que Dieu veuille rendre de plus en plus forte! »

Pour régner avec plaisir, disait Sélim, *il faut régner sans crainte*. Souverain intolérant, il prescrivit le dénombrement de tous les schyytes de l'empire depuis sept ans jusqu'à soixante, et les fit tuer au nombre de quarante mille. Il donna ordre d'enlever aux chrétiens leurs églises et leur culte, et de tuer tout ce qui n'em-



brasserait pas l'islamisme ; mais heureusement il écouta des conseils plus doux.

Ssaphis de Perse. Le schéik Ssafi, descendant d'Ali, qui vivait dans l'Adzerbaïdjan, ayant obtenu de Tamerlan la vie et la liberté d'un grand nombre de prisonniers condamnés à mort, fut honoré, enrichi, et sa descendance hérita de la vénération dont il s'était vu entouré. Elle se livra à la vie contemplative jusqu'au moment où Djunéid, son arrière-petit-fils, ayant aspiré à exercer une influence politique, fut banni par le prince du Mouton-Noir. Il se réfugia alors près de Ouzoum-Hassan, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc, dont il épousa une sœur. Ismaïl, son petit-fils, par suite des discordes survenues entre les six fils d'Ouzoum, qui ne tardèrent pas à périr assassinés ou tués en combattant, prétendit obtenir un district, comme dot de sa mère : s'étant donc fait chef de bandes contre les Turcomans du Mouton-Noir, il s'allia aux Kurdes belliqueux, et ne
1601. médita rien moins que la conquête de la Perse.

Schaïbek-Khan, descendant de Batou, le conquérant de la Russie, régnait dans le Kharizm sur des tribus de Turcs dits Usbeks : arrêté vers l'occident par le Moscovite Ivan III, il se tourna vers la Perse, dans l'espoir de rétablir la famille de Gengiskhan, à l'exclusion des descendants de Tamerlan. Il envahit en conséquence la Perse septentrionale ; mais Ousim Baïkara, descendant de Tamerlan, fut secouru par Ismaïl, qui, après avoir tué Schaïbek-Khan dans une bataille, envoya la peau de son crâne à Bajazet II, s'empara du Kharizm et du Khorassan, et y mit des gouverneurs de son choix. Les Usbeks, soutenus par les Sunnites, réunirent leurs forces et défirent à leur tour Ismaïl, qui s'était joint à Mirza Baber, dernier Ghaznévide descendant de Tamerlan. En se retirant épouvanté, Mirza s'enfuit à Kaboul, puis à Delhi, d'où il chassa les Kurdes, et fonda un nouveau royaume dit du Grand Mogol, qui embrassa ensuite toute l'Inde septentrionale et l'Afghanistan. L'islamisme, en s'y répandant, produisit, par son mélange avec les religions indiennes, le nanékisme ou religion des Seïkhs, fondée par Naneck-Schah (1).

Ismaïl, s'étant affermi en Perse, devint le chef d'une dynastie qui, sous le nom de Ssafis ou de Sophis, domina sur la Perse, la Médie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Arménie, et fixa sa résidence à Tébriz. Afin d'établir aussi par là l'indépendance nationale, Is-

(1) *Voy.* livre XVIII.

maïl déclara la foi schyyte religion de l'État, bien qu'il fût entouré de populations sounnites; et ce fut en vain que Thamas Kouli-khan essaya de convertir ses sounnites à cette croyance pour consolider son pouvoir. Le signe distinctif des adhérents du sophi était le bonnet rouge : c'est pourquoi les Turcs appellent les Persans *Kizil Basch* (têtes rouges).

Le soféisme était une exagération de l'hérésie d'Ali, portant encore plus à l'isolement et à l'ascétisme, qui amortit tout ce qui peut contribuer à fortifier un gouvernement. Aussi, tandis que les Turcs parvinrent à l'unité nationale, les Persans, cultivant davantage l'imagination, se montrèrent plus civilisés, mais incapables de fonder des royaumes de longue durée.

Ismaïl, qui avait été grand ami de Bajazet, accueillit les fils persécutés d'Ahmed; Sélim accourut donc, et mit en fuite le Mouton-Blanc. Les Persans armèrent alors cent mille cavaliers, et leurs déserts les protégèrent contre les canons, les janissaires et la discipline des Turcs. Sélim, vaincu enfin dans la vallée de Tchaldiran, prit le parti de se retirer, en mettant à mort avec sa famille le prince d'Arménie qui l'avait trahi. Quand il voulut revenir à la 1515.
charge, les janissaires refusèrent de le suivre; mais les districts du Diarbékir, d'Orfa et de Mossoul, hostiles aux Alides, désertèrent la bannière d'Ismaïl pour passer aux Ottomans, opposant ainsi une barrière aux invasions des Perses; et Idris, à la fois historien et homme d'État, en rébellion contre Ismaïl, aida les ennemis de ce prince à acquérir ces territoires, puis à s'en assurer la possession. Chacun des trois gouvernements fut subdivisé en plusieurs sandjiakats ou districts; mais les Ottomans furent obligés d'accorder différents droits aux Kurdes, qui occupaient les places fortes, et conservaient un gouvernement patriarcal avec droit de vie et de mort. Cinquante sandjiakats furent laissés à ces anciens chefs de tribus, les seuls où l'hérédité des gouvernants ait été respectée.

En Égypte, pays auquel la découverte de Vasco de Gama avait Égypte.
causé un grand préjudice, régnait alors la dynastie mameluke des Djorides; sa domination était tellement agitée, que l'avénement d'un chef au pouvoir était pour lui un prélude certain de mort : aussi se livrait-on à autant de brigues pour se dispenser du premier rang, qu'on se donnait de mal jadis pour l'obtenir. Cansou Gawri ne l'accepta qu'à la condition de ne pas être mis à mort si on le déposait.



1516. Les gouverneurs d'Alep et de Damas excitèrent contre lui Sélim, qui, faisant usage des canons, dont les mameluks dédaignaient de se servir, attendu que le prophète avait consacré l'emploi de l'arc et du sabre, le vainquit près d'Alep, et soumit toute la Syrie. Canson, guerrier octogénaire, en mourut de rage. On trouva dans sa tente deux cents quintaux d'argent, cent quintaux d'or, et un million de ducats dans Alep.

1517. Touman-Beg, son successeur, vaincu à plusieurs reprises, fut livré à Sélim, qui le fit pendre. Les naturels, voyant dans Sélim un libérateur, lui livrèrent les mameluks, dont il fit jeter vingt mille dans le Nil. Il trouva au Caire le khalife abbasside qui lui remit les clefs de la Mecque avec l'étendard du prophète, et passa avec lui à Constantinople. Le schérif de la Mecque vint aussi au Caire faire acte de soumission envers Sélim ; de ce moment, la Porte put donc envoyer chaque année une armée à travers le pays. Il est permis au bacha, qui tous les ans conduit la grande caravane, de suspendre le schérif, et de lui en substituer un autre pendant la durée de son séjour ; un certain nombre de Turcs font en outre partie de la garnison de la Mecque, de Médine et de Iambo.

La Syrie et l'Égypte demeurèrent donc à l'empire ottoman, qui continua à recevoir de Venise le tribut qu'elle payait aux mameluks pour trafiquer librement dans les contrées du Nil. De même que les empereurs romains, qui avaient cru devoir donner une administration différente à un pays aussi singulier que l'Égypte, Sélim lui donna un bacha chargé de recevoir le tribut, fixé à huit cent mille ducats, déduction faite des dépenses administratives : mais ce bacha dut consulter sur toutes les affaires un divan composé des sept chefs commandant les sept corps militaires préposés à la défense du pays ; or ce divan pouvait refuser d'exécuter ses ordres, et même le destituer s'il abusait de son autorité. Les décrets du divan étaient exécutés par vingt-quatre beys ou gouverneurs militaires des districts, choisis parmi les mameluks, chargés de réprimer les désordres intérieurs et de repousser les excursions des Arabes ; despotisme militaire qui bientôt se jeta dans les excès les plus monstrueux.

Moldavie. La Moldavie, tantôt indépendante, tantôt assujettie aux Polonais ou aux Hongrois, eut un grand prince dans le vaivode Étienne Ier, qui, ayant chassé le pusillanime Pierre Aron, ne reconnut qu'à peine

la primatie de ces peuples. Voulant occuper la Valachie, il fit la guerre à Mahomet II, et le battit; mais, vaincu par Bajazet, il fit alliance avec lui pour combattre la Pologne; puis il s'unit de nouveau à celle-ci et à la Hongrie, comme État indépendant. 1458.

Bogdan, son fils, se soumit aux Turcs; Étienne II en usa de même (1504), ainsi qu'Étienne III, avec qui finit (1516) la race du Valaque Dragosch, qui, en 1359, avait constitué la Moldavie. Les boyards se disputaient sur le choix de son successeur, lorsque se présenta le pêcheur Pierre Raresch, en se disant fils d'Étienne I : il fut élu, et le Grand Seigneur le reconnut; mais, engagé ensuite dans 1538. une guerre avec les Turcs et avec ses propres sujets, il s'enfuit, et la Moldavie perdit le droit qui lui avait été maintenu de choisir ses princes.

Sélim fit venir le vizir Piri-Bacha, et lui dit : *Si cette race de scorpions* (les chrétiens) *couvre les mers de ses vaisseaux; si la bannière de Venise, du pape, des rois de France et d'Espagne, domine sur les eaux de l'Europe, la faute en est à mon indulgence et à ta négligence. Je veux une flotte nombreuse et formidable.* Aussitôt les chantiers délaissés préparèrent des vaisseaux de guerre par centaines. L'Europe, effrayée, fit retentir de nouveau le cri de la croisade; Léon X exhorta les rois chrétiens à la concorde, en les invitant à fournir chacun de l'argent et des hommes, dont le grand maître de l'ordre Teutonique prendrait le commandement : tous promirent, mais aucun d'eux ne tint parole. Enfin Luther contraignit le pape à s'occuper du soin de sauver son Église elle-même, au lieu de songer à reconquérir celle d'Orient (1).

(1) François Muralto de Côme, qui écrivit à cette époque une chronique restée manuscrite, s'étend sur les préparatifs de cette expédition. Nous en extrayons les détails (sous la date de 1518) qui peuvent donner la mesure des forces respectives des princes.

Chaque prince chrétien devra payer un cinquième de ses revenus annuels; les particuliers ayant au delà de cent ducats l'an payeront cinq florins par cent; les autres, un florin par an; et s'il devient nécessaire, on vendra le tiers des revenus des églises et des sanctuaires; les ecclésiastiques donneront deux dixièmes de leurs émoluments annuels.

L'empereur Maximilien fournira moitié de l'armée, comptant, tant de ses gens que de ceux des confédérés, 70,000 hommes de pied, dont chacun recevra par mois quatre ducats d'or; 4,000 soldats vêtus de blanc; 12,000 hommes armés à la légère, et 100 bouches d'artillerie. Le duc de Bourgogne fournira 1,000 lances à quatre chevaux chacune, 2,000 soldats légers à la tudesque, et 25,000 lansquenets à pied; le roi catholique, 1,600 soldats, 3,000 janissaires à l'ita-

1520. Après le sanguinaire Sélim, le cimeterre fut ceint à Soliman la même année que Charles-Quint fut sacré empereur; et, vaillant, généreux, entreprenant, il porta l'empire à son apogée. Véritable héros turc, il se confiait aux grands vizirs, et les faisait ensuite égorger. Il donna la mort à dix princes du sang; et il n'y eut pas d'homme puissant dans ses États qui ne finît par le lacet. Il entreprit treize expéditions, à l'aide desquelles il étendit les confins de l'empire à l'orient jusqu'au Wan, à l'occident jusqu'à Gran, au midi jusqu'à la Nubie; il fit flotter l'étendard aux queues de cheval à Diu et à Vienne, à Marseille et à Rome, et assit ses frontières à Rhodes, d'un côté, et à Belgrade, de l'autre. Les Commentaires de César étaient sa lecture habituelle. Il enrichit son pays de livres, ainsi que de chefs-d'œuvre d'art. Il donna aussi une bonne organisation aux ulémas. D'un caractère très-actif, bouillant, religieux, il avait en horreur les schyytes et les juifs; et, comme on lui con-

lienne, et 20,000 espagnols; le roi d'Angleterre, 500 cavaliers, 1,000 archers à cheval, et 10,000 fantassins; le roi de Hongrie, y compris la Bohême, 500 cavaliers, 3,000 soldats légers, et 5,000 arquebusiers bohêmes; le roi de Pologne, 400 cavaliers et 3,000 archers à la turque. Le roi des Romains conduira un corps d'armée, par la Hongrie, vers Belgrade, Andrinople et Constantinople : les vivres le suivront par le Danube. Le roi de France aura l'autre corps d'armée du camp, avec 70,000 fantassins, 4,000 cavaliers et 12,000 soldats légers. Il fournira 2,500 cavaliers français, 5,000 fantassins légers, et 20,000 Gascons, Normands et Picards. Le pape, Venise, Savoie, Florence, et autres États d'Italie, fourniront 1,500 cavaliers, 7,000 arbalétriers, mousquetaires et demi-lances, et 20,000 fantassins nationaux, dont le tiers aura des fusils. Les ligues helvétiques fourniront 20,000 fantassins, et, s'il le faut, 6,000 aventuriers choisis. Le roi de France s'avancera par le Frioul, la Dalmatie, la Grèce. Les Italiens passeront à Cattaro, par Ancône et Brindes, ou par Bari et Oziate. La troisième partie de leur armée sera maritime, et chargée de porter les fourrages vers la Grèce et la Morée : et là on nommera un autre chef, qui, selon l'opinion générale, sera le roi de Portugal. Celui-ci fournira 30 caravelles; le sénat vénitien, 100 galères, dont 80 sont déjà prêtes; le roi de France et Gênes, 25 galères, autant de caraques, 40 galions et 20 barques; le pape et le roi catholique, 25 galères et 30 nefs de Biscaye; le roi d'Angleterre, 10 grandes caraques : en tout, 150 galères, 37 caraques, 120 barques, galions et caravelles, et un nombre infini de nefs de transport. Chaque galère coûte, par mois, 500 ducats; chaque caraque, 600; la barque, 300; le galion, 200; la caravelle, 50. Le cavalier reçoit par mois 10 ducats; le soldat léger, 5; le fantassin, 4. Pour tous les corps d'armée on dépensera huit millions et demi d'or, et, d'après le calcul indiqué ci-dessus, on en retire douze, sans compter les ornements et les trésors des églises.

On peut puiser d'autres renseignements dans Roscoe, *Vie de Léon X*, vol. 7, édition de Milan.

seillait de persécuter les chrétiens, il se contenta de montrer un jardin embelli par la variété des arbres et des fleurs.

Un Grec enlevé à Parga, sa patrie, par des corsaires, et vendu à une veuve des environs de Magnésie, avait été élevé par elle dans l'islamisme sous le nom d'Ibrahim. Appelé au service de Soliman, dont il était chargé de tailler les ongles, il en parfumait les rognures avec des eaux de senteur et les conservait avec vénération, comme des reliques. D'autres fois, au contraire, il grondait son maître et le rudoyait. Passant ainsi tour à tour de l'adulation aux brusqueries, il se concilia tellement ses bonnes grâces, que Soliman le nomma grand vizir, et beylerbey de Romélie; le sultan créa même pour lui la nouvelle dignité de séraskier ou généralissime, avec soixante-dix mille ducats de traitement, ordonnant d'obéir à Ibrahim comme
à lui-même. Il épousa une sœur de son favori. Enfin les rapports 1529.
qui existaient entre Soliman et lui n'étaient pas tels que d'esclave à maître ni de roi à ministre, mais de frère à frère.

Les Hongrois ayant maltraité l'ambassadeur qui était venu leur demander le tribut, Soliman s'avança contre Louis II, roi de Hongrie, encore enfant, avec une armée nombreuse, et trente-trois
mille chameaux chargés de munitions et de vivres. Il assiégea Bel- 1521.
grade en personne, et, avec l'aide d'un artilleur français, il prit ce boulevard de la chrétienté, renvoya les habitants hongrois sur la rive droite du Danube, et transporta ceux de nation bulgare à Constantinople. L'Europe, qui déjà le voyait en Allemagne, s'en épouvanta au milieu de ses divisions; mais le sultan suspendit ses
coups pour le moment, afin d'assaillir d'abord l'île de Rhodes avec Prise de Rhodes. 1522.
trois cents voiles et cent mille hommes de débarquement. Il jugeait cette acquisition nécessaire pour établir un point de communication entre Constantinople et l'Égypte.

Les huit langues de l'ordre se partagèrent la défense des bastions sous le grand maître Villiers de l'Ile-Adam. Candie expédia cinq cents hommes avec Martinengo, habile ingénieur, qui dirigea la défense. Mais on rapporte qu'André d'Amaral, chancelier de l'ordre, et compétiteur de Villiers, après avoir, par vengeance, excité les Turcs à cette expédition, les aida dans leurs attaques : les Turcs, qui n'avaient pas moins de cent canons, dont douze lançaient des boulets de onze à douze palmes de circonférence, renouvelaient sans cesse leurs sanglants assauts; les chevaliers combattaient en héros; les femmes apportaient des rafraîchissements, de

la terre pour combler les brèches, des pierres pour jeter sur l'ennemi (1). Plus de cent mille Turcs avaient péri, lorsque Soliman accepta la capitulation, et laissa sortir le grand maître avec cinq mille personnes.

1523.

1530. Charles-Quint accorda à l'ordre, qui fut quelque temps errant, les îles de Malte, de Gozzo et de Comino, roches arides qui ne pourraient faire vivre leurs habitants, si la Sicile n'y envoyait du froment et de la neige : on dit alors qu'elles ne valaient pas le parchemin sur lequel on en avait écrit la donation ; mais l'empereur y trouvait le moyen de mettre à couvert Naples et la Sicile. Villiers de l'Ile-Adam mourut dans cette nouvelle résidence de l'ordre qu'il avait illustré, et l'on inscrivit sur son tombeau : *Ici repose la vertu, victorieuse de la fortune.*

Soliman, qui avait voulu le voir et lui adresser des paroles de consolation, dit, en entrant dans le palais qu'il venait de quitter : *Je regrette d'obliger ce chrétien, à son âge, de sortir de sa demeure.* Y ayant trouvé un fils de Djem, il le fit décapiter en sa présence avec ses deux fils, au mépris des conventions ; et ces conventions ne furent pas plus respectées des janissaires, qui profanèrent les églises et les images sacrées.

Hongrie. Soliman, se dirigeant alors vers le Danube avec cent mille hommes et trois cents pièces de canon, vint établir son camp à Mo-
1490. hacz. Après la mort de Matthias Corvin, Ladislas II de Bohême, de la famille des Jagellons, l'avait emporté sur ses nombreux compétiteurs : turbulent dans la Hongrie et la Bohême, qu'il réunit sous un même sceptre, il n'en fut pas moins un prince mou et méprisé, qui reperdit ce que son prédécesseur avait enlevé à l'Autriche. Les Hongrois auraient pu profiter des discordes qui éclatèrent sous Sélim Ier, si leurs finances n'eussent pas été épuisées, et si la célèbre infanterie de Corvin n'eût cessé d'exister. Quand Léon X eut proclamé la croisade contre les Turcs, soixante-dix

(1) *Voy.* JACQUES, BATARD DE BOURBON, *La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes*, 1526 ; — JAC. FONTANI, *De bello Rhodio* : témoins oculaires. Le dernier, qui était ingénieur, raconte qu'une femme grecque, ayant vu tomber son amant sur le bastion anglais, accourut avec ses deux enfants dans les bras, et les jeta dans les flammes, après avoir fait sur eux le signe de la croix, en disant : *Ils sont trop bien nés pour tomber vivants ni morts entre les mains des chiens.* Puis, prenant le manteau et l'épée de son amant, elle se précipita dans la mêlée, en frappant autour d'elle avec furie avant de succomber.

mille paysans laissèrent leurs champs et leurs vignes pour se mettre en marche, guidés par George Dosa Zekeli et par Ambroise Sabares de Pesth. Les propriétaires se récriant en tumulte de ce que les campagnes étaient laissées en friche, les croisés tournèrent leurs armes contre eux avec fureur; mais l'armée hongroise, commandée par Jean Zapolski ou Zapolya, fils d'Étienne, extermina les croisés. Dosa, qui avait pris le titre de roi, fut placé, avec une couronne et un sceptre rougis au feu, sur un trône embrasé, et grillé misérablement; ses adhérents, dont quinze jours de jeûne avaient aiguisé la faim, furent contraints à se repaître de ses chairs. Le reste des prisonniers fut abandonné à la fureur des Zingaris, tellement que quarante mille hommes périrent en quelques semaines.

Afin de calmer les factions, Ladislas promulgua le recueil de lois d'Étienne Werböcz, intitulé *Opus tripartitum*; mais l'effet ne répondit pas à son attente. Sous le faible Louis II, qui lui succéda, les divisions ne firent que s'accroître; Jean Zapolski, vaivode de Transylvanie, riche et puissant autant qu'ambitieux, lutta avec acharnement à la tête d'un parti contre Étienne Werböcz, chef d'un autre. Au milieu de ces factions, le roi, qui s'était rendu les états hostiles, ne put réunir que trente mille guerriers, tandis que la diète germanique discutait avec lenteur sur l'urgence du péril.

1516.

La victoire de Soliman fut complète. Vingt-quatre mille Hongrois périrent à la journée de Mohacz: parmi les morts, on compta deux archevêques, cinq évêques, cinq cents magnats; quatre mille prisonniers furent massacrés, et le roi Louis se noya dans sa fuite.

Bataille de Mohacz. Août 1526.

Soliman marcha sur Bude, qu'il livra aux flammes; puis il gagna Pesth, en ravageant le pays jusqu'à Raab; et s'il revint sur ses pas, ce fut uniquement parce que des soulèvements le rappelèrent en Asie; et il ne revint qu'après avoir tué en deux mois cent mille Hongrois, gardes avancées de la chrétienté, que des ambitions privées laissaient dans une déplorable insouciance en présence du danger commun.

Aucun prince de la famille des Jagellons ne survivant à Louis II, l'archiduc Ferdinand d'Autriche se présenta pour lui succéder à la couronne de Bohême et à celle de Hongrie: le premier de ces royaumes le reconnut pour souverain; mais Jean Zapolski, dont la valeur veillait à la défense du territoire, se fit proclamer dans l'autre. Ferdinand ne tarda pas à arriver, remporta sur lui la victoire, et le déclara traître. Alors Zapolski eut recours à Soliman, et



reconnut tenir de lui la Hongrie. Le monarque ottoman, qui ambitionnait ardemment la possession de ces pays, sachant qu'il ne pouvait envahir l'Europe que sur le cadavre des Madgyars, fit marcher cent cinquante mille hommes contre le prince autrichien, qui avait songé plutôt à se mettre en possession qu'en état de dé-
1529. fense. Il prit Bude, Strigonie, et investit Vienne. Ne pouvant l'assiéger faute de grosse artillerie, il lui donna vingt fois l'assaut; mais il fut toujours repoussé par la garnison; enfin, soit trahison du bacha, soit disette de vivres, son armée battit en retraite, laissant le pays dévasté au loin. La délivrance de Vienne fut fêtée avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle était plus inattendue : les cloches, restées muettes tout le temps qu'avait duré le danger, recommencèrent à sonner joyeusement; et l'artillerie des remparts, répondant aux fanfares qui retentissaient du haut des tours, annonça cet heureux événement aux populations, qui entonnèrent pieusement les louanges du Seigneur.

Soliman conféra la couronne angélique à Zapolski, et emmena à Constantinople soixante mille esclaves, en laissant garnison à Bude, comme gage de son retour. En effet, tandis que la Hongrie était déchirée par la guerre civile des deux compétiteurs, et en
1532. proie aux troubles nés de la réforme, Soliman reparut à la tête de trois cent mille guerriers, pour effacer l'affront qu'il avait subi devant Vienne. La résistance que lui opposa à Güns Nicolas Jourisich parut si prodigieuse, qu'elle fut attribuée à un miracle; Soliman lui-même voulut le voir, et déclara qu'il renonçait à continuer le siége. Jourisich pria Soliman de lui donner des hommes pour réparer la brèche, tellement large que trois cent cinquante personnes ne suffisaient pas pour la couvrir : les Turcs y montèrent en effet musique en tête, les bannières déployées, et remirent la forteresse à son héroïque commandant.

Soliman s'avança alors sur l'Autriche, pour chercher cet archiduc qui fuyait lâchement devant lui; il dévasta ce pays ainsi que la Styrie, et emmena trente mille captifs. Cependant Charles-Quint, afin d'opérer une diversion, avait envoyé en Orient André Doria, qui occupa Coron et Patras, et menaça Constantinople. Cette attaque et les affaires de Perse, qui réclamaient promptement sa
1533. présence, décidèrent Soliman à regagner Belgrade, puis Constantinople, et à entamer des négociations. Vienne vit pour la première fois un envoyé de la Porte; et Ferdinand dut, abaissant son orgueil,

adopter comme père Soliman, comme frère et protecteur Ibrahim son favori, et s'excuser d'avoir, en attaquant la Hongrie, offensé par ignorance le monarque ottoman, qui accorda une paix perpétuelle à son fils repentant.

Le Vénitien Louis Gritti, l'un de ceux qui faisaient trafic de leur valeur, envoyé par Soliman à Jean Zapolski, se laissa emporter à des actes arbitraires, au point qu'il alla jusqu'à décapiter le gouverneur de Transylvanie, pendant qu'il était endormi. Les amis de la victime s'insurgèrent, et, s'emparant de Gritti, le traitèrent de la 1534. même manière. Soliman, alors occupé en Perse, ne cessait de demander satisfaction à ce sujet; de plus, les gouverneurs turcs ne se croyaient pas obligés, par la paix qui avait été conclue, de renoncer à piller leurs voisins; ce qui amenait des représailles sanglantes. Ferdinand s'en plaignit; Soliman récrimina, et l'épée eut à décider entre eux. Zapolski en mourant avait recommandé son fils au berceau, Jean Sigismond, non pas aux Autrichiens, ses rivaux, mais au Grand Seigneur; celui-ci, en qualité de tuteur du jeune prince, 1541. occupa Bude, et convertit l'église en mosquée, avec promesse de la rendre à sa première destination, à l'époque de la majorité du roi; puis il retourna à Constantinople.

Ferdinand, qui prétendait toujours à cette couronne, sollicita les secours de la diète germanique; mais les dissensions religieuses ne faisaient qu'ajouter encore aux lenteurs habituelles de cette assemblée. On réunit cependant un corps d'Allemands, de Hongrois et d'Italiens, qui, sous les ordres d'Alexandre Vitelli, entra dans la 1542. Hongrie, dont l'administration était confiée à Martinuzzi, évêque du Grand-Waradin; mais cette troupe fut si maltraitée sous les murs de Pesth, qu'elle ne put tenir la campagne.

Soliman n'avait pas cessé, pendant ce temps, de faire la guerre à Charles-Quint. Le considérant comme roi d'Espagne, il n'avait pas voulu le comprendre dans le traité de paix, parce qu'il s'intitulait empereur. Il conclut avec François I[er] un traité de commerce, 1536. et lui proposa de former une ligue contre Charles-Quint, à l'effet d'envahir le royaume de Naples; mais Venise ne voulut pas y consentir.

Les deux frères Ouroudj et Khaïreddin Barberousse, redoutables pirates de Lesbos, s'étaient mis au service du sultan afside de Tunis : le premier périt, après s'être rendu la terreur des côtes d'Europe et d'Afrique; le second, ayant tué le sultan d'Alger,

s'empara de son royaume et de celui de Tlemcen, qu'il tint comme vassal de l'empire ottoman. Il se mit alors à faire la course plus largement, et toutes les côtes eurent à souffrir de ses pirateries, à l'exception de celles de France, garanties par Soliman. Ayant débarqué en Andalousie, il en partit avec soixante-dix mille individus d'origine mauresque, désireux d'échapper à l'intolérance espagnole. Soliman le crut seul capable de tenir tête à André Doria, le célèbre amiral. A la tête de quatre-vingt-quatre vaisseaux, dont dix-huit lui appartenaient, il dévasta le royaume de Naples, et surprit de nuit Fondi. Étant ensuite débarqué à Tunis avec quatre-vingt mille janissaires que lui avait donnés Soliman, il déposa Mouley-Hassan, 22e sultan afside, et soumit ce pays à la suzeraineté de la Porte.

Le sultan détrôné se réfugia près de Charles-Quint, et ses sollicitations, jointes à celles des chevaliers de Malte, lui persuadèrent que les projets de ce cardinal Ximénès, envers qui il s'était montré si ingrat, n'étaient pas sans utilité réelle; qu'il importait à la grandeur de l'Espagne que son autorité fût rétablie sur les côtes d'Afrique, et que la piraterie y fût détruite.

Alger. Alger, pays qui acquiert aujourd'hui tant d'importance, avait vu se succéder diverses dynasties arabes. Les Aglabites dominaient dans la partie orientale, et les Rostamites au couchant. Les Fatimites vainquirent d'abord ces derniers; puis ils se divisèrent: les Ouaédites établirent à l'ouest le royaume de Tlemcen, les Amadites celui de Bougie à l'est, et les Zeïnites occupèrent entre eux l'Aschir, où se trouvait Alger. Les Almohades absorbèrent ces divisions; mais bientôt ils se fractionnèrent eux-mêmes en Zeïnites à Tlemcen et en Afsides à Bougie, qui, selon la chance des armes, possédèrent Alger tour à tour.

Après leur expulsion de la péninsule ibérique principalement, ceux des Maures qui s'étaient réfugiés sur les côtes de l'ancienne Mauritanie se mirent à faire la course contre l'Espagne. Ferdinand le Catholique avait envoyé plusieurs fois des forces contre eux; et en 1510 les Espagnols, s'étant emparés de la côte voisine d'Alger, y avaient érigé un fort dit Penon d'Espagne, dont la force était telle, qu'il y assurait leur domination en fermant ce port aux pirates. Après la mort de Ferdinand, les Algériens réclamèrent le secours de Sélim Eutemi, scheik arabe de grand renom, qui assaillit le Penon avec l'aide de Barberousse, et s'en empara, mais qui en fut dépossédé lui-même par son redoutable auxiliaire.

C'était contre Barberousse que Charles-Quint dirigeait son attaque. La flotte se réunit à Cagliari au nombre de cinq cents voiles, sous le commandement d'André Doria. Elle emmena trente mille hommes des vieilles bandes espagnoles, sous les ordres d'Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, et l'empereur lui-même monta à bord.

On prétendit généralement que Charles entreprenait cette expédition contre Barberousse, pour ne pas être obligé de combattre Soliman en Hongrie : aussi disait-on que jamais on n'avait vu un prince fuir l'ennemi avec autant d'appareil (1).

(1) PAUL JOVE, l. XL. Grégoire Leti accuse aussi Charles-Quint d'avoir fui devant Soliman, en gagnant l'Italie par la route la plus courte. Ce fait est attesté par un beau document inséré dans les *Journaux* manuscrits de Marin Sanuto. Nous le rapporterons ici, comme preuve de l'insubordination des troupes à cette époque.

« Elles ne voulaient pas (les bandes italiennes) aller en Hongrie pour y mourir de faim. En conséquence, le seigneur marquis du Guast voulant en finir, et avoir l'opinion de ces infanteries italiennes, après les avoir toutes remises à leurs colonels, demanda, en passant au milieu de leurs rangs, qui voulait rester pour la Hongrie, et qui retourner en Italie? Alors un maraud sans chaussure et déguenillé commença à répondre : *Italia, Italia! andar, andare!* (Italie, Italie! s'en aller, s'en aller!) En un moment donc, comme il arrive d'ordinaire dans les guerres et les camps, le désir de revoir la patrie, les mauvais payements, la disette de vivres, la crainte de mourir en Hongrie et de ne plus pouvoir revenir en Italie, la mauvaise disposition des gens d'outre-monts, hostile aux Italiens, furent cause que tous les Italiens se mirent à répéter à grands cris : *Italia, Italia! andar, andare!* Ils se mirent ainsi en rang pour partir, en dépit de l'empereur, du marquis du Guast et de leurs chefs, que les arquebuses intimidèrent et mirent en émoi plusieurs fois : ils tuèrent en effet trois de leurs colonels, à qui ils substituèrent trois autres nouveaux chefs. Ils s'en vinrent sous leurs ordres au-devant de l'empereur, faisant en un jour six lieues, qui sont soixante milles. Arrivés ainsi en bon ordre jusqu'à la Chiusa, comme ils ne trouvaient pas de vivres et qu'on voulait les retenir, ils se mirent à tuer, à saccager, à maltraiter les prêtres, à violer les femmes. Mais dans un endroit surtout, appelé Trévisana, quelques capitaines et gentilshommes qui marchaient en avant ayant été tués, ils ont brûlé et fait le plus de mal qu'ils ont pu; tellement que je crains que cela n'ait renouvelé la haine et les inimitiés anciennes des ultramontains contre les Italiens. Vilach, qui arriva à franc étrier à travers des chemins affreux et à peine frayés, envoyé en diligence par l'empereur au capitaine Ponté, maître de camp impérial, pour les arrêter à cet endroit, soit par de bonnes paroles, soit par force, ne put rien obtenir en promettant de leur donner de l'argent, et encore moins par force; car ils mirent le feu au bourg par lequel ils devaient passer, et pendant trois jours de suite ils ne vécurent que de racines, jusqu'à ce qu'ils aient eu atteint la Chiusa. Une fois arrivés sur notre territoire, en y trouvant de bons préparatifs de vivres, et en voyant qu'ils étaient compris, ils ont commencé à crier : *Marco, Marco! Italia, Italia!* (Marc, Marc! Italie, Italie!), disant que, crussent-ils avoir un

1535. Barberousse avait savamment fortifié Tunis et le port de la Goulette, où s'abritaient les pirates, et d'où ils s'élançaient pour écumer la Méditerranée et en ravager les côtes. Il s'y trouvait alors dix-huit
25 juillet. galères avec cent bouches à feu. Vingt mille cavaliers maures et une infanterie innombrable couvraient la ville du côté de la terre. L'entreprise réussit bien d'abord pour les Impériaux, qui, ayant assailli le port, s'en rendirent maîtres, ainsi que de l'arsenal et des vaisseaux de Barberousse, qui sortit de la place avec cinquante mille hommes. Il voulait, avant de partir, massacrer dix mille chrétiens qui se trouvaient dans Tunis; mais il en fut détourné par ses officiers, et il eut à se repentir d'avoir écouté une fois la pitié. En effet, ces captifs s'insurgèrent, brisèrent leurs fers, et tournèrent contre lui les canons de la citadelle : pris ainsi entre deux feux, il essaya une déroute complète, et s'enfuit à Bone, tandis que les Impériaux, pénétrant dans Tunis, y égorgèrent trente mille personnes, et y firent dix mille esclaves.

Mouley-Hassan, rétabli sur le trône, se reconnut vassal de l'Espagne, délivra tous les chrétiens qui étaient esclaves dans ses États, et livra les ports à l'empereur, auquel il paya douze mille ducats pour l'entretien des garnisons de la Goulette.

Alors tous les pirates se réunirent à Alger, et l'on jugea nécessaire de les expulser encore de ce repaire. Charles, maître d'Oran et de Tunis, montra, par le soin extrême qu'il apporta aux préparatifs de cette expédition, qu'il en appréciait la difficulté. Il appela des marins de l'Italie et de l'Espagne; Gênes, Naples, Venise, lui expédièrent des galères. Vingt mille fantassins et deux mille hommes de cavalerie, Espagnols, Allemands, Italiens, la plupart vétérans, se réunirent en Sardaigne; dans le nombre étaient Fernand Cortez avec ses trois fils, Pierre de Tolède, Ferrant Gonzague, Colonna, Spinola, le duc d'Albe; avec eux cent chevaliers de Naples et mille soldats de l'ordre, ainsi qu'un grand nombre de dames espagnoles. Cette armée, embarquée sur deux cents vaisseaux de guerre et trois cents bâtiments de transport, mit à la voile au commencement d'octobre, malgré les conseils d'André Doria, qui représentait que la saison était défavorable. Le débarquement s'opéra dans la baie de Temendfust; mais bientôt la pluie tomba en

empire à gagner, ils ne retourneraient pas dans ce pays; qu'ils y manquaient d'argent et de vivres; et quand ils demandaient du pain ou du vin, que tous leur répondaient : *Nicht fruct*, etc. »

telle abondance, que le camp semblait un lac. La tempête la plus horrible que Doria eût vue dans l'espace de cinquante années détruisit une partie de sa flotte, et causa au reste de fortes avaries. L'empereur dut, pour se rembarquer, faire avec l'armée, à travers mille dangers, trois lieues en trois jours, sans vivres, et harcelé sans cesse par l'ennemi; puis une nouvelle tempête dispersa au retour les bâtiments qui, se dirigeant au hasard, abordèrent après les plus grands efforts les uns en Espagne, les autres en Italie. Charles-Quint lui-même eut grand'peine à regagner le continent sur un mauvais navire.

Venise avait renouvelé avec Soliman les traités qui assuraient 1521.
la liberté de son commerce, et la protection d'Ibrahim lui fut toujours acquise. Cependant quelques-uns de ses navires s'étant rencontrés avec des bâtiments turcs, il en était résulté des démêlés au sujet du salut et des signaux, et plusieurs escarmouches s'en étaient suivies. Bien que Venise eût envoyé faire des excuses et puni ceux
qui avaient outre-passé leurs instructions, Soliman dirigea sur Cor- 1537.
fou les troupes qu'il avait rassemblées pour attaquer Naples. Khaïreddin enleva bien alors quelques îles appartenant soit à la république, soit à des Vénitiens; mais l'expédition échoua.

Charles-Quint manœuvra si bien, qu'il fit entrer dans une ligue avec lui Venise et Paul III, dans le but de purger l'Europe des Turcs. De grands préparatifs furent faits alors; mais quelles qu'en aient été les causes, l'amiral Doria ne profita pas des occasions qui se présentèrent de battre Barberousse, et il laissa enfin les Vénitiens seuls à Corfou. S'apercevant qu'ils étaient trahis, soit par Doria, soit par son maître, les Vénitiens traitèrent avec la Porte,
et obtinrent la paix moyennant trente mille ducats, plus la cession 1541.
de Malvoisie et Napoli en Morée, de Nadinno et de Laurona sur les côtes de Dalmatie, de Scyros, Pathmos, Égine, Nio, Stampalia, Paros et Antiparos, dans l'Archipel.

Khaïreddin continua ses courses, d'accord avec la France; il prit 1543.
Nice et ne donna jamais trêve à l'ennemi, jusqu'au moment où le bailli
de Venise à Constantinople écrivit à la seigneurie : « Barberousse est 1546. 4 juillet.
« mort cette nuit, à trois heures; il a laissé au Grand Seigneur « huit cents esclaves, à Roustem-Bacha deux cents, et dix mille « sequins; voulant que tous les autres esclaves âgés de plus de « quinze ans soient mis en liberté, et que trente mille sequins soient « employés à la construction d'une mosquée. Dix mille sequins

« sont en outre légués à Moustapha, son neveu et gendre. On a « trouvé trente-cinq mille sequins et cinq mille aspres. »

Après lui les côtes furent inquiétées par Dragut (*Torghud-Reis*), sandjiak de Mentesce, qui, faisant la course tantôt seul, tantôt en compagnie du grand vizir, occupa Bastia, reprit Tripoli aux chevaliers de Malte, et fut fait gouverneur de cette place. Ancône, Civita-Vecchia, Rome, se fortifièrent contre ses attaques.

Pendant ce temps, les Hongrois faisaient des prodiges de valeur. Ferdinand s'était tenu en observation, et il intriguait dans l'intention d'acquérir sous main la Transylvanie. Soliman, irrité de ces tentatives, réunit à la Porte le bannat de Témeswar. Auger Gislen Busbek fut alors envoyé pour négocier avec des instructions limitées, comme toujours (1); il parvint toutefois à conclure enfin la paix
1562. entre les Autrichiens et Soliman, en comprenant dans le traité la France, le pape et Venise, à la condition de payer annuellement trente mille ducats au sultan.

Dans toutes ces guerres, comme dans toutes ses courses sur mer, Soliman avait trouvé sur sa route les chevaliers de Malte aussi vaillants qu'infatigables à lui nuire. La dévotion l'animait aussi contre cette société impie que ses vœux rendaient l'ennemie irré-
Siége de Malte. conciliable de l'islam. Les chevaliers ayant donc pillé le *galion des sultans* qui portait à Venise les richesses de l'Orient, il résolut de leur faire la guerre, et débarqua dans leur île quarante mille hommes sous le fort Saint-Elme. Il fut défendu par cent
1565. trente chevaliers contre quatre-vingts canons. Les artilleurs de l'ordre inventèrent des cerceaux de matières combustibles qu'ils roulaient sur les assaillants, brûlés trois et quatre à la fois dans leur étreinte embrasée. Les assiégés purent ainsi résister jusqu'au moment où les Turcs furent obligés de se retirer, après avoir perdu vingt mille des leurs, et vu leur flotte réduite à un état si misé-

(1) Busbek a écrit un excellent ouvrage sur les milices ottomanes; il envoya à Vienne deux cent quarante manuscrits grecs, entre autres un Dioscoride de la main de Julienne Anicia, fille de l'empereur Olybrius; des animaux asiatiques, des plantes, parmi lesquelles se trouvaient le lilas de Perse et la tulipe. Il découvrit le monument d'Ancyre, qui rappelle les actions d'Auguste. Antoine Wranzy (Verantius), archevêque de Strigonie, qui alla après lui à Constantinople comme ambassadeur, en rapporta le *Taurichi Ali-Osman*, ancienne chronique de cet empire, dont il fit une traduction, et qui servit à Lœwenklau pour composer les annales des sultans ottomans, premier livre dans une langue européenne qui donna des révélations sur cette histoire.

rable, que le capitan-bacha dut rentrer de nuit à Constantinople. Jean de la Valette, alors grand maître de l'ordre, construisit une cité qui fut appelée de son nom; et ayant appris que les Turcs faisaient de nouveaux préparatifs contre lui, il soudoya un incendiaire qui mit le feu à l'arsenal de Constantinople. Cet événement, et plus encore la mort de Soliman, amena un armistice.

Ce fut là le moment héroïque de l'ordre, qui ne fit ensuite que décliner. Les commanderies furent dès lors considérées comme un riche apanage pour les cadets de famille, et non plus comme la récompense de la valeur et un objet d'émulation. Les jeunes chevaliers se plurent à faire figure dans les cours, tandis que Malte et Gozzo étaient tyrannisées par leurs confrères.

Soliman était revenu par trois fois sur l'Allemagne; la Moldavie fut soumise sans effusion de sang, et Sziégeth fut prise trois jours après sa mort. Mais ces expéditions avaient été souvent interrompues par d'autres en Orient.-Ahmed-Bacha, conquérant de Rhodes, qui avait été nommé gouverneur de l'Égypte, se révolta; mais il fut réprimé par Soliman, qui songea à réorganiser ce pays, surtout en modifiant le système financier, qui grevait le peuple sans avantage pour le trésor. Il promulgua donc le *Kanoun*, dit de Soliman. En conséquence, tandis que les terres en Romélie et en Natolie étaient divisées en grands ou petits fiefs (*tomar siamet*), habités par des vassaux (*raias*) qui étaient obligés au service militaire, l'Égypte n'eut que des fermiers (*moultezem*) payant leur cens, et ayant au-dessous d'eux les paysans (*fellah*).

1566. 5 septembre.

1553.

Expéditions en Asie.

Dans la Perse, Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Sofis, avait irrité par de nouvelles offenses la haine que Soliman lui portait déjà comme schyyte hérétique. Le sultan envoya donc contre lui Ibrahim, qui assaillit la Perse et prit Tébris, qu'il préserva du massacre; puis Soliman étant venu le joindre, ils marchèrent ensemble sur Bagdad par un chemin fort difficile. Le Grand Seigneur épargna aussi le pillage à cette ville; et, après avoir séjourné trois mois dans l'ancienne résidence des khalifes, il retourna à Constantinople.

1533.

1534.

Le grand conquérant ottoman ne mit pas le pied dans l'Inde; mais il y eut des relations. Les Portugais, qui s'emparèrent de Goa, y avaient pénétré d'un côté; la dynastie de Lodi résidait dans Agra, quand Baber (Zehir-Eddin-Mohammed) songea à renouveler l'empire de Tamerlan, dont il était le cinquième descendant; et,

1510. Baber.

en trente ans de vicissitudes orageuses, il changea entièrement la
1494. face du pays. Ayant hérité de son père du royaume de Fergana, à l'orient de Samarcande, et voyant les princes mongols, turcs, usbecks, se disputer les pays limitrophes, il espéra s'agrandir sur leurs ruines. Il s'empara d'abord de Samarcande avec deux cent quarante compagnons qui lui restaient à peine, et la défendit contre des forces immenses; plusieurs fois il se trouva sans États et sans troupes, mais conservant toujours la même fermeté, et il
1526. 20 avril. songea à conquérir l'Inde. Appelé dans le Kaboul par un parti près de succomber, il battit avec douze mille hommes les cent mille Afghans d'Ibrahim Lodi; et à Panipat il le tua de sa main, réduisit Agra, et marcha sur Delhi. Ce fut en vain que Rana Sanka arma une ligue de princes : la victoire de Kanua affermit l'empire du Grand Mogol.

Indépendamment de son intrépidité comme guerrier, Baber était vanté pour sa générosité. Ardent partisan de la secte orthodoxe des kanéfis, il écrivit lui-même ses mémoires (*Vakiati-Baberi*) en turc djagataï, et dans un style simple. Ils sont riches de renseignements sur des pays qui ont eu si peu d'historiens (1).

1550. Parmi ces écrivains nationaux, nous ne saurions passer sous silence Mohamed-Kasim-Férischta. Né à Afterabad, dans le Mazendéran, il fut conduit par son père dans les Indes, où il conçut l'idée d'écrire l'histoire des rois et des saints musulmans de ce pays. Manquant de livres, il s'adonna aux armes, et devint ensuite le confident de Mortaza, roi d'Ahmednagar, qui, violent et cruel jusqu'à la folie, marchait à sa ruine. Mihrâb-Khan entreprit en conséquence de détrôner ce furieux pour lui substituer Miran Hosein, son fils, qu'il persécutait. Hosein ne se montra pas moins sanguinaire, et fut tué avant une année de règne par Mihrab-Khan, qui, tué à son tour, fut remplacé sur le trône par Ismaël-Nizam-Chah, enfant en bas âge.

Tous les royaumes du Décan étaient alors déchirés non-seulement par des intrigues de cour, mais par des factions perpétuelles, savoir : les étrangers, c'est-à-dire les musulmans récemment venus de l'autre côté de l'Indus, appelés collectivement le parti des Mongols, et les Décans, musulmans du Décan, avec lesquels s'entendaient les Abyssins amenés dans ces parages par le com-

(1) Ils ont été traduits en anglais par Leyden et Erskine (Londres, 1826).

merce des esclaves. Les premiers étaient schyytes pour la plupart, les autres sunnites; ils se contrariaient donc en tout, et les rois les persécutaient à l'envi les uns des autres.

Une fois que Férischta, qui avait été ballotté au milieu de ces troubles, fut parvenu à s'en tirer, il se donna tout entier à l'histoire, sur l'ordre d'Ibrahim-Adil-Schah. Il eut à sa disposition beaucoup de matériaux indiens, et il chercha à démontrer, mais avec le peu de critique que l'on peut attendre de ces écrivains, les rapports que les raïas de cette contrée eurent avec les rois de Perse (1).

Après la mort de Baber, le règne d'Oumaïou, son successeur, fut agité par des compétiteurs et par une foule de princes afghans, qui s'érigèrent en dominateurs à Delhi, à Guzerate et ailleurs. Behardir-Schah, prince de Guzerate, envoya demander à Constantinople du secours contre les Portugais, qui avaient conquis Diu à la faveur de ces troubles. Bouranbeg, qu'Oumaïou avait détrôné, s'y rendit aussi. Alors Soliman-Pacha, gouverneur octogénaire de l'Égypte, passa dans l'Inde par l'ordre du sultan, et assiégea Diu; mais Antoine de Silvéira l'obligea de battre en retraite.

Elkas Mirsa vint ensuite dans la capitale de l'empire ottoman réclamer assistance contre son frère Schah-Tamasb, second sofi; ce qui fournit un prétexte à Soliman pour déclarer de nouveau la guerre à la Perse. Arrivé à Tébris, il prit Van, et, après avoir hiverné à Alep, il s'avança dans la Géorgie; mais Elkas Mirsa étant tombé prisonnier de son frère, Soliman rebroussa chemin. 1519.

Ibrahim, gâté par les faveurs que lui avait prodiguées son maître, se vantait de tenir l'empire dans sa main, et traitait avec insolence les ambassadeurs européens. Soliman toléra jusqu'à son arrogance; mais lorsqu'il l'eut vu se donner, à la mode de Perse, le titre de sultan séraskier, il en prit ombrage; et une nuit, tandis qu'il dormait couché dans sa chambre comme d'habitude, il l'étouffa. 1536.

Peut-être sa disgrâce fut-elle l'ouvrage de la sultane Roxelane. Elle était Russe (2), et, dit-on, du sang royal de Pologne; elle sub-

(1) Son histoire a été imprimée en anglais à Bombay en 1831.

(2) « La sultane Khasseki Khourrem, si célèbre sous le nom de Roxelane, « qui est celui de son pays natal, la Russie rouge, était peu belle, mais gra- « cieuse (*grassiada*), comme dit Piero Bragadino, ambassadeur de la républi- « que de Venise, etc. » SCHOELL, vol. XXI, p. 161.

Grassiada, en vénitien, veut dire remplie de grâces, charmante, et non pas *grassette*, comme l'a cru Schœll.

NIEMCEWICZ, dans un journal polonais de 1822, a publié un billet de Soliman

jugua par ses grâces plus encore que par sa beauté son redoutable maître, qui, par une exception unique parmi cette nation, la déclara son épouse, et non son esclave.

Femme d'un esprit intrigant, elle bouleversa le harem et le palais ; elle détermina par ses conseils différentes expéditions, dans le seul but de grandir Roustem son gendre, guerrier aussi vaillant que docte, toujours prêt à la servir dans l'accomplissement de ses méfaits. Elle persuada à son mari de diriger une troisième expédi-
1552. tion contre Schah-Tamasb, qui avait fait des incursions dans le Kurdistan et sur le territoire d'Erzeroum, dans l'espoir que Roustem s'y distinguerait, et qu'elle pourrait pendant ce temps aplanir à son fils Sélim le chemin du trône, au préjudice de Moustapha et de Bajazet, fils aînés de Soliman. Elle trama donc la ruine de ces princes avec Roustem, qui, étant parti pour faire cette campagne, envoya d'Ak-séraï en Caramanie, où il hivernait, informer Soliman qu'il avait découvert un complot dans l'armée pour proclamer Moustapha, en détrônant son père. Aussitôt Moustapha fut étranglé; mais les janissaires se soulevèrent, en demandant à grands cris la punition de Roustem. Le sultan lui retira en effet les sceaux, pour les donner à Ahmed, conquérant de Temeswar ; mais celui-ci refusa de les accepter, à moins que le sultan ne s'engageât à ne pas les lui reprendre. Soliman lui tint parole ; car lorsque Roxelane l'eut amené à rétablir Roustem dans ses dignités, il fit tuer Ahmed, pour ne pas manquer à sa parole.

Enfin la discorde semée par Roxelane porta ses fruits. Bajazet prit les armes contre son père et contre son frère Sélim ; mais, bientôt vaincu, il se réfugia près de Schah-Tamasb. Ce prince, qui lui avait promis l'hospitalité, le prit en défiance, d'après les suggestions de Soliman et de Sélim. Il le fit arrêter et étrangler avec ses quatre fils ; ce qui lui valut un présent de quatre cent mille ducats. Le désir de Roxelane se trouva ainsi satisfait.

Ces guerres multipliées enrichissaient le trésor des dépouilles des vaincus. Les domaines de la couronne rendaient à cette époque cinq millions de ducats, et les autres revenus, trois. Soliman accrut le nombre des janissaires de douze à vingt mille : l'armée permanente était de quarante mille hommes ; mais il en eut parfois jusqu'à deux cent cinquante mille sous les armes. Il enleva aux

au roi de Pologne Sigismond, où il disait : *Ton ambassadeur Opalinski peut te dire combien ta sœur, mon épouse, est heureuse.*

janissaires et aux spahis la garde du sérail, pour la donner aux bostangis ou jardiniers, corps nouveau qu'il créa. Ce fut un grand bonheur pour l'Europe que l'esprit de conquêtes s'éteignit avec Soliman; sans cela, comment aurait-elle pu se défendre contre les Turcs pendant la guerre de trente ans?

Soliman construisit un grand nombre d'édifices à Constantinople, à Jérusalem, à la Mecque et ailleurs; mais le plus célèbre de tous est la mosquée qui porte son nom. Son époque fut le siècle d'or de la poésie ottomane : neuf poëtes contemporains formèrent une pléiade autour de son trône (1); lui-même composa des vers sous le nom poétique de Mouhibbi, c'est-à-dire aimant d'amitié (2). Alors fleurit Abdoul Baki, le prince de la poésie lyrique en Turquie comme Moténebbi chez les Arabes, et Afiz en Perse. Soliman l'encouragea et le rémunéra, en lui donnant un diplôme qui lui assurait une gloire éternelle, comme s'il appartenait aux rois de la dispenser.

Il toléra l'usage du café, ainsi que les vases d'or et d'argent. Le code criminel qu'il publia mitigea l'ancienne rigueur, en laissant toutefois la peine à la discrétion de l'accusateur; d'où il résulte que les délits peuvent être rachetés à prix d'argent : en outre, il obligea les juges à compter les témoignages et non à les peser, moyen d'assurer l'impunité à ceux qui peuvent s'en procurer de faux en assez grande quantité.

Soliman conçut une pensée qui aurait amené la ruine de la Russie avant qu'elle fût née : c'était d'unir le Volga au Don; de mettre ainsi la mer Caspienne en communication avec la mer Noire, et de construire trois forteresses pour les défendre; il aurait en même temps conquis Astrakhan et Kasan, pour tenir les Russes en sujétion.

Malgré toute sa grandeur, ce sultan ne fit pas moins marcher sa nation vers sa décadence; l'historien turc Kotchibeg en donne les causes suivantes : d'abord il ne parut plus dans le divan, sinon lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre; autrement il se tenait derrière un rideau comme les anciens despotes d'Orient, ajoutant

(1) *Voy.* sur ces poëtes, et d'autres encore, HAMMER, liv. XXXIV.

(2) Nous donnerons comme échantillon de ses poésies la *gazèle* suivante : « Ne croyez pas que j'aie le sein rougi par les larmes; c'est la flamme du cœur que vous voyez transparaître. Si je me plonge comme le lothos dans l'onde des larmes, elles se brisent sur ma tête. Les paupières restent gardiennes avec le glaive sanglant, pour effrayer les amants et les détourner de me braver. Mon cœur nage dans des flots de larmes; ceux qui le voient passent sur mon corps. Mouhibbi ne peut aller dans le pays de l'ami; la route est fermée par mes larmes. »

ainsi au prestige de la majesté, mais au détriment de l'autorité royale; secondement, en choisissant son fauconnier pour grand vizir, il donna le mauvais exemple d'élever les favoris aux plus hautes dignités sans les faire passer par les fonctions intermédiaires; de là des intrigues pour y arriver, de l'inexpérience quand on les avait obtenues. Vaincu par les charmes irrésistibles de Roxelane, il laissa le harem se mêler des affaires d'État. Enfin, il enrichit ses grands vizirs par des appointements excessifs, et leur permit de trafiquer des emplois pour satisfaire à leur luxe et aux vices qu'il entraîne à sa suite.

Ajoutons que Soliman, en voyant chaque règne ensanglanté par les discordes que suscitaient les princes élevés ordinairement dans les fonctions d'un gouvernement ou à la tête des armées, établit qu'à l'avenir ils grandiraient dans l'intérieur d'un sérail, loin des armes et des pachalicks. Il prévint ainsi des guerres civiles; mais il prépara des chefs efféminés à une nation essentiellement belliqueuse.

Enfin la véritable et la principale cause de la décadence des Turcs, c'est qu'ils ne forment pas une nation; car il ne peut y avoir de nation sans accord d'intérêts et de sentiments dans un but commun. Dans les sociétés chrétiennes, tout tend à établir l'égalité politique, et à développer les qualités de chacun dans le sens du bien-être général, assuré par l'accord du droit et du devoir. Les grands États européens ne sont pas mis en danger de ruine par les fautes des chefs; et si la force aveugle peut changer les gouvernements et les frontières, la fraternité nationale n'en subsiste pas moins, ne cessant de marcher invincible vers l'accomplissement de sa destinée (1). Dans la Turquie européenne, au contraire, 4,450,000 chrétiens et 300,000 juifs sont assujettis à 2,930,000 musulmans, leurs ennemis par religion, par intérêt, et rivaux entre eux. Tous les musulmans ont un droit égal au gouvernement, aux dignités, aux fonctions du temple, de la justice, de l'administration; aucune distinction parmi la race conquérante, hormis le turban vert pour les descendants du prophète. Du reste, rien d'héréditaire. Montés des rangs les plus infimes aux plus hautes dignités, ils conservent le titre de leur première condition.

Les descendants des vaincus sont sujets, clients, travailleurs, mais libres de corps, de conscience, d'administration, moyennant la capitation; libres aussi de leurs biens moyennant la contribu-

(1) Si l'on excepte cependant l'empire d'Autriche, qui n'a point de nationalité. LÉOPARDI.

tion foncière. Si le raïa se convertit, il est exempté du cens; mais il ne sort pas de la condition de vaincu, à moins que l'empereur ne rende un décret spécial, ou n'élève le renégat à de hauts emplois. Il peut donc arriver des moments splendides quand un Mahomet II ou un Soliman poussent en avant ces hordes, en excitant l'instinct brutal du pillage; mais jamais elles ne sauraient se fondre, avec les populations conquises, dans cette union d'où peut seule venir la force.

L'imprévoyance est le caractère des peuples esclaves, qui sont privés de la faculté d'examiner leurs besoins, de les exposer, d'y chercher remède, et chez qui les remontrances ne peuvent se faire qu'avec le cimeterre des janissaires. Le peuple égorgé par le maître égorge ses bourreaux; mais, satisfait d'une vengeance instantanée, il ne pourvoit pas à la sécurité de l'avenir, au bien de la postérité.

L'administration intérieure, dont nous avons donné une esquisse, est simple en Turquie, parce qu'elle est despotique. Le portefaix ou le mousse d'aujourd'hui peut être vizir demain, si c'est le bon plaisir du maître; le vizir peut néanmoins, sur la plainte d'un mendiant injurié, recevoir l'ordre de s'étrangler : cela met entre les croyants une égalité terrible. Chacun peut, à toutes les heures, se présenter devant un pacha, s'asseoir sur le même divan, lui exposer ses griefs; et le grave fonctionnaire lui rend justice sans formalités, en robe de chambre. Ce Grand Seigneur que nous supposons le maître despotique d'un vaste empire, ne l'est de fait que dans sa capitale, parce qu'il y a des troupes nombreuses et de l'artillerie : au delà, le pays offre une image vivante du régime féodal. Les pachas équivalent aux barons, sauf l'hérédité; les villages correspondent aux municipalités, avec leurs revenus propres; l'administration civile et militaire appartient aux pachas, la justice aux cadis, les choses religieuses au muphti; divisions insignifiantes, où l'arbitraire règle tout. Presque toutes les fonctions sont mises à l'encan chaque année; et ceux qui les achètent cherchent à rentrer dans leurs frais par la vénalité.

Très-peu de Turcs savent lire et écrire; le sultan appose pour signature sa main trempée dans l'encre; les pachas se servent d'un sceau. On ne trouve donc pas dans l'empire l'éternelle filière des actes judiciaires : aussi les affaires s'expédieraient-elles rapidement si ceux qui y ont intérêt ne les allongeaient à prix d'argent. Les décisions

sont patriarcales, dictées par les règles du bon sens; puis, lorsqu'elles sont rendues, on en brûle les documents, en petit nombre, et la cause est terminée sans retour.

Les autorités municipales répartissent les charges entre les familles, et les relations avec le pouvoir central sont très-rares. Des gens illettrés ne songent guère à Constantinople à faire usage de l'écriture; et si le Grand Seigneur veut envoyer un ordre, il faut qu'il expédie un Tartare tout exprès.

La population diminue à vue d'œil, et de vastes déserts s'étendent entre les villes; la médecine est exercée par quelques empiriques; aucun soin de la salubrité publique, point d'hôpitaux, point de routes, point de ponts, point d'établissements d'instruction. Le prévenu et le condamné, l'assassin et le débiteur insolvable, sont jetés pêle-mêle dans les prisons.

Des corvées, des logements, des exactions, pèsent sur les citoyens. La richesse devenant ainsi une occasion de dépense et un danger, chacun dissimule la sienne : comme on n'ose point tenter d'entreprises qui la révéleraient, l'argent s'entasse stérilement, soit dans le trésor impérial, soit dans les coffres des particuliers : s'il se montre, une grosse contribution tombe soudain à sa charge, et en même temps les soldats s'installent en maîtres dans la maison; si les impôts deviennent trop lourds, le village entier émigre.

Les impôts ne pèsent cependant pas par leur excès, mais par la mauvaise répartition, outre qu'ils sont recouvrés avec violence par des fermiers et des sous-fermiers, avec un long enchaînement de concussions. Le gouvernement ne connaît pas ses ressources financières, et celle qu'il emploie le plus fréquemment est l'altération des monnaies.

Une grande partie des terres appartiennent aux mosquées : elles sont exemptes d'impôts, et tellement sacrées, que nul n'oserait y porter la main dans les plus grands besoins. Les pachas perçoivent les contributions des autres terres, sans aucun moyen de contrôle à leur égard; ils grèvent ainsi les propriétaires sans que le trésor en profite.

Voilà ce qui existe pour les musulmans; mais l'égalité même qui règne entre eux leur inspire un orgueilleux dédain pour les chrétiens qui en sont exclus. Aussi ceux qui s'entendent dire en se promenant dans les rues de Constantinople, par les dames elles-mêmes, *Que la peste t'assaille! — Que les oiseaux salissent*

ton menton sans barbe! peuvent juger de ce que doit être la condition des vaincus. La ligne de séparation entre les deux peuples est aussi tranchée à cette heure que le jour de la conquête : ils vivent ensemble sans se mêler, sans se saluer ; l'empire ne demande pas de soldats aux chrétiens, même dans les circonstances les plus graves ; il ne les a pas obligés à parler sa langue, mais il n'a pas appris la leur ; les gouvernants ne connaissent donc pas les gouvernés, ils leur parlent à l'aide d'interprètes, renégats pour la plupart, et dès lors d'assez mauvaise foi.

Autre ressemblance avec le système des conquérants de notre moyen âge. Les rapports entre les chrétiens et les Turcs sont ceux des serfs avec le maître ; la justice pour les uns et pour les autres est différente : le méfait qui conduit le chrétien au supplice ne coûte qu'une amende au musulman. La taxe personnelle ne pèse que sur les premiers ; le Turc a pour le chrétien le mépris du planteur pour son esclave ; il se croit en droit d'exiger ses services, d'user de sa maison, de son cheval, de ses ustensiles ; et parfois le pacha en expédiera un certain nombre pour un travail lointain, sans même pourvoir à leur nourriture.

A peine un village contient-il une quantité suffisante de chrétiens, qu'on leur permet de choisir un chef (*kodia bachi*) qui les représente auprès de l'autorité musulmane, répartit l'impôt, communique aux siens les ordres du pacha, et porte à ce fonctionnaire les réclamations des raïas.

Il est aussi impossible de fondre les chrétiens avec les Turcs que d'unir la polygamie et le mariage, la liberté et le servage, l'Évangile et le Koran. Si nous voyons aujourd'hui les chrétiens prévaloir en Grèce, en Algérie, dans la Moldavie et la Servie, cela provient de ce que les Turcs ont abandonné ces pays, et qu'il n'en est demeuré qu'un petit nombre. Mais malheureusement les chrétiens eux-mêmes n'y ont pas d'éléments de cohésion entre eux ni avec le reste de l'Europe ; ils n'ont ni nationalité, ni patrie, ni intérêts généraux, en dehors de la religion : quand ils se soulevèrent, ils arborèrent la croix. La commune est la seule patrie ; des distances énormes, sans aucune communication, les séparent les uns des autres ; ils n'ont ni origine ni langue commune. La plupart sont schismatiques, mal disposés dès lors pour cette Rome qui est le centre de l'unité européenne, ce qui n'a pas peu facilité la longue domination de la race turque. Aujourd'hui qu'il ne reste plus du

Koran que le principe de la polygamie avec la corruption des employés, l'anarchie des pouvoirs, l'appauvrissement général, la stérilité du sol et la dégradation de la race turque, à tel point qu'elle doit inévitablement succomber, nul ne saurait prévoir ce qu'en arrivera dans un temps plus ou moins rapproché.

CHAPITRE IX.

BEAUX-ARTS.

Reposons-nous un instant des misères que nous venons de retracer et des misères plus grandes encore que nous avons à décrire, par l'éclat des beaux-arts et de la littérature : ce fut là la gloire de ce siècle ; et elle a été assez grande pour éblouir les regards de la postérité comme ceux des contemporains, pour faire oublier les Leyva, les Medeghino, les Baglioni, en présence de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien, de l'Arioste, et pour faire appeler siècle d'or celui César de Borgia et de Charles-Quint.

Nous avons déjà vu comment, donnant la main à la littérature et à la philosophie, les beaux-arts s'étaient élevés, en contemplant avec elles le beau visible pour remonter au beau idéal, à la connaissance de la beauté suprême et immuable; comme Pygmalion qui modela sa statue, puis l'aviva par l'amour. Ne vous attachez-vous qu'à l'idée? vous obtiendrez les grossières figures hiératiques du moyen âge, respirant une dévotion sans attraits. Vous éprenez-vous uniquement des formes plastiques? vous obtenez l'art pur, parfait à l'extérieur, mais ne parlant point au cœur.

Les arts parcoururent ces deux périodes en Italie, en s'élevant, dans les trente premières années de ce siècle, à une hauteur qu'ils n'avaient pas même atteinte chez les anciens. Plusieurs écoles se disputaient le premier rang dans la peinture : l'école vénitienne, soigneuse du coloris au point de négliger les lignes et les formes; l'école florentine, aux teintes moins fortes, mais offrant plus d'harmonie et des gradations savantes ; l'école romaine, l'emportant pour la perfection du dessin, pour la représentation des formes, étudiées sur les statues antiques, école qui déclina par cela même, non dans l'exécution, mais dans le sentiment, quand elle substitua aux idées l'étude des apparences, et qu'elle plaça sur les autels des por-

traits de maîtresses et de courtisanes. L'école de l'Ombrie, fidèle aux types de convention, se soutenait plus par l'inspiration pieuse que par l'imitation des ruines, parlant plus au cœur qu'elle ne contentait les sens, comme si, voisine d'Assises, le souffle saint de ce lieu se fût étendu sur elle.

La longévité de Jean Bellini, que nous avons vu à la tête de l'école vénitienne, lui permit de devenir le contemporain des rénovateurs de l'art. Le sentiment de ce maître passa chez Cima de Conegliano, dont le pinceau reproduisait la beauté, l'intensité de l'expression plus que la grâce, à laquelle inclinent davantage Basaïti et Victor Carpaccio, qui représenta dans huit tableaux l'histoire de sainte Ursule, pages touchantes, même pour les hommes les plus ignorants en peinture.

Giorgione Barbarelli, de Castelfranco, vint détourner l'art de ces modes attendrissants. Réformateur impétueux et hardi, il s'éleva du fini minutieux à un faire large, comme un homme sûr de ses forces et qui ne songe pas à les mesurer. Il surpassa tous ses rivaux dans la hardiesse de la touche, dans la vigueur du ton, et dans les effets du clair-obscur; mais il préféra au genre mystique le naturel, les efforts, l'anatomie. Les ouvrages à fresque dont il avait orné les façades des palais de Venise ont péri successivement; il montre dans ses toiles une grande sobriété de couleurs, aux nuances harmonieuses; mais, en flattant les sens et en laissant l'intelligence muette, la poésie de l'art se perdait. Giorgione. 1511.

L'étude de l'anatomie, de la science pure, entre aussi dans l'école florentine avec le Pollaïolo; le frère Philippe Lippi commença la profanation de l'art en substituant aux physionomies pieuses les portraits des beautés en renom. Nous citerons, mais pour livrer sa mémoire à l'infamie, André del Castagno, qui assassina le Vénitien Dominique, après avoir appris de lui le secret de la peinture à l'huile. Raphaël del Garbo, Dominique del Girlandaïo, Luc Signorelli, et d'autres encore, se rapprochent du faire moderne, autant qu'ils s'écartent des chastes compositions de leurs prédécesseurs. Le *Miracle du Saint Sacrement,* dans Saint-Ambroise de Florence, suffirait pour placer Côme Rosselli parmi les meilleurs peintres.

L'école de l'Ombrie produisit Pierre Vannucci de Pérouse, dit le Pérugin, qui, en travaillant à Florence et dans d'autres villes, contracta différentes manières. Il devint si célèbre, que Sixte IV l'ap- Le Pérugin.

pela pour peindre sa chapelle, immortalisée ensuite par Michel-Ange. Bien qu'il cherchât à gagner de l'argent, et par suite à se dépêcher, sans varier ses compositions et en faisant du métier, il s'en tint aux types religieux et à l'expression reposée. Pauvre dans les vêtements, sec dans les poses, ses têtes sont pleines de grâce, son coloris est enchanteur. La *Pietà* dans le palais Pitti, et la fresque dans le couvent de Sainte-Madeleine des Pazzi, sont admirées comme des chefs-d'œuvre. Son *Assomption* a mérité d'être placée parmi le petit nombre de ceux qui ornent le musée du Vatican. Puis ses peintures dans la salle du Change à Pérouse, celles aussi de la Città della Pieve, encore plus soignées, offrent le véritable anneau entre lui et Raphaël Sanzio, qui peut-être y travailla, et qui certainement les imita.

Raphaël. Raphaël, né à Urbin, eut pour père un peintre qui en même temps était poëte; il produisit à l'âge de vingt et un ans le *Mariage de la Vierge* (1), composition (malgré ses défauts) sobre, et d'une pureté céleste. On y retrouve l'inspiration de l'école de l'Ombrie, à laquelle il resta fidèle tant qu'il n'eut pas vu à Florence les idolâtres de l'antique et de la nature. Ce fut en fondant les deux manières, les types avec l'individualité, l'inspiration avec le fini, qu'il put exciter cette admiration qui le suivit partout.

Présenté par Bramante, son concitoyen, à Jules II, et mis au travail dans les chambres du Vatican, son génie grandit devant ces vastes parois qu'il devait couvrir; et c'est là qu'il faut voir ses diverses manières, appelées progrès par les uns, jugées différemment par les autres.

Conformément au génie de l'école où il s'était formé dans sa patrie, il choisit d'abord des sujets symboliques, la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence, la Poésie. Il y déploya la beauté poétique, bien différente de la beauté symétrique; car si l'on y trouve moins de fini, il y a certainement plus de sentiment que dans sa seconde manière, dont la dispute du Saint Sacrement fut le début. L'aspect des magnifiques débris de Rome et la conversation des érudits changèrent le cours de ses pensées; en même temps qu'il mettait plus de largeur dans l'exécution, il abandonnait les sujets purement religieux et les types traditionnels, qui étaient dans la peinture ce que le style dantesque est dans la poésie.

(1) Il est probablement antérieur au *Crucifiement* de la galerie Fesch.

Il adopta alors un faire plus grand, des formes plus caractéristiques, un clair-obscur plus vigoureux; il laissa plus d'essor à son imagination, sans soigner autant la sévère unité du sujet.

L'art n'aurait pu se détériorer dans les mains d'un si grand maître : il aida néanmoins à se détacher des types italiques, en substituant aux compositions naïves du moyen âge d'autres plus grandioses en apparence, mais qui n'empruntaient ni force ni unité aux idées élevées et générales. Ses *Vierges* surpassèrent en beauté tout ce qu'avaient jamais fait ses prédécesseurs, mais sans offrir cette beauté qui va au cœur, en y laissant une satisfaction paisible qui vient de Dieu et conduit à Dieu.

Il déclina davantage lorsque ses ouvrages furent recherchés comme ils le méritaient. Le riche négociant Augustin Chigi lui commandait sans cesse de nouveaux travaux, poussant même si loin le désir de lui être agréable, que, le sachant épris d'une jolie boulangère, il la prit dans son palais, afin que le peintre n'eût pas besoin de sortir pour la voir. Cette jeune femme, connue sous le nom de la Fornarina, devint son modèle de prédilection, et fut souvent convertie en Vierge sous ses pinceaux.

Léon X le chargea de la surveillance de toutes les antiquités, avec défense de tailler aucune pierre portant une inscription sans qu'il y eût consenti : il eut ainsi occasion d'étudier davantage les restes de l'ancienne Rome, et il songeait à la restaurer. Il déserta en conséquence ses premières traditions, et produisit dans l'histoire de Psyché une véritable étude d'art païen. Tandis qu'autrefois il disait à Castiglione, *Je me sers d'une certaine idée qui me vient dans l'esprit*, il ne fit alors que copier : aussi la dignité manque souvent à la physionomie de ses femmes, au lieu qu'il en imprime une si grande aux hommes, qu'ils ont quelque chose de surhumain.

Pressé par les commandes, il ébauchait les toiles; puis, après les avoir fait colorier par Jules Romain, il leur donnait ce fini au delà duquel il n'était pas possible d'atteindre. Alors le même tableau était copié par des élèves de second ordre, et il se réservait d'y donner les dernières touches. Voilà pourquoi tant d'ouvrages sont attribués à Raphaël, et pourquoi il y a tant de discussions sur ceux qui sont vraiment originaux. Mais quelle imagination, quelle promptitude d'exécution il fallait avoir, pour concevoir et finir tant de travaux ! car il faut y ajouter de nombreux portraits,

des tableaux à l'huile, même de grande dimension; les fêtes à diriger, et les cartons à dessiner pour les tapis que l'on exécutait en Flandre.

Étranger à l'envie, il ne dénigrait point ses rivaux; il cherchait même à tirer profit du mérite de chacun d'eux. Au lieu de s'offenser de l'exagération de Michel-Ange, qui disait, *Tout ce que Raphaël sait de peinture, c'est moi qui le lui ai enseigné*, il se proclamait heureux d'être né du temps de Michel-Ange. D'un naturel doux, de manières aimables et gracieuses comme ses peintures, Raphaël ne laissa jamais apparaître de ces bizarreries, de ces airs sauvages et distraits qu'affectent parfois les artistes, comme si l'étrangeté et l'impolitesse étaient l'indice du génie. Aussi se vit-il recherché de tous, et sa vie fut une suite de triomphes; toujours heureux, il le fut même de mourir avant l'heure des déceptions.

Une saignée, qui lui fut administrée lorsqu'il était épuisé par les plaisirs amoureux, le fit succomber à l'âge de trente-sept ans. Son tableau de la *Transfiguration*, qu'il s'occupait de terminer, ac-
1520. compagna ses restes; et ce fut la plus magnifique des oraisons funèbres du grand artiste, dont la perte arracha des larmes à tous les yeux.

Nous le plaçons à la tête de tous les peintres, parce qu'il réunit en lui les mérites de tous les autres. On trouvera des peintres qui le surpasseront dans certaines parties, on n'en trouve aucun qui le surpasse dans l'ensemble de toutes les qualités. Il réunit en effet le dessin, le coloris, la force du clair-obscur, l'effet de la perspective, l'imagination, la conduite, et cette grâce plus charmante encore que la beauté. L'*Héliodore* et le *Miracle de Bolsena* sont, pour le coloris, les meilleures fresques du monde, même auprès de celles du Titien à Padoue.

Raphaël est notamment admirable dans l'habileté à exprimer les particularités de la vie morale et physique, c'est-à-dire l'individualité, sans que l'harmonie et l'unité disparaissent jamais. Il a su étendre même cette individualité à tous les âges, à toutes les affections, à tous les caractères, dans ses compositions épiques de la sacristie de Sienne et du Vatican, non dans des situations exagérées, mais dans une gradation combinée. Il joint à la profondeur une merveilleuse flexibilité, ne traitant rien à la légère, mais associant à l'agrément des formes la justesse de la pensée,

de manière à satisfaire les sens et l'intelligence. Il est d'une variété inépuisable, pieux dans les Saints, voluptueux dans les Galathées; plein de grâce pour finir un petit tableau; magnifique lorsqu'il traite ces vastes scènes de l'*Incendio del Borgo* et du *Spasimo*. Possédant le secret des sympathies, il exprime le caractère, le pathétique, encore plus que le beau. On peut dire avec vérité que, par des inventions qui satisfont le jugement et touchent le cœur, il donne la vie à ses tableaux, le sentiment et le langage visible à ses personnages, et que jamais nul autre ne prit ainsi la nature sur le fait. Il introduisit dans les arabesques des figures humaines et symboliques, chose inusitée aux chrétiens et aux Arabes; mais peut-être connut-il les peintures romaines que l'on découvrit, quelques années après, dans les thermes de Titus. Le luxe qu'il déploya dans les loges du Vatican servit de modèle pour décorer les palais des rois, et répandit un goût plus pur dans le choix des ornements. La fortune le favorisa encore en ce point, que la gravure venait de se perfectionner. Marc Antoine ne crut pas pouvoir mieux employer son burin savant qu'à multiplier les ouvrages de Raphaël, qui se trouvèrent bientôt répandus au loin.

Comme les autres artistes de son temps, il possédait en outre la sculpture et l'architecture (1). Les édifices magnifiques dont les ducs d'Urbin embellissaient leur capitale, et où ils recueillaient les chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art moderne, avaient contribué à développer en lui un goût châtié, qui n'excluait ni l'imitation des anciens ni les hardiesses des modernes. Il plaça dans le tableau du *Mariage* un petit temple très-vanté pour le style et pour la perspective. Le fond de l'*École d'Athènes* offrit une belle composition architectonique, et il en fut de même de plusieurs autres. A la mort du Bramante, il fut chargé d'achever la cour où se trouvent les loges du Vatican, galeries ouvertes qu'il éleva en trois étages, et où il peignit cinquante-deux faits sacrés, avec des arabesques dans le genre antique.

A Florence, le palais Uguccioni, sur la place du Grand-Duc, et celui des Pandolfini dans la rue San-Gallo, furent construits sur ses dessins, d'un style pur et noble dans l'élévation et dans les

(1) Même après Vasari, Duppa, Braun, Quatremère de Quincy, l'ouvrage le plus estimable sur Raphaël me paraît être celui de J. D. PASSAVANT, *Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi*.

ornements. Il édifia pour Chigi, en face de la Farnesina de Peruzzi, un petit palais d'une extrême élégance; et l'on admire surtout celui qui se trouve voisin de Saint-André de la Valle.

Nommé architecte de Saint-Pierre, il y avait tout à attendre d'un pareil choix; mais il ne reste de son projet que le plan, simple, grandiose, harmonieux s'il en fut jamais.

Il dirigeait avec un intérêt affectueux les jeunes artistes. Aussi, lorsqu'il se rendait à la cour, marchait-il accompagné d'une cinquantaine de peintres distingués, ses élèves. Ils se répandirent dans toute l'Italie après sa mort et celle de Léon X, lorsque Adrien VI, qui n'entendait rien aux arts, eut reçu la tiare, et que la peste et les Allemands envahirent le pays; ils propagèrent ce goût exquis dont ils s'étaient inspirés auprès de Raphaël.

1564. Jean d'Udine, renommé pour les paysages, les fleurs, les vases, les clairs-obscurs, surpassa tous ses modèles dans les arabesques dont il orna les loges du Vatican; il travailla tant qu'il vécut. François Penni, dit le Fattorino, alla raviver l'école napolitaine.

Jules Romain. 1492-1546. Jules Pippi, célèbre sous le nom de Jules Romain, et dont l'histoire est ignorée, fut non-seulement grand peintre, mais encore architecte; et Raphaël le chargeait d'exécuter ses idées à peine esquissées. C'est ainsi que naquirent diverses maisons de plaisance de Rome, la villa Madame sur la pente du Monte-Mario, chef-d'œuvre d'élégance et de grâce, avec des décorations, les plus belles qui existent après celles des loges du Vatican. Plein de verve, quoique moins heureux que Raphaël dans l'exécution, et ne joignant pas le choix des idées à la fécondité, la correction à la rapidité, la popularité à la science, Jules Romain resta le chef de l'école jusqu'au moment où le marquis de Gonzague lui confia la direction des travaux de construction qu'il faisait exécuter à Mantoue.

Là le savant artiste maîtrisa, par des digues solides, le Pô et le Mincio, dessécha les parties basses de la ville, refit des routes entières, restaura les anciens édifices et en éleva de nouveaux. L'un des principaux est le palais du Té, bâtiment carré de cent quatre-vingts pieds sur chaque face, avec une immense cour à colonnes encaissées, construit et peint par le même maître, qui se plut à y imiter l'antique, surtout dans les bas-reliefs en stuc. Dans la salle des Géants, la peinture fait tellement illusion, que l'œil ne peut en reconnaître la forme architectonique. Dans toutes ses autres compositions historiques, il associa la poésie à la peinture, poésie

païenne qui ne dédaignait même pas de venir en aide aux infamies de l'Arétin. Il refit la cathédrale de Mantoue à la manière antique, et d'un goût correct. Il tint le milieu, dans la façade de Saint-Pétrone à Bologne, entre le style gothique et le style grec.

Il eut pour élève D. Jules Clovio, natif de Croatie, d'un talent 1579.
remarquable pour la miniature. Considérant ce genre de peinture comme de mauvais goût, et destiné seulement à faire gagner de l'argent, il ne s'attachait qu'à la ressemblance des portraits. Il fut surpassé par Félix Ramelli, son élève.

Périno, fils abandonné d'un des Français qui avaient suivi Charles VIII, fut placé d'abord chez un apothicaire; puis il entra dans l'atelier de Vaga, dont il prit le nom. Raphaël lui fit exécuter à fresque plusieurs de ses dessins; Doria l'accueillit ensuite à Gênes, d'où il revint à Rome et travailla beaucoup, en se tenant plus que les autres à la manière du maître; mais quand le Titien vint dans
cette ville, il craignit de se voir supplanté par ce peintre, et mourut 1547.
peu de temps après.

Polidore de Caravaggio arriva à Rome pour y travailler comme manœuvre, au moment où Raphaël était à la tête des travaux de construction. Le grand artiste, découvrant en lui des dispositions, le forma à la peinture. S'étant lié dans son atelier avec d'autres élèves, surtout avec Mathurin, ils se mirent à peindre en clair-obscur, dans le genre de la façade de Balthasar Péruzzi; et, persuadés de la nécessité d'apporter le plus grand soin au dessin, qui n'est point altéré par le temps, ils s'appliquèrent à copier l'antique. Arrachés à leurs travaux par les bandes du connétable de Bourbon, ils s'enfuirent à Naples, où Mathurin mourut; et les nobles, exclusivement occupés de chasses et de cérémonies d'apparat, ne donnèrent rien à faire à Polidore. Il passa donc en Sicile, et il
y avait beaucoup de travaux, quand son domestique l'assassina pour 1543.
le voler.

Dans l'école du Pérugin avait grandi le Pinturicchio, qui représenta à Sienne les hauts faits de Pie II, et varia par de beaux paysages le fond de ses tableaux. Les Siennois, qui auparavant excluaient avec jalousie les étrangers, apprirent de lui et de Raphaël, qui pei-
gnit aussi dans la sacristie de la cathédrale, à connaître l'art moderne. 1513.

Après avoir travaillé avec Jules Romain dans le palais du Té,
surtout aux ouvrages en stuc, le Primatice de Bologne passa en 1490.
France pour y décorer Fontainebleau, où il apporta un grand nom-

bre de statues et de modèles antiques ; et François Ier le fit surintendant des bâtiments de la couronne. Déjà travaillait à cette cour le Florentin Rosso, peintre qui ne voulut suivre les traces d'aucun autre, et tomba dans l'extravagance, pour vouloir faire du nouveau : c'est ainsi qu'au lieu des apôtres, il plaça une *zingarala* au bas de sa *Transfiguration,* à Città de Castillo.

Toto de la Nunziata est vanté par les Anglais, chez qui il composa tous ses ouvrages.

Michel-Ange. Michel-Ange Buonarroti, l'un de ces rares génies que la nature enfante de temps à autre pour montrer l'immense puissance de l'homme, procéda par d'autres voies que celles de l'ordre et de la correction. Il naquit à Caprèse, sur le territoire d'Arezzo; s'étant épris de bonne heure des arts, il fut placé chez Dominique et David Ghirlandaïo, les peintres les plus célèbres de Florence, et se passionna pour le travail au point de se faire pardonner les corrections qu'il faisait aux dessins de son maître, en retouchant les contours esquissés.

Déjà Brunelleschi, Léon-Baptiste Alberti et Bramante avaient ramené l'architecture dans des voies meilleures; Laurent Ghiberti et Donatello avaient fait produire à la sculpture des chefs-d'œuvre admirés. Masaccio aurait été un Raphaël si son existence n'eût été si courte. Michel-Ange sentait en lui la puissance d'embrasser les trois arts à la fois; mais il n'aurait pu surpasser ses contemporains et les anciens qu'en associant la perfection classique à l'étude du vrai et à la profondeur du sentiment. La conversation de Laurent de Médicis et des hommes de lettres de cette cour, ainsi que l'étude de cette galerie si riche en chefs-d'œuvre, l'initièrent aux mystères de l'art antique. Mais son âme, toute d'action, ne pouvait endurer les entraves de l'art, ni presque celles de la matière.

La sculpture était sa vocation. Lorsqu'il eut vu plusieurs morceaux antiques qui venaient d'être exhumés, comme le *torse* du Belvédère, Hercule et Antée, l'Hercule Farnèse, le Laocoon, et qu'il les eut comparés avec les productions modernes, dont le calme lui paraissait dénué d'expression, il pensa qu'il convenait de donner la vie aux marbres de la tête aux pieds; il s'attacha donc de préférence aux nus et à l'anatomie. Les artistes qui l'avaient précédé avaient procédé avec timidité, éloignés de toute exagération, recherchant dans le dessin la convenance plus que le merveilleux ; dans l'ana-

tomie, les moyens de rendre raison des mouvements plutôt que de faire étalage de science ; dans l'architecture, la réunion de la force et de la correction : Michel-Ange s'aventura à des hardiesses permises au seul génie. Il disait que *celui qui ne sait bien faire par lui-même ne peut bien se servir de ce qu'ont fait les autres* ; et, pour se railler de ceux qui n'avaient de louanges que pour l'antique, il fit un Cupidon endormi, puis l'enterra dans l'endroit où l'on pratiquait d'ordinaire les fouilles. Lorsqu'on l'eut découvert, il fut admiré, porté aux nues, jusqu'au moment où il s'en déclara l'auteur. Il avait alors à peine vingt ans.

Les éloges dont il fut l'objet, les grands ouvrages qui lui furent commandés, accrurent sa confiance en lui-même. Ayant eu à Florence à mettre en œuvre un bloc déjà ébauché par Simon de Fiésole, il en tira le David du Palais-Vieux. Après l'expulsion des Médicis, il fut recueilli par le prieur du Saint-Esprit, qui lui fournit des cadavres pour ses études de prédilection ; appelé enfin à Rome, il y reçut la commande de plusieurs ouvrages, entre autres de Notre-Dame de Pitié au Vatican.

Recherché partout et partout vanté, il fut pris soudain de découragement, d'une telle défiance de lui-même et de l'art, qu'abandonnant le ciseau, il se retira à l'écart, n'emportant avec lui que la Bible et la Divine Comédie, pour gémir en vers désolés. Les grandes âmes savent ce que signifient ces alternatives d'exaltation et d'abattement. Jules II lui rendit la confiance, en lui ordonnant de lui disposer un mausolée. Ce devait être une masse en rapport avec le génie de celui qui le commandait et de l'artiste choisi pour l'exécuter, une masse qui se fît voir de toutes parts, d'une architecture grandiose, accompagnée de quarante statues, parmi lesquelles devait figurer le Moïse (1). L'avarice des héritiers du saint-père, ou

(1) On ne s'accorde pas dans sa description. Elle devait avoir dix-huit coudées de longueur sur douze de large, et être isolée. Au dehors tournait un rang de niches séparées par des termes vêtus dans la partie supérieure, et soutenant sur leur tête la première corniche. Dans chaque niche était enchaîné un prisonnier nu, dans une attitude bizarre, et les pieds appuyés sur le rebord d'un soubassement. Ces prisonniers représentaient les provinces réunies au domaine pontifical. D'autres statues, aussi enchaînées, figuraient les Vertus et les Arts, assujettis à la mort comme le pape qui les favorisait. Sur les coins de la première corniche se dressaient quatre grandes statues, savoir : la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse. L'ouvrage s'élevait en diminuant au-dessus de la corniche, et en déployant une frise de bronze avec des faits histo-

d'autres occupations de l'artiste, furent cause que cette œuvre sans égale resta inachevée, et réduite au peu que tous vont admirer dans Saint-Pierre aux Liens, appuyé contre la muraille.

Les compétiteurs déjà vieux du jeune artiste jetèrent les hauts cris, et cherchèrent à le discréditer près de Jules II; mais le saint-père l'ayant fait attendre un jour dans son antichambre, il s'en alla, en disant à l'huissier : *Quand le pape me demandera, vous lui direz que je suis allé ailleurs.*

En effet, il partit aussitôt pour retourner en Toscane. Le pape expédia en toute hâte des courriers à sa poursuite; mais il eut beau lui écrire, et adresser à la seigneurie de Florence des brefs menaçants, il ne put obtenir qu'il revînt à Rome. Il s'était mis à travailler à Florence, où il prépara, pour peindre la guerre de Pise, des cartons qui lui valurent la réputation de dessinateur de premier ordre, et devinrent un objet d'étude pour tous ses contemporains. Il disait avoir l'intention d'aller à Constantinople, où le Grand Seigneur l'appelait pour construire un pont entre la ville et Péra. Enfin, il consentit à retourner à Rome, où Jules II le chargea de faire sa statue pour la ville de Bologne. Il y avait exprimé la majesté, la force sous un aspect redoutable, à tel point que le pape lui demanda : *Donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction?* Les Bolonais, révoltés, la brisèrent, et Alphonse d'Este s'en fit faire un canon.

On rapporte que, dans l'intention de l'humilier, Bramante suggéra à Jules II de lui faire peindre la voûte de la chapelle de Sixte IV, pensant qu'il resterait inférieur à Raphaël et aux autres artistes dans l'artifice des fresques, dont il n'avait pas l'habitude. Après s'en être vainement défendu, Michel-Ange se renferma sans voir personne, et sans se confier à âme qui vive. « Au lieu de faire faire les mélanges, les préparations ordinaires et les autres choses nécessaires, il broyait lui-même jusqu'aux couleurs, ne se confiant ni aux praticiens ni aux garçons d'atelier (1). » S'il ne pouvait échapper aux distractions officieuses que venait lui causer

riques, des enfants et des ornements divers. Au sommet, deux statues : l'une, le Ciel, soutenant une bière sur son dos, et souriant de ce que l'âme du pontife était passée au séjour de gloire; l'autre, Cybèle, déesse de la terre, soutenant aussi le cercueil, mais pleurant la perte éprouvée. On entrait et l'on sortait par les bouts de la quadrature du monument, entre les niches; à l'intérieur se trouvait un temple ovale, dont le milieu devait recevoir les restes du pontife.

(1) VARCHI.

Jules II, tantôt il laissait tomber une planche à ses pieds, tantôt il le couvrait de poussière, comme si le hasard seul s'en fût mêlé. Si le pontife impatient lui demandait, *Quand auras-tu fini?* il lui répondait : *Quand je pourrai.* Ce travail, la merveille de tous et le désespoir de ses rivaux, fut terminé en vingt mois. Ces prophètes et ces sibylles dans leurs attitudes nouvelles, dans leur physionomie, dans la manière même dont ils sont drapés, révèlent l'inspiration. Le charme du beau se fait jour à travers toutes les difficultés, et ces fresques sont considérées comme l'œuvre capitale du pinceau de Michel-Ange.

Il avait soixante ans lorsque Paul III se transporta chez lui avec dix cardinaux, pour le prier de peindre une paroi de la même chapelle. Il accepta; mais, étant tombé de l'échafaudage et s'étant cassé une jambe, il avait résolu de se laisser mourir, par suite d'un nouveau découragement. Ayant cependant renoncé à son projet, il termina en huit années la fameuse page du *Jugement dernier,* et son pinceau se trouva ainsi avoir retracé dans cette chapelle les deux points extrêmes de l'histoire du genre humain.

Comme Phidias s'était inspiré d'Homère et des traditions poétiques de son siècle, Michel-Ange s'inspira de la Bible et de la Divine Comédie pour ennoblir la nature humaine. Mais Dante, après avoir assombri l'âme par les angoisses de l'enfer, la récrée du sourire éternel et de la douceur merveilleuse des cieux; Michel-Ange subordonne tout aux ressources matérielles du dessin : il veut le nu, il veut étaler aux regards l'anatomie humaine, sans s'inquiéter de modestie ni de convenance, sans se rappeler que, dans l'art comme dans la morale, « il ne faut pas trop observer sous la peau. » Ceux qui se récrient contre Paul IV, qui fit couvrir par Daniel de Volterre (1) les nudités messéantes de la Sixtine, devraient se rappeler que l'Arétin, l'Arétin, disons-nous, que Michel-Ange consultait sur les grandes scènes de la religion, désapprouva lui-même ces indécences (2), dont l'abus, de la part d'un si beau

(1) Cicognara, par exemple, à qui ces nudités parurent un effet de l'innocente simplicité du seizième siècle.

(2) Cette lettre, moitié sérieuse, moitié plaisante, est rapportée par Gaye un peu différemment du texte, tel qu'on le lit dans la correspondance de l'Arétin, et mérite d'être connue :

« *A Michel-Ange, à Rome.*

« Messire, en voyant l'esquisse entière de tout votre *Jugement dernier,* j'ai « achevé de connaître l'illustre grâce de Raphaël dans l'agréable beauté de l'in-

génie, démontre combien les idées païennes s'étaient alors incarnées dans l'art.

Nous ne suivrons pas Michel-Ange dans tous ses travaux, très-nombreux, quoique toujours originaux, sans tradition d'école, et

« vention. Cependant, comme baptisé, j'ai honte de la licence que vous avez « prise d'exprimer les idées dans lesquelles se résout la fin où aspire chaque « sens de notre très-véridique croyance. Ce Michel-Ange, d'une renommée mer- « veilleuse; ce Michel-Ange, remarqué pour sa prudence; ce Michel-Ange ad- « mirable aura-t-il donc voulu montrer aux gens non moins d'impiété irreli- « gieuse que de perfection comme peinture? Est-il possible que vous, qui, « étant divin, dédaignez la société des hommes, vous ayez fait cela dans le plus « grand temple de Dieu, sur le premier autel de Jésus, dans la plus illustre « chapelle du monde, dans un lieu où les grands cardinaux de l'Église, où les « prêtres vénérables et le vicaire du Christ confessent, contemplent et ado- « rent, avec les cérémonies catholiques, avec les ordres sacrés, avec les oraisons « divines, son corps, son sang et sa chair? Si ce n'était chose coupable d'y éta- « blir de la similitude, je me vanterais de bonté dans le traité de la Nanna, en « mettant ma sage précaution au-dessus de votre conscience indiscrète; car, « dans une matière lascive et impudique, je n'emploie pas même d'expressions « messéantes et réprouvées, mais je me sers de mots chastes et irrépréhensi- « bles; tandis que vous, dans le sujet d'une si haute histoire, vous montrez les « anges et les saints, ceux-ci sans aucune retenue terrestre, et ceux-là privés « de tout ornement céleste. Voyez les gentils dans leur sculpture, lorsqu'ils re- « présentent non pas Diane vêtue, mais Vénus dans sa nudité : ils la font cou- « vrant de sa main les parties qui ne se découvrent pas. Et celui qui cepen- « dant est chrétien, parce qu'il estime plus l'art que la foi, tient pour spectacle « royal aussi bien l'absence du décorum dans les martyrs et dans les vierges, « que le geste de l'*enlevé* par les membres génitaux, dont la prostitution « elle-même détournerait les yeux pour ne pas le voir! Votre faire eût convenu « dans un bain voluptueux, non dans un chœur suprême. Il serait donc moins « à regretter que vous ne crussiez pas, que de faire tort ainsi, en croyant de cette « manière, à la croyance chez les autres. Mais jusqu'ici l'excellence de mer- « veilles si téméraires ne demeure pas impunie, puisque leur miracle même est « la mort de votre louange. Ravivez donc son éclat en faisant de flammes de « feu les vergognes des damnés, et celles des bienheureux de rayons de soleil : « ou imitez la modestie florentine, qui ensevelit sous quelques feuilles dorées « celles de son beau colosse, qui pourtant est posé dans une place publique, et « non dans un lieu sacré... Mais comme nos âmes ont plus besoin du sentiment « de la dévotion que de la vivacité du dessin, que Dieu inspire la sainteté de « Paul comme il inspira la béatitude de Grégoire, qui préféra déparer Rome « des superbes statues antiques, que de priver, à cause de leur perfection, du « respect des fidèles, les humbles images des saints, etc., etc.

« Venise, novembre MDLXV.

« *Votre serviteur*,

« L'ARÉTIN. »

constamment empreints d'une personnalité puissante. S'il est vrai que Raphaël apprit sur ses ouvrages à faire plus largement, et lui dut ainsi sa dernière manière, ce serait l'inverse du Dante, qui n'apprit pas de Virgile, *son maître et son auteur,* à imiter sa perfection exquise. Tandis que Raphaël doute de son génie, se plie au genre de différents maîtres, et conserve de sa grâce primitive lors même qu'il veut essayer du vigoureux et du théâtral, Michel-Ange bouleverse les notions du beau, et rend les limites de l'art incertaines, arbitraires, conventionnelles. Il nous est arrivé maintes fois de nous figurer ces deux grands hommes les yeux fixés sur deux des chefs-d'œuvre du Vatican, l'un contemplant le *torse* et l'autre l'*Apollon;* Raphaël empruntant à celui-ci l'expression correcte d'une beauté plus qu'humaine, Michel-Ange prenant à l'autre la force des jointures, le relief et le jeu des muscles, pour que l'expression, qui d'abord se concentrait dans les linéaments du visage, soit répandue sur toute la personne : l'action fut le caractère constant de tout ce que produisit le grand artiste florentin; ses couleurs même sont si vives, les contours sont si tranchés, qu'on les croirait destinés à recevoir le relief du marbre.

Ceux qui recherchent les secrets de l'art et les difficultés matérielles ne peuvent que rester étonnés devant les œuvres de Michel-Ange; ceux qui mettent au premier rang la justesse trouvent à reprendre dans cette imagination sans règle, dans ce grandiose exagéré, dans cette vigueur employée partout pour les saints comme pour les démons, dans ces groupes d'apparat, où l'habileté se montre avec ostentation, et qui n'éveillent point le sentiment. Il dispose, à l'entour de constructions bizarrement compliquées,

Salvator Rosa condamna aussi les nudités de la chapelle Sixtine, dans ce passage de ses satires :

Dovevi pur distinguere e pensare
Che dipingevi in chiesa : in quanto a me
Sembra una stufa questo vostro altare...
Dunque la dove al Ciel porgendo offerte
Il sovrano pastore i voti scioglie,
S'hanno a veder le oscenità scoperte?

Tu devais distinguer et songer, par ma foi,
Que c'était une église où tu peignais. Pour moi,
En voyant ton autel, je crois voir une étuve...
Il faudra donc qu'aux lieux où le pasteur suprême
Avec le sacrifice au ciel offre nos vœux,
D'obscènes nudités se découvrent aux yeux?

des statues dans des positions fatigantes, comme des volontés puissantes enchaînées par une force supérieure, astreintes à une tristesse éternelle, ou à une méditation voisine du désespoir.

Dans ses indomptables caprices, il commença plusieurs statues qu'il n'a pas finies; son ciseau asséna sur d'autres de si vigoureux coups, que le bloc venait à lui refuser le marbre : il prétendait donner un corps au sentiment, réduire la matière à exprimer, que cela fût possible ou non, des conceptions généreuses, et la subjuguer à son gré. Les personnages nus, couchés sur le tombeau des Médicis, devaient exprimer des allégories qui, nées de sa violente imagination, signifieraient tout autre chose que les gloires de ces parvenus. Quand il eut à représenter Laurent, fils de Pierre, il oublia que ce Médicis avait été le plus misérable et le plus pervers de cette race; le nom de *Pensiero* (le Penser), qu'il lui donna, atteste qu'il caressait en lui une idée, et mettait l'anatomie au service de l'imagination. Tout grandit sous sa main, et vous trouvez toujours sublimité de pensée, ampleur de formes, largeur de manière; vous trouvez la magnificence du plan et la variété des accessoires associées à la profondeur et à la simplicité. Il est naturel que l'abus de l'abstraction fasse perdre le sentiment de la beauté châtiée; mais faut-il attribuer au maître les exagérations des imitateurs? Qu'importe que l'on admire dans le *Moïse* ce bras si vrai, ou que l'on veuille censurer cette barbe tourmentée, ces muscles de portefaix, ou le costume, qui n'est point historique? Il est inutile aussi de se rappeler que cette statue devait figurer au milieu de plusieurs autres, et à un point de vue tout différent de celui où elle se trouve : ce qui est certain, c'est qu'en observant ce que le grand artiste a imprimé de mélancolique et de vénérable sur le visage du grand législateur, cette majesté indéfinissable, on ne saurait lui rien trouver de comparable dans l'antiquité.

Bramante.

Une troisième carrière s'ouvrit pour lui, l'architecture. Déjà, dans le siècle précédent, nous avons cité avec éloge, parmi les restaurateurs du bon goût, Bramante Lazari d'Urbin, et mentionné les ouvrages qu'il exécuta en Lombardie. D'un esprit très-cultivé, il écrivait et improvisait des vers; honnête et droit, il aima ses rivaux, encouragea les jeunes talents, et soutint Raphaël dans ses premiers pas, qui toujours sont les plus pénibles, et décident souvent de l'avenir d'un artiste. Empruntant à l'architecture gothique l'indépendance, les constructions hardies et dégagées, la

savante disposition des voûtes; aux classiques la décoration régulière, qui accompagne la construction sans la dissimuler, ainsi que le choix éclairé des proportions, qui donne du relief aux édifices les plus simples, sa manière demeura caractéristique pour cette réunion de l'antique et du moderne. Appelé à Rome pour y travailler, les ruines de la villa d'Adrien et les anciens débris de la Campanie lui enseignèrent une sévérité de goût inconnue avant lui, et le firent renoncer à la timidité en même temps qu'à la sécheresse.

Le cardinal Caraffa le chargea d'élever une église à Naples, puis le cloître de la Paix à Rome. Cette dernière construction est légère, quoique incorrecte : en effet, pour atténuer ce que les entre-colonnements ont d'excessif, il a placé une colonne à faux sur les pilastres du second rang. On vante particulièrement à Rome le palais de la Chancellerie, et le petit temple à Saint-Pierre Montorio; comme à Todi la Consolation, croix grecque de quatre tribunes semi-circulaires, quoique, dans les chapiteaux et dans les ornements, il ait cherché la variété aux dépens de la correction. Serlio l'appelle « l'inventeur et le flambeau de la bonne et véritable architecture; » et, selon Michel-Ange, il fut « aussi vaillant que l'ait « jamais été aucun autre depuis les anciens. »

On lui fait honneur des ponts mobiles, suspendus, non attachés à la voûte, de même que d'avoir le premier fait porter à l'armature des voûtes l'empreinte des rosaces, qui, s'incorporant ainsi avec la construction, se trouvent toutes faites quand on enlève la charpente.

Il exécuta par l'ordre d'Alexandre VI la fontaine de Trastevere, celles de Saint-Pierre, et d'autres travaux; mais son talent grandit, quand Jules II l'appela pour réaliser ses magnifiques projets. Il eut d'abord à joindre les deux pavillons du Belvédère qui sont au fond du jardin pontifical au palais du Vatican, à travers une vallée étroite et inégale. Bramante la convertit en une cour, en déguisant la différence de niveau au moyen d'une ingénieuse combinaison de terrasses et d'escaliers; il l'entoura ensuite de deux ailes de galeries qui, se développant sur une longueur de mille pieds avec des pilastres doriques et ioniques à l'étage inférieur, corinthiens et composites au-dessus, lui donnèrent un aspect grandiose et théâtral. A une extrémité de la cour, qui a quatre cents pas de long, est la grande niche avec la galerie circulaire; à l'autre, un amphithéâtre en pierre, pour des jeux.

L'impatience de Jules II, qui voulait voir les édifices non pas se construire, mais s'élever tout d'une pièce, fut cause que Bramante pécha quelquefois par défaut de solidité. Ainsi, pour appuyer ensuite ce portique, on fut obligé de lui enlever ce qu'il avait de plus original; la cour elle-même a été coupée en deux pour y placer la bibliothèque. On vante surtout l'escalier en spirale soutenu par des colonnes d'ordres successifs, et facile à monter même à cheval.

Saint-Pierre. L'église de Saint-Pierre déploie aux regards l'histoire des arts, dont, malgré ses défauts, elle demeure le chef-d'œuvre. Construite à l'époque de Constantin, sur le modèle de Saint-Jean de Latran et de Saint-Paul, elle tint quelque chose des anciennes basiliques les plus somptueuses, précédée qu'elle est, à l'entrée, d'un quadruple atrium. Cinq nefs s'ouvraient à l'intérieur, où les colonnes de celles du milieu soutenaient seulement un architrave; toutes parties rajustées. Les murs de briques avaient de six à huit palmes d'épaisseur; le pavé était en marbres ronds et carrés, de grandeur et de teintes variées; les fenêtres, en vitraux de couleur à châssis de bronze. Il y avait plusieurs portes, dont la principale avait des battants en bronze enlevés à quelque temple.

Cette église fut modifiée par la suite : on y ajouta des autels, des monuments de forme et de destinations diverses, des oratoires, des sacristies, des chapelles, une bibliothèque, des monastères, des mausolées, différents de style selon les progrès de l'art; et cela depuis le temps où Proba y érigeait, au quatrième siècle, un petit temple à Probus Anicius, préfet du prétoire, son mari, jusqu'à Léon-Baptiste Alberti.

Il en fut de même quant aux peintures et aux mosaïques tant à l'intérieur que sur la façade, au sommet de laquelle s'élevait une croix de marbre, le Christ assis au pied, ayant la Vierge à sa droite, saint Pierre à sa gauche, plus bas Grégoire IX à genoux, et aux quatre côtés les quatre animaux symboliques..

Trois papes aux grandes idées se proposèrent de réédifier ce temple, et de le faire tel qu'il surpassât les monuments élevés alentour par les maîtres du monde. Nicolas V avait songé à convertir le Vatican en un magnifique palais, où tous les cardinaux auraient entouré le pape comme un conseil permanent. On y aurait trouvé tous les bureaux de la curie réunis, une vaste enceinte pour le conclave, un immense théâtre pour le couronnement, de somptueux appartements pour les princes. La colline, toute parse-

mée d'édifices, aurait communiqué avec la ville par de longs portiques garnis de boutiques; des jardins, des fontaines, des chapelles, des bibliothèques, auraient complété l'ensemble. La mort de ce pontife fit abandonner ce projet*, dont Nicolas Rossellini avait fourni la plan. Celui que L. B. Alberti avait conçu pour l'église n'est connu que par la description de Bonanni.

Lorsqu'il fut question de placer le mausolée qu'il préparait pour Jules II, Michel-Ange proposa de terminer la tribune projetée par Rossellini en tête de l'ancienne basilique du Vatican, et dit que cent mille écus pourraient y suffire : *Deux cent mille, s'il le faut,* répondit Jules II; et l'on commença à s'en occuper. Comme toute chose en enfante une autre, ce pontife, qui aimait tout ce qui était grand, sentit naître en lui le désir d'occuper dignement les artistes illustres dont il était entouré, en reconstruisant Saint-Pierre. Bramante l'emporta sur ses concurrents; mais ses dessins se sont trouvés perdus, à l'exception de celui que recueillit Raphaël, et que Serlio a placé dans son traité. Cette unité parfaite, l'harmonie gracieuse des lignes et des parties auraient fait paraître Saint-Pierre plus grand que la réalité, tandis qu'il produit aujourd'hui l'effet contraire. Il plaçait en avant un péristyle à trois rangs de colonnes en profondeur; l'intérieur aurait offert une croix latine se terminant en demi-cercle, d'où l'œil se serait porté vers la coupole, pour laquelle il se proposait d'élever, sur les voûtes gigantesques du temple de la Paix, la rotonde du Panthéon.

Le mérite de cette grande pensée appartient donc à Bramante, bien qu'elle n'ait pas été exécutée. Les travaux commencés, les inconvénients de la précipitation ne tardèrent pas à se révéler par des crevasses menaçantes; et les renforts que Michel-Ange dut 1506.
ajouter aux pilastres trop faibles altérèrent toute l'économie de l'édifice.

Après la mort de Jules II et de Bramante, quand Julien Sangallo, frère Joconde et Raphaël, à qui Léon X avait confié ce grand ouvrage, eurent aussi cessé de vivre, Antoine Picconi et Balthazar Péruzzi en furent chargés. Ce dernier, né à Volterre, d'un banni florentin 1481-1536.
qui le laissa enfant et pauvre, fut obligé de chercher à gagner sa vie en copiant des tableaux; puis, ayant acquis quelque aisance, il se mit à travailler de son chef. Un peintre l'emmena à Rome pour travailler avec lui au Vatican; mais, le pape étant mort, il fut congédié. Il se fit une réputation dans la peinture à fresque, et travailla

avec César de Sesto. Augustin Chigi de Sienne l'encouragea, et lui procura le repos nécessaire à l'étude. Il put ainsi perfectionner la peinture architectonique et la perspective pour les scènes théâtrales; il déploya surtout une grande habileté dans les fêtes données par Julien de Médicis, puis pour la *Calandra* du cardinal Bibiéna. Malheureux durant toute sa vie, il le fut encore en ce que tous ces ouvrages du moment se trouvèrent perdus. On peut toutefois s'en faire une idée par cette galerie de la Farnésina, dont l'illusion est si complète, que le Titien en prit les clairs-obscurs pour des reliefs (1). Ce petit palais si élégant, *non muré*, comme dit Vasari, *mais né véritablement*, est lui-même un ouvrage de Péruzzi.

Fait prisonnier lors du sac de Rome, il fut en butte aux plus mauvais traitements, et contraint de faire le portrait du connétable de Bourbon, tué pendant l'assaut. Parvenu à se sauver, il s'enfuit à Sienne; mais il fut repris, dévalisé, et y arriva nu. Il se mit à construire, à diriger les fortifications de la ville, et refusa son assistance à Clément VII pour assiéger Florence. Il se réconcilia cependant avec ce pontife, qui le chargea, comme aussi d'autres grands personnages, de nouveaux travaux dans Rome; il y éleva notamment le palais Massimi, son chef-d'œuvre, et mourut avant de l'avoir terminé. Il avait vécu pauvre, n'ayant qu'un traitement de deux cent cinquante écus, comme architecte de Saint-Pierre. Les gens riches chantaient ses louanges, mais sans lui venir en aide; et ils attendirent qu'il fût à son lit de mort pour lui prodiguer les offres de service.

Il dessina pour le Saint-Pétrone de Bologne deux plans et deux profils, l'un gothique, l'autre d'un genre nouveau, pour être adaptés à la construction antérieure; mais ils ne furent pas exécutés.

Sangallo avait conçu pour le Vatican un projet dans lequel il mettait à contribution tous les édifices de l'ancienne Rome, et qui aurait été interminable. Celui de Péruzzi nous a été conservé par Serlio : c'est une croix grecque terminée par quatre hémicycles surmontés de quatre clochers, entre lesquels se trouve la sacristie; dans chaque hémicycle s'ouvre une porte, ce qui fait qu'en entrant des quatre points cardinaux l'œil se serait porté sur l'autel, placé au centre et sous la coupole. Ce dessin est beau et harmonieux; mais

(1) Ce genre était alors en usage : on traçait les contours sur l'enduit; puis on les ombrait avec de l'argile, du charbon et de la poussière de travertin, ce qui leur donnait l'aspect du bas-relief.

il y aurait fallu plus de hardiesse et de vivacité que n'en avait Péruzzi, à qui il convenait mieux de disposer de petits palais et des façades élégantes.

Sur ces entrefaites, Paul III, étant monté sur le trône pontifical, donna ordre de continuer la construction de Saint-Pierre; et en 1546 il en confia la direction à Michel-Ange, qui y consacra à peu près les dix-sept dernières années de sa vie.

L'architecture n'était pas pour lui une étude nouvelle; il avait, à l'âge de quarante ans, dessiné la sacristie de Saint-Laurent à Florence, chapelle sépulcrale des Médicis, majestueuse dans ses grandes masses, mais avec maintes licences, et offrant de la maigreur. Il avait aussi fourni le plan de la bibliothèque Laurentienne, où il s'était trouvé gêné par trop de convenances à ménager. A Rome il couronna le palais Farnèse, dessiné par Sangallo, de la plus belle corniche qui existe, après celle du Cronaca à Florence. Pie IV l'ayant chargé d'élever une église sur les thermes de Dioclétien, il sut tirer parti des anciens murs avec un respect que ne surent pas garder envers ses constructions les architectes qui, par la suite, eurent à travailler à cette église. Il répara aussi le Capitole, en ornant le cordon d'un balustre composé de morceaux antiques, et en élevant la statue équestre de Marc-Aurèle sur l'esplanade, où il fit les deux ailes du palais; il commença le palais du Sénateur, qui fut ensuite édifié par Jacques della Porta et par Rainaldi, avec des modifications malheureuses. Il y inventa le chapiteau ionique avec la volute en dehors, par suite de ce désir d'originalité qui le rendit incorrect dans les détails, et trop facile à innover dans la disposition et dans les ornements. Ainsi l'on voit dans la porte Pia ce mélange bâtard de classique et de nouveau, dont l'imitation a produit tant de bizarreries. Il est de fait qu'il ressuscita le style colossal et les principes d'un ordre unique, dans la totalité de l'édifice. Mais comme le mode antique n'était plus en rapport avec les besoins et les idées, il se réduisait à une convention : il n'est donc pas étonnant que l'on recherchât d'autres genres de beau conventionnel, et qu'il en naquît le baroque dans les arts, comme les jeux de mots (concetti) dans la poésie.

A soixante-deux ans, quand chez les autres la vie ne fait plus que végéter et l'esprit se repaître de souvenirs, il entreprit de couvrir Saint-Pierre. Son âge et plus encore son caractère ne lui permettaient pas de songer, comme les autres, à se perpétuer dans son

emploi en éternisant le travail. Il refusa le traitement de 600 sequins; et tandis que le modèle très-compliqué de Sangallo avait coûté 5184 écus romains, il termina le sien en quinze jours, avec une dépense de 25 écus, en supprimant les détails dispendieux, et en augmentant par là la majesté, la grandeur de l'ensemble, ainsi que la facilité d'exécution. Il donna la préférence à la croix grecque, de style corinthien au dedans et au dehors, avec un seul ordre, et en la ramenant le plus possible à l'unité.

Le pape l'autorisa à changer ce qu'il voudrait, mais sans altérer en rien le plan. Triomphant donc des cabales, et réduisant par le mépris la médisance à se taire, il poussa également toutes les parties de l'édifice. La coupole devait en être la partie principale, et la vue s'y porter des quatre bras de la croix; de même que le stylobate grandiose sur lequel il exhaussa tout l'édifice indique ce qu'aurait été la façade, si elle n'eût été gâtée par ceux qui vinrent après lui.

1566. 15 février. Michel-Ange mourut à quatre-vingt-dix ans, en laissant *son âme dans les mains de Dieu, son corps à la terre, et son avoir à ses plus proches parents.* Ce fut certainement un des caractères les plus nobles et les plus élevés. Harcelé par les intrigues de ses rivaux, il se contentait de répondre : *Combattre avec des médiocrités, c'est ne vaincre rien.* Quoiqu'il eût de grandes obligations aux Médicis, il n'en détesta pas moins leur domination, et défendit Florence, assiégée dans leur intérêt; mais il partit pour Venise avant qu'elle eût succombé, ce dont on lui fait un reproche. Revenu ensuite, et pardonné par Clément VII, il exécuta, il est vrai, de nouveaux travaux pour ceux qui avaient asservi sa patrie; mais il écrivit ces mots sur la statue de la Nuit : « Il est bon qu'elle « dorme, pour ne pas voir les maux et l'opprobre (1). »

Un profond sentiment moral et religieux se révèle dans ses lettres. Très-austère dans sa conduite, frugal, ne s'occupant en rien

(1) *Grato m' è 'l sonno e più l'esser di sasso*
Mentre che il danno e la vergogna dura;
Non veder, non sentir m' è gran ventura;
Però non mi destar, deh parla basso.
Dormir m'est doux, et plus d'être de pierre, hélas!
Tant que règne le mal et que la honte dure :
N'entendre ni ne voir m'est heureuse aventure.
Ne m'éveille donc pas, de grâce, et parle bas.

de ses aises, il était par suite inaccessible à la corruption. Il aimait ceux qui l'entouraient, et la mort d'un serviteur fidèle le désola comme s'il eût perdu un fils (1). Il aima Victoire Colonne d'un amour chaste et poétique, mais profond ; et il éprouva, lorsqu'elle mourut, toute la poésie de la douleur (2).

La conviction qu'il avait de son mérite dut paraître de l'arrogance, et pourtant il était pris par intervalle d'une défiance profonde de lui-même ; il dessinait alors des sujets de la Divine Comédie, implorait la miséricorde éternelle (3), et se croyait insuffisant

(1) Il écrivait ainsi à Vasari : « Mon cher messire George, je suis peu en état d'écrire ; je vous adresserai cependant quelques mots en réponse à votre lettre. Vous savez qu'Urbin est mort, ce en quoi Dieu m'a fait une très-grande grâce, mais à mon grave dommage et à ma douleur infinie. La grâce a été que, lorsqu'il me rendait la vie douce en vivant lui-même, il m'a enseigné par sa mort à ne pas mourir avec regret, mais avec désir de la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans, et je l'ai trouvé très-rare et fidèle. Aujourd'hui qu'après l'avoir rendu riche, j'espérais avoir en lui un appui et un repos pour ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir dans le paradis. Dieu m'en a fait voir le présage dans la très-heureuse mort qu'il a faite ; car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde pervers avec tant d'angoisses. Il est certain que la plus grande partie de moi-même s'en est allée avec lui ; il ne me reste qu'une désolation infinie, et je me recommande à vous. »

(2) « Il lui portait tant d'amour, que je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il regrettait seulement une chose, savoir : lorsqu'il alla lui dire adieu à son lit de mort, de ne pas lui avoir aussi bien donné sur le front ou sur la joue le baiser qu'il déposa sur sa main. » CONDIVI, *Vie de Michel-Ange*.

(3) Il adressa ce sonnet à Vasari :

Giunto è già il corso della vita mia
Con tempestoso mar, per fragil barca,
Al comun porto, ov' a render si varca
Conto e ragion d'ogni opra trista e pia.

Déjà ma vie atteint, à la fin de son cours,
Sur un fragile esquif, par une mer houleuse,
Le port où, de toute œuvre honorable ou honteuse,
Nous venons rendre compte et raison sans détours.

Onde l'affettuosa fantasia
Che l'arte mi fece idolo e monarca,
Conosco or ben quant 'era d'error carca,
E quel che a mal suo grado ognun desia.

Or, je vois maintenant combien d'erreur fut pleine
Cette douce pensée, illusion trop vaine
Qui dans l'art me montra mon idole et mon roi,
Et ce bien qu'on poursuit du désir malgré soi.

au triomphe de l'art, quand la gloire lui prodiguait ses plus brillants lauriers et lui assurait, l'admiration de la postérité.

Il n'est pas étonnant que, chargé d'exécuter des travaux si splendides, uniques même au monde, qui embrassaient tous les arts du dessin et devaient survivre à tout ce qu'il y avait eu de plus célèbre, son siècle l'ait admiré comme un *ange divin*, et ait vu en lui *plus qu'un mortel*. Si l'on y joint la vigueur d'un génie qui entraînait dans son tourbillon tout ce qui l'entourait, la noblesse d'un caractère pur et patriotique, la hardiesse à émettre des préceptes et à prononcer des sentences, la production de modèles exposés dans chacun des arts et dans les deux villes alors les capitales du beau savoir, on comprendra comment il excita un enthousiasme si général. Puis le sentiment qu'il avait éveillé fut en outre alimenté par les écrivains, florentins pour la plupart, qui consacrèrent leur plume aux arts, et par les artistes qui, venant après lui, voulurent étayer leur gloire naissante du nom vénéré de leur maître.

Mais il reconnaissait lui-même qu'il était au bord du précipice; et, en songeant aux imitateurs, il disait de la chapelle Sixtine : *Oh! combien cet ouvrage que j'ai fait là n'en doit-il pas alourdir!* L'imitation du mal, comme dit Guicciardini sur un autre propos, dépasse toujours le modèle; tandis qu'au contraire l'imitation du bien reste toujours au-dessous. En effet, une foule nombreuse d'artistes se mirent à l'œuvre à la suite des deux grands hommes que nous avons nommés, les uns s'attachant à la touche délicate de Raphaël, les autres au faire grandiose de Michel-Ange, mais fort peu se hasardant à suivre leur propre inspiration.

Nous avons déjà cité quelques élèves de Raphaël. Frère Barthé-

Gli amorosi pensier già vani e lieti
Che fien or, s'a due morti m'avvicino?
D'una so certo, e l'altra mi minaccia.

De mes rêves chéris déjà l'éclat s'efface.
Que seront-ils bientôt, si m'attendent deux morts?
D'une je suis certain, et l'autre me menace.

Nè pinger, nè scolpir fia più che quieti
L'anima volta a quell'amor divino
Ch'aperse a prender noi in croce le braccia.

Peindre ou sculpter n'ont plus à calmer les transports
De mon âme, invoquant l'amour divin et tendre
Dont, sur la croix, les bras s'ouvrirent pour nous prendre.

lemy se fait remarquer par le charme suave de ses figures : s'il en fut redevable à l'amitié de Raphaël, il le dut plus encore à un sentiment intime de piété qui le préserva de prostituer jamais son pinceau à ces pages voluptueuses, alors si recherchées ; et il mérita une place dans la tribune de Florence. Comme ses rivaux le proclamaient inhabile aux grandes proportions et sans connaissance de l'anatomie, il répondit victorieusement aux railleurs en produisant le Saint Marc et le Saint Sébastien.

Le graveur Baldini, sectateur de Savonarole, artiste qui, s'il ne brilla pas au premier rang, fut toujours châtié, resta fidèle à l'art chrétien ; comme aussi Jean-Antoine Sogliani, qui excellait à exprimer l'amour de la vertu dans le visage des saints, et l'habitude du vice dans celle des pervers ; Laurent de Credi, pur, naïf, plein d'une douce mélancolie ; Rodolphe Ghirlandaio, élève de frère Barthélemy, dont la *Vierge* dans Saint-Pierre de Pistoie, et les deux *Miracles de saint Zanobi* à la galerie ducale, respirent la piété. Cet artiste eut pour ami intime un peintre appelé Michel, qui travailla avec lui dans plusieurs églises de Florence, et fut, par ce motif, surnommé de Rodolphe.

Cette ville pouvait alors se glorifier de peintres remarquables. Pierre de Côme, admirateur extravagant de la nature, ne permettait pas à l'homme de la corriger : il s'emportait quand on émondait les arbres de son verger, ou qu'on y arrachait les mauvaises herbes. Il n'avait point d'heures fixes pour ses repas, se plaisait à errer dans des endroits isolés, et à contempler les figures dessinées par les nuages, ou même par les crachats des malades. Cette contemplation de la nature le fit exceller dans l'imitation, dans la perspective, et dans le clair-obscur ; mais elle le laissa pauvre de sentiment.

Mariotto Albertinelli, ami de frère Barthélemy et adversaire de Savonarole, attendu qu'il était attaché aux Médicis, n'apporta pas de choix dans ses types, et mourut par excès d'intempérance.

André del Sarto étudia les ouvrages de frère Barthélemy, et conserva sa manière dans ses Vierges et dans ses saintes Familles ; son chef-d'œuvre à l'huile est la *Vierge de Saint-François*, que l'on voit dans la tribune de Florence, comme la *Vierge au Sac* est la plus parfaite de ses fresques. Quoiqu'on l'ait surnommé *André sans erreurs*, il ne posséda pas la poésie des grandes conceptions et des groupes vigoureux. L'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, qu'il fut

André del Sarto.

chargé d'exécuter dans le *Scalzo*, est d'un dessin pur et facile : la disposition des figures en est simple; il y a de l'assurance dans les attitudes, et les anges, les enfants sont charmants. Il entreprit ensuite l'*Histoire de saint Philippe Benizzi*, dans la cour de l'Annonciade; mais, bien que toujours souriant et gracieux, il s'y laisse aller à la monotonie et à une facilité négligente. Appelé à la cour de France par François Ier, il y exécuta quelques ouvrages; puis il revint en Italie, avec de l'argent que lui avait remis le roi pour acheter des tableaux; mais il en disposa, entraîné qu'il fut par sa passion pour Lucrèce del Fede; et la honte qu'il éprouva de cette bassesse dont il avait conscience le fit vivre caché. Il eut à souffrir des derniers désastres de sa patrie, et finit par mourir à l'âge de quarante-deux ans, abandonné même par Lucrèce. Lorsque, pendant le siége de 1529, on démolissait les faubourgs de Florence, les soldats n'osèrent porter le marteau sur une muraille de Saint-Salvi, où André avait peint la Cène de Notre-Seigneur.

Il eut pour amis et pour collaborateurs Franciabigio et Puligo; mais Jacques Carducci, dit le Pontormo, fut le seul, parmi ses élèves, qui montra de la grandeur. Après avoir vu les gravures d'Albert Durer, il se consacra à ce genre, puis il adopta la manière de Michel-Ange. En variant ainsi continuellement, il ne conserva point de caractère propre; mais il imitait, à s'y méprendre, celui des autres. Il eut pour élève le Bronzino, dont les visages sont gracieux, et dont les compositions ont du charme, mais dont la peinture a peu de relief, et déplaît par une couleur jaunâtre.

Luc Signorelli commença par suivre les traditions de l'Ombrie; puis il voulut rivaliser avec ses contemporains en s'essayant dans des genres différents, et se prit de passion pour l'anatomie, comme on peut le voir dans son beau *Jugement dernier*, à Orviéto.

Daniel Ricciarelli, de Volterre, se montre excellent dans sa *Déposition de croix à la Trinité-des-Monts*, l'un des trois meilleurs tableaux de Rome, et dans le *Massacre des Innocents*, à Florence.

Thaddée Zuccaro, et plus encore son frère Frédéric, travaillèrent sur les traces de Raphaël dans le palais Farnèse à Rome et à Caprarola, puis à l'Escurial. Mais l'art devait être bien déchu, si de pareilles mains étaient appelées à recueillir l'héritage de ceux qui les avaient précédés.

On rapporte que Michel-Ange, voulant rivaliser avec Raphaël, qu'il entendait vanter pour la convenance de l'invention et pour

l'harmonie du coloris, fit des dessins qu'il donnait ensuite à peindre à Sébastien del Piombo, imitateur de Giorgione, et artiste d'un fini soigné. De cette manière naquit la *Résurrection de Lazare,* qui fait pendant à la *Transfiguration*. Sébastien en conçut de l'orgueil, et crut pouvoir marcher l'égal de Michel-Ange et de Raphaël. Mais lorsqu'il fut chargé d'accompagner le Titien dans la visite des peintures du Vatican, à la vue des restaurations faites dans les chambres après les dégâts du sac, le Titien s'écria : *Quel est le présomptueux ignorant qui s'est avisé de gâter ces figures?* C'était Sébastien. 1485-1517.

Parmi les peintres qui se firent remarquer après Michel-Ange, nous citerons le Florentin Granacci; Baptiste Franco, émule de Jean d'Udine, qui se distingua aussi dans la peinture des porcelaines de Castel-Durante; Bernardin Poccetti, d'une touche vigoureuse dans les fresques. Le *Miracle du noyé,* dans le cloître de l'Annonciade, prouve qu'il aurait pu égaler les grands maîtres, si à la verve il avait su joindre la patience.

Une autre école était fondée par Léonard, né à Vinci, dans le val d'Arno, élève de Verocchio, peintre, sculpteur, poëte, musicien, géomètre, architecte, et penseur plus profond, plus grand homme que son siècle ne le connut. Louis le More, « qui se plaisait beaucoup au son de la lyre, » l'appela à Milan « pour qu'il en jouât; et Léonard s'en vint avec cet instrument, qu'il avait fabriqué de sa main, en argent pour la plus grande partie, chose bizarre et neuve. » S'étant fait connaître à cette cour comme bien autre chose que musicien, il se vit employé à des travaux de mécanique et d'hydrostatique; mais « il semblait qu'il tremblât chaque fois qu'il se mettait à peindre : c'est pourquoi il ne menait jamais à fin ce qu'il commençait, considérant la grandeur de l'art, tellement qu'il apercevait des erreurs dans les choses qui paraissaient à d'autres des miracles (1). » Il travailla seize ans au modèle d'une statue équestre de François Sforza; mais quand les Gascons passèrent les Alpes avec Louis XII, ils s'en firent un but pour leurs flèches. Il employa un temps considérable à peindre la *Cène* dans le réfectoire des Grazie à Milan. Écartant de ses personnages les symboles que la tradition appliquait aux apôtres, et les indices matériels de la divinité, de la sainteté, il voulait que 1452-1519. Léonard de Vinci.

(1) Lomazzo.

chacun fût reconnaissable à son air, et à l'expression des sentiments qu'avaient fait naître en lui les paroles solennelles du Rédempteur. Il représenta donc l'échelle ascendante de la beauté dans la forme, en s'en servant comme de manifestation visible de l'intelligence et du sentiment. Ce chef-d'œuvre, mal situé et peint à l'huile sur la muraille, a beaucoup souffert de ces circonstances.

Après la chute de Louis le More, Léonard revint à Florence, où il resta quatre ans à travailler au fameux portrait de madame Lise, qui fut acheté quatre mille écus par François I[er]. Il y prépara aussi le carton de la bataille d'Anghiari, qu'il devait peindre à Florence en concurrence avec Michel-Ange. Mais, au milieu d'une émeute populaire, ses envieux ou ses admirateurs (car souvent ils arrivent au même résultat par des voies différentes) le mirent en pièces, en se disputant à qui l'emporterait.

Il avait alors cinquante-deux ans; et comme il était extrêmement difficile à satisfaire, il dut renoncer à tenir tête à Michel-Ange et autres, qui terminaient leurs ouvrages avec une extrême rapidité. Il accepta donc volontiers l'invitation du roi de France, qui l'appelait à sa cour. Il s'y transporta en effet, mais sans y exécuter, que nous sachions, aucun ouvrage. Il aurait pu former le goût de cette nation, non en lui faisant imiter les grands artistes italiens, mais en lui enseignant comment ils avaient fait; en évitant de l'éblouir par l'enthousiasme, et en secondant plutôt la qualité qui domine chez elle, c'est-à-dire l'intelligence.

Léonard de Vinci prouva qu'on pouvait être grand artiste en conservant un caractère pur et ferme. Il était généreux avec ses élèves, qu'il secourait. Il achetait des oiseaux, pour avoir le plaisir de leur donner la liberté. Si l'on n'était pas content de ses tableaux, il faisait remise du prix convenu. C'était pour lui un plaisir de surprendre ses amis par des inventions bizarres : tantôt il répandait dans l'air des odeurs parfumées, tantôt des exhalaisons fétides; il lui arrivait d'emporter dans sa poche un long boyau qu'il remplissait d'air avec un soufflet, de manière à envelopper les assistants, au moment où ils s'y attendaient le moins, dans les spirales qu'il avait ménagées; ou bien encore il donnait soudain la volée à des oiseaux mécaniques. C'étaient les amusements d'un esprit qui se sentait le besoin de créer.

Il a beaucoup écrit, mais sans laisser aucun ouvrage complet. Ceux qu'on a imprimés sous son nom sont des extraits ou des

fragments rassemblés; mais ses manuscrits, attestent par la variété des matières, un esprit des plus élevés. Son *Traité de la peinture* est un des premiers où les principes de l'art aient été discutés (1). Il posa avant Bacon le principe de l'expérience et de l'observation. *La mécanique*, disait-il, *est le paradis des sciences mathématiques, parce que l'on atteint par elle le fruit des sciences mathématiques.* Il fit en conséquence beaucoup de machines, toujours à l'usage des arts et des besoins domestiques, et il y appliqua la géométrie. Il connut la théorie des forces appliquées obliquement au bras du levier, et la résistance des poutres. Le premier parmi les modernes, il s'occupa du centre de gravité des solides, et de son influence sur les corps tant en repos qu'en mouvement. Il introduisit le calcul des frottements à l'aide de méthodes ingénieuses, perfectionnées depuis par Amontons. Il considéra comme impossible le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle; il inventa un dynamomètre, et appliqua à un grand nombre de cas le principe des vitesses éventuelles.

En calculant la chute des corps, il conçoit qu'elle procède par un mouvement composé, à cause de la rotation de la terre. Il sait que, dans la descente par plans inclinés d'égale hauteur, le temps est en proportion des longueurs; qu'un corps descend par l'arc d'un cercle plus tôt que par la corde; et qu'en tombant par un plan incliné, il remonte avec autant de vélocité que s'il était tombé perpendiculairement d'une hauteur égale. Il répète souvent que les corps pèsent dans la direction de leur mouvement, et que le poids (nous dirions aujourd'hui la force) s'accroît en raison de la vitesse. Il écrit sur les fortifications, soutient avant Copernic le mouvement de la terre, et pose le premier, dans l'hydrostatique, les bases de la théorie des eaux et des courants. C'est à lui qu'est due la pensée de canaliser l'Arno, de Pise à Florence, travail exécuté deux siècles après lui par Vincent Viviani (2). Il enseigna à construire les levées, ou du moins il en donna une description exacte et en développa la théorie. Il devança d'un siècle Castelli en ce qui

(1) *Léonard de Vinci*, vie écrite par le C. DE GALLENBERG. Leipsig, 1834. LIBRI, *Histoire des sciences mathématiques*, § III, 30.
GIUSEPPE BOSSI. Son ouvrage sur le *Cénacle* est de l'art pur.

(2) Mais il ne put travailler, comme on le dit, au canal de la Martisana à Milan, qui était alors terminé; ni inventer les bassins (*conche*), qui étaient en usage bien avant lui. *Voy.* le livre XIII, ch. 1er du présent ouvrage.

concerne le mouvement des eaux. En optique, il décrit la chambre obscure avant Porta; il donne avant Maurolico l'explication du spectre solaire traversant un trou anguleux; il enseigne la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les mouvements de l'arc-en-ciel, les effets de l'impression visuelle, et autres phénomènes de l'œil inconnus à Vittelion.

Quant à la géologie, il sait que la mer doit avoir recouvert les terrains où se trouvent des dépôts de coquilles; et non-seulement il explique les stratifications de ces dépôts par voie de sédiments, mais il semble même faire allusion aux soulèvements du continent. Il rend compte de l'obscurité de la lune dans sa partie non éclairée, par la réflexion de la terre, comme Mestlin le proclama longtemps après. Il comprit que l'air propre à la respiration devait alimenter la flamme (1). Il attribue à la chaleur du soleil ce fait, que les eaux sous l'équateur sont plus élevées qu'aux pôles, afin de « rétablir la sphéricité parfaite : » c'était une erreur; mais elle indique qu'il connaissait l'inégalité des axes.

Quant aux travaux de l'intelligence, il conseille d'acquérir le plus de connaissances que l'on peut, sauf à élaguer ensuite celles qui sont fausses et inutiles, pour s'en tenir aux notions justes. L'expérience est l'interprète de la nature, et jamais elle ne se trompe, mais bien notre jugement, lorsqu'il en attend des effets qu'elle n'offre pas. Il faut donc la consulter, en varier les modes, jusqu'à ce qu'on puisse en tirer des conséquences générales. Les sciences auxquelles on ne peut appliquer quelques parties des mathématiques manquent de certitude. Ceux qui ne consultent pas les faits, mais les auteurs, ne sont pas fils de la nature, mais ses petits-fils; car elle seule est l'institutrice des génies véritables. Bien qu'elle commence par le raisonnement et finisse par l'expérience, nous devons suivre une route opposée, citer d'abord l'expérience, puis démontrer pourquoi les corps sont contraints d'opérer de telle ou telle manière.

Nous devons donc ranger Léonard de Vinci au nombre des restaurateurs de la science et de la philosophie, en regrettant que des occupations trop variées l'aient empêché d'amener à terme ou de publier tant d'inventions capitales.

En ce qui concerne la peinture, on ne saurait le classer d'aucune

(1) Il observa aussi que si la mèche d'une lampe était trouée la couleur de la lumière serait uniforme (MONTUCLA, III, 564). Il aurait donc aussi devancé Argand, au moins dans la théorie.

école; mais, créateur d'une théorie précise d'anatomie, d'un sentiment raisonné des lois des contours, il saisit avec bonheur l'aspect général ainsi que les détails; il l'emporte sur ses contemporains pour le fini du dessin, la fermeté des lignes et des formes : aussi son exemple et ses préceptes contribuèrent-ils à former l'école milanaise. Fondée par l'ancien peintre Vincent Foppa, cette école produisit de bons maîtres, comme Civerchio, les deux Bernardini de Triviglio, Zenale et Buttinoni, qui purent profiter des exemples de Bramante. Barthélemy Suardi, qui suivait les traces de ce dernier, et surnommé en conséquence le Bramantino, excella dans la perspective, et travailla aussi à Rome; enfin le Borgognone les surpassa tous; mais on ne sait rien de ce peintre, sinon qu'une dévotion chaste respire dans les peintures assez nombreuses qui lui ont survécu. École milanaise.

L'académie de dessin créée par Louis le More, et dirigée par Léonard de Vinci, fut une pépinière de bons artistes, tels que François Melzi, André Salvi, dont Léonard faisait un cas particulier; Jean-Antoine Beltraflo; enfin, pour ne pas en citer d'autres, César de Sesto et Luino. Privés du bonheur d'avoir des historiens comme les artistes toscans, ils restèrent presque ignorés de ceux qui ne purent voir leurs ouvrages dans leur patrie. Mais les fresques de 1481-1528.
Bernardin Luino, très-nombreuses en Lombardie et surtout à Saronno, sont comptées parmi les meilleures, et les étrangers attribuent souvent ses ouvrages à Léonard. Le *Crucifiement*, à Lugano, est un véritable poëme, offrant une infinité de personnages, dont les attitudes, les costumes, les sentiments sont tous variés, tous vrais; dont les têtes se détachent du fond avec cette magie de regards enseignée aux Milanais par Léonard, et dont l'effet est si saisissant, que les personnages semblent attendre de vous une réponse. Les nombreuses Vierges de Luino n'ont pas l'élégance qu'on remarque chez les plus grands maîtres; mais elles sont toujours empreintes d'une suavité pudique. Il paraît cependant qu'il n'avait rien vu de ses illustres contemporains, et que, du reste, il fut toujours très-faiblement rétribué.

César de Sesto aida dans ses travaux Raphaël, qui, suivant une tradition, lui avait dit un jour : *Je ne comprends pas comment, étant aussi amis que nous le sommes, nous avons si peu d'égards l'un pour l'autre*. On a peine à détacher ses yeux des toiles où il a voulu être grand. Bernazzano, excellent paysa-

giste, avec qui il était intimement lié, travaillait souvent à ses fonds.

Lorsque Antoine Salaino découvrit son tableau de la sacristie de Saint-Celse, tiré d'un carton de Léonard, tout Milan vint en foule pour l'admirer.

1484-1550 Gaudence Ferrario de Valdugia, que Lamazzo compte parmi les sept plus grands artistes, formé à Verceil dans l'atelier de Jérôme Giovenone, puis collaborateur de Raphaël et grand admirateur de Léonard de Vinci, conserva toujours quelque chose de l'ancienne école : cependant il acquit de la grandeur dans l'invention, de la nouveauté dans le choix des attitudes, plus de vivacité de coloris que les autres peintres milanais, et il s'attacha particulièrement à donner de l'expression aux visages. Sur ces traces marchèrent, entre autres, André Solari, d'un pinceau soigné et bon coloriste; et Bernardin Lanini de Verceil, inférieur à Solari dans le dessin et dans le clair-obscur, mais bon compositeur et en grand, comme on peut le voir dans sa *Sainte Catherine*, à Saint-Nazaire.

Une élite de sculpteurs, ornementistes surtout, formait à ces peintres un honorable cortége; et Vasari, si partial pour les Florentins, avoue qu'on est étonné en voyant les ouvrages de Bambaia, de Solaro, d'Agrati, de Gaudence, de César de Sesto, de Marc d'Oggiono, de Luino, « qui feraient beaucoup s'ils avaient autant d'objets d'études qu'il y en a à Rome. Il est donc heureux que Léon Léoni ait porté là tant d'ouvrages antiques et de modèles. »

Léon Léoni d'Arezzo était sculpteur et fondeur; il travailla en Flandre, et fit à Milan le mausolée du Medeghino, fondu d'après un dessin de Michel-Ange, tant soit peu maniéré. Il y construisit aussi pour lui-même un palais, dont la façade est soutenue par de grandes cariatides (les *omenoni*); il l'avait rempli de plâtres et de modèles classiques.

Plusieurs maîtres maçons et tailleurs de pierre, venus principalement des lacs de Côme et de Lugano, devinrent des sculpteurs et des architectes de premier ordre; et les cathédrales de la Lombardie sont embellies de morceaux dont les auteurs sont à peine connus, ou même entièrement ignorés. Ainsi nous citerons les ouvrages de la cathédrale de Côme dus surtout aux frères Rodari de Marogia, et qui sont exécutés avec une élégance enchanteresse; et

ceux de la demi-cathédrale de Lugano, que nous sommes tentés d'attribuer à Pédoni, qui était de cette ville (1).

Bambaia et Christophe Solaro, dit le Bossu, acquirent une plus grande réputation. Le premier mettait partout des arabesques, des fleurs, des broderies, ne fût-ce qu'au bord des vêtements, et traitait avec une extrême finesse les cheveux, les barbes, les draperies. Dans la *Présentation*, qui orne la cathédrale de Milan, il voulut essayer de rendre la perspective, chose extrêmement difficile pour le ciseau, en disposant en raccourci un escalier au sommet duquel est Siméon, tandis que Marie est au bas : bien que l'art y soit merveilleux, il n'est pas à imiter. Bambaia est aussi l'auteur du tombeau de Caracciolo, dans le même temple, et du tombeau plus célèbre encore de Gaston de Foix. Le changement de domination empêcha qu'il ne fût fini, et ce qui reste de ses morceaux dispersés semble être exécuté en cire.

Solaro a laissé de très-beaux ouvrages dans la cathédrale de Milan et dans la Chartreuse de Pavie. Lorsque Michel-Ange découvrit sa *Déposition de croix* au Vatican, quelques-uns, dit-on, l'attribuèrent à Solaro, ce qui fit que le grand artiste florentin y inscrivit son nom. Deux des statues de Solaro représentant Louis le More et Béatrice, l'ouvrage le plus fini qu'il soit possible de voir, furent transportées des Grazie à la Chartreuse, près du monument de Galéas.

La façade de Saint-Paul offre encore d'autres travaux d'une grande beauté, par Lombardi. On admire à Saint-Celse les sculptures d'Annibal Fontana, et plus encore celles de François Brambilla, qui travailla dans la cathédrale avec André Biffi, Fusina, Bambaia et Solaro, surtout à la chapelle de l'Arbre. Il fondit les cariatides de la chaire, travail exquis, bien que tourmenté de petits détails. Ambroise de Fossano, qui dessina la façade de la Chartreuse de Pavie, mania aussi le pinceau.

On nous pardonnera, en qualité de Lombard, de nous arrêter sur une école généralement négligée : nous nommerons donc encore Lomazzo, bon peintre aussi, qui, devenu aveugle à trente ans, cher- 1571.
cha à se consoler de sa disgrâce en dictant les préceptes de son art (2). Il enseigna toutes ces convenances et ces choses de conven-

(1) Voy. *Storia della città e diocesi di Como*, par C. Cantu, liv. VII.

(2) *Trattato dell' arte della pittura*, *di* Giov. Paolo Lomazzo, peintre

tion qui ne feront jamais un peintre, mais qui aident les talents médiocres à éviter des erreurs, sinon à produire des beautés. Plein de théories abstruses, de circonlocutions, de jargon astrologique, il fatigue le lecteur en se perdant parmi les étoiles, pour parler d'un art qui s'adresse aux sens : cependant il peut, si on le médite, suggérer aux jeunes artistes des idées saines et larges. Ainsi, il ne veut pas que l'élève s'obstine sur un modèle, mais qu'il s'en forme dans l'esprit une idée générale, et qu'il étudie ensuite les détails sur la nature.

Lomazzo est encore important à connaître pour l'histoire des arts, en ce qu'il appuie ses préceptes d'exemples, même lombards, ignorés ailleurs, et que, dans ses jugements, il va plus au fond des choses que Vasari. Il avait réuni quatre mille tableaux. Il s'entretient longuement sur Bramantino, peintre et architecte milanais (1); et il dit posséder un traité de perspective de Bernard Zenalé et un autre de Vincent Foppa, tous deux Milanais, traités dans lesquels Albert Durer et Daniel Barbaro avaient été devancés.

Léonard de Vinci n'ayant pas laissé d'ouvrages remarquables dans sa patrie, y exerça peu d'influence ; mais bientôt à l'ancienne école florentine en succéda une autre en Toscane, que nous ne dirons pas meilleure, et qui parut ne s'occuper d'autre chose que du dessin.

Imitateurs de Michel-Ange.

Les peintres n'étaient plus inspirés par le sentiment ou par la dévotion, mais par les commandes des Médicis, qui acquirent ainsi le titre de Mécènes : celui de protecteurs éclairés eût été plus désirable. Ils traitaient de préférence les sujets mythologiques ou même adulateurs. Le profane Paul Jove choisissait ceux de la villa du Poggio à Caiano, et en indiquait la disposition. Ce fut sous ces influences que s'accrut le nombre des émules et des imitateurs de Michel-Ange, qui proclamaient le grand style, et accusaient de sécheresse, de pauvreté, de maigreur, ceux qui faisaient autrement qu'eux. C'est par eux que fut rabaissé, plus qu'il ne méritait peut-être, Baccio Bandinelli, inventeur incorrect, mais vigoureux. Son groupe d'*Hercule et Cacus* ne nous paraît point inférieur aux autres ouvrages contemporains, quoi qu'en dise la rivalité haineuse de Benvenuto Cellini, qui trouve ces « figures mal

milanais, divisé en sept livres, contenant toute la théorie et la pratique de cet art. Milan, Pontio, 1584. *Idea del tempio della pittura*, 1590.

(1) Livre VI, ch. 21.

faites et toutes rapetacées, » et ajoute que « on y suspendit plus de mille sonnets pour conspuer cette œuvre misérable. »

Il est juste de citer comme un sculpteur habile Benoît de Rovezzano, qui fit le Saint Jean-Baptiste dans la cathédrale de Florence, et le monument de Saint Jean-Gualbert, détruit lors du sac de 1530. On doit à François Bastini, élève de Léonard, les statues en bronze qui sont sur le Baptistère, où travailla aussi André Contucci de Sansovino, sculpteur, fondeur, architecte, qui a laissé des ouvrages à Gênes, à Rome dans l'église du Peuple, en Portugal, et dont l'extérieur de la *Sainte-Case de Lorette* est un des principaux ouvrages.

Plusieurs artistes de Fiésole continuaient à suivre les errements de Ferruccio. Le monument des Doria à Gênes est du frère Montorsoli, qui avait travaillé avec Michel-Ange, de même que le tombeau de Sannazar au mont Pausilippe, et la fontaine de Messine. Les portes de Saint-Pétrone à Bologne font foi du mérite de Tribolo, qui sut éviter les exagérations à la mode.

Vincent Danti, de Pérouse, sculpteur très-fini en même temps que fondeur, a laissé sur son art de très-bons aperçus; mais il n'évita pas dans la pratique l'allure des imitateurs de Michel-Ange.

On a dit que Raphaël avait vécu trop peu pour les arts, et Buonarroti trop longtemps : en effet, l'adoration dont le dernier devint l'objet fut cause que l'on ne chercha plus dans la sculpture, comme dans la peinture, d'autre qualité que la force. En ne cessant d'imiter Michel-Ange, les artistes en contractaient la roideur et le nerveux, sans connaître suffisamment le jeu des muscles, ni la souplesse des téguments, ni la combinaison des couleurs, et ne se rappelaient pas qu'il avait dit : *Celui qui s'en va à la suite ne passera jamais devant.* De là partout des poses forcées, des muscles en relief, une anatomie aride, des géants et des statues jetés sur de grandes toiles. L'exécution avait fait des progrès : on modelait, on sculptait au naturel, on composait bien ; mais on s'éloignait de plus en plus de l'ancienne simplicité ; en cherchant la grâce, on oubliait qu'elle fuit ceux qui la cherchent, et que le beau des anciens ne saute pas aux yeux avec prétention, mais qu'on le découvre à force de le contempler.

De là un air de famille entre tous ces artistes, et une facilité d'inventions dénuée de réflexion, qui choque d'autant plus quand on observe les magnifiques occasions offertes à leurs travaux. Ces

défauts apparaissent déjà dans le tombeau de Michel-Ange, à Sainte-Croix, où les statues, dont une par Jean de l'Opéra, élève de Bandinelli, les autres par Valério Cioli et Baptiste Lorenzi, semblent poser pour servir de modèles.

Ammanato. 1511-1592. Bandinelli et Sansovino eurent pour élève Barthélemy Ammanato, producteur de colosses. Il fit le Neptune de la place du Grand-Duc, en concurrence avec Jean de Bologne, Danti et Cellini, et l'emporta sur eux parce que les décisions ne dépendaient plus du peuple, mais de Cosme. Son Jupiter Pluvieux, à Pratolino, maison de plaisance construite par Bernard Buontalenti, aurait, s'il était debout, cinquante coudées de haut. Il éleva à Rome le palais Ruspoli, qui devait avoir quatre faces, et le vaste collège des jésuites. La duchesse Éléonore de Tolède ayant acheté le palais de Luc Pitti, édifié sur les dessins de Brunelleschi, chargea Ammanato de terminer l'intérieur : il l'adapta à cet effet à l'ordonnance extérieure, en formant dans la cour les trois portiques avec bosses saillantes, mais en y interposant des colonnes appuyées aux pieds-droits des arcs, ce qui produit une masse imposante pour la solidité, et d'un effet inimitable.

L'art des ponts consistait à faire de fortes piles ayant jusqu'à un tiers et jamais moins d'un quart de l'ouverture de l'arc, ce qui rétrécissait le lit; puis les arches étaient courbées en plein cintre ou en ogive, ce qui augmentait la pente, et resserrait d'autant plus le lit que les eaux étaient plus hautes. Ammanato construisit le pont de la Trinité, à Florence, formé de trois arches ayant, celle du milieu quatre-vingt-dix pieds d'ouverture, celles de côté quatre-vingt-quatre, en donnant à peine aux piles vingt-cinq pieds d'épaisseur, et en courbant les voûtes en ellipse très-écrasée. Dans sa vieillesse, il reporta ses pensées vers Dieu, et se repentit des nudités de ses figures (1).

(1) « *Barthélemy Ammanato au grand-duc Ferdinand.*

« Sérénissime grand-duc,

« Mes fatigues depuis ma jeunesse, mes années, et toute mon industrie ont « été mises au service de la sérénissime maison de Votre Altesse. Déjà près de « mes quatre-vingts ans, et peu éloigné d'entendre cette voix par laquelle Dieu « nous appelle tous à lui, je suis contraint, par ma conscience, de dire à Votre « Altesse ce que j'espère en obtenir facilement. On a vu se répandre en ce siècle « cet abus, dans la sculpture et dans la peinture, que l'on remarque partout, de « peindre et de sculpter des personnages nus, et par ce moyen, sous couleur et

Guillaume della Porta, de Milan, travailla à la Chartreuse de Pavie. En exécutant à Gênes le tombeau de Saint Jean-Baptiste, où il fut aidé par Périn del Vaga, il donna plus de largeur au style vulgaire des Lombards ; puis, s'étant épris à Rome de Michel-Ange, il y fit le mausolée de Paul III, l'un des meilleurs de Saint-Pierre, si l'on s'attache seulement à la pose, à la grâce et à la vérité des chairs. Mais aux deux côtés du pape, qui est d'une très-belle exécution, sont couchées deux femmes, l'une jeune et l'autre vieille, qui sont censées représenter certaines vertus : or, comme l'une est la maîtresse du pontife, l'autre sa mère, toutes deux dans un état de nudité fort inconvenant, en même temps qu'on est repoussé par un Porta.

« apparence d'art, de faire vivre la mémoire de choses déshonnêtes, ou d'é-
« veiller une adoration tacite de ces idoles pour la destruction desquelles les
« martyrs et les saints, amis de Dieu, croyaient leur vie et leur sang bien em-
« ployés. Or, très-affligé d'avoir été dans ma vie instrument de telles statues, et
« ne voyant pas comment les pouvoir ôter de la vue de tant de gens, j'ai écrit,
« il y a déjà quelques années, une lettre qui fut imprimée, aux hommes de ma
« profession, afin que cet État de Votre Altesse n'eût pas à recevoir, au milieu
« des autres vices auxquels nous sommes enclins, quelque châtiment de Dieu.
« Aujourd'hui que, dans ma vieillesse, je dois sentir l'importance de ce fait, me
« sentant croître à un si grand âge un vif désir de la grandeur et de la félicité de
« Votre Altesse, je veux, avant de mourir, la supplier, pour l'honneur de Dieu,
« de ne plus laisser sculpter ou peindre de choses nues, et d'ordonner que celles
« qui ont été faites par moi ou par d'autres soient couvertes ou enlevées entiè-
« rement, de manière que Dieu en reste servi, et qu'on ne pense plus que Flo-
« rence soit le nid des idoles, ou d'objets provoquant au libertinage, et à des
« choses déplaisant souverainement à Dieu. Comme Votre Altesse a commandé
« que les statues que j'ai faites il y a trente ans, par les ordres du sérénissime
« grand-duc à Pratolino, fussent transportées dans le jardin des Pitti, ce qui a
« été exécuté, je sens un très-grand remords qu'un tel ouvrage de mes mains
« doive rester là pour stimuler maintes pensées déshonnêtes qui pourront venir
« en le voyant. Je la supplie donc ici, en toute révérence, comme le plus grand
« don et récompense que je puisse recevoir de tous mes services, de me faire la
« grâce premièrement de me dispenser de toute coopération à leur arrangement,
« puis de m'accorder la faculté de les vêtir artificieusement et décemment sous
« le nom de quelque vertu, afin qu'elles ne puissent fournir à personne l'occa-
« sion de vilaines pensées. Cela me sera d'autant plus agréable, que les yeux de
« la sérénissime grande-duchesse et ceux de la compagnie qu'elle aura avec elle,
« ainsi que de tant d'autres dames qui viendront souvent lui rendre visite, au-
« ront occasion de voir, dans tous les lieux du domaine de Votre Altesse,
« des choses faites pour édifier une princesse très-chrétienne comme elle l'est.
« Et moi j'en resterai éternellement très-obligé à Votre Altesse. »

On sait de quels remords fut aussi déchiré Augustin Carrache, dans ses dernières années, pour ses gravures lascives.

corps tout ridé, celui qui respire la volupté vous pousse au péché.

Jean Bologne. Jean Bologne, né en Flandre, vint tout jeune à Florence, où il travailla beaucoup, tant en marbre qu'en bronze. Il y fit notamment le *Mercure volant*, composition hardie et d'une exécution gracieuse, et l'*Enlèvement de la Sabine*, groupé avec art, et où la différence des trois âges est heureusement mise en relief. Francheville de Cambray, son élève, travailla beaucoup à Gênes et à Paris, façonnant le marbre de main de maître, mais avec l'affectation ordinaire.

Chevaux. Jean Bologne fit la belle statue équestre de Cosme I[er] à Florence, et prépara celle de Henri IV, terminée ensuite par Pierre Tucca.
1566. Nous rappellerons, en fait de chevaux, celui de Henri II, que Daniel Ricciarelli de Volterre fondit par l'ordre de Catherine de Médicis ; et
1617. les deux statues équestres de Plaisance, aux draperies voltigeantes et aux poses théâtrales, ouvrage de François Mocchi de Montevarchi. Il existait à Naples, devant Sainte-Restitute, un cheval gigantesque que le vulgaire croyait avoir été fait par Virgile à l'aide d'enchantements, et l'on y conduisait les chevaux soit pour les guérir, soit pour les préserver de maladie. Les évêques crurent devoir détruire cette superstition, et le cheval servit à faire les cloches de la cathédrale : la tête seule, qui est magnifique, fut conservée par la famille Caraffa.

Vasari. 1506-1574. George Vasari, d'Arezzo, fut l'admirateur passionné de Michel-Ange et le flatteur adroit des Médicis. La construction des offices de Florence et les appartements du Palais-Vieux, attestent qu'il fut architecte habile, mais peintre négligent ; il crut qu'une touche hardie était le comble du talent. Il couvrit d'histoires médicéennes, « en faisant du métier, » comme il le dit, ce Palais-Vieux, où il sembla que la fatalité eût fait appeler tous les grands peintres pour y exercer leur pinceau sans qu'aucun y soit venu ; et en cent jours il eut fini la Chancellerie. Les artistes y trouvent de quoi louer, surtout dans la chambre de Clément VIII ; mais ces conceptions faciles et frivoles ne vont point à l'âme. Le pire fut que l'exemple du chevalier, peintre de cour, qui fournissait de l'occupation à la jeunesse, fit contracter à l'école florentine un style roide et maniéré.

Vasari fit une chose utile en conservant les vies des peintres, bien qu'il n'y ait pas un historien des arts qui ne se soit trouvé dans le cas de le réfuter à chaque instant (1). Il parle presque exclusi-

(1) C'est ce que fait constamment Lanzi, sans parler des autres, et surtout à la troisième époque de l'école florentine. *Voyez* aussi Bellori, Pungiléoni, Ro-

vement de ce qui concerne la Toscane, ou même seulement Florence, et il y apporte ses passions de contemporain et d'artiste. Il juge comme il peignait lui-même ainsi que son école, en ne s'occupant que des moyens matériels du dessin, de la juste disposition des plans, du relief des têtes, qu'elles exprimassent ou non l'état de l'âme. Il est idolâtre de la forme, sans jamais s'élever à la poésie de l'art, à la conception de l'idée et à l'invention. D'ailleurs, courtisan des Médicis, il obéit servilement à leurs intentions.

Il s'aventura toutefois dans une carrière nouvelle. Il montre avoir vu une infinité de choses de ses propres yeux, et les avoir jugées avec connaissance. La seconde édition de son livre peut être considérée comme une refonte générale : tant il s'y trouve de corrections et de changements que lui suggérèrent le temps, ses amis, la prudence, et un nouveau voyage dans toute l'Italie. On le lira toujours comme un des auteurs les plus attachants pour cette naïveté de langage si rare parmi les classiques italiens, pour l'abondance des anecdotes, qui vous font assister à la vie d'alors, surtout pour la passion qu'il met dans ses descriptions de tableaux. Comme il s'exalte quand il parle du portrait de Léon X et du *Spasimo*, par Raphaël! Avec quelle verve il décrit les chefs-d'œuvre de Michel-Ange! Un artiste seul peut s'enthousiasmer ainsi, et tous ceux qui ont éprouvé ces enivrements jouissent à les retrouver chez lui.

Ajoutez à cela qu'il n'est pas obligé d'entamer de polémique, entrave perpétuelle de ceux qui ont écrit après lui sur l'art, et cela même par suite de ses nombreuses erreurs. S'il néglige d'indiquer le temps où florissait tel ou tel artiste, les circonstances qui purent l'aider ou le contrarier; s'il ne comprend pas qu'un grand peintre doit être autre chose qu'un habile ouvrier, l'interprète de la pensée morale de ses contemporains, combien y a-t-il de ses successeurs qui s'en soient souvenus, même dans nos siècles raisonneurs?

Plusieurs autres écrivirent sur l'art, et indépendamment de Lomazzo, dont nous avons parlé, Bernardin Campi publia des *Opinions sur la peinture*; G. B. Armenini de Florence, *les vrais préceptes de la peinture*, en s'étayant d'exemples. Raphaël Borghini

sini, *Storia della pittura;* Von Rumohr, *Italianische Forschungen;* Gaye, *Portefeuille des artistes;* Bottari, et tous les éditeurs postérieurs de son ouvrage.

ne fait que puiser dans Vasari; et, après avoir commencé en dialogue, il poursuit en discours continu d'un style forcé, sans compter qu'il est absurde qu'on puisse débiter de mémoire tant de choses positives. Frédéric Zuccaro traita aussi de la peinture comme président de l'Académie de Saint-Luc, qui, fondée sous Grégoire XIII, obtint que rien ne serait publié à Rome sur les beaux-arts sans son autorisation. Excellente manière pour empêcher de connaître et de corriger les abus.

B. Cellini. Benvenuto Cellini, l'un des hommes les plus bizarres qui aient existé, fut aussi écrivain en même temps qu'artiste. On aperçoit dans son *Persée* quelque chose de l'exagération de l'école dominante, et il est plus célèbre pour ses ouvrages d'orfévrerie. Il était d'usage alors d'ajuster aux bonnets certaines médailles ou plaques d'or ciselées; le Milanais Caradosso Foppa « habile homme par excellence », ne les faisait pas payer moins de cent écus romains chacune. Cellini, qui le réputait « le plus grand maître en ce genre qu'il eût vu, et qui avait jalousie de lui plus que de tout autre, » en fit beaucoup; il fit aussi d'autres ornements pour les costumes pontificaux, et pour les beautés de la cour de France. Comme ces ouvrages étaient de matières précieuses, il en a été détruit un grand nombre, et ceux qui restent de lui sont sans prix.

Il n'est presque pas de grand artiste qui ne se soit exercé à modeler quelques bagatelles ou à ciseler quelque bijou précieux; mais ils se sont trouvés perdus. Les pierreries mêmes ne paraissaient pas d'un luxe assez grand, si elles n'étaient travaillées. Jean des Cornioles (Cornalines) s'immortalisa en ce genre sous Laurent le Magnifique, et fit un merveilleux portrait de Savonarole. Avec lui rivalisait Dominique des Camées, Milanais, qui représenta Louis le More sur un rubis; Jacques de Trezzo grava sur un diamant les armes de Charles-Quint; le Milanais Jean Antoine exécuta sur le plus grand camée moderne les portraits du grand-duc Cosme, d'Éléonore sa femme et de ses sept enfants, jusqu'aux genoux. Les cinq frères Saracchi exécutèrent aussi des ouvrages remarquables sur cristal, et gravèrent également sur pierres dures. L'un d'eux fit pour le duc de Bavière une galère en cristal montée en or et en pierreries, servie par des esclaves noirs, armée de canons qui partaient, avec ses voiles et tout l'équipement. Un vase de la même matière lui fut payé six mille écus d'or, et en outre deux mille livres à titre de cadeau.

Le graveur de pierres fines et de cristaux le plus renommé pour l'habileté et l'élégance fut Valère Vicentino : il produisit des compositions difficiles et « avec une pratique si terrible, qu'il ne fut jamais personne de son métier pour faire plus d'ouvrages que lui (1). » Un coffret avec neuf compartiments dans le couvercle, et neuf dans le caisson, lui fut payé deux mille écus par Clément VII, qui en fit cadeau à François Ier, à l'occasion du mariage de Catherine. D'autres Milanais travaillèrent, à Florence et en France, en marqueterie de pierres dures. Le Crémonais Jérôme del Prato, le Cellini lombard, fit des nielles, des médailles, des objets d'orfévrerie, et un joyau donné à Charles-Quint par la ville de Milan.

La plupart de ces artistes s'appliquaient à contrefaire l'antique, préférant à la gloire les gros bénéfices (2). Jean Cavino de Padoue remplit le monde de médaillons faux quand de son chef il en aurait pu faire d'admirables. Michel-Ange dit que l'art était parvenu au comble lorsqu'il vit une médaille d'Alexandre Césari, dit le Grechetto, faite pour Paul III. Le Phocion de cet artiste ne le cède pas à ceux des anciens.

Luc Kilian eut beaucoup de réputation sous le nom de *Pirgotèle Tedesco;* on cite aussi avec éloge Daniel Engelhard de Nuremberg : tous deux ne firent cependant que des cachets et des armoiries. Caldoré, qui était au service de Henri IV, se rendit célèbre en France. Les Flamands et les Allemands ont exécuté de beaux travaux en étain pour bassins et pour brocs; d'autres aussi en acier damasquiné, surtout pour armures.

1579-1637.

1551.

Gravure.

Déjà, depuis assez longtemps, on savait imprimer, avec des planches de bois ciselées, des cartes à jouer et des images sacrées; puis, à mesure que la presse se répandit, on forma de la même manière les lettres initiales, les ornements, les contours, jusqu'à ce que le même procédé fût amélioré par des artistes illustres,

(1) Vasari.

(2) Vérone eut dans le quinzième siècle d'excellents artistes en médailles, tels que Matthieu Pasti, Victor Pisano, Jules della Torre, G. M. Pomedello, Caroto; et d'excellents graveurs en pierres dures, tels que Galeazzo et Jérôme Mondella, Nicolas Avvanzo, Matthieu del Nazaro, G. Jacques Caralio. Sperandio de Mantoue, François Francia de Bologne, Victor Camelo et Jean Boldon de Venise, excellèrent aussi dans les médailles. Dominique de Paul imitait à merveille les médailles antiques, ainsi que Ludovic Marmitta de Parme. J. Paul Poggi de Florence, Léon Léoni d'Arezzo, et son fils Pascal, travaillèrent à la cour de Philippe II. *Voyez* Cicognara, liv. V, c. 7.

comme l'Allemand Albert Durer, Mecherino de Sienne, Dominique des Grecques, Dominique Campagnola et d'autres encore, jusqu'à Hugues des Carpi. Ce Hugues, peintre médiocre (1), inventa ou plutôt introduisit ce qui était déjà pratiqué par les Allemands, savoir, l'art de l'imprimerie en bois au clair-obscur, c'est-à-dire au moyen de deux, puis de trois planches, de manière à produire trois teintes. Il publia ainsi plusieurs compositions de Raphaël, avec plus de vérité que Marc Antoine. L'art se perfectionna ensuite par la substitution du cuivre au bois.

Dès le onzième siècle, le *Tractatus lombardicus* du moine Théophile, dont nous avons déjà parlé au sujet de l'emploi des couleurs, décrit exactement le niellage (*nigellus*). On apprête, dit-il, une lame d'argent très-pur, et l'on y grave en creux avec le burin ce que l'on veut; puis, après avoir fait une fusion d'argent pur, de cuivre, de plomb et de soufre, on la fait entrer dans ces cavités. On polit ensuite le tout, et il en résulte une plaque luisante avec un dessin noir. On ornait de nielles les coffrets d'ébène, les devants d'autel, les calices, les missels, les reliques, les ostensoirs. Plusieurs artistes se distinguèrent dans ce genre, entre autres Forzone Spinelli, d'Arezzo, les Milanais Caradosso et Arcioni, Francia de Bologne, Jean Turini de Sienne, les Florentins Matthieu Dei et Antoine Pollaiolo.

Quelquefois, la gravure faite, afin de voir l'effet du noir, on en prenait l'empreinte avec une terre très-fine, sur laquelle on jetait du soufre liquéfié. On introduisait ensuite du noir de fumée dans les creux de cette planche de soufre, et l'on pressait dessus du papier humide, soit à la main, soit au rouleau. On conserve quelques-uns de ces soufres et de ces épreuves, débuts d'un art nouveau. En effet, après avoir vu le bon effet qui en résultait, on songea à tirer un plus grand nombre d'exemplaires; c'est ainsi que la chalcographie naquit dans les ateliers d'orfévrerie. On varia la matière des planches, et l'on finit par préférer le cuivre; on introduisit aussi les presses et les teintes différentes, notamment l'azur.

Chalcographie.

Il n'est pas bien certain que l'on soit redevable à Maso Finiguerra de cette découverte ou de ce progrès en 1440; mais les prétentions des Allemands et des villes autres que Florence sont

(1) On voit dans la sacristie des Bénéficiés, au Vatican, un suaire *per Ugo intajatore, fato senza penelo* (par Hugues, graveur, fait sans pinceau), c'est-à-dire avec les doigts.

moins admissibles encore. Il paraît que Conrad Sweyneym, éditeur de l'élégant *Ptolémée* de Rome, enseigna en Italie à composer l'encre la plus convenable.

Des artistes en renom s'appliquèrent alors à la gravure; et au nombre des premiers, Baccio Baldini, Antoine Pollaiolo, André Montegna, qui grava cinquante planches. Ils furent tous surpassés par Marc-Antoine Raimondi de Bologne, qui, formé à l'art de nieller par François Francia, puis imitateur d'Albert Durer, se perfectionna dans le dessin sous Raphaël, qu'il récompensa bien de ses leçons en répandant ses ouvrages. Augustin Vénéziano et Marco Ravignano l'aidèrent dans ses travaux; puis ils marchèrent sur ses traces, et multiplièrent les œuvres des artistes du temps. Parfois ils dessinèrent de leur chef, ou varièrent les compositions des tableaux qu'ils copiaient; parfois aussi ils rendaient les pensées des maîtres, au lieu de les reproduire d'après des tableaux achevés. Tels sont principalement différents ouvrages de Jules Bonasone de Bologne, que de grands artistes même ont quelquefois entrepris d'imiter comme des originaux.

La gravure à l'eau-forte fut introduite par le Parmigianino, quoique les Allemands en fassent honneur à Wohlgemuth. En 1643, Louis de Siégen inventa la *manière noire*, qui consiste à préparer toute la planche en lignes tirées au ciselet à grener, à la remplir de noir, puis à y dessiner la figure, en grattant entièrement le fond grené aux endroits où la lumière doit être plus grande; on en laisse seulement une partie aux places qui ont besoin de demi teintes, et on ne touche point là où il faut des ombres. Cette invention conduisit à la gravure en couleur.

D'autres artistes travaillèrent en marqueterie, principalement pour les stalles de chœur et les sacristies. On admire les armoires de Sainte-Marie del Fiore par Benoît de Maiano, et plus encore les ouvrages qu'il envoya à Matthias Corvin. Damien de Bergame, dominicain convers, travailla d'une manière remarquable dans sa patrie d'abord, puis dans le chœur de Saint-Dominique à Bologne, en perfectionnant la disposition des couleurs et des ombres; plusieurs de ses compatriotes l'imitèrent : les frères Cap de Fer de Lovère par exemple, qui firent dans Bergame le chœur de Sainte-Marie Majeure; Pierre de Maffeis et les Belli; à Brescia, les Legnaghi, les frères Raphaël de Brescia et Jean de Montolivet; à Milan, Christophe Saint-Augustin, Joseph Guzzi, Jean-Baptiste

et Santo Corbetti. Les merveilleuses marqueteries de la Chartreuse de Pavie sont attribuées à Barthélemy de Pola. Cet art permit de mettre aux tableaux des cadres magnifiques. Raphaël fit ouvrager les portes et les tribunes du Vatican par Jean Barile, et donna les dessins des marqueteries que l'on admire chez les bénédictins de Pérouse. Parmi les œuvres de ce genre que l'on montre à Naples, nous citerons le chœur de Saint-Severin et Sossio par Barthélemy Chiarini et Benvenuto Tortelli, de cette ville, exécuté de 1550 à 1565, dont rien n'égale la variété et l'élégance.

Le Génois Damien Lercaro représenta sur un noyau de cerise saint Christophe, saint George et saint Michel; et sur un noyau de pêche, la Passion. Le plus grand ivoire qui existe est le Sacrifice d'Abraham, dans la maison Volpi à Venise, ouvrage de Gérard Van Obstat, de Bruxelles, dont les figures ont une coudée et demi.

Nous serions tenté d'appeler marqueteries en marbre les clairs-obscurs de pierres juxtaposées, art né peut-être mais certainement perfectionné à Sienne, dans ce merveilleux pavé de la cathédrale commencé grossièrement par Duccio, continué par de plus habiles artistes, et s'améliorant successivement jusqu'à Beccafumi.

Vitraux. L'art des vitraux fut poussé plus loin en France et en Flandre (1) qu'en Italie. C'est de là que Bramante appela, pour orner le palais du Vatican et Sainte-Marie du Peuple, Claude et Guillaume, qui enrichirent ensuite la Toscane d'autres ouvrages. Plusieurs Flamands vinrent en Italie pour y travailler dans ce genre, notamment Valère Profondval, de Louvain, qui se fixa à Milan, et Gérard Ornaire, qui travailla à Bologne. On attribue à Luc de Hollande la verrière de Sainte-Catherine, à Milan.

Mosaïques. Les mosaïques de Saint-Marc furent une école permanente dans Venise pour ceux qui y pratiquèrent cet art; mais les meilleures ont toujours été faites à Rome.

Émaux. La peinture sur émail survécut à l'antiquité, surtout dans l'Orient, d'où elle passa en Espagne. On l'employait à faire des carrés et des triangles (*azulejos*), que l'on disposait en dessins pour orner le pavage et les murs des appartements dans les pays où la religion défendait les figures, tandis que les chrétiens en formaient aussi

(1) *Voy.* M. A. GESSERT, *Hist. de la peinture sur verre en Allemagne, dans les Pays-Bas*, etc. Leipsig, 1842.

des histoires ; et Valence fut renommée pour leur fabrication. Nous avons en Occident des ouvrages du troisième et du septième siècle, et Théophile traite de l'émaillage des vases d'argile et de verre. Au douzième siècle, on décorait d'émaux des crosses, des fermoirs, ainsi que des vases et des tombeaux ; on faisait aussi des portraits. A la moitié du quinzième, Faenza, Urbin, Pesaro, Castel Durante, fabriquaient des vases, des plats, des brocs en terre cuite ornée d'émaux à dessins, exécutés quelquefois par les principaux artistes. La famille de Luc de la Robia continua à revêtir de verre les terres cuites, secret qui se perdit en 1565 avec Sante Buglioni.

En France, Bernard de Palissy, réduit par la pauvreté à brûler 1589.
jusqu'à son lit pour chauffer son four, consacra seize ans d'efforts à découvrir la véritable composition de l'émail. Il y parvint, et sa réputation grandit avec ses richesses. François Ier renouvela la manufacture de Limoges, où toutes sortes d'objets furent exécutés en cuivre émaillé, sur les dessins des meilleurs artistes. Le premier directeur en fut Léonard de Limousin.

Revenant à la peinture proprement dite, presque toutes les villes citent des maîtres de cette époque ; mais aucun ne saurait rivaliser avec ceux de Florence et de Rome. Naples compta des imitateurs du Zingaro jusqu'au moment où les esprits qui y naissent en grand nombre, disposés par la nature aux beaux-arts, se formèrent au nouveau style. Polidore de Caravage forma André de Salerne, Lama, Ruviale dit le Polidorino ; d'autres eurent pour maîtres le Fattorino et Vasari. Jean Marliano exécuta des sculptures d'un excellent travail à Montolivet, dans Saint-Dominique Majeur, et au monument des trois Sanseverino, empoisonnés par leur tante. Il n'est personne qui n'aille admirer, dans Sainte-Claire, le tombeau d'Antonia Gandino, et dans Saint-Jacques des Espagnols, celui de Pierre de Tolède. Jérôme Santacroce, qui fit avec lui les pales de marbre aux Grazie, et d'autres travaux à Montolivet, au tombeau de Sannazar, et à la chapelle des Vico dans Saint-Jean à Carbonara, se montra son digne émule. Jean-Antoine Razzi de Verceil laissa à Naples plusieurs ouvrages ; mais ses mauvaises mœurs lui valurent le surnom de chevalier de Sodome. Parmi les morceaux les plus remarquables de Naples, est la crypte de l'archevêché, œuvre de Thomas Malvita, de Côme : c'est une salle tout en marbre, de quarante-huit palmes sur trente-six, et de dix-huit de hauteur, avec dix colonnes ioniques soutenant le plus beau plafond qu'il

soit possible de voir, orné de saints en demi-figure, et avec des pilastres d'un travail magnifique.

1530. A Modène, Propertia des Rossi, repoussée par celui qu'elle aimait, voulut faire allusion à sa propre aventure en sculptant le chaste Joseph, ce qu'elle exécuta d'un bon style. L'école de Bologne, née séparément de celle de Florence, produisit des peintres de mérite, qui cependant ne marchent pas à des améliorations jusqu'au dix-septième siècle, si l'on en excepte avec Laurent Costa, dans le genre de Montegna, François Francia, l'égal de Caradosso en orfévrerie, peintre dont Raphaël loua les Vierges, « n'en voyant ni de plus belles, ni de plus pieuses, ni d'aussi bien faites, de la façon d'aucun autre. » Il envoya même à Bologne sa Sainte Cécile, en le priant de la corriger s'il y trouvait quelque chose à reprendre; acte de modestie digne d'un grand talent. Il est faux que Francia mourut de chagrin après avoir vu ce chef-d'œuvre, car il vécut jusqu'en 1533. Le Saint Sébastien de la *Zecca*, à Bologne, est le type de cette école.

Plusieurs peintres bolonais se façonnèrent au style moderne, comme Hippolyte Costa, qui remplit Mantoue de peintures baroques et pourtant vantées; et Sabbatini, gracieux dans ses compositions, quoique d'un coloris faible. Les saints d'Horace Samacchini, son ami intime, respirent une piété majestueuse et tendre; ce peintre sut néanmoins se montrer vigoureux dans la voûte de Saint-Abbondio, à Crémone.

A Ferrare, Dosso Dossi réussit dans la figure, et son frère Jean-Baptiste, dans le paysage. Bien qu'ils fussent peu d'accord, ils travaillèrent assidûment dans le palais du duc Alphonse d'Este, et Arioste les compta parmi les grands peintres. Le Garofolo (Benvenuto Tisio), plus habile qu'eux, étudia Raphaël et Léonard
1481-1559. de Vinci; et quoi qu'il reproduise les mêmes types, les mêmes effets de draperies, les mêmes nuances et les mêmes tons, il ne manque jamais de charme. Jérôme de Carpi, son élève, se forma sur divers modèles. Philippe Baffico fit, dans le chœur de la cathédrale, un *Jugement universel* dans le goût de Michel-Ange, page grande à la fois et neuve, même après un tel prédécesseur, sur lequel il l'emporte par la convenance et le coloris. Sigismond Scarsella, son concurrent, fut dépassé par son fils Hippolyte, qui se montra noble dans les physionomies ainsi que dans les draperies, et dont le dessin est facile. Le Bastarolo (Joseph Mazzuoli), dont le pin-

ceau est lent et le style étudié, est moins connu qu'il ne le mérite.

Sansovino, à l'époque du sac de Rome, emporta dans sa fuite des modèles, et amena à Venise des ouvriers. La corruption des imitateurs de Michel-Ange s'y introduisit ainsi avec lui, sans gagner toutefois l'architecture. Il réussissait dans les colosses ainsi que dans les Vierges, et il eut pour élève Thomas Lombardo de Lugano, bon architecte, sculpteur médiocre, et mauvais poëte (1). Il existe à Bologne plusieurs bronzes dignes d'éloges de Titien Aspetti; et la *logette* du clocher de Saint-Marc est un petit muséum. Alexandre Vittoria de Trente, artiste d'une exécution noble et moelleuse, est assez correct dans le dessin et fécond dans ses inventions; on peut dire que parmi les bons sculpteurs vénitiens il est le dernier de ce siècle. Vénitiens.

Titien Vecellio conserva à Venise le premier rang dans la peinture. Élève de Jean Bellini, il le surpassa dans le coloris, et travailla beaucoup en gagnant fort peu, jusqu'au moment où l'infâme Pierre Arétin parut à Venise. Contempteur de Dieu et flatteur des puissants, un pareil homme ne pouvait que souiller une école qui avait grandi à l'ombre de la foi. Titien obtint son amitié et ses éloges, et, grâce à lui, il eut plusieurs commandes, entre autres le portrait de Charles-Quint, ce qui le mit soudain à la mode parmi les courtisans. Il put ainsi gagner de l'argent, et faire connaître son nom au delà des limites de sa patrie. Aussi son voyage à Rome fut-il un triomphe continuel. Il en fut de même lorsqu'il se rendit à la cour de l'empereur, de même encore lorsqu'il passa en Espagne, où il laissa ses ouvrages les plus estimés. Titien Vecellio.

L'école des Bellini, et ensuite l'émulation que lui inspira Albert Durer, le rendirent très-attentif aux détails, et minutieux même lorsqu'il le voulut. Il disait que le peintre devait être maître du blanc, du rouge et du noir; et en effet il réussit parfois d'une manière étonnante avec ces seules couleurs, à l'aide des contrastes, quoiqu'il ne soit pas vrai qu'il les employât exclusivement. Il est sobre plutôt que vif dans ses compositions; l'expression fait le mérite de ses portraits.

Dans tout le cours de sa vie, qui fut longue et tranquille, il se montra ennemi des courtisaneries, parce qu'il sentait la dignité de son art. Après avoir survécu à tous ses amis, sans connaître ni langueur ni décrépitude, il mourut dans un temps de peste, et le

(1) Il écrivit la *Marphise* en vingt-quatre chants.

sénat de Venise dispensa son cadavre d'être brûlé comme les autres.

Il fit très-peu d'élèves, parce qu'il manquait de patience pour enseigner, ou peut-être par jalousie. A sa suite pourtant naquit une famille de peintres, qui fit son étude du coloris au point de négliger pour la couleur la composition et le dessin. Ce mérite suprême des Vénitiens provient, indépendamment du choix de la matière et de la blancheur de l'empreinte, de ce qu'ils ne peignent pas par empâtement, mais en touchant vivement, sans tourmenter le pinceau et en jetant hardiment la teinte, qui ressort ainsi avec plus de pureté : cela exige une grande assurance, et l'art de marier les couleurs, dont le contraste jette tant de vivacité dans leurs peintures. Comme il y avait peu à varier dans les nombreux portraits qu'il avait à faire, l'artiste raffinait sur les détails : de là leur habileté à reproduire les étoffes, les velours, les métaux, ainsi que les ornements d'architecture, les tables et les autres accessoires.

1570. François I[er] fit peindre les principales demoiselles de sa cour par Pâris Bordone, imitateur du Titien, dont le coloris est riant et très-varié, les têtes pleines de vie, la composition convenable, mais
1582. dont le vaporeux va jusqu'à sacrifier les contours. André Schiavone aida le Titien, et ensuite l'imita heureusement, surtout dans l'emploi des couleurs. Calixte Piazza de Lodi, qui peignit à la manière du Titien l'église de l'Incoronata, dans sa patrie, se fit un nom dans la peinture à fresque et dans la peinture en détrempe.

Vérone n'avait pas oublié les leçons du frère Joconde ; et il suffira de citer parmi ces artistes Brusasorci, tant soit peu maniéré, et mieux encore Paul Cavazzola, dont la composition est excellente, et qui exprimait le sentiment d'après les meilleures traditions.
Paul Véronèse. 1532-1588. Paul Caliari eut d'abord peu de réputation, en comparaison de la leur ; mais, sorti de Vérone, il grandit en prenant pour modèles le Titien et le Tintoret, ainsi que les gravures et les statues antiques. Les procurateurs de Saint-Marc, voulant faire peindre la bibliothèque, promirent un prix à l'artiste désigné par le choix du Titien. Les concurrents étaient Salviati, Franco, Schiavone et Zelotti. Paul Véronèse l'ayant emporté, fit alors ses quatre meilleurs tableaux : deux Madeleines aux pieds du Christ, *Jésus avec les publicains,* et les *Noces de Cana.* Dans ce dernier tableau, où l'on compte au moins cent trente figures, qui toutes sont des portraits, jusqu'au chien du Titien, il représenta un concert où chaque artiste joue d'un instrument qui symbolise sa qualité. Charles-Quint siége en

empereur à ce banquet, où n'auraient dû figurer que de pauvres artisans galiléens : tant le *naturalisme* s'était incarné dans l'école vénitienne, si pure à son origine (1) !

Beaucoup d'artistes s'adonnèrent à soigner la forme des tableaux et l'ornement des palais, avec une grande intelligence de la perspective; d'autres, aux paysages et aux décors, genre dans lequel Jean d'Udine leur avait donné un grand exemple domestique.

Licinio de Pordenone voulut rivaliser avec le Titien dans les trois Jugements du palais ducal; mais son dessin et sa couleur sont chargés. Il se figurait continuellement être entouré d'ennemis, ce qui le faisait vivre en sauvage. On dit qu'il fut, en effet, empoisonné par ses envieux. 1540.

(1) Algarotti (*Œuvres*, tome VIII, page 20) dit que Paul Véronèse ne reçut pour son tableau de la *Cène* que 90 ducats d'or, « comme je l'ai recueilli des livres de la *Celleraria* du monastère de Saint-George Majeur. » Nous produirons le marché tel qu'on le lit dans ces archives, et l'on verra combien Algarotti *recueillait* mal.

« Au 5 juin 1562.

« Il est déclaré par le présent écrit que, ce jour, le père dom Alexandre de « Bergame, procurateur, et moi dom Maurice de Bergame, cellerier, sommes « demeurés d'accord, avec messire Paul Caliar de Vérone, peintre, de faire un « tableau, dans notre réfectoire neuf, de la hauteur et largeur dont se trouve la « façade, en la couvrant pleinement, représentant l'histoire de la Cène et du mi- « racle fait par le Christ à Cana en Galilée. Il y sera placé la quantité de figures « qui peuvent y entrer convenablement, et nécessaires à telle intention; ledit « messire Paul fournissant son travail de peintre, ainsi que toutes les couleurs, « de quelque sorte que ce soit, et toute autre chose pouvant y entrer, le « tout à ses frais. Le monastère fournira seulement et simplement la toile, « et fera faire le châssis pour ledit tableau; du reste, il clouera la toile à ses « frais, et fera faire les autres travaux manuels nécessaires. Ledit messire « Paul sera tenu d'employer au dit ouvrage de bonnes et excellentes couleurs, « de ne manquer en aucune chose où devra entrer de l'outremer très-fin et au- « tres couleurs très-parfaites, qui soient approuvées de tout expert. Et, en ré- « compense, nous lui avons promis pour ledit ouvrage trois cent vingt-quatre « ducats, en lui donnant ledit argent à la journée, selon qu'il en sera besoin, « et nous lui avons donné à titre d'arrhes cinquante ducats; ledit messire Paul « promettant de donner l'ouvrage terminé pour la fête de la Vierge de septem- « bre 1563; et par-dessus le marché, nous lui avons promis une barrique de vin « conduite à Venise, pour lui être livrée à sa réquisition. Le monastère lui « fournira ses dépenses de bouche pendant le temps qu'il travaillera audit ou- « vrage, et il aura la nourriture que l'on mangera au réfectoire. En foi de « quoi, etc. »

(Suivent les signatures, et la quittance définitive de 300 ducats donnée par Paul Véronèse le 6 octobre 1563.)

Jacques Robusti Tintoretto avait inscrit sur son atelier : *Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien ;* en conséquence, il se réglait plus sur ces deux modèles que sur la nature. Ne pouvant trouver, disait-il, de corps parfait, il disposait de petites figures de cire ou de plâtre, et les éclairait selon l'occurrence pour les copier. Il abusa de la facilité qu'il avait acquise, au point que certains de ses tableaux ne paraissent qu'ébauchés. Mais il les aimait mieux ainsi que léchés, prétendant qu'il les refroidirait à les soigner. Honnête homme, il ambitionnait la gloire, mais sans s'avilir. Ses élèves imitèrent ses défauts, et non sa puissance.

École de Bassano. François de Ponte s'établit à Bassano, et commença l'école à laquelle cette ville donna son nom. Jacques, son fils, imita le Titien et le Parmigianino, mais avec simplicité et naturel. Il traita de préférence les sujets qui n'exigent pas beaucoup de force, les lumières de bougie, les lustres de cuivre, les cabanes, les paysages ; et l'on peut dire qu'il fut le précurseur, sinon le maître, des Flamands. Il travailla beaucoup ; mais la Crèche, à Bassano, est son chef-d'œuvre. Il aimait à vivre en paix, sans cabales, sans mendier ni envier les louanges. François, son fils, au contraire, se complut aux sujets tragiques ; son esprit en resta frappé, à tel point qu'il se croyait toujours au moment d'être assailli ; et une fois il se précipita par la fenêtre. D'autres peintres du même nom remplirent les boutiques de leurs productions.

1550. Jacques Palma, élève de Giorgione, rivalisa avec lui pour la vivacité des couleurs et le vaporeux des teintes. Il fut surnommé le Vieux pour le distinguer de son neveu appelé de même, qui prétendit vainement rivaliser avec Paul Véronèse et le Tintoret tant qu'ils vécurent, puis qui devint détestable lorsqu'ils furent morts.

Anguisola de Crémone eut quatre filles, et toutes quatre peintres : Sophonisbe, l'une d'elles, fut emmenée par le duc d'Albe en Espagne, où elle obtint les bonnes grâces de la reine ; quelques-uns de ses ouvrages passent pour être du Titien. Crémone peut citer avec éloge Galéas Campi, ses fils Jules, Antoine et Vincent, ainsi qu'un de leurs parents du nom de Bernardin, coloriste moelleux : leur dessin est correct et grandiose, mais il manque de noblesse et d'élégance.

Corrège. 1534. On n'a sur Antoine Allegri, dit le Corrège, que des renseignements très-incertains. Travaillant à Parme, il ne fut pas rétribué aussi largement qu'il aurait pu l'être à Rome et à Florence ; mais il est

faux qu'il soit resté dans la misère. Formé sur les ouvrages de Montegna, il chercha un style plus large et plus moelleux, bien qu'il ne paraisse pas avoir jamais vu Rome. Il changea plusieurs fois de manière, et de là l'incertitude où l'on est sur ses œuvres. Lorsqu'il eut fait preuve de son mérite en ornant de scènes plus que mondaines l'appartement de l'abbesse de Saint-Paul, il fut chargé de peindre dans Saint-Paul cette coupole qui fut un miracle nouveau, la chapelle Sixtine ne possédant pas encore le *Jugement dernier*. Il se surpassa ensuite lui-même dans l'*Assomption* qu'il représenta sous la voûte du clocher de la cathédrale.

L'expression du sentiment dégénère parfois chez lui en grimace : il excita, du reste, l'admiration des académiciens par ses raccourcis de dessous en dessus, et par la perspective de la figure humaine, dont il rend les contours par des courbes toujours élégantes, même jusqu'à la mignardise ; la souveraine intelligence du clair-obscur, la fusion harmonique de la lumière avec l'ombre, et la gradation imperceptible des teintes, font paraître sobre chez lui ce qui est traité avec une richesse appréciable seulement pour celui qui tente de l'imiter.

Les deux Mazzola sont le plus bel ornement de son école, vantée principalement pour les raccourcis; mais surtout Jérôme, qui empâte et colore bien : heureux dans les perspectives et varié dans ses compositions, la précipitation nuisit à son talent. François, dit le Parmigianino, se créa un style propre en étudiant les maîtres. Désireux d'arriver à la grâce, il est maniéré jusqu'à l'afféterie. Tout entier à ses pinceaux, il ne s'aperçut pas de la prise de Rome que dévastaient les soldats de Charles-Quint, dont la rapacité le réduisit lui-même à la misère. Il fit le portrait de l'empereur, qui, d'abord enchanté de lui, l'oublia ensuite. Il commença à peindre à la Steccata de Parme; puis ne terminant pas, bien qu'il eût touché l'argent, il fut obligé de s'enfuir à Casal. Partout il obtint beaucoup d'honneurs, mais sans arriver jamais à la fortune. Il demanda à l'alchimie les richesses que les hommes ne voulaient pas lui accorder, et acheva de se ruiner. Comme Raphaël, il mourut à trente- 1540.
sept ans. Il fut aussi graveur très-habile.

Lorsque les Farnèse furent venus dominer à Parme, ils favorisèrent les artistes, mais sans faire surgir aucun grand talent. Sammachini et Hercule Procaccino ayant été ensuite appelés pour peindre dans la cathédrale, puis Aretusi et Annibal Carrache, la

manière du Corrège fut alors modifiée par celle de l'école bolonaise ; et Tinti, ainsi que Lanfranco, se fit un nom illustre.

Les bonnes traditions architectoniques se conservèrent, même après que celles de la peinture et de la sculpture eurent commencé à dépérir avec les autres grandeurs de l'Italie (1). Frère Joconde, de Vérone, qui commenta Vitruve et les autres auteurs qui s'étaient occupés de l'art, posséda une habileté singulière dans la construction des ponts, habileté dont il fit preuve dans celui de la Pietra à Vérone, et dans deux autres à Paris, aux voûtes en pierre de taille à plein cintre. Il mérita bien de Venise spécialement, en réglant le cours de la Brenta. La préférence donnée à d'autres plans, par suite des intrigues ordinaires, sur celui qu'il avait conçu pour un pont à Rialto, avec les édifices accessoires, lui causa tant de déplaisir, qu'il se rendit à Rome, où il fut nommé architecte de Saint-Pierre.

Pierre Lombardo fit à Venise la tour si riche de l'horloge, et plusieurs cloîtres. Barthélemy Buono y éleva les Procuraties vieilles, en trois ordres, et fit au clocher la cellule de la sonnerie. Jean-
1458-1534. Marie Falconetto remplit le territoire vénitien de beaux édifices, et construisit la belle loge si élégamment ornée des Cornaro, à Padoue. Il étudiait soigneusement les anciens, dont il dessina le premier les théâtres et les amphithéâtres.

Sansovino. 1479-1570. Les choses prirent une meilleure allure lorsque parut à Venise le Florentin Jacob Tatti, qui prit le nom de l'architecte André Contucci de Monte-Sansovino. Il avait fait à Florence ses premiers essais en architecture, lors de l'entrée de Léon X. Il y eut à ce moment comme un concours entre les meilleurs artistes; car Gra-

(1) On lit avec plaisir les *Memorie degli architetti antichi e moderni* de François Milizia. Cet ouvrage, écrit d'une manière bizarre, avec un mépris des préjugés qui va jusqu'à l'insolence, le cède cependant en témérité à d'autres ouvrages par lui composés antérieurement. Sans parler de son manque d'égards envers les étrangers, il a oublié plusieurs Italiens, tels que Rainaldo, qui éleva, au onzième siècle, la façade de la cathédrale de Pise; Philippe Calendario, architecte et sculpteur du palais ducal à Venise, impliqué dans la conjuration du doge Marino Faliero *à la belle épouse,* et mis à mort par ce motif; Thomas Formentone de Vicence, architecte de la Loge de Brescia; Balthazar Longhena, architecte de Sainte-Marie de la Santé et du palais Pesaro à Venise; les architectes militaires piémontais Bertola, Devincenti, Pinto. Il ne parle pas non plus de Marchi et de Pacciotto d'Urbin, du comte Alfieri, etc., ni des Milanais Omodei, Richini, Meda, Mangone, Bassi, Seregni, qui ne le cèdent à aucun autre.

nacci et Rosso érigèrent des arcs de triomphe, en même temps que de fausses façades et des perspectives étaient exécutées par Sangallo et par ce même Sansovino, qui simula une façade pour Sainte-Marie del Fiore. André del Sarto s'était chargé du clair-obscur, Feltrino du grotesque, Rustici, Bandinelli et Sansovino des statues; d'un autre côté, Ghirlandaio, Pontormo, Franciabigio, Ubertini, avaient rivalisé pour décorer le quartier habité par le pontife : enfin Michel-Ange et Raphaël délibéraient avec d'autres maîtres au sujet de la façade de Saint-Laurent, et d'autres ouvrages projetés par Léon X.

Sansovino, nommé architecte de Saint-Marc, dégagea la petite place (Piazzetta), répara les coupoles, fit les portes de bronze pour la sacristie, et divers mausolées. On lui doit la belle simplicité de Saint-François de la Vigne, achevé par Palladio, la Monnaie, le beau palais Cornaro, près de Saint-Maurice, et celui de Jean Dolfino, édifices qui lui font honneur. Mais à peine la bibliothèque était-elle terminée, que la voûte s'écroula. Il fut en conséquence mis en prison; puis, lorsqu'il eut été rendu à la liberté, il l'exécuta en bois et en roseaux. Il avait donné pour le pont de Rialto, où il fit élever les constructions nouvelles, un plan que la guerre avec les Turcs empêcha de mettre à exécution. Cette guerre ayant obligé la république de lever un impôt extraordinaire sur tout le monde, le Titien et Sansovino en furent seuls exemptés. Cet architecte célèbre fut enseveli dans Saint-Géminien, église construite par lui, et l'une des plus belles de Venise. Son fils François a donné une description de cette ville.

Antoine Sangallo, de Florence, d'une famille d'architectes, dessina à Rome, où il aida Bramante et devint architecte de Saint-Pierre, un palais pour le cardinal Farnèse, qui passe pour le plus parfait, principalement la cour de l'édifice, qui fut terminée par Michel-Ange et par Vignole. Il exécuta différentes parties du Vatican, et notamment les beaux escaliers. Il construisit aussi les citadelles de Civita-Vecchia, d'Ancône, de Florence, de Montefiascone, de Népi, de Pérouse, d'Ascoli, et plusieurs autres. Clément VII s'étant retiré à Orviéto après le sac de Rome, Sangallo remédia au manque d'eau par le moyen d'un puits merveilleux, large de vingt-cinq coudées, avec deux escaliers par où les bêtes de somme descendent et remontent sans se rencontrer. Quand Charles-Quint fut revenu vainqueur de Tunis, Sangallo dirigea à Rome les fêtes

Sangallo. 1546.



dont ce prince fut l'objet; et, parmi d'autres merveilles, les contemporains ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la variété d'un arc de triomphe érigé sur la place de Venise. Plus simple, la porte du Saint-Esprit, qui n'est pas terminée, est cependant un modèle.

Gênes, se sentant riche, voulut aussi être belle. Ses principales familles se mirent donc à l'orner d'édifices, comme si elles se fussent concertées dans ce but. Ne pouvant l'étendre en construisant des quartiers neufs, on refit les anciens, et c'est à quoi s'exercèrent André Vannon de Côme, Barthélemy Bianco, le Lombard Roch Pennone, Ange Falcone, Pellegrino de Tibaldo, et d'autres
Alessi. 1500-1752. artistes de renom. Parmi eux se distingua surtout Galéas Alessi de Pérouse, qui avait terminé dans sa patrie la fortification commencée par Sangallo, et fait plusieurs palais. Il ouvrit dans Gênes la rue Neuve, où s'élèvent les beaux palais Grimaldi, Brignole, Lercari, Carega, Giustiniani, dans lesquels la nature du lieu exigeait une distribution différente, en même temps qu'elle offrait des marbres et des colonnes. Celui des Sauli, dont toutes les colonnes sont d'un seul morceau, passe pour un des mieux entendus de l'Italie. Dans l'édifice très-hardi des Banchi, il couvrit avec fort peu de matériaux une longueur de cent cinq pieds sur une largeur de soixante-cinq. Sans parler des maisons de plaisance qu'il éleva dans le voisinage, il construisit l'église de la Vierge de Carignan, l'une des plus finies et des plus solides qui existent. Il prolongea le môle, embellit le port et les magasins. Il travailla aussi ailleurs, et le palais de Thomas Marino à Milan, ainsi que les façades de Saint-Celse et de Saint-Victor, sont également de lui.

1580. Le peintre napolitain Pirro Ligorio, qui fit des dessins de tapisseries, et publia le premier un livre sur les mœurs des peuples, mérite une mention pour le pavillon du pape au Vatican, qui offre de l'originalité. Il nous a conservé les dessins des monuments romains, et il fit un tableau dans lequel il restaurait l'ancienne Rome et la villa d'Adrien. Si le peu de critique du temps fut cause qu'il se fourvoya souvent dans les inscriptions, et s'il ne donna pas exactement les mesures géométriques, son ouvrage est utile, surtout en ce que plusieurs de ces édifices n'existent plus. Il fut aussi
1552. ingénieur civil, et militaire, et Alphonse d'Este le chargea de garantir Ferrare des inondations du Pô.

Sébastien Serlio de Bologne leva aussi des dessins, et prit les mesures des édifices de Rome, sur lesquels il forma son style.

Appelé en France par François I[er], il s'occupa de constructions tant qu'il vécut, et laissa un bon traité d'architecture.

Jacques Barozzion, né à Vignole dans le Modénais, s'appliqua à la perspective, dont son propre génie lui fit découvrir plusieurs règles; et une académie d'architectes le chargea de dessiner tous les anciens édifices de Rome. Il passa en France avec le Primatice; mais la guerre ne permit pas d'exécuter aucun de ses plans, non plus que celui qu'il avait fait pour Saint-Pétrone à Bologne, où il dirigea toutefois d'autres travaux, notamment le *Naviglio.* Le palais ducal de Plaisance, les Anges d'Assises, que Galéas Alessi et Jules Danti exécutèrent ensuite, et d'autres églises encore, lui feront éternellement honneur. Jules III l'ayant nommé son architecte, le chargea de construire l'aqueduc de Trevi, la maison de plaisance qui porte son nom sur la voie Flaminia, et le petit temple rond qui s'élève auprès. Le palais de Caprarola, fait pour le cardinal Alexandre Farnèse, tient de l'architecture militaire pour le plan pentagone et pour les bastions qui sont au pied, en même temps que la distribution et les dégagements en sont excellents; de plus, sa situation pittoresque lui procure une vaste perspective. Annibal Caro en dirigea les peintures, exécutées par les Zuccari et par d'autres artistes, avec des perspectives de Vignole lui-même. Il fut chargé, à la recommandation du cardinal Farnèse, de l'église du Jésus et de la maison professe, que le Milanais Jacques della Porta (1) surchargea en la finissant, ce qui nuisit beaucoup à l'élégance des profils et à la régularité de la distribution primitive. Vignole. 1507-1573.

Philippe II bâtissait alors l'Escurial, et mécontent du plan il s'adressa aux architectes italiens pour en avoir d'autres. On lui en proposa vingt-deux. Vignole choisit dans chacun d'eux les parties les meilleures, pour en composer un nouveau; mais il ne voulut pas aller l'exécuter, préférant de travailler à Saint-Pierre, où il continua les idées de Michel-Ange, en élevant les deux coupoles latérales.

Plusieurs architectes avaient déjà entrepris de commenter Vitruve, ce qui donna à d'autres l'idée de composer de nouveaux traités d'architecture. Vignole, dans sa *Règle des cinq ordres d'architecture*, amena cet art à des mesures fixes et à un principe constant. Ne se contentant pas des exemples, il étudia les raisons, et proclama

(1) Cet architecte fit la voûte de la coupole de Saint-Pierre, et construisit plusieurs palais et façades. Le Belvédère des Aldobrandini, à Frascati, est de lui.

que les édifices antiques les plus vantés doivent leur mérite à ce qu'ils offrent une intelligible correspondance de membres, des convenances simples et claires, un ensemble où les moindres parties sont comprises et harmoniquement ordonnées dans les plus grandes, ce qui constitue le fondement des proportions.

Palladio. 1518-1580. André Palladio suivit dignement la route frayée par ses prédécesseurs, et devint un modèle de goût, quoique les grandes occasions lui aient manqué. Il déploya en premier lieu son habileté dans la basilique gothique de Vicence qui tombait en ruines, et à laquelle il adapta un contre-fort de portiques d'un style neuf, qui se marie parfaitement au gothique.

Il exécuta à Rome plusieurs constructions, et se mit à mesurer les édifices antiques, qu'il dessina en rétablissant les parties tombées en ruine. Il publia ensuite un ouvrage sur ces ruines, dont il avait ainsi rétabli les rapports, et, de plus, un traité d'architecture qui fut traduit dans toutes les langues (1). Appelé avec empressement pour orner Venise, Vienne, les rives de la Brenta, il expérimenta toutes les combinaisons d'ordres et de matériaux dans la construction de palais adaptés aux besoins modernes et aux habitudes de l'aristocratie vénitienne; palais où l'égalité des grandes fortunes, et le désir de ne pas rester au-dessous de son voisin, apparaît plus que la magnificence.

Palladio éclaircit les théories et les pratiques des anciens; les descriptions qu'il en donna, en les mettant en regard des constructions de Vitruve, sont à étudier pour les artistes. Il ne les invite pas à faire ce que firent les anciens, mais ce qu'ils auraient fait à notre place et avec nos convenances actuelles. Dans la pratique, cependant, il ne laisse pas que d'arriver à l'incommodité, comme lorsqu'il ajuste le pronaos des temples romains à des maisons de plaisance. Mais un goût correct, une exécution pure, des formes choisies et ornées, se font toujours remarquer dans ses inventions très-variées.

Ayant succédé à Sansovino dans Venise, il exécuta, au monastère de Saint-Jean de la Charité, le plan donné par Vitruve pour les maisons romaines; mais le feu détruisit cette construction ainsi que son théâtre. Il déploya beaucoup de goût dans l'église et le réfectoire de Saint-George Majeur; il s'attacha à reproduire la ba-

(1) L'*Architecture* d'Antoine Labacco mérite aussi d'être citée.

silique plutôt que le temple païen, et s'abstint d'élever des façades sans rapport avec l'intérieur. Son chef-d'œuvre est l'église du Rédempteur, bâtie par suite d'un vœu fait par le sénat lors de la peste de 1576.

Les débordements de la Brenta lui donnèrent occasion de dessiner un pont pour Bassano; mais la dépense devant en être trop considérable, il en exécuta un en bois, de cent quatre-vingts pieds de longueur, d'une admirable simplicité. Celui de Rialto, qu'il n'avait pas obtenu, fut confié à Jean da Ponte, qui proposa le plan 1515-1597. le moins dispendieux (1). Deux siècles et demi ont attesté la solidité de cette construction si hardie, qui d'abord avait inspiré des doutes.

Palladio travailla à Brescia pour la cathédrale et pour le prétoire; à Turin pour le parc royal. A Vicence, il fit, outre de nombreux édifices, la rotonde du Capra, et pour l'académie Olympique un théâtre disposé à la manière des anciens, et destiné à des représentations classiques.

Il se complut à construire en briques, parce qu'il voyait des édifices, faits avec ces matériaux, mieux conservés que ceux en pierre de taille. En bâtissant avec richesse sans dépense excessive, en employant pour la décoration toute espèce de matériaux, en imitant l'antique sans pédanterie, en usant de sa liberté sans licence, il sut se montrer original, à tel point qu'il fut étudié par ses successeurs comme les anciens eux-mêmes. Son école s'étendit en accommodant son style aux besoins des différents pays : ainsi, en Angleterre, Inigo Jones, Christophe Wren, Chambers, Jacques Gibbs, et d'autres encore, le suivirent dans la disposition des étages, dans les façades, dans les belles formes et dans les compartiments.

Vincent Scamozzi, que les exemples de son concitoyen portèrent à cultiver son art, fut appelé à l'exercer dans Venise, centre de l'architecture civile. Mais y trouvant déjà les premières places occupées par Palladio, Sanmicheli, Sansovino, il songea à innover capricieusement ou à pallier l'imitation, affectant dans la pratique et dans ses écrits de n'avoir aucun rapport avec les maîtres, et n'en parlant qu'avec dédain. Constructeur habile et ingénieux, il connaissait les écrits et les travaux des anciens. Son mausolée du doge Nicolas del Ponte, dans la Charité, lui fit obtenir la préférence d'exé-

Scamozzi. 1552-1616.

(1) D'autres l'attribuent à Scamozzi.

cuter la partie antérieure de la bibliothèque de Saint-Marc et les Procuraties neuves. Dans le premier ouvrage, il triompha avec talent de l'inégalité d'espace; dans l'autre, où il avait à faire un pendant aux Procuraties vieilles, et à ramener à un même style des constructions diverses, il adopta le dessin fait pour la bibliothèque par Sansovino; mais il le gâta en y ajoutant un étage et en y employant les trois ordres, plan auquel se conforma Balthazar Longhena pour le terminer.

Il ne voulait refuser aucun des travaux qu'on lui proposait, bien qu'il lui en arrivât en masse; mais il ne nous reste de beaucoup que les dessins. Il fit à Bergame le palais de la commune, un des plus beaux qu'il y ait; mais le plan des Fontana pour la reconstruction de la cathédrale, œuvre d'Antoine Filarite, fut préféré au sien. De même celui qu'il fit pour la cathédrale de Salzbourg céda le pas à un autre de Santino Solari, de Côme.

En même temps il se proposait, dans l'*Idée de l'architecture universelle,* de joindre aux préceptes de l'art des exemples pris dans toute l'Europe. Or, afin de se procurer des dessins, il avait soin de s'attacher à des gentilshommes vénitiens qui s'en allaient en ambassades dans les différents pays. Il put ainsi, sans rien dépenser, faire avec eux des voyages lointains et répétés, écrivant et dessinant tout ce qu'il voyait. Mais il lui aurait fallu beaucoup plus de connaissances, de voyages et de doctrine : aussi ne produisit-il qu'un ouvrage confus, prolixe, plein de digressions, sans compter l'ennui qu'on éprouve à lui voir toujours mettre au-dessous des siens les ouvrages des autres, même ceux du premier ordre (1). Il laisse jusque dans son testament un témoignage de l'orgueil qui respire dans ses écrits.

(1) Indépendamment des nombreux éloges qu'il met dans la bouche des autres, il ne cesse de s'en décerner de son chef. Ainsi on lit dans l'*Idée :* « Les fatigues, nous les avons endurées sans nul regret pour notre instruction particulière, et dans l'intérêt de ceux qui bâtissent, comme aussi pour laisser quelque exemple à la postérité de la belle manière d'édifier; car vraiment Palladio, Buonarroti, Vignole, Sanmicheli, Sansovino, n'avaient rien laissé qui pût servir de modèle, etc. » Puis, dans son testament : « J'ai tâché de restituer à son ancienne majesté cette très-noble science... Avec beaucoup de fatigue et de dépenses, j'ai amené mes livres à la perfection... J'ai orné Venise d'une infinité d'édifices, qui ne le cèdent en beauté et en magnificence à aucun de ceux des anciens... Je ne doute pas que mes écrits et tant d'édifices que j'ai faits ne soient faits pour conserver le souvenir de mon nom à l'égal de l'éternité. »

Pellegrino Pellegrini de Tibaldo naquit à Bologne de parents milanais. Désolé de mal réussir dans la peinture, il avait résolu de se laisser mourir; mais on lui donna le conseil de se livrer à l'architecture, et il se trouva bien de l'avoir suivi. Il fut nommé à Milan ingénieur de l'État, et chargé de diriger la construction de la cathédrale. Il en fit le pavage et traça le dessin de la façade, dans lequel Martin Bassi, autre architecte de cette église, appuyé de l'opinion de plusieurs bons maîtres, s'opposa à plusieurs idées bizarres (1). Parmi beaucoup d'autres travaux de Tibaldo, nous citerons les sanctuaires de Ro et de Caravaggio, l'archevêché de Milan, la maison professe des jésuites à Gênes. Appelé par Philippe II pour la construction de l'Escurial, il reçut de lui, outre des sommes considérables, le fief de Valsolda. Pellegrino Tibaldi. 1522-1592.

A Milan, Giuseppe Méda fit la majestueuse cour du grand séminaire et les plans des *navigli* de Paderno et de Pavie. Pour le collége Helvétique et pour la bibliothèque Ambrosienne, on loue Fabio Mangone. Martin Bassi édifia la porte Romaine et Saint-Laurent; Vincent Sérigni construisit plusieurs édifices à l'entour de la place des Marchands, et quelques cloîtres; François Richini bâtit plusieurs églises et divers palais, entre autres celui de Brera; mais ce sont des noms ignorés hors de leur patrie.

Une succession d'artistes de la même famille rendit célèbre à Rome et à Naples le nom des Fontana, originaires de la Lombardie. Le cardinal Montalto confia à Dominique, né à Mili sur le lac de Lugano, la chapelle de la Crèche, dans Sainte-Marie Majeure. Le pape ayant arrêté les pensions du prélat, il lui fallut pourvoir à cette dépense; mais Fontana offrit de continuer le travail à ses frais, ce dont il lui sut très-bon gré. Devenu pape sous le nom de Sixte-Quint, non-seulement il lui fit achever cette chapelle, remarquable pour les élégantes proportions de la coupole, ainsi que le palais voisin (la villa Negroni), mais encore il le chargea de relever les obélisques; celui du Vatican, à demi-enseveli, restait seul debout. Lorsqu'il fut question de le transporter devant la nouvelle basilique de Saint-Pierre, tout ce qu'il y avait de mathématiciens fut consulté, et il en résulta cinq cents avis tant savants que bizarres. La préférence fut donnée à celui de Fontana, qui a décrit le *Mode employé pour transporter l'obélisque du Vatican.* Fontana. 1543-1607.

(1) *Voy.* Bassi, *Dispareri in maniera d'architettura e di prospettiva*, 1572.

Ce fait, embelli encore par les traditions, est un des plus dramatiques de l'art. Le monolithe avec son revêtement donnait un poids d'un million cinq cent mille livres. Il fallait l'enlever de sa base, le coucher sur les chariots, puis le redresser, et l'asseoir sur sa base nouvelle. Sixte-Quint choisit pour cette opération un mercredi, jour qu'il disait lui être toujours heureux. L'anxiété était générale parmi les habitants : il avait été défendu, sous peine du gibet, de prononcer un mot sur la place, pour ne pas gêner les commandements des chefs. L'architecte se trouvait en suspens entre la gloire et les châtiments dont l'avait menacé le sévère pontife, qui, par un mélange de violence, de grandeur et d'exaltation, voulait soumettre à la croix les monuments de l'idolâtrie, dans le lieu même où les martyrs avaient versé leur sang. Déjà l'obélisque était transporté, déjà il était près d'être dressé sur son emplacement ; mais les poulies ne pouvaient arriver à le mettre entièrement debout, quand un paysan s'écria, du milieu de la foule silencieuse : *De l'eau aux cordes!* Avis plein de bon sens, qui eut pour effet d'empêcher les câbles de se briser, et qui, en les faisant se raccourcir, détermina le résultat attendu. Aussitôt les cloches et le canon du château Saint-Ange annoncèrent que l'entreprise avait réussi. Sixte-Quint fit son architecte chevalier ; et le paysan qui avait affronté le gibet pour émettre un avis opportun demanda en récompense le privilége, pour son village, de fournir à Rome les branches d'olivier pour le dimanche des Rameaux (1).

L'érection des autres obélisques offrit plus de facilité à Fontana, qui posséda plus de connaissances mécaniques qu'aucun de ses prédécesseurs, ou qui eut à profiter de circonstances plus favorables. En architecture, il sacrifia à la nouveauté. Il fit la façade de la

(1) Le chevalier Adamini de Montagnola, compatriote de Fontana, et l'ingénieur français Montferrand, ont érigé, il y a peu de temps, une masse semblable à Saint-Pétersbourg. La colonne que l'empereur Nicolas y a consacrée à la mémoire d'Alexandre I[er] est le plus grand monolithe du monde.

Le fût seul pèse.	293,820 kil.
Avec les appareils. . . .	423,500
L'obélisque nu.	337,000
Avec les appareils. . . .	375,922

L'érection de l'obélisque de Luxor sur la place de la Concorde, par M. Lebas, a causé aussi une vive émotion dans Paris, dont les applaudissements ont salué l'habile architecte.

basilique de Latran, du côté de Sainte-Marie Majeure, ainsi que le palais pontifical adjacent, masse grandiose, aux ornements corrects et sobres. Au Vatican, il construisit en travers de la cour du Bramante un édifice destiné à la bibliothèque, et fit la partie du palais qui regarde vers Rome. Il travailla aussi à celui du Quirinal, dont il élargit la place, où il mit les deux colosses, et éleva les quatre fontaines au carrefour des deux rues Felice et Pia. Il restaura la colonne Trajane et la colonne Antonine : on lui doit en outre l'hospice des Pauvres mendiants, l'Acqua Félice, la fontaine de Termini, une des plus belles parmi les fontaines si remarquables de Rome, où il représenta ou plutôt indiqua le miracle de Moïse. Fort heureusement la filature de laine projetée dans le Colisée ne fut pas exécutée.

Tous ces travaux furent accomplis dans les cinq années du règne de Sixte-Quint. Après sa mort, Clément VIII, prêtant l'oreille à des insinuations malveillantes, destitua Fontana de ses fonctions d'architecte pontifical, et lui demanda compte des sommes employées; mais le comte de Miranda, vice-roi de Naples, l'appela près de lui en qualité d'architecte royal. Arrivé dans cette ville, Fontana redressa des rues, des palais, la place du Château-Neuf; il fit la belle fontaine de Médine; les tombeaux de Charles Ier, de Charles Martel et de Clément dans l'archevêché; plusieurs autels, notamment celui de l'archevêché d'Amalfi, et le très-beau *sottocorpo* de St-Matthieu, à Salerne. Le palais du roi, son ouvrage le plus remarquable, a subi tant de changements dans sa distribution intérieure, qu'on ne saurait en retrouver le dessin primitif. Il fit aussi, pour la tour Saint-Vincent, le projet d'un môle et d'un pont qui ne furent pas exécutés.

Son frère Jean s'occupa de construire des digues le long du Pô, et 1540-1614. de procurer de l'eau à un grand nombre de maisons de plaisance et de villes. Il amena de Bracciano celle qui alimente le Fontanone de Rome, et va de là fournir l'autre cascade en face de la rue Giulia, en traversant le pont Sixte.

Michel Sanmicheli de Vérone précéda ces architectes, et se montra supérieur en talent. Sanmicheli. 1480-1559. Formé par les leçons de son père et de son oncle, il étudia les restes de l'antiquité d'abord dans sa ville natale, puis à Rome, où il fut bientôt en réputation. Chargé de continuer la cathédrale d'Orviéto, où les meilleurs architectes l'avaient précédé, il se conforma à leur style. Il se donna plus de liberté dans celle de Montefiascone, où il fit une coupole à huit arêtes, dont la circonférence constitue le temple. Il embellit d'autres ouvrages

sa patrie et Venise, fidèle à l'habitude de n'entreprendre aucun travail sans avoir fait chanter une messe solennelle.

Clément VIII le chargea de diriger des fortifications, principalement celles de Plaisance et de Parme, conjointement avec Antoine Sangallo. Y ayant réussi selon son désir, Sanmicheli s'éprit de ce genre d'architecture, et il en réforma le système d'après les changements apportés à l'art militaire. Jusqu'alors une forte muraille, un large fossé et des tours carrées ou rondes, pour protéger la courtine au-dessous, éloignées l'une de l'autre d'un tir d'arc, suffisaient pour la défense d'une ville. Lorsque les armes à feu eurent été introduites, on dut entremêler aux tours angulaires les tours arrondies, genre de construction qui précéda les boulevards proprement dits, et qu'il fallut abandonner également lorsque ceux-ci furent adoptés, parce que les tours, en faisant saillie sur la courtine, gênaient la défense.

Architecture militaire.

Sanmicheli fit les boulevards à triangle saillant plus ou moins obtus (1), s'appuyant sur les deux flancs qui protégent les courtines, avec des chambres basses sur les côtés, pour doubler le feu des batteries de défense, et garantir à la fois la courtine et le fossé. Toutes les parties se trouvèrent ainsi protégées par les flancs des bastions, tandis que dans l'ancien système le front restait découvert. Les batteries de flanc furent de même substituées aux défenses plombantes, les murailles en talus aux murailles perpendiculaires : aucune partie de la forteresse ne demeura sans être vue ou sans être protégée par quelque autre; et l'artillerie, en frappant à angle oblique dans les murs, n'y produit pas autant de dégât que lorsque les coups portaient droit; et si même elle entame le revêtement extérieur, la terrasse se soutient par elle-même.

Il construisit de cette manière à Vérone le bastion de la Madeleine et d'autres, démolis depuis aux termes de la paix de Lunéville; on lui dut aussi ceux de Legnago, d'Orzinovi, de Castello. Il en

(1) Promis, dans ses commentaires sur Martini, II, 300, démontre que les boulevards de Sanmicheli ne furent pas les premiers. Il y en avait déjà autour de Florence en 1526; à Urbin après 1521, à Bari antérieurement à 1524. Lors du siége de Rhodes en 1522, les boulevards étaient déjà établis à la manière moderne par les soins de Basile de la Scala, de Vicence, ingénieur de Maximilien I[er] et de Charles-Quint. En 1519, Charles III de Savoie fit ajouter des boulevards de ce modèle au château construit sur la montagne de Nice. En 1518, Albert Pio fortifia Carpi de cette manière; Padoue, Trévise, Ferrare et d'autres places furent bastionnées de même.

éleva de même à Sébenico, à Chypre, à Candie, à Napoli de Romanie, bastions qui devinrent de fortes barrières contre les Ottomans. La forteresse du Lido offrait de grandes difficultés, à raison du peu de solidité du terrain, détrempé et battu sans cesse par la mer : il en triompha cependant; et, pour faire l'épreuve de ses remparts, on fit partir à la fois toute la grosse artillerie dont ils venaient d'être armés.

Il ne séparait pas la beauté de la force, et s'attachait à orner l'entrée des places à l'aide de ces expédients ingénieux que Vauban conseilla depuis d'employer. La porte Neuve et celle du Pallio de Saint-Zénon, à Vérone, sont là pour démontrer ce que peut produire de plus satisfaisant la réunion de connaissances variées.

L'Italie peut donc réclamer aussi le mérite de l'innovation dans l'architecture militaire; et elle avait produit plusieurs écrits sur cette matière bien avant le premier traité publié en France par Errard Bardeluc, en 1604. Nicolas Tartaglia, Pierre Cattaneo de Sienne, Daniel Barbaro, s'en étaient occupés accessoirement. Jean Baptiste Bellici, de Saint-Marin, qui fut employé par le marquis de 1506-1554
Marignan au siége de Sienne, et se mit au service de François I[er] et ensuite à celui d'autres princes, indiqua les méthodes les plus efficaces pour résister à l'artillerie. Le traité de Robert Valturio, *De re militari,* porta dans ce genre de constructions la lumière que celui d'Alberti avait jetée sur l'architecture civile. Il est important sous le rapport historique, puisqu'il marque le passage des anciennes armes de trait aux nouvelles, en indiquant même le temps de leur invention. Galéas Alghisi de Carpi voulut prouver l'utilité des 1570.
courtines en arrière, qui devaient être d'autant meilleures que l'angle en serait plus aigu; mais l'expérience démentit ses calculs. Tartaglia s'occupa du tir à ricochet, que l'on croit avoir été inventé un siècle et demi plus tard.

François Marchi de Bologne, à qui l'on fait honneur des trois méthodes attribuées à Vauban, s'illustra plus encore que ses devanciers dans la théorie comme dans la pratique (1).

Nous avons sur ce sujet des dialogues de Jacques Lentieri, de 1557.

(1) « Quatre livres de l'architecture militaire du capitaine François Marchi, Bolonais, gentilhomme romain. Dans les trois premiers sont décrits les véritables modes de fortification en usage dans les temps modernes, avec un bref et utile traité; dans le quatrième, il est parlé des moyens de fabriquer l'artillerie, et de la manière de l'employer par ceux qui en sont chargés. » *Voy.* Erm. Pini, *Dialogue sur l'architecture*, 1770.

Brescia, ainsi que sur la manière de lever les plans des forteresses. Jérôme Maggi et Jacques Castriotto publièrent ensemble (Venise, 1564) leur ouvrage intitulé *De la fortification des villes*. Le premier défendit Famagouste, où il fut pris par les Turcs, et égorgé après une dure captivité. On doit savoir gré à ces ingénieurs d'avoir opposé une barrière aux nouveaux barbares qui menaçaient la civilisation, tandis que les rois, uniquement occupés de leurs querelles, laissaient Venise combattre seule contre eux.

1572. D'autres s'appliquèrent à l'architecture nautique, comme le Milanais Camille Agrippa (1) et Mario Savorgnano, comte de Belgrade (2).

Beaucoup écrivirent aussi sur l'hydraulique, science qui offrit constamment des applications en Italie; et parmi eux on distingue Louis Cornaro, qui traite des lagunes de Venise comme moyen de défense (3).

Arts hors de l'Italie.

Les arts du dessin se répandirent aussi hors de l'Italie : Henri VIII, François Ier, Charles-Quint, cherchèrent à attirer chez eux des artistes de ce pays. Deschamps raconte (4) qu'en 1573, Maximilien II d'Autriche demanda un peintre et un sculpteur à Jean Bologne, qui lui envoya Spranger d'Anvers et Jean Monti. Un an après la mort de Maximilien, Rodolphe fut sur le point de les congédier; mais, sur l'avis de son chambellan, il garda le peintre et renvoya le sculpteur.

La faveur accordée aux arts en France contribua à grandir le monarque, qui, par là encore, se trouva supérieur aux petits feudataires. On y continua fort tard à construire dans le style gothique, témoin la belle tour qui a seule survécu à la destruction de Saint-Jacques de la Boucherie, et qui fut élevée à Paris en 1502, ainsi que l'église entière de Saint-Eustache, commencée en 1532.

La peinture n'y était pas ignorée; mais elle se bornait à des portraits d'une ressemblance très-étudiée, à des miniatures sur parchemin, à la coloration des vitraux, art national que ne dédaignaient pas d'exercer même des gentilshommes. A l'exemple des Lombards, on avait adopté, du temps de Charles VIII, une méthode

(1) *Nuove invenzioni sopra il modo di navigare.* Rome, 1595.

(2) *Arte militare terrestre e marittima, secondo la ragione e l'uso de' più valorosi capitani antichi e moderni.* 1599.

(3) *Trattato delle acque.* Padoue, 1560.

(4) *Vies des peintres flamands*, t. I, p. 193.

meilleure, qui unissait la souplesse à la vérité, l'art au sentiment, la correction à l'inspiration, surtout dans l'architecture et la sculpture.

Le frère Joconde travailla dans Paris à la cour des comptes, et au château de Gaillon en Normandie, qui appartenait au cardinal d'Amboise; et sans doute aussi au château de Blois, qui est peut-être la plus intéressante de toutes les habitations royales. Le tombeau du cardinal d'Amboise, en marbre laborieusement sculpté avec des peintures et des dorures, est le plus beau monument de ce siècle. Déjà l'art est tout à fait renouvelé dans le mausolée de Louis XII à Saint-Denis, qui offre un style large et une sage imitation de la nature. Il est attribué à Ponce Tribatti; mais il paraît plutôt être l'œuvre de Jean Juste de Tours. De riches négociants comme Ango, de hauts dignitaires comme Duprat, des courtisans, des seigneurs, élevaient à l'envi des châteaux. François Ier en fit bâtir un très-beau à Chambord, en manière de château-fort avec des tours, dont les ornements sont d'un style mélangé. Il est de 1525, c'est-à-dire antérieur au Primatice; et le château de Madrid, dans le bois de Boulogne, où se trouvaient beaucoup de terres émaillées, dans le goût de Luc de la Robbia, fut construit en 1530.

En appelant tout à coup la France à copier l'Italie, on la priva de l'avantage du noviciat, et l'imitation y empêcha l'originalité. Rosso, artiste tout académique, qui, ne croyant pas qu'il existât de peinture avant le *grand style*, travaillait de pratique et ne comprenait que ce qu'il savait, en dédaignant quiconque ne faisait pas comme lui, prenait en pitié ces pauvres Français au pinceau sec et dur. S'il lui fallut en accepter quelques-uns pour élèves, ce fut à condition qu'ils renieraient les traditions nationales et naïves, pour adopter le faire théâtral, la grande manière. Maître Roux, comme on l'appelait, préférant les talents médiocres, employa en France Laurent Naldini, élève de François Rustici, qui y avait déjà travaillé; Antoine Minci, élève de Michel-Ange; Dominique del Barbiéro, Luc Penni, Barthélemy Miniati et François Caccianimici.

Le Primatice, qui lui succéda, dérivait de Raphaël; mais il s'était modifié, après avoir vu Michel-Ange et travaillé sous Jules Romain; il conservait de l'élégance, en croyant toutefois aux procédés d'école. Il eut pour collaborateurs J. B. Bagnacavallo, Ruggeri de Bologne, Prosper Fontana, Nicolas de l'Abbate, qui tous laissèrent des ouvrages en France, au Louvre et à Saint-Denis.

20.

Vignole séjourna deux ans à Paris, Serlio y mourut, Cellini y rencontra des aventures bizarres. Si l'on ajoute à ces artistes d'autres qui furent appelés ou qui vinrent d'eux-mêmes en France, et ceux de ce pays qui voyagèrent en Italie, on verra que l'art italien dut exercer une véritable tyrannie sur l'art français encore au berceau. Fontainebleau fut un musée d'arts italiens et de copies.

1510-1578. 1572. Pierre Lescot et Jean Goujon se formèrent sur ces exemples. François I[er] confia au premier la reconstruction du Louvre; la partie qui en a été conservée, et qui a servi de modèle au reste, lui fait honneur. D'un style peu correct, mais svelte et élégant, il réussit mieux dans les ornements, dans les cariatides, les esclaves, les trophées. Germain Pilon, vanté par ses compatriotes plus qu'il ne le mérite, a exécuté plusieurs monuments.

1489. Jean Cousin, imitateur de Michel-Ange, bien qu'il n'ait jamais été en Italie, fut employé aux grands travaux de ce temps, aux châteaux de Vincennes, de Sens et d'Anet. Il fit les mausolées de Diane de Poitiers et de son mari, ainsi que celui de Charles V. On croit que son *Jugement dernier* fut le premier tableau à l'huile fait en France. Son style fut large, son dessin vigoureux, et son coloris plein de force; il peignit aussi sur verre. Son meilleur ouvrage de sculpture est la statue du maréchal Chabot. Il écrivit sur les proportions du corps humain. Nous avons parlé plus haut de Léonard de Limoges et de Bernard de Palissy, peintres sur émail.

Ph. Delorme. 1577. Philibert Delorme, natif de Lyon, se forma en Italie : il éleva ou restaura en France un grand nombre d'édifices; on lui doit notamment le tombeau des Valois à Saint-Denis, et celui de François I[er]. Catherine de Médicis, voulant avoir un palais qui l'emportât sur tous ceux qui existaient en France, le chargea de lui en élever un, à peu de distance du Louvre, sur l'emplacement d'une fabrique de tuiles, d'où il prit le nom de Tuileries. Il y prodigua plus les ornements et la richesse que la correction : ce palais devait d'ailleurs être beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui; mais Catherine s'ennuya d'attendre, et tout fut ensuite changé par d'autres architectes.

Il a écrit *Sur l'art de bâtir*. Ses *Nouvelles inventions pour bien bâtir, et à petits frais,* consistent à substituer aux poutres ordinaires des toitures, des courbes peu distantes l'une de l'autre, et maintenues dans une position verticale par des sablières composées de deux lignes de planches minces. On peut de cette manière couvrir des espaces très-étendus sans des bois d'une grande lon-

gueur, et former des voûtes sans la gêne des poutres transversales destinées à leur donner de la solidité. Il en existait des exemples antérieurs dans quelques églises de Venise, et Serlio en cite d'autres; mais Delorme ne paraît pas les avoir connus, et d'ailleurs il combina mieux sa charpente. Il est vrai qu'elle est plus coûteuse à raison du surcroît de main-d'œuvre, et que la poussée en est plus grande sur les murs d'enceinte que celle des toitures ordinaires.

Son contemporain Jean Boullant bâtit le château d'Écouen, où Boullant.
le gothique et le bizarre sont mêlés à de bonnes imitations clas- 1573.
siques et à la finesse d'exécution : cet édifice toutefois n'approche pas de ce que l'on construisait à la même époque en Italie.

Tandis que ces artistes sacrifiaient au style à la mode, d'autres s'en tinrent à la manière ancienne, sans se mettre en peine des grandes attitudes et des raccourcis, qui n'expriment rien. Ce fut ainsi que les confréries d'arts, dans les différentes villes de province étrangères à l'école de Michel-Ange, conservèrent quelque originalité de formes.

L'Espagne commença sous Ferdinand et Isabelle à incliner Espagnols.
vers les classiques, dont on avait étudié les ouvrages en Italie. Le Palais-Vieux de Florence a servi de modèle à celui que Charles-Quint fit élever à l'Alhambra de Grenade, et qui est de Pierre Machuca, quoiqu'on l'attribue à Alonzo Berruguète. Beau en lui-même, il semble énorme au milieu des légères constructions moresques. On ne cite dans ce pays aucun grand talent, mais
plusieurs bons artistes, comme Ferdinand Ruiz, qui construisit 1455.
l'église de Séville en exhaussant la grande tour de la Giralda, ou- 1561.
vrage des Maures; et Berruguète, peintre, architecte, et principalement sculpteur, de l'école de Michel-Ange. Ses ouvrages dans le Prado de Madrid et dans l'Alhambra, et la *Transfiguration* qu'il sculpta pour le chœur de la cathédrale de Tolède, ont servi de mo-
dèles aux artistes de cette nation. Dominique Théotocopoli, né en 1625.
Grèce, élève du Titien, construisit à Madrid le collége de Marie d'Aragon, ainsi que l'église et l'hôpital de Huesca, dont la conception est grandiose. Barthélemy de Bustamante édifia l'hôpital de
Saint-Jean-Baptiste à Tolède, avec une cour somptueuse. Jean- 1567.
Baptiste de Tolède ouvrit à Naples la belle et large rue qui garde son nom, et fit Saint-Jacques des Espagnols ; il traça ensuite le plan de l'Escurial, qui fut continué par Jean d'Herrera, son élève. Le beau tabernacle dessiné en forme de petit temple par ce dernier, avec huit

colonnés de jaspe sanguin, et une grande richesse de statues d'or
1597. et de pierreries, fut exécuté par Jacques Trezzo de Milan. Herrera dessina aussi la maison de plaisance d'Aranjuez, qui, de même que l'Escurial, fut embellie à l'envi par tous les successeurs de Philippe II.

Les arts de l'Italie pénétraient jusqu'en Russie, et un Milanais nommé Solaro y construisait en 1491 (1).

Les Italiens gardèrent le silence sur les étrangers, ou n'en parlèrent qu'avec le dédain confiant d'une supériorité incontestable. On ne trouve, en effet, qu'en France et en Allemagne un enchaînement historique, un accord scientifique des arts et des écoles ayant un caractère propre.

Flamands. Dès 1454, il avait été institué à Anvers une académie qui s'exerçait de préférence à représenter la nature telle que l'artiste la voit. Peut-être le goût du coloris, qui y prédominait, émoussa-t-il le sentiment de la forme et de la beauté idéale.

1529. Nous avons déjà fait mention des Van Eyck, dont les traditions furent suivies jusqu'à Quentin Messis ou Methzys, d'Anvers. On admire les tableaux de ce dernier dans la galerie de cette ville. A partir de ce moment commence l'imitation italienne.

Michel Cockier, de Malines, se forma sur Raphaël; Pierre Campana, Flamand aussi, déposa, durant les vingt années qu'il séjourna en Italie, la sécheresse de l'école natale. Il obtint à Séville le surnom de Divin, et sa *Déposition,* à Sainte-Croix, excita l'admiration.

Pierre de Wit (*Candide*), de l'école de Vasari, dirigea en Bavière plusieurs ouvrages, notamment le mausolée de Louis de Bavière, l'un des ornements les plus remarquables de Munich, coulé en bronze par H. Krumper de Weilhem en 1622. Lambert Lombard,
1510-1576. de Liége, est cité comme un architecte et un peintre très-habile. Pierre Breughel peignait avec une extrême vérité les scènes champêtres, et tout ce qui se passait autour de lui. Venu en Italie, il continua de s'en tenir au naturel, courant les campagnes et les tavernes pour mieux observer. Au milieu de l'immense et originale variété de ses tableaux, il représenta des scènes de diableries. Son fils Jacques, qui s'en inspira peut-être, fut surnommé d'Enfer par ce motif, et, comme Callot, il finit par croire au diable et aux sorcelleries, qu'il voyait partout. Son frère Jean fut, au contraire,

(1) KLAPROTH, *Tableaux historiques*, p. 274.

appelé de Paradis, attendu qu'il s'appliqua uniquement à reproduire des fleurs et des anges; son *Paradis terrestre* est surtout célèbre, et les burins les plus habiles n'ont pu réussir à rendre le fini minutieux de ses beautés.

En Allemagne, Martin Schœn, de Colmar, n'eut ni modèles ni disciples. La cathédrale de Fribourg possède de belles peintures de Jean Grün; celles du saxon Luc Cranach conservent l'originalité native. Collin, de Malines, laissa à Inspruck un des mausolées les plus remarquables, dans celui de Maximilien Ier. Il est entouré de vingt-huit statues colossales en bronze, représentant des rois et des princes autrichiens avec le costume du temps, dont le fini est incomparable; indépendamment de vingt bas-reliefs retraçant les exploits du monarque, tellement beaux et si habilement faits, que nous ne croyons pas avoir jamais rien vu de mieux. Nous avons cité plusieurs fois Albert Durer, qui, contrairement aux artistes italiens, à l'existence mobile et splendide, passa la sienne dans le calme et la simplicité, et nous la décrivit de même dans ses Mémoires. Placé dans l'atelier d'un orfévre, profession que son père exerçait, il montra son habileté à l'âge de vingt et un ans, en ciselant admirablement une Passion. Il voyagea alors, et, s'étant adonné à la gravure, il se fit connaître au loin. En 1506 il vint à Venise, pour demander réparation au sujet de certaines de ses gravures contrefaites par Marc-Antoine. Les Vénitiens, épris du coloris, tinrent peu de compte du graveur; mais Jean Bellini se fit son appui auprès des patriciens.

Allemands.

Alb. Durer. 1471-1528.

« Pouvez-vous rester là-bas! écrivait Durer à l'un de ses amis. « Combien les Italiens sont aimables! Ils m'ont entouré de prévenances, et chaque jour ils me montrent plus d'attachement, ce « dont mon cœur éprouve une indicible satisfaction. Ce sont des « gens bien élevés, instruits, élégants, bons joueurs de luth, pleins « d'esprit et de dignité, affables, et bons avec moi au delà de ce « qu'on peut dire. Il est vrai qu'il ne manque pas non plus chez « eux de gens sans foi, de menteurs, de fripons, qui n'ont pas « leurs pareils sous le ciel. A les voir, vous les prendriez pour les « meilleures gens du monde; ils rient de tout, même de leur mau« vaise réputation. Je fus averti à temps, par mes amis, de ne man« ger ni boire ni avec eux, ni avec les peintres de leur coterie. « Parmi ceux-ci, quelques-uns se sont mis à me faire la guerre, et « copient effrontément mes tableaux dans les églises et dans les pa-

« lais, tandis qu'ils vont criant que je ruine le goût en m'éloignant « des anciens. Cela n'a pas empêché Jean Bellini de m'accorder « de grands éloges en nombreuse compagnie; en outre, il voulut « avoir quelque chose de moi, et vint me trouver en personne pour « me demander un dessin, ajoutant qu'il était jaloux de le bien « payer. Il est aimé, respecté, admiré de tous; on ne parle que de « sa bonté, de son esprit, et, quoique vieux, il a peu d'égaux. »

De retour dans sa patrie, Durer fit le portrait des hommes illustres de son temps; mais il s'appliqua plus particulièrement à la gravure. On compte en effet cent six planches de lui sur cuivre, et trois cent douze sur bois. Le grand arc de triomphe de l'empereur Maximilien, composé de quatre-vingt-douze planches de dimensions diverses, dont la réunion forme un tableau de neuf pieds sur dix et demi, est aussi de Durer, ou exécuté sur ses dessins. Indépendamment des sujets d'histoire et de mythologie, il en tira beaucoup de son imagination, comme le fameux *Cheval de la Mort* et la *Mélancolie*.

La pureté de style et le sentiment de la beauté physique n'avaient pas été appréciés en Allemagne jusqu'au moment où il les étudia sur des modèles vivants. Il écrivit aussi des éléments de géométrie, sur la fortification des places, sur la proportion du corps humain, et toujours avec des planches explicatives. Il ne négligea pas non plus la peinture, et son tableau le plus célèbre est le *Crucifiement*, à Vienne. Il faut étudier, dans la précieuse collection de l'archiduc Charles, ce peintre unique, parmi une nombreuse variété de dessins de tout genre, aussi finis dans les détails que hardis dans la composition. Il voyagea par deux fois en Hollande, fêté partout, et trouvant dans cet accueil un encouragement à produire de beaux ouvrages (1). L'école qu'il laissa après lui

(1) Durer se révèle parfaitement dans la relation de ce voyage, dont une partie a été publiée récemment par Demurr, dans le Journal allemand des beaux-arts. « Moi, pauvre Albert Durer, je partis de Nuremberg à mes frais, avec ma femme. Nous passâmes la nuit dans un village de Bavière, où nous avons dépensé trois *batzen* moins six deniers. De là nous allâmes à Anvers. Le dimanche était la fête de saint Ospute, et la congrégation des peintres m'invita à un grand banquet, avec ma femme et ma fille. Vaisselle d'argent, service de cristal, table excellente, rien n'y manquait. Les dames étaient toutes en habits de fête; et quand on me conduisit à ma place, le peuple se pressait des deux côtés de la table pour voir ma célébrité. Il y avait plusieurs personnes de qualité, princes, ducs, qui me reçurent de la meilleure grâce, m'offrirent leurs services et leur protec-

céda plus tard le pas aux Flamands, les Italiens de l'Allemagne.

Holbein naquit à Augsbourg, d'un peintre médiocre ; et sans au- Holbein. 1498-1554.

tion pour tout ce qui pourrait m'être utile. Quand je fus assis, le maître d'hôtel des seigneurs d'Antorff s'approcha de moi, accompagné de deux valets, et m'offrit, de la part de ces nobles seigneurs, quatre pintes de vin qu'ils me prièrent de boire de suite, et d'accepter en signe de haute considération. Je me soumis à cette loyale invitation, en protestant de mon dévouement à l'illustre famille. Vint ensuite à moi maître Pierre, charpentier de la ville, en me présentant deux pintes de vin, toujours avec l'offre de ses services. Après avoir passé gaiement une bonne partie de la nuit à boire et à chanter, les convives se levèrent, et m'accompagnèrent avec des torches jusqu'à mon logis, absolument comme un consul romain. A la porte je pris congé d'eux, et dormis d'un bon somme jusqu'au lendemain. J'allai ensuite à la maison de maître Quentin (*Methzys*). Fischer m'acheta, pour le compte des seigneurs d'Antorff, seize images de la passion pour quatre florins ; d'autres du même sujet, d'une forme plus petite, pour trois florins ; vingt autres demi-feuilles de différentes espèces, pour un florin en tout. Item, j'ai vendu à mon hôte une petite Vierge peinte sur une mauvaise toile, pour deux florins du Rhin.

« Le jour d'après la Saint-Barthélemy, je fus conduit à Malines ; et maître Ronsard, et un peintre dont le nom m'est échappé, m'invitèrent à souper. Maître Ronsard est le fameux sculpteur au service de madame Marguerite, fille de Maximilien. Le lundi, nous allâmes à Bruxelles. J'y ai vu chez le conseiller quatre belles peintures du grand maître Rudiger, et les deux cadeaux apportés du Mexique au roi, savoir : un soleil d'or large d'une toise, et une lune d'argent aussi grosse que le soleil ; et par-dessus le marché toutes sortes de vases, d'ustensiles, de plats d'or et d'argent, des ornements étranges d'une telle splendeur, qu'on trouverait difficilement les pareils. Ils sont si précieux, qu'on les estime 100 m. livres d'or. Je n'ai jamais vu, de ma vie, chose qui me fit autant de plaisir. J'ai admiré ces ouvrages si fins en or, en m'étonnant de l'habileté et de l'esprit subtil des hommes des pays lointains.

« Madame Marguerite m'a fait dire que j'avais en elle une protectrice auprès du roi Charles ; elle m'a montré beaucoup d'intérêt, et je lui ai envoyé une belle épreuve de ma Passion. Quand je suis allé à la chapelle de la maison de Nassau, j'y ai vu l'admirable portrait fait par le grand maître Hugue. Maître Bernhardt, peintre, m'a invité à dîner ; et le repas a été si magnifique, que je ne pense pas que Bernhardt en ait été quitte pour dix pièces d'or. Il y assistait plusieurs nobles qu'il avait invités pour me tenir compagnie, entre autres le trésorier de madame Marguerite, dont je fis le portrait, le chambellan du roi, le trésorier de la ville, à qui j'ai envoyé une épreuve de la Passion, et qui m'a envoyé en retour une escabelle de goût espagnol, en bois noir, qui peut valoir trois pièces d'or. J'en ai aussi adressé une épreuve à Érasme, de Rotterdam, secrétaire de Bonisio. Puis j'ai fait au charbon le portrait de maître Bernhardt, peintre de madame Marguerite, et de nouveau celui d'Érasme. Mais six personnes dont je terminai les portraits à Bruxelles, ne me donnèrent pas un sou. Puis je passai à Aix-la-Chapelle, où je vis le couronnement de Charles-Quint.

tres maîtres, sans quitter ses montagnes, il devina la peinture, et se fit bientôt admirer en peignant à Bâle la *Danse des morts*, qui, propagée par la gravure, influa tant sur l'art national. Facile et fécond, il multiplia ses ouvrages. Enfin, excité par Érasme à sortir de sa retraite, il se présenta à la cour de Henri VIII, qui l'accueillit presque avec amitié, si cette âme farouche eût été ca-

« Le vendredi, je sortis d'Aix pour aller à Louvain. Le samedi, j'étais à Cologne, où j'achetai pour cinq deniers un traité du docteur Luther, et pour un denier un autre intitulé *Condamnation du saint homme Luther*. Le dimanche, je vis les fêtes et les divertissements, et j'assistai au banquet donné en l'honneur du couronnement. Le lundi, je reçus de l'empereur le diplôme de peintre de cour. Le samedi suivant, nous partîmes pour Bruges avec Hans Lixben d'Ulm, et Saint-Plos, fameux peintre né dans cette ville. Dans la maison de l'empereur, j'ai vu la chapelle peinte par Rudiger, et les tableaux d'un ancien peintre, probablement Zemling. Chez Jacob, j'ai vu aussi des tableaux d'un grand prix de Rudiger, Hugue, et autres grands maîtres. J'ai vu la statue de la Vierge en albâtre, ouvrage de Michel-Ange, les tableaux de Van Eyck et d'autres peintres. Il me fut donné aussi là un banquet superbe; les conseillers de la ville me firent présent de douze pintes de vin, et la compagnie, composée de soixante personnes, m'accompagna au logis après le repas. De là je vins à Gand; le doyen des peintres et les personnages principaux me reçurent avec enthousiasme, et tous me conduisirent à la haute tour de Saint-Jean. J'y ai vu le fameux tableau de Van Eyck, si beau, si admirable, qu'il n'y a pas d'argent pour le payer. La Vierge surtout et le Père Éternel sont d'une expression merveilleuse. Les peintres et leur doyen ne me laissèrent pas un moment; et tout le temps que je restai dans cette ville, ils voulurent m'avoir à déjeuner et à souper avec eux. Enfin je partis pour Anvers. Après y avoir passé quelque temps, je suis retourné avec les miens à Malines, près de madame Marguerite : je lui montrai le portrait de l'empereur, que je voulais lui offrir en don; mais elle ne voulut pas l'accepter.

« De tout ce que j'ai fait dans les Pays-Bas, je n'ai retiré que des pertes. Nobles ni bourgeois ne m'ont payé, et madame Marguerite pas plus que les autres. Pour tous les cadeaux que je lui ai faits, pour toutes les esquisses que je lui ai adressées, elle ne m'a pas donné un fétu. Au moment de partir, je reçus à l'improviste une lettre de Christiern II, roi de Danemark, qui m'ordonnait de me rendre auprès de lui en toute hâte pour faire son portrait et celui des seigneurs de sa cour, en m'assurant que je serais bien traité, et mangerais à la table royale. Le lendemain, je montai sur un vaisseau de l'État, et je m'en fus à Bruxelles chez le roi de Danemark, à qui je donnai mes meilleures gravures. Ce fut chose très-curieuse pour moi de voir l'étonnement avec lequel les gens de Bruxelles regardaient passer Christiern : je vis aussi l'empereur aller au-devant de lui, et le recevoir avec magnificence. J'assistai ensuite au banquet que l'empereur Charles et madame Marguerite lui donnèrent le lendemain. Le roi de Danemark, à son tour, donna un repas magnifique : l'empereur et madame Marguerite y étaient invités, et moi aussi; et je siégeai à la table des rois. J'ai fait à l'huile l'effigie du Christ, et j'en ai touché trente pièces d'or. »

pable d'un pareil sentiment. Ce fut à qui, des seigneurs anglais, aurait son portrait fait de la main d'Holbein; et heureux celui qui en obtenait au poids de l'or un tableau historique. Il eut à peindre successivement les femmes que Henri VIII appela à l'honneur de sa couche, pour les envoyer de là à l'échafaud! Contristé de ces scènes de sang, Holbein mourut en regrettant la gloire indigente, mais tranquille, dont il avait joui dans ses montagnes natives.

CHAPITRE X.

LANGUE LATINE ET LANGUE ITALIENNE.

Nous avons vu dans le siècle précédent Pétrarque et Boccace, après les exemples signalés de Dante, revenir à la langue latine, d'autant plus qu'une troupe de pédants venus de la Grèce vaincue, sans autres moyens d'existence que l'enseignement des langues mortes, s'efforçaient de les maintenir en honneur, alors que leur inaptitude à exprimer les idées d'une civilisation complétement changée tendait à les détrôner. La langue latine était, il est vrai, pour les Italiens une sorte de gloire nationale qui leur rappelait ces temps où ceux qu'ils nommaient leurs aïeux dominaient sur les barbares qui alors les foulaient aux pieds. Il leur semblait, en écrivant purement dans l'idiome de Cicéron, revenir à une époque où les mêmes paroles tombaient de la tribune pour rendre des idées de liberté.

Le facile Roscoe, qui représenta le siècle de Léon X bon comme lui-même, mais qui ne le connût ni ne le fit connaître, trouve que les latinistes italiens ne le cèdent pas aux contemporains d'Auguste; c'est aussi l'avis de Jovien Pontano. Mais son jugement n'est pas plus vrai en cela que lorsqu'il appelle le Boiardo un grand poëte, et dit que l'*Arcadie* de Sannazar surpasse tout ce que l'Italie avait produit jusque-là; l'Italie, mère de Dante! Il est vrai toutefois qu'on trouvait dans ce pays les meilleurs latinistes, dans un temps où il y avait d'autant plus de mérite à écrire purement le latin, que l'on manquait de bonnes grammaires ainsi que de dictionnaires, chacun devait donc trouver, à force de travail, les mots et la phrase dont il avait besoin. Le premier vocabulaire qui mérite d'être mentionné fut publié par Ambroise Calepio à Reggio,

en 1502. Il fut augmenté successivement jusqu'à l'édition de Bâle en 1581, dans laquelle il comprit onze langues.

Il était nécessaire, à l'époque où il n'y avait point de dictionnaire, que les imprimeurs ne fussent pas seulement des manœuvres et des marchands, mais des hommes vraiment érudits : tels furent en effet Froben et Oparin en Suisse, Christophe Plantin dans les Pays-Bas ; plusieurs aussi dans Paris, mais surtout Robert, Henri, Charles et Paul Estienne (1). Robert, le plus célèbre, savait aussi l'hébreu ; il ajoutait des notes et des préfaces aux éditions des classiques, et corrigeait sans relâche son *Thesaurus linguæ latinæ*. De Thou va jusqu'à dire qu'il contribua plus à immortaliser le règne de François Ier que les faits les plus éclatants de ce prince. Infatigable dans la correction des épreuves, il put arriver à ce résultat à peine croyable, de ne laisser qu'une faute dans la Bible en latin, et quatre dans celle en grec. Il avait entrepris aussi un dictionnaire grec, qui fut publié par Henri Estienne. Les mots y sont disposés non pas alphabétiquement, mais selon les racines et la signification ; méthode plus rationnelle, quoique moins commode.

Alde l'aîné avait inscrit sur la porte de son cabinet : *Si tu ne veux rien, dépêche-toi et t'en vas promptement, à moins que tu ne viennes prêter tes épaules, comme Atlas, à Hercule fatigué; en ce cas, il y aura toujours à faire et pour toi et pour quiconque viendra*. Il forma une réunion appelée *Aldi Neacademia,* pour causer de littérature, choisir les ouvrages à imprimer, et les leçons à préférer.

Des hommes de beaucoup de patience, sinon d'un grand esprit, se consacraient à publier et à éclaircir les anciens : tels furent Joseph Scaliger, Juste Lipse, Casaubon ; on dut aussi à Pierre Vettori (1499-1585) d'excellentes éditions et quelques traductions de classiques.

Antoine-Marie Conti, dit Maioragio (1555), qui raviva l'éloquence dans Milan, où il institua les *Trasformati,* composa une foule d'ouvrages d'érudition, et combattit les paradoxes de Cicéron, ce qui lui valut une guerre furieuse de la part de Marc Nizolio (1498-1576), auteur du *Thesaurus Ciceronianus*. Accusé d'irré-

(1) Josse et Conrad Badius, Gilles Gourmont, Philippe Pigouchet, Conrad Néobar, Denys Janot, Simon de Colines, Adrien Turnèbe, Guillaume et Frédéric Morel, Bienné, Chrétien Wechel, Mamers Patisson, Michel Vascosan. *Voy.* RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Estiennes* ; Paris, 1837-38.

ligion devant le sénat de la ville pour avoir pris le nom de Marc-Antoine, Conti s'excusa en disant que, faute d'exemple d'un Antoine-Marie parmi les classiques, il n'aurait pu écrire son nom dans un latin pur. L'excuse valait l'inculpation.

Mais le ridicule de ces érudits, c'était d'aimer tout de l'antiquité, même sa rouille et ses scories. Ils auraient voulu anéantir jusqu'à leur propre personnalité, pour se faire un masque à la grecque et à la romaine. Paul Manuce et d'autres excluaient toute expression qui n'était pas de Cicéron, n'admettant pas non plus toujours celles de ses amis. Comme il n'y a pas d'engeance plus querelleuse que celle des pédants, il s'engageait à tout moment des batailles, où toute la république des lettres en venait aux mains : entre Politien et Barthélemy Scaliger, entre les Florentins et les Napolitains, toujours à propos de mots. Il est vrai que cette polémique dirigeait les recherches sur l'antiquité; mais il y apparaissait plus de bon vouloir que de critique et d'érudition solide. Il ne s'agissait pas même d'étudier le latin pour enrichir l'italien, que l'on prétendait tout au contraire, indigne des sciences; et, au couronnement de Charles-Quint, Romulus Amaseo soutint, dans une harangue prononcée devant le pape et l'empereur, qu'il fallait le laisser aux marchands d'herbes et au vulgaire, dont il tirait son nom.

Mais le latin n'étant plus le langage dans lequel on pensait, il en résultait un divorce déplorable entre l'idée et les paroles, et une disposition à étudier la phrase et le style, indépendamment du naturel. De là dans l'italien lui-même les périodes combinées artificiellement, et les transpositions inopportunes; de là les adulations effrontées, attendu que c'était un art d'écrire, et non une manifestation de la pensée; de là une mesure pédantesque jusque dans le style épistolaire et domestique, et cet air pompeux et courtisan qui tient de l'époque.

Néanmoins ces écrivains latins formaient véritablement une république littéraire européenne, puissante par cette même langue et par l'unité, comme s'ils eussent voulu s'opposer par leur accord à la prédominance universelle de la force. Il ne paraissait pas un ouvrage que le frontispice n'en fût décoré d'une guirlande d'épigrammes et de témoignages louangeurs, qui n'avaient du reste rien de plus ridicule que ceux qu'on achète aujourd'hui du journaliste argent comptant, ou par des humiliations pires encore.

La poésie latine fut cultivée d'une manière remarquable par

Sannazar, Fracastor, Flaminius, Vida. Avec quelle tendresse Sannazar n'adresse-t-il pas à sa patrie le salut d'adieu, lorsqu'il suit, exilé volontaire, Frédéric II, le dernier rejeton de la famille royale de Naples, après avoir tout vendu pour fournir aux besoins de son protecteur prisonnier (1)! Son poëme *De partu Virginis* (1522) respire l'élégance, une extrême pureté, une harmonie virgilienne, bien qu'on soit choqué de trouver ces nymphes, ces Protées, ces Phébus mêlés aux dogmes les plus vénérables. C'est ainsi que sur son tombeau l'on voit figurer Apollon et Minerve, des faunes et des nymphes dans une église chrétienne. Vida, de Crémone, composa avec beaucoup de facilité un *Art poétique*. Dans le *Jeu d'échecs* (1527) et dans le *Ver à soie* (1537), il affronta la difficulté de préceptes arides que le latin ne devait plus faire entendre. Il répandit une véritable piété dans la *Christiade*, œuvre pure de tout ornement profane, et où il tira un meilleur parti de son sujet que Sannazar, dont il n'égale pas toutefois, à beaucoup près, la douceur et la dignité.

Fracastor (1483-1553), pour qui la muse n'était qu'une distraction au milieu d'études plus sévères, choisit un thème étrange dans la *Siphylis;* mais il sut, en mettant en œuvre sa double habileté comme médecin et comme poëte, l'ennoblir par de belles digressions et pallier ce que le sujet avait de répugnant, ainsi que les périphrases contournées et l'aridité didactique. Toujours harmonieux, il est bien loin cependant de la suavité de nombre et de la sobriété de Virgile.

(1) *Parthenope mihi culta, vale, blandissima Siren;*
Atque horti valeant, hesperidesque tuæ;
Mergillina vale, nostri memor; et mea flentis
Serta cape, heu domini munera avara tui.
Maternæ salvete umbræ, salvete paternæ;
Accipite et vestris thurea dona focis.
Neve nega optatos, virgo Sebethias, amnes;
Absentique tuas det mihi somnus aquas.
Det fesso æstivas umbras sopor, et levis aura,
Fluminaque ipsa suo lene sonent strepitu;
Exilium nam sponte sequor. Sors ipsa favebit.
Fortibus hæc solita est sæpe et adesse viris.
Et mihi sunt comites musæ, sunt numina votum;
Et mens læta suis gaudet ab auspiciis,
Blanditurque animo constans sententia, quamvis
Exilii meritum sit satis ipsa fides.

Epigrammat., lib. ep. 7.

Navager professait tant de haine pour les arguties et les afféteries de Martial, qu'il brûlait chaque année, en hécatombe aux Muses, tout ce qu'il trouvait d'exemplaires de ce poëte. Fracastor donna son nom à un dialogue sur la poésie, où, s'élevant au-dessus des préceptes mesquins, il en met l'essence dans l'idéal, comme le fait une école philosophique toute récente.

Sadolet écrivit d'un style très-pur et sans affectation; Pierre Bembo, avec magnificence. Pierre Angelio Bargeo composa en latin la *Chasse aux chiens et à la glu*, ainsi que la *Syriade* ou les Croisades. Marcel Palingenio (*Zodiacus humanæ vitæ*) réprouva avec aigreur, dans des vers moins beaux que les pensées, la corruption du clergé. Basile Zanchi, de Bergame, habile poëte latin, mourut prisonnier de Paul IV. Nous citerons encore trois frères Capilupi et cinq Amaltei, *egregii fratres queis Julia terra superbit;* André Marone, de Brescia, improvisateur, comparé par l'Arioste à son homonyme antique, et qui mourut de faim lors du sac de 1527. Jean-Aurèle Augurelli ayant fait hommage à Léon X de sa *Chrysopeia* ou l'Art de faire de l'or, reçut en retour, de ce pontife, une bourse pour y mettre celui qu'il obtiendrait. François Arsilli, dans son élégie *De poetis urbanis*, donne des éloges à plus de cent poëtes latins vivant à Rome sous Léon X, et comparés par leurs contemporains aux plus illustres.

Jules-César Scaliger est le premier moderne qui, dans sa *Poétique*, livre sans bornes, ait songé à réduire l'art des vers en système, en citant de nombreux exemples. Dans son parallèle entre Homère et Virgile, on aperçoit l'homme de goût plutôt que l'homme de génie. Préoccupé de son amour pour l'élégance plus que du sentiment de la force, il donne toujours la préférence à Virgile sur le poëte grec, comme à la beauté délicate et fardée sur l'inculte fille des montagnes; mais, ce qui est pis, il préfère à Homère Musée, l'auteur d'*Héro et Léandre*. Il croit aussi Horace et Ovide supérieurs aux Grecs, et soutient avec beaucoup d'art une thèse qui, prise en détail, n'est pas toujours un paradoxe. Il passe aussi en revue les modernes, parmi lesquels il donne la palme à Fracastor, et les rangs suivants à Sannazar et à Vida.

D'autres érudits adaptaient les formes et le langage antiques à des choses nouvelles, voulant parler comme les anciens, mais vivre d'une vie propre; commenter moins, et écrire davantage. Nous placerons parmi ceux-ci les historiens, les philosophes, et ceux qui

agitaient les questions de l'époque, écrivains auxquels la réforme ouvrit bientôt un vaste champ. Pierre Martyr d'Anghiera, Milanais, étant passé en Espagne en 1488, y écrivit, jusqu'en 1525, huit cent treize lettres sur les hommes et les événements contemporains. Il approuve l'inquisition et l'intolérance ; devine l'importance de la réforme, lorsqu'elle naît à peine ; décrit parfaitement les factions de Florence, la bataille de Pavie ; et dit, en parlant de la liberté des Américains : « On n'y a trouvé jusqu'à présent aucun « arrangement. Les deux droits, le naturel et le pontifical, établis- « sent que le genre humain tout entier est libre ; le droit impérial « distingue ; l'usage paraît entraîner à quelques conséquences con- « traires. La longue expérience veut que ceux qui, par nature, in- « clinent à des vices abominables ne restent pas libres. Des domi- « nicains et des franciscains déchaux, qui ont séjourné longtemps « dans ces contrées, estiment que rien ne convient moins que de les « laisser maîtres d'eux-mêmes (1). »

On voit qu'il savait sortir de l'inutilité, qui est le caractère du plus grand nombre. Les Allemands surtout s'occupaient à mettre sur le papier les moindres détails de leur vie, non pas tant peut-être par égoïsme et par besoin de s'épancher en confidences, que pour faire voir qu'ils savaient s'exprimer, dans la langue latine, en phrases convenables et serrées.

Érasme. 1465-1536. Au milieu d'eux s'éleva comme un géant Érasme, homme d'une conception vive, aux fortes études, d'un bon sens continuel, observateur pénétrant plus que profond penseur. Né d'une liaison amoureuse à Rotterdam, il fut élevé à l'école de Deventer et ordonné prêtre ; il donna des leçons particulières à Paris, et de là étudia en théologie à Louvain ; il vécut longtemps en Italie, comme précepteur de l'archevêque de Saint-André et comme correcteur d'Alde ; Henri VIII l'appela en Angleterre ; Charles-Quint le nomma conseiller pour les Pays-Bas ; enfin il mourut à Bâle.

Ses *Adagiorum chiliades*, dans lesquelles il réunit les mots, les sentences, les proverbes divers, pour faire connaître par leur ensemble la civilisation ancienne, attestent une grande connaissance de la littérature grecque et latine : il assaisonne souvent d'observations philosophiques et littéraires très-subtiles ses explications philologiques. Il se montre dans cet ouvrage, et plus encore dans

(1) *Lettre* 806.

l'*Éloge de la folie*, il se montre observateur moral plein de sagacité ; et s'il se souvient ou se sert de la *Barque des fous* de Brandt, c'est en homme qui a vu par lui-même. Les envieux, qu'il dépeignit si bien dans le *Scarabée* (1), s'efforçaient d'élever à son niveau Budée, meilleur helléniste que lui peut-être ; mais la postérité a prononcé en faveur d'Érasme. Amplificateur souvent emphatique, plein d'art dans son style, toujours caustique au point de stimuler les factions, au lieu de les calmer comme il en avait la prétention, Érasme mordait le clergé et les princes, c'est-à-dire les petits princes, en si grand nombre dans toute l'Europe, et surtout ceux d'Allemagne (2) ; car du reste il flattait les puissants, qu'il eut par suite lui-même pour courtisans et pour flatteurs. Il était en correspondance avec Henri VIII, Charles-Quint, François I[er], Maximilien de Saxe ;

(1) « Il y a de petits hommes infimes, malicieux, noirs comme le scarabée, fétides comme lui et non moins abjects, mais persévérants, et qui peuvent nuire aux grands sans être bons à rien. Ils effrayent par leur noirceur, étourdissent par leur bourdonnement, dégoûtent par leur odeur ; ils rôdent autour de vous, s'attachent à vous, y restent collés. Il y a honte à les vaincre, et vous restez sali par le triomphe. »

(2) « Quin omnes et veterum et neotericorum annales evolve, nimirum ita « comperies, vix sæculis aliquot unum aut alterum exstitisse principem, qui non « insigni stultitia maximam perniciem invexerit rebus humanis... Et haud scio « an nonnulla hujus mali pars nobis ipsis sit imputanda. Clavum navis non com- « mittimus nisi ejus rei perito, quod quatuor vectorum aut paucarum mercium « sit periculum ; et rempublicam, in qua tot hominum millia periclitantur, cui- « vis committimus. Ut auriga fiat aliquis, discit artem, exercet, meditatur ; at « ut princeps sit aliquis, satis esse putamus natum esse. Atqui recte gerere « principatum, est munus omnium longe pulcherrimum. Deligis cui navem com- « mittas, non deligis cui tot urbes, tot hominum capita credas ? Sed istud re- « ceptius est quam ut convelli possit.

« An non videmus egregia oppida a populo condi, a principibus subverti ? « rempublicam civium industria ditescere, principum rapacitate spoliari ? bonas « leges ferri a plebeis magistratibus, a principibus violari ? populum studere « paci, principes excitare bellum ?

« Miro studio curant auctores ne unquam vir sit princeps. Adnituntur opti- « mates, ii qui publicis malis saginantur, ut voluptatibus sit quam effœmina- « tissimus, ne quid eorum sciat quæ maxime decet scire principem. Exuruntur « vici, vastantur agri, diripiuntur templa, trucidantur immeriti cives, sacra « profanaque miscentur, dum princeps interim otiosus ludit aleam, dum salti- « tat, dum oblectat se morionibus, dum venatur, dum amat, dum potat. O « Brutorum genus jam olim exstinctum ! O fulmen Jovis, aut cæcum aut obtu- « sum ! Neque dubium est quin isti principum corruptores pœnas Deo datur « sint, sed sero nobis. »

il recevait des témoignages d'admiration de Bembo, de Sadolet, de Thomas Morus, de Mélanchthon, d'Ulric de Hutten, de Jules II et de son successeur; il était reçu dans les villes avec des arcs de triomphe; et si une lettre était adressée au *prince des études*, au *chef suprême des lettres*, au *vengeur de la théologie*, c'était à lui qu'on la portait sans hésiter.

Certain que chacune de ses paroles serait un oracle, se moquant de tous sans être jamais moqué de personne, distribuant l'immortalité, *déifiant ce qu'il touchait*, selon l'expression de Thomas Morus, il parut un géant quand tous étaient assis. Mais lorsque tonna la voix de Luther, on se mutina contre ce roi de la renommée, qui, flottant entre les opinions des autres et les siennes propres, ne sut pas prendre parti entre les catholiques qu'il avait harcelés, et les novateurs qui lui disputaient le trône.

Nous parlerons ailleurs de son influence par rapport à la réforme, et, le considérant ici seulement comme homme de lettres, nous dirons qu'il écrasa les pédants dont la tourbe faisait la guerre aux meilleurs philologues. Dans son *Ciceronianus*, il tourna en ridicule les élégances maniérées des latinistes, en montrant comme ils se fourvoyaient, malgré le scrupule qu'ils apportaient à se maintenir dans le purisme. « Mettez, dit-il, votre premier et votre principal soin à bien pénétrer dans le sujet que vous voulez traiter : quand « vous le posséderez pleinement, les mots vous viendront en abon« dance; les sentiments vrais et naturels découleront de votre plume. « Alors votre style paraîtra plein de chaleur et de vie : il entraînera « le lecteur, et donnera une image fidèle de votre esprit; ce que vous « ajouterez par imitation se fondra avec ce qui vous est propre. »

Il ne s'agissait donc pas uniquement d'une querelle de mots, mais de celle qui divise perpétuellement les hommes d'érudition et les gens de goût, ceux qui cherchent le solide et ceux qui vivent du brillant. Érasme avait grandement raison de foudroyer ces derniers, qui ne s'appliquaient à rien d'utile pour la littérature, et dont la manie engendra cette étude continuelle des mots, devenue ensuite le fléau de l'Italie.

Langue italienne.

La prééminence accordée au latin faisait que les Italiens négligeaient leur langue. On avait cessé de l'écrire, et quand elle se raviva, son allure fut affectée et prétentieuse; dénuée d'analyse et de clarté, elle fut bien parlée, mais comme on parle en se traînant à la suite de sa mère. Lorsque plus tard on y apporta du soin et de l'é-

tude, il parut des grammaires (1), et l'on se livra à des discussions sophistiques sur la nature et sur les usages d'un idiome qui avait été employé avec tant de goût dans le siècle précédent.

Il est remarquable que les Italiens, chaque fois qu'ils eurent à souffrir des événements et que les questions politiques leur furent interdites, se rejetèrent sur celles de leur langue, comme protestation de cette nationalité qu'on voulait leur arracher. Ils se querellèrent d'abord sur son nom : Trissin et Muzio voulaient qu'elle fût italienne ; Varchi et Bembo, florentine ; Bargagli, Cittadini, Bulgrini, siennoise ; Claude Tolomei (2), toscane ; et l'on écrivit sur ce sujet une masse de livres, quand le meilleur moyen de résoudre la question aurait été de produire dans cette langue quelque chose de digne et d'élevé.

Les uns prétendirent qu'elle dérivait de l'étrusque, mélange d'hébreu et d'araméen (3) ; d'autres soutinrent qu'elle existait au temps de l'ancienne Rome (4). Balthasar Castiglione et Firenzuola, tout en voulant que la langue fût florentine, montrèrent du bon sens en n'y admettant que des termes choisis, bien composés, et surtout consacrés par l'usage populaire; Davanzati soutint de même que, « dans chaque langue, tout ce qui a été accepté par l'usage (souverain des langues) est excellent. » Machiavel fit honneur à cette opinion par des raisonnements et par des faits ; ceux qui écrivirent bien s'en tinrent au dernier parti.

Ces démêlés se renouvelèrent de temps à autre, comme pour donner à penser que les Italiens en étaient encore à discuter sur les mots au lieu de s'occuper des choses, à préparer la toile au lieu de se mettre à peindre. Trissin proposa dans l'orthographe une innovation, consistant à distinguer l'*i* du *j*, l'*u* du *v* ; à adopter l'*f* en place du *ph*, le *z* au lieu du *th*, et à employer l'*e* et l'*i*, l'*ρ* et l'*ω* grec, pour marquer la différence de son entre ces voyelles. Malheureusement il fit l'essai de cette orthographe dans un poëme dénué de mérite ; et comme il n'était pas Toscan, il commit quelques erreurs dans l'application, ce qui lui attira maintes railleries. Cependant

(1) La première que nous connaissions est de FORTUNIO, *Regole grammaticali della volgar lingua*. Ancône, 1516.

(2) Salviati, dans les *Avertimenti della lingua*, II, 21, se récrie avec chaleur contre Muzio, Trissin et les autres écrivains étrangers à la Toscane, qui ne veulent pas reconnaître cette contrée comme le véritable foyer de l'idiome italien.

(3) Giambullari, dans le *Gello*.

(4) Celso Cittadini.

quelques-unes de ces innovations prévalurent ; les autres sont encore à désirer.

Quoique certains contradicteurs s'élevassent contre l'usage de donner de l'altesse, de l'excellence ou de la seigneurie aux personnes à qui l'on s'adressait, ces formules d'étiquette introduites par la vanité espagnole demeurèrent, en dépit du bon sens (1). Boccace devint, par les points qui méritent le moins d'être imités chez lui, la règle de ceux qui prétendirent enseigner la langue, en oubliant trop la chaste simplicité de ses prédécesseurs. Pierre Bembo, que l'on surnomma le seigneur du langage, se mit encore plus en frais de subtilité que Boccace ; il se servait d'un grand nombre de portefeuilles dans lesquels il faisait passer successivement ses écrits à mesure qu'il les corrigeait : aussi ses admirateurs disaient-ils qu'il avait montré, par le fait, qu'on pouvait écrire purement l'italien sans être né sur les bords de l'Arno. L'exemple, en tout cas, serait mal choisi ; car Bembo ne descend jamais de son trépied pour s'exprimer naturellement, ce qui constitue précisément le mérite et l'avantage de celui qui se sert de la langue natale. On le voit au contraire apporter du travail jusque dans ses lettres, où il fait entrer des phrases d'autres auteurs, des périodes sans fin, et où il ramène de fréquents latinismes sans déployer jamais la moindre énergie. On peut arriver avec des efforts à un pareil résultat; aussi ne manqua-t-il pas d'imitateurs parmi tant de gens qui cherchaient moins ce qu'ils avaient à dire que la manière dont ils devaient le dire. On alla jusqu'à instituer une chaire d'italien pour Diomède Borghèse, qui prétendit avoir acquis, par quarante années d'études, le titre d'arbitre et de régulateur de l'idiome toscan.

Lorsque la liberté de Florence eut succombé, l'attention se porta particulièrement sur les règles du langage, c'est-à-dire qu'on songea à bien écrire quand les grands écrivains cessèrent ; ce fut l'unique but que se proposa l'académie instituée dans cette ville par Cosme Ier. Les membres de cette académie se mirent donc à lire des dissertations sur un sonnet, sur un vers, sur une expression de quelque classique, et surtout de Pétrarque ; et comme chacun voulait avoir un exorde, une péroraison dans une longueur convenable, on conçoit dès lors quel déluge de vaines paroles devait en résulter dans un siècle déjà si verbeux. Le duc pensa sagement qu'il serait

(1) *Voyez*, sur ce sujet, une lettre d'Annibal Caro à Bernard Tasso.

avantageux pour la langue de l'exercer à des traductions ; en conséquence, il en commanda plusieurs à ces académiciens. Ségni fut chargé d'Aristote, Varchi de Boëce ; Salviati eut mission de préparer une édition de Boccace dont la lecture fût sans danger ; ce qui lui attira les mêmes désagréments qu'au peintre Braghettone.

Déjà il s'était formé dans cette académie un parti qu'on appelait le parti des araméens, parce qu'ils prétendaient faire venir l'italien de la langue hébraïque. D'un autre côté, certains de ses membres, comme Jean-Baptiste Dati, Antoine-François Grazzini, Bernard Canigiani, Bernard Zanchini et Bastien Rossi, firent schisme, fatigués de subtilités et de quintessence, pour s'adjoindre à d'autres réunions appelées *stravizi* (goguettes). Là, rassemblés dans un site agréable, ils chassaient l'ennui à l'aide de causeries enjouées et de soupers fins. Pierre Salviati y ayant été admis, les sollicita de donner à leurs réunions un but plus noble, sans en exclure la gaieté originaire. Ils formèrent en conséquence une académie nouvelle, qu'ils nommèrent par plaisanterie de la Crusca (son) : ils prirent pour emblème le blutoir, pour siéges des hottes à pain renversées, pour le trône de l'archiconsul trois meules ; et chacun adopta des noms en rapport avec ces symboles, tels que l'Enfariné, le Pétri, l'Ensacqué, etc. Grazzini voulut conserver son surnom primitif de Lasca (gardon), attendu qu'on saupoudre de farine ce petit poisson pour le faire frire.

Ils continuèrent de la sorte à mettre au jour des balivernes bizarres, jusqu'au moment où ils entreprirent la tâche de compiler le *Dictionnaire de la Crusca*, effroi des pédants, risée des gens frivoles, admiration de ceux qui en connaissent le but et l'utilité. C'était le premier dictionnaire qui eût encore été fait d'une langue vivante. Bien que persuadés que l'idiome d'une nation est un dialecte élevé à la dignité de langue écrite, et que nul autre en Italie n'était plus digne de cet honneur que le dialecte florentin, les académiciens ne se contentèrent pas (comme ceux de Paris pour leur dictionnaire) de donner tous les mots du langage toscan ; ils les appuyèrent encore d'exemples. C'était toujours le temps de l'autorité : les philologues, aux prises sur la valeur des mots latins, n'avaient pour décider que des exemples écrits ; l'éclaircissement des classiques était l'objet d'un grand nombre d'ouvrages ; une foule d'académies s'en occupaient, surtout celle de Florence. Les *cruscanti* justifièrent donc par des textes chacun des mots adoptés, avec ses différentes signi-

fications, dans la pensée qu'ils donneraient ainsi du poids aux termes indiqués, et qu'ils éclairciraient le sens des auteurs.

Mais toute la langue ne se trouve pas dans les auteurs, ils n'en offrent même que la moindre partie. Les Cruscanti mirent donc à contribution les écrits où abondent d'ordinaire les termes d'un usage familier, comme les livres de recettes, les brouillons, mains courantes, et autres papiers domestiques. On fit plus, et quelques-uns entreprirent des compositions dans le but précis d'y insérer des mots dont les exemples écrits manquaient. De ce nombre furent la *Fiera* et la *Tancia* de Bonarroto.

N'aurait-on pas eu plus tôt fait de dresser le catalogue des mots mêmes, tels que le peuple les prononçait? Nous le croyons; et selon nous c'est une belle tâche réservée encore à quelque Toscan, désireux d'offrir, non pas un vocabulaire volumineux à la portée d'un petit nombre, mais un livre usuel, accessible à tous. Tel qu'il fut fait cependant par les académiciens, le dictionnaire a le mérite, très-important pour l'époque, d'expliquer les classiques. Les auteurs mis à contribution étaient tous toscans, c'est-à-dire ayant écrit dans le dialecte toscan, quoique nés ailleurs, comme l'Arioste et bien d'autres, et comme tous cherchent encore à le faire aujourd'hui.

Les académiciens errèrent souvent dans l'interprétation des auteurs : ils ne firent pas toujours usage de textes corrects, bien qu'ils se proposassent aussi de les purger de fautes; ils n'enregistrèrent pas non plus un à un tous les mots même de ces auteurs; ils donnèrent pour usuel ce qui était suranné, pour commun ce qui se rapportait à un lieu ou à un temps particulier. Ils manquaient surtout d'une grammaire, car cette science était encore dans l'enfance à cette époque; ils manquaient aussi de critique, art qui était né à peine. De là des erreurs véritables, qui, avouées par eux-mêmes dans leur préface, ont été réparées en partie dans les éditions successives; il en est resté néanmoins assez pour donner ample et facile matière à ceux qui ont voulu les signaler et suppléer aux omissions.

Les notes pleines de sens et de piquant que Tassoni fit sur le dictionnaire lorsqu'il venait à peine de paraître, sont une mine féconde à consulter; et le trait y est plus aiguisé qu'on n'aurait pu l'attendre d'un académicien. Benoît Fioretti (qui, se faisant un nom de trois langues diverses, s'intitula Udeno Nisieli, c'est-à-dire homme de personne si ce n'est de Dieu) ajouta de nombreuses notes très-

sages en marge du vocabulaire de la Crusca ; et cet exemplaire, acheté à grand prix, fut extrêmement utile pour les éditions postérieures (1). Cet ouvrage restera, quoi qu'il en soit, comme un beau monument historique, et ne sera mis à l'écart qu'autant qu'il en aura été produit un meilleur. Mais il y faut des conditions tout autres que celles où se trouve aujourd'hui l'Italie, et ce ne sont pas des conditions littéraires.

CHAPITRE XI.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Les bons ouvrages sont bien autrement utiles aux langues que les préceptes et les académies ; or l'Italie en produisit alors de si remarquables, que non-seulement ils assurèrent le triomphe de la langue vulgaire sur le latin, mais qu'ils servirent encore de modèles aux littératures étrangères, aussi bien que les œuvres classiques de l'antiquité.

La prose se régularisa en cessant de s'abandonner au hasard et à l'inspiration, et les meilleurs écrivains renoncèrent à l'affectation des tournures latines. Cependant le cardinal Bembo, homme d'une vaste érudition et d'une littérature très-riche, dans l'histoire de l'époque la plus orageuse pour sa patrie (1487-1513), reste narrateur superficiel : étranger aux affaires d'État, il ne put pas animer le récit par l'intérêt de la vérité : si parfois il peint bien, il ne pénètre jamais dans les causes cachées ; une gazette ne saurait être plus frivole. Il écrivit en latin et en italien : nous le plaçons ici plutôt que parmi les historiens, parce que son mérite consiste surtout dans une élégance compassée, et dans sa manière d'affubler d'expressions anciennes les idées nouvelles (2). On peut ranger

(1) Un académicien de la Crusca avoue lui-même que le défaut principal de ce dictionnaire est de se restreindre à l'autorité des anciens auteurs, au lieu de donner la langue actuelle. « Le vocabulaire de la Crusca a cela de particulier relativement à ceux de France, d'Angleterre et d'Espagne, que, tandis que ceux-ci sont un guide sûr pour leurs langues respectives, le nôtre nous induit précisément en erreur huit fois sur dix ; *et cela parce que nous ne sommes pas encore assez courageux pour approuver comme bon, ainsi que font les autres peuples, ce qui est parlé dans l'usage habituel, et non autre chose.* » MAGALOTTI.

(2) Il a le mérite d'avoir été l'un des premiers à faire connaître l'importance des médailles. On cite comme des pièces de vers parfaites sa *canzone* sur la mort

dans la même classe ses *Asolani*, suite d'entretiens qui ont lieu dans la maison de plaisance de la reine de Chypre, et dont la conclusion est d'encourager les jeunes gens à l'amour.

1503-1561. Le style de *monseigneur* Jean della Casa est des plus soignés, et tel qu'il convient pour donner des préceptes de savoir-vivre; mais, comme ouvrage moral, nous ne saurions faire grand cas de son *Galateo*, œuvre plus aimable que pure, où il confond la courtoisie avec la moralité, et n'attache d'importance qu'aux actes extérieurs, dont l'impulsion du cœur fait seule tout le prix. Une grande partie du livre est consacrée à enseigner l'art de raconter des événements et des nouvelles à la compagnie, ce qui était alors le comble des belles manières. Le livre des *Offices* apprend à se concilier les grands pour acquérir honneur et fortune.

A défaut de douceur dans sa poésie, on y loue la noblesse des pensées et la vivacité des images. Le pape le chargea de faire le procès de l'évêque apostat Vergerio, qui s'était enfui parmi les protestants, et il fut en butte de sa part à des attaques pleines de fureur, auxquelles ne donnaient que trop de prise certaines poésies lubriques qu'il avait composées, et qui l'empêchèrent « d'échanger son chapeau vert contre un rouge. »

Ses harangues sont considérées comme des types de haute éloquence; mais comment jamais espérer de persuader, lorsqu'on s'exprime comme il le fait? Ajoutez à cela la mobilité des opinions, poussée à tel point que, dans un de ces discours, il prodigue les louanges à Charles-Quint, après l'avoir représenté dans les deux précédents comme le fléau de l'Italie et la ruine de toute liberté (1). Dans ce der-

de son frère, et ses sonnets sur la mort de madame Morosini, mère de ses enfants; mais nous n'y trouvons rien qui parle au cœur.

(1) « Je ne saurais bien affirmer, prince sérénissime, quels sont les plus nombreux de ceux qui ne reconnaissent pas la puissance et la cupidité de l'empereur, ou de ceux qui, la connaissant, et la réputant grande et effrayante, s'étourdissent, ou, comme de petits enfants éveillés la nuit dans l'obscurité, saisis de terreur, se taisent par excès de crainte, sans appeler au secours, comme si l'empereur, dès qu'ils souffleraient mot ou feraient un mouvement, était prêt à les dévorer, à les engloutir, et, dans le cas contraire, les ménager, les respecter.

« Que signifient tant de veilles, tant de dépenses, tant de travaux et tant d'efforts de la part de l'empereur? Quel en est le but ou quel en sera le terme? En peut-on admettre un autre que celui d'assujettir violemment l'Italie et l'univers, que d'étendre sa puissance et sa domination, que de la porter au delà des confins actuels du monde, comme l'indiquent les mots tracés sur sa bannière?...

nier, il va jusqu'à confondre la justice avec sa volonté (1); dans les autres, il exagère son avidité à s'emparer du bien d'autrui; et, après avoir prêché la liberté de l'Italie, il demande ailleurs que Sienne soit soumise à la domination de la famille Caraffa.

On faisait alors des discours à toute occasion; mais en est-il un qui s'élève à la véritable éloquence? Au milieu de toute la splendeur des lettres italiennes, il n'apparut pas un seul bon prédicateur. Le frère Jérôme Savonarole suivit une route sévère en

« Soyons certains qu'aucune pensée, aucun acte, aucun pas, aucune parole, aucun signe de l'empereur ne vise à autre chose, qu'il ne fait rien, ne s'inquiète de rien qui ne tende à enlever ou, comme quelques-uns le pensent, à reprendre les États, les territoires et les villes des princes voisins ou éloignés, pour les donner ou les rendre à l'Empire. C'est à cela qu'il met tous ses plaisirs, toutes ses jouissances; ce sont là ses chasses, sa fauconnerie, ses bals, ses parfums, ses caresses, ses amours, ses appétits charnels, ses voluptés...

« Voilà donc, prince sérénissime, les faits miséricordieux et magnanimes de l'empereur, ces faits si glorifiés par ceux qui sont de son parti : tuer les rois avant qu'ils soient nés, avant même qu'ils soient conçus ou engendrés, avant qu'ils puissent l'être; et quand les villes affligées se jettent dans ses bras, accourent à lui pour obtenir quelque assistance, leur sucer l'âme, et leur revendre la véritable liberté dont on l'a constitué le dépositaire et le gardien, la leur rendre faussée, contrefaite, et frappée d'un coin adultère...

« Que votre sérénité se rappelle donc que cette même langue et cette même plume qui vous allèche et vous amorce par sa fausseté, a brûlé Rome, ses autels, ses églises, ses saintes reliques; qu'elle a trahi le vicaire du Christ ou plutôt le corps très-saint de sa majesté divine, pour le livrer en proie à la férocité des barbares et à l'avarice des hérétiques. Car le pape Clément, de sainte mémoire, fut vaincu par trois paix mensongères, et non à la suite d'aucune guerre réelle; car j'ai vu les lettres et les instruments authentiques des trois traités...

« Et quelles sont ses relations de parenté? comment agit-il avec les siens? Souiller ses mains du sang de l'aïeul de ses neveux, jeter aux chiens le beau-père immolé de sa fille, et chasser même sa race innocente de l'État qui lui appartient, voilà ses tendres caresses envers ses parents...

« O malheureuse, ô déplorable, ô tourmentée, ô vraiment ivre et somnolente Italie!

« L'empereur veut abattre et dévaster la sainte Église : il est en cela très-ferme et très-opiniâtre. De plus, toute la trahison de Plaisance n'ayant pas suffi pour assouvir la haine de sa majesté, et son courroux n'étant pas rassasié par le sang de ce malheureux duc, il convoite la vie et l'esprit de sa béatitude; il veut pareillement chasser le roi très-chrétien du Piémont et de la France, il veut le détruire et le tuer; et jamais aucun événement n'a pu le détourner, ni quelque chose que ce soit, de ce dessein qu'il a formé.... »

(1) « Quoiqu'il puisse assez apparaître, à de clairs indices, que c'est une œuvre juste (l'occupation de Plaisance), puisqu'elle est vôtre et exécutée par vous... »

procédant sans cesse par élans, et çà et là avec des mouvements d'éloquence réelle; mais l'art lui fait défaut, et il lui arrive trop souvent de convertir la chaire en tribune.

Il nous est resté plus d'un millier de discours profanes; mais personne n'est tenté de les lire. Il faut un vrai courage pour goûter ceux de Léonard Salviati, tant y est grand le déluge de paroles oiseuses, tant les périodes, les phrases et les membres de phrases y sont entortillés sans fin. Spérone Spéroni se traîne sur les traces de Cicéron. Albert Lollio prétendit cueillir cette palme d'éloquence qui manquait à l'Italie; mais, prenant le plus souvent pour texte de ses harangues, d'une élégance glaciale, des sujets imaginaires, et les assaisonnant, à la manière de l'école, de figures de rhétorique et de lieux communs qui s'y succèdent symétriquement, il y fournit d'abondants exemples aux amateurs de préceptes; mais il cause à ses lecteurs un insupportable ennui.

On aimerait à posséder les discussions dans lesquelles les Florentins et les Vénitiens exprimaient leur opinion sur les mesures à prendre dans l'intérêt de leur patrie; mais les discours intercalés par Bembo, par Nardi, par Varchi, et pis encore par Guicciardini, dans leurs récits, sont des exercices d'un art compassé sans mouvements spontanés, et gâtés souvent par l'imitation. Barthélemy Cavalcanti est plus vrai, et par cela même plus vigoureux.

Si vous réunissez les discours de Jean Busini au duc de Ferrare en faveur des fugitifs de Florence poursuivis par Clément VII, celui de Jacques Nardi à Charles-Quint sur les actes de tyrannie du duc Alexandre, et, si vous le voulez encore, l'apologie de Lorenzino, vous aurez en faisceau toute l'éloquence politique de ce siècle, le dernier dans lequel il fut permis aux Italiens de parler.

L'absence d'un grand orateur parmi eux n'a pas peu contribué, quand ils avaient une poésie si brillante, à les laisser sans prose nationale : une prose qui se montrât la même au fond dans tous les écrivains, et qui ne fît que varier de couleur, selon la matière, les études et la personne; une prose tout à la fois approuvée par les doctes et accueillie du peuple, parce qu'il y retrouverait ses formes, ses expressions habituelles, mais mises en œuvre avec noblesse et disposées avec art. Ils sont restés entre une langue savante, mais désormais employée à exprimer des pensées futiles et presque morte, et une autre vivante, mais seulement usitée pour des sujets vulgaires, pour les comédies ou les nouvelles, qui pourtant

seront toujours le trésor le plus riche en dictions élégantes, en transitions hardies, en belles phrases.

Conteurs.

L'habileté déplorable avec laquelle Boccace prostitua la langue de Dante et de Pétrarque n'eut que trop d'imitateurs; aussi les conteurs italiens (*novellieri*) n'offrent-ils qu'un amas de turpitudes. Le Lucquois Jean Sercambi (1424) feint que, durant la peste de 1374, des personnes de toutes conditions voyagent de compagnie par l'Italie, et se racontent tour à tour, pour se distraire, cent cinquante-six nouvelles, qui, obscènes pour la plupart, sont toujours d'une facture et d'un style inculte. La *Filena* de Nicolas Franco fut mise un moment au-dessus du *Décaméron*; puis il tomba dans l'oubli. Le Bolonais Saladin Arienti composa soixante-dix nouvelles, sous le nom de *Porrettane*. Giraldi Cintio prétendit enseigner la morale dans ses *Ecatomiti*, et ne fut pas lu. Cependant ces récits, qui sont censés faits par des jeunes gens que le sac de Rome a forcés de s'enfuir à Marseille, ont fourni à Shakspeare le sujet de plusieurs de ses compositions. Sébastien Érizzo mit au jour six *Journées* de récits prolixes, mais plus châtiés.

Lasca (1503-83), qui exerçait la pharmacie à Florence, écrivit, outre des comédies d'un langage très-pur, mais dénuées d'intrigue et d'une morale détestable, des nouvelles sous le titre de *Cene* (soupers). Cinq jeunes gens et autant de dames qu'un orage a fait se réfugier dans une maison, y passent la soirée en contant chacun à leur tour, pour charmer le temps. L'auteur s'y fait un malin plaisir de tourner en risée l'intérêt tragique, qu'il sait pourtant exciter.

Ange Firenzuola, moine de Vallombreuse (1452-1512), d'une conduite irréprochable, dit-on, ne s'en montre pas moins dans ses écrits fort inconvenant, et très-passionné pour la beauté des femmes. Il y a même consacré un traité parsemé de détails peu chastes et de songes cabalistiques. Il met en scène une compagnie qu'il fait discourir sur l'amour, et raconter des nouvelles obscènes devant la *reine de son cœur..., belle et pudique s'il en fut jamais*. Il fait donner même par les animaux des préceptes et des exemples de morale, et compose sur le même sujet qu'Apulée un *Ane d'or* approprié à des idées différentes. Son style transparent et fleuri est rempli de grâces inimitables : aussi doit-on regretter qu'il soit employé à des bouffonneries et à des frivolités.

Matthieu Bandello de Castelnuovo de Scrivia, général des do-

minicains à Milan, se signala à Naples et à Florence par ses amours scandaleux, comme par sa souplesse de courtisan. Il obtint de François I[er] l'évêché d'Agen, et trouva le temps, au milieu des affaires publiques, lorsqu'il était déjà prélat, de recueillir des anecdotes véritables plutôt que des nouvelles, en imitant la manière de Boccace. Au lieu d'imaginer comme ses devanciers quelque occasion pour réunir divers personnages qui s'amusent à conter, il sépara ses récits, en les faisant précéder chacun d'une épître dédicatoire pleine d'adulation. Unique et misérable originalité qui, du reste, s'allie à des discours prolixes, à un dialogue sans vigueur, à des détails insipides, à l'absence d'imagination; les caractères en sont pâles, et le mouvement dramatique y manque constamment. Non-seulement le style en est mauvais, mais il est barbare (1), et d'autant plus insupportable qu'il est lardé de phrases classiques. Ce qu'il y a de pis chez l'auteur, c'est l'air naïf avec lequel il débite des ordures, ce que les protestants ne manquèrent pas de relever amèrement. Cela n'empêcha pas le marquis Louis de Gonzague de lui confier l'éducation de sa fille Lucrèce; mais monseigneur s'éprit de son élève, d'un amour platonique, il est vrai; et il la célébra dans un grand nombre de vers, sans compter un poëme de onze chants en son honneur.

On est étonné non moins que scandalisé de la quantité d'écrits déshonnêtes que produisit cette époque. Les chants de carnaval (*Carnascialeschi*), que l'on répétait alors dans les mascarades, sont d'une lubricité plus ou moins transparente; les *Capitoli* de l'archevêque della Casa ne sont pas, à beaucoup près, les seuls du même genre. François Molza, qui l'emporte sur ses contemporains pour le sentiment, se montra licencieux dans ses écrits comme il le fut dans sa vie. Le *Vendangeur*, de Tansillo, est une turpitude dont il se repentit, et il composa en expiation les *Larmes de saint Pierre*; mais il y est glacé comme toujours.

(1) « Les critiques disent que, n'ayant pas de style, je ne devrais pas entreprendre cette tâche. Je leur réponds qu'ils disent vrai, en disant que je n'ai pas de style, et je ne le sais que trop; aussi ne fais-je pas profession de prosateur. » BANDELLO. Voici un aveu où il montre encore plus d'effronterie : « Les critiques disent que mes nouvelles ne sont pas honnêtes : je ne nie pas qu'il n'y en ait quelques-unes qui non-seulement ne sont pas honnêtes, mais je dis, et sans hésiter je confesse, qu'elles sont très-déshonnêtes... Mais je n'avoue pas pour cela que je mérite d'être blâmé. On doit blâmer... ceux qui commettent ces erreurs, et non celui qui les écrit. »

Comiques.

Les comédies sont infectées du même vice que les contes. Les caractères et les événements sont tirés de la scène romaine, et l'on y retrouve au dénoûment les inévitables reconnaissances. On y mêlait toutefois les immoralités des conteurs, et, pour les adapter aux mœurs, on y introduisait des caractères modernes qui insultaient à la morale et à la religion. L'obscénité y frappait à la fois les yeux et les oreilles des spectateurs, dont on excitait l'imagination à un point incroyablé. Presque tout roule sur une sale intrigue. L'entremetteuse est un personnage obligé, de même que l'escroc, la prostituée, le niais, le barigel; caractères génériques, et dès lors sans intérêt ni vérité. On y greffait ensuite d'autres rôles partiels: tantôt c'est le Siennois allant à Rome pour devenir cardinal, à qui l'on dit qu'il faut d'abord se faire courtisan, et qui va cherchant le moule avec lequel on les fabrique (1); tantôt ce sont de pauvres femmes qui tremblent de voir arriver le Turc; tantôt encore ce sont des Espagnols matamores. Ici un juif, chassé de l'Espagne, s'en vient débitant des recettes d'alchimie et vivant d'escroqueries; là, des moines vendent pour cent écus l'absolution à un voleur qui hésite entre sa bourse, sa conscience et son bon sens; ailleurs ils disent à des commères le nombre précis de jours qu'une âme doit rester en purgatoire, et combien il faut d'argent pour la racheter.

Toutes ces pièces ont pour but avoué de faire rire, comme il advient dans les masques qui portent la caricature et l'exagération volontaire d'eux-mêmes, ou le plaisant arbitraire de personnages de convention. Le rire y naît des sens et de l'imagination, mais non de la raison; car il n'est pas provoqué par une peinture évidente de la vie, ni par le contraste des caractères et des sentiments. Il semble que les auteurs évitent à dessein les situations pathétiques amenées par le sujet lui-même. Ils préfèrent le récit à l'action; et si l'on en feuillette une centaine, on ne rencontrera pas, après beaucoup d'ennui et de propos licencieux, une seule scène, une seule situation, un seul caractère qu'on puisse songer à imiter, ou qui donne une idée des usages du temps. On ne les lit plus que pour la spontanéité du langage familier, si rare chez les autres classiques.

La première comédie moderne, non pas seulement en Italie, mais partout ailleurs, est la *Calandra* du cardinal Bibiéna, qui parut

(1) *La Cortigiana* de l'Arétin.

à Venise en 1518 (1). Les *Straccioni* d'Annibal Caro, la *Trinuzia* et les *Lucidi* de Firenzuola, rachètent les défauts qui leur sont communs avec les autres comédies de l'époque, par l'esprit cultivé de leurs auteurs et par la grâce incomparable du dialogue. Cecchi, comme aussi Gelli, se distingue par le naturel et par l'atticisme florentin. Lasca y joignit quelques échantillons des usages nationaux. L'Arioste, pour qui le duc de Ferrare fit construire un théâtre où les rôles étaient remplis par des gentilshommes, s'écarta quelque peu de l'imitation perpétuelle de Plaute et de Térence. L'Arétin le cède pour le goût aux autres comiques, autant qu'il l'emporte sur eux pour l'esprit. Mais la *Mandragore* de Machiavel prouve que celui qui aurait osé abandonner les traces des anciens aurait pu former un théâtre national.

Bientôt les comédies à sujet dispensèrent les auteurs de se fatiguer à composer, et les auditeurs d'avoir à critiquer. Les arlequins et les pantalons acquirent une réputation européenne, tellement que l'empereur Mathias conférait la noblesse à l'arlequin Cecchini.

Belles-lettres. Chaque grand personnage devait avoir auprès de lui un homme de lettres, faisant fonctions de secrétaire, non-seulement pour écrire à sa volonté, mais encore pour trouver des emblèmes et des devises, pour fournir des idées de tableaux ou de fêtes, pour composer des vers à l'époque des solennités domestiques. Jean-Baptiste Sanga et Sadolet écrivirent les lettres de Clément VII, et Berni celles du cardinal Bibiéna; Tolomei était au service du cardinal Farnèse, Flaminio à celui du dataire Ghiberti; Bonfadio fut attaché au cardinal de Bari, puis au cardinal Ghinucci; Bernard Tasso au prince de Sanseverino, et ainsi beaucoup d'autres. De là la prodigieuse quantité de lettres de ce temps, la plupart écrites avec une facilité et une précision que l'on désirerait trouver dans des ouvrages plus soignés.

On sent toutefois dans les lettres de Bembo l'intention de les faire imprimer, comme aussi, parfois, dans celles de Paul Manuce et de monseigneur della Casa. Jacques Bonfadio, de la rivière de Salo, fut très-lié avec Bembo et Flaminio; mais il l'était aussi avec Franco, Carnesecchi et Valdes. Il eut à Gênes une chaire de philosophie, et fut chargé d'écrire les annales de la république; ce dont il s'acquitta dans un latin d'une élégante pureté, bien que l'habi-

(1) Non en 1508, comme le dit Tiraboschi.

tude de la rhétorique l'entraîne à de longs préambules doctrinaux et à des descriptions intempestives. Très-versé dans les deux littératures, meilleur poëte en latin qu'en italien, prosateur distingué surtout pour le style épistolaire, toutefois avec quelque affectation, il dut peut-être à la sentence qui le condamna au feu pour des amours infâmes, de laisser une plus grande réputation littéraire. 1550.

Annibal Caro naquit pauvre, dans la Marche; on dirait cependant, à le lire, que la Toscane fut sa patrie, tant il emploie à propos les modes les plus convenables de la langue vivante. Il fut au service des Farnèse, dont il rédigea la correspondance; mais les lettres qu'il écrivit en son propre nom sont de véritables modèles. Il se plaint maintes fois de ce qu'il lui pleut des vers et des éloges de gens inconnus auxquels il lui faut répondre, et de ce que ses lettres sont ensuite imprimées par les libraires (1). On peut juger par là du goût général de cette époque pour les études, et de l'importance que l'on attachait aux productions des meilleurs écrivains. En effet, une troupe d'individus qui faisaient de la littérature un métier, comme Porcacchi, Atanagi, Dolce, Ruscelli, s'en allaient glanant les moindres bribes des auteurs en renom, pour en faire des volumes et récolter de l'argent. C'est pourquoi il existe un si grand nombre de correspondances italiennes imprimées, fatras dont un compilateur patient pourrait extraire quelques volumes d'une importance incontestable, non-seulement pour l'histoire littéraire, mais encore pour l'histoire politique. Il suffira de mentionner les *Lettres de princes à princes,* recueillies par Jérôme Ruscelli, et dont on peut apprécier le mérite d'après les fréquentes citations que nous en avons faites. Les lettres écrites par des artistes ont leur valeur particulière : il y règne plus de liberté, et elles font connaître le plus et le moins de culture de chacun d'eux, et comment leur âme sut se répandre sur la toile aussi bien que sur le papier. Caro.

Caro travailla toute sa vie ses ouvrages, sans jamais les publier.

(1) « De grâce, messire Bernard, quand je vous écrirai dorénavant, déchirez mes lettres; car je n'ai le temps d'écrire à personne, loin de pouvoir faire chaque lettre le compas à la main; et ces fripons de libraires impriment les premières sottises venues. Faites-le, si vous voulez avoir quelquefois de mes nouvelles; autrement, je vous proteste que je ne vous écrirai jamais. C'est en colère que je vous dis cela, car je viens de voir s'en aller en procession quelques-uns de mes griffonnages, ce dont j'ai rougi jusqu'au fond de l'âme. »

Voulant ensuite se livrer au repos, il songea à faire un poëme, et pour s'y préparer il se mit à traduire l'*Énéide;* mais la vieillesse lui fit sentir qu'il avait passé la saison de l'épopée, et il termina la version qu'il avait entreprise. Elle est en vers libres (*sciolti*), et il y en a 5,500 de plus que dans l'original. Il en résulte que la concision du langage antique disparaît; parfois la fidélité y est trahie par erreur ou par négligence : cependant, comme elle conserve la richesse et la flexibilité du texte, elle est demeurée une œuvre poétique, et, après tant de tentatives et de censures, c'est encore la meilleure reproduction italienne qui ait été faite de Virgile. Annibal Caro montra le premier ce que le vers *sciolto* avait de puissance, en lui donnant une grâce et une harmonie infinies, en même temps qu'il enrichissait le langage poétique de phrases et de tours nouveaux. Ses *Amours de Daphnis et Chloé,* d'après le sophiste Longus, respirent tout le charme de la beauté grecque, tandis qu'il déploie de la force et de l'élévation dans ses traductions de quelques-uns des Pères de l'Église.

Il avait composé, d'après l'ordre de ses maîtres, une *canzone* à la louange de la maison royale de France, commençant par ce vers :

Venite all' ombra de' gran gigli d'oro...

Venez à l'ombre des grands lis d'or. Comme il paraissait s'y être affranchi de la monotonie des pétrarquistes, les partisans de cette maison et ses nombreux amis prodiguèrent à cette œuvre des louanges sans fin. Louis Castelvetro de Modène, homme d'un esprit très-fin, en pensa différemment; et il dirigea contre elle une première censure, suivie de plusieurs autres : censures subtiles parfois, mais d'une sévérité de goût à laquelle on ne s'attendrait pas dans un temps où le beau se sentait plus qu'il ne se discutait.

La susceptibilité de Caro ne put endurer cette attaque, et il y opposa des apologies et des réponses tantôt faites par lui-même, tantôt par d'autres, ou bien encore venant de lui, mais mises sous le nom d'autrui; il feint entre autres choses de reproduire les bavardages des oisifs qui fréquentaient à Rome la rue des Banchi. Castelvetro riposta : on dépassa des deux côtés toutes les bornes de la modération, et l'une des querelles les plus bruyantes de cette république littéraire si turbulente se trouva engagée avec fureur. Castelvetro eut le tort d'avoir été l'assaillant (1); mais il se complut ensuite à

(1) Il est rare que l'on donne raison à Castelvetro : cependant, nous l'avouerons,

faire preuve d'esprit, et à se créer une célébrité qui lui avait manqué jusqu'alors. Il écrivait ses censures avec une rapidité impétueuse, et avec toute la vivacité de l'attaque; Caro, dans ses réponses, était secondé par ses amis, principalement par Molza et par Varchi, dont il recevait les avis et les corrections sans qu'il en résultât le retranchement des injures les plus ignobles. Des grossièretés dignes des halles ne furent jamais dites avec plus d'élégance que dans l'*Apologie* et dans les sonnets des *Mattaccini*, où la colère rendit poëte Annibal Caro; et l'on ne saurait opposer des plaisanteries plus spirituelles à de bonnes raisons bien déduites. De nobles dames, des cardinaux, le duc de Ferrare, s'interposèrent comme médiateurs, mais inutilement. Les partisans de Castelvetro disaient tout le mal possible de Caro aux princes et aux cardinaux: un ami de ce dernier ayant été tué, on imputa le meurtre à Castelvetro; Caro, à son tour, fut accusé d'avoir envoyé des sicaires contre son antagoniste. Il est certain que Caro avait écrit ces mots : *Je crois au surplus que je serai forcé d'en finir par tout autre voie, et il en arrivera ce qui pourra.* On prétendit même qu'il aurait eu recours à ces moyens infâmes dont se servent encore aujourd'hui les satellites de l'art en rendant ceux qu'ils censurent suspects aux gouvernements, et qu'il aurait dénoncé Castelvetro à l'inquisition. Il aurait du moins donné lieu à cette imputation en le traitant de « philosophâtre impie, ennemi de Dieu, ne croyant « à rien au delà de la mort, » et en lui disant : « Je vous recom- « mande aux inquisiteurs, au barigel, et au grand diable d'enfer. »

Le fait est que Castelvetro jugea prudent de se réfugier chez les Grisons, et qu'il mourut à Chiavenna. Critique fin et sensé, il écrivit une *Poétique d'Aristote*, où l'on trouve, au milieu de longueurs fatigantes, beaucoup d'érudition, des remarques subtiles et une critique hardie, là même où les commentateurs ne savent qu'applaudir. Souvent il censure Virgile; il trouve chez Dante de

cette *canzone*, réputée l'une des plus belles du Parnasse italien, sans parler d'une adulation dégoûtante (ce qui, au dire des pédants, n'a rien à faire avec le mérite), nous paraît pécher gravement dans plusieurs de ses parties. Des Muses, qui vont se mettre à l'ombre des lis, offrent une image fausse; il n'y a pas plus de vérité à représenter la France comme une *grande coquille entre deux mers et deux montagnes*. Il y a inconvenance et mauvais goût dans ce jeu de mots, *Allez, mes Français* (*Galli*, coqs ou Gaulois), *maintenant Français entiers*. L'affectation de sublimité a quelque chose de plus choquant encore.

la pédanterie à se servir de termes scientifiques, de mots ingrats et inintelligibles, « quand les poëmes sont faits principalement « pour les hommes sans instruction. » Il accuse l'Arioste de plagiat, lui reprochant en outre de pousser l'infidélité historique jusqu'à inventer à son gré des noms de rois; et il ne craint pas de dire qu'il y a en France et en Espagne d'autres grands écrivains qu'en Italie.

On conçoit quel scandale il dut causer parmi les pédants qui jamais n'avaient lu ces auteurs; il fut traité sans aucun ménagement par Varchi, aux yeux duquel Dante était supérieur à Homère. La querelle ne se termina pas là; Bulgarini prit à tâche de relever des défauts dans la *Divine Comédie*. Mazzoni se leva pour la défendre; les commentateurs de Pétrarque se mirent, de leur côté, à discuter sur les mots, à distiller chaque expression, chaque vers du chantre de Laure, à tout disséquer, jusqu'aux sentiments; on agita si sa dame fut un être réel ou allégorique, et dans ce dernier cas ce qu'elle représentait. Quand Cresci osa croire que Laure était mariée, ce fut un scandale général. C'est ainsi qu'un débat en faisait naître un autre; et pendant ce temps-là Charles-Quint étouffait la liberté de l'Italie, Luther ébranlait les fondements de Rome.

Au milieu de ce culte passionné dont les Muses étaient l'objet, le
1489-1552. Ferrarois Lys Grégoire Giraldi s'avise tout à coup de proclamer qu'il y a non-seulement vanité mais péril dans le savoir (*proginnasma*); que la médecine est pleine d'incertitude, la jurisprudence un chaos; qu'il n'y a que mensonges et sophismes dans l'éloquence et la dialectique; que la poésie flatte le vice; que les gens de lettres sont incapables de gouverner les cités et les familles; que Rome, grande tant qu'elle fut inculte, se corrompit en se polissant. Ces paradoxes, que suggéraient au philosophe de Genève ses bouffées d'orgueil, étaient inspirés à Giraldi par ses accès de goutte. Il avoue, du reste, en terminant, n'avoir écrit que pour faire étalage d'esprit. Ce fut sans doute par pénitence qu'il composa l'histoire des dieux, et ensuite l'histoire encore plus difficile des poëtes antérieurs et des poëtes vivants.

1496-1575. Jérôme Muzio de Padoue, doué d'un esprit universel, fut diplomate et guerrier, homme de lettres et théologien, prosateur et poëte, et toujours enclin à la dispute. Il écrivit un Art poétique remarquable pour la hardiesse des jugements, où il reproche à Dante de la dureté dans ses vers, à Pétrarque de la mollesse dans les siens,

à Boccace le prosaïsme de ses vers et le tour poétique de sa prose. Il préfère les comédies de l'Arioste au *Roland furieux*; et certaines vérités lui mériteraient des éloges, si elles n'étaient le résultat de sa manie de chercher des querelles, manie dont il ne se défit pas tant qu'il vécut. Il combattit Amaseo, qui prétendait laisser aux carrefours l'usage de la langue italienne; il ne voulait pas qu'elle fût empruntée à une seule ville ou à une seule province, mais à chacune d'elles, pour en faire, comme il le dit, « une salade de différentes herbes et de fleurs diverses. » Il donne lui-même le catalogue des innombrables écrits « sortis de la plume d'un homme qui, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante-quatorze, avait continuellement servi, travaillé dans toutes les cours de la chrétienté, vécu au milieu des armées, passé la plus grande partie de son temps à cheval, et dû gagner son pain à la sueur de son front. »

Nous parlerons ailleurs des historiens, qui sont certainement les meilleurs écrivains de ce temps; nous dirons seulement qu'eux-mêmes ne sont pas exempts de la prolixité commune, et qu'ils se jettent dans des détails qui ne vont pas au but. Seul, le Florentin Bernard Davanzati, dans l'intention de montrer que la langue italienne peut rivaliser avec le latin en brièveté puissante, s'attacha à reproduire avec plus de concision encore le plus concis des historiens de l'antiquité. S'il se permit parfois quelque dicton florentin peu approprié à la dignité du narrateur, le plus souvent il a parfaitement entendu le texte, et l'a rendu dans sa nature propre, en laissant un modèle de traduction des plus remarquables. Son *Schisme d'Angleterre* est une traduction ou plutôt un résumé de l'ouvrage de Nicolas Sander, que le retranchement de la partie politique rend pâle et languissant : cependant Henri VIII y est bien jugé vers la fin.

Poëtes. Laurent de Médicis.

La poésie italienne s'était relevée avec Laurent de Médicis, qui lui accorda une protection plus raisonnée que n'avait fait son père, et la soutint par son exemple. Dans le dessein d'imiter Pétrarque plutôt que par passion, il célébra, à l'aide de subtilités platoniques, Lucrèce Donati; il s'essaya avec assez de bonheur dans la poésie pastorale et satirique, et composa des chants de carnaval pour les fêtes qu'il donnait, à cette époque, à ses frais et sous sa direction. Il célébra, dans le poëme intitulé *l'Ambra*, une de ses maisons de plaisance. Il a employé dans la *Nencia de Barberino* le dialecte de la campagne, avec un naturel et une vivacité inexprimable, pour chanter une jolie paysanne. Il expose dans l'*Alterca-*

tion des pensées de philosophie platonique, et fait dans les buveurs (*Beoni*) une satire de l'ivrognerie. Il composa aussi, sous l'inspiration de sa mère, des hymnes sacrés qui se chantaient dans les solennités religieuses, comme faits par Savonarole (1).

Politien. La poésie fut plus redevable encore à Ange Politien, qui, au milieu de ses travaux philosophiques et philologiques, composa des *stances* sur la joute de Julien de Médicis. Après les avoir commencées, préoccupé d'un large plan, il reconnut que le héros n'était pas aussi illustre qu'il le fallait pour un poëme; et il interrompit le sien, dans lequel cependant il avait élevé l'octave à une magnificence digne des grands poëtes épiques venus après lui. Son *Orphée*, qu'il composa en deux jours en l'année 1483, à la demande du cardinal François de Gonzague, et qui fut représenté à Mantoue, est le mélodrame le plus ancien. Les chœurs seuls étaient chantés probablement, tandis que le reste était récité. L'action en est faible, et tout se passe en dialogue, sur le modèle des *Bucoliques* de Virgile, l'auteur alors le plus connu et le plus admiré.

Ces exemples mirent les vers à la mode, et jamais il n'en fut autant fait, depuis les princes jusqu'aux portefaix. Une immense quantité de faiseurs de sonnets se mit à imiter Bembo, qui avait imité Pétrarque; tous versificateurs sans individualité, si bien que celui qui en a lu un les connaît tous. Aussi bien peu d'entre eux ont-ils laissé quelque trace dans le souvenir de la nation; et pourtant ces imitateurs furent imités à leur tour par les Espagnols et par Milton (2).

Les censeurs, les railleurs même ne manquèrent pas à cette poésie alambiquée, entre autres Jérôme Muzio et Lasca. Le Vénitien Antoine Broccardo ne cessait de harceler Bembo; Nicolas Franco s'en prenait à Pétrarque des misères de ceux qui suivaient ses traces; Ortensio Landi disait que ce qu'il y avait de mieux dans leurs livres, c'était le papier blanc; Doni tournait en risée tout ce bagage poétique, ces cheveux d'or, ces seins d'ivoire, ces épaules d'albâtre. Ils n'avaient pas tout à fait tort; et si l'on fai-

(1) Une mention est due aussi à Feo Belcari, noble florentin (1484), qui fit plusieurs hymnes en latin, et traita constamment des sujets religieux.

(2) Gabriel Rossetti a entrepris de démontrer que sous ces inepties amoureuses se cachait une doctrine mystérieuse en opposition avec Rome, dans la pensée d'une régénération morale et politique. Ce système, développé avec une érudition et une patience rare, peut séduire au premier abord; mais il n'entraîne pas la conviction. Voyez *Il mistero dell' amor platonico nel medio evo, derivato da' misteri antichi*. Londres, 1840 et suiv., 5 vol.

sait un feu de joie de toutes les productions lyriques de 1600, la gloire de l'Italie y gagnerait, sans que la littérature eût le moins du monde à en souffrir.

S'il faut cependant faire un choix parmi ces versificateurs doucereux, nous citerons François-Marie Molza de Modène, qui chanta ses amours de bas étage, dont la mobilité lui valut de fréquentes tribulations et finit par le faire périr d'un mal honteux, après qu'il s'était vu recherché par les hommes instruits, et qu'il eût brillé dans plusieurs genres de poésie, sans exceller dans aucun; car, pour lui, le comble de l'art consistait à bien imiter. Casa donna au sonnet cette force qui lui manquait chez Bembo, et, en brisant le vers, il en augmenta la variété et la majesté. Bernardin Rota consacra ses sonnets à chanter sa dame avant de l'épouser, et lorsqu'il l'eut perdue. François Beccuti, dit le Coppetta, sut échapper à la dureté de la versification commune aux autres. Ange de Costanzo « réduisait les sonnets à des syllogismes; il s'en glorifiait, et « les autres l'en louaient. Dans un siècle si fécond en fait d'arts, « le sentiment poétique avait disparu, ou ne vivait plus que dans « un petit nombre d'âmes. Il appelle sa dame un doux mal (*dolce « male*); mais il ne veut pas s'en approcher, dans la crainte d'être « guéri par la puissance de ses yeux. Il prie sa plume de répandre « alentour son chagrin, et veut cependant que sa douleur ait pour « berceau et pour tombe les murailles domestiques. S'il eût moins « écrit sur l'amour il aurait été plus véritablement poëte. Le sujet « abaisse souvent l'esprit, car il est rare que l'esprit ennoblisse un « sujet indigne (1). »

Il y a quelque chose de plus nourri dans les sonnets de Baldi sur 1550-1541.
les Ruines de Rome. Le prélat Jean Guidiccioni de Lucques, employé à la cour de Rome et dans diverses ambassades, fit entendre quelques-uns de ces accents auxquels répond la sympathie nationale. L'ode de Célio Magno sur la Divinité est une des dernières et des meilleures productions du temps.

Au milieu de cet enthousiasme à froid de gens amoureux qui déplorent continuellement la cruauté de leurs belles dans un siècle dès plus corrompus, y avait-il quelque vigueur à attendre? Si l'on admire dans ces productions l'art du style, c'est à raison des difficultés surmontées, et de l'expression harmonique de pensées d'une extrême niaiserie. Un goût très-correct, et une juste mesure

(1) TOMMASEO.

d'idées, dominent parmi cette frivolité caractéristique; mais précisément parce que l'énergie manque à ces versificateurs, ils tombent dans le genre descriptif, habileté des demi-poëtes, et encore s'y montrent-ils maniérés.

Didactique. Alamanni et Rucellai.

La didactique et la pastorale, ces genres de la décadence grecque, furent alors cultivées. Alamanni et Jérôme Rucellai chantèrent les travaux des champs et les abeilles en gens épris de la nature, se passionnant pour les simples labeurs des bergeries et de l'agriculture, ces labours si pleins de charmes pour des cœurs purs. La monotonie fatigante du premier (1), la langueur prosaïque de l'autre (2), n'empêchèrent pas de les donner comme des modèles pour le vers *sciolto*, tant le siècle était peu difficile! Érasme de Valvasone, né dans le Frioul, écrivit sur la chasse, et fit en outre l'*Angélide*, poëme sur la chute des Anges, auquel Milton fit quelques emprunts, et notamment la malheureuse idée du canon employé pour la première fois par les démons pour combattre l'Éternel.

1591.

Bernardin Baldi d'Urbin, versé dans la connaissance des langues et dans les mathématiques (3), devenu abbé ordinaire de Guas-

(1) Il suffit d'en lire les douze premiers vers. On a pourtant osé les dire « d'un charme et d'une perfection tels, qu'ils peuvent hardiment aller de pair « avec ceux des *Géorgiques*. » Mais de quoi les pédants ne sont-ils pas capables?

(2) *Jo già mi posi a far di quest'insetti*
Incision per molti membri loro,
Che chiama anotomia la lingua greca;
E parrebbe impossibil s'io narrassi
Alcuni lor membretti come stanno,
Che son quasi invisibili a' nostri occhi.

De ces insectes je me mis
A faire en plusieurs de leurs membres
L'incision, ce qu'on appelle en grec
L'anatomie; et l'on ne pourrait croire,
Si je le disais, comment sont
Leurs membres si petits et frêles,
Presque invisibles à nos yeux.

Nous citons ces vers, traduits littéralement en vers blancs comme ceux du texte, parce qu'ils sont peut-être la première trace d'observations entomologiques. Du reste, l'auteur, sans s'occuper des découvertes modernes, adopte les anciens préjugés sur la génération des abeilles.

(3) Dans son ouvrage *Delle machine semoventi*, p. 8, il parle d'un Barthélemy Campi de Pesaro, qui « osa entreprendre de lever, du fond de la mer, la masse démesurée du galion de Venise; et, bien qu'il ne réussit pas, il se montra néanmoins le judicieux inventeur de la machine, apte par sa nature à

talla, dont il entreprit d'écrire l'histoire, fit plusieurs versions du grec, et composa par passe-temps des églogues de pêcheurs, ainsi que le poëme de la *Nautique*, qui est diffus et souvent prosaïque.

Sannazar. 1458-1530.

Sannazar fit ce qui déjà était en usage chez les Portugais, un roman pastoral en prose harmonieuse mélangée de vers; mais il ne sut pas éviter dans cette prose bâtarde les latinismes qu'il prodigue ensuite dans les vers, pour s'accommoder plus facilement à l'entrave qu'il s'était imposée de les terminer par des dactyles (*sdruccioli*). Comme il s'était contenté d'étudier Théocrite, qui lui-même n'avait pas étudié la nature, il se transporta dans un champ tout à fait idéal, au milieu de bergers d'un esprit cultivé, et qui raffinent le sentiment. Quelques-unes de ses peintures ont cependant de la vivacité, et il y a des sentiments qu'il rend avec une certaine vérité. Il fit ensuite *abandonner aux Muses les montagnes pour les sables de la mer*, en inventant les églogues entre pêcheurs, moins naturelles encore, bien qu'il eût pour s'inspirer ces plages de Mergellina, dans le golfe de Naples, les plus belles que viennent dorer les rayons du soleil.

On vit éclore à la suite de l'*Orphée* une foule de drames champêtres, regardés comme une innovation, et en conséquence réprouvés par les puristes. Tels furent le *Sacrifice* d'Augustin Beccari, représenté à Ferrare en 1554, aux frais des étudiants de cette ville; l'*Infortuné*, d'Augustin Argenti, avec musique d'Augustin Viola, pièce dans laquelle il y a de belles scènes. Torquato Tasso, qui assistait à la représentation, excité par les applaudissements donnés à l'auteur, résolut de rivaliser avec lui; et il composa à cet effet l'*Aminte*, qui, représentée en 1573, effaça tout ce qui l'avait précédée. Les fleurs poétiques y sont prodiguées à foison; mais ce poli uniforme, ce langage également élégant chez tous les personnages, dans la bouche même du satyre, modère chez les amis du vrai l'admiration que cette composition si soignée excite chez ceux qui se passionnent pour le beau.

L'Aminte du Tasse.

Le *Pastor fido* (Berger fidèle) fut représenté à Turin en 1585. Guarini ignora par malheur le grand art de la dramatique, qui consiste à tenir la curiosité éveillée. Son action, qu'il délaye en six mille vers, est ralentie par des dialogues sans fin, par des réflexions frivoles, par des lieux communs; et de plus il ne sait pas lier les

Le Berger fidèle, de Guarini.

soulever un plus grand poids. » L'invention dont les Anglais font aujourd'hui tant de bruit serait donc d'origine italienne.

scènes entre elles. Cependant une chaleur fréquente, l'ensemble de la fable (1), la supériorité du style, la peinture de l'amour, qui arrache des larmes, en font un ouvrage estimable. Mais c'est à tort qu'on a voulu le comparer à l'*Aminte*; car aux mêmes défauts, à une plus grande élégance chez six bergers convertis en courtisans, à des arguties plus recherchées, il joint l'imitation évidente de ce poëme. Aussi le Tasse disait-il avec raison que Guarini n'aurait pas aussi bien réussi s'il ne l'avait eu devant les yeux.

Le besoin universel d'écrire et de chanter poussa un essaim de poëtes à cultiver aussi ce genre; et, vers la fin de l'an 1600, on comptait déjà deux cents pastorales. Une nature parée de toutes les beautés se déployait à leurs regards: ils pouvaient observer la vie pastorale, si variée depuis les chalets des Alpes jusqu'aux vallées de Sonnino, depuis les plaines brûlées de la Sicile, partagées par les haies de figuier d'Inde, jusqu'à celles de Rome, poétiquement parsemées de ruines: mais non, il fallait, pour s'inspirer, qu'ils se transportassent à la cour de Ptolémée ou à celle d'Auguste, et qu'ils fissent résonner les pipeaux de Théocrite et de Virgile.

Satires. Quelques poëtes, jetant un coup d'œil de dédain sur les splendides misères de ce siècle, s'adonnèrent à la satire, que les *Buveurs* et les Chants de carnaval avaient déjà mise à la mode. Les satires de l'Arioste seraient appelées plus justement des épîtres: on y trouve les traits fins d'un homme d'esprit, désireux de ses aises, mais se contentant de jouissances paisibles; qui se prend d'impatience, mais non de fureur; qui, toujours spirituel, est parfois violent, mais sans âpreté, et qui parle souvent de lui-même à la manière d'Horace, en se peignant comme un épicurien honnête homme.

Louis Alamanni, fougueux, déclamateur et plein de haine, exilé qu'il était de sa patrie, épancha dans ses satires la bile du proscrit, en passant en revue sans ménagement les divers gouvernements de l'Europe. Bentivoglio suit une marche meilleure, en tenant le milieu entre la plaisanterie et le sérieux. Lasca célèbre la folie, en réprouvant cet ennui fatigant de la pensée. Jean Mauro, après avoir chanté ce doux paradis qui s'acquiert les mains croisées, écrivit l'histoire du mensonge, qui, né en Grèce, passa en Sicile, de là à Naples, puis enfin à Rome, où il n'a point encore été détrôné, et où il est toujours le moyen le plus facile pour arriver aux honneurs,

(1) Elle est tirée de l'aventure de Corèse et Callirhoé, racontée par Pausanias.

après avoir vendu des châtaignes par les rues. Frédéric Molza exalte l'excommunié, attendu qu'il n'a plus rien à démêler avec Rome.

Ces poëtes ne font que plaisanter; mais Gabriel Siméoni et Pierre Nelli s'y prirent sur un ton sévère et dur. Antoine Vinciguerra, poëte médiocre, flagelle les sept vices capitaux, ruine de l'Italie, et Rome, cause de la dépravation de l'Église. On s'étonnera que deux genres aussi opposés que la pastorale et la satire aient été cultivés alors avec une égale ardeur; mais le premier alla toujours en déclinant, et l'indignation soutint la vie de l'autre.

François Berni, d'où les poëtes bernesques.

Le siècle se montrait toutefois plus enclin à rire qu'à satiriser (1); car ce fut à qui s'exercerait dans la poésie burlesque. François Berni de Lamporecchio, qui lui donna en Italie son nom de *Bernesca*, on ne saurait dire pourquoi, était au service du cardinal Bibiéna, qui *ne lui fit jamais ni bien ni mal;* il passa ensuite à celui du dataire Ghiberti, qui l'envoya faire *des quittances et devenir le régisseur d'une abbaye*, jusqu'au moment où il se retira à Florence pour y vivre d'un canonicat. Il se dépeint comme un joyeux compagnon pour qui le suprême bonheur était de ne rien faire (2), toujours amoureux et assez libertin. On rapporte cependant que le duc Alexandre de Médicis lui ayant proposé d'empoisonner le cardinal Hippolyte, son refus lui coûta la vie.

(1) L. de Denys Atanagi dit, dans sa dédicace des *Lettere facete e piacevoli di diversi grandi homini et chiari ingegni*, Venise, 1565 : « Les stoïciens et les Catons sont fort rares de nos jours. Il semble même, si jamais il fut un siècle pour aimer le rire, que ce soit vraiment celui-ci, soit que le nombre des causes de peine se soit accru, soit que la nature soit devenue plus tendre, ou par tout autre motif. »

(2) *Viveva allegramente,*
Nè mai troppo pensoso e tristo stava...
Era faceto, e capitoli a mente
D'orinali e d'anguille recitava...
Onde il suo sommo bene era il giacere
Nudo, lungo, disteso; e il suo diletto
Era non far mai nulla e starsi a letto.

. . . . Il vivait dans la joie,
Et ne restait jamais ou triste ou trop pensif...
D'un naturel plaisant, il disait de mémoire
Des vers sur l'urinal, l'anguille, *et cetera...*
Or, son suprême bien était, jour comme nuit,
De rester nu, couché de son long; son déduit,
Au lit de se tenir, et ne jamais rien faire.

Cette paresse qu'il aimait se révèle dans sa manière de composer, où il apporte le naturel que lui donnait l'avantage de s'exprimer dans sa langue maternelle, sans compter une bonne dose de libertinage et de mauvais ton, avec un certain courage timide. Mais lorsqu'on le lit pour rire, on ne trouve pas chez lui plus de gaieté que chez plusieurs autres de ses contemporains, attendu que sa finesse consiste moins dans le trait que dans l'expression.

La même nonchalance fit qu'au lieu de se mettre en peine d'imaginer un poëme nouveau, il entreprit de refondre le *Roland amoureux* de Boiardo. La naïveté de l'original avait cessé de plaire : il substitua donc au mot propre l'expression générale, de même que l'on recouvrait de pampre les colonnes de marbre ; il remplaça l'indépendance d'une nature riche et animée, par le décorum requis dans une société plus recherchée et moins spontanée : cependant, sans rien créer, il en vint à faire oublier son prédécesseur.

Les *capitoli* furent la forme habituelle adoptée par les écrivains burlesques pour les facéties. Le moment était vraiment bien choisi pour rire ! Nous pourrions pourtant citer des noms par centaines ; mais nous nous bornerons à rappeler celui de César Caporali, de Pérouse, auteur d'une *Vie de Mécène*, qui servit ensuite de modèle à Passeroni.

Comme si l'idiome national n'eût pas suffi aux plaisanteries, on inventa le langage pédantesque et le macaronique. On fut redevable du premier mode à Camille Scrofa de Vicence, et de l'autre au Mantouan Théophile Folengo, qui, sous le nom de Merlin Coccaie, composa dans ce latin bâtard non-seulement des épigrammes et des églogues, mais même des poëmes entiers. Le sentiment de l'harmonie est très-remarquable dans cette bouffonnerie sans fin ; mais il ne faut y chercher rien de plus lorsqu'il peint les tripots, les balourdises et la voracité épique de ses héros. Rabelais le cite souvent et le copie plus souvent encore, mais en se proposant du moins quelque but, bon ou mauvais ; ce dont son modèle ne s'avisa jamais.

Épiques. En même temps d'autres écrivains élevaient la poésie jusqu'à l'épopée ; mais les temps étaient trop avancés pour enfanter l'épopée véritable, celle qui résume dans un personnage ou dans une entreprise les traits caractéristiques d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation. Jamais même cette haute idée, qui déjà cependant s'était vue réalisée par Dante, ne se présenta, que nous sachions, à la

pensée de ses successeurs. Ils ne s'éprirent pas davantage de la pure beauté de Virgile, et jamais ils ne songèrent à créer un de ces poëmes dont tout le prix consiste dans l'élégance exquise de la forme et dans une régularité parfaite. Quant aux nobles sentiments de l'amour de la patrie, aux sévères leçons de la religion, aux mystères de la vie intérieure, la frivolité qui dominait alors leur aurait-elle permis de s'y livrer? Des deux éléments de l'épopée, la tradition et l'imagination, les Italiens en délaissèrent donc un, la première, et ils crurent y suppléer par l'allégorie, comme le fit Boiardo; l'Arioste eût même le bon sens de renoncer aussi à cette froide ressource, sauf dans quelques épisodes, comme les aventures de Roger avec Alcine.

La poésie chevaleresque n'est pas indigène en Italie : elle n'y a rien produit d'original, ni qui appartienne proprement à l'époque où elle florissait ailleurs. Elle y vint du dehors, lorsque la politique des petites cours semblait plus éloignée que jamais de cet esprit généreux, et dirigée exclusivement vers le positif. L'invention des poëmes fut donc tirée des romans de chevalerie; et la flatterie, cette autre peste du siècle, venant s'y mêler, on alla chercher les généalogies premières dans les temps fabuleux, pour les faire remonter aux paladins de Charlemagne, ou même aux héros de Troie. Mais pas un, même parmi tant d'écrivains, ne comprit la vie chevaleresque : ils s'arrêtèrent aux simples dehors, à son écorce, se bornant à emprunter quelques noms à l'histoire ou à la tradition, et y rattachant des prouesses extravagantes et un surnaturel grossier. Ajoutez à cela que les premiers qui avaient traité ce sujet ayant commencé à rire de ces inventions, les poëtes plus habiles qui les suivirent en firent de même, tandis que ceux qui voulurent traiter la matière d'un ton sérieux restèrent glacés, et furent oubliés avant d'avoir vécu.

Sans être inspiré ni par le culte de la femme, ni par l'enthousiasme de la vaillance, Louis Pulci chanta les exploits, ou, pour mieux dire, les prouesses décousues de héros qui n'avaient d'autre mérite que leur force, des cœurs de dragons et des membres de géants. A mesure qu'il composait, il lisait ses chants à la cour des Médicis, ce qui donnerait lieu d'attendre de sa part de la délicatesse dans les idées et dans l'expression. Mais au contraire, il ne vise qu'à l'esprit et à la plaisanterie, auxquels il sacrifie l'art et le sentiment. On se demande parfois s'il se moque, ou s'il parle sérieusement; Pulci. 1431-1487.



et à la fin vous ne savez ce qu'il s'est proposé avec cette incohérence d'inventions, avec ce délire d'imagination qui lui fait tourner en ridicule et les exploits, et la manière de les chanter, en passant par bonds du pathétique au bouffon, et faisant, au mépris du goût et des convenances, un amalgame de science plein de folie. Il fait entamer à des diables balourds des discussions interminables sur ce que la théologie et la philosophie ont de plus abstrus, et il traite les choses les plus sacrées avec un mépris goguenard qui provoquait le rire tandis qu'il aurait mérité l'indignation. On ne pourrait supporter la lecture de ce poëme sans cette naïveté du langage que l'auteur devait au sol natal, et qui ne fut pas altérée chez lui par l'étude.

Boiardo. 1430 1494. Ce fut au contraire ce qui manqua à Matthieu Marie-Boiardo, comte de Scandiano (1), qui écrivit à la même époque le *Roland amoureux*. Les nombreux remaniements que subit ce poëme, et les suites qu'on y fit du vivant même de l'auteur, prouvent la célébrité qu'il obtint. Mais sa refonte par Berni, qui par son élégante versification a fait oublier l'original, laissa croire qu'il manquait de beauté, et notamment de force. Remarquable par l'ordre et par l'imagination, Boiardo invente beaucoup plus que l'Arioste, qui lui emprunta ses fables les plus belles pour les conduire heureusement à fin, en leur donnant ce charme du style, sans lequel les œuvres d'imagination ne peuvent espérer l'immortalité. Il se plut à placer les scènes de son poëme dans différents lieux de son fief, et à donner à ses héros les noms de plusieurs de ses paysans : c'est ainsi que les Rodomont et les Mandricard du pays se trouvèrent appelés à vivre éternellement à côté des grands hommes qui avaient souffert ou fait souffrir réellement.

Arioste. 1474. Ludovic Arioste, né à Reggio, mena une vie obscure et toute prosaïque dans de chétifs emplois, dans de petites ambassades au milieu des fadeurs de cour; et peut-être son esprit y perdit-il de sa vigueur, tandis qu'exercé par les contradictions et par l'infortune, il aurait pu prendre un essor bien plus élevé. Il n'a point d'égal pour la hardiesse de l'expression, la facture du vers, l'abondance de la phrase, l'évidence des images, la limpidité constante du style, et en même temps pour cet esprit plein de finesse qui sait toujours voir les choses du côté plaisant. S'il eût dirigé vers un

(1) Il y en a qui prétendent que la chronique impériale de Riccobaldo, insérée par Muratori dans les *Rer. It. Script.* IX, a été supposée par Boiardo.

noble but cette pratique de l'art, cette connaissance supérieure des classiques, ce bon sens si plein de sagacité, l'Italie aurait eu un grand homme de plus, tandis qu'elle n'a eu en lui qu'un grand poëte.

Il ne se proposa point de but. Un certain Agostini avait continué Boiardo, mais malheureusement : Arioste écrivit sur le même sujet quelques chants, pour les lire dans un cercle d'amis; les éloges que cet essai lui attira lui révélèrent son talent, et le firent connaître aux autres; il poursuivit son œuvre, et il en résulta un poëme. Mais tout en fut emprunté à ses prédécesseurs, jusqu'aux brusques passages d'un récit à un autre. Il tira de son propre fonds le dénoûment de quelques aventures, et surtout ce style simple et transparent, dont Galilée disait qu'il en avait appris à donner de la grâce et de la clarté à ses écrits philosophiques.

L'épopée doit avoir un sujet qui importe à l'humanité entière, ou du moins à une nation. Or quel est celui du long poëme de l'Arioste? Trois faits principaux et distincts y cheminent de front : Charlemagne assiégé dans Paris, la folie de Roland, et les amours de Bradamante et de Roger. Mais le premier est plutôt un fond destiné à faire ressortir les figures du tableau. Le second est un épisode qui commence lorsque déjà le poëme est avancé, et qui finit avant lui. Reste comme fait principal l'amour des deux derniers personnages, inventé pour glorifier la généalogie des princes d'Este, afin de représenter ce couple comme la souche de leur race. Le sujet est donc la flatterie; flatterie sans dignité envers des princes sans mérite, flatterie qui va jusqu'à inventer des Henri, des Azzo, des Hugues, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelque généalogiste.

A l'exception du nom de Charlemagne, tout est faux dans le poëme. Charles lui-même ne fut pas empereur avant d'être descendu en Italie (1). Paris était alors une ville peu importante : elle ne fut jamais assiégée par les Maures; les Maures n'étaient pas maîtres de Jérusalem (2); le royaume de Hongrie n'était pas fondé (3). Non-seulement tous ces rois maures sont répudiés par l'histoire, mais l'empereur grec et son fils Léon ayant pour enseigne

(1) Dans le ch. III, st. 25, Mélisse prédit qu'il naîtra de Roger un fils qui viendra en aide à Charlemagne contre les Longbards.

(2) XV, 99.

(3) Il des V, 128.

l'aigle d'or à deux têtes (1), et combattant pour recouvrer Belgrade sur les Bulgares (2), ne sont que des personnages de fantaisie.

Quelle figure plus épique que celle de Charlemagne? Mais il ressemble, dans l'Arioste, à l'un de ces rejetons dégénérés des races vieillies, sans caractère, aimant à s'entourer de l'éclat d'une cour voluptueuse, et à se servir, sans rien faire par lui-même, de la vaillance de ses preux, presque indépendants de lui. Un fourbe le trompe grossièrement, un guerrier courageux l'insulte impunément; il abandonne son épée et son sceptre à qui sait les prendre, donne des ordres auxquels on n'obéit pas, trouve la discorde parmi les paladins, et ne sait pas rétablir la paix entre eux. De leur côté, au lieu d'accourir lorsqu'il les appelle, ils s'amusent à vider leurs querelles particulières; enfin, l'empereur ne parvient à recouvrer sa puissance compromise qu'en sacrifiant sa dignité. Quand plusieurs doctes personnages brillaient à la cour de Charlemagne, l'Arioste ne sait y mentionner qu'un Alphée endormi dans le camp, on ne sait pourquoi (3). S'il veut imiter le Nisus et l'Euryale de Virgile, il les transporte parmi des barbares, asservis à des maîtres absolus, tels qu'il dépeint les Maures : il en résulte que l'amitié de Cloridan et de Médor n'est pas moins déplacée que la liberté avec laquelle des femmes de l'Orient, Angélique et Marphise, s'en vont errer à travers les champs.

Dira-t-on qu'il aurait pu savoir tout cela? En ce cas il n'en a que plus de tort, puisque vivant au centre des lumières, et avec une telle puissance d'esprit, il ne songea qu'à se rire de son sujet, des lecteurs et de lui-même. On s'étonne encore plus qu'au milieu de toute la splendeur des beaux-arts et des sciences, il se fourvoyât entièrement en parlant des unes, et montrât qu'il ignorait entièrement les autres en théorie comme en pratique. Ainsi ses palais sont la monstruosité la plus bizarre qu'on puisse voir (4) ; les peintures représentent des actions successives (5). Il décrit une fontaine *belle et bien entendue*, faite en pavillon octogone, *couverte* d'un ciel d'or *coloré* d'émaux, et soutenue par le bras gauche de huit statues, dont chacune a dans sa main droite une corne d'Amalthée,

(1) XLV, 69.
(2) XLIV.
(3) XVIII, 174.
(4) *Voy.* XLII, 75.
(5) XXXIII, 21 ; XXVI, 33.

versant de l'eau; puis se trouvent des pilastres en forme de femmes qui appuient chacune le pied sur les épaules de deux images, la bouche ouverte, et portant en main de longues et larges écritures. En conduisant Astolphe dans son voyage à la lune, il se méprend sur les notions élémentaires de la cosmogonie (1). Il croit que cet astre est égal en grandeur à la terre, ou seulement un peu moindre; il se le figure brillant par lui-même, car il dit que l'on avait peine à distinguer de là la terre, attendu qu'elle n'a pas de lumière. D'autres voyageurs, *laissant Ptolémaïs, Bérénice et toute l'Afrique derrière eux, puis l'Égypte, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse, poursuivaient leur route sur la mer Érythrée* (2).

On pourrait dire que l'Arioste commença avant Cervantes à mettre la chevalerie en discrédit; mais on en voyait encore de son temps des actes sérieux, comme les défis de Charles-Quint et de François I[er], et aussi le tournoi où fut tué Henri II. Puis, lorsqu'il s'en rit dans un chant, il en parle sérieusement dans un autre. Parfois il vous enivre de sang avec ses preux, et peint avec énergie le massacre de milliers d'hommes désarmés. On se sent alors indigné contre les héros tout ensemble et contre le poëte, quand il a le courage de rire au milieu du carnage de quatre-vingt et cent mille malheureux égorgés dans un jour; quand une foule de chrétiens, et presque tous les héros musulmans, finissent par recevoir la mort; quand la boucherie est si continuelle, que lui-même semble parfois se lasser, et s'écrie : *Pour Dieu, seigneur, cessons désormais de parler de haine et de chanter de mort* (3)! le tout pour recommencer bientôt à chanter d'autres haines et d'autres morts.

On se trouve donc jeté dans un monde perpétuellement faux, au milieu de héros qui se donnent des coups terribles sans jamais se blesser; qui s'en vont errants par des forêts sauvages en conservant toute la politesse raffinée des cours de l'époque, au milieu de femmes qui font tour à tour l'amour et la guerre, au milieu de magiciens et d'anges qui troublent alternativement l'ordre des choses. Angélique, la belle des belles, qui ne porte pas l'armure, s'en va de Paris au Cathay, dans la Chine, aussi tranquillement que le poëte de Modène à Reggio, quand il fit par distraction

(1) XXXIV.
(2) I des V, 89.
(3) XVII, 8.

ce trajet en pantoufles; Renaud voyage à travers les espaces du ciel et au milieu de l'Italie ; mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais rien à démêler avec les arts, les professions, les lois, avec aucune des choses qui font la vie de l'humanité, et dont était remplie pourtant l'époque où l'Arioste écrivait.

Oui, sans doute, elle en était remplie : la malheureuse Italie était foulée par les armées étrangères; la trahison était le droit; le manteau de saint Pierre était déchiré; les Turcs s'avançaient menaçants; les mœurs étaient perverties. Combien il eût été digne d'un poëte de chanter alors les vertus bienfaisantes, la valeur bien employée, et d'exalter les âmes pour la patrie, pour la religion! Au lieu d'agir ainsi, l'Arioste, qui se sent entraîné vers la poésie par un ascendant irrésistible, ne trouve pour s'inspirer que l'adulation, qui jusqu'à lui n'avait jamais été la muse d'un grand poëte. Virgile chante les héros à qui Rome dut sa naissance et sa grandeur, et fait descendre d'eux la famille Julienne; mais il n'invente pas d'aïeux au nouvel Auguste, et les louanges qu'il leur donne ne sont, à bien y regarder, que des louanges données à Rome. Lors même qu'il se prosterne devant l'autel d'Auguste, qui lui a restitué son petit héritage, il lui peint la tristesse des champs distribués à ses vétérans, ainsi que le guerrier devenu propriétaire des guérets cultivés, et qui a dépouillé les possesseurs de ces douces campagnes. Horace célèbre Auguste, mais parce qu'il rétablit l'ordre en rendant la paix à la patrie; et il n'oublie ni l'âme intrépide de Régulus, ni l'invincible Caton. Lucain, sous Néron même, ose vanter les vertus républicaines.

Mais l'Arioste ne loue que la maison d'Este, cette *semence féconde que l'Italie et le monde entier doivent honorer, la fleur, la joie de tout ce que le ciel a vu jamais d'illustres lignages*. Or quels étaient ces seigneurs d'Este? quels étaient ce *juste Alphonse*, ce *bienveillant Hippolyte*, cette Lucrèce Borgia qu'il met au-dessus de la Lucrèce romaine? L'histoire nous le dit.

Une seule fois il se rappelle qu'il a une patrie, pour gourmander les chrétiens de se livrer entre eux à leurs haines et de désoler l'Italie, au lieu de songer à repousser l'inondation menaçante des musulmans. De là, comme un de ces pauvres hères qui mendient la louange en la prodiguant, il accumule dans son dernier chant des noms contemporains étonnés de se trouver ensemble, les plus glorieux avec les plus obscurs ou les plus infâmes. Aussi de

nombreuses plaintes s'élevèrent-elles contre lui, les uns se trouvant insuffisamment qualifiés, et les autres, confondus dans la foule ou mal appariés; et, comme il arrive souvent, la prodigalité de ses éloges ne lui valut qu'amertumes. Puis des hommes comme Christophe Colomb, Améric Vespuce et Cabot, sont sans doute au nombre de ceux dont s'honore le plus l'Italie. Or l'Arioste, en parlant de la découverte de mondes nouveaux, ne mentionne que des Portugais et des Espagnols; et de là il prend occasion de louer Charles-Quint, *le plus sage empereur et le plus juste qui ait été depuis Auguste, et qui sera jamais* (1).

Encore, s'il ne se raillait que des hommes! mais il n'épargne même pas les choses saintes. Il se rit de Dieu même (2), en mettant dans sa bouche des commandements puérils. Lorsque l'ange du Très-Haut, dont il fait un serviteur niais et grossier, se voit trahi et abusé par la Discorde, il vole à sa recherche; et, *la prenant par les cheveux,* il fait pleuvoir sur elle les coups de poing et les coups de pied; puis il *lui brise sur la tête, le dos et les bras, un manche de croix* (3). Le voyage aérien d'Astolphe, à qui saint Jean fait voir le Temps, les Parques et autres vieilleries mythologiques, est une impiété continuelle : l'évangéliste y est comparé aux historiens qui travestissent la vérité (4); Dieu montre à Moïse, sur le Sinaï, une

(1) XV, 24.
(2) XIV, 76.
(3) XXVII.
(4) Saint Jean dit au paladin Astolphe :

Ne fut Auguste à coup sûr aussi bon
Que, sur son luth, Virgile le publie;
Pour avoir eu bon goût en poésie,
Le proscripteur obtient de nous pardon.
On ne saurait que l'âme de Néron
Fut du besoin de nuire consumée;
Il n'aurait pas moins bonne renommée,
Pour ennemis eût-il eu terre et cieux,
S'il avait su, libéral envers eux,
Des écrivains gagner la bienveillance.
Le vieil Homère, en vers pompeux, encense
Agamemnon, le fait victorieux,
Et les Troyens efféminés, peureux;
Dans Pénélope il nous vante une épouse
De sa pudeur soigneusement jalouse,
Et de son lit repoussant les galants.
Veux-tu savoir au vrai ce qu'il faut croire?

herbe *qui fait croire en lui quiconque en mange* (1). Ce sont là des traits dignes de l'Arétin.

Combien est banale, quand elle n'est pas perverse, la moralité qui se trouve à la tête des chants ! L'Arioste nous enseigne tantôt que *la feinte est le plus souvent* blâmée (2), tantôt que *vaincre est toujours chose louable, que ce soit par fortune ou par habileté* (3). S'il engage les femmes à ne pas écouter les amants, qui, une fois vainqueurs, s'éloignent d'elles, il se reprend aussitôt pour expliquer qu'elles doivent fuir les jeunes étourdis pour choisir des galants d'un âge raisonnable. Il donne, du reste, d'étranges idées du vice et de la vertu, et, selon lui, la seule gloire est dans la force guerrière; c'est ainsi qu'il porte aux nues Roger et Marphise. Bien plus, Gradasse, Sacripant, Rodomont, dont les massacres n'ont pas même pour excuse l'idée de la défense, lui paraissent un trio *éternellement digne d'une renommée éclatante* (4).

Le *bon* Roger, cette *source de vertu,* aime avec l'inconstante légèreté d'un enfant. A peine sa Bradamante l'a-t-elle délivré, à l'aide des plus grands efforts, du château d'Atlante, qu'il se jette dans les bras d'Alcine, et oublie *la belle dame que tant il chérissait.* En outre, il ne se détache pas de la magicienne comme Renaud le fait d'Armide à la voix de la raison, mais parce que d'autres enchantements la lui font voir vieille et difforme. Il sort donc de ses lacs bien et complétement guéri, puis il délivre Angélique du monstre qui la menace; mais s'il ne lui ravit pas ce bien qui est le trésor le plus

Mets au rebours toute la belle histoire :
Les Grecs défaits, Troye ayant la victoire,
Et Pénélope une... Tu me comprends.
D'autre côté, vois cette pauvre Élise (Didon),
Qui ne vécut pure et chaste à demi :
Eh bien ! coureuse effrontée on la prise,
Pour n'avoir eu dans Virgile un ami.
Au fond du cœur, j'en ressens peine extrême;
Virgile eut tort. Mais ne sois pas surpris,
Sur ce sujet, si je suis peu concis;
Avec plaisir des écrivains que j'aime
Je t'entretiens, l'ayant été moi-même.

Ch. XXXV, 26-28. E. A. Trad. inédite.

(1) III des V, 21.
(2) IV.
(3) XV.
(4) XXVII, 22.

précieux d'une jeune fille, la faute n'en est pas à sa retenue. Quel mérite y a-t-il de sa part à jeter dans un puits l'écu enchanté, lorsqu'il garde les autres armes et l'épée, toutes enchantées de même, comme celles de Roland, et avec lesquelles on peut se montrer vaillant sans le moindre danger? Il abandonne tout, jusqu'à sa dame, pour rester fidèle à Agramant; puis lorsqu'il est choisi pour le duel avec Renaud, qui doit décider du sort de la guerre, il combat mollement, plutôt en vue de se défendre que dans le désir de vaincre (1) : or il aurait dû refuser, ou se comporter avec sa vaillance habituelle. Sa conduite avec Léon est belle; mais il s'était dirigé vers ces contrées avec le dessein de lui enlever la couronne, et de se rendre digne ainsi d'être l'époux de celle qu'il aimait (2); d'un autre côté, comment le magnanime Léon devient-il soudain assez lâche pour envoyer un autre combattre à sa place?

Quand Roger et Bradamante tiennent en leur pouvoir le détestable Morganor, ils le défendent contre ceux qui veulent le tuer; mais dans quel but? Parce qu'ils ont *projeté de le faire mourir d'angoisses, de mauvais traitements, de martyre* (3). Zerbin, *modèle de vertu*, semble disposé à céder aux prières d'Odéric, qui l'a gravement offensé, et à lui pardonner, en réfléchissant que *toute excuse s'admet facilement quand la faute est un effet de l'amour :* on croit qu'on aura un acte de vertu à applaudir, point du tout; Zerbin ne tue pas Odéric afin de le forcer à partir, et à voyager pendant une année avec Gabrine, persuadé que *c'est creuser devant lui une autre fosse où il ne pourra éviter de tomber à moins d'un grand hasard* (4).

Nous n'aimons pas à voir la femme dépouillée de ses qualités naturelles, pour être lancée au milieu des armes. Mais des créations de ce genre sourient à l'imagination des poëtes. Qu'ils ne mettent pas du moins en oubli la noblesse d'un sexe fait pour l'amour et la pitié! Pour peu que les ducs d'Este eussent de bon sens, il devait leur répugner de descendre d'une race où non-seulement les hommes, mais encore les femmes, versaient le sang avec férocité. Bradamante, par le conseil de Mélisse, tue Pinabel, ce qui est une vengeance inutile; mais, en admettant qu'elle soit juste selon la guerre,

(1) XXXVIII.
(2) XLIV.
(3) XXXVII, 107.
(4) XXIV.

est-il de bonne chevalerie de l'égorger lorsqu'il fuit, et ne se défend qu'en appelant à l'aide à grands cris, et en demandant merci (1)? Non-seulement Bradamante et Marphise sont cruelles quand elles combattent pour l'honneur de leur cause, mais elles prennent un véritable plaisir à faire couler le sang : quand Roger et Renaud sont aux prises pour la décision du grand litige, elles se tiennent à l'écart, frémissantes et irritées de se voir retenues par le traité, regrettant de ne pouvoir faire main basse sur tant de proies rassemblées (2); et à peine voient-elles la trêve rompue, que, *joyeuses*, elles s'élancent au milieu du carnage.

On est encore à s'expliquer comment il se fait que les lyriques en général, à commencer par les Siciliens, ont peint l'amour avec des couleurs chastes, sous lesquelles ils voilent leurs tableaux, tandis que les poëtes épiques, de même que les conteurs, ont semblé se croire tenus de tomber dans l'obscénité ; à tel point que le Tasse lui-même, âme honnête et pure, n'a pas évité, dans un poëme religieux, la lubricité des peintures ni l'épicurisme des conseils. Mais aucun n'a été aussi loin que l'Arioste, dont les vers sont remplis d'ambiguïtés, impudiques et d'images licencieuses que l'on retrouve aussi dans ses comédies. Qu'on ne répète pas que c'étaient les vices du temps : il restera toujours à l'auteur le tort de ne pas s'être mis au-dessus d'eux ; et lors même qu'on excuserait l'auteur, il resterait le défaut de l'œuvre, qu'il faudra toujours dire très-perverse, tout en la proclamant très-belle.

On a dit que l'Arioste avait embrassé dans son poëme tous les états et toutes les conditions : on y cherche pourtant en vain la femme vertueuse, la mère de famille et l'amante chaste. On y voit ou des Gabrine et des Origille, les caractères les plus hideux qu'on puisse imaginer, ou des mères tyranniques, comme celle de Bradamante, et des maîtresses voluptueuses, parmi lesquelles il faut toutefois distinguer la belle figure d'Isabelle, qui résiste à la violence, mais qui n'a rien su refuser à l'amour.

On ne sait ensuite pourquoi Roland donne son nom au poëme, à moins que ce ne soit pour faire pendant à celui de Boiardo. Il débute par de fort belles plaintes, mais dans le style d'un jeune dameret ; il abandonne Charles quand il aurait le plus grand besoin de lui ; ses folies le rendent un fléau pour la France ; la guerre est

(1) XXIII, 4.
(2) XXXIX, 10, 11.

menée victorieusement à fin sans son aide ; il ne recouvre la raison que pour détruire quelques débris survivants, et pour tuer Agramant, roi qui s'enfuit sans armée ni royaume, quand déjà il a été rudement atteint par l'épée de Brandimart ; du reste, il ne commande pas dans une seule bataille, il ne dirige pas une seule attaque, sauf les conseils qu'il donne à Astolphe dans l'expédition d'Afrique, entreprise trop facile contre un royaume sans défense, et avec une armée créée par miracle. Ajoutez à cela que toute la valeur des paladins n'aboutit à rien, si ce n'est au moyen de prodiges continuels, d'alliés amenés par des anges, de pierres converties en chevaux et de feuilles changées en navires, tellement que la victoire des chrétiens est due au grand nombre des miracles et des enchantements.

Louera-t-on chez l'Arioste le mérite de l'imagination ? Mais il faudra en rabattre beaucoup lorsqu'on aura lu les poëmes qui ont précédé le sien, surtout celui de Boiardo, où sont tout ourdies les fables qu'il a tissées, admirablement à la vérité. De plus, Forteguerri a prouvé combien étaient faciles ces inventions de pur caprice, en composant, à raison d'un chant par jour, un poëme qui ne saurait aller de pair avec le *Roland*, mais qui l'emporte peut-être sur tous les autres du même genre. Arioste fit infiniment mieux que Boiardo, à qui il était de beaucoup supérieur en génie ; mais c'est précisément à cause de cette immense supériorité qu'on est en droit d'être plus sévère à son égard, en passant sous silence la tourbe vulgaire qui vient à sa suite. L'Arioste a négligé, pour un fatras de merveilles, l'étude sévère de l'homme : il ne comprend pas que, dans toute espèce de poésie, le grand art consiste à associer la fiction et la vérité de manière que le merveilleux s'accorde avec le croyable. Nous laisserons à d'autres le soin de le louer de ce désordre, qui n'avait rien de neuf dans des poëmes de ce genre, et qui accuse un manque d'art, en même temps qu'il dénote chez lui beaucoup d'instabilité, comme il était le premier à l'avouer (1), non-seulement en amour, mais dans tout autre sentiment.

(1) *Hoc olim ingenio vitales hausimus auras*
Multa cito ut placeant, displicitura brevi.
Non in amore modo mens hæc, sed in omnibus impar
Ipsa sibi, longa non retinenda mora.

Carmina, l. II.

Et ailleurs :

Tonsure je n'eus onc, chasuble ni soutane,

Les poëmes, comme tout autre ouvrage, ne sont dignes de louanges qu'autant qu'il en résulte une pensée utile et grande. Lorsque le sentiment s'éparpille au hasard, les impressions diverses s'effacent l'une l'autre dans leur succession, et il n'en survit aucune. Or, on dirait que l'Arioste a pris à tâche précisément de détruire au fur et à mesure les impressions qu'il fait naître : s'il vient de vous effrayer, il vous offre soudain une scène d'amour ; êtes-vous ému, il provoque le rire ; sentez-vous un élan de piété, il vous décoche bien vite un trait lascif.

Mais comment se fait-il donc qu'il ait plu si généralement, et laissé une mémoire immortelle (1) ? La cause en est dans la vivacité inimitable de la peinture, dans la grâce spontanée de l'expression, dans ce charme qui donne tant de prix à la vie de Cellini, c'est-à-dire dans cette manière d'exposer les choses sans prétention; mérite rare chez les écrivains italiens, sans phrases entortillées, sans réminiscences classiques. Le *Roland* est la meilleure preuve que les livres vivent par le style.

Toutes les fois que l'Arioste essaye des figures, il donne dans le faux ; tandis qu'il est admirable quand il procède sans métaphores et tout simplement. Il se complaît dans les détails, qui sont la vie d'un récit, et il les choisit avec beaucoup d'art. Il connaît le cœur humain, bien qu'il pèche dans le langage de la passion, et cela, parce qu'il l'exagère ; il fait passer l'esprit de surprise en surprise, avant que la réflexion ait eu le temps de signaler l'inconvenance et l'erreur. Ajoutez à cela cette peinture si vive, si variée, qu'elle offrira éternelle-

Pour qu'un bon bénéfice arrive à moi profane.
Plus d'anneau nuptial que d'étole à mon cou
Je n'ai voulu jamais, pour pouvoir, à mon goût,
Sans lien importun à mes vœux qui s'oppose,
Tantôt faire ceci, tantôt toute autre chose.
Prêtre une fois, en vain le désir me viendrait
De prendre femme : époux, à jamais il faudrait
Renoncer au penser de me faire un jour prêtre.
Je fuis donc tout lien, car je sais me connaître
Mobile, toujours prêt à changer de vouloir,
Dès que me dégager n'est plus en mon pouvoir.

Satire II à Galéas. E. A. Trad. inédite.

(1) La première édition du *Roland* parut en 1516, et la dernière édition que l'auteur ait publiée, après avoir retouché considérablement son poëme, est de 1532. Il en fut fait soixante autres dans le cours du siècle.

ment une mine inépuisable de tableaux, et le plaisir qu'on éprouve à s'entretenir presque familièrement avec un des plus beaux esprits de l'Italie, ou même du monde entier. C'est ce qui faisait dire à un homme de bon sens qu'on ne devrait permettre de lire l'Arioste qu'à ceux-là qui auraient fait une belle action dans l'intérêt de la patrie.

Si nous nous sommes montré plus que sévère envers le grand poëte, on conçoit le cas que nous pouvons faire de ses imitateurs, qui, dénués de cette force de génie qui lui fait tout pardonner, prétendent justifier par son exemple leurs basses flatteries et leur licence.

Louis Alamanni faisait partie de cette société de jeunes Florentins qui se réunissaient dans les jardins de Bernard Rucellai, comme Martelli, Vettori, Machiavel, pour s'entretenir de littérature, de philosophie et de politique. Ayant été arrêté porteur d'armes prohibées, il fut condamné à une peine pécuniaire : le dépit qu'il en ressentit le fit entrer dans une conjuration qui fut découverte ; il s'enfuit alors en France, où il trouva plus de bienveillance que dans sa patrie (1). Il y revint en 1527, après l'expulsion des Médicis; mais sa conduite versatile le rendit suspect aussi aux républicains. Il composa une foule de poëmes chevaleresques, dans le seul but de satisfaire le goût du roi Henri II. Son *Giron le Courtois* est une traduction en vers d'un roman français. L'*Avarchide* contient le récit du siége de Bourges (*Avaricum*), dans lequel il habille Arthur, Lancelot et Tristan en Agamemnon, en Achille et en Ajax ; tellement que la satire de l'ouvrage se trouve dans l'éloge qu'en fait son fils en l'appelant une Iliade toscane. Il a laissé en outre des satires, des stances, des sonnets, des élégies, des psaumes, toutes œuvres médiocres. Alamanni. 1495-1556.

La mémoire de Bernard Tasso, natif de Bergame, vit moins par elle-même que par celle de son illustre fils. Contraint de quitter sa patrie, il entra au service de Guido Rangone, passa ensuite à celui de la duchesse de Parme, et enfin il s'attacha à don Ferrant San- Bernard Tasso. 1493-1569.

(1) *E il buon Gallo... ch' io trovo amico*
Più de' figli d'altrui che tu de' tuoi.

Le bon pays gaulois que je trouve aujourd'hui,
Bien plus que toi des tiens, ami des fils d'autrui.

severino, prince de Salerne, qu'il accompagna à l'expédition de Tunis, en Flandre et en Allemagne. Mais lorsque ce prince, député à Charles-Quint par les Napolitains, qui voulaient détourner de leur tête le fléau de l'inquisition, fut tombé dans la disgrâce de l'empereur, et qu'il se fut jeté du côté de la France, Bernard le suivit; mais l'abandon et la pauvreté furent le prix de sa fidélité, jusqu'au moment où Guidobald d'Urbin lui donna un asile : il vécut ensuite à Mantoue, et devint gouverneur d'Ostiglia.

Dans le cours d'une vie si agitée, il composa beaucoup, entre autres deux poëmes, le *Floridant*, dont on ne parle plus, et l'*Amadis*, où il se montre aussi riche d'images et d'expressions que son fils en fut sobre. Son caractère est l'élégance et la souplesse du style, ce qui lui faisait dire : *Mon fils ne me surpassera jamais en douceur*. Quoique Spérone Spéroni le mette au-dessus de l'Arioste, comme Varchi préférait *Giron le Courtois* au *Roland*, il nous en paraît fort éloigné pour la variété des combinaisons et du style. Chaque chant de l'*Amadis*, et ils sont au nombre de cent, commence par une description du matin, et se termine par une autre du soir. Tout se passe de même en descriptions, cette ressource des talents médiocres, avec la correction, qui est aussi le partage de la médiocrité, sans jamais rien qui éveille l'intérêt. A l'imitation de l'Arioste, il interrompt constamment ses récits au moment où la curiosité est le plus excitée, et il les multiplie jusqu'à la confusion, sans y être obligé par son sujet. On peut lire ce poëme d'un bout à l'autre, sans éprouver une seule fois le désir d'en relire une seule octave.

Bernard Tasso s'abaissa aussi à de lâches flatteries, et en chercha l'excuse dans l'exemple de l'Arioste et dans l'état de gêne où il se trouvait (1). Le fait est que Charles-Quint lui avait enlevé

(1) Il écrivait, le 12 juillet 1560, à Antoine Gallo : « J'envoie à son excellence deux cahiers (de l'*Amadis*), où sont les deux temples de la Renommée et de la Pudeur. Dans l'un, je loue l'empereur Charles-Quint, le roi son fils, plusieurs généraux illustres, tant morts que vivants, et d'autres personnages célèbres dans l'art militaire. Dans l'autre, je loue plusieurs princesses et dames italiennes; mais Dieu veuille pardonner à l'Arioste, qui, *en introduisant cet abus* dans les poëmes, *a obligé* à l'imiter quiconque écrira après lui! En effet, bien qu'il ait imité Virgile, il dépassa, en cette partie du moins, les limites du jugement, entraîné par l'adulation, qui, comme aujourd'hui, régnait alors plus que jamais dans le monde. Virgile toutefois, reconnaissant qu'il en résulterait de la satiété, ne mentionna que peu de noms dans son sixième chant; mais pour lui, il s'ar-

la subsistance de ses enfants, et que, faute de savoir se créer quelque profession honorable, il se résignait à flatter celui qui l'avait dépouillé, dans l'espoir d'en obtenir la restitution de ses biens (1).

Dans cette foule d'épopées érudites, forgées à froid, par réminiscences et par imitation, comme on faisait des sonnets amoureux, parce que Pétrarque avait soupiré sur ce ton, tous les personnages sont ou pervers ou vertueux; mais leurs vertus ou leurs vices sont génériques, sans rien de ce mélange qui est dans notre pauvre humanité. L'art ne se proposait d'autre but que ce qui était industrie matérielle de métier. On ne savait plus créer; le moyen âge n'était plus compris, et la naïve contemplation de la nature n'avait pas encore été remplacée par cette finesse d'observation, par cette analyse du cœur humain, qui constitue la poésie des peuples cultivés.

Nous citerons encore parmi ces littérateurs médiocres Anguillara, traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide. Sa facilité d'expression, égale à celle du poëte latin, lui permit d'être plus prolixe et plus libre encore que l'original: il n'en fit pas moins trente éditions dans le cours de ce siècle, et mourut de misère et de libertinage. Anguillara.

Quelques poëtes se hasardèrent à chanter les faits contemporains, comme François Mantovano, dans le *Lautrec;* Leggiadro Galiani, dans la *Guerre de Parme;* Olivier de Vicence, dans l'*Allemande* ou la ligue de Smalkalde. Mais on ne lit plus que les *Décennales* de Machiavel, à cause du nom de l'auteur.

Jean-George Trissin, de Vicence, d'un esprit très-cultivé, voyant tout dégénérer en bouffonneries dans l'épopée comme sur la scène, conçut la pensée d'opposer à cette manie des sujets Trissin.

rête sur ce sujet, et il veut en mentionner un si grand nombre, qu'il engendre l'ennui. Nous pourtant, qui écrivons après lui, *il est nécessaire* que nous marchions sur les mêmes traces. Quant à moi, comme *il faut* que je parle de certaines personnes à cause de bienfaits reçus, de certaines autres par l'espérance que j'ai d'en recevoir, de quelques-unes par respect, de quelques autres en considération de leur mérite, *de plusieurs malgré moi*... il me sera d'autant plus permis de croire qu'à cet égard je fatiguerai moins que l'Arioste. »

(1) Il écrivait, le 18 mai 1560, au cardinal Gallio : « Si la magnanimité du roi catholique, à qui j'ai dédié ce poëme, ne prend pas pitié de mes disgrâces, et ne fait pas, en récompense de mes nombreuses fatigues, restituer à mes enfants leur héritage maternel, et si l'on ne répare pas en partie les grands dommages que j'ai endurés, je me trouverai dans une extrême détresse. »

sérieux et patriotiques : il composa en conséquence l'*Italie délivrée*. Ce devait être une innovation, tant pour le vers *sciolto* qu'il mettait en œuvre le premier (1), que pour l'orthographe qu'il voulait faire adopter. Mais la veine poétique n'était pas chez lui assez riche, sans compter qu'il voulait transplanter la simplicité grecque au milieu d'un siècle tout pompeux, dans une langue d'une nature bien différente. Pour ne point parler de sa froideur constante, il manque toujours d'invention et de sensibilité ; ignorant les convenances du style, il met des phrases prosaïques et plébéiennes dans la bouche de ses héros, tellement qu'on ne s'exprime pas autrement dans la *Sophonisbe* que dans les *Simillimi*, et que Junon tient le langage d'une marchande. Lorsqu'il vit sa prose mesurée laissée en oubli, il crut que cela tenait à ce qu'il n'avait pas chanté aussi des folies chevaleresques (2); mais en réalité il fut à même de s'apercevoir que, *magistro Aristotele ac Homero duce*, pour employer ses expressions, on peut faire une très-pauvre épopée.

Il réussit mieux dans *Sophonisbe*, la première tragédie régulière de l'époque moderne, qu'il modela sur Sophocle, et dans laquelle le chœur remplit non-seulement l'intervalle entre les actes, mais joue encore le rôle moral. Le caractère de l'héroïne, que personne n'avait traité avant lui, offre un mélange convenable de réalité et d'idéal. Mais les couleurs en sont pâles et uniformes; la simplicité grecque y est portée à l'excès, et l'intrigue nulle : il y a trop d'épanchements d'une douleur timide, et le style surtout est sans vigueur.

Rucellai fit aussi pour la scène *Rosemonde* et *Oreste ;* Alamanni, une *Antigone;* Martelli, une *Tullia;* puis les tragédies se multiplièrent, quand on eut adopté l'usage d'en représenter une à chaque avénement des princes. Peut-être l'*Horatia* de l'Arétin est-elle la meilleure tragédie de ce siècle. Des récits prolixes, un dialogue froid, des chœurs qui proclament une morale triviale, tels sont les défauts de ces pièces, façonnées sur le modèle classique.

Sans parler d'autres calques plus ou moins malheureux de l'an-

(1) C'est à lui qu'en revient le mérite, et non à Rucellai, qui lui écrivait, dans sa dédicace des *Abeilles :* « Vous fûtes le premier qui mîtes en lumière cette manière d'écrire en vers maternels affranchis de la rime. »

(2) *Sia maledetta l'ora e il giorno, quando*
Presi la penna, e non cantai d'Orlando.

Que soient maudits le jour, et l'heure et le moment,
Où la plume je pris et ne chantai Roland.

tiquité, nous nous bornerons à exprimer le regret que l'on ait passé si vite de la peinture des affections à celle des crimes. Spérone Spéroni, auteur de traités moraux vides et pesants, et l'un des adversaires du Tasse, fit dans ce genre la *Canace*, qui fut amèrement critiquée lorsqu'elle n'était encore que manuscrite. Les cinq discussions qu'il publia pour se défendre lui attirèrent de nouvelles attaques, suivies de ripostes qui firent alors grand bruit.

L'*Orbecche* de Cintio Giraldi, où l'on trouve un inceste, un parricide, un suicide et quelques meurtres secondaires, peut aller de pair avec toutes les inventions de l'école satanique actuelle. *L'Arcipranda* d'Antoine Decio ne lui cède en rien sous ce rapport. Muzio Manfredi met aussi l'inceste sur la scène dans sa *Sémiramis ;* le moine Fuligni y étale aux regards les tortures infligées à Bragadin par les Turcs.

Les Italiens furent ainsi les premiers qui eussent un théâtre régulier, mais sans rien de national et de spontané, attendu que leur enthousiasme pour les productions de l'antiquité ne permettait pas, à ceux qui auraient voulu faire usage de leurs propres forces, d'ouvrir de nouvelles routes à la littérature. Le modèle même qu'ils avaient choisi de préférence était mauvais, car ils se réglaient sur Sénèque, dont le style ampoulé s'exerce sur des intrigues romanesques. Ludovic Dolce revint aux grands tragiques grecs, mais sans art comme sans profit. La tragédie a besoin du peuple, et le peuple restait exclu de la littérature comme de la politique.

Les profanations et la licence de Boccace révoltèrent la susceptibilité délicate de Tullie d'Aragon. « Il est étonnant, dit-elle, que les larrons même et les traîtres, qui pourtant se faisaient appeler chrétiens, aient pu entendre prononcer ce nom sans se signer de la croix sainte et sans se boucher les oreilles, comme à la chose la plus horrible et la plus scélérate qui puisse résonner aux oreilles humaines. » Elle déplorait les autres productions éhontées de ses contemporains, voyant avec peine que les Morgante, les reine Ancroja, les Roland amoureux et furieux, les Beuve d'Anthona, les Leandra, les Mambrian, « offrissent des choses lascives, déshonnêtes, si indignes, que non-seulement des religieuses, des demoiselles, des femmes mariées ou veuves, mais même des filles publiques, ne sauraient les laisser apercevoir chez elles. » Ayant donc reconnu par son propre exemple « de quel grand dommage est pour les jeunes âmes la discussion et plus encore la lecture des Femmes.



choses lascives et vilaines, » elle écrivit le *Guérin dit le Pauvret*, dans l'intention « de louer Dieu lui seul, et avec la conviction d'avoir procuré au monde un livre fait pour lui être très-agréable à tous égards. » Malheureusement on ne peut donner d'éloges qu'à sa bonne volonté.

Beaucoup d'autres dames se firent dans ce siècle une réputation littéraire, et se distinguèrent par leurs connaissances. Cassandre Fedele, remplie d'enthousiasme, de savoir et de piété, s'appliqua dès son enfance à des études élevées, sans rien perdre de sa grâce et de sa simplicité naturelles. Jamais elle ne porta ni or ni pierreries; jamais elle ne se montra en public que vêtue de blanc, et la tête couverte d'un voile. Admirée dans toute l'Italie, elle était vénérée des Vénitiens, qu'elle émerveillait par son érudition classique et théologique. Isabelle d'Aragon voulut l'attirer à Naples par de magnifiques promesses; mais le sénat ne consentit pas que la république fût privée en elle d'un de ses plus beaux ornements. Jean Bellini fut chargé de reproduire ses traits lorsqu'elle atteignait à peine sa seizième année, c'est-à-dire à un moment où, pour saisir avec vérité une physionomie presque enfantine et pourtant déjà gracieusement inspirée, il fallait un pinceau dont la touche délicate et naturelle fût en harmonie avec le sujet.

Le sénat de Rome décerna à Tarquinia, petite-fille de François Marie Molza, le titre de citoyenne et le surnom d'Unique, que le Tasse plaça en tête de son dialogue sur l'amour.

1526. Olympie Marata composa des harangues, des lettres, des dialogues en latin, et des poésies grecques. Ses opinions religieuses l'ayant contrainte de quitter Ferrare avec son mari André Grunther qui était protestant, l'université d'Heidelberg les invita à professer lui la médecine, elle la langue grecque; mais elle mourut à l'âge de vingt-neuf ans.

Gaspara Stampa, de Padoue, fit des vers que lui inspirait son amour pour Collalto, guerrier qui n'était rien moins que sentimental, qui en conséquence s'en soucia peu, et s'ennuya de ses doléances rimées.

1485-1530. Véronique Gambara, après avoir été dans sa jeunesse l'amie de Bembo, et ensuite, durant neuf années, la femme de Gibert de Correggio, passa dans un chaste et studieux veuvage le reste de sa vie.

1496-1547. Victoire Colonna, fille du grand connétable Fabrice, cultiva la

poésie avec plus de succès que ses émules. Fiancée à l'âge de quatre ans à Alphonse, marquis de Pescaire, qui avait le même âge, elle l'épousa à dix-sept; mais il mourut âgé de trente-cinq ans à la bataille de Pavie, et elle adoucit sa douleur en le chantant, puis en s'adonnant avec ferveur aux pratiques de la religion. Aimée de Michel-Ange, courtisée par l'élite des hommes du temps, elle conserva une réputation sans tache (1).

CHAPITRE XII.

HISTORIENS, POLITIQUES. — SCIENCE DE LA GUERRE.

Au milieu de tant d'esprits frivoles et insouciants, il était impossible que les grands intérêts agités à cette époque ne trouvassent personne pour entreprendre de les raconter dignement, pour méditer sur la nature des événements, et pour en rechercher les rapports mutuels.

La gloire d'avoir produit les meilleurs historiens revient encore à Florence. Jacques Nardi, qui s'était formé en traduisant Tite-Live, écrivit, avec une connaissance complète des faits, les vicissitudes de cette république depuis 1492 jusqu'en 1531. Il prodigue les sentences, mais son style est châtié. Il se montre, comme exilé, aussi hostile aux Médicis que Philippe Nerli, dont le travail va six années plus loin, leur témoigne de bienveillance. Benoît Varchi part de la dernière proclamation de la liberté florentine pour s'arrêter à l'élévation de Cosme. Il n'a pas été témoin des faits, comme ses deux prédécesseurs; mais il écrit d'après des documents neufs, et sur les renseignements que lui fournissait dans ses lettres J. B. Busini (2). Subventionné par les Médicis pour accomplir cette tâche, il ne sut ni dire ni taire assez pour les satisfaire, et l'on chercha à supprimer son livre. Quoique prolixe, inégal, et manquant de l'art nécessaire pour bien choisir les circonstances, il se fait lire, par

Nardi. 1555.

Nerli.

Varchi.

(1) Nous pouvons ajouter encore Isabelle d'Este, Argentine Pallavicina, Blanche et Lucrèce Rangone, Françoise Trivulzia, Marie de Cardona, Portia Malvezzi, Angiola Sirena, Laure Batiferra, Laure Terracina, Silvia Bandinelli, Claire Matriani, etc.

(2) Ces lettres importantes ont été publiées à Pise par Rosini, en 1822.

son constant amour de la patrie. Il nous reporte véritablement parmi ces derniers citoyens libres, en racontant minutieusement chaque détail, chaque discours ; et s'il ne dit pas par quels moyens la liberté fut abattue et remplacée par la paix, c'est-à-dire par la servitude, il le laisse deviner.

Ammirato. Bien que Scipion Ammirato de Lecce ait aussi écrit, par l'ordre de Cosme Ier, une histoire de Florence depuis sa fondation jusqu'en 1574, ainsi que la généalogie des familles florentines, il ne montre pas non plus de servilité. Il s'était proposé pour modèle Tacite, le moins imitable des anciens.

Bruto. Le discours de don Vincent Borghini sur l'histoire florentine est hérissé d'érudition. Le Vénitien Jean-Michel Bruto accompagna en Pologne Étienne Bathori ; il fut nommé à Prague historiographe de Rodolphe II, et il paraît être mort en Transylvanie. Afin de ne pas être tenté de se vendre, il s'habitua à une vie frugale ; et sous l'inspiration des exilés, il entreprit de venger les Florentins des calomnies adulatrices de Paul Jove, en dévoilant par quels moyens iniques les Médicis étaient parvenus à éteindre la liberté dans leur patrie. Comme il avait vu plusieurs contrées, il put s'élever à des considérations plus étendues que les pédants stipendiés, dont il corrige les adulations par le sentiment de haine dont il est animé.

Pitti. Jacques Pitti nous offre le meilleur récit que nous ayons, à partir de 1494 jusqu'en 1529. Il compile souvent, mais avec un soin judicieux, les écrits de ceux qui l'ont précédé, en décernant aux Médicis ces louanges que bien peu avaient le courage de leur refuser ; mais c'est à quoi ne devait pas se prêter celui qui avait fait l'apologie des Cappucci, et donné des éloges au gouvernement de Florence du temps de Soderini, en réprouvant Machiavel, Guicciardini, et les autres plumes vénales.

Guicciardini. 1493-1532. Nous avons eu précédemment occasion de révéler la conduite honteuse de François Guicciardini dans les affaires de sa patrie. Il s'était flatté de l'espoir de marier sa fille à Cosme de Médicis, le nouveau maître de Florence ; mais il se vit, ainsi que Vettori et les autres fauteurs de cette tyrannie, payé de ses services par le mépris, et peut-être par quelque chose de pire encore ; aussi le dépit de l'ambition déçue et de l'orgueil humilié abreuva-t-il d'amertume ses derniers jours. Ce fut alors que, partie pour se justifier, partie pour transmettre, à d'autres titres, son nom à la postérité, Guicciardini entreprit un ouvrage dont il s'était déjà occupé au milieu du tumulte

des affaires, l'histoire de la descente de Charles VIII en Italie.

Acteur dans les événements qu'il raconte, jurisconsulte, ambassadeur, guerrier, employé dans les gouvernements de la Romagne, lieutenant général de l'armée pontificale contre Charles-Quint, il possède les deux qualités nécessaires à un historien accompli, savoir observer et savoir dire. Habitué à sonder les cœurs, et impliqué plusieurs fois dans de honteuses manœuvres, son regard a une longue portée, et il applique judicieusement des observations générales. Riche de confidences, de rapports intimes et de ses jugements propres, il trace un tableau exact de la politique et de la société; tableau horrible, où l'on ne reconnait jamais ni vertu, ni religion, ni conscience, mais toujours l'ambition, l'intérêt, le calcul ou l'envie.

On trouverait difficilement un autre écrivain moderne qui se rapproche autant des anciens par la magnificence de l'exposition, la majesté constante du style et la vivacité des descriptions. Mais l'imitation évidente de l'antiquité le fait tomber parfois dans la rhétorique. Il écrivait d'abord les faits, se réservant d'insérer ensuite dans le corps du récit ces discours finis avec tant d'art, mais que personne ne lit. C'est ce qui fait qu'on en trouve si peu, et à peine esquissés, dans les quatre derniers livres; tandis qu'ils surabondent dans les cinq premiers, où ils sont soigneusement élaborés. L'imitation le porte souvent à employer non-seulement des expressions et des phrases obscures, mais encore des sentiments qui sont aujourd'hui incompréhensibles ou ridicules (1). En même temps qu'il donne de l'importance à des choses frivoles, il glisse ailleurs sur celles qui sont graves. Les périodes sont tellement bourrées de matière, qu'un éditeur moderne a eu la plus grande peine à les démêler d'une façon quelconque. Nous ne voulons pas encourager les écrivains de nos jours à hacher l'histoire en feuilletons; mais la prolixité continuelle de Guicciardini nuit certainement à la rapidité du récit (2). Il y a toutefois beaucoup à apprendre du plus grand historien de l'Italie,

(1) Il dit, par exemple, au commencement du quatorzième livre : « Il semblait qu'après avoir été environ trois ans en paix, elle (l'Italie) eût contre elle le ciel, son destin, et la fortune ou envieuse de sa tranquillité, ou craignant (si elle se reposait plus longtemps) qu'elle ne recouvrât son ancienne félicité. »

(2) Traiano Boccalini introduit, dans ses spirituels *Ragagli del Parnasso*, un Spartiate qui, pour avoir exprimé en trois mots ce qu'il pouvait dire en deux, est condamné à lire Guicciardini. Après en avoir parcouru quelques pages, il vient demander en grâce d'être envoyé aux galères, plutôt que de subir un pareil supplice.

et principalement que tout l'art du rhéteur ne suffit pas pour déguiser l'iniquité des princes ou la bassesse des auteurs.

On voit que déjà il ne s'agit plus d'historiens à lire pour les faits plutôt que pour eux-mêmes, comme il y en avait dans les siècles des chroniqueurs, et comme il s'en trouvait encore ailleurs qu'en Italie. Ce sont de véritables lettrés, qui apportent à leur œuvre un soin étudié, indépendamment de ceux qui firent de l'art leur unique objet : tel fut le Florentin Pierre-François Giambullari, qui retraça en beau langage les faits généraux de l'Europe, à partir du neuvième siècle, et qui est si cher aux écoles où l'on isole volontiers les mots de la pensée.

Giambullari.

La charge d'historiographe de la république fut créée à Venise pour Sabellico, écrivain aussi médiocre que vénal; elle fut ensuite donnée à André Navagéro. Il continua le récit de Sabellico jusqu'en 1498, et n'ayant pu le terminer, il voulut qu'il fût brûlé. Quoi qu'il en soit, la traduction italienne, vraie ou supposée, qui en existe, est une des histoires qui ont le plus de mérite. Pierre Morosini entreprit de refaire en italien et ce travail et celui de Pierre Giustiniani, qui retraça en latin les événements arrivés jusqu'en 1555, et ensuite jusqu'en 1575. Il arrive jusqu'à l'année 1486, époque à laquelle commence Bembo; mais comme les sources ne sont pas indiquées, ces histoires ont moins d'autorité et méritent moins de créance.

Navagéro.

Paruta.

Paul Paruta, auteur de la *Guerre de Chypre*, raconte en italien les faits qui se sont passés de 1513 à 1552. Versé dans les affaires et dans les intrigues publiques, ayant même été procurateur de l'État, il écrivit aussi des *Discours politiques*, avec des idées qui n'ont rien de vulgaire sur la grandeur et la décadence de Rome. Le chapitre intitulé *Si les forces des ligues sont bien aptes à faire de grandes entreprises*, mérite une attention particulière.

Sanuto.

Marin Sanuto, historien et homme d'État habile, nota, jour par jour, depuis 1495 jusqu'en 1533, tout ce qui arrivait dans la république. Il traita de « ce qui advint en Italie, et par suite dans tout le monde, sous forme de journal, en l'honneur de ma patrie vénitienne, et non moyennant un salaire donné par la république, comme d'autres, qui cependant n'écrivent rien ou fort peu. » Il s'acquitta de cette tâche en s'appuyant sur des documents tant publics que particuliers, et en exposant les événements qui, lui étant personnels, tiraient leur importance de sa participation à la souveraineté comme citoyen. Le conseil des Dix autorisa Sa-

nuto à consulter les archives, « et ces lettres qui transmettent les nouvelles de diverses parties du monde, comme elles venaient, de jour en jour, des orateurs ou des recteurs de la république, après avoir été lues dans Pregadi, quand il n'aura pas été recommandé particulièrement de les tenir secrètes, afin que ledit journal pût être rédigé avec certitude (1). » Ses *Vies des doges* sont imprimées; mais cinquante-huit gros volumes in-folio de ses manuscrits, qu'il avait laissés au conseil des Dix comme seul patrimoine d'une famille dogale, souveraine de Naxos et d'autres îles de l'Archipel, sont enfouis dans la bibliothèque de Vienne (2). Sanuto resta constamment dans l'opposition; mais, en voulant conserver les anciennes institutions de sa patrie, il repoussait les améliorations que le siècle réclamait.

Les annales de Gênes furent écrites en italien, sans art, mais avec beaucoup de vérité, attendu qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité, par Augustin Giustiniani. Hubert Foglietta, latiniste pur et châtié, se montre toujours plein de vivacité dans ses deux livres *De la république de Gênes*. Il y déclame contre la noblesse, ce qui le fit exiler comme rebelle. Accueilli à Rome par Hippolyte d'Este, il y écrivit, toutefois sans documents, les *Éloges des Génois* et l'histoire de sa patrie jusqu'en 1527. L'histoire de Bonfadio en cinq livres, de 1528 à 1550, est classique. Elle offre un tableau fidèle des agitations de cette république, dont on a pu dire avec vérité que ses historiens valaient mieux que son histoire. Pierre Bizaro de Sassoferrato fut le premier qui en publia, à Anvers, une complète, en 1579. Elle est en trente-trois livres; mais, composée de seconde main, elle a de plus le tort d'isoler les faits intérieurs de ceux du dehors.

Giustiniani.

Foglietta.

Bonfadio.

Sassoferrato.

Benvenuto de Saint-George, comte de Biandrate, fit en latin une histoire très-exacte du Montferrat, en mettant à contribution les archives, qu'il pouvait consulter à son gré.

Benvenuto da San Giorgio.

L'histoire de Naples en vingt livres, qui vont de 1250 à 1489, par Ange de Costanzo, est d'un style clair, mais languissant; et rien de saillant n'en rachète la monotonie. Seulement elle a le mérite de citer

Costanzo.

(1) Ce fait semble réfuter la défiance ombrageuse imputée au gouvernement vénitien. La même offre fut faite à Bembo, qui se contenta de demander à consulter ces journaux.

(2) *Voyez* Rawdon Brown, *Ragguagli sulla vita e le opere di Marin Sanuto, detto Juniore, veneto patrizio*, etc. Venise, 1838.

Porzio. les documents. Camille Porzio a retracé la conjuration des barons contre Ferdinand Ier, qui forme un épisode fort bien raconté. Jean-Baptiste Adriani a écrit l'histoire de toute l'Italie, de 1536 à 1574.

Paul Jove. Paul Jove de Côme, évêque de Nocera, dessina largement dans un latin élégant, sinon très-pur, le tableau des temps où il vécut, c'est-à-dire de 1494 à 1547. Sa position lui permit de connaître beaucoup de faits ignorés de la plupart des autres; mais ce sont précisément ceux sur lesquels on a moins de confiance en lui; en effet, vénal à l'excès, il ne sait faire que des panégyriques ou des diatribes. Il croit peu à la générosité, et cherche à justifier les mauvaises actions de ses héros. L'évêque de Pavie tombe assassiné, et il invective contre lui pour disculper le duc d'Urbin; Gonzalve de Cordoue trahit César Borgia, et Paul Jove l'excuse. Comme on l'avertissait une fois qu'il avait rapporté un fait faux : *Laissez faire,* répondit-il; *d'ici à trois cents ans tout sera vrai.* Les trois cents ans se sont écoulés, et ce laurier que l'on cueille au milieu des contradictions des forts et des larmes de ceux qui souffrent lui a été arraché (1).

Son frère Benoît a laissé une histoire passable de Côme; Jean-Baptiste Pigna, de Ferrare, celle des princes d'Este; Polidore Virgile, d'Urbin, celle d'Angleterre, qu'il entreprit par l'ordre de Henri VII. C'est un ouvrage non moins misérable que son traité

Paul Emili. *De inventoribus rerum.* Paul Emili, de Vérone, fit pour Louis XII l'histoire de France jusqu'en 1489, en mettant un certain ordre dans les faits anciens, autant que le permettait la critique à cette époque; et son travail resta pendant quelque temps ce qu'il y avait de mieux sur ce sujet.

Luc Contile. Luc Contile, historien soigneux et clair, quoique assez peu courageux, s'éleva, en écrivant sur les devises et les armoiries, à quelques vues générales. Il fut en correspondance avec la marquise del Vasto et avec Victoire Colonne. Son poëme de la *Nice,* qu'il dédia à cette dernière, n'est rien moins que chaste; il y compare du reste ses vertus à la toison d'or et aux pommes d'or des Hespérides, ayant pour gardiens, au lieu du dragon, ses beaux yeux, dont Jason seul ou Hercule pourraient braver le regard redoutable. Valérien Pierio écrivit sur les hiéroglyphes comme on pouvait le faire alors, sur les antiquités de Bellune, et sur l'infortune des gens de lettres.

(1) Charles-Quint, tout en ambitionnant ses louanges, appelait Jove et Sleidan *ses deux menteurs,* l'un disant trop de bien de lui, l'autre trop de mal.

Jean Guidiccioni, de Viareggio, évêque de Fossombrone, homme excellent et sincère, animé de sentiments chrétiens et tout à la fois patriotiques, accompagna Charles-Quint en Afrique en qualité de nonce, et il a laissé dans ses lettres, qui vont de 1480 à 1541, des renseignements précieux sur les affaires de ce temps. Il reste dans ce genre beaucoup de relations d'ambassadeurs, de ceux de Venise principalement, qui offrent, outre des renseignements statistiques, des préceptes et des applications de politique et d'économie.

Nous ne ferons pas mention des historiens particuliers, qui ont écrit sur un fait isolé, ou sur telle ou telle ville. Il nous serait d'ailleurs impossible d'en signaler un qui se soit frayé une voie nouvelle, ou qui ait marché sur l'ancienne d'un pas puissant : tous n'ont laissé que des matériaux qui attendent encore la main destinée à les mettre en œuvre, pour en former une histoire d'Italie. Ils rapportent rarement les documents, et n'ont pas assez de critique pour en faire un choix : ils se passionnent en outre pour un pays ou pour un homme; mais ils ont moins de goût pour les anecdotes qu'on n'en avait dans le siècle précédent, parce que la vie publique est bien moindre dans celui-ci. Ceux qui ont écrit en latin restent fort inférieurs, parce qu'ils se sont attachés spécialement aux formes, de sorte que l'histoire s'y trouve travestie, et pauvre de ces détails qui lui donnent un caractère.

L'histoire avait un grand pas à faire; il lui restait à passer des impressions individuelles et des faits détachés à l'action générale, des hommes isolés aux forces politiques, à l'accord des éléments sociaux. Elle fut dirigée dans ce sens par Nicolas Machiavel, qui, dans le tableau dont il fit précéder ses *Histoires florentines*, tout incomplet et défectueux qu'il est, porte ses regards sur les causes lointaines des événements, et glisse sur les détails peu importants pour s'arrêter sur les points culminants. Riche de bon sens pratique pour juger de l'utilité des faits et savoir les généraliser, homme d'État pragmatique en même temps que spéculatif, grand diplomate et grand écrivain, il ne donne pas une importance proportionnée à tous les éléments de la vie sociale; c'est à peine si les beaux-arts et la littérature, cette gloire de sa patrie, apparaissent au milieu du choc des armes et des intrigues des cabinets. La clarté, la brièveté, la puissance, sont les qualités constantes de son style, mérites d'autant plus louables qu'ils étaient plus rares de son temps.

Machiavel.

1460-1527.

Du reste, il procède sans art, sans réminiscences classiques, tellement qu'il passa pour ne pas savoir le latin; et ses périodes même sont le plus souvent boiteuses, attendu qu'il vise uniquement à la force.

Comme poëte, outre ses comédies, où il montra combien le goût national pouvait s'améliorer, Machiavel composa les *Décennales*, misérable imitation de Dante, dans lesquelles il raconte les événements contemporains. Dans l'*Ane d'or*, qui ne rappelle que par le titre la spirituelle satire de Lucien, il feint de s'être égaré dans une forêt où une dame le sauve de la fureur des monstres qui l'habitent, et le conduit dans une ménagerie d'animaux allégoriques.

Ses *Discours sur les Décades de Tite-Live* ne sont l'œuvre ni d'un critique ni d'un historien; il n'examine pas la certitude des faits. Loin de dévoiler les mystères du gouvernement romain, il ne les soupçonne même pas : il se borne à prendre des passages de son auteur, comme le faisaient alors les prédicateurs, et part de ce texte pour discourir sur des matières diverses. Il ne faut donc pas y chercher l'histoire ancienne, mais bien des applications continuelles, ainsi que la connaissance des hommes et de la société. Il ne cherche pas en cela, comme Montesquieu, des effets et des antithèses, pour soutenir des propositions capricieuses à l'aide de documents choisis au hasard ou à dessein; mais il se montre convaincu par sa propre expérience, sans se soucier qu'on ajoute foi ou non à ce qu'il dit. Il ne croit pas au progrès; mais il pense que, « si l'on veut qu'un parti ou une république puissent vivre longtemps, il est nécessaire de les ramener souvent vers leur principe (1). » Selon lui, l'humanité parcourt un cercle inévitable du bien au mal et du mal au bien (2), et dans les institutions politiques de la monarchie à

(1) *Deche* III, 1. *Voy.* ce que nous avons dit à son sujet, tome I, page 12, et tome VII, page 16.

(2) « Les sociétés ont coutume, dans les changements qu'elles opèrent, de passer de l'ordre au désordre, et de revenir ensuite du désordre à l'ordre. Attendu que, la nature ne permettant pas aux choses mondaines de s'arrêter, lorsqu'elles arrivent à leur dernière perfection, comme elles n'ont plus à monter, il faut qu'elles redescendent; de même lorsqu'elles sont une fois descendues, et parvenues au plus bas par les désordres, il faut qu'elles remontent : c'est ainsi que toujours du bien on descend au mal, et que du mal on monte au bien. » *Storie*, livre V.

Le roi qui contribua au partage de la Pologne réfutait le *Prince* dans son

l'aristocratie, et de celle-ci à la démocratie, jusqu'au moment où l'anarchie ramène la nécessité du pouvoir monarchique.

Né, à Florence, d'un sang illustre, il fut nommé, quatre ans après son entrée aux affaires, secrétaire des Dix de la guerre, et il resta quatorze ans dans ce poste, jusqu'au moment où, la seigneurie venant à changer, il fut destitué. Les Médicis étant survenus, ils le firent jeter en prison sur un soupçon, puis appliquer à la torture. Il résista au bourreau, mais non aux caresses du prince, qu'il traita de *bon père*, et auquel il adressa de sa prison des vers suppliants et des excuses (1). La république rétablie, il fut laissé à l'écart, comme asservi aux Médicis. Quand ceux-ci furent revenus, il fit agir des amis, des femmes, pour obtenir un emploi; et, n'étant pas exaucé, il se plaignit, il gémit, sans savoir s'accommoder à la fortune et garder sa dignité. Ce qui lui nuisit surtout, c'est qu'il était connu pour avoir un caractère bizarre et pour professer des opinions singulières (2) : il mena, du reste, une vie toujours débauchée, se signalant parmi les amis de la joie, et faisant l'amoureux encore à cinquante ans (3). On lui écrivait de Florence : *A présent* 1498.

Anti-Machiavel, et disait : *Le* Prince *de Machiavel est, en fait de morale, ce qu'est l'ouvrage de Spinosa en matière de foi. Spinosa sapait les fondements de la foi, et ne tendait pas moins qu'à renverser l'édifice de la religion; Machiavel corrompit la politique, et entreprit de détruire les préceptes de la saine morale. Les erreurs de l'un n'étaient que des erreurs de spéculation; celles de l'autre regardaient la pratique.* Napoléon disait : *Tacite a fait des romans, Gibbon est un déclamateur; il n'y a que Machiavel qui se fasse lire.* (De Pradt, *Ambassade en Pologne.*) Quand Napoléon n'était plus à la mode, on publia le *Machiavel commenté par Buonaparte.* Paris, 1816.

(1) Ils ont été publiés pour la première fois par Artaud, *Machiavel, son génie et ses erreurs;* Paris, 1825.

(2) François Guicciardini lui écrit : « Comme vous avez été toujours, *ut plurimum*, d'une opinion extravagante, en opposition avec celle du plus grand nombre, inventeur de choses nouvelles et insolites, je pense... » 18 mai 1521.

(3) Il écrivait à Vettori le 31 janvier 1514, en lui envoyant un sonnet amoureux : « Je ne saurais répondre à votre dernière lettre par rien qui me parût plus à propos que ce sonnet, où vous verrez combien ce fripon d'Amour a déployé d'adresse pour m'enchaîner. Or, les chaînes dont il m'a lié sont si fortes, que je désespère tout à fait de ma liberté. Je ne sais même comment je ferais pour me dégager jamais; car, dût le sort ou toute autre combinaison humaine m'ouvrir quelque sentier pour m'échapper par aventure, je ne voudrais pas y entrer; tant ces chaînes me paraissent tantôt douces, tantôt légères, et tantôt pesantes ! Il en résulte un mélange d'idées tel, que j'estime ne pouvoir vivre content que sous cette condition d'existence. Je regrette que vous ne soyez pas pré-

que vous n'y êtes pas, il n'est plus question de jeu, de tavernes, ni de quelques autres petites choses.

Au milieu de cette existence de plaisir, il émettait des jugements pleins de finesse sur les conditions de l'Italie d'alors; il se rendait aux assemblées de l'une des nombreuses confréries dévotes de Florence, et y prononçait à son tour une prédication. Ayant pris une fois pour texte le *De profundis*, il conclut en invitant ses auditeurs à faire pénitence; « à imiter saint François et saint Jérôme, qui, « pour réprimer la chair et l'empêcher de les faire succomber aux « tentations perverses, y parvinrent, l'un en se roulant sur des « ronces, l'autre en se déchirant la poitrine avec un caillou... Mais « nous sommes abusés par les désirs libidineux, entourés d'erreurs, « enveloppés dans les liens du péché, et nous nous trouvons entre « les mains du démon; il convient donc, pour nous en tirer, de re- « courir à la pénitence, et de nous écrier avec David : *Miserere « mei, Deus,* et de pleurer amèrement avec saint Pierre. »

C'était peut-être au moment où il venait de prêcher de la sorte, qu'il s'en allait donner une sérénade à sa belle, et chanter :

Ouvre pour ton amant ces portes inhumaines...
Dépose cet orgueil dont s'arment tes appas;
De Vénus, de sa cour suis les lois souveraines...
Montre de la pitié, pitié tu trouveras (1).

Ce fut toujours dans l'intention de se frayer la route aux honneurs, et de se concilier Julien de Médicis, qu'il écrivit le traité du *Prince* (2), destiné à lui indiquer par quels moyens on

sent pour vous railler tantôt de mes pleurs, tantôt de mes rires : tout le plaisir que vous en auriez est éprouvé par notre ami Donato, qui, avec cette amie dont je vous ai déjà entretenu, est l'unique port et le refuge de ma pauvre nef, restée sans timon et sans voiles, par la tempête continuelle qui l'a poursuivie. Il y a moins de deux jours qu'il m'arriva de pouvoir dire, comme Phébus à Daphné, etc., etc. » Ses lettres de janvier et février 1513 sont si dévergondées, que c'est déjà trop que de les mentionner.

(1) *Apri all' amante le serrate porte...*
Pon giù quella superbia che tu hai;
Segui il regno di Venere e la corte...
Usa pietà, e pietà troverai.

(2) La lettre que nous donnons ici met au néant les conjectures bizarres dont on s'est avisé sur l'origine et le but de ce livre.

« Je me tiens à la campagne, et depuis mes dernières affaires je n'ai pas passé, en les réunissant tous, vingt jours à Florence. J'ai, jusqu'à présent, fait la chasse aux grives, m'en acquittant de ma main, et me levant pour cela avant

peut conserver un pouvoir nouveau. Puis, lorsque Julien eut résigné l'autorité, il se tourna vers Laurent en lui adressant des pro-

le jour. Je préparais les gluaux, et je m'en allais chargé d'une masse de filets; si bien qu'on m'aurait pris pour Géta, quand il revenait du port avec les livres d'Amphitryon. Je prenais deux grives au moins, et sept au plus. J'ai passé ainsi tout septembre; puis cette récréation, tout insipide et étrange qu'elle est, m'a manqué, à mon grand déplaisir. Je vous dirai quelle est ma vie depuis lors. Je me lève avec le soleil, et je vais dans un bois à moi, que je fais couper; j'y reste deux heures à revoir le travail de la veille, et à passer le temps avec ces bûcherons, qui ont toujours quelque maille à partir soit entre eux, soit avec leurs voisins. Quand j'ai quitté le bois, je m'en vais à une source, et de là au lieu arrangé pour la chasse des oiseaux, avec un livre sous le bras, soit Dante, soit Pétrarque, ou l'un de ces poëtes du second ordre, comme Tibulle, Ovide, et autres semblables. Je lis ces passions amoureuses; leurs amours me rappellent les miennes, et je me complais un moment dans ces pensées.

« Je me rends ensuite sur la route, dans l'hôtellerie : je cause avec ceux qui passent, je m'informe des nouvelles de leur pays, j'entends diverses choses, et je prends note des différents goûts, des différentes fantaisies des hommes. Vient alors l'heure du dîner, où je mange avec ma compagnie les mets que comportent ma pauvre maison des champs et mon très-mince patrimoine. Le repas terminé, je retourne dans l'hôtellerie. J'y trouve d'ordinaire l'hôtelier, un boucher, un meûnier, deux boulangers. Je m'encanaille toute la journée avec eux à jouer au tricon, au tric-trac, ce qui fait naître mille querelles et mille colères, avec accompagnement d'injures; car le plus souvent on se dispute pour un sou, et l'on nous entend crier au moins de San-Casciano. En me vautrant ainsi dans cette bassesse, j'empêche mon cerveau de moisir, et je livre carrière à la malignité de mon sort, content qu'il me foule aux pieds sur cette route, pour voir s'il finira par en avoir honte.

« Le soir arrivé, je m'en retourne au logis et j'entre dans mon cabinet; je me dépouille, sur le seuil, de cette casaque de paysan pleine de fange et d'ordure, et je passe des vêtements splendides et curiaux; puis, vêtu d'une manière décente, j'entre dans les vieilles cours des anciens hommes : accueilli d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui *solum* est la mienne, et pour laquelle je suis né. Je n'ai pas honte de m'entretenir avec eux, de leur demander la raison de leurs actions; et ils me répondent courtoisement. Durant quatre heures de temps, je ne ressens aucun ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté, je ne m'effraye pas de la mort, je me transporte entièrement en eux. Comme Dante a dit que *la science ne s'acquiert qu'en retenant ce qu'on a entendu*, j'ai noté ce qui m'a paru remarquable dans leur conversation, et j'en ai composé un opuscule *De principatibus*, où je m'enfonce autant que je le puis dans les considérations de ce sujet, en discutant ce que c'est que la principauté, combien il y en a d'espèces, comment elles s'acquièrent, comment elles se maintiennent, pourquoi elles se perdent; et si jamais quelqu'une de mes fantaisies vous a plu, celle-là ne devrait pas vous déplaire. Cet opuscule devrait aussi être bien accueilli d'un prince, et surtout d'un prince nouveau; je l'adresse donc à la magnificence de Julien. Philippe Casavecchia l'a vu : il pourra vous

testations de dévouement, et en réclamant de lui des subsides (1).

Son livre est dicté par une sagesse toute romaine, pleine d'égoïsme, d'une logique inexorable, et fondée sur le droit rigoureux. Le tyran doit avoir sans cesse à la bouche les mots de justice, de loyauté, de clémence, de religion, mais ne pas s'inquiéter de leur donner un démenti toutes les fois que son intérêt l'exige. Les cruautés sont nécessaires dans un gouvernement nouveau; et il faut plutôt se faire craindre que se faire aimer, quand on ne peut obtenir l'un et l'autre. Le but du gouvernement est de durer, et cela n'est possible qu'à l'aide de rigueurs, « attendu que les hommes sont généralement ingrats, faux, turbulents; d'où il suit qu'il faut les contenir par la peur du châtiment. » Il n'approuve pas qu'on passe de l'humilité à l'orgueil, de la compassion à la rigueur, quand on le fait *sans les gradations conve-*

rendre compte de la chose en elle-même et des entretiens que j'ai eus avec lui : je continue néanmoins d'y ajouter et de le polir.

« J'ai causé avec Philippe au sujet de ce petit travail, pour savoir s'il était bon de le donner, ou non; et, dans le cas de l'affirmative, s'il convenait que je le portasse, ou si je devais l'envoyer. En ne le donnant pas directement, je craignais de ne pas être seulement lu par Julien, et que cet Ardinghelli ne voulût se faire honneur lui-même de mon dernier ouvrage. Or je suis poussé à le donner, par la nécessité de me tirer d'affaires; car je me mine, et je ne saurais rester longtemps ainsi sans devenir méprisable par ma pauvreté. J'aurais ensuite le désir que ces seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, quand même je devrais débuter par tourner une meule, attendu que si je ne me les conciliais pas, j'aurais ensuite à le regretter. Une fois qu'ils auraient lu cet écrit, ils verraient que je n'ai pas passé à dormir ni à jouer les quinze années que j'ai étudié l'art des hommes d'État; et chacun devrait avoir à cœur de se servir de quelqu'un riche d'une expérience acquise aux dépens d'autrui. Quant à ma fidélité, on n'en devrait pas douter, attendu qu'ayant toujours observé la foi, je ne saurais apprendre aujourd'hui à y manquer. Celui qui a été fidèle et homme de bien pendant quarante-trois ans que j'ai, ne doit pas pouvoir changer de nature. Or, pour attester ma foi et mon honnêteté, j'ai ma pauvreté.

« Je désirerais que vous m'écrivissiez ce que vous pensez sur ce sujet, et je me recommande à vous. *Sis felix.*

« *Die* 10 *decembris* 1513.

« NICOLAS MACHIAVELLI. »

(1) « Que votre magnificence accepte ce léger don avec autant de bienveillance que j'ai d'empressement à le lui envoyer. Si ce livre est considéré et lu soigneusement, elle y reconnaîtra mon extrême désir de la voir parvenir à cette grandeur que la fortune et ses qualités lui promettent. Et si votre magnificence daigne, du comble de son élévation, *diriger quelquefois ses regards sur ces basses régions*, elle reconnaîtra combien je supporte, sans l'avoir mérité, une grande et continuelle malignité de fortune. »

nables (1). Il suffit de demander à quelqu'un ses armes, sans lui dire : *Je veux te tuer avec*; « car tu peux, lorsque tu as ses armes en ton pouvoir, satisfaire aisément ton désir (2). »

Tout cela est exposé avec la froideur d'un algébriste, ou d'un général qui calcule combien de mille hommes il lui faut pour emporter telle position donnée. Il dit que César Borgia fit « toutes les choses qui devaient être mises en œuvre par un homme prudent et habile, pour s'enraciner dans les États que lui avaient acquis les armes et la fortune d'autrui. » Il termine en disant : *Après avoir réuni toutes ces actions du duc, je ne saurais le blâmer; il me semble au contraire qu'il doit être proposé pour modèle à tous ceux qui, par fortune et avec les armes d'autrui, sont arrivés au pouvoir* (3).

Ceux qui ont imaginé qu'il avait écrit ironiquement, et pour faire haïr aux peuples l'autorité d'un seul, en montrant combien elle fait couler de sang et de larmes, ou, comme le fit Sunderland avec Jacques II, pour que les Médicis en vinssent par leurs excès à convertir la patience en fureur, ceux-là ont écouté plutôt le sentiment humain que la vérité des choses et leur accord. Il ne cesse de détourner les tyrans de toutes les mesures qui peuvent irriter inutilement. Du reste, Machiavel se montre partout ce qu'il est dans le *Prince*. Dans ses *Discours*, où souvent il se réfère à ce qu'il a dit dans ce livre (4), il enseigne ouvertement que l'idée de la justice est née de voir le bien tourner à l'avantage de celui qui le fait, et le mal à son détriment (5). Il proclame cette maxime des terroristes de 93 (6), que « dans les exécutions il n'y a aucun péril, parce que celui qui est mort ne peut songer à se venger. » Selon lui, Ro-

(1) *Prince*, I, 41.
(2) *Id.* I, 44.
(3) *Id.* VII.
(4) *Décades*, III, 42, 9, etc.
(5) « De là naquit la connaissance des choses honnêtes et bonnes, différentes de celles qui sont pernicieuses et criminelles, parce qu'on vit que, si quelqu'un nuisait à son bienfaiteur, il en résultait haine pour l'un et compassion pour l'autre parmi les hommes; que ceux-ci blâmaient les ingrats et honoraient ceux qui avaient été reconnaissants, pensant aussi que les mêmes injures pouvaient leur être faites. Afin d'éviter un semblable mal, ils se décidèrent à faire des lois, à ordonner des punitions pour ceux qui contreviendraient; et de là vint la connaissance de la justice. » *Décades*, I, 2.
(6) *Ibid.* III, 6.

mulus n'est pas blâmable d'avoir tué Tatius et son frère Rémus.

Il raconte les trahisons avec une indifférence qui ressemble à de la complicité, et dans son ambassade au duc de Valentinois il dit : *Je ne saurais quels préceptes meilleurs donner à un prince nouveau que l'exemple des actions du duc* (1). Dans la *Vie de Castruccio*, roman historique, arrangé, non d'après les temps du héros, mais d'après ceux de l'auteur, il fait remarquer que ce chef « ne chercha jamais à vaincre par la force quand il pouvait réussir par la fraude, parce que, disait-il, c'est le succès et non le moyen qui apporte la gloire ; » et il croit que les *actions habiles* (*virtuose*) de Castruccio, ses *grandes qualités* peuvent être d'un *très-grand exemple*. Partout ensuite il montre une indifférence profonde pour les victimes et de la sympathie pour le succès, quels qu'en soient les moyens. La trahison n'est un mal que si elle ne réussit pas. On doit éviter les conjurations, parce que le plus souvent elles ont mauvaise fin ; et il vaut mieux se repentir de ne pas avoir fait, que de se repentir d'avoir fait. Il reproche aux Florentins de ne pas avoir détruit en 1502 la rebelle Arezzo et toute la vallée de la Chiana, parce que, « lorsqu'une ville tout entière tombe en faute contre un État, un prince n'a pas de meilleur remède, pour l'exemple des autres et pour sa propre sûreté, que de l'éteindre ; » autrement « il est tenu pour ignorant et pour lâche (2). » Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, il ne faut s'arrêter à aucune considération de juste ou d'injuste, d'humanité ou de cruauté, de louable ou d'ignominieux (3).

Il y a autant de raison pour supposer une ironie dans le *Prince*, que pour admettre chez Aristote l'intention de railler quand il soutient que l'esclavage est une chose juste; car, de même que rien n'était plus naturel à cette époque que l'asservissement de l'homme, la trahison et la perfidie au temps de Machiavel étaient passées dans l'usage ordinaire. La politique n'était pas la science des droits des princes : elle s'appuyait sur les faits, sur l'expérience ; c'était l'art de dominer honnêtement ou non, de se maintenir à tout prix. L'habileté du chef d'un État ne consistait pas à affronter le péril, mais à

(1) On trouve aussi ces mots dans ses *Lettres familières*, XL : « Le duc de Valentinois, dont j'imiterais constamment les œuvres, si j'étais prince nouveau... »

(2) *Décades*, II, 25.

(3) *Ibid.* III, 41.

y faire tomber son ennemi; à persévérer dans ses haines, mais à les dissimuler; à faire exprimer au visage le contraire des sentiments du cœur, et à voiler de douces paroles les desseins les plus atroces.

Ce n'était pas seulement en Italie que l'on pensait et que l'on agissait ainsi : quand Léon X donnait un sauf-conduit au cardinal Petrucci, et qu'il le faisait ensuite arrêter et tuer à son arrivée; quand César Borgia surprenait, sous la garantie de traités de paix, les petits tyrans de la Romagne, on voyait Charles-Quint s'engager à céder le Milanais, et puis s'y refuser; François Ier renoncer à la Bourgogne, et puis la conserver, sans compter qu'il recevait de plus d'un le conseil de s'assurer de la personne de l'empereur lors de son passage en France; le grand Gonzalve, jurer sur l'hostie de laisser le duc de Calabre se retirer où il voudrait, et puis le garder prisonnier; appeler le duc de Valentinois, et puis l'envoyer captif en Espagne; Ferdinand le Catholique, inviter le grand capitaine à se rendre à Madrid, sous prétexte d'honneurs à lui conférer, et le retenir loin du théâtre de sa gloire. Informé que Louis XII se plaignait d'avoir été trompé deux fois par lui, il s'écriait : *Il en a par Dieu bien menti, le coquin! je l'ai trompé plus de dix fois*. On voyait les Suisses déserter au moment décisif; le cardinal de Sion, livrer au pillage les Brescians, qu'il avait poussés lui-même à se déclarer contre la France; la France et l'Espagne, trahir leurs alliés dans leurs traités de paix. Entre pareilles gens, la politique ne saurait enseigner que le moyen d'obvier à l'astuce par l'astuce, et de prévenir un assassinat par l'assassinat.

Machiavel se borne à exposer ces pratiques comme des choses naturelles, sans y mettre de passion; en calculant froidement les moyens et le but, il ne donne pas le mal comme bien, mais comme utile (1). Quant à savoir si ce qui est bien doit être préféré à ce qui est mal, c'est une question qu'il faut, selon lui, laisser débattre

(1) « Mon intention étant d'écrire chose utile à qui me lit, il m'a paru plus convenable de me conformer à la vérité effective de la chose qu'à l'idée qu'on s'en est faite. Or, beaucoup d'hommes se sont imaginé des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues, ni reconnues exister en réalité; car il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire apprend plutôt sa ruine que sa conservation : il faut en effet que celui qui veut faire en tout profession d'homme de bien, succombe au milieu de tant d'autres qui ne le sont pas. Il est donc nécessaire à un prince qui veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir ne pas être bon, et à user ou ne pas user de bonté selon le besoin... » *Prince*, XV.

à des moines. Ainsi le chimiste enseigne comment on emploie les poisons et les abortifs; mais ce n'est pas à lui de décider s'il convient ou non de s'en servir. La tranquillité avec laquelle il a osé proclamer à haute voix ce que l'on craindrait aujourd'hui de s'avouer à soi-même, prouve qu'il n'y avait rien là qui répugnât à l'opinion courante; qu'il a retracé simplement ce qui se pratiquait alors communément, au lieu d'avoir été l'inventeur de l'art qui a reçu de lui son nom. Mais on pardonne plus facilement une mauvaise action que la théorie qu'on en fait, et l'on est plus indulgent pour le crime que pour le sophisme.

Il est à remarquer toutefois que, même sans Machiavel, les faits étaient passés en théories. Le bon Montaigne trouve que « en « toute police il y a des offices necessaires, non-seulement abjects, « mais encore vicieux : les vices y trouvent leur rang et s'emploient « à la cousture de nostre liaison, comme les venins à la conser- « vation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant « qu'ils nous sont besoing et que la necessité commune efface leur « vraye qualité, il fault laisser jouer cette partie aux citoyens plus « vigoureux et moins craintifs qui sacrifient leur honneur et leur « conscience, comme ces autres anciens sacrifierent leur vie pour « le salut de leur pays... Le bien public requiert qu'on trahisse et « qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission « à gents plus obeïssants et plus souples (1). »

Le célèbre moine vénitien Paul Sarpi, qui florissait peu après Machiavel, écrivait aussi un livre du *Prince*, ou *Conseils à la seigneurie de Venise* sur la manière de gouverner ses sujets dans le Levant. Or, il y déclare qu'il ne faut en aucune façon se fier à la foi des Grecs, mais les traiter comme des animaux farouches, leur limer les dents et les ongles, les humilier souvent, et surtout écarter d'eux les occasions de s'aguerrir. Du pain et le bâton, voilà leur affaire : l'humanité doit être réservée pour une autre occasion. Il déclare ailleurs que « le plus grand acte de justice que puisse faire le prince, c'est de se maintenir; » et il veut que l'on défende le commerce aux nobles, parce qu'il produit de grosses fortunes et des usages nouveaux (2).

(1) *De l'utile et de l'honnête*, Essais, liv. III, ch. I.

(2) On trouve dans les *Mémoires de l'abbé Morellet*, publiés par Lemontey (Paris, 1823), une lettre de Pierre Verri, de l'année 1766, où il dit : « Quel autre pays que le nôtre a produit un Machiavel et un Fra Paolo Sarpi? deux

L'histoire de Guicciardini est une prédication continuelle des mêmes doctrines. François Vettori écrivait : « Je considérerais comme « une des meilleures nouvelles que l'on pût recevoir, l'annonce « que le Turc se serait emparé de la Hongrie et marcherait sur « Vienne ; que les luthériens auraient pris le dessus en Allemagne, « et que les Maures, que l'empereur veut chasser de l'Aragon et de « Valence, ayant réuni des forces considérables, seraient en mesure « non-seulement de se défendre, mais d'attaquer. »

La doctrine de Machiavel était donc générale. Son désir suprême était un gouvernement fort, « inspirant la crainte aux grands, afin qu'ils ne pussent organiser des factions, qui sont la ruine d'un État (1). » En conséquence il cite à Florence l'exemple de Venise, qui « tenait les hommes puissants en bride (2). » Il montre la nécessité de « faire un même corps de tout ce qui est citoyen, de manière que tous ne reconnaissent qu'un seul souverain (3); » et il exhorte Laurent de Médicis à se fortifier, pour délivrer l'Italie des étrangers.

Quant à savoir laquelle il fallait préférer d'une république ou d'une monarchie, ou cela lui importait peu, ou il changea d'opinion à cet égard, selon sa fièvre intermittente pour la liberté. Il parut enfin désespérer des pouvoirs fractionnés des républiques, et déclara « la nécessité d'une main royale pour mettre un frein à l'excessive corruption des gentilshommes : » il espéra donc que le duc de Valentinois procurerait à son pays cette unité vigoureuse ; puis, quand le duc fut « réprouvé par la fortune, » il se tourna vers Laurent de Médicis, beaucoup moins capable sans doute, mais soutenu par un pape jeune encore. Cette espérance venant encore à lui manquer, il se rabattit sur la république florentine ; mais, dans tous les cas, il insistait pour la répression des gentilshommes.

Qu'en résulta-t-il pour lui ? Les tyrans ne prirent pas garde au conseiller ; seul le cardinal de Médicis finit par lui donner une légation près du chapitre des frères mineurs de Carpi ; et le frère de ce prélat lui assigna une pension pour qu'il écrivît l'histoire de Flo-

monstres en politique, dont la doctrine est aussi atroce qu'elle est fausse, et qui montrent froidement les avantages du vice, parce qu'ils ignorent ceux de la vertu. »

(1) *Della riform. di Firenze.*

(2) *Disc.* liv. I, 49.

(3) *Lettre à Vettori.*

rence. Mais, en s'acquittant de cette tâche, il se tenait bien sur ses gardes pour éviter de blesser par des détails intempestifs (1). Ce fut donc un bonheur pour lui que la mort lui épargnât l'embarras de raconter les faits contemporains où il lui aurait été impossible de louvoyer.

Ce n'est pas à coup sûr parmi de telles natures qu'il faut chercher le libéralisme : il y faut une autre fermeté, et la persécution ne suffit pas. Comment peut-on voir un homme austère et un ardent républicain dans ce Machiavel, qui ne cesse d'exhorter à s'arranger du gouvernement, quel qu'il soit ; qui a pour ami les meilleurs vivants de Florence, et pour confidents des politiques abjects, traîtres envers leur patrie ; qui, asservi à d'ignobles appétits et sans cesse besogneux, considérait comme le comble de la misère de vivre humble et obscur ; qui avait besoin de fracas, de jouissances, d'amours, de la faveur des grands, d'emplois lucratifs. Pour obtenir ce qu'il désire, il flatte Léon X, il flatte Clément VII et l'incapable Laurent ; on le met à la torture de la corde, et il chante les louanges de ses oppresseurs ; il leur tend la main, et il insulte, pour les flatter, au gouvernement honorable de Soderini (2).

Déjà les contemporains, qui sentaient les conséquences de cette politique, se révoltaient contre l'inexcusable légèreté de Machiavel, et maudissaient les conseils pervers de son livre du *Prince,* qui avait enseigné au duc d'Urbin « à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres l'honneur, aux uns et aux autres la liberté. » Il chercha en conséquence à le retirer de la circulation ; mais le peuple ne voulut pas lui rendre le poste de secrétaire des Dix de la guerre (3).

(1) Il écrivait en 1524 à Guicciardini : « Étant pour entrer dans certains détails, j'aurais besoin de savoir si je ne risque pas de déplaire soit en relevant, soit en rapetissant les événements ; je me consulterai du reste avec moi-même, et je m'étudierai à faire de telle sorte que, tout en disant la vérité, elle ne soit désagréable à personne. »

(2) Machiavel, sans doute, n'était pas un libéral du dix-neuvième siècle ; mais il aimait l'unité et l'indépendance de l'Italie au point de braver, pour elles, non-seulement les persécutions des hommes, mais aussi la colère de Dieu. LÉOPARDI.

(3) « Le motif de la très-grande haine qu'on lui portait généralement fut, outre qu'il était licencieux de langage, d'une vie peu honnête et messéante à son rang, l'ouvrage qu'il composa sous le titre de *Prince*, et qu'il dédia à Laurent, fils de Pierre et petit-fils de Laurent, afin qu'il se fît seigneur absolu dans Florence. Dans cet ouvrage (véritablement impie, qui devrait être non-seulement

Ainsi la conscience publique s'indignait à cette froide analyse qui, à la manière antique, sacrifiait l'individu à la prospérité de l'État, identifié avec le prince. Tout en avouant donc que Machiavel et Guicciardini contribuèrent immensément à développer la nouvelle science politique, nous les considérons comme un scandale dans la littérature chrétienne, et nous les rejetons dans le monde païen.

Tandis que les autres sciences reprenaient les anciens pour guides, Machiavel voulut qu'il en fût de même de la guerre. Reconnaissant que les maux de son pays étaient provenus du défaut d'ordre militaire, il s'employa à lui en donner un avec un zèle tout patriotique. Il prend pour le principal interlocuteur de ses sept dialogues ce Fabrice Colonna que Charles-Quint considérait comme maître dans l'art des siéges, et qui exposa dans un traité ses conseils à Philippe II. Il réprouve les bandes immorales des condottieri, et il espère que l'ancien esprit guerrier peut encore se réveiller dans les cœurs italiens.

Les infanteries suisse et espagnole passaient alors pour les meilleures de l'Europe, la première combattant avec de longues piques à la manière de la phalange macédonienne, et la seconde à la romaine, avec l'épée et le bouclier. Les fantassins italiens portaient alors une lance de neuf coudées et une épée arrondie du bout plutôt que pointue, sans que rien défendît leur tête. Quelques-uns, ayant le dos et les bras garantis, se servaient, au lieu de la lance, d'une hallebarde de trois coudées, avec le fer en forme de hache. Machiavel propose de combiner ces deux systèmes : de donner des piques aux premières files pour repousser la cavalerie, et aux autres de bonnes épées de défense. Il préfère l'infanterie à la cavalerie (1), les camps retranchés aux forteresses, les attaques rapides et décicives, aux opérations prolongées. Il ne voudrait pas d'armées permanentes, mais des troupes formées, au moment du péril, de citoyens exercés durant la paix au maniement des armes. De dix-sept

blâmé, mais supprimé, comme il chercha lui-même à le faire après la révolution, lorsqu'il n'était pas encore imprimé), il semblait qu'il enseignât à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres leur honneur, aux uns et aux autres la liberté. Or, il arriva à sa mort ce qui ne saurait se reproduire à l'avenir, savoir, que les gens de bien comme les méchants s'en réjouirent : les gens de bien, parce qu'ils le jugeaient méchant ; et les méchants, parce qu'ils le connaissaient non-seulement plus pervers, mais aussi plus habile qu'eux. » VARCHI, *Storie*, liv. III, p. 210.

(1) *Voyez* surtout le chapitre XIV.

ans à quarante, tous doivent savoir combattre; et ce n'est pas la force qui doit les y contraindre, mais bien l'idée d'un devoir à remplir.

Il propose, par suite de réminiscences classiques, de lever les fantassins dans les campagnes, la cavalerie dans les villes, comme si la différence était la même qu'au temps d'Athènes. Il emprunte aussi aux anciens cette doctrine, que le but de la campagne est d'en venir à une bataille.

Il comprend que les armes nouvelles ont enlevé à la force personnelle sa supériorité; cependant il les subordonne aux anciennes chaque fois qu'il les fait servir. Pour lui, le fusil et le mousquet ne font que remplacer l'arc et la fronde des vélites. Mais le peu d'expérience qu'on en avait fait jusque-là le rend excusable de n'en avoir pas connu, de même que ses contemporains, l'importance réelle et les conséquences. Il prévoit toutefois, en traitant des forteresses, les effets des mines; et il ne voudrait pas qu'il y eût de citadelle dans les villes fortifiées, afin que la garnison, dans la pensée qu'il lui reste encore un refuge, ne défendît pas avec moins de vigueur la totalité des ouvrages.

Il avoue que la cavalerie des anciens, dépourvue d'étriers sur lesquels elle pût s'appuyer pour frapper, le cédait à la cavalerie moderne. Il oppose, à l'habitude qu'avaient les condottieri d'emmener quatre chevaux à la suite de chaque soldat, l'exemple des Allemands qui n'en ont qu'un seul, et pour les bagages un cheval pour vingt hommes. Il recommande la régularité des marches, à tel point que dans ses conseils il arrive presque au pas emboîté. Il désapprouve l'usage de diviser les armées en avant-garde, en corps de bataille, et en arrière-garde; il trouve qu'il suffit de quelques détachements de cavalerie en avant et en arrière, tandis que le reste s'avance en colonnes parallèles. Cette idée, qui n'est pas empruntée aux anciens, a été adoptée ensuite par les Français.

Algarotti se déchaîne contre ceux qui ne regardent pas Machiavel comme un grand maître dans l'art de la guerre; mais, en réalité, il n'émit de neuf que l'étrange pensée de creuser le fossé en arrière des murs. Quelques-unes des armes qu'il propose ne conviennent en aucune façon. L'opinion de la supériorité de l'infanterie était déjà assez commune (1). Or, quelques bonnes maximes, ou beau-

(1) Daniel de Ludovisi dit, dans sa *Relation de l'empire ottoman*, adressée au sénat de Venise le 3 juin 1534 : « En tout temps les armes ont été mieux et plus utilement employées par l'infanterie que par la cavalerie. C'est ce qui

coup même ne suffisent pas pour le ranger parmi les stratégistes.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici combien on a reproché mal à propos aux Italiens d'avoir renoncé à l'usage des armes et employé des soldats mercenaires. C'était alors dans toute l'Europe l'unique mode de recrutement pour les armées : les États féodaux de l'Italie, comme le Piémont, le territoire de Rome et le royaume de Naples, étaient sous les armes ; les républiques commerçantes déployèrent une valeur héroïque, soit dans les guerres incessantes du Levant, soit dans la lutte si funeste de Pise avec Florence, ou de Florence et de Sienne contre leurs tyrans. On vit apparaître une grande force de caractère dans les nombreuses conjurations, soit généreuses, soit insensées, contre les Médicis et les Sforza. Enfin, les Strozzi, le vaillant Ferrucci, les Bandes Noires, se montrèrent dignes ou d'une meilleure cause ou d'un sort plus heureux.

Et quand les Italiens ne purent plus combattre dans leur patrie, ils allèrent porter leur vaillance au dehors. Les Strozzi conduisaient jusqu'en Écosse les bannis florentins. L'ingénieux Antoine Melloni, de Crémone, construisait des forts dans la Picardie pour tenir en sujétion les garnisons anglaises ; et avec lui huit mille Italiens, guidés par le prince de Melfi, combattaient contre autant de leurs compatriotes soldés par l'Angleterre, et qui se fortifiaient dans Boulogne, sous la direction de l'ingénieur Jérôme Pennacchi, de Trévise. Gabrio Serbellone se signala dans l'expédition de la Goulette, et les protestants d'Allemagne, les révoltés des Flandres n'eurent que trop à maudire la valeur et l'habileté des Farnèse et des Piccolomini.

Machiavel avait raison de dire : « Il ne manque pas en Italie de matière apte à recevoir toute espèce de formes : la vertu y est grande dans les membres, mais elle fait défaut dans les chefs. Voyez, dans les duels et dans les conflits entre un petit nombre

a été reconnu en divers temps et en divers lieux, surtout chez les Romains. Si, dans des temps plus rapprochés des nôtres, les hommes d'armes ont été préférés en Italie, la cause en a été dans le mauvais esprit et dans le vouloir pervers des condottieri, qui, en rabaissant l'infanterie et en enlevant aux princes les braves gens, attiraient toute la réputation aux hommes d'armes pour se faire les arbitres de l'Italie : ce qui fut pour elle une source de ruine, de désolation, et en grande partie de servitude. »

d'hommes, combien les Italiens sont supérieurs en forces! mais lorsqu'on en vient aux luttes d'armées, ils sont effacés par les autres peuples; et cela provient de la faiblesse de ceux qui les commandent (1). »

CHAPITRE XIII.

LES ARTISTES ET LES MÉCÈNES.

Ainsi l'Italie, au moment où elle perdait son indépendance et l'espoir de la liberté, se tourna avec passion vers les lettres et les arts, comme une consolation, comme un objet d'orgueil national, et un moyen de se montrer supérieure à ces barbares dont l'épée l'opprimait. Mais ce but s'offrit-il à l'idée de ces écrivains, de ces artistes? Quelles sont, d'un autre côté, les conditions qui font fleurir le talent? Pourquoi vit-on surgir à cette époque une telle foule de noms illustres? Ce sont là des problèmes dont la solution ne nous appartient pas : nous nous bornerons à la préparer, en suivant dans ce long intervalle la prospérité et la décadence partielle des arts et de l'esprit.

Qu'une philosophie désespérante imagine un cercle fatal autour duquel monte et descend la civilisation, ou que l'adulation attribue à la seule influence des princes le développement des germes heureux, on trouvera des preuves nombreuses à l'appui de ces deux thèses dans les données de l'histoire, qui du reste en fournit à tous les systèmes.

Aucun siècle ne mérita mieux que celui des Médicis d'être appelé siècle d'or; et jamais les honneurs et les encouragements accordés aux hommes de mérite ne furent aussi splendides, aussi universels. François Ier invitait les Italiens à venir rallumer de l'autre côté des Alpes l'étincelle du beau; et Léonard de Vinci, le Primatice, Cellini, André del Sarto, toute une colonie d'artistes, laissaient dans ces contrées des ouvrages et des élèves. En même temps Alamanni et les Strozzi, accueillis en France avec cette hospitalité généreuse qui jamais n'y manque aux étrangers, y inspiraient le goût de cette littérature dans laquelle avait été chantée naguère la belle Française de Vaucluse. Le dédaigneux Charles-Quint ne rougit pas de se baisser pour ramasser le pinceau du Titien; il se lève à l'arrivée

(1) Le *Prince*, chap. dernier.

de Michel-Ange, en s'écriant : *Il y a beaucoup d'empereurs, mais il n'y a point d'artiste comme vous* (1) ; il répond aux courtisans qui s'indignent des honneurs rendus à Guicciardini : *D'un mot je puis faire cent chevaliers, et toute ma puissance ne saurait faire un écrivain comme lui.* Le fier Jules II expédie courriers sur courriers pour rappeler Michel-Ange, et descend même à des excuses pour lui avoir fait faire antichambre. Princes et papes le faisaient asseoir à côté d'eux ; Venise, la France, et jusqu'au Grand Seigneur, le demandaient. Lorsqu'il eut expiré à Rome, on enleva son cadavre, afin qu'il reposât non dans la basilique du christianisme, mais à Florence, dans le temple consacré aux grands hommes. L'empereur d'Allemagne et les rois de France et d'Espagne tenaient sur les fonts baptismaux un fils de Mattiolo ; le cardinal Bibiéna voulait marier une de ses nièces à Raphaël. Le nom de Léon X résume tout ce qu'il y a de plus signalé dans l'amour des lettres : il mit à la disposition des savants emplois, bénéfices, dignités de l'Église, et ses propres richesses. Il avait pour secrétaires Bembo et Sadolet, écrivains latins, supérieurs à tous ceux qui les avaient précédés. Il donnait à Béroald la conservation de la bibliothèque du Vatican ; il fixait à Rome Jean Lascaris et Marc Musuro, philologues célèbres ; il confiait au premier la direction d'un collége spécial pour l'enseignement du grec, dont les maîtres étaient appelés de la Grèce, et y joignait une imprimerie ; il salariait plus de cent professeurs dans le collége de Rome, et envoyait à la recherche des manuscrits, disant que *favoriser les progrès de la littérature classique est une partie importante des devoirs pontificaux.* Il donna à Tibaldeo de Ferrare, venu à sa cour de celle des Gonzague, un traitement et des richesses, sans compter cinq cents sequins pour une épigramme. Ayant reconnu dans le jeune Flaminio d'heureuses dispositions, il le retint près de lui ; il prêtait une oreille étonnée aux improvisations de Marone, promettait des récompenses à ceux qui découvriraient quelque autre livre de Tite-Live ou de Tacite, et des priviléges aux éditions les plus estimées.

(1) Voilà, d'autorité impériale, la fameuse idée de Fourier : « Si, un jour, venaient à mourir tous les princes, les présidents, les maréchaux, les prélats, la haute noblesse, ils seraient remplacés le lendemain, sans autre dommage que le regret d'avoir perdu d'aussi braves gens ; mais si les grands artistes, les grands littérateurs, les mécaniciens les plus habiles, les tailleurs, les cordonniers les meilleurs, venaient à mourir, la perte serait irréparable. »

Il transmit à ses descendants ce goût éclairé, dont il avait hérité de ses ancêtres. Le grand-duc Cosme I[er] fut extrêmement studieux. François I[er], son fils, instruit dans tous les genres de littérature, érigea les universités de Pise, de Florence, de Sienne, et en outre l'Académie florentine; il fonda l'Académie de la Crusca et la magnifique Galerie, augmenta la bibliothèque Laurentienne, encouragea la botanique, soutint quiconque avait du mérite. Ferdinand I[er] acheta la Vénus de Médicis, commença la chapelle royale de Saint-Laurent, et institua l'imprimerie en caractères orientaux.

Nous avons vu les princes de Milan et de Naples agir de même, jusqu'au moment où ils furent renversés par les étrangers. Les républiques confiaient aux littérateurs des missions importantes, parce qu'ils les savaient recommandés par leur caractère. Alphonse I[er] d'Este, bien qu'occupé de guerres continuelles et peu lettré, fit refleurir l'université de Ferrare, où Lucrèce Borgia, Lucrèce et Anne d'Este, Isabelle de Médicis, comblaient de faveurs le beau savoir, et l'honoraient même de leur amour. Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, ne le favorisait pas moins. Le belliqueux Alviano, dans l'intervalle momentané des combats, réunissait, à sa maison de plaisance de Pordenone, Fracastor, Cotta, Navagéro et autres, qu'il appelait son académie, se plaisant et s'instruisant avec eux. Le duc d'Urbin, au milieu du fracas des armes, avait fait de sa cour l'asile des beaux esprits et des savants. L'infâme duc de Valentinois lui-même, l'ignoble Alexandre de Médicis, aspiraient à la réputation d'esprits cultivés.

Non-seulement les princes, mais tous ceux qui avaient de la richesse, voulaient être et se montrer des Mécènes. Tandis que de l'autre côté des Alpes l'aristocratie se glorifiait de son ignorance, et que le noble apposait une croix pour signature, *ne sachant écrire en sa qualité de baron*, en Italie elle ornait son esprit par l'étude des arts et des lettres. Combien Raphaël ne fut-il pas redevable au cardinal Chigi, Jean de Bologne à Bernardin Vecchietti de Florence, Ammanati et d'autres encore à Marco Mantova Benavides de Padoue? Ange Collocci réunit dans l'ancienne villa de Salluste les cippes, les bustes, les statues, les médailles, ainsi que les fastes consulaires. A Gênes les Sauli, et à Milan les Sanseverino étaient la providence des hommes de lettres. Les trésors d'érudition recueillis par Pinelli devinrent le fondement de bibliothèques considérables.

La foule se conformait à ces exemples, et l'enthousiasme pour

les hommes de lettres était général. A peine les brigands qui avaient rencontré l'Arioste surent-ils qui il était, qu'ils le respectèrent. Dès que les artistes avaient exposé leurs ouvrages aux regards du public, on y attachait par centaines des sonnets, où ils étaient jugés avec un sentiment exquis du beau, et une sévérité de goût que les maîtres respectaient et que la postérité a sanctionnée. Quand on eut exhumé dans les jardins de Titus le groupe que Sadolet reconnut pour le Laocoon décrit par Pline, toutes les cloches de Rome sonnèrent en signe de réjouissance : le marbre, couronné de fleurs, traversa la ville au son des instruments, avec une pompe triomphale ; et les poëtes le chantèrent à l'envi pendant qu'il montait au Capitole, au milieu d'une solennité mémorable même dans ce pays de solennités.

Tartaglia faisait publier ses découvertes mathématiques à son de trompette, et recevait de toutes parts des problèmes à résoudre. Bernard Accolti d'Arezzo, dit l'Unique, sortait entouré de prélats, escorté de gardes suisses, et les villes s'illuminaient à son arrivée. Devait-il déclamer ses vers ? les boutiques de Rome étaient fermées. Il fut fait duc de Népi ; et ayant récité devant le pape un tercet en l'honneur de la Vierge, les auditeurs éclatèrent en applaudissements, mêlés des cris de *Vive à jamais le poëte divin, l'incomparable Accolti !* Apothéose faite pour tromper la postérité, si malheureusement pour lui ces vers n'avaient survécu (1).

Si nous retournons la médaille, l'histoire véritable a beaucoup à rabattre du mérite de ces protecteurs. Léon X paraît n'avoir compris que l'icastique et la beauté du style. Il charge Léonard d'un travail ; mais, apprenant qu'il s'est mis à distiller des vernis et des plantes, il s'écrie : *Ah ! celui-là ne fera jamais rien ; car il pense à la fin de l'ouvrage avant de l'avoir commencé.* Sans doute Léonard ignorait l'art des douces paroles à l'aide desquelles on se concilie la faveur ; et, du reste, le grand Léon ne prit jamais au sérieux la protection qu'il accorda aux gens de lettres. L'Arioste se plaignait de ce qu'après avoir daigné le baiser sur les deux joues, il

(1) L'Arétin nous les a conservés, et ils se réduisent à un jeu de mots :

Quel generasti di cui concepisti,
Portasti quel di cui fosti fattura,
E di te nacque quel di cui nascesti.

De toi fut engendré celui dont tu conçus,
Ton sein porta celui de qui tu fus créée,
Et c'est de toi qu'est né celui dont tu naquis.

l'avait laissé dans la misère (1), au point de n'avoir pas même de quoi s'acheter un manteau neuf. Bembo fut obligé d'abandonner la cour de Léon X, qui aimait les poëtes dont les saillies l'amusaient, et se livrait à des plaisanteries faites pour déplaire à un homme de lettres grave. L'improvisateur Camille Querno, grand buveur et gourmand fieffé, qui récréait de ses bouffonneries les banquets du pontife, fut créé par lui archipoëte. Il favorisait du même titre Jean Gazzoldo et Jérôme Britonio; puis il leur faisait donner la bastonnade quand leurs vers lui déplaisaient. On fit croire à force d'éloges que Baraballo, abbé de Gaëte, était un second Pétrarque; et Léon voulut le couronner. Un éléphant, donné par Emmanuel de Portugal, fut orné pompeusement, et l'on jucha sur son dos Baraballo, vêtu du costume des triomphateurs, avec la toge brodée de palmes et le laticlave : Rome entière fut en fêtes; et l'argent ne coûta rien pour faire monter au Capitole un mauvais poëte, au milieu d'honneurs que l'Arioste n'obtint pas (2).

De pareilles scènes étaient-elles faites pour encourager les lettres? et celui qui aime une jeune fille l'expose-t-il dans un carrefour?

L'Arioste fut envoyé comme gouverneur dans la Garfagnana, contrée montagneuse, qui s'était alors donnée à Alphonse. Le cardinal Hippolyte le tint pendant quinze ans en mouvement continuel pour des affaires sans aucune importance, « le changeant de poëte en courrier; » puis quand il eut compromis sa réputation en portant aux nues une famille peu recommandable, il entendit le prélat lui demander : *Messire Arioste, où avez-vous pris tant de balivernes* (3)? et parce qu'il refusa de le suivre en Hongrie, il

(1) *Finchè me ne rimembre esser non puote*
Che di promessa altrui mai più mi fidi.
La sciocca speme alle contrade ignote
Sali del ciel quel dì che il pastor santo
La man mi strinse e mi baciò le gote.

Tant qu'il m'en souviendra, pourrait-il être en moi
Aux promesses d'autrui d'ajouter quelque foi?
L'espérance, de nous, pauvres fous, qui se joue,
Au ciel vers l'inconnu, tout brillant de bonheur,
Prit son vol, le jour où le suprême pasteur,
En me pressant la main, me baisa chaque joue.

E. A., *traduct. inédite.*

(2) « C'est une plaisanterie de débiter qu'il ait été couronné, » dit Virginio, fils du poëte.

(3) *Opra che in esaltarlo abbia composta*

se vit congédié, avec perte des vingt-cinq couronnes de traitement qui lui étaient allouées tous les quatre mois.

Le grand Léonard de Vinci n'eut la faveur ni de Laurent ni de Pierre de Médicis. Le dernier occupait Michel-Ange à faire des statues de neige, et il se vantait d'avoir à sa cour deux prodiges, Michel-Ange et un coureur espagnol. Ni ces deux Médicis ni leurs successeurs n'osèrent terminer les ouvrages grandioses commencés alors que le souffle de la liberté républicaine n'était pas encore éteint; le monument de Jules II et la chapelle des Médicis restèrent inachevés; Cosme, protecteur intelligent des arts, préférait Vasari au Titien. Les mauvais traitements du cardinal Farnèse firent mourir de chagrin Onuphre Panvinio, comme ceux du duc d'Este déterminèrent la folie du Tasse.

Loin donc que, comme on le fait aujourd'hui pour excuser une paresse coupable, il y ait lieu d'envier les grands hommes d'autrefois parce qu'ils trouvaient des protecteurs, il semble qu'il faille déplorer grandement la condition de ces gens de lettres et de ces artistes, qui, ne pouvant compter sur l'unique récompense qui soit désintéressée, la faveur du peuple et la gloire décernée spontanément par le public, se voyaient contraints de l'aller chercher dans les cours. On peut dire même qu'ils n'avaient point de public, mais seulement deux classes de lecteurs, les courtisans et le clergé. De là la funeste nécessité du patronage, et l'obligation pour les hommes de génie de se résigner à subir une protection, et à ne pas réclamer tolérance et pardon pour le vrai qui choque, plutôt que sécurité pour leurs loisirs, au prix de leur dignité, de leur caractère, et de la pudeur de l'art.

Non vuol che ad acquistar mercè sia buona;
Di mercè degno è l'ir correndo in posta...
S'io l'ho con laude ne' miei versi messo,
Dice ch' io l' ho fatto a piacere e in ozio;
Più grato fora essergli stato appresso.

SATIRE PREMIÈRE.

N'est point œuvre à tenir, à son gré, tant prisée,
Tout ce qu'en son honneur on trouve en mes écrits;
Pour lui, courir la poste est seul digne de prix...
Si dans mes vers, dit-il, ses louanges j'ai mis,
Ce fut pour mon plaisir, en mes jours de paresse;
Près de lui j'aurais fait mieux à rester sans cesse.

E. A., *trad. inédite.*

Il est certain que jamais un artiste ne pourra, quelque grand qu'il soit, construire Sainte-Marie des Anges ou la coupole de Saint-Pierre, ni peindre les chambres du Vatican, si ce travail ne lui est commandé par quelqu'un qui puisse subvenir à la dépense : il faut nécessairement l'alliance du génie qui conçoit et de la richesse qui fait exécuter : mais que l'on ne vienne pas dire que la dernière seule suffit pour susciter de grands hommes, et former une époque, nous ne dirons pas de génie, mais même de bon goût. La partie morale des beaux-arts, l'expression et le but, qui, à notre avis, en sont l'âme, ne peuvent que perdre lorsqu'au lieu de jaillir du sentiment intime, ils ne doivent éclore que par ordre. Toutes les fois qu'il en sera ainsi, on verra renaître la prédominance de la matière, l'idolâtrie de la forme, qui se raffinera au détriment de l'idée, comme la multiplicité des ouvrages sera funeste à l'originalité.

Le peuple qui s'était relevé dans les communes, le peuple croyant, avait tiré les arts de la barbarie, et les avait poussés par des sentiers inconnus, d'une manière incorrecte si l'on veut, mais hardie, originale, et conforme aux besoins nouveaux. Alors s'élevèrent dans chaque cité de magnifiques cathédrales, alors retentirent les chants de Dante. La connaissance et l'étude des anciens, qui survint, aurait dû se borner à polir ces formes primitives, sans étouffer l'inspiration intime, qui, dans le siècle précédent, avait tant accéléré les progrès de l'esprit humain.

C'était l'impulsion populaire qui avait suscité les hommes supérieurs. Les Médicis, qui les trouvèrent tout formés, eurent tout au plus le mérite de les employer. Mais quand les lettres, les arts et la poésie, qui est l'art même, c'est-à-dire le beau revêtu de formes sensibles, furent salariés par les princes, firent divorce avec les besoins et les sentiments de la nation, et perdirent en génie à proportion de ce qu'ils acquirent en goût, ils devinrent un élément aristocratique, au lieu d'être une expression populaire ; et, placés entre le carrefour d'où ils sortaient et la cour qui les stipendiait, les gens de lettres, sans atteindre à la délicatesse raffinée de l'aristocratie, abdiquèrent l'influence féconde et native de la popularité.

Pour nous, qui observons les arts historiquement et comme expression de la société, qu'il nous soit permis, en admirant l'exécution, de déplorer le but. Nous nous sommes complu maintes fois à rechercher ce qu'aurait été l'Arioste si, au lieu de chanter cette famille sans gloire de Ferrare, il avait entrepris de traiter le thème de

Dante ou du Tasse, la *nation* ou la *chrétienté;* ce que serait devenu Guicciardini, s'il n'avait pas eu à se justifier des honteux services qu'il avait rendus à la tyrannie; Machiavel, s'il n'avait pas écrit l'histoire par l'ordre de Clément VII, et le *Prince* en vue d'obtenir un emploi; Michel-Ange, s'il n'eût pas été jeté tour à tour du ciseau à la palette ou au compas, ni contraint de s'irriter contre le marbre, pour le forcer d'exprimer sur les tombeaux des Médicis un idéal en opposition avec les ordres qu'il devait exécuter.

Au milieu de préceptes posés par quelques-uns, des censures lancées dans ces rivalités bruyantes et acharnées, apparaît-il que l'art se crût obligé à quelque chose de plus élevé que l'art lui-même? Plaire, plaire à la cour, aux gens de lettres, tel était son unique but. La religion s'écroulait, et l'on croyait la soutenir en faisant écrire des diatribes par Muzio. On blâmait les inconvenances qui s'étaient glissées dans la liturgie, et Léon X faisait corriger les hymnes et le bréviaire d'après les phrases de Cicéron et de Tibulle; la patrie périssait, et l'on chantait; elle périssait, et nul homme supérieur ne se levait pour entonner l'épicédion, d'une voix qui, pénétrant dans les sépulcres, pût retentir un jour comme la trompette de la résurrection; elle périssait, et pas un écrivain ne sut animer l'histoire de ces colères magnanimes qui restent comme une protestation immortelle des nations.

On choisissait le premier sujet venu, pourvu qu'il permît de déployer les beautés de l'art. Le Tasse du moins agita longtemps dans sa pensée le choix du sujet de son épopée ; l'Arioste n'eut d'autre motif, en adoptant le sien, que de faire un poëme, se contentant de l'accrocher aux pierres d'attente posées par un autre. Alamanni écrivit les siens, parce que ce thème chevaleresque souriait à Henri II; Bernard Tasso était arrivé à son centième chant avant même de savoir si son Amadis était de Gaule ou de Galles (1); Vida et Fra-

(1) Il demande à Jérôme Ruscelli, dans une lettre du 4 mai 1558, s'il doit intituler son poëme *Amadis de Gaule* ou *de France* :

« Je ne doute pas que l'auteur de cette charmante composition ne l'ait tirée en partie de quelque histoire de Bretagne, puis embellie et amenée à cette grâce qui enchante le monde. Or, je tiens pour constant qu'il a erré en donnant à Amadis le nom de sa patrie, non pour doter la France de cette réputation, mais pour n'avoir pas entendu ce mot de *Gaule,* qui dans la langue anglaise veut dire *Gallia.* Si je ne me trompe, le fils aîné du sérénissime roi d'Angleterre se fait appeler prince de Gaule uniquement à raison des droits que ledit roi prétend avoir sur la couronne de France. A l'appui de cette vérité, que l'au-

castor chantèrent le ver à soie et la syphilis, pour montrer que l'on peut dire en latin des choses que les Latins n'ont jamais traitées.

De là l'absence de toute dignité dans la morale et dans les sujets. Sannazar, complimenté sur sa piété par Léon X et par Clément VII, prostitue à des poésies lascives la muse qui avait chanté l'enfantement de la Vierge; de la Casa fait l'éloge de ce Charles-Quint qu'il avait représenté comme le fléau de l'Italie : cet empereur n'est pas moins encensé par Alamanni, qui répond à ses reproches sur les traits dont l'aigle rapace et dévorante avait été l'objet de sa part, que la tâche de la poésie est de mentir. Machiavel se rend en qualité d'ambassadeur près du duc de Valentinois et près d'un chapitre de moines; on peint le grand pontife Borgia comme un saint, et sa maîtresse comme une madone, sans soupçonner qu'il y ait là de la lâcheté; Holbein fait successivement le portrait des femmes de Henri VIII, que le tombeau attend; Léonard de Vinci travaille pour Louis le More, et construit des arcs de triomphe pour son vainqueur. La seule réflexion que le premier lui inspire, lorsqu'il note sa chute sur son carnet, est celle-ci : « Il n'a achevé aucun ouvrage. » Raphaël touche avec ses Vierges, et en même temps scandalise avec ses Psyché et ses Galatée; Michel-Ange fortifie sa patrie contre les tyrans, et les immortalise par son ciseau; tous pensent ce que dit Cellini : *Je sers qui me paye.*

teur se sera trompé dans l'interprétation ou mieux dans la traduction de ce mot Gaule, et que celui qui le premier écrivit cette histoire voulut parler de la France, *voyez* l'endroit livre II, chap. 20, où Gaudanel, envieux de la gloire et de la grandeur d'Amadis, dit au roi Lisuart : *Vous savez, seigneur, que la discorde fut longtemps entre ce royaume de la Grande-Bretagne et celui de la Gaule, parce que de droit celui-ci doit être sujet de celui-là, comme le sont tous les autres États voisins, et vous reconnaissent pour supérieur.* On peut facilement conjecturer de ces paroles que l'auteur ne voulait pas désigner un autre royaume que celui de France... Ne serait-ce pas une faute vraiment digne de blâme, une faute non de négligence, mais de celles qu'Aristote, dans sa *Poétique*, regarde comme indignes d'excuse, si je publiais ce poëme sous le titre d'*Amadis de Gaule,* sans savoir où était situé ce royaume? (C'est ce qu'il a fait pourtant.) Ne voulez-vous pas que je nomme quelque port, quelques villes principales? Mais comme je pourrais facilement, n'ayant point, plus que tant de personnes, la pratique des choses d'Angleterre, me tromper en ce point comme en beaucoup d'autres, je vous supplie, ayant la commodité, soit de l'ambassadeur d'Angleterre, soit d'autres qui peuvent mieux vous donner des renseignements sur ces particularités, de vous en informer, et de vouloir bien m'en écrire. »

Faire un poëme en cent chants sans savoir où ni quand se passe la scène, c'est tout dire.

La même bassesse se reproduisait dans les louanges que les gens de lettres se prodiguaient. Sans parler de tant de nouveaux Virgiles, de tant de Cicérons et de Tites-Lives, Varchi plaçait *Giron le Courtois* au-dessus du *Roland furieux;* Stigliani proclamait Tansillo supérieur à Pétrarque, et l'Arioste consacrait un demi-chant à immortaliser les médiocrités de son temps.

Le besoin de louer et d'être loué, cette habitude de se limiter à l'approbation d'un petit nombre, apparaissait dans les académies, qui, nées dans le siècle précédent, atteignirent dans celui-ci leur apogée. Ressuscitées d'abord par imitation de l'antiquité dans l'académie platonique de Laurent de Médicis, on les vit alors se multiplier à l'infini. Souvent ridicules de nom, elles se livraient à des occupations puériles, assaisonnées de repas, où la verve s'échauffait en vidant des flacons. On y chantait des vers et l'on y récitait des prières; des princes, des évêques s'asseyaient à côté des littérateurs. Parfois, au milieu de ces graves personnages, c'était Annibal Caro qui se levait pour faire l'éloge du nez : « Nez parfait, « nez principal, nez divin, nez qui puisse être béni parmi tous les « nez. Bénie soit aussi la mère qui vous fit un pareil nez, et bénies « toutes les choses que flaire votre nez! » Ou bien c'était Berni qui louait les anguilles, les cardons, la peste; Firenzuola, la joie et les cloches; Casa, la colère et le marteau d'amour; Varchi, les œufs durs et le fenouil; Molza, la salade et les figues; Maure, la fève et les mensonges; celui-ci, la toux; celui-là, la fièvre tierce; un autre, la pelade; un autre, pis encore. Ces éloges, auxquels avaient bonne part les princes dont on recevait les bienfaits, étaient applaudis par les *endormis,* les *inféconds,* les *philopons,* et tant d'autres affublés de noms du même genre.

Indépendamment de leur frivolité, ces académies nuisaient à l'originalité, attendu que la nature de ces corps est de s'attribuer le monopole du bon goût, et de juger d'après des règles préétablies; et comme on ne peut espérer de renommée sans leur aveu, on est forcé de se résigner à ces règles arbitraires, et de procéder toujours par réflexion, et non par inspiration.

La seule inspiration consistant dans les éloges et dans l'argent, on mendiait les uns aussi bien que les moyens d'acquérir l'autre. Bernard Tasso tend la main, et l'on est pris de pitié en voyant les transactions auxquelles il se croit obligé pour obtenir quelque protection et du pain de cet empereur qui lui avait tout enlevé pour avoir été fidèle à

son maître (1). Louis XII étant allé entendre les leçons de Jason du Maine à Pavie lui demande pourquoi il ne prend pas femme : *Afin*, répond-il, *que le pape Jules sache, par le témoignage de votre majesté, que je ne suis pas indigne du chapeau de cardinal.* Guicciardini voulant obtenir des dots pour ses filles, Machiavel l'encourage à s'adresser pour cela à Léon X, lui cite des exemples de la libéralité de ce pontife, et lui enseigne comment il doit tourner sa supplique : « Tout consiste, lui dit-il, à demander hardiment, et à montrer du mécontentement quand on n'obtient pas. » Toutes les dépêches de Machiavel, dans ses missions politiques, finissent par des demandes d'argent ; et c'est ce que font, du reste, les autres ambassadeurs. Anguillara, qui vendait ses *octaves* un demi-écu chacune, et qui par suite en fit tant, n'ayant rien reçu pour une chanson en l'honneur du duc Cosme, s'en plaignit avec arrogance.

Paul Jove, dispensateur vénal de gloire et d'invectives, disait avoir en sa possession deux plumes, une d'or (2) et une d'argent, pour proportionner la louange aux présents. Amateur d'une vie molle et dissipée (3), on éprouve du dégoût à le voir mendier avec instance, tantôt une pelisse, tantôt un cheval, tantôt des friandises, tantôt de l'argent (4), se plaignant si ces cadeaux se font attendre,

(1) *Voyez* ci-dessus, page 359.

(2) « J'ai trempé la plume d'or dans l'encre la plus fine. Je me déclare obligé de consommer une fiole de l'encre la plus fine avec une plume d'or, pour célébrer les œuvres de votre sainteté. »

(3) « Vous savez que je me repose pour le moment, et que je ne travaille point, *quia nemo nos conduxit*... Vous savez bien que je ne veux étudier que vêtu de peaux de martre et de loup-cervier... ; que je ne chevauche point de mules mal harnachées... ; que je veux manger deux fois par jour, et avec le potage... ; qu'il me faut du feu, de la Saint-François à la Saint-George. Pour cela faire, l'homme ne saurait se mettre l'esprit à la torture *impensis propriis.* » Page 100, *Lettres*.

(4) Il écrit au marquis del Vasto : « Votre excellence me fait connaître qu'elle veut venir cette semaine sainte au Musée (*sa maison de plaisance à Côme*). Je l'attends avec une extrême impatience, et je sais qu'elle ne se départira pas de ses habitudes libérales et magnanimes, me rappelant que, lorsqu'elle va pour son amusement aux Grazie ou à Saint-Victor, elle y porte, bien que la bonne chère y soit grande et tout en abondance, en comptant y passer quatre jours, des provisions pour un mois. Que puis-je donc espérer, moi, si elle vient au Musée au milieu de tant d'hommes immortels qui, bien qu'ils ne mangent pas, attirent une infinité de mangeurs ? Je veux que Pitigian sache que les futailles de son caveau favori sont à sec, et rendent un son de tambour. Ce serait en-

ou ne sont pas proportionnés à son avidité; il appelle des travaux perdus ceux pour lesquels il n'obtenait pas la récompense qui seule les lui avait fait entreprendre. Princes et riches personnages lui donnaient à l'envi, afin qu'il *fît valoir leur monnaie un tiers de plus* (1). En somme, l'idée qui inspire généralement les écrivains c'est d'acquérir de l'argent et des protecteurs, soit en faisant rire avec une nouvelle comme *Belphégor*, ou avec un poëme entier comme l'Arioste, soit en larmoyant comme le Tasse, soit en composant des ouvrages condamnables, comme le *Prince* ou la *Fille errante*.

De même que l'amour engendre la haine, la louange fait naître la satire; et de là les querelles bruyantes de ce temps. « Les gens « de lettres, dit Jérôme Negro, sont en guerre : Pierre Cursio com« bat contre Érasme sur ce mot *bellax*, pour décider s'il se prend « en mauvaise part en ce qui regarde la guerre, ou bien si ce n'est « qu'un *verbum merum*. Chaque jour voit éclore des livres nou« veaux et des invectives sur ce sujet; il y en a qui répondent au « nom d'Érasme à ce Cursio, et celui-ci devient furieux. »

Une lutte terrible ayant éclaté, à propos de Pétrarque, entre Tassoni, Joseph des Aromatari et Brusantini, on fit des prisonniers, et il en résulta un procès. Les Médicis s'amusaient à entendre les sonnets que se lançaient mutuellement Louis Pulci et Matthieu

core une belle chose de voir votre excellence joindre à l'approvisionnement qu'elle y a laissé un autre semblable... Je crois qu'il me faudra, sous quelques semaines, me transporter à Rome... Je ne sais comment je ferai, si votre excellence, pendant qu'elle sera ici, ne frappe plus d'une fois la terre du trident de Neptune pour faire naître une bonne paire de chevaux. Mais comment supposer qu'un si grand prince puisse démentir sa générosité habituelle? » *Lettre du 25 mars* 1544. — Il demande à Luc Contile « des pommes, des pêches et des coings confits, attendu qu'il en est venu de Naples un déluge à la *signora principessa*. » — Il écrit à monseigneur Farnèse : « Je commence à élucubrer, et je ferai en l'honneur de votre seigneurie chose que la postérité lira; et c'est assez en dire. Mais que votre seigneurie révérendissime et illustrissime fasse en sorte que mon neveu Alexandre soit évêque de Nocera. » 5 *septembre* 1547; et à Jérôme Anghiera : « Béni soyez-vous, vous qui, sans offenser personne, plaisez à chacun! ce que je cherche à faire aussi en publiant cette histoire. »

(1) « Je serais frais, si mes amis et mes patrons ne devaient pas se trouver obligés envers moi quand *je fais valoir leur monnaie un tiers de plus* que celle des vauriens et des libertins. Vous savez bien que, grâce à ce saint privilége, j'en ai habillé quelques-uns de riche brocart, quelques autres, au contraire, de vilaine étoffe, pour leurs mérites; et tant pis pour ceux qui sont pris. S'ils nous attaquent en tirailleurs, nous ferons jouer la grosse artillerie. Je sais bien qu'ils mourront, et que nous, nous survivrons à notre mort... » *Lettre* 12,

Franco. Jérôme Ruscelli en vient aux prises avec Ludovic Dolce, pédant comme lui, et tous deux ne s'échauffent que pour décocher l'injure; Sigonio se débat avec Robertello sur des questions d'érudition; Geraldi Cintio avec Pigna, Paul Manuce avec Lambin, parce qu'il voulait imprimer *consumtus* sans *p*; et son adversaire à qui il avait apporté un marbre où on lisait écrit *consumptus*, le lui jeta à la tête. Varchi dispute avec Lasca, et reçoit des coups de poignard des seigneurs qui se prétendaient maltraités dans son histoire. Pierre Angeli, dit Bargeo, est contraint de quitter Bologne pour des vers mordants, et tue ensuite un Français en duel. Chiabrera donne de même la mort à un gentilhomme romain, Davila à un autre, et enfin il succombe lui-même. Torquato Tasso donne des coups de poignard; Boccalini est laissé pour mort, assommé à coups de sac rempli de sable. Murtola et Marini se font une guerre telle, que le premier tire un coup de fusil à l'autre, et en vient même à faire le métier d'espion, comme le fit peut-être Annibal Caro à l'égard de Castelvetro.

Arétin. Pierre Arétin, que nous nous sommes abstenu de mettre au rang des gens de lettres, offre l'exemple de l'audace la plus éhontée pour demander, louer et censurer. Doué d'esprit naturel, sans culture, *Moi*, disait-il, *je ne sais ni danser ni chanter, mais faire l'amour comme un âne.* Il connut son siècle, et mit en œuvre l'effronterie et le libertinage, avec la certitude de parvenir ainsi à la gloire, dont les vertus tranquilles étaient alors exclues. Il connut la puissance de la presse; et, au lieu de sonnets langoureux ou de périodes contournées, il se mit à injurier les gens dans un style désordonné. Ses premiers écrits le firent chasser d'Arezzo, où il était né d'une prostituée dans un hôpital. Arrivé à Rome à pied, il entra en qualité de valet chez le cardinal Chigi, le Mécène de Raphaël; puis il en fut chassé comme voleur. Il vécut de débauches, se fit capucin, jeta le froc aux orties, flatta, médit, escroqua un bel habit, et s'en para pour se présenter devant Léon X, à qui il offrit des louanges qui lui valurent une poignée de ducats; il agit de même envers Julien de Médicis, qui lui donna un cheval; et il acquit de la renommée en écrivant de ces choses qui n'exigent que de l'effronterie.

Sa seule science, c'est d'étaler son ignorance et de savoir mépriser les lettres quand tous les autres les idolâtraient; de lancer au hasard des métaphores au milieu de la stérilité polie de ces humanistes, de honnir les études et les imitateurs. « Je me ris des pédants, qui « croient que le savoir consiste dans la langue grecque, et donnent

« la réputation à ce que la grammaire arrange en *bus* et en *bas*....
« Je ne me suis pas écarté par ignorance des allures de Pétrarque
« et de Boccace, car je sais aussi ce qu'ils sont ; mais pour ne pas
« perdre mon temps, ma patience et ma réputation en poursuivant
« la folie de vouloir me transformer en eux. Le pain sec au logis fait
« plus de profit que celui que l'on mange avec beaucoup de mets sur
« la table d'autrui. Imitation ici, imitation là, tout est imitation pour
« la plupart des écrivains. Celui qui a de l'invention, je l'admire, et
« je me ris de celui qui imite ; car les inventeurs sont dignes d'ad-
« miration, et les imitateurs ne sont que ridicules. Pour moi, je m'ef-
« force tellement chaque jour de m'écarter des habitudes du savoir,
« de trouver du nouveau, que je puis jurer être toujours moi-même,
« et jamais un autre. Je ne nie pas la divinité de Boccace, je recon-
« nais que la manière de composer de Pétrarque est merveilleuse ;
« mais, tout en admirant leur génie, je ne cherche pas à me servir
« d'eux comme d'un masque ; je crois au jugement de ces deux
« esprits éternels ; mais, tout en croyant en eux, j'ajoute aussi quel-
« que peu de foi au mien. »

Il devint ainsi redoutable, recherché ou chassé par les uns et par les autres, selon que l'on approuvait ou qu'on détestait sa vie déréglée, ou qu'on s'effrayait de ses terribles attaques. « Je me trouve « à Mantoue, près du seigneur marquis, et en si grande faveur, qu'il « laisse le manger et le dormir pour s'entretenir avec moi. Il dit qu'il « ne trouve pas ailleurs un plaisir complet ; et il a écrit de moi au « cardinal des choses très-honorables, qui certainement me profite- « ront. Il m'a fait don, en outre, de trois cents écus, et me fait encore « d'autres présents. J'ai commencé à en recevoir à Bologne. L'évê- « que de Pise m'a fait cadeau d'une casaque de satin noir, la plus « superbe qui fut jamais ; et de la sorte je me suis présenté à Man- « toue dans une tenue de prince. » Jules Romain ayant peint seize attitudes voluptueuses, et Marc-Antoine Raymond les ayant gravées, l'Arétin leur obtint le pardon de Clément VII, et y ajouta pareil nombre de sonnets descriptifs. Ce résultat d'une infâme alliance des beaux-arts courut le monde, et accrut la misérable renommée de cet écrivain vénal. Chassé alors de Rome, qui semblait perdre la vie, il se réfugia au camp de Jean des Bandes Noires. Il y arriva au moment où ce chef venait d'accorder aux siens une *nuit franche*, c'est-à-dire la faculté de passer le temps à leur guise : qu'on juge dès lors des excès, des rixes, des vols, des amours ravis, payés

ou conquis, des violences de cette scène infernale, et de la part qu'y prit l'Arétin! Jean, qui ne le cédait en rien au plus ribaud de ses ribauds, fut enchanté d'une si belle acquisition : il voulut l'avoir toujours à table auprès de lui, souvent dans le même lit; il songea même à le faire prince (1), et le présenta à François I[er], qui lui fit don d'une chaîne d'or, et ne put plus se passer de ce bouffon d'une espèce nouvelle (2). Henri VIII lui envoya aussi trois cents couronnes d'or en une fois; Charles-Quint lui accorda une pension, et le fit marcher à sa droite; Jules III lui donna mille couronnes d'or avec la bulle de chevalier de Saint-Pierre, ce qui lui fit concevoir jusqu'à l'espérance de devenir cardinal. Il prit le nom de *divin* et de *fléau des princes*. Les premiers artistes voulurent faire son portrait; des médailles furent frappées non-seulement en son honneur, mais en celui de sa femme et de sa fille; et on lisait sur le revers de l'une d'elles : LES PRINCES QUI REÇOIVENT LES TRIBUTS DES PEUPLES PAYENT TRIBUT A LEUR SERVITEUR (3).

(1) *Sotto Milan dieci volte, non ch' una,*
Mi disse : Piero, se di questa guerra
Mi campa Dio e la buona fortuna,
Ti voglio insignorir della tua terra.

Sous Milan il me dit par dix fois, non par une :
Pierre, de cette guerre advienne qu'en vainqueur
Je sorte, Dieu m'aidant et ma bonne fortune,
Je veux de ton pays te faire le seigneur.

(2) Jean lui écrivait : « Le roi se plaignit à moi avec raison de ce que je ne t'avais pas amené avec moi, comme de coutume. Je dis que la faute en était à ce que tu aimais mieux le séjour de la cour que celui du camp. Sa majesté reprit que j'eusse à écrire pour te faire venir. Je sais que tu ne viendras pas moins pour ton intérêt que dans le but de me voir, moi qui ne saurais vivre sans l'Arétin. »

(3) « Tant de seigneurs me rompent continuellement la tête avec leurs visites, que mes escaliers sont usés par le frottement répété de leurs pieds, comme le pavé du Capitole par les roues des chars de triomphe. Je ne crois pas, pour m'exprimer ainsi, que Rome ait jamais vu un mélange de nations pareil à celui qui m'arrive au logis : Il vient chez moi des Turcs, des Juifs, des Indiens, des Français, des Allemands, des Espagnols. Or, pensez ce que font nos Italiens. Je ne parle pas du menu peuple; car il est plus facile de vous détourner de votre dévouement impérial que de me voir un seul instant sans soldats, sans écoliers, sans moines et sans prêtres à mes trousses. Il me semble par suite être devenu l'oracle de la vérité, puisque chacun vient me raconter le tort qu'il a éprouvé de tel prince, de tel prélat; je me trouve donc le secrétaire du monde, et vous n'aurez qu'à m'intituler ainsi sur les dépêches que vous m'adresserez. » *Lettres*, tome I, p. 206. MAZZUCCHELLI, p. 57. « Quel savant en grec et en

Charles-Quint, qui aspirait à la monarchie universelle, prodigue les honneurs au *divin* Arétin, qui s'exprime à son sujet en ces termes : « C'est beaucoup que sa faveur me soit arrivée, non-seulement « telle que vous me l'aviez annoncée ; mais encore la mansuétude « du pieux empereur a dépassé de bien loin votre opinion, car il a « déclaré que, s'il me rencontrait par le chemin, il m'enjoindrait « de chevaucher avec lui. Il n'avait pas annoncé qu'il voulait me « donner la droite comme il le fit, acte aussi digne de sa clémence « que ma condition en est indigne. Je suis à coup sûr sorti de moi-« même en l'entendant et en le voyant ; car celui qui ne l'entend et « ne le voit pas ne saurait *s'imaginer l'inimaginable sagesse de* « *la douce familiarité de cette grâce charmante*..... (1). »

Avec quelle adresse aussi ne s'insinue-t-il pas dans son esprit, en lui protestant que les peintres lui ont fait tort dans ses portraits, et en lui parlant d'Isabelle, la femme qu'il a perdue ! « Quand je lui dis « ensuite que je ne croyais pas que mes écrits fussent lus de lui, qui « tient dans ses mains les destinées du monde, il répondit que tous « les grands d'Espagne avaient copie de ce que je lui ai écrit sur « la conquête d'Alger. Il me raconta toute cette expédition en dé-« tail, et mon âme s'épancha en pleurs, tant je fus ému de tendresse « lorsque je l'entendis me dire : *Et dans quel but aurais-je voulu* « *vivre davantage, si tant de gens étaient morts pour moi dans* « *cette entreprise?* Je sens encore en frissonnant retentir à mes « oreilles le son éclatant de sa parole auguste.....

« Mon peu de vanité me faisait oublier qu'il m'avait appelé en « chevauchant avec les respectables ambassadeurs de Venise, et « qu'il dit à leurs excellences sérénissimes : *Amis très-honorés, il ne* « *vous sera point à charge certainement de dire à la seigneurie* « *que je lui demande en grâce d'avoir égard à la personne de* « *l'Arétin, comme à un objet très-cher à mon affection.* »

En effet, si tout le monde le chasse, Venise, où la licence est générale, et où l'on peut tout faire librement, pourvu qu'on ne parle point des affaires d'État, Venise lui est toujours ouverte : « Moi qui

latin est semblable à moi en langue vulgaire?... Quels colosses d'argent et d'or sont comparables aux chapitres dans lesquels j'ai sculpté le pape Jules, l'empereur Charles, la reine Catherine et le duc François-Marie?... Si j'eusse prêché le Christ de la manière dont j'ai loué César, j'aurais plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. »

(1) La traduction française ne comporte pas tout le ridicule de son style.

« ai achevé d'apprendre à être libre, écrit-il au doge Gritti, dans « la liberté d'un si grand État, je répudie la cour à jamais, et je fais « ici mon tabernacle éternel pour les années qui me restent; car « la trahison n'a pas place ici; la faveur ne peut y faire tort au « droit; ici ne règne pas la cruauté des prostituées; ici ne com- « mande pas l'insolence des efféminés; ici on ne vole pas, on ne « violente pas, on ne tue pas. C'est pourquoi, moi qui ai fait trem- « bler les coupables et rassuré les gens de bien, je me donne à « vous, pères de vos peuples, frères de vos serviteurs, fils de la « vérité, amis de la vertu, compagnons des étrangers, soutiens de « la religion, observateurs de la foi, exécuteurs de la justice, héros « de la charité et sujets de la clémence. En conséquence, illustre « prince, recueillez mon affection dans un coin de votre piété, afin « que je puisse louer la nourrice des autres cités, et la mère élue « de Dieu pour rendre le monde plus fameux, pour adoucir les « mœurs, pour donner l'humanité à l'homme, et pour humilier les « superbes en pardonnant à ceux qui se fourvoyent..... O patrie « universelle! ô liberté commune! ô asile des nations dispersées! »

Revient-il à Rome: « Je fus toujours hors de moi, uniquement « par la crainte que l'accueil démesuré que me fit le pape, lorsqu'il « me baisa en me pressant dans ses bras avec une tendresse frater- « nelle, ne m'excitât à finir mes jours dans ce palais, où l'on me donna « des appartements de roi plutôt que de serviteur. On a vu réelle- « ment l'émotion tumultueuse qu'ont témoignée les populations dans « chaque endroit où nous avons passé, pour saisir l'occasion miracu- « leuse de pouvoir me contempler, m'honorer et me faire des pré- « sents, de telle sorte que la peste de son venin même a fait rentrer « l'envie sous terre.... Le jugement commun affirme qu'au nombre « de toutes les félicités méritées de sa béatitude, le suprême pas- « teur a dû compter que je suis né de son temps, dans son pays, « et que je lui suis tout dévoué. »

Néanmoins tant d'honneurs et de biens ne lui paraissent pas suf- fisants: « Léon et Clément, écrit-il à Hersilie del Monte, nièce de « Jules III, au lieu de m'essuyer la sueur de la servitude avec des « mains empressées à la récompense, les teignirent dans mon sang « avec une cruauté ardente, uniquement parce que je ne sais « pas tromper, parce que la vérité est mon idole, parce que l'a- « dulation n'est pas de mon goût, parce que je fuis la débauche, « parce que j'agis librement, parce que je connais les ribauds,

« parce que je hais les ingrats, et parce que (je ne veux pas le dire « par modestie, on le sait pourtant et on ne le nie pas) je ne man- « que pas de croyance envers l'Église, après des offenses si maures « et si turques ; ce dont font foi les livres que j'ai écrits sur Jésus- « Christ et sur les saints..... Quoi qu'il en soit, il est certain que je « suis connu du Sophi, des Indiens et du monde entier, à l'égal de « quiconque dont le nom retentit aujourd'hui dans la bouche de la « renommée. Bien plus, les princes qui reçoivent les tributs des « peuples sont continuellement mes tributaires, tandis que je suis « leur esclave à la fois et leur fléau. Je ne cite pas la force de ce « miracle incroyable par orgueil ou par vanterie ; mais j'en parle « pour me confesser à moi-même l'obligation que j'ai à Dieu, qui « m'a fait tel. »

Argent, joyaux, habillements, pleuvaient chez lui. « L'alchimie de sa plume a extrait des entrailles des princes plus de vingt-cinq mille écus d'or ; » il en avait deux mille de pensions ; il passe pour en avoir empoché plus de quatre-vingt mille dans toute sa vie. François Ier lui envoya un collier formé de langues entrelacées, avec la pointe rouge, et le mot : *Lingua ejus loquetur mendacium.* Charles-Quint lui en adressa un autre de la valeur de cent sequins, après sa défaite en Barbarie, pour se mettre à l'abri de ses railleries ; mais il répondit, en soupesant la chaîne : *Elle est bien légère pour une si lourde sottise.* Il dit au trésorier de France, qui lui payait une somme : *Ne vous étonnez pas si je me tais ; j'ai consumé ma voix à demander : il ne m'en reste pas pour remercier.*

Tarde-t-on à lui donner ? il menace de mettre le Christ dans les mains des Turcs. « Je commence en attendant, écrit-il à un con- « fident du pape, à occuper entièrement ma plume au *Légendaire* « des saints : aussitôt que je l'aurai composé, je vous jure (au cas « où l'on ne me donnerait pas de quoi vivre) de le dédier au sultan « Soliman, en faisant l'épître d'une manière si neuve, que le monde « en sera dans la stupeur pour tous les siècles à venir ; car elle sera « chrétienne au point de pouvoir l'amener à laisser la mosquée pour « l'église. »

Les cadeaux qu'on lui fait sont-ils mesquins ? il les refuse : « Je « lui ai renvoyé ses dix ducats, en le priant de daigner, en repre- « nant ses dons, me rendre les louanges que je lui ai données ; car « il ne me paraît pas convenable d'honorer celui qui me honnit au « point où je m'avilirais d'accepter ce qui est plutôt une aumône pour

« des mendiants que des présents pour des gens de talent. Il est « certain qu'il convient à ceux qui achètent la gloire d'être géné- « reux tout de bon, en donnant, non selon le degré de leur âme, « mais comme le requiert la condition de celui qui leur en décerne; « car les pauvres plumes ont autre chose à faire qu'à élever de terre « un nom pesant comme du plomb, par son défaut de mérite (1). »

Voilà jusqu'où il poussait l'effronterie: il s'intitulait *homme libre par la grâce divine*, et conspuait les princes en général, tout en louant chacun d'eux en particulier; ou bien il désignait ceux qu'il avait intérêt à attaquer pour exciter les jalousies mutuelles. « J'ai eu la « force de seconder la hauteur des grands par des louanges exces- « sives, en me tenant toujours dans le ciel sur les ailes des hyper- « boles. Il me faut transformer digressions, métaphores, pédan- « teries, en cabestans qui ébranlent et en tenailles qui ouvrent; il « faut faire en sorte que les voix de mes écrits rompent le sommeil « de l'avarice. »

Les princes n'étaient pas pour lui les seules têtes couronnées; mais c'étaient encore ceux qui occupaient le premier rang dans les arts et dans la littérature : or ils ne manquaient pas non plus de lui offrir leur tribut. L'Arioste le plaça parmi ceux dont s'honore l'Italie; Titien prenait ses conseils, et le peignit plusieurs fois (2); il demandait à Michel-Ange, « point de mire d'étonnements où la faveur

(1) Il écrivait à François I[er] : « Abstenez-vous du moins de promettre aux gens de talent, afin qu'ils n'aient pas où leur faim puisse mordre, après s'être consumés en espérances... Ne savez-vous pas, sire, qu'il ne convient pas au rang de votre altesse de ne pas vous souvenir des six cents écus que, du propre mouvement de votre langue royale, vous dites à mon envoyé devoir m'être payés ici par l'ambassadeur?... Que votre gloire considère donc l'injure qu'elle se fait à elle-même en différant la récompense offerte par elle-même à moi, qui vais partout la prônant. »

(2) Voici comment l'Arétin, bien qu'ami de Titien, parlait de son admirable portrait :

« *A Cosme I[er]*. — De Venise, le 17 octobre 1545.

« Mon maître, la quantité non petite d'argent que se trouve messire Titien, et aussi la grande avidité qui le tient de l'accroître, est cause que, ne se donnant cure d'obligation quelconque envers un ami, ni de devoir convenable envers un parent, il ne s'occupe avec une étrange anxiété que de ce qui lui promet grand profit. Il n'y a donc pas à s'étonner si, après m'avoir entretenu six mois par l'espérance, il s'en est allé à Rome attiré par la prodigalité du pape Paul, sans me faire autrement le portrait de votre très-immortel père, dont je vous enverrai bientôt la placide et redoutable effigie, conforme peut-être à la vérité, comme si

« des astres a lancé à l'envi toutes les flèches de leurs grâces, » la permission de proclamer ses louanges, « parce que l'Europe a plu« sieurs rois, contre un seul Michel-Ange; » et le grand artiste lui répondait : *A messire Pierre, mon seigneur et frère;* puis il l'exhortait à le mentionner dans ses écrits : *Non-seulement je l'estime à un haut prix, mais encore je vous supplie de le faire, les rois eux-mêmes et les empereurs considérant comme une haute faveur d'être nommés par votre plume.*

Quand on voit cet homme écrire d'un style contourné et bizarre, en phrases affectées, déplacées, et semées de métaphores extravagantes, on douterait de cette irrésistible puissance, si nous ne la voyions usurpée de nos jours encore par quiconque a le front de dire et de faire ce qui répugnerait à un honnête homme. Qu'on ne croie pas cependant qu'il eut aussi bon marché de tous ceux qu'il rudoyait ! il devint doux comme un agneau avec ceux qui surent lui montrer les dents, comme Albicante, Berni, Bernard Tasso. Quelques-uns lui donnèrent sur les reins ; ce qui le faisait appeler, par Boccalini, « l'aimant des poignards et des bâtons. » Un certain Volta, son rival dans les faveurs d'une comtesse, lui appliqua cinq coups de stylet; Pierre Strozzi, qu'il avait nommé dans un sonnet, l'envoya prévenir que, s'il s'avisait encore une fois de mettre son nom en avant, il le ferait égorger ; et il se le tint pour dit. L'ambassadeur de Henri VIII, qu'il avait soupçonné de retenir une partie des dons que lui adressait son maître, le fit bâtonner ; et il remercia Dieu, qui lui accordait la force de pardonner les offenses. Le Tintoret, qu'il avait mordu, l'appela dans son atelier, sous prétexte de faire son portrait ; et, tirant alors deux pistolets, il se mit à le mesurer en long et en large, et finit par lui dire : *Vous avez deux pistolets et demi de longueur, qu'il vous souvienne;* puis il le renvoya fort effrayé, mais tout disposé à chanter désormais ses louanges. D'autres tombèrent sur lui en l'attaquant avec ses propres armes, comme Jérôme Muzio, Berni, Doni, et d'autres encore.

elle était sortie de la main du susdit peintre. En attendant, voici un exemplaire de ma propre ressemblance, que lui-même a exécuté de son pinceau. Certainement la peinture respire, le pouls bat, et l'esprit se meut comme je fais moi-même en vivant. Si les écus que je lui ai donnés, en vérité, avaient été en plus grande quantité, les étoffes seraient brillantes, moelleuses et roides, comme le sont le velours et le brocart dans la réalité. Je ne parle pas de la chaîne, puisqu'elle est seulement en peinture; car *sic transit gloria mundi.* »

Le dernier publia le *Tremblement de terre de Doni, Florentin, avec la ruine d'un grand colosse, antechrist bestial de notre âge; ouvrage écrit en l'honneur de Dieu et de la sainte Église, non moins que pour la défense des bons chrétiens.* La préface est adressée à « l'infâme et scélérat Pierre Arétin, source et origine « de toute iniquité, membre putréfié de la publique fausseté, et vé« ritable antechrist de notre siècle. »

1574. Cet Antoine-François Doni, homme et écrivain des plus bizarres, a laissé, entre autres compositions, les pièces intitulées *la Citrouille, les Marbres, les Mondes, les Peintures, les Pistolets,* qui foisonnent de dires burlesques et de folies. Il fut l'ennemi acharné de Ludovic Domenichi, écrivain spirituel et vide, qu'il accusa de plagiat (péché très-commun alors), et non sans fondement, à ce qu'il paraît; car dans ses *Dialogues* il s'en trouve un qui avait paru dix ans auparavant parmi les *Marbres;* il avait publié de même diverses traductions comme morceaux originaux. Dans une lettre qui est restée à sa honte éternelle, Doni l'accusa avec toute l'infamie d'un délateur (1), et il eut le dépit de ne pas être écouté.

L'Arétin eut un imitateur dans Nicolas Franco de Bénévent,

(1) « Tous les membres devraient constamment être unis avec un bon chef; or, s'il en fut jamais un excellent, la majesté de Charles-Quint est un de ceux-là. Je suis son très-dévoué serviteur, et, dans mon zèle ardent, je vais nuit et jour cherchant comment je puis me montrer reconnaissant et à sa majesté et à quiconque fait, pour l'amour d'elle, d'honorables entreprises. Votre excellence doit donc savoir qu'un nommé Ludovic Domenichi, de Plaisance, est un des plus grands traîtres qu'il y ait au monde; et, d'après ce que je puis comprendre, il avait anciennement, avec un banni ou un sujet rebelle du duc de Plaisance, des intelligences contre sa majesté, comme votre seigneurie pourra le connaître par cette lettre ci-incluse. Ce rebelle devait obtenir sa grâce s'il faisait quelque trahison, ainsi qu'on peut le conjecturer par cette lettre, qui est écrite de la main du secrétaire nommé Antoine-François Riniero. Que ce Ludovic Domenichi soit ennemi de sa majesté impériale, c'est ce qui résulte d'un sonnet imprimé (car il est poëte), dont je joins ici copie; et il est évident qu'il est ennemi de votre seigneurie illustrissime (quoiqu'une bougie ne puisse faire ombrage au soleil), puisqu'il a composé un autre sonnet contre Mantoue, d'où il a mérité jadis d'être chassé pour quelque bonne œuvre. Mais je crois plutôt qu'il garde une haine particulière à votre seigneurie, parce que les officiers de justice ont pendu aux créneaux de Pavie (du château, veux-je dire) un de ses frères. Or ce méchant homme, mauvaise langue, dont les actes sont pires que la langue, songe à retourner à Plaisance; et je pense qu'il ne médite rien de bon, attendu que, la veille du carnaval, il alla à Rome et en revint tout de suite. Que votre seigneurie illustrissime surveille ces choses, et suive en silence les pas et démarches de ce mauvais sujet, afin

tour à tour son ami et son ennemi; il mendie impudemment, non sans obtenir, et s'attaque dans ses sonnets aux rois, aux papes, aux cardinaux, aux gens de lettres, avec une telle violence de rage, un tel dévergondage de grossièretés, qu'il fait rougir du nom d'hommes de lettres. L'Arétin l'employa pour écrire des satires; et lorsqu'ils furent brouillés, ils se déchirèrent à belles dents. Nicolas, aussi vil dans la louange qu'insolent dans l'invective, s'intitulait *flagellum flagelli*, et lui lançait d'injurieuses obscénités. Il adressa une lettre virulente « aux infâmes princes de son infâme siècle, » au sujet des faveurs qu'ils accordaient à un pareil monstre (1). Il commenta la *Priapée*, et reçut aussi sa part d'estocades *héroïques*, comme disait l'Arétin. Mais s'étant avisé de mordre une personne puissante, Pie V le condamna au gibet : *C'est trop!* s'écria Franco; et il fut étranglé. 1505-1563.

Cependant l'Arétin continuait à composer des satires, des comédies, des lettres, de la polémique, faisant des livres d'une impudicité telle qu'on ne saurait même les nommer, et en même temps des sermons, des ouvrages d'un ascétisme exagéré, des vies de saints, où il y avait autant de matière à lui mériter le bûcher que dans ses écrits les plus cyniques. Il s'était enfin fixé à Venise, « réceptacle de toute immondice, » comme le dit Boccace, et où ses sœurs tenaient une maison de prostitution. Un jour qu'il les écoutait raconter les prouesses égrillardes du lieu, un fou rire le prit, et, en se laissant tomber de son fauteuil, il se blessa mortellement. Après avoir reçu l'huile sainte : *Gardez-moi bien des rats*, s'écria-t-il, *maintenant que je suis graissé*. Et il mourut dans un lieu et d'une manière digne de sa vie.

Moins profondément pervers que lui, Benvenuto Cellini ne se

qu'il ne puisse causer quelque offense ou dommage, soit à sa majesté, soit à l'État. Je la prie bien de ne pas lui faire de déplaisir, et de lui pardonner, en voyant plutôt en lui un homme passionné que méchant. Que votre seigneurie daigne m'excuser si j'ai parlé avec peu de révérence, et en imputer la faute à l'amour que je porte à sa majesté impériale, ainsi qu'au dévouement profond que je professe pour tous les personnages qui ressemblent à votre seigneurie illustrissime, dont je baise les mains en la saluant très-respectueusement.

« Florence, le 3 mars 1548.

« Son très-humble serviteur, ANT.-FRANÇOIS DONI. »

(1) « Princes, je vous ai parlé en vers; maintenant je vous parle en prose. Vous pourrez connaître le rôle que vous jouez au milieu de tant d'infamies, si votre insouciance n'est pas aussi aveugle pour lire qu'elle l'a été pour donner. »

Cellini. montre pas moins bizarre. Plein d'admiration pour le *très-divin* Michel-Ange, il en a tout autant pour les beaux coups d'estoc donnés par les spadassins, et pour ceux qui déploient dans les duels une âme *si courageuse;* il sonne du cor, joue de la flûte, et ne tire pas moins vanité de ces talents que de son burin. Malheur à qui le touche du bout du doigt, ou se rencontre avec lui en rivalité de métier! Il ne trouve pas assez d'expressions pour les désigner, et ne tolère pas, dans sa jactance, qu'on lui préfère Michel-Ange : on le prendrait pour un fanfaron inutile, si ses admirables ouvrages ne subsistaient pas. Les Allemands viennent-ils en 1527 assaillir Rome? il se fait artilleur contre cette *infernalité cruelle*, et sa main dirige le coup qui tue le connétable de Bourbon et blesse le prince d'Orange. Il se plaint qu'on ne l'ait pas laissé exécuter un tir, à l'aide duquel il prétendait écraser les chefs de l'armée ennemie, réunis en conseil. Il s'agenouille devant le pape, en le priant de lui remettre les meurtres qu'il a commis pour le service de l'Église; et « le pape ayant levé les mains, et lui ayant fait un grand signe de croix sur la figure, le renvoie avec l'absolution. »

Il est admis dans l'intimité des princes : le grand-duc vient de temps à autre causer dans son atelier; les petits princes d'Italie, les cardinaux, les femmes des uns, les maîtresses des autres, se disputent à qui aura quelqu'un de ses ouvrages. Le pape lui dit : *Si j'étais un riche empereur, je donnerais à mon Benvenuto autant de terres qu'il pourrait en embrasser du regard; mais comme nous sommes aujourd'hui de pauvres empereurs ruinés, nous lui donnerons, de toute manière, autant de pain qu'il en faudra pour satisfaire ses petites fantaisies.*

Mais ou les dons n'arrivent pas, ou ils sont toujours trop faibles pour son mérite, qui était grand, ou pour sa présomption, qui était plus grande encore. On lui marchande même les louanges; et alors il met en œuvre une langue qui pique comme un dard, un mousquet « avec lequel il met dans un denier, » et l'excellente épée avec laquelle il est tombé maintes fois sur ses ennemis ou sur les sbires.

Un hôtelier se fait-il payer trop cher? « il lui vient en pensée de mettre le feu au logis, ou d'égorger quatre bons chevaux qu'il avait dans son écurie. » Mais il se contente « de lui dépecer quatre lits avec son coustelet. » Une autre fois il pousse des estocades à

son ennemi, qui tombe mort : « *Ce n'était pas mon intention*, dit-il ; *mais les coups ne se donnent pas à condition.* » Il fraude bravement le pape sur l'or qu'il emploie, sauf à s'en faire absoudre ; il enlève de jeunes filles, débauche des garçons, et raconte ses méfaits avec non moins d'assurance que si c'étaient des actes méritoires : il prétend que « les hommes comme Benvenuto, uniques dans leur profession, ne sont pas tenus aux prescriptions des lois ; » et il trouve qu'on lui fait grand tort lorsque, pour la première fois, on le met en prison à trente-neuf ans.

Du reste, il a aussi sa morale au service de ses passions ; et si l'un de ses ennemis meurt, « on voit que Dieu tient compte des bons et des méchants, et rétribue chacun selon ses mérites. »

Il est religieux et crédule. On lui fait voir dans le Colisée le sabbat des démons, où il est le seul qui n'ait pas peur. Jeté dans une prison, il y lit continuellement la Bible en italien, et s'y trouve favorisé d'apparitions de Dieu et des saints, d'où vient qu'il porte sur le sommet de la tête une petite flamme « qu'ont pu voir clairement tous ceux en très-petit nombre à qui j'ai voulu la montrer. » Enfin, joyeux de pouvoir s'enfuir du château Saint-Ange « en dépit de celui qui manifeste la vérité sur la terre et au ciel, *il pardonne librement à la sainte mère Église, bien qu'elle lui ait fait ce tort criminel.* » Puis, au moment terrible de la fusion du Persée, moment dont les angoisses ne peuvent être senties que par un artiste, il invoque le secours de Dieu ; et comme c'est à cette dévotion qu'il attribue sa réussite inattendue, il s'en va en pèlerinage, « en chantant sans cesse en l'honneur de Dieu des psaumes et des oraisons. »

Ce fut *en ne cessant de rire et de chanter* qu'il alla de Florence à Paris à travers les plus grands périls. Quand il y est arrivé, il se met à vivre magnifiquement « avec trois chevaux et trois serviteurs ; » il est logé dans un château royal : mais l'envie se déchaîne contre lui, et il est flatté d'avoir des ennemis puissants. Telle était pour lui la duchesse à Florence, telle est madame d'Étampes à Paris. Il a maille à partir avec les courtisans, qu'il appelle des brise-miches (*scannapagnotte*) ; et ce sont toujours des subalternes qui, en traversant les bonnes intentions du roi à son égard, les font avorter.

Il trouve à Paris « une certaine engeance de compagnies qu'on appelle des aventuriers, lesquels assassinent volontiers sur les grandes routes ; et, bien qu'on en pende chaque jour un bon nombre,

il semble qu'ils ne s'en inquiètent guère. » Il y rencontre un autre inconvénient, savoir, les procès (1); car « aussitôt qu'ils commencent à se voir quelque avantage dans le litige, ils trouvent à le vendre; quelques-uns en ont donné en dot, et il y en a qui font tout à fait le métier d'acheter des procès. Ils ont une autre vilaine chose : c'est que les gens de Normandie, pour la plus grande partie, font profession de prêter faux témoignage. Il en résulte que ceux qui achètent un procès font aussitôt la leçon à quatre ou à six de ces témoins, selon le besoin; aussi ceux qui ne s'avisent pas d'en produire autant en sens contraire, et qui ne connaissent pas l'usage, entendent-ils bientôt une sentence qui les condamne. »

Quant à lui, lorsqu'il voit sa cause prendre une mauvaise tournure, il a « recours pour son assistance à une grande dague, » et il taille les jambes à l'un, l'autre est « touché de sorte que le procès en reste là; » ce dont il remercie Dieu, comme de toute autre chose.

Autant il est redoutable aux autres, autant il croit avoir à redouter pour lui-même des périls continuels. Il est assailli plusieurs fois; plusieurs fois il est ou se croit empoisonné. Il porte son argent sur lui « pour ne pas être exposé à être assassiné et volé, comme c'est l'usage à Naples. » Le pape lui fait donner du diamant en poudre, mais l'avarice pousse l'orfévre chargé de ce soin à ne broyer que du béril; dans d'autres occasions il doit son salut à sa robuste constitution. Il échappe à des procès qui lui sont intentés pour d'horribles méfaits, parfois rien qu'en faisant grand fracas; comme dans la circonstance où, accusé par une femme d'un péché contre nature, il ne se disculpe autrement qu'en s'écriant qu'il faut commencer par la brûler comme complice et patiente.

A coup sûr son récit, comme toutes les autobiographies, est exagéré, malgré une apparence de naïveté confiante, par les sentiments propres de l'auteur; et son incomparable jactance le pousse à se vanter même du crime. Cependant les querelles et les attaques n'étaient alors que trop fréquentes entre artistes. Michel-Ange porta toujours la trace du coup de poing que lui avait asséné Torrigiano; Titien peignait souvent avec la cuirasse. Pierre Facini attenta à la vie d'Annibal Carrache; Lazare Calvi empoisonna Jacques Baregone, et l'on croit que le Dominiquin finit aussi par le poison.

(1) L'Hospital disait, en 1560, au parlement de Paris : *On peut dire qu'il y a plus de procès au Chastelet de Paris qu'en toute l'Italie.*

Pour conclure : on ne rencontre pas dans le siècle d'or de la littérature italienne un genre nouveau, un élan de véritable originalité comme dans le siècle précédent. Dans le principe, les études se fondèrent sur l'antique, mais pour le dépasser; on méditait sur Aristote et Platon, mais pour réfuter leurs erreurs et développer leurs conceptions. Les politiques prenaient les anciens pour règle, mais pour suivre les allures sociales dans tous leurs détours, ce que les anciens n'avaient jamais fait. Les poétiques étaient déduites de l'épopée classique, mais on écrivait des poëmes qui les violaient toutes; et de ce mélange d'imitation et de spontanéité résulta un style naturellement pur et bon dans tous les écrits comme dans tous les arts; on était classique autant qu'on pouvait l'être sans génie.

Mais l'étude des anciens porte bientôt à se contenter de les imiter, au lieu d'imprimer aux intelligences une activité nouvelle. Rucellai compile la *Rosmonde* avec les tragédies antiques, et les *Abeilles* avec Virgile: Sannazar, qui a sous les yeux Mergellina et le plus beau golfe du monde, chante l'Arcadie, ou transporte les dieux de l'Olympe dans la chaste cabane de Nazareth. La comédie ressasse les intrigues de Plaute, en les ajustant aux mœurs modernes. Il en est de même dans les beaux-arts : Palladio édifie un théâtre à l'antique et convertit le Vatican en palais des Muses. La pensée devait ainsi rester empêchée dans des formes qui lui étaient étrangères; de là peu ou point de chaleur, de sentiment, de profondeur, de pensée, de concision puissante, de sagacité philosophique. Subtils à connaître les défauts de la société et à révéler les ridicules et l'infamie, les écrivains acceptent les opinions les plus vaines, et ne discernent pas l'erreur de la vérité, ou y restent indifférents.

La prétention d'écrire comme Cicéron fit sentir l'impuissance du latin à exprimer les idées nouvelles. On songea en conséquence à rivaliser avec les anciens dans la langue vulgaire, en donnant à l'italien une correction et une dignité inusitée. Mais là encore s'introduisit la guerre de l'érudition et des formes d'école; au lieu de manier la langue du peuple avec un artifice doctrinal, on produisit des pensées connues dans un style délayé. On fit des périodes vides et prolixes; ce furent des circonlocutions sans fin, des phrases pédantesques, avec la déplorable nécessité d'appliquer, pour être pur, les idées du monde antique à la société moderne. Les vers sont des centons de Pétrarque, par suite de l'habitude con-

tractée dans l'emploi du latin, lorsque, dans cette langue, ils ne pouvaient être dictés que par la mémoire. Tout l'enthousiasme se réduisit au désir de faire de beaux vers. Quant aux choses, ce sont des lamentations continuelles sur la cruauté des belles, des appels à la mort, fort étranges dans des temps où les femmes étaient si indulgentes, et contre la sincérité desquels protestent les conteurs. Il n'est plus question de politique, de théologie, ni des autres inspirations sévères de Dante ; les vastes allusions et les machines religieuses ne se rencontrent plus, on ne cherche plus à pénétrer dans l'intelligence divine, et le surnaturel de l'imagination prend la place du surnaturel de la pensée.

Comme ensuite on cherchait à plaire, non pas au peuple, mais aux doctes et aux cours, il fallait se livrer à la frivolité et à la flatterie, à une littérature de luxe, incapable d'atteindre jamais à la véritable grandeur.

A cette époque florissaient en Europe des hommes dont le nom est resté immortel. Cependant rien, chez les écrivains italiens, n'indique qu'ils les aient connus, et aucun, dans leurs discussions si vives, ne songea à établir un parallèle entre la littérature nationale et celle des étrangers. Le Tasse seul montra plus tard de l'admiration pour le Camoëns, afin peut-être de ne pas avouer la supériorité de l'Arioste.

Proclamons donc l'incontestable mérite des grands écrivains de 1600 quant à la forme ; mais, regrettons la nécessité d'étudier chez eux le beau séparé du bon et du vrai ; déplorons un progrès qui était tout à l'avantage de l'élégance, tandis que, de l'autre côté des Alpes, c'était la raison qui en profitait.

CHAPITRE XIV.

MOEURS. OPINIONS.

Nous aurions manqué notre but si l'on ne s'était pas fait, d'après tout ce que nous avons dit sur les lettres et les arts, une idée des mœurs dans le siècle que nous décrivons. Quiconque distingue (comme ce serait notre vœu) la culture intellectuelle de la civilisation, s'aperçoit que celle-ci ne peut grandir que par un progrès

simultané des facultés humaines. Là où l'une se développe au détriment de l'autre, c'en est fait de cette harmonie qui peut seule faire espérer des progrès utiles et durables. Or, on aura reconnu que l'imagination l'emportait alors de beaucoup sur le raisonnement; et l'Italie paya chèrement ces fleurs brillantes dont elle joncha devant elle les bords du précipice.

Dans les arts, dans les lettres, dans les gouvernements, dans les mœurs, le paganisme était revenu le front levé, avec ses séductions sensuelles, en plaçant le beau sur l'autel, le beau exclusivement, et en lui immolant le vrai, dont il doit être la splendeur et la manifestation. Les lettres ne connurent donc plus l'élévation idéale, et ne s'inquiétèrent point d'indiquer un noble but aux désirs et à la volonté; elles furent un jeu, au lieu d'être un culte. Les pinceaux et le ciseau perfectionnèrent les formes en négligeant l'idée; la science se borna à admirer les grands génies de l'antiquité, et à déclarer barbares, par respect pour eux, les temps incultes, mais énergiques, pendant lesquels avait mûri la civilisation nouvelle. C'est alors que Léon X rend une bulle pour protéger l'édition du poëme le plus immoral; que Clément VII accorde un privilége à Antoine Baldo de Rome pour l'impression de tous les ouvrages de Machiavel, sans en excepter le *Prince*. Jules III embrasse l'Arétin, qui dédie la plus infâme de ses tragédies au cardinal de Trente; un autre cardinal, un aspirant à la tiare, écrit la *Calandra*..., toutes compositions immorales, obscènes, meurtrières : mais qu'importait? elles étaient belles, et cela suffisait; car l'imagination en était récréée et la raison éblouie.

Comme le lien entre le cœur et l'esprit est plus fort que quelques-uns ne paraissent le croire, le grand siècle de Léon X ne produisit pas un ouvrage original, pour marquer d'une trace nouvelle le champ de l'intelligence, un ouvrage où l'on puisse voir un progrès véritable, soit dans les lettres, soit dans les sciences, soit dans la connaissance de la vérité.

Jamais les superstitions n'abondent autant qu'au moment où s'évanouit le juste sentiment de la religion. La foi n'avait pas encore donné accès au doute systématique sur les dogmes; mais elle s'isolait des actions, en faisant place à un relâchement de mœurs tout païen. Nous n'entendons pas toutefois parler du peuple parmi lequel la dévotion semble plus vive que jamais, comme s'il eût senti davantage le besoin de chercher dans le ciel un soulagement aux

misères de la terre. Aussi est-il parlé alors d'une suite de miracles et d'apparitions fréquentes de la Vierge.

La piété n'était pas même éteinte chez les grands eux-mêmes par les iniquités sans cesse renaissantes. Ainsi Cicco Simonetta inscrivait sur son livre de souvenirs : « J'ai été aujourd'hui à Sainte-Marie des Grâces de Monza ; j'y ai entendu deux messes des moines, et j'ai fait vœu de ne pas manger gras le vendredi. J'ai fait vœu aussi de ne pas manger de viande le mercredi, et depuis lors je n'ai pas été tourmenté de la goutte. » Charles VIII faisait des vœux le jour de la bataille de Fornoue ; les Florentins, « au moment où ils craignaient que les lansquenets ne vinssent à passer dans la Toscane avec le duc de Bourbon, faisaient chaque vendredi une procession en portant le corps du Christ, et toute la ville suivait le cortége en grande dévotion (1). » Vitellozzo, fait prisonnier par le duc de Valentinois, « le prie d'intercéder auprès du pape, afin qu'il lui accorde indulgence plénière pour ses péchés (2). » Et ceux qui s'apprêtaient à commettre quelque iniquité portaient sur eux des reliques et des absolutions.

Nous ne parlons pas des gens de bien qui s'imposaient les pénitences les plus rigoureuses, des pèlerinages et des macérations ; qui se flagellaient jusqu'au sang, se faisaient pauvres volontaires, et anticipaient sur la tombe en restant renfermés pendant des années entre quatre étroites murailles. Dans les premiers jours du pontificat de Léon X, « douze moines, s'étant réunis ensemble pour mener la vie la plus pauvre, s'en allaient par l'Italie, chacun dans la province qui lui avait été assignée, en prêchant et en annonçant les choses à venir. L'un d'eux, le frère François de Montepulciano, encore très-jeune, parut dans l'église de Sainte-Croix, où il gourmanda sévèrement les vices, en affirmant que Dieu voulait flageller l'Italie et particulièrement Florence et Rome ; et fit entendre des prédications si effrayantes, que les auditeurs s'écriaient *Miséricorde!* au milieu des larmes et des sanglots. Tout le peuple était dans la désolation, attendu que ceux qui ne pouvaient l'entendre, à cause de la grande multitude, entendaient d'autres, avec non moins d'épouvante, leur répéter ce qu'il avait dit. Non-seulement ces prédications firent surgir certains moines pour prêcher et prédire des rénova-

(1) Relation de l'ambassadeur vénitien Marc Foscari, en 1527.

(2) MACHIAVEL.

tions, des afflictions sur l'Église, mais encore des religieuses, des mendiantes, de jeunes filles, des paysans, se mirent à en faire autant... Ces choses confondirent tellement les esprits, jetèrent tant de crainte dans le public, qu'afin de le distraire en partie, Julien et Laurent de Médicis firent de très-grandes fêtes, des chasses, des triomphes et des joutes en présence de six cardinaux, qui vinrent travestis de Rome (1). » On se rappelle aussi les effets admirables produits par Jérôme Savonarole, qui s'était précisément employé de tous ses efforts pour s'opposer à cette recrudescence du paganisme.

Elle était arrivée à un tel point, que l'on voyait sur les autels les portraits des trop célèbres Transtévérines, et que l'on reconnaissait les maîtresses des peintres dans la Vierge des chastes amours. Ce fut alors que l'on plaça à Sienne, dans la sacristie de la cathédrale, les trois Grâces nues, qu'on y admire encore. Les nudités abondèrent au milieu de l'austère majesté des tombeaux élevés aux ducs de Florence, et jusque dans les chapelles du pontife. Le pape Alexandre VI se fit peindre dans le Vatican par le Pinturicchio, sous la figure d'un roi mage prosterné devant une Vierge, qui n'était autre que Julie Farnèse. Le cardinal Bembo écrivait à Sadolet : *Ne lisez pas les Épîtres de saint Paul, de peur que ce style barbare ne vous corrompe le goût; laissez de côté ces niaiseries, indignes d'un homme grave* (2).

Non-seulement toutes les idées de pudeur, mais même celles de justice, devaient être bouleversées, puisque l'immoralité dans les mœurs, dans les actions, dans les livres, se manifestait ouvertement. Les prélats ne se gênaient en aucune manière pour tenir près d'eux leurs enfants, et les pousser comme tels aux honneurs. Les cours des princes étaient peuplées de courtisans, dont on disait qu'ils servaient de bouffons dans leur bas âge, de femmes dans leur enfance, de maris dans leur adolescence, de compagnons dans leur jeunesse, de proxénètes dans leur vieillesse, de diables dans leur décrépitude (3). La courtisane Imperia, qui était, nous ne dirons pas

(1) J. Pitti, *Istorie fiorentine*, 112.

(2) *Omitte has nugas; non enim decent gravem virum tales ineptiæ.*

(3) Voici le portrait que fait Annibal d'Ortigues, poëte contemporain, des courtisans français à cette époque :

Valeter tout le jour, de crainte en espérance;
Sans cesse caresser ceux que l'on voudrait morts;
Après se moquer d'eux, et d'un rire retors,

soufferte, mais honorée à Rome, en réminiscence de l'ancienne Aspasie, « fut aimée sans fin de très-grands et très-riches personnages, » de Sadolet, de Campari, de Colocci; et sa maison était tout à la fois le rendez-vous des amours, des bonnes manières et des lettres (1). Lorsqu'elle mourut, à la fleur de l'âge, elle fut ensevelie dans l'église de Saint-Grégoire, avec cette épitaphe : *Imperia, cortisana romana, quæ, digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit, vixit annos* XXVI, *dies* XII, *obiit* MDXI, XV *Augusti*. La Tullia n'eut pas moins de réputation à Venise, où elle fut courtisée par Bernard Tasso et par d'autres hommes distingués, que Spérone Spéroni fait s'entretenir avec elle dans son *Dialogue d'amour*.

Il est inutile de rappeler les célébrités infâmes de la Vanozza et de Lucrèce Borgia, que suivirent de près les fastes de Bianca Capello. On doit seulement s'étonner que des femmes renommées pour leur libertinage fussent épousées par des princes. Mais ces princes, que ne refrénait ni l'autorité d'un pouvoir supérieur, ni l'autorité plus redoutable de l'opinion, se croyaient tout permis. Non-seulement

Demi-cillant les yeux, faire la révérence;
Se baiser à la joue en tendre contenance;
En promesses toujours prodiguer des trésors;
Dissimuler, flatter, encenser les milords
Que l'on voit gouverner l'État en apparence;
Voiler ses cheveux blancs pour tromper Cupidon;
Se musquer, se friser, comme un brillant Adon;
Porter une houssine, et s'en frapper la botte;
Contrefaire les grands, bégayer quelquefois;
Dédaigner la décence et la traiter de sotte,
Sont les traits coutumiers de la cour de nos rois.

(1) Dans la maison que lui avait montée Bufalo, « il y avait entre autres choses une salle, une chambre et un cabinet si pompeusement ornés, que ce n'était partout que velours et brocarts, avec des tapis très-fins par terre. Dans le cabinet où elle se retirait quand elle était visitée par quelque grand personnage, les tentures qui couvraient les murs étaient toutes de drap d'or, surchargé de broderies d'un travail très-beau et très-riche. On voyait une corniche toute revêtue de dorure et de bleu d'outremer, faite admirablement, sur laquelle étaient de superbes vases en matières précieuses, albâtre, porphyre, serpentin et autres espèces. Alentour étaient plusieurs coffres et bahuts richement sculptés, et tels que tous étaient de très-grand prix. On voyait ensuite un guéridon, le plus beau du monde, couvert de velours vert. Sur ce guéridon était toujours ou un luth ou une cithare, avec des livres italiens et latins richement ornés, etc. » BANDELLO, P. III, Nov. 42.

César Borgia et son père employaient les poisons et le poignard; mais des personnages qui passaient pour gens de bien ne craignaient pas d'en faire autant. Alexandre Farnèse, qui avait la réputation d'être doux et humain, y avait recours; et lorsqu'il apprenait un attentat contre la vie du prince d'Orange, il envoyait des circulaires de réjouissance. Les assassinats étaient une partie de la tactique d'alors, de même que les empoisonnements étaient extrêmement communs parmi les gens de toute condition, comme l'attestent les biographies et les nouvelles. Fra Paolo Sarpi conseillait à la seigneurie de Venise d'y recourir pour se débarrasser des hommes dangereux, le poison étant moins odieux et plus utile que le bourreau.

A Florence, Baglioni vivait publiquement dans des relations incestueuses avec sa sœur. Une dame de Ferrare, aimée du cardinal Hippolyte, le Mécène de l'Arioste, s'étant éprise de Jules d'Este, frère du prélat, en rejette la faute sur les beaux yeux du jeune homme; et le cardinal ne trouve rien de mieux que de faire arracher à son rival ces moyens de séduction. Jules conspire alors avec son frère Ferdinand pour renverser Alphonse; mais ils sont découverts, arrêtés, et conduits au supplice; puis, arrivés sur l'échafaud, ils reçoivent leur grâce, et sont renfermés dans une prison perpétuelle. Nous lisons dans les journaux manuscrits de Sanuto, sous la date de 1497 : *Il y a peu de jours, don Alphonse* (qui épousa ensuite Lucrèce Borgia) *fit dans Ferrare une chose extrêmement légère, car il alla tout nu par les rues en compagnie de quelques jeunes gens, au beau milieu du jour* (1). La plume se refuse à rappeler l'outrage que Pierre-Louis Farnèse fit subir à l'évêque de Fano.

Les scènes tragiques dont la cour de Cosme épouvanta la Toscane furent peut-être exagérées par la haine des exilés; mais le journal où Burcard note jour par jour d'énormes méfaits, avec une froideur qui indique combien ils étaient habituels, n'effraye pas moins que la lecture de Machiavel. « A Rome, dit-il (vers 1489 à peu près), il ne se faisait rien de bien; il se commettait dans la ville une infinité de vols et de sacriléges. On enleva, de la sacristie de Sainte-Marie en Transtévère, des calices, des patènes, des encensoirs, une croix d'argent dans laquelle était un morceau de la vraie croix, que l'on retrouva ensuite dans une vigne. Il en fut de même dans d'autres

(1) *Pochi zorni fer, don Alfonso fece in Ferrara cosa assai liziera, che andoe nudo per Ferrara con alcuni zoveni in compagnia, di mezo zorno.*

églises. Ajoutez à cela de nombreux meurtres. Ludovic Mattei et ses fils tuèrent, contre la foi donnée et la sûreté promise, André Mattucci, lorsqu'il se faisait raser dans une boutique de barbier : ils n'eurent pourtant pas besoin de quitter la ville, et l'on dit que le pape les y laissa pour de l'argent. On donne même pour vrai, quoique je n'aie pas vu la bulle, que le saint-père a accordé rémission à Étienne et Paul Margano des crimes et homicides commis par eux et par dix de leurs sicaires, quoiqu'il n'y eût pas de paix entre eux et les héritiers des personnes tuées, en transformant leur maison en asile. Ç'a été la même chose à l'égard de Marin de Stefano pour les meurtres commis par lui et ses adhérents. De même envers les fils de François Bufalo, qui tuèrent leur belle-mère enceinte ; et il leur a été donné huit condamnés à mort, afin qu'ils puissent aller et venir avec sécurité. On en raconte autant pour d'autres : c'est pourquoi la ville est pleine de vauriens qui, dès qu'ils ont égorgé quelqu'un, se réfugient dans les demeures des cardinaux. On n'exécute presque jamais personne au Capitole. Quelques-uns seulement, sur l'ordre de la cour du vice-chancelier, sont pendus près de Tor-di-Nona ; et on les y trouve le matin, sans indication de nom ni de motif. On dit aussi qu'un certain Laurent Stati, hôtelier à la Rotonde, a tué deux de ses filles en divers temps, et un valet que l'on prétend avoir eu affaire avec elles. Ayant été mis pour cela au château Saint-Ange avec un de ses frères, le bourreau alla avec ses ustensiles pour les décapiter ; mais peu après ils furent relâchés sains et saufs. Je les ai vus moi-même, et j'ai ouï dire qu'ils s'en sont tirés de la sorte moyennant 800 ducats. Comme on demandait une fois au *procamérier* pourquoi, au lieu de faire justice des délinquants, on en recevait de l'argent, il répondit, moi présent : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il paye et vive*. Il ajouta que l'on en faisait de même à Bologne. »

Quelques souvenirs des anciennes idées chevaleresques survivaient cependant au milieu de tant de corruption et d'atrocités. François I[er] combattait comme un ancien paladin ; Bayard et Gaston de Foix mouraient en héros de l'autre côté des Alpes. Ce dernier apprenant que Marc-Antoine Colonna, qu'il assiégeait dans Vérone, était au lit malade, lui envoya son médecin ; et lorsqu'il fut guéri, il le pria de sortir un moment, afin de lui procurer le plaisir de le voir. On dirait que quelque chose de la courtoisie européenne avait passé chez les Turcs, si l'on fait attention aux actes de Soliman.

Mais l'Italie, dans ses beaux jours, avait employé ses trésors à

ériger ces cathédrales qu'on admire dans chacune de ses villes, quand on les compte ailleurs par royaumes, et à construire ces canaux qui portaient la fertilité dans les campagnes et le commerce dans les cités. Or, ce n'était plus désormais le peuple qui prenait soin de pourvoir à ses intérêts et à la gloire du pays ; il avait pour maîtres des ducs, des seigneurs désireux d'étaler de la magnificence pour éblouir et en imposer, pour faire croire aux États voisins que leurs sujets étaient heureux, attendu qu'ils avaient des fêtes et des pompes de cour.

Lorsqu'on parcourt les histoires de ce temps avec un autre sentiment que la curiosité, on est surpris de voir tant de luxe à côté de tant de misère, et tant de gaieté au milieu de si graves infortunes. Le goût des jouissances matérielles, si préjudiciable à la liberté, si favorable à ceux qui veulent la détruire, avait pris un accroissement plus rapide que jamais ; l'éclat des arts et les richesses soudaines de l'Amérique semblèrent se réunir pour exciter l'imagination, et donner à cette époque un aspect de splendeur qui la distingue entre toutes.

Les pays nouvellement découverts envoyaient à l'Europe le tribut de leurs productions, accueillies avec l'empressement avide qu'engendre une possession récente ; l'érudition se mettait en frais de sujets pour des mascarades et des compositions théâtrales ; le moyen âge fournissait ses tournois ; on voyait s'offrir pêle-mêle sur la scène les saints mystères, les divinités de l'Olympe, les naïvetés pastorales. Le prince de Condé s'habillait en Orphée, entraînant sur ses pas les hôtes des bois apprivoisés ; de graves personnages se travestissaient en dryades ; le cruel Henri VIII et l'astucieuse Élisabeth se montraient, au 1er mai, sous des habits de bergers ; et les amiraux, les chevaliers du plus haut rang, dans un costume champêtre, s'adressaient des compliments en style de Myrtile et de Lycoris. A Rome, le jeudi gras, chaque cardinal envoyait par les rues des masques dans des chars de triomphe et à cheval, escortés de musiciens, de jeunes garçons qui chantaient et disaient des mots lascifs, de bouffons, de comédiens et d'autres gens de même espèce, tous vêtus, non d'étoffes de lin ou de laine, mais de soie, de brocart d'or et d'argent ; ce qui entraînait une dépense énorme (1). Les mariages, les baptêmes, les entrées des princes ou

(1) INFESSURA, année 1490.

des papes, offraient des occasions continuelles de réjouissances, où se déployaient à la fois l'opulence et le bon goût. Les plus magnifiques se voyaient à Rome et à Florence; mais Ferrare et Naples ne voulaient leur céder en rien. A Venise, les fêtes du carnaval continuaient à être renommées, ainsi que le mariage du doge avec la mer, et les autres solennités nationales où le peuple, se faisant illusion, croyait encore participer à un gouvernement qui le conviait à des fêtes et à des banquets. On peut voir dans Sansovino les réjouissances données en l'honneur de Zilia Dandolo, femme du doge Laurent Priuli, en 1557, et celles qui furent célébrées, quarante ans plus tard, pour le mariage de la jeune Morosini avec le doge Grimani.

Florence, comme jadis Athènes, associait à ses divertissements la délicatesse et le fini des arts. On voyait sortir à l'époque du carnaval vingt-quatre ou trente paires de chevaux richement enharnachés, avec leurs maîtres travestis suivant le sujet de l'invention, et dont chacun était escorté de six ou huit valets de pied vêtus d'une même livrée, et les torches à la main, au nombre parfois de plus de quatre cents. Puis le char ou le triomphe (comme on l'appelait) était chargé d'ornements, ou rempli de dépouilles et de trophées bizarres (1). Les différentes écoles d'artistes avaient ensuite l'usage de donner des spectacles publics; et, pour cela, ils promenaient aussi des chars de triomphe avec des compagnies nombreuses, rivalisant à qui se montrerait plus inventif dans les sujets empruntés tantôt à l'histoire, tantôt à l'allégorie, plus splendide dans les ornements et les décorations. Une fois c'était le triomphe de Paul Émile; une autre, celui de Camille, sous la direction de François Granacci. Baccio Baldini nous a laissé la description de la généalogie des dieux dont les personnages figurèrent sur vingt et un chars. Dans le nombre de ces divertissements se distingua, par son extravagance, celui dont Cosme Ridolfi avait fourni les dessins. Il représentait le char de la Mort tiré par des bœufs noirs, parsemé de crânes d'or et de croix blanches; par-dessus se tenait le squelette avec la faux et le sablier, ayant autour de lui des tombeaux ouverts, d'où se dressaient, lorsque s'arrêtait la procession, d'autres squelettes décharnés qui se mettaient à chanter :

Nous fûmes ainsi que vous êtes,
Vous serez comme nous voici;

(1) VASARI, dans *Pierre, fils de Cosme.*

Morts, vous nous voyez froids squelettes;
Mais nous vous verrons morts aussi (1).

Cette moralité, tournée en raillerie et choisie pour un divertissement, n'a rien de plus étonnant que les obscénités affichées souvent dans les gestes et toujours dans les chansons qui accompagnaient ces simulacres des anciennes bacchanales.

Nous avons déjà mentionné les deux compagnies florentines du Diamant et de la Branche (*Broncone*), ainsi que l'entrée solennelle de Léon X dans cette ville (2). On ne déploya pas moins de pompe pour le mariage de François de Médicis avec la reine Jeanne d'Autriche, et Vasari a laissé une longue description de ces fêtes (3).

Les mystères du moyen âge n'étaient pas encore oubliés, et la confrérie de la Passion représentait à Lyon en 1499, devant Louis XII, la vie de la Madeleine; et les moines augustins, celle de saint Nicolas de Tolentino. En 1571, le drame de *Saül,* dans lequel figuraient six cents personnes, dont cent une parlaient, dura quatre jours.

Rome donna aussi des spectacles scéniques qui ressemblaient plus aux représentations du moyen âge qu'aux compositions modernes. Une histoire de Constantin y fut représentée dans le palais pontifical au carnaval de 1484. On joua même des drames anciens dans certaines cours, et notamment à Ferrare. Pomponius Létus fit représenter devant Sixte IV des comédies de Plaute et de Térence, et à Ferrare, en 1486, les *Ménechmes* traduits en italien. En Allemagne, vers la même époque, Reuclin donnait des comédies latines de son invention, et Conrad Celte marchait sur ses traces. Théâtres.

Les théâtres n'étaient pas des constructions solides; elles n'étaient élevées que pour la circonstance. Le premier fut édifié à Vicence par André Palladio, sur l'invitation de la société Olympique. Comme on ne lui avait pas prescrit de règles à suivre, il le modela

(1) *Fummo già come voi siete,*
Voi sarete come noi;
Morti siam, come vedete;
Così morti vedrem voi.

(2) Vasari, *Vie d'André del Sarto.*

(3) *Voy.* Dominique Melini, *Descrizione dell' entrata della S. reina Giovanna d'Austria in Firenze.* Florence, 1566. On trouve dans Cicognara, *Storia della Scoltura,* II, 249, une longue note sur le nom des artistes qui y travaillèrent.

sur ceux des anciens, de forme demi-ovale, sans s'inquiéter beaucoup de l'acoustique et de la portée visuelle. La scène offre sept rues, avec des palais, des temples, des arcs de triomphe en relief; mais ces édifices étant nécessairement petits, le coup d'œil est d'un mauvais effet, et l'on ne tarda pas à reconnaître le peu de convenance des décorations à demeure. Vincent Scamozzi modela aussi
1538. sur l'antique le théâtre de Sabionnetta, mais plus rigoureusement que Palladio, dont il voulait peut-être par là faire ressortir les erreurs. Il lui donna en conséquence la forme demi-circulaire, et rendit la scène visible pour tous les spectateurs. Ranuccio Farnèse, premier du nom, en fonda un très-vaste à Parme dans la Pilotta, sur les
1618. dessins de Jean-Baptiste Aléotti : ce théâtre fut ensuite disposé pour recevoir quatorze mille spectateurs, et l'on y pouvait amener des eaux pour les naumachies. Ces édifices se multiplièrent par la suite, et s'éloignèrent de l'imitation antique par l'adoption des loges, qui remplacèrent les gradins. Au temps du cardinal Bibiéna, ils avaient déjà la forme actuelle.

Dans une représentation donnée à la cour d'Urbin, dont Balthazar Castiglioni nous a laissé une description, la scène figurait une rue écartée entre les dernières maisons de la ville et les remparts : ceux-ci étaient peints sur le devant de la rampe, et le parterre était censé le fossé. Au-dessus des gradins où étaient assis les spectateursr égnait une corniche en relief, où on lisait en lettres blanches sur fond d'azur un distique de Castiglioni (1); des bouquets, des guirlandes de fleurs et de feuillages étaient suspendus au plafond de la salle, à l'entour de laquelle deux rangées de candélabres dessinaient les lettres *Deliciæ populi*, tellement majuscules, que chacune était formée par cent torches. Sur la scène se déployait une belle ville, dont une partie était en relief, avec un temple octogone en stuc, historié très-délicatement, aux fenêtres d'albâtre, aux architraves et aux corniches d'or et d'outremer, décoré de pierreries fausses, de statues, de colonnes et de bas-reliefs; tellement que tous les artistes d'Urbin n'auraient pu en exécuter autant en quatre mois. La musique sortait de lieux cachés pour égayer deux comédies, l'une jouée par de petits enfants, l'autre la *Calandra* de Bibiéna. Les intermèdes furent surtout admirables.

(1) Allusion au duc Guidobaldo :
Bella foris, ludosque domi exercebat et ipse
Cæsar : magni etenim utraque cura animi.

Dans le premier, Jason, armé à l'antique, s'avançait en dansant ; puis, ayant saisi deux taureaux qui vomissaient du feu, il les soumettait au joug : on voyait alors sortir, des sillons où il avait semé les dents du dragon, des hommes armés qui se mettaient à danser une mauresque terrible, jusqu'à ce qu'ils se fussent exterminés les uns les autres. Dans le second, Vénus apparaissait sur un char traîné par deux colombes, que montaient des Amours ; d'autres Amours, caractérisés par des symboles, formaient des danses variées, jusqu'au moment où ils mettaient avec leurs flambeaux le feu à une porte d'où sortaient neuf couples d'amants qui se mêlaient à leurs danses. Dans le troisième, figurèrent Neptune et huit monstres marins ; dans le quatrième, Junon, avec des paons et des Vents. Un Amour venait sur la scène expliquer le sujet de chaque intermède, en récitant des vers composés par Castiglioni dans le but de faire ressortir l'unité et la moralité de l'action (1).

Le goût de ces magnificences passa chez les Français, qui le puisèrent tant dans le pays même que dans les diverses unions contractées par leurs princes avec des Italiennes, et surtout lorsque Catherine de Médicis fut devenue reine de France. Des fêtes splendides furent données sous Henri II. Il y eut, lors de son entrée à Lyon, des combats de gladiateurs à la manière antique, puis la lutte des Horaces et des Curiaces, et ensuite une bataille avec des armes véritables, dont le roi fut tellement enchanté qu'il en demanda une nouvelle représentation. Les principales dames, qui figuraient Diane et sa suite dans un bois rempli de cerfs et de lièvres apprivoisés, amenèrent au roi un lion docile et soumis, comme symbole de la ville dont il avait le nom. Il y eut sur le Rhône une naumachie terminée par un beau feu d'artifice ; puis le cardinal de Ferrare fit représenter la *Sophonisbe* dans une salle décorée exprès, ce qui lui coûta plus de dix mille écus romains.

Quand le roi passa par Saint-Jean de Maurienne, les braves gens du pays voulurent lui donner un spectacle d'un autre genre. Ils arrangèrent une mascarade de cent ours imités d'après nature, qui, le bâton sur l'épaule, l'escortèrent jusqu'au palais ; là ils se mirent à exécuter force danses et postures grotesques, à grimper et à hurler à l'envi, ce dont le roi s'amusa beaucoup, tandis que les chevaux, effrayés, se cabraient, et rompaient brides et longes (2).

(1) Lettre de B. Castiglioni.

(2) BRANTÔME et *Mémoires de* VIEILLEVILLE.

La richesse et les commodités de la vie étaient dans les autres pays de l'Europe bien moindres à beaucoup près qu'en Italie, comme aussi la civilisation et la douceur qui en est le caractère. Une discipline rigoureuse s'étendait aux plus petits détails; et cependant les voleurs foisonnaient partout, organisés même par compagnies, indépendamment des spadassins qui allaient offrir leurs services à quiconque avait une vengeance à exercer, un rival à expédier. Le gibet était en permanence et les supplices fréquents, aussi sauvages qu'ils étaient peu efficaces : ils consistaient à noyer, à faire bouillir, à brûler, à rouer, à murer, à marquer les coupables, sans compter l'infamie qui s'attachait à toute la parenté. Anne de Montmorency écoutait, tout en récitant le rosaire, les méfaits dont ses soldats étaient accusés, et s'interrompait entre deux *Ave* pour dire : *A pendre, à décoller*. Le colonel Strozzi fit jeter à la rivière huit cents prostituées qui étaient restées dans l'armée.

Les moyens d'échapper à ces rigueurs étaient en rapport avec les rigueurs elles-mêmes. On avait recours à la force ouverte, ou bien l'on se réfugiait dans les lieux d'asile, très-multipliés alors, et sous la protection des grands et des prélats.

Dans ces contrées, les nobles et les bourgeois même, avec l'apparence du luxe, étaient peu pourvus d'argent. En Angleterre, les cultivateurs et les marchands s'inquiétaient beaucoup plus de faire bonne chère que de se vêtir et de se loger avec élégance. Sébastien Giustiniano, dans une relation manuscrite (1), dit de Henri VIII qu'il est « plein de talents, bon musicien, composant même, « cavalier des plus habiles, beau jouteur.... Il prend grand plaisir « à la chasse, et ne se livre jamais à ces amusements sans fatiguer « huit à dix chevaux, qu'il fait envoyer en avant aux endroits « où il se propose d'aller. Quand il en a lassé un, il monte sur un « autre, de manière qu'avant d'arriver au logis il les a mis tous « sur les dents. Il se divertit extrêmement au jeu de balle; et c'est « la plus belle chose du monde de le voir avec sa carnation blanche, « vêtu d'une chemise très-fine, y prendre un tel plaisir, qu'on ne sau« rait se faire une idée de rien de plus beau à voir. Il joue avec les « otages français, et l'on dit qu'il a joué parfois de six à huit mille « ducats en un jour. »

Il y avait généralement de l'aisance dans les villes d'Allemagne;

(1) Archives Sagredo, à Venise.

mais le genre de vie y était grossier. En 1524, plusieurs princes qui se trouvaient réunis à Heidelberg pour le tir de l'arquebuse, touchés des excès qui s'y commettaient, s'engagèrent entre eux à s'abstenir de blasphèmes et de toasts trop répétés, à les défendre à leurs officiers, serviteurs, parents et sujets, et à punir les contrevenants. Il fut toutefois convenu qu'il y aurait dispense de cet engagement lorsqu'ils voyageraient dans les Pays-Bas, dans la Saxe, le Brandebourg, le Mecklembourg, la Poméranie, « pays où l'ivrognerie est coutumière (1). »

Quand Charles-Quint, à son retour d'Alger, vint loger à Augsbourg, dans la demeure des Fugger, ils allumèrent un feu de cannelle (aromate alors très-rare), brûlant, pour le faire flamber, des obligations de l'empereur envers leur maison.

En Italie on avait bonne table, et les habitations étaient commodes; l'habillement, qui variait selon les conditions, qu'il distinguait inviolablement, n'était pas déguenillé dans les dernières classes, et dans les rangs supérieurs il était chargé de fourrures, de broderies, d'ornements en or et de perles : l'emploi des parfums était prodigué (2). Si dans l'intérieur des maisons les meubles manquaient de ce confortable élégant que nous faisons passer aujourd'hui avant tout, ils étaient magnifiques, sculptés de main de maître, et peints par les artistes les plus habiles.

Jérôme Negro (3) écrit que le cardinal, son patron, se trouve dans une grande pauvreté pour son rang. « Il entretient, dit-il, vingt chevaux, parce que ses moyens ne lui permettent pas d'en avoir plus, et quarante personnes à son service. Chez lui on vit mé-

(1) Lunig, R. A., tome VII, p. 193, n° 50.

(2) Bandello parle dans sa quarante-septième *Nouvelle*, p. 2, d'un Milanais qui « s'habillait très-richement et changeait souvent de vêtement, inventant chaque jour quelque nouvelle façon de broderies, de découpures et autres galanteries. Ses bonnets de velours étaient ornés tantôt d'une médaille, tantôt d'une autre, pour ne rien dire des chaînes, des anneaux, des bracelets. Les montures sur lesquelles il chevauchait par la ville, soit mule, soit genet, soit cheval turc ou haquenée, étaient plus luisantes que des mouches. La bête qu'il devait monter dans la journée, outre de riches harnais tout garnis d'or battu, était toujours parfumée des pieds à la tête, de manière que l'odeur des compositions de musc, de civette, d'ambre et d'autres senteurs précieuses, se faisait sentir par tout le quartier... Il tenait tant soit peu du Portugais; car tous les dix pas, qu'il fût à pied ou à cheval, il se faisait nettoyer sa chaussure par un de ses serviteurs, et ne pouvait souffrir de voir sur lui le plus léger duvet. »

(3) *Lettres de Pr. à Pr.*, III, 149.

diocrement, à la manière des religieux sans luxe. Le pape lui a assigné deux cents écus romains par mois pour son entretien; cette provision, avec les émoluments du chapeau, suffit pour l'ordinaire de la dépense; et l'on ira ainsi jusqu'à ce que Dieu nous envoie autre chose. » Il n'y a peut-être pas aujourd'hui d'opulent cardinal dont la magnificence puisse aller de pair avec une pareille pauvreté.

De nouvelles délicatesses s'introduisaient à cette époque, comme le café et le chocolat apportés du nouveau monde avec d'autres substances aromatiques. L'usage du sucre se répandait; les montres, appelées *œufs de Nuremberg* à cause de la forme qu'elles avaient alors et de la ville où on les fabriquait, devenaient communes; l'habitude du tabac s'étendait, malgré les défenses dont il était l'objet; le diamant, que Louis de Berghem avait trouvé le moyen de polir, brillait sur le front des rois.

Les rues s'étaient aussi améliorées, et l'on avait commencé à y apposer des écriteaux indicateurs; mais les voyages et les promenades se faisaient à cheval ou en chaise, les carrosses étant encore une rareté, et de plus incommodes. Le premier avec caisse suspendue dont il soit fait mention servit à la reine Isabelle lors de son entrée à Paris en 1405. La reine de France fut émerveillée en 1457 de recevoir de Ladislas, roi de Hongrie, un *chariot branlant et moult riche;* mais ce véhicule, dont se moquèrent les seigneurs féodaux, ne fut point imité. En 1588, Jules de Brunswick défendait à ses vassaux de se servir du carrosse, comme étant d'un usage moins viril que le cheval. Il n'y en avait que deux à Paris du temps de François Ier, un pour la femme du roi, et l'autre pour sa maîtresse. René de Laval obtint ensuite d'en avoir un à raison de son extrême obésité, et quelques dames de la cour eurent part à la même faveur. Quand Charles IX donna des lettres patentes pour la répression du luxe, il défendit, à la demande du parlement, sous des peines sévères, les carrosses dans l'intérieur de la ville. Sous Henri III, les dames même n'allaient pas à la cour autrement qu'à cheval. Henri IV n'avait qu'un seul carrosse pour lui et la reine : aussi écrivait-il à Sully qu'il ne pouvait aller le voir ce jour-là, parce que sa femme se servait de la voiture. Celle dans laquelle il fut assassiné consistait en une caisse fixée sur l'essieu avec quatre tringles de bois, soutenant un ciel d'où pendaient des rideaux en cuir. Le nombre s'en accrut, lorsque, sous la régence de Marie de Médicis, les ducs et les grands officiers eurent le droit d'entrer en carrosse dans

Carrosses.

la cour du Louvre; et en 1658 on en comptait environ trois cents dans Paris.

A Londres, les premiers carrosses furent introduits en 1564 par le Hollandais Guillaume Boonen, cocher de la reine. Quelques dames obtinrent le privilége d'en avoir un, et excitèrent l'étonnement dans les provinces. L'usage s'en était considérablement accru dans l'espace de trente ans, lorsqu'il fut restreint par un bill du parlement; mais cette restriction n'eut que peu de durée.

Même après qu'on les eut suspendus sur des chaînes, puis à l'aide de sangles et enfin au moyen de ressorts de plus en plus perfectionnés, la partie supérieure en demeurait découverte, ou protégée tout au plus par un ciel et des rideaux. Peu à peu on y substitua des mantelets; enfin on les ferma tout à fait, à l'exception des portières. Quand on fut arrivé à les clore aussi, la partie supérieure en resta défendue par des rideaux, que l'on remplaça ensuite par des glaces, ce qui fut le plus grand raffinement. On croit que cette mode passa d'Italie en France, où Bassompierre l'adopta le premier, sous Louis XIII. Mais il s'en fallait bien que le carrosse de cette époque approchât de la commodité de ceux de nos jours! C'était une machine solide, d'une dépense énorme à raison des dorures, des peintures, des sculptures dont elle était chargée, et qui à chaque cahot, sur un terrain inégal, faisait faire des soubresauts insupportables.

Lois somptuaires.

On chercha à mettre des bornes au luxe toujours croissant, au moyen de lois somptuaires, toujours éludées. Dans la république de Venise, tous les citoyens furent obligés de s'habiller de noir. Mais on attendait le carnaval pour faire assaut de magnificence, et pour étaler les étoffes, les bijoux achetés à l'étranger, et surtout les diamants; attendu que les joyaux ne se vendaient pas, et s'accumulaient pour être transmis en héritage aux enfants.

On croyait aussi en France qu'on pouvait remédier aux dépenses excessives et à la cherté exorbitante de certains objets, non en multipliant les fabricants, mais en diminuant la consommation. Ainsi Charles IX, voyant que la façon d'un habit coûtait plus que l'étoffe elle-même, ordonna qu'il ne fût pas donné plus de soixante sous pour un vêtement soit d'homme, soit de femme, sous peine de cent livres parisis pour chaque contravention. Défense fut faite aux femmes de porter des falbalas ayant plus d'un aune de circonférence; à tous, de dépenser plus de vingt sous pour la façon des habits des serviteurs et valets de pied; aux tailleurs et chaussetiers, de faire



des hauts de chausses piqués, et garnis d'autre chose à l'intérieur que la doublure ; de donner aux poches plus de deux tiers de tour, sous peine de deux cents livres d'amende et de la confiscation. Interdiction aux femmes de marchands et autres gens de moyenne condition de porter des perles et de l'or ; aux jeunes personnes, d'avoir quoi que ce soit en or sur la tête, sauf la première année de leur mariage. Permis toutefois de porter des chaînes, des colliers, des bracelets, pourvu qu'ils fussent sans émaux (1).

Le luxe devait augmenter la soif de l'or, le désir de recevoir des dons, et la facilité à se vendre. Charles-Quint, qui le savait, laissait à propos tomber un anneau de prix aux pieds d'une maîtresse de François Ier ou dans le bassin d'un prince ; les ministres acceptaient des pensions de souverains étrangers ; et le cardinal d'Amboise recevait cinquante mille ducats de différents princes et de diverses républiques d'Italie, et trente mille de Florence seule.

Jean Micheli, ambassadeur de Venise à la cour d'Angleterre, parle des différents dons que mistriss Clarence, femme de chambre de la reine Marie, sollicita de lui « pour le besoin et service de sa majesté. Je lui fis présent aussi, dit-il, d'un coche avec les chevaux et tous les harnais, par nécessité, et pour le désir qu'en avait ladite femme de chambre, à qui la reine le donna ensuite. Je tenais pour ma commodité ce coche que j'avais fait venir d'Italie, m'en étant servi toute cette saison ; et je ne veux pas dire par modestie ce qu'il me coûtait : il suffit qu'on sache qu'il ne déshonorait pas le rang d'ambassadeur (2). »

L'Italie se consolait de la servitude au milieu des jouissances, ou désapprenait à la redouter. De même que ces solennités pompeuses, ces réjouissances de cour, s'associaient à des misères et à des souffrances nombreuses, ainsi maintes folies accompagnaient ce brillant essor des arts et des lettres : mais la plus funeste et la plus générale fut la croyance à des relations immédiates entre l'homme et les êtres surnaturels ; autre recrudescence du paganisme, autre tyrannie de l'imagination.

Cette folie se manifesta sous deux formes ; l'une scientifique et l'autre vulgaire, qui se réunirent pour produire des effets effrayants.

Théurgie. En parlant ailleurs des sciences occultes (3), nous avons dit comment

(1) DELAMARE, *Traité de la police*, VII, 1.
(2) *Relaz. d'ambasc. veneti*. Série Ire, tome II, p. 379.
(3) Livre XI, chap. 27.

le germe des arts théosophiques avait été déposé au sein de la société moderne par le néoplatonisme, c'est-à-dire par ce mélange moitié poétique, moitié philosophique de doctrines indiennes, égyptiennes, grecques, hébraïques, que l'école d'Alexandrie prétendait substituer ou opposer au christianisme. Conservées à travers le moyen âge, ravivées par d'autres idées orientales qu'amena le contact de l'Europe avec l'Asie, ces doctrines déployèrent une vigueur nouvelle à la renaissance du savoir. Il sembla que l'étude, en se portant sur les penseurs de l'antiquité, au lieu d'inspirer des idées fortes et indépendantes, poussât à des croyances dont l'effet était de déduire logiquement, de principes faux, des erreurs déplorables. La recherche des trois plus grands biens de ce monde, la santé, l'or et la vérité, furent encore le but de ces sciences ; et, sans nous répéter, nous pouvons passer en revue les hommes célèbres de cette époque qui s'y appliquèrent.

Théophraste Paracelse d'Einsiedeln, par amour de la chimie, Paracelse. 1493.
passa sa jeunesse comme avaient coutume de le faire les *scolastiques errants*, c'est-à-dire ceux qui s'en allaient par le monde apprenant et enseignant l'alchimie ; il voyaga ensuite comme médecin d'armée jusqu'au cœur de la Russie ; et peut-être visita-t-il l'Asie et l'Afrique, partout en quête des mines, ou des personnages chéris du ciel qui possédaient les mystères du grand art. Propagateur de chimères, il se mit à combattre toute doctrine véritable, disant lui-même n'avoir pas ouvert un livre pendant dix ans, et posséder au plus six feuillets pour toute bibliothèque ; attendu que l'illumination supérieure rend les livres et la science superflus, et qu'il suffit de s'appliquer à la cabale. Il chercha en conséquence à rendre populaire cette *révélation de Dieu*. Des cures heureuses lui firent acquérir une très-grande réputation ; les princes voulaient l'avoir pour médecin, et il en sauva dix-huit que les médecins galiéniques avaient réduits à l'état le plus déplorable. Il se mit encore plus en crédit en soignant gratuitement les pauvres. Appelé à 1526.
Bâle pour y professer la chimie et la chirurgie, il fit le premier ses leçons en allemand, parce qu'il avait oublié le latin ; et il trouva des imitateurs. Il est inutile de dire quelle foule accourait à ses leçons si différentes des autres, dans lesquelles il promettait de révéler des choses mystérieuses, et racontait des merveilles avec cette confiance intime en lui-même qui lui faisait se donner le nom de Théophraste, se comparer à Hippocrate, à Raze, à Marsile

Ficino, et déclarer que les cordons de ses souliers en savaient plus que Galien et Avicène.

Il semble que Paracelse fasse pendant à l'Arétin : aussi le séparons-nous des médecins, comme nous avons isolé l'autre des gens de lettres, pour faire mention de lui quand nous nous occuperions de révéler les mœurs de cette époque, sur laquelle il eut une extrême influence.

Le charlatanisme donne la renommée, mais il ne suffit pas pour la conserver. Bientôt le gémissement de nombreuses victimes se fit entendre au milieu des applaudissements de ceux que Paracelse avait guéris. Il s'en alla donc dans des lieux où il était nouveau-venu, en Alsace, à Colmar, à Nuremberg, à Saint-Gall, aux bains de Pfeffer et ailleurs, trouvant partout des gens crédules parmi le vulgaire, et de l'appui chez quelques hommes de science, amis de nouveautés commodes. Ses livres sont un amas de contradictions et d'ignorance, marqué d'une jactance fabuleuse et de formules inintelligibles. De même que l'homme est en partie corporel et en partie spirituel, tout dans l'univers est animé par des esprits, sylvains pour l'air, nymphes ou ondines pour l'eau, gnomes pour la terre, salamandres pour le feu, qui parfois se rendent visibles à l'homme. Sa physiologie est en conséquence un rapprochement continuel des qualités de l'homme (*petit monde*) avec l'univers (*grand monde*) : ainsi l'épilepsie est le tremblement de terre du microcosme, l'apoplexie correspond à la foudre, et les éclipses sont les intermittences des sept pouls célestes, déterminés par la circulation des sept planètes.

La chimie joue un grand rôle dans sa physiologie, comme dans sa thérapeutique ; et il explique la digestion par l'opération d'un esprit du nom d'Archès, qui prépare et transmet les aliments dans l'estomac. Il cherche ensuite la quintessence dans les médicaments, et n'approuve pas que l'on corrige l'une par l'autre les substances médicinales ; mais avec ses idées il ne pouvait voir partout que des baumes et des spécifiques. Il ne faut donc pas s'étonner que, parmi tant d'extravagance, il ait produit quelques idées nouvelles ; mais il serait vain de rechercher ses instructions ; car, ainsi que l'a fort bien dit Éraste, il n'émet jamais une doctrine sans la dédire ailleurs.

Il n'eut presque point de sectateurs en Italie ; l'Angleterre en compta plusieurs, entre autres le fameux Robert Fludd ; mais ce fut surtout l'Allemagne, où s'implanta la secte des rose-croix, qui ré-

Rose-croix.

pandit ces idées philosophiques (1). Chrétien Rosencreutz, en voyageant dans la Palestine, avait appris de savants chaldéens la magie et la cabale : il fonda une société qui disait posséder la pierre philosophale et la panacée universelle ; mais ses membres n'en faisaient usage que dans un but louable, et pour ramener le monde au siècle d'or. Après avoir vécu cent vingt ans sans maladies, Rosencreutz mourut en 1503. Il y a toutefois des personnes qui considèrent tout cela comme une fable de Jean-Valentin d'André, théologien de Wurtemberg, dans le dessein de mettre à l'épreuve la crédulité de son siècle. On ajouta foi à son récit, et tous ceux qui cultivaient les sciences occultes se crurent agrégés aux rose-croix : si cette société n'existait pas, ce furent eux qui la constituèrent. Elle prétendait, comme les francs-maçons, tirer son origine d'Hiram, roi de Tyr, et son nom, du bois sanctifié par le sang du Sauveur. Elle imposait à ses membres l'obligation d'exercer la médecine gratuitement, de garder le secret, en promettant aux prosélytes de grandes richesses, la santé et une jeunesse perpétuelle, sans compter la pierre philosophale et la panacée universelle. Les rose-croix entendaient tirer de la Bible toute espèce de lumière, et guérir les maladies par la foi et l'imagination. Ceux qui avaient à propager quelques idées étranges s'agrégeaient à cette société, pour s'en procurer le moyen. 1615.

L'or, puissance chaque jour plus efficace, absorbait tous les désirs, toutes les études : les alchimistes se consumaient à surveiller les fourneaux et les alambics, et s'en allaient apprendre le grand art chez les Orientaux, ou interroger les montagnes magnétiques de la Scandinavie, pour en arracher le secret à la nature. Les rois favorisaient ces bienfaiteurs de l'humanité ; et l'on trouva, à la mort de Rodolphe II, dix-sept barils d'or dans son laboratoire, destinés à être consumés en expérience, ou à devenir la proie de quelque maître en alchimie.

Le célèbre Chypriote Marc Bragadino, qui s'annonçait comme ayant trouvé le secret philosophal, se faisait appeler Mammon, c'est-à-dire génie de l'or, et menait avec lui deux chiens au collier d'or, qu'il donnait pour des démons à son service. L'Europe lui accorda croyance : Henri IV lui écrivit pour se l'attacher, d'autres princes le demandaient ; mais il préféra se rendre à Venise, où il

(1) SEMLER, *Essais historiques sur les Rose-Croix.*
Voyez aussi : *Confessio fraternitatis* R. † C., et *Fama fraternitatis* R. † C., *vel detectio fraternitatis ordinis Rosæ Crucis.* Cassel, 1615.

reçut un accueil admirable, et où il vécut magnifiquement, courtisé de tous. Il est vrai qu'il ne manquait pas d'incrédules pour s'en railler : une compagnie de jeunes gens organisa une mascarade d'alchimistes avec tout leur attirail de laboratoire, et l'un d'eux, qui jouait le rôle de Mammon, s'en allait criant : *A trois livres le sou d'or fin !* Le duc de Bavière l'eut ensuite à sa cour ; mais, déçu dans l'espoir des grandes richesses qu'il attendait de sa science, il le fit pendre, puis brûler avec ses chiens.

C. Agrippa. Cornélius Agrippa de Mettesheim, qui se distingua par une extrême bizarrerie, se fit aussi un grand nom dans les sciences occultes. Né à Cologne, en 1487, d'une famille illustre, il se montra dès sa jeunesse enclin aux idées des mystiques : lors même qu'il était étudiant à Paris, il y forma une société secrète pour cultiver les sciences occultes, dont il fut le représentant le plus insigne. Il mena la vie la plus aventureuse, devint conseiller de l'empereur, inspecteur des mines de l'Autriche, commandant des troupes d'Italie, et se vit créé chevalier sur le champ de bataille. Il assista au concile de Pise, enseigna la théologie à Pavie, revêtu du costume militaire, en se faisant fort d'expliquer les ouvrages du divin Hermès Trismégiste. Pensionné par le marquis de Montferrat, syndic de Metz, médecin à Fribourg, chef de bande au service de la France, admiré pour son érudition, chassé de ce pays pour des violences, il se réfugia à Anvers, où il fut nommé historiographe et archiviste du Brabant. Poursuivi criminellement pour la vingt et unième fois, il fut réduit à la misère : il se jeta alors dans les rangs de Luther et de Calvin ; puis, arrêté lors d'un voyage qu'il fit à Lyon, il s'échappa à grand'peine, et vint mourir à Grenoble.

Il avait écrit, à vingt-trois ans, son livre des *Sciences occultes*, où il entreprend de démontrer que la magie est la plus haute des sciences, la philosophie parfaite, qui révèle les secrets de la nature. Trois mondes existent, selon lui, le corporel, le céleste, l'intellectuel ; d'où résultent trois magies, l'une naturelle, l'autre céleste, et la troisième religieuse, qui consiste en cérémonies. Les éléments possèdent des propriétés miraculeuses ; le feu terrestre est un reflet de celui du ciel ; l'air est un miroir où se peignent les images des choses. En pénétrant par des pores imperceptibles dans les corps des animaux et des hommes, il peut produire les songes, les pressentiments, les prévisions, même sans le concours des esprits ; les idées peuvent par son moyen se communiquer à des distances immenses, de même

qu'en présentant aux rayons de la lune des caractères ou autres objets, on en peut dessiner l'image sur la face des corps célestes, de manière qu'un autre y puisse les lire ou les reconnaître.

Comme les éléments entrent dans la composition de toute chose, même des sensations et des passions, toute chose est sujette à l'empire de celui avec lequel elle a plus d'analogie. Les objets possèdent des attributs de trois espèces : les uns proviennent des éléments mêmes, comme le chaud et le froid ; les autres, de diverses combinaisons, comme les forces corroborantes, dissolvantes et digestives ; d'autres enfin opèrent sur des parties déterminées, et produisant le lait, le sang, et ainsi de suite. Mais à côté de ces forces patentes il en existe d'autres occultes, dont on cherche en vain la cause, comme celle qui attire le fer ou celle qui neutralise le poison ; elles diffèrent des forces élémentaires, parce qu'il suffit d'une très-petite quantité pour produire des effets immenses.

Moyennant l'intervention des esprits célestes et sous l'influence des astres, les choses terrestres reçoivent certaines vertus occultes de l'âme du monde, qui, mobile par elle-même, ne peut être unie au corps inerte et immobile que par le moyen d'un esprit du monde, à l'aide duquel les vertus de l'âme du monde opèrent sur toutes choses dans l'univers. L'esprit du monde est puisé dans les astres ; et par lui on peut produire tout ce dont il est lui-même capable, pourvu qu'on sache seulement le séparer des éléments, ou employer les choses dont il pénètre la substance. Qu'on l'isole de l'or et de l'argent, et l'on pourra produire ces métaux.

Agrippa assure avoir vu faire et fait lui-même cette séparation. Il transforma aussi, s'il faut l'en croire, d'autres métaux en or, mais seulement dans une quantité égale à celle dont il réussit à extraire l'esprit du monde. Il faut donc de l'or pour faire de l'or. C'est ce que les alchimistes savaient fort bien.

Celui qui aspire à produire de grands effets à l'aide des vertus occultes doit avoir présent à la mémoire ce qui suit :

1° Tous les êtres inclinent vers ceux de la même nature, et cherchent à s'en assimiler d'autres ; tellement qu'avec certaines parties d'animaux (Agrippa les indique) on pourra produire l'amour ou prolonger la vie.

2° Tous les êtres s'attirent ou se repoussent mutuellement. L'aimant attire le fer, l'émeraude la faveur des grands, le jaspe

facilite les accouchements, l'agathe rend éloquent, le saphir excite la volupté, l'améthiste aide l'écoulement du sang.

3° Certaines propriétés appartiennent à toute l'espèce, et certaines autres à quelques individus seulement; les unes à toute la substance, les autres seulement à quelques parties. Celles-ci sont possédées par les animaux tant qu'ils vivent, et celles-là persistent même après leur mort. Il n'est donc pas indifférent de les emprunter au besoin à des sujets vivants ou morts.

Tout est dans le tout et opère sur le tout. Les êtres qui existent sous la lune subissent l'influence des astres, dont ils reçoivent leurs propriétés et leurs vertus. Les rapports des choses avec les astres peuvent être déterminés d'après la figure, le mouvement, l'analogie ou la diversité de rayons, de couleurs, d'odeurs, etc. Le feu, le sang, les esprits vitaux, les pierres fines à pointes d'or et scintillantes, sont en rapport avec le soleil et en reçoivent l'influence : il en est de même pour les autres astres; mais comme ceux-ci sont innombrables, les caractères des choses varient à l'infini.

L'astrologie est encore dans l'enfance, car les savants n'ont découvert que la moindre partie des vertus et des rapports contenus dans la nature. Combiner les forces attractives de l'univers, c'est ce qui fait l'essence de la magie, pour rapprocher les choses supérieures des inférieures, et transmettre à celles-ci les vertus de celles-là. Agrippa, qui en connaît les moyens, enseigne à ravir à la nature l'usage de l'esprit du monde, à ressusciter les morts, à évoquer les esprits, à lier les êtres animés ou inanimés, en empêchant, par exemple, les oiseaux de voler, les bâtiments de sortir du port, les flammes de s'élancer, de même qu'à préparer des poisons, des philtres et des amulettes, à présager l'avenir, à composer des formules magiques.

Le meilleur dissolvant est le sang de la hyène ou du basilic. Les meilleures suffumigations se composent de spermacéti, d'alun et de musc; avec certains mélanges ils sont très-opportuns pour évoquer les âmes. L'esprit vital, tiré du sang le plus pur, occasionne la fascination en passant des yeux de celui qui opère dans ceux des autres, et en pénétrant jusqu'au fond de leur cœur pour le combler de joie ou de tristesse. Des effets prodigieux peuvent être produits par les gestes, les regards, la forme du corps ou de certains membres; et c'est sur quoi se fondent la physiognomonie, la métoposcopie, la chiromancie. On peut déduire des pronostics de tous les corps qui existent dans la nature, mais plus encore des animaux

dont l'instinct est plus sublime que la raison humaine, et tient de la divination.

Les paroles sont susceptibles aussi, en tant que signes des choses, de recevoir des forces miraculeuses ou par ce qu'elles représentent, ou par celui qui les a rendues signes des choses. Les noms propres spécialement, ou la dénomination des objets particuliers, possèdent les propriétés des choses qu'elles désignent. En outre, l'émotion de celui qui les profère et les avive par son esprit, ajoute une nouvelle efficacité aux chants et aux formules d'enchantement. Il y a plus d'énergie dans les lettres hébraïques, parce qu'elles ont plus de similitude avec le monde et avec les corps célestes.

La magie est fondée sur les mathématiques, parce que les choses sublunaires sont réglées par nombre, poids et mesure, harmonie, mouvement, lumière ; d'où il suit que la science des nombres a une affinité étroite avec la magie. Les nombres sont des substances plus parfaites, plus spirituelles, plus voisines des substances célestes que ne le sont les êtres corporels ; ils exercent des vertus plus admirables ; et tout ce qui est ou se fait, est ou se fait au moyen des nombres ou de leurs rapports. Ainsi la verveine guérit de la fièvre tierce si on la coupe à la troisième articulation, et la fièvre quarte, si c'est à la quatrième. Chaque nombre a des propriétés et des vertus particulières. Ainsi l'unité est le principe et l'essence de tout, et hors d'elle il n'existe rien. Elle comprend dans l'archétype la lettre A ; dans le monde intellectuel, l'âme mondiale ; dans le céleste, le soleil ; dans l'élémentaire, la pierre philosophale, dans le petit ou microcosme, le cœur ; dans l'enfer, Lucifer. La dualité comprend, pour l'archétype, les noms de Dieu ; pour le monde intellectuel, l'âme et les anges ; pour le monde céleste, le soleil et la lune ; pour l'élémentaire, l'eau et la terre ; pour le petit, le cœur et le cerveau ; pour l'enfer, les Béhémoth et le Léviathan. Il poursuit ainsi toute l'échelle du septénaire (1).

A côté d'Agrippa nous placerons Jérôme Cardan de Gallarate, Cardan.

(1) Ceux qui voudraient d'autres renseignements sur cette matière peuvent avoir recours à un recueil périodique allemand consacré entièrement à la magie, et dirigé par le conseiller ecclésiastique du duc de Hesse, G. Conrad Horst : *Zauber-Bibliothek oder von Zauberei, Theurgie, und Mantik, Zaubereren, Hexen und Hexen-processen, Dæmonen, Gespentern und Geistererscheinungen*. Munich, 1829.

l'un des grands maîtres dans toutes les sciences occultes, qui, selon Scaliger, son ennemi déclaré, était supérieur à toute intelligence humaine en beaucoup de choses, et dans d'autres en avait moins qu'un enfant. Parmi la foule de ses ouvrages (1), nous laisserons de côté ses nombreux traités de médecine, d'arithmétique, de physique ; ceux qui roulent sur les jeux de dés et de cartes, où il était très-habile, ainsi que ses bizarres éloges de la goutte et de Néron. Si nous l'en croyons, il pouvait tomber en extase à volonté, et il voyait alors ce qui lui plaisait. Il prévoyait en songe ce qui devait lui arriver, de même qu'à certaines taches qui apparaissaient sur ses ongles. Sa vie, comme tout le reste de ses écrits, est remplie d'enchantements, d'histoires de morts et d'esprits. Il parle de toutes les sciences occultes avec une persuasion intime, en réprouvant hautement ces professeurs inhabiles, *par la faute desquels se trouve entachée* une science où la certitude n'est pas moindre que dans la nautique et la médecine. Pour la venger des injures auxquelles elle est en butte, et démontrer « que les décrets des étoiles sont manifestes « en nous, » il ne procède qu'en faisant appel à la raison et à l'expérience. Il réduit cette doctrine à des aphorismes distribués en sept sections, où l'on voit que chaque couleur, chaque pays, chaque nombre était sous l'influence d'un astre particulier. Il tira l'horoscope de cent personnages illustres, en déterminant, d'après l'instant de leur naissance, la cause de leurs qualités ; et il poussa l'audace jusqu'à tirer celui de Jésus-Christ.

A l'en croire, la magie naturelle enseigne huit choses : 1° les caractères des planètes, ainsi que la fabrication des anneaux et des sceaux constellés; 2° la signification du vol des oiseaux ; 3° l'intelligence de leurs cris et de ceux des autres animaux ; 4° les vertus des simples ; 5° la pierre philosophale ; 6° la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, au moyen d'une triple vue ; 7° les expériences nécessaires tant pour opérer que pour connaître ; 8° enfin, le secret de prolonger la vie durant plusieurs siècles.

La seule indication des prescriptions diverses que contiennent ces doctrines suffirait pour lasser la patience la plus opiniâtre. Car-

(1) *H. Cardani Mediolanensis philosophi ac medici celeberrimi, opera omnia... cura Caroli Sponii.* Lugduni, 1663, tom. X, in-fol.

Les louanges qui lui sont prodiguées par l'éditeur, dans un temps où le charlatanisme n'avait pas encore envahi tous les métiers, sont appuyées sur les témoignages de ses contemporains.

dan les connaissait toutes, et il n'en fait pas mystère ; il apprend même à composer des sceaux pour faire dormir ou aimer, pour se rendre invisible, pour ne pas se fatiguer, pour avoir bonne chance ; et cela en combinant quatre choses : la nature des facultés, celle de la matière, celle de l'étoile, et celle de l'homme qui agit. A cet effet, il divise la nature des différentes pierres précieuses et des astres qui y correspondent. Parmi les talismans, le plus puissant était le sceau de Salomon. Une chandelle de suif humain, lorsqu'on l'approche d'un trésor, petille jusqu'à s'éteindre. La raison en est que le suif est formé de sang ; or le sang étant le siége de l'âme et des esprits, qui pendant toute la vie de l'homme sont pris de convoitise pour l'or et l'argent, on peut être également certain que le sang en reste encore agité après la mort.

Cardan enseigne aussi les présages à tirer de tous les arts et des accidents naturels, les secrets de la chiromancie, la signification des taches qui paraissent sur les ongles, la manière d'interpréter les songes, et d'obtenir les réponses désirées.

Il était au surplus consulté par les personnages les plus illustres, entre autres par le roi d'Angleterre Édouard VI. Saint Charles le proposa pour maître à l'université de Bologne.

Ce célèbre théosophiste, qui fut en même temps un savant illustre, d'une érudition variée, et fécond en pensées étranges mais indépendantes, flotte sans cesse entre des opinions saines et d'autres mauvaises. On cherche en vain un système dans ses dix volumes in-folio : il ressemble moins à un savant laborieux qu'à un journaliste obligé de remplir sa page, et d'autant mieux payé qu'il tire davantage en longueur ; moins il réfléchit, plus il étend son labeur. Ses mémoires, qu'il nous a laissés, sont précieux comme le petit nombre de ceux où le cœur se révèle avec franchise, et comme peinture de l'homme du seizième siècle au milieu de la doctrine cabalistique qui disposait si poétiquement le monde. Joueur, et par suite dérangé, il eut recours à des bassesses. Son fils aîné fut empoisonné par sa femme, qui paya son crime de sa vie. Il dut faire couper une oreille au second, pour le réprimer.

Dans le cours d'une vie tourmentée par mille infortunes, il combattit la magie et l'astrologie, que pourtant il exerça. S'il était inconstant, envieux, lascif, médisant, insouciant, il en renvoyait le tort aux étoiles qui avaient présidé à sa naissance. Il faut, selon lui, avoir égard aux astres dans la méditation ; et les prières adres-

sées à la Vierge, le 1[er] avril, à huit heures du matin, sont infailliblement exaucées. A peine naît-il tous les mille ans un médecin qui le vaille ; et il ne cesse de vanter ses cures, ainsi que son habileté dans la discussion. Dans certains moments il se rit de la chiromancie, de la sorcellerie, de l'alchimie, de la magie, et considère les fantômes comme l'effet d'une imagination troublée. Mais dans d'autres il croit que les incubes engendrent des enfants, et que les sorcières déposent la vérité dans les procès criminels dont elles sont l'objet ; il donne des règles précises sur la chiromancie, et assure qu'il y a à Salamanque une chaire spéciale de nécromancie.

Quant à lui, Dieu lui a parlé plusieurs fois en songe ; plus souvent c'est un génie familier que lui laissa son père (1). Il pouvait dans des extases se transporter d'un lieu à un autre, et prévoir l'avenir. Le plaisir, selon lui, est la cessation de la douleur, et le mal est utile tout au moins en ce qu'il apprend à l'éviter. C'était même un besoin pour lui de souffrir ou de causer des souffrances : il tourmentait les autres, se flagellait lui-même, ou se mordait les lèvres et se faisait des piqûres. Dans sa physique, tout est fondé sur la sympathie générale entre les corps célestes et les parties du corps humain.

Cardan n'en a pas moins une belle place dans la science, pour des observations pleines de finesse et de sagacité, et aussi pour plusieurs découvertes, parmi lesquelles on distingue la formule *cardanique*, et la possibilité d'instruire les sourds-muets.

Jean-Baptiste della Porta fonda dans sa propre demeure une académie des secrets, où n'étaient admis que ceux qui avaient trouvé quelque remède ou quelque mécanisme nouveau. Il expose dans sa *Magie naturelle* tous les songes théosophiques, et soutient que les corps tirent leurs formes substantielles des intelligences, émanation de la Divinité. Il existe, selon lui, un esprit mondial qui engendre même nos âmes, et nous rend aptes à la magie, de même que par cet esprit les astres influent sur le corps humain. Il ne faut pas s'étonner que ces idées lui aient attiré une accusation de magie, dont il dut aller se disculper à Rome. Il révéla cependant les procédés à l'aide desquels se produisaient certains effets que l'on regardait comme surnaturels : ainsi il démontra que l'onguent des sorcières

(1) Autre opinion commune de son temps. Marsile Ficin, *de Vita*, nous dit : « Il y a un axiome, parmi les platoniciens, qui semble appartenir à toute l'antiquité, savoir, qu'un démon est préposé à la garde de chaque homme dans le monde, et assiste ceux-là qu'il est chargé de protéger. »

était un composé d'aconit et de belladone, substances qui déterminent naturellement l'exaltation des facultés.

Ambroise Paré, l'un des médecins français les plus hardis, soutient la réalité des opérations diaboliques, bien qu'elles lui paraissent aussi difficiles à expliquer que l'action de l'aimant sur le fer. Il dit avoir vu lui-même des maladies démoniaques, comme en vit le fameux Jean Langio, comme Félix Plater, qui renvoyait aux exorcistes les acataleptiques. Jean Carvin de Montalban proclame la nécessité d'associer l'astrologie à la médecine; Jacques Millich est grandement loué de l'avoir tenté, par Mélanchthon, qui eut pour ami Jean Carion, astrologue de cour et auteur de pronostics imprimés. Les *Centuries* de Michel Nostradamus, qui sont dans le même genre, lui valurent le renom de prophète.

Dans son livre *de Occultis naturæ miraculis*, le Zélandais Lévin Lemnius accumule des récits de faits surnaturels, et il explique tout phénomène par la sympathie et l'antipathie des effluves : ainsi la noix muscade a plus d'efficacité portée par un individu masculin que par une femme; les poux naissent de la putréfaction; la corneille conçoit par la vue et par l'absorption des larmes; le chien de mer enfante par la gueule; la blessure d'un mort saigne en présence du meurtrier; enfin, les démons emploient les humeurs des personnes mélancoliques pour les abuser par des illusions.

Aussi, lorsqu'on vit paraître à Schweidnitz un enfant avec une dent d'or, tout le monde savant s'appliqua-t-il à expliquer ce phénomène au moyen des constellations dominantes au 22 octobre 1580, date de sa naissance : les optimistes y aperçurent un présage de l'âge d'or, prêt à renaître quand l'empereur aurait chassé les Turcs de la chrétienté; mais ces beaux jours devaient être les derniers du monde, de même que cette dent était la dernière : les pessimistes, au contraire, y virent l'annonce de désastres, attendu qu'elle était excrue dans la mâchoire inférieure à gauche.

Il n'y a personne qui ne connaisse Jean Bodin, conseiller du duc d'Alençon, médecin de Henri III, et célèbre publiciste. Il soutient cependant la réalité des influences diaboliques, et donne dans les rêveries de la cabale. Bien qu'il déteste la magie et réprouve hautement della Porta; il croit aux possédés, aux incubes, à la transformation d'hommes en loups, et se récrie contre Wier, qui ne voudrait pas que l'on condamnât les sorcières.

Il ne faut que lire les écrivains même les plus dégagés de préjugés, pour se convaincre que l'on croyait alors généralement à l'astrologie, aux pronostics, aux songes. Pomponace, qui nie l'immortalité de l'âme, soutient l'influence des planètes comme instruments de la Divinité. C'est à elles et non aux démons (*de Incantationibus*) qu'est due chez quelques personnes la faculté de deviner l'avenir; la puissance de l'imagination produit les miracles, qui pourtant ne sont que des effets physiques; et l'homme peut, selon les planètes sous lesquelles il est né, conjurer le temps, changer les gens en bêtes, et opérer d'autres merveilles.

Campanella et Fracastor crurent tous deux à l'astrologie. Édouard VI, roi d'Angleterre, voulut que Cardan tirât son horoscope; et l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse, se confia à ses rêveries astrologiques pour obtenir sa guérison. Reuclin, le savant le plus renommé de l'Allemagne, s'appliquait à marier les idées cabalistiques à celles des pythagoriciens; François Ier eut pour médecin Cornélius Agrippa, que lui disputèrent Charles-Quint, Henri VIII, Marguerite d'Autriche. La cour de Catherine de Médicis était remplie d'astrologues; chaque dame en avait un, qu'elle appelait le baron. Henri IV fit tirer l'horoscope de son fils. Mazarin et Richelieu consultaient Jean Morin. Tycho-Brahé croyait à cette prétendue science; et il ne se maria pas, parce que les astres prédisaient un sort funeste à ses enfants. Le grand mathématicien Cavalieri prétendit révéler dans la *Roue planétaire* ce que font les étoiles dans leurs sphères, et comment elles influent en bien ou en mal. Borelli écrivit une défense de l'astrologie pour Christine de Suède; Stöfler de Tubingue pronostiqua un déluge universel pour l'année 1554, causé par la conjonction des trois planètes supérieures: en conséquence toute l'Europe s'occupa de préparer des moyens de s'en garantir; et Charles-Quint en était fort inquiet, quoi que pût faire Augustin Nifo pour le rassurer. Les doctes compilateurs d'almanachs excitèrent ainsi d'autres alarmes partielles, en annonçant tantôt une peste, tantôt l'arrivée des Turcs, tantôt une année de disette : comme ils indiquaient en outre, non-seulement la saison, mais encore les jours précis où il convenait de se faire saigner, beaucoup de gens crédules mouraient plutôt que de se soumettre à une saignée contre les prescriptions.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y avait aussi des hommes de bon sens qui osaient de temps à autre protester contre l'opinion com-

mune, affrontant les persécutions, et, ce qui est parfois plus sensible, les sarcasmes des croyants.

De même que les doctes empruntaient au vulgaire illettré le fondement des erreurs en vogue, le vulgaire s'étayait à son tour de leur suffrage pour s'y confirmer de plus en plus ; et il en résultait une folie générale, dont les effets étaient effrayants.

Sorcières.

La croyance aux sorcières est une des nombreuses erreurs que l'antiquité transmit en héritage aux temps modernes. On rapporte, quoique d'une manière différente, que Lamia, reine très-belle et très-cruelle, ayant été aimée de Jupiter, la jalouse Junon fit égorger ses enfants ; ce dont elle conçut tant de fureur, qu'elle ordonna de mettre à mort tous les enfants de ses États. On ajoute qu'elle devint aveugle, mais qu'elle portait ses yeux renfermés dans une bourse, et pouvait (par une faveur de son divin amant) se transformer à son gré. De là le nom de Lamia employé pour effrayer les enfants (1), ainsi que la croyance vulgaire aux apparitions, aux transformations de femmes avides des plaisirs de Vénus, et meurtrières pour les nouveau-nés (2). Souvent aussi, dans l'antiquité, certaines femmes furent accusées comme auteurs de maléfices.

Les Latins disaient qu'elles suçaient le sang des enfants, ou les exténuaient en leur donnant le sein : ils conseillaient en conséquence comme préservatifs l'ail (3) et des enchantements particuliers (4). Ils ajoutaient que les femmes se changeaient en fresaies (*striges*),

(1) Διὰ τοῦτο καὶ τὰς τίτθας φοβούσας τὰ βρέφη, καλεῖν ἐπ' αὐτοῖς τὴν λαμίαν. Scol. d'Aristophane dans les *Guêpes*, v. 36.

(2) *Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.*
HORAT. *Ars poet.*, 339.

(3) *Præterea si forte premit strix atra puellos,*
Virosa immulgens exertis ubera labris
Allia præcepit Titini sententia necti.
SERENUS SAMMONICUS, 39.

On peut voir dans DELRIO, liv. II, q. 9, et passim, les citations des anciens sur la magie.

(4) FESTUS nous a conservé deux vers que DACHÉRY a rétablis ainsi :

Στρίγγ' ἀποπέμπειν νυκτινόμαν στρίγγα τ' ἀλαὸν
Ὄρνιν ἀνώνυμον ὠκυπόρους ἐπὶ νῆας ἐλαύνειν.

Éloigne la fresaie qui mange la nuit, la dégoûtante fresaie,
Oiseau lugubre ; chasse-la dans les barques véloces.

d'où leur vint le nom italien de *streghe* (1). Nous avons vu dans Lucien et dans Apulée ce que l'on croyait, chez le vulgaire du moins, au sujet des magiciennes de Thessalie, de l'influence de la lune et des transformations diverses.

Le Talmud, dans lequel tant d'erreurs ont été recueillies au milieu de plusieurs débris traditionnels de la sagesse antique, parle d'une Lilith, première femme d'Adam, génératrice de démons, et funeste aux nouveau-nés. Afin de les défendre contre elle, on traçait dans la chambre de l'accouchée un triangle, avec les noms de Dieu, d'Ève, d'Adam, et ces mots : *Fuis Lilith.*

Cette croyance se conserva à travers le moyen âge, tellement que les légendes, où se confondent le mysticisme et l'impiété, le terrible et le grotesque, en sont remplies. Repoussée par les législateurs et par les docteurs, elle resta enracinée chez le vulgaire, jusqu'au moment où elle vint rejoindre les prodiges fantastiques des sciences occultes; les Septentrionaux y ajoutèrent ceux de leurs sagas, valkiries, holdes, gnomes, esprits élémentaires; et les Arabes, leurs fées.

On croyait que les sorcières, masques ou mauvaises femmes, sous quelque nom qu'on les désignât, *s'en allaient en course*, et se réunissaient dans certains lieux (2), sous la présidence d'Hérodiade ou de Diane, pour former des danses et se livrer à de hideux amours, transformées en loups, en chats et autres animaux (3).

(1) *Striges aves nocturnas, Græci* στρίγας *appellant; a quo maleficis mulieribus nomen inditum est, quas volaticas etiam vocant.* Festus.

(2) Au mont Tonale en Lombardie, au Barco de Ferrare, à l'esplanade de la Mirandole, au mont Paterno de Bologne, au noyer de Bénévent, etc.

(3) Dans le *Pénitentiel* de Burcard, évêque avant l'an mil, rapporté dans le *Recueil des Canons*, liv. 19, on parle beaucoup de magie. Le prêtre doit demander au pénitent :

Credidisti unquam vel particeps fuisti illius perfidiæ, ut incantatores, et qui se dicunt tempestatum immissores esse, possint per incantationem dæmonum aut tempestates commovere, aut mentes hominum mutare? Si credidisti aut particeps fuisti, annum unum per legitimas ferias pœniteas.

Credidisti aut particeps fuisti illius credulitatis, ut aliqua fœmina sit, quæ per quædam maleficia et incantationes mentes hominum permutare possit, id est, aut de odio in amorem, aut de amore in odium, aut bona hominum in fascinationibus suis damnare aut surripere possit? Si credidisti aut p. f., unum annum, etc.

Credidisti ut aliqua fœmina sit quæ hoc facere possit, quod quædam a diabolo deceptæ se affirmant necessario et ex præcepto facere debere,

Cette superstition s'enracina bientôt si profondément dans les esprits, que l'on intenta des procès criminels contre les prétendues sorcières; on les soumettait d'ordinaire à l'épreuve de l'eau froide, et l'on renvoyait absoutes celles qui ne surnageaient pas. Il est probable que le contraire arrivait à un assez petit nombre.

L'impiété et la débauche passaient pour former l'objet principal de ces assemblées maudites. Elles se tenaient le samedi; c'est pourquoi on leur donnait le nom de sabbat, et l'on y faisait des festins splendides, pour narguer l'abstinence prescrite en ce jour : les moines y dansaient; on y prenait à tâche d'agir tout à l'opposé de ce que faisait l'Église, en insultant à tout ce qu'elle a de plus sacré. En conséquence, le contact ou la présence des choses saintes redoublait les souffrances du possédé. L'intelligence de ceux qui sont sous l'obsession du démon rayonne par moments d'une clarté plus vive, et ils font des réponses merveilleuses, parlent le latin et l'hébreu, voient les choses éloignées, et l'avenir.

C'est sur quoi s'appuyait la science de l'exorcisme, qui, dans certains cas, était un véritable traitement diététique. Dans celui qui porte le nom de Saint-Martin, l'énergumène devait jeûner quarante jours et quarante nuits : la première semaine au pain sec seulement, cuit sous la cendre, et à l'eau bénite; les cinq semaines suivantes, il pouvait faire usage de lard et de vin, mais non s'enivrer; il devait s'abstenir de la tanche et de l'anguille; ne se laver qu'avec de l'eau bénite, ne point tuer ni voir tuer, ne point souiller ses yeux en regardant des cadavres; et il lui était prescrit, quand le prêtre était au moment de l'exorciser, de boire de l'absinthe jusqu'au vomissement (1).

Mais, vers 1500, la foi dans les sorcelleries s'étendit considérablement (2), avec la persuasion que l'homme peut obtenir du diable les jouissances coupables qu'il n'ose demander à Dieu. Les sciences occultes formaient alors la partie mystérieuse des connaissances

id est, cum dæmonum turba in similitudinem mulierum transformata, quam vulgaris stultitia Holdam *vocat, certis noctibus equitare debere super quasdam bestias, et in eorum se consortio numeratam esse? Si p. f. illius credulitatis, annum, etc.*

(1) Martène, *de antiq. Ecclesiæ ritibus*, tome II, 993.

(2) Bernard de Côme dit, en 1584, qu'il n'existait pas de sorcières, *tempore quo compilatum fuit decretum per dominum Gratianum... Strigiarum secta pullulare cœpit tantummodo a* 150 *annis citra, ut apparet ex processibus inquisitorum.*



humaines. On recherchait dans les *Centuries* de Nostradamus, et dans d'autres répertoires de même genre, la prédiction de tout ce qui devait arriver; et Charles VIII, afin d'inspirer confiance dans son expédition, faisait courir une prophétie qui lui promettait des victoires signalées. La nature étant considérée comme une succession de prodiges, on demandait à la magie l'explication de chaque phénomène : un enfant malade, une femme atteinte de consomption, un enrichissement subit, les orages, et bien plus encore les combustions spontanées, les illusions optiques, les exaltations nerveuses, ce qu'il y a de plus ordinaire même, le mal d'amour et la jalousie, paraissaient des effets surnaturels; on leur assignait donc pour cause des pactes avec le diable, et ceux qui les concluaient signaient de leur sang un traité écrit avec le breuvage consacré dans le calice, et le lui remettaient comme instrument authentique de leur damnation.

Mais s'il existait un moyen de stipuler avec un être doué d'une puissance extraordinaire, pourquoi un petit nombre d'individus seulement y aurait-il eu recours? On en vint donc à croire que beaucoup étaient dans ce cas, surtout des femmes, et qu'ils formaient entre eux une espèce de société secrète avec ses chefs et ses assemblées, où ses membres s'abandonnaient aux plaisirs charnels et aux voluptés de la vengeance.

Le frère Bernard Rategno, de Côme, inquisiteur zélé, nous a laissé un livre *de Strigiis* (1), où non-seulement il montre avoir

(1) Il fait suite à la *Lucerna inquisitorum hæreticæ pravitatis* R. P. F. *Bernardi Comensis ordinis prædicatorum ac inquisitoris egregii, in qua summatim continetur quidquid desideratur ad hujusce inquisitionis sanctum munus exequendum. Mediolani, ap. Metios*, 1566. Il fut imprimé par les soins du révérend père inquisiteur de Milan, *ad laudem Dei*, réimprimé un grand nombre de fois, et commenté par François Pegna.

Voici quelques-unes des règles qu'il trace :

« Peu d'indices suffisent pour présumer qu'un individu est hérétique (page 60-61); un léger soupçon (p. 74), la renommée (p. 39).

« Il n'est pas besoin que les dépositions des témoins soient concordantes : s'ils disent savoir cette infamie par ouï-dire, ils ne sont pas tenus de le prouver (p. 79).

« Il n'importe que ce soient des témoins excommuniés et entachés de crimes (p. 56).

« Celui qui veut cheminer de pied ferme s'y prend ainsi : Si quelqu'un est diffamé comme hérétique ou seulement suspect, qu'il soit cité et interrogé. Avoue-t-il? *Bene quidem;* sinon, qu'il soit emprisonné (p. 3).

une certitude morale de l'existence des sorcières, mais encore être scandalisé de ce qu'on puisse en douter (1). « Elles ont nom *mas-« ques* (*masche*), dit-il; se réunissent principalement la nuit d'a-« vant le vendredi, et renient en présence du diable la sainte foi, le « baptême, la sainte Vierge : elles foulent aux pieds la croix, pro-« mettent fidélité au diable en lui touchant la main avec le dos de « leur main gauche, et en lui donnant quelque chose en signe de « vasselage. Quand elles viennent au jeu *de la bonne compagnie,* « elles font la révérence au diable, qui assiste à l'assemblée sous « forme humaine. Or elles n'y vont pas par illusion, comme le « prétendent certains aveugles d'intelligence, mais corporellement « et éveillées; à pied si le rendez-vous est voisin, sinon sur les « épaules du diable (2), qui parfois les abandonne à moitié chemin : « c'est pourquoi il s'en est trouvé de fourvoyées. Toutes ces choses « sont constatées par leurs dépositions *spontanées* dans l'Italie en-« tière. » Afin même de *clore tout à fait la bouche à ses adversaires*, il cite ce qui lui est arrivé à lui-même (3) dans la Valteline, où il reçut, en instruisant des procès de ce genre, des dépositions d'hommes dignes de foi, qui les avaient vues véritablement.

Il n'était d'ailleurs personne qui ne sût à Côme ce qui était arrivé dans Mendrisio, cinquante ans environ auparavant, au podestat Laurent de Concorezzo et à Jean de Fossato. Ils avaient obtenu d'une sorcière qu'elle les conduirait au sabbat : elle exauça en effet leur désir, et ils virent l'assemblée au complet; mais le diable, s'étant aperçu de leur présence, les fit battre d'une rude manière (4).

L'illustre Bodin sait vous dire qu'il se trouve au sabbat un gros

« Que les avocats ne donnent point assistance ou conseil aux hérétiques; on peut bien leur faire leur procès sans tapage d'avocats. L'appel leur est dénié (p. 18).

« L'aveu efface tout vice de procédure (p. 27).

« L'inquisiteur n'est pas tenu de montrer le procès à l'autorité séculière, qui doit seulement exécuter ses ordres (p. 60).

« Le procès n'est pas vicié, quoique le nom des témoins ne soit pas publié, et qu'il n'en ait pas été donné copie au prévenu. »

(1) Le célèbre légiste Pomponace ayant soutenu que ces maléfices ne pouvaient être l'œuvre du démon, son livre *de Incantatione* fut mis à l'index.

(2) Page 91.

(3) Page 92.

(4) Ce fait est cité aussi par Bodin dans la préface de la *Dæmonomania*, et par Sylvestre Priero, le premier contradicteur de Luther, dans les *Mirabili operazioni delle streghe e degli demoni*.

bouc noir autour duquel dansent les affiliés, qui le baisent ensuite sous la queue, en tenant une chandelle allumée à la main. Le bouc paraît alors dévoré par les flammes, et chacun prend de ses cendres pour s'en servir à donner la mort aux vaches, aux chevaux, aux brebis du voisinage, ou à faire languir et périr les hommes. Le diable leur crie d'une voix terrible : *Vengez-vous, ou vous mourrez!*

Quis ergo, s'écrie Rategno, *dicere velit hoc in fantasia*, *aut in somniis contigisse?* Puis ce qui rend la chose évidente, c'est le nombre de ceux qui ont été brûlés pour s'être trouvés au sabbat, et l'approbation donnée par les papes eux-mêmes à leur supplice. Cet argument était en effet d'un grand poids. L'inquisition, instituée pour procéder contre les hérétiques, se mit aussi à poursuivre les sorciers; et toute l'Europe devint le théâtre d'une boucherie légale, dont les exécuteurs se faisaient gloire, comme les guerriers, de batailles sanglantes. La crainte des sorcières s'était répandue extrêmement en Allemagne, pays si enclin au mysticisme : en conséquence, Innocent VIII lança contre elles une bulle très-sévère en 1484, et envoya deux inquisiteurs, Henri Institor et Jacques Sprenger, avec pouvoir d'extirper ces infamies par tous les moyens.

Les inquisiteurs, appuyés dans leur mission par Maximilien I[er], se vantent d'avoir envoyé à la mort quarante-huit personnes en cinq années dans le diocèse de Constance. Möhsen raconte que le procès fut fait en peu d'années, pour cause de sorcellerie, à six mille cinq cents individus dans le seul électorat de Trèves; on en égorgea un grand nombre dans les Flandres en 1459. A Genève on en condamna plus de cinquante convaincus de ce crime dans l'espace de trois mois (1). Leur sang coula abondamment en France et en Espagne. Pierre Crespet dit qu'au temps de François I[er] il y avait cent mille sorciers et sorcières; mais Trescale, qui, condamné en 1571, obtint l'impunité, avoua qu'il y en avait beaucoup plus. Nicolas Remy, conseiller intime du duc de Lorraine, se vante d'en avoir fait mourir neuf cents en quinze années. On rapporte que Henri IV en envoya au bûcher plus de six cents dans la seule province du Lapourdan. En Silésie, il en fut brûlé deux cents en 1651, et cent cinquante-huit, dans les années 1627 et 1628, à Wurtzbourg, y compris quatorze curés et cinq chanoines.

En Italie, le diocèse de Côme paraît avoir été particulièrement

(1) TARTAROTTI, liv. I.

désolé par ces exécutions; l'inquisiteur livra quarante et une victimes au bûcher en 1485, et Barthelemy Spina affirme qu'on y faisait dans une année le procès à plus de mille individus, sur lesquels on en brûlait au delà de cent.

En présence d'un si grand nombre de procès et de victimes, la raison s'arrête effrayée; et l'on se demande s'il n'y eut là que mensonge et délire, ou si ce ne fut qu'une atroce invention de tribunaux avides de sévir contre la pauvre humanité?

Que les crimes se multiplient par les châtiments dont ils sont l'objet, c'est un fait trop certain pour ceux qui ont étudié les maladies du cœur humain. L'expérience atteste qu'à force d'entendre dire qu'une chose se fait, certaines gens se trouvent poussés à la faire. La réalité de plusieurs phénomènes racontés au sujet des sorcières n'est peut-être pas loin de recevoir son explication du magnétisme animal, qui lui-même est pour la science un mystère à étudier plutôt qu'à nier. Nous laissons de côté ces cas étranges que la médecine examine encore sans pouvoir en déterminer la cause, surtout dans les maladies nerveuses; et ces affections hystériques converties alors en obsessions du démon, après avoir été traitées pendant un temps au moyen des pèlerinages.

L'influence de l'exemple sur les femmes nerveuses est reconnue. Voyait-on l'une d'elles propager son mal à d'autres, on attribuait à la sorcellerie cette invasion subite; le fait était constant, il était en dehors de l'ordre naturel; la science et les opinions du temps lui assignaient ses causes; et il était procédé en conséquence d'après la jurisprudence de l'époque.

Ceux qui conservaient leur raison entière proposaient quelquefois des remèdes efficaces, mais qui n'étaient pas dictés par la prudence. Si un vampire venait sucer le sang des vivants, l'autorité faisait brûler le cadavre, et le mal cessait, si nous en croyons Montaigne. Le médecin Marcel Donato, appelé près d'une dame de Mantoue qui se croyait ensorcelée, fit apparaître dans ses déjections des clous, des plumes, des aiguilles : elle crut ainsi les avoir rendus, et elle guérit. C'était fort bien; mais aux yeux de cette dame le fait était vrai : elle avait vu ces objets qu'elle croyait être la cause de ses douleurs, elle ne pouvait donc plus en douter; et sa conviction passait chez toutes les personnes de sa connaissance, qui, à leur tour, la communiquaient à d'autres.

Les onguents même dont se frottaient les prétendues sorcières

pouvaient agir sur leur imagination; car il y entrait, au dire de Porta et de Cardan, du solanum somnifère, de la jusquiame et de l'opium. Gassendi endormit de la sorte plusieurs paysans, en les avertissant qu'ils seraient emportés au sabbat; et à leur réveil ils racontèrent les détails de l'assemblée nocturne à laquelle ils avaient assisté.

La réalité de quelques-uns de ces faits suffisait pour déterminer une instruction criminelle. Nous avons dit précédemment combien les légistes y avaient déployé de subtilités pratiques, en même temps qu'ils introduisaient la procédure secrète, iniquité à l'aide de laquelle le plus honnête homme peut se trouver condamné. Comment des hommes et surtout des femmes, livrés à la terreur de la solitude et à la froide cruauté de juges endurcis au spectacle de la douleur, mettant leur gloire, trouvant même quelquefois leur intérêt à les convaincre, auraient-ils pu se soustraire au supplice? Beaucoup aussi, convaincus qu'il leur fallait périr de toute manière, ou subir, s'ils devaient échapper, un opprobre pire que la mort, s'avouaient coupables *spontanément*, pour abréger leurs souffrances; et l'opinion en demeurait fortifiée d'autant.

Les juges étaient eux-mêmes plus superstitieux que les justiciables; et leurs règlements ordonnaient de faire entrer le prévenu de force et à reculons dans la salle où ils se tenaient, afin qu'ils le vissent avant d'être vus de lui (1). Il leur est enseigné que si le patient ne peut supporter l'odeur du soufre, c'est un indice qu'il est voué au démon. On faisait d'ailleurs dépouiller l'accusé, et on le purgeait, afin qu'il n'eût ni sur lui ni au dedans de lui aucun maléfice pour l'empêcher de révéler la vérité. Il n'y eut pas une législation qui ne prononçât des peines contre les sorcelleries; et ce qui prouve que les procès instruits sur ce chef par l'inquisition étaient regardés comme chose très-régulière et légale, c'est de voir qu'au lieu de tenir

(1) Ils étaient cependant sans pouvoir sur les inquisiteurs dans l'exercice de leurs fonctions. « Ces magiciennes et faiseuses de maléfices, requises plusieurs fois de dire pour quel motif elles n'offensaient pas les juges et inquisiteurs, répondirent y avoir tenté à diverses reprises, et n'avoir pu y réussir. » Le frère Jérôme Menghi, qui s'exprime ainsi dans son *Compendio dell' arte esorcistica* (Venise, Bertano, 1605, p. 416), conseille toutefois aux juges de se tenir sur leurs gardes, de ne pas se laisser toucher; « et de porter sur eux du sel exorcisé, du buis et des herbes bénites, comme de la rue et autres semblables. » Page 480.

secrets les principes d'après lesquels ils dirigeaient l'instruction, ils les firent imprimer (1).

(1) Nous ne citerons, parmi un très-grand nombre, que ceux que nous avons eus sous la main.

Eimeric, *Directorium inquisitorum.*

Ces. Carena, *de Officio sanctæ inquisitionis.*

Fr. Pegna, *Praxis inquisitorum.*

Flores commentariorum in directorium inquisitorum, collecti per Fr. Aloysium Bariolam *Mediol.* Milan, 1610.

Élysée Masini, *Arsenal sacré, ou Pratique de la sainte inquisition,* corrigé et augmenté. Bologne, 1665. En parlant des magiciens, des sorcières et des enchanteurs, contre lesquels doit procéder le saint-office, il s'exprime ainsi : « Il convient d'autant plus d'être diligent, que ces sortes de personnes abondent en beaucoup d'endroits de l'Italie et aussi au dehors; il est à savoir en conséquence qu'à ce chef se rattachent tous ceux qui ont fait un pacte avec le démon, soit implicitement, soit explicitement, pour eux-mêmes ou pour d'autres.

« Ceux qui (ainsi qu'ils le prétendent) tiennent des démons captifs dans des anneaux, des miroirs, des médailles, des fioles, ou dans d'autres choses.

« Ceux qui se sont donnés au diable en corps et en âme, en apostasiant la sainte foi catholique, ou qui ont juré d'être siens, ou lui en ont fait un écrit, signé même de leur sang.

« Ceux qui vont au bal ou (comme on a coutume de dire) au sabbat (*striozzo*).

« Ceux qui maléficient des créatures raisonnables ou déraisonnables, en les sacrifiant au démon.

« Ceux qui l'adorent ou implicitement ou explicitement, en lui offrant du sel, du pain, de l'alun, ou autres choses.

« Ceux qui l'invoquent en lui demandant des grâces, en s'agenouillant, en allumant des cierges ou flambeaux, en l'appelant ange saint, ange blanc ou ange noir, en lui disant *ta sainteté,* ou autres paroles semblables, en se servant, pour cela, de personnes vierges; ou font l'enchantement en disant : Je pose cinq doigts contre le mur, je conjure cinq diables, ou autres choses semblables.

« Ceux qui lui demandent des choses qu'il ne peut faire, comme de contraindre la volonté humaine, de savoir des choses futures dépendantes de notre libre arbitre.

« Ceux qui, dans ces actes diaboliques, se servent de choses saintes, comme les sacrements ou leur forme et leur matière, de choses sacramentelles et bénites, des paroles de la divine Écriture.

« Ceux qui mettent sur les autels, où l'on doit célébrer, des fèves, du papier vierge, de l'aimant ou autres choses, afin que la sainte messe soit célébrée dessus d'une manière impie.

« Ceux qui détiennent, écrivent ou récitent des oraisons non approuvées ou même réprouvées par la sainte Église, lesquelles sont dans le genre de celles ci-dessous :

« Celles qu'on récite pour se faire aimer d'un amour déshonnête, comme l'oraison de saint Daniel, de sainte Marthe et de sainte Hélène.

Bientôt l'existence des assemblées nocturnes devint matière à discussion. Samuel de Cassini, moine franciscain, ayant entrepris de prouver que le démon ne transporte pas effectivement les sorcières, mais produit chez elles un ravissement extatique, par suite duquel elles se figurent voler dans l'air ou se trouver au milieu d'une foule nombreuse, le dominicain Jean Dodone soutint que parfois elles étaient réellement enlevées (1). Cette réalité est défendue avec acharnement par les dominicains Jean Nider (2) et Nicolas Jaquerio (3), à l'appui des procédures criminelles du temps. Pierre Mamor, chanoine de Limoges, se range de leur bord (4), ainsi que Henri Institor et Jacques Sprenger, auteurs du *Malleus maleficarum;* Barthélemy Spina, maître du sacré palais (5); le frère Sylvestre Mozolini, dit Priero; Paul Gallandi, légiste florentin, qui d'abord avait nié l'existence des sorciers (6); enfin Jean-François Pic de la Mirandole lui-même (7), pour faire cesser les scandales qu'avait suscités la fréquence des supplices.

« Celles que l'on dit pour savoir des choses futures ou occultes, comme Ange saint, Ange blanc, etc., et celle, Douce vierge, et autres semblables.

« Celles qui contiennent des noms inconnus, dont on ne sait pas la signification, avec des caractères, des cercles, des triangles, etc., que l'on porte sur soi ou pour se faire aimer ou pour se garantir des armes de l'ennemi, ou pour ne pas avouer la vérité dans les tortures.

« Sous ce chef sont encore compris ceux qui ont en leur possession des écrits de nécromancie, qui font des enchantements, et exercent l'astrologie judiciaire en ce qui concerne les actions dépendantes de la libre volonté.

« Ceux qui font *martels* (comme l'on dit), ou mettent sur le feu des chaudières pour inspirer la passion, ou pour empêcher l'acte matrimonial.

« Ceux qui jettent les fèves, qui se mesurent les bras avec des empaces, font tourner des *sedazzi*, lèvent la *pedica,* ou se font regarder dans les mains pour savoir les choses futures ou passées, et pratiquent d'autres sortiléges semblables. »

(1) FR. VITTORIA, *Prælection. theolog.*, lib. II, *de Magia*, 7.

(2) *Myrmecia bonorum, seu formicarium ad exemplum sapientiæ de formicis. — De visionibus et revelationibus.*

(3) *Flagellum hæreticorum fascinariorum.*

(4) *Flagellum maleficorum.*

(5) *De Strigibus*, 1523, et quatre apologies en 1525.

(6) *De Sortilegiis.*

(7) *Strix, sive de ludificatione dæmonum*, 1523. Le frère Léandre Alberti, qui en a donné une version italienne à Venise en 1556, sous le titre de *Livre dit Sorcière, ou des illusions du démon*, s'exprime ainsi dans sa dédicace : « S'étant découvert ici l'an passé, illustre seigneur, ce tant mauvais, scélérat et maudit jeu dit *de la Femme*, où Dieu est renié, blâmé et honni, où la

L'un des écrivains les plus convaincus sur cette question est le père Jérôme Menghi de Viadana, dont l'ouvrage est vraiment *déli-*

croix sainte même, cette douce consolation des fidèles chrétiens et leur étendard assuré, est foulée aux pieds, et où sont encore faites d'autres œuvres coupables contre notre très-sainte foi, ce qui ayant été entièrement examiné, reconnu avec maturité, et instruit juridiquement par le sage et prudent censeur et inquisiteur des hérétiques, plusieurs de ces hommes maudits furent signalés par lui, et, selon le commandement des lois, il les fit placer sur un très-grand monceau de bois et brûler en punition de leurs scélératesses, et aussi comme exemple aux autres. Or, comme il était ainsi procédé de jour en jour pour extirper et détruire ces broussailles de ronces poignantes du milieu des bonnes et odoriférantes herbes des fidèles chrétiens, beaucoup se mirent à dire, avec d'injurieuses paroles, qu'il n'était pas juste que ces hommes fussent mis à mort si cruellement, attendu qu'ils n'avaient rien fait pour mériter un semblable traitement. Mais ce qu'ils disaient de ce jeu, ils le disaient par sottise ou par manque d'intelligence, ou bien par peur des âpres tourments; il ne leur paraissait pas vraisemblable que des insultes et des opprobres si ignominieux fussent faits par des hommes à l'hostie consacrée ni à la croix du Christ, ni à notre très-sainte foi. Cela pouvait facilement s'appuyer sur ce que plusieurs de ces hommes, en étant convenus d'abord, l'avaient ensuite nié constamment; ce qu'ils n'auraient pas fait si l'imputation eût été fondée. Ils alléguaient encore plusieurs autres choses pour fortifier ces raisonnements coupables. En conséquence, de semblables murmures augmentaient de jour en jour parmi le peuple. Ce qu'entendant l'illustre prince seigneur Jean-François (Pic de la Mirandole), homme certainement non moins chrétien que docte et lettré, comme il avait quelques doutes à cet égard, il résolut de s'éclairer entièrement, et de connaître, à l'aide d'investigations subtiles, tant le fondement de ces choses que les moindres détails dont elles se composaient. Il intervint donc et assista aux interrogatoires des prévenus devant l'inquisiteur; il les interrogea ensuite tête à tête sur chacune des parties de ce jeu criminel, des abominables rites, des coutumes profanes, des pratiques excommuniées, des opérations maudites qui s'y font continuellement, s'enquérant non pas de l'un d'eux seulement, mais d'un grand nombre. Ayant trouvé qu'ils s'accordaient ensemble sur les choses d'une importance plus grave (bien qu'ils parussent parfois se contredire sur quelques points moindres, soit par défaut de mémoire, soit par astuce et fraude du malin), avouant être plongés dans des vices si horribles, que l'oreille chaste et pudique du chrétien ne peut les ouïr sans un grave ennui; en véritable serviteur de Jésus-Christ qu'il était, et aussi en homme lettré et savant, pour découvrir les piéges et les embûches cachées du démon, et faire resplendir en tout lieu la parfaite vérité de la foi du Christ, afin que chacun ait à bien se garder des fraudes de notre antique ennemi, et aussi afin de pouvoir mieux lui donner la chasse en tous lieux, il se mit à écrire ces trois livres sur cette école coupable, perverse et scélérate du démon. Il y fait discuter ensemble, d'une certaine manière enjouée, deux gais mais doctes compagnons; il interroge ensuite une rusée sorcière, et finit par faire prononcer la sentence par un très-savant juge, avec tant d'ordre, avec une doctrine si variée et une gaieté si charmante, que le lecteur

cieux à lire, comme l'annonce le frontispice (1). Nicolas Rémy, conseiller intime du duc de Lorraine, fut applaudi pour sa *Dæmono-*

ne peut faire autrement de finir quand il a une fois commencé, car il est constamment attaché par des choses curieuses, rares et savantes, ainsi que par l'espoir d'en trouver encore d'autres non moins agréables. »

(1) *Compendio dell' arte esorcistica, e possibilità delle mirabili e stupende operazioni delli demoni e de' malefici, con li rimedii opportuni alle infermità maleficiali... Opera non meno giovevole agli esorcisti, che dilettevole ai lettori, e a comune utilità porta in luce.* Ce livre est très-riche d'anecdotes curieuses, surtout en ce qui concerne les opérations des sorcières. Nous n'en citerons qu'une, pour éviter les redites inutiles. « Au temps où la seigneurie de Venise fit une très-grande guerre au duc de Ferrare, l'invincible capitaine Alphonse d'Aragon, duc de Calauria, étant dans la ville de Milan avec beaucoup d'illustres seigneurs, il s'éleva entre eux une longue discussion sur cette matière des esprits, où il fut parlé et discouru diversement par ces seigneurs, chacun d'eux exposant son opinion. Après les avoir entendus, le duc s'exprima de cette manière : *Sachez, seigneurs, que c'est chose très-vraie, et non pas fiction humaine, que ce qui est dit de ces démons.* Il leur raconta alors que, se trouvant un jour à Carrone, ville de Calauria, comme il songeait à se procurer, après les soins royaux et l'expédition des affaires, quelque récréation et promenade, il lui fut dit qu'il y avait là une femme tourmentée des esprits immondes. A cette annonce, il ordonna qu'elle fût amenée devant lui, ce qui fut exécuté de suite. Le duc commença à lui adresser la parole ; mais elle ne répondait rien, et ne se bougeait nullement, comme si elle eût été hors de sens et de connaissance. Le prince, voyant cela, se rappela une petite croix qu'il portait à son cou avec certaines reliques, savoir, du bois de la vraie croix, un agnus-Dei bénit, et autres choses saintes que lui avait données Jean de Capistrano. Il la prit, et l'attacha en secret au bras de cette femme évanouie, qui se mit aussitôt à crier, à tordre la bouche et à rouler les yeux d'une manière étonnante. Ce seigneur lui demanda alors pourquoi elle criait ainsi ; et elle répondit qu'il devait lui ôter du bras ce qu'il y avait mis. *Et que veux-tu que j'ôte?* reprit-il. *Cette petite croix,* lui dit la femme, *que tu m'as mise secrètement au bras, parce qu'il y a du bois de la croix, de l'agnus bénit, et une croix de cire consacrée par mon très-grand ennemi.* Le duc ayant ôté ces choses, elle retomba de nouveau comme morte. Comme l'ambassadeur vénitien arriva dans ce moment pour s'entretenir avec le duc de choses importantes, on emmena cette femme. La nuit venue, comme le prince allait se coucher, il entendit tout à coup des cris et de grandes rumeurs dans le palais et jusque dans sa chambre, ce dont il fut quelque peu effrayé. Il fit donc appeler quelques serviteurs pour sa sûreté, et resta avec eux jusqu'au jour, sans dormir nullement. Quand le jour fut venu, il fit amener une seconde fois la femme en sa présence, et il l'entendit lui demander en souriant s'il avait ressenti quelque effroi la nuit précédente. Le duc, lui adressant alors des reproches comme à un esprit infernal nuisible au repos des mortels, lui demanda si c'était cet esprit qui avait troublé son sommeil par des bruits étranges, et elle répondit que oui. *Où étais-tu caché?* dit le duc à l'esprit : *J'étais blotti,* répondit-il,

latreia (1595), ouvrage extrait des dépositions faites par les nombreuses sorcières qui furent poursuivies dans cette province. Philippe-Louis Elichius (1) réfuta vivement ceux qui mettaient en doute les maléfices et les enchantements; l'Espagnol Torreblanca fit un traité sur cette matière à l'usage des jurisconsultes (2), ainsi que Herman Goehausen en Allemagne (3).

Il y aurait trop lieu de s'apitoyer sur la raison humaine, si l'erreur ne devait pas rencontrer de contradictions, quand la vérité même en rencontre tant. Or les livres eux-mêmes qui sont consacrés à défendre l'existence des sorciers attestent combien leurs auteurs rencontraient d'opposants. Lorsqu'en 1523 l'inquisiteur Léandre Alberti se fut mis à sévir dans la Mirandole contre un grand nombre de femmes, on en murmura comme d'un excès de rigueur contre des personnes abusées. Les théologiens de Cologne, en donnant leur approbation au *Malleus maleficarum*, se plaignent de ce que « plusieurs curés et prédicateurs ne craignent pas d'affirmer au peuple, dans leurs sermons, qu'il n'y a point de sorcières, ou qu'elles ne peuvent nuire, empêchant ainsi imprudemment le bras séculier de les punir. » Le sénat de Venise, en même temps qu'il désapprouvait les rigueurs excessives des inquisiteurs dans la Valcanonica, contrée célèbre pour cette engeance, évoqua les procès de 1518, et ordonna que, pour statuer sur les affaires de cette espèce, les recteurs des villes se réuniraient aux ecclésiastiques.

dans la sommité du baldaquin qui environne ton lit; et je te déclare que si tu n'avais eu sur toi ces choses sacrées que tu portes au cou secrètement, et qui m'en ont empêché, je t'aurais, à coup sûr, enlevé de mes mains et jeté hors du lit. Je te dirai de plus que je saurai te raconter d'un bout à l'autre tout ce dont tu t'es entretenu hier avec l'ambassadeur vénitien, attendu que j'ai tout entendu et compris. A ces mots, le duc s'écria que ce n'était pas possible. Cependant, afin de s'en éclaircir, il renvoya tous ceux qui se trouvaient là; puis il commanda à l'esprit de lui raconter tout ce qui s'était passé entre l'ambassadeur et lui. Or il lui répéta, par la bouche de la femme, leur conversation mot à mot, comme s'il eût été présent, dans le même ordre et de la même manière que tout s'était passé entre eux. Ce dont ce seigneur fut tellement émerveillé, que, depuis lors, il crut toujours que les esprits malins s'en vont errant tant dans l'air que dans les corps humains. »

(1) *De dæmonomagia, sive de dæmonis cacurgia, cacomagorum et lamiarum energia*, 1607.

(2) *Epitomen delictorum, in quibus aperta vel occulta invocatio dæmonum intervenit.*

(3) *Processus juridicus contra sagas et veneficos, una cum decisionibus quæstionum ad hanc materiam pertinentium*, 1630.

L'opinion commune eut pour adversaires le franciscain Alphonse Spina (1), le jurisconsulte Ambroise Vignato, gentilhomme de Lodi (2), et avec plus de hardiesse Ulric Molitor, jurisconsulte de Constance, professeur à Pavie (3), qui niait que le démon pût engendrer comme incube ou comme succube, et mettait sur le compte de l'illusion les vols de sorcières et les sabbats. La même thèse fut soutenue par Jean-François Ponzinibio, légiste de Plaisance (4), par André Alciat (5), par Martin d'Arles, théologien espagnol (6), pour soustraire tant de malheureuses au supplice. Le célèbre Réginald Scot nie que le démon puisse changer le cours de la nature (7).

Ces champions de la raison s'appuyaient principalement sur un canon du pape Damase, reconnu aujourd'hui pour supposé, où les voyages aériens de ces femmes sont attribués à une pure illusion. Or il est singulier de voir certains théologiens déclarer la croyance aux assemblées nocturnes, hérésie et péché mortel, tandis que d'autres les révoquaient en doute. Jacques-Pierre Borboni, archevêque de Pise, consulta les savants de cette université au sujet de certaines religieuses en état d'obsession, pour savoir si le fait était naturel ou surnaturel. Celse Cesalpino rédigea en réponse un traité, qui nous est resté, où il expose longuement les prodiges attribués à la magie, sans rien dire pour les combattre. Argumentant ensuite avec Aristote, il affirme qu'il existe des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme; mais il ajoute qu'elles ne peuvent communiquer avec nous (8). La conclusion

(1) *Fortalitium fidei.*

(2) *De hæresi.*

(3) *De pythonicis mulieribus*, 1480.

(4) *De Lamiis et excellentia utriusque juris.*

(5) *Parergon juris.* « A peine (dit-il, livre VII, c. 22) étais-je de retour au logis, revêtu des insignes de docteur (1517), que s'offrit à moi la première cause dans laquelle j'eus à donner une consultation de droit. Un inquisiteur de la dépravation hérétique dans les vallées subalpines était venu pour rechercher les hérétiques que nous appelons sorcières. Déjà il en avait brûlé plus de cent, et presque chaque jour il en offrait de nouvelles en holocaustes à Vulcain, dont beaucoup méritaient plutôt d'être purgées par l'ellébore que par le feu. Enfin les gens du pays ayant pris les armes s'opposèrent à cette violence, et portèrent la chose au jugement de l'évêque. Le prélat, m'ayant envoyé les actes, me demanda mon avis. »

(6) *De superstitionibus.*

(7) *Discovery of Witchcraft*, 1584.

(8) *Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis habeatur.* Florence, 1580.

évidente semblait devoir être que les sorcelleries dont il s'agissait n'étaient pas réelles ; mais il se borne à déclarer (tant il croyait devoir user de ménagements envers l'opinion du temps) qu'elles ne sont pas naturelles, et qu'il faut y appliquer les remèdes de l'Église.

Parmi beaucoup d'autres, Jean Wier, premier médecin du duc de Clèves (1), attaqua hardiment les préjugés de son siècle en dévoilant les fraudes, en expliquant naturellement les faits regardés comme merveilleux, et en exhortant l'empereur à épargner le sang innocent de personnes abusées. Il nie la génération spontanée des animaux; il nie que des aiguilles puissent sortir de la bouche, et des noyaux de cerises végéter dans le ventre; il affirme que les maladies ne se guérissent pas par des sortiléges, que l'incube provient du sang épaissi; il déclare qu'il y a des illusions diaboliques, mais que celui qui y est soumis est victime et non pas complice du démon.

Cet ouvrage fit grand bruit; et des adversaires puissants se levèrent pour le combattre, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les protestants. De ce nombre furent les médecins Thomas Éraste et Daniel Sennert, Lambert Daneo, Jean Campano, Hemming, Raynold, Perkins, Jacques, roi d'Angleterre, dans sa *Démonologie*, et surtout l'illustre Jean Bodin. Ce dernier énumère quatorze chefs d'accusation pour lesquels les sorcières étaient envoyées au bûcher : Renier Dieu, le blasphémer, adorer le démon, lui immoler des enfants, les lui sacrifier avant le baptême, les lui consacrer avant leur naissance, lui promettre des sectateurs, jurer au nom du diable, commettre des incestes, tuer des personnes pour les cuire et les manger, se nourrir de cadavres de pendus, faire mourir par des poisons et des sortiléges; mettre à mal les fruits et le bétail, enfin avoir un commerce charnel avec le démon ; méfaits dont le moindre mérite, selon lui, la mort la plus raffinée.

Bodin eut pour contradicteurs Jean-George Godelmann (2) et 1599.
Martin Biermann (3) ; mais Martin Delrio, jésuite flamand (4), mit

(1) *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis, libri VI. — Liber apologeticus, Pseudomonarchia dæmonum. — De Lamiis.* Bâle, 1564.

(2) *De magis, veneficis et Lamiis.*

(3) 'Εξέτασις *de magicis actionibus.*

(4) *Disquisitionum magicarum libri sex, quibus continetur accurata curiosarum artium et vanarum superstitionum confutatio, utilis theolo-*



en déroute tous les opposants. Juste Lipse l'appelle le prodige de son siècle (1), et Manzoni dit que ses veilles coûtèrent la vie à plus d'hommes que les exploits de quelque conquérant que ce soit. Son ouvrage, où il déploya beaucoup d'esprit et une érudition très-abondante, « devint le texte le plus imposant, la règle la plus irréfragable; et il donna une puissante impulsion à des massacres légaux, horribles, et non interrompus. »

Il est divisé en six livres, et chacun d'eux en plusieurs questions. Après avoir parlé des démons en général et de la nécessité d'en traiter complétement dans un moment où le maléfice s'associe à l'hérésie, l'auteur s'occupe de la magie, qu'il divise en naturelle, en artificielle et en diabolique. S'occupant de chacune d'elles, il traite d'abord de l'imagination des amulettes, des paroles mystérieuses, des nombres, et surtout de l'alchimie. Passant dans le livre IIe à la magie diabolique, il révèle les pactes avec le diable, tant extrinsèques qu'intrinsèques, et rapporte une infinité d'histoires de tous les peuples et de tous les temps; il recherche jusqu'où va le pouvoir des magiciens sur les choses extérieures : si le démon peut servir d'incube et de succube, en s'arrêtant aux autres questions qui naissent en foule au sujet de cette impureté; s'il est apte à rendre les corps pénétrables, à les transformer, à faire parler les bêtes, à faire rajeunir, à causer l'extase, à ressusciter les morts. Il rapporte aussi des exemples nombreux d'apparitions de morts dans chaque siècle, mais surtout dans le sien, tous indubitables, et où il n'y a cependant pas moyen de supposer l'intervention du diable. On trouve dans le même livre le discours sur les sorcières et sur leurs assemblées, dont il n'hésite pas à reconnaître la réalité; il la prouve même, et en donne les détails.

Il parle dans le livre IIIe des maléfices que l'on peut opérer avec des poudres, des herbes, des brins de paille, des onguents, avec le souffle, les paroles, les menaces, les reproches, les louanges, avec l'eau bénite et autres choses saintes : maléfices qui ont pour objet de

gis, jurisconsultis, medicis, philologis. Je me sers de l'édit. de Lyon, 1612.

(1) Le même Lipse disait de cet ouvrage :

Hic pura et liquida omnia; hic venena
Nulla quæ timeas opinionum.

Dans la permission de ses supérieurs, il est dit que ses livres sont *gravium doctorum, theologorum judicio approbatos*; et le censeur les approuve, parce qu'ils ne contiennent rien *quod catholicæ fidei adversetur*.

procurer l'insomnie, la haine ou l'amour, de fasciner, d'empoisonner, de faciliter les accouchements ou d'y mettre obstacle, de tarir le lait, de faire périr celui dont on perce l'effigie, d'incendier, de lier, de produire dans le corps une prodigieuse quantité de choses extraordinaires.

Mais pourquoi Dieu permet-il que les démons agissent aussi audacieusement contre les créatures? Pourquoi, pouvant nuire par eux-mêmes, se servent-ils des autres comme instruments? C'est ce qu'il entreprend d'expliquer. Le même livre contient l'énumération de vaines observances, catalogue sans fin d'actes superstitieux pour tous les accidents de la vie.

Le livre IV[e] traite de la divination des choses futures, en distinguant ce qui vient d'en haut de ce qui est humain et diabolique, les prophéties, les révélations, les conjectures, les oracles, la divination. A ce livre se rattache ce qui concerne la nécromancie, l'hydromancie, la lécanomancie, la catoptromancie, la cristallomancie, la dactylomancie, la chiromancie, l'aéromancie, la coscinomancie, l'axinomancie, la céphalomancie qui touche à la phrénologie. Puis viennent l'aruspicine, les pronostications astrologiques, l'explication des songes et les sorts. L'auteur s'occupe aussi des loteries, qu'il admet comme licites, à la condition d'y observer quelques règles d'équité qui, à la honte des gouvernements, ne sont pas même adoptées aujourd'hui.

Il range dans ses catégories les purgations, les jugements de Dieu, dont nous avons parlé ailleurs, et dont il expose les motifs, les rites, les limites, avec des réflexions d'opportunité qui ont échappé à des philosophes plus déliés que lui.

Il passe dans le V[e] livre à l'office du juge, et révèle les moyens déplorables employés pour intenter ces procès iniques. Bien qu'il commence par déclarer que son intention est d'obvier par là aux abus commis par quelques-uns, il montre lui-même qu'il ne s'agissait plus déjà de constater le crime, mais de convaincre les accusés. Non-seulement il enseigne que le juge peut s'affranchir de toutes les règles ordinaires, mais il va jusqu'à le pousser au mensonge, et jusqu'à promettre à l'inculpé que, s'il avoue, *il fera grâce,* en sous-entendant *à la république,* et que sa confession lui procurera *la vie,* et, par restriction mentale, *éternelle.*

Il est question dans le VI[e] livre des devoirs les plus sacrés et les plus délicats du confesseur en cette matière; et il défend à ou-

trance l'inviolabilité sacramentelle du secret. Selon lui, le confesseur est à la fois juge et médecin, et il doit indiquer les remèdes pour cette plaie nouvelle. Il soutient contre les protestants l'usage des reliques, des scapulaires, le son des cloches, les bénédictions, l'eau bénite, les agnus Dei, les petits pains, les exorcismes, le sel consacré.

Si on laisse de côté l'iniquité fondamentale de la chose, il est difficile de trouver un traité qui épuise aussi complétement son sujet, et où soit recueilli avec autant d'érudition tout ce qui fut jamais écrit sur les prodiges de la nature et de l'imagination. Beaucoup de prodiges y sont expliqués par des raisons peu communes alors, beaucoup d'autres répudiés avec une saine critique, d'autres, en trop grand nombre, acceptés pour vrais, sur la foi de témoins oculaires ou de savants renommés.

Quand l'opinion du vulgaire et des hommes instruits se trouvait ainsi fourvoyée, il n'est pas étonnant que des évêques et des pontifes aient cru devoir remédier à une infamie dont ils ne révoquaient pas en doute la réalité (1). Mais, parmi les bulles publiées à ce sujet, la plus célèbre fut donnée par Sixte-Quint aux nones de janvier

(1) Le 15 décembre 1588, Augustin Valerio, évêque de Vérone et cardinal, publiait une pastorale où il déplorait qu'il « se trouvât des gens, bien que de vile et basse condition, qui eussent pactisé avec l'enfer, c'est-à-dire avec le démon infernal, en s'occupant de superstitions, d'enchantements, de sorcelleries, et d'autres abominations semblables. »

En 1494, le pape Alexandre VI, ayant été informé *in provincia Lombardiæ diversas utriusque sexus personas incantationibus et diabolicis superstitionibus operam dare, suisque veneficiis et variis observationibus multa nefanda scelera procurare, homines et jumenta ac campos destruere, et diversos errores inducere,* ordonne aux inquisiteurs de les poursuivre.

En 1521, Léon X : *Quoddam hominum genus perniciosissimum ac damnatissimum labe hæretica, per quam suscepto renuntiabatur baptismatis sacramento, Dominum abnegabant, et Satanæ, cujus consilio seducebantur, corpora et animas conferebant, et ad illi rem gratam faciendam in necandis infantibus passim studebant, et alia maleficia et sortilegia exercere non verebantur...* Il s'adresse aux inquisiteurs de Venise.

En 1523, Adrien VI écrivait aux inquisiteurs de Côme : *Repertæ fuerunt quamplures utriusque sexus personæ... diabolum in suum dominum et patronum assumentes, eique obedientiam et reverentiam exhibentes, et suis incantationibus, carminibus, sortilegiis, aliisque nefandis superstitionibus jumenta et fructus terræ multipliciter lædentes, aliqua quam plurima nefanda, excessus et crimina, eodem diabolo instigante, committentes et perpetrantes, etc.*

En 1623, Grégoire XV ordonne qu'on fasse périr, en les murant, tous les faiseurs de maléfices, qui, quand ils ne tuent pas, causent des maladies, des

1585 (*Cœli et terræ creator Deus*). Il y condamne la géomancie, l'hydromancie, l'aéromancie, la pyromancie, l'onomancie, la chiromancie, la nécromancie, défendant de jeter les sorts avec des dés, des grains de froment ou des fèves, de faire des pactes avec la mort ou l'enfer pour trouver des trésors, de consommer des actes criminels, de pratiquer des enchantements, de brûler des parfums et des cierges au diable. Ce pontife y réprouve également ceux qui interrogent le démon sur l'avenir dans les obsédés, ainsi que dans les femmes lymphatiques et fanatiques; il condamne encore les femmes qui conservent le diable dans des fioles, et l'adorent en s'oignant la paume des mains ou les ongles, soit avec de l'eau, soit avec de l'huile. Il interdit en outre de lire les livres d'astrologie, ainsi que de faire l'ascendant, de tracer des pentagones, et de pratiquer toutes les autres superstitions alors en crédit.

Wier affirme que les protestants se montrent plus convaincus encore que les catholiques de la vérité des assemblées nocturnes de sorciers; et Tommasio (1) dit qu'ils n'osaient contredire Delrio, quoiqu'il eût traité fort mal Luther ainsi que la réforme, et que des procès déplorables étaient continuellement intentés parmi eux. Luther, en effet, croyait aux œuvres du démon non moins qu'une

divorces, l'impuissance à engendrer, beaucoup de pertes d'animaux, de blés, de fruits, etc.

En somme, les inquisiteurs s'appuyaient sur cent trois bulles papales.

Saint Charles, dans son premier concile provincial : *Magos et maleficos, qui se ligaturis, nodis, characteribus, verbis occultis mentes hominum perturbare, morbos inducere, ventis, tempestati, aeri ac mari incantationibus imperare posse sibi persuadent aut aliis pollicentur, ceterosque omnes, qui quovis artis magicæ et veneficii genere pactiones et fœdera expresse vel tacite cum demonibus faciunt, episcopi acriter puniant, et e societate fidelium exterminent.* Act. 5.

Après la visite de monseigneur Bonomo dans le diocèse de Côme, vient un édit de l'évêque Philippe Visconti sur la manière d'exorciser : « Qu'on ne charge de cette fonction qu'un petit nombre de prêtres; que ceux-ci s'informent préalablement du médecin pour savoir si la maladie dépend de causes physiques, ou des vexations du démon; qu'ils ne la remplissent jamais hors de l'église paroissiale, et sans avoir le surplis et l'étole; que deux parents ou deux personnes probes assistent à la cérémonie, s'il s'agit de femmes, sans les toucher autrement qu'en imposant la main sur leur tête; qu'on s'abstienne de donner des médicaments, comme aussi d'adresser au diable des interrogations sur des choses curieuses. »

(1) *De origine processus inquisitorii contra sagas*, § 81. Il attribue sans raison à Innocent VIII l'institution de la procédure inquisitoriale.

pauvre paysanne; Mélanchthon défend l'astrologie ou *destin physique* contre Pic de la Mirandole, en rapportant de nombreux cas prédits par des conjonctions de planètes; et son suffrage ne contribua pas peu à fortifier cette croyance parmi les réformés. Bèze taxait d'incrédulité le parlement de Paris, parce qu'il hésitait à condamner les sorcières à mort; accusation à laquelle le conseiller du roi, Florimond de Remundis, se hâta de répondre, dans son *Antechrist: Nos registres témoignent du contraire.*

Le jésuite Frédéric Spée, noble Westphalien de Kaiserwerd, s'éleva avec force et succès contre ces boucheries légales. Ayant assisté plusieurs condamnés à leurs derniers moments, il avait pu se convaincre qu'ils périssaient innocents. Il n'entreprit pas de contester ouvertement la possibilité de la magie, bien qu'il montre ne pas y croire (1); il se contenta de soutenir que beaucoup étaient condamnés sur ce chef sans être criminels, et il terminait en disant : « J'affirme sous serment n'avoir pas accompagné au bûcher une seule de ces femmes, dont je pusse attester prudemment qu'elle fût coupable : autant m'en ont déclaré deux théologiens très-consciencieux; et pourtant j'ai employé toute mon industrie à reconnaître la vérité. » Il suffisait, en effet, de mettre le public sur ses gardes, pour être certain que la raison finirait par se faire jour et l'emporter sur des autorités aveugles. Du reste, il n'avait apporté aucun ménagement à ne pas froisser l'opinion commune; si bien que le protestant Frédéric Bierling s'étonne qu'un catholique ait osé écrire des choses qu'un zélé partisan de la vérité se hasarderait à peine à formuler sans s'exposer aux huées (2).

Spée décrit d'une manière saisissante la nature et la marche de l'instruction criminelle. Les premiers soupçons de magie excitent à un degré incroyable la superstition du vulgaire, l'envie, la calomnie, les murmures. Tous les châtiments dont Dieu a proféré la menace dans les saintes Écritures sont réalisés par les sorcières: rien ne se fait par Dieu ou par la nature, tout provient d'elles. La foule s'ameute donc en tumulte pour demander à grands cris que le magistrat ait à procéder contre des crimes qu'elle a créés par ses commérages, et le prince ordonne d'instruire. Juges et conseillers ne savent par où commencer, faute de preuves ou même d'indices.

(1) *De tripudiis seu conventibus an unquam corporaliter fiant non parum dubitari potest : et utinam quis excutiat accuratius!*

(2) *De pyrrhonismo historico*, c. IV, § 5.

Cependant les instances redoublent; la multitude se récrie contre ces retards, qui lui inspirent des soupçons; les princes eux-mêmes sont convaincus, et c'est chose grave que de ne pas leur obéir en Allemagne, où l'on approuve tout ce qui leur plaît. Les juges se prêtent donc à ce qu'on attend d'eux, et trouvent quelques biais pour entamer la procédure. S'ils diffèrent ou si l'indignation les retient, on envoie un inquisiteur spécial, dont l'impéritie et la fougue sont appelées justice. Le zèle est excité par l'appât du gain, surtout chez les gens vils et chargés de famille, qui touchent quelques thalers pour chaque individu que l'on brûle; sans parler des profits éventuels et des contributions que les inquisiteurs peuvent exiger librement des paysans (1).

Lorsqu'il court en effet, dans un village, des bruits de sorcellerie, l'inquisiteur à qui l'on fait appel promet d'y aller extirper le fléau. Il y envoie en attendant un exacteur, pour recueillir des offrandes anticipées. Puis il arrive à son tour : l'effroi et le récit des méfaits s'accroissent à la suite de deux ou trois procédures; mais il fait mine de vouloir partir, jusqu'à l'instant où de nouvelles rétributions provoquées par le même exacteur parviennent à le retenir.

Ces abus, et d'autres pires encore, étaient très-fréquents non-seulement en Allemagne, mais même en Italie : le juge se faisait lui-même accusateur, recevait des dénonciations secrètes, admettait celles de personnes intéressées, et s'appropriait une partie des biens des condamnés. Nous ne saurions en citer un témoignage plus éloquent ni plus sévère que les dossiers de procédure publiés par l'inquisition romaine, où ils sont hautement réprouvés, et où sont prescrites des règles plus raisonnables et plus humaines. Mais, la base étant fausse, on ne pouvait qu'aller d'erreur en erreur. L'inquisition romaine elle-même, proclamée la plus bénigne de toutes, n'en donnait pas moins dans toutes ces énormités, auxquelles entraînait l'adoption de la procédure secrète.

Continuons à suivre avec Spée la marche de ces instructions criminelles. Si le dire d'un énergumène ou un bruit mensonger dénonce spécialement quelque humble et pauvre créature (2), elle est

(1) La Peyrère, auteur d'une histoire du Groënland, à qui on demandait pourquoi il y avait tant de sorcières dans le Nord, répondit : *Parce que les biens de celles qu'on fait mourir sont confisqués, et qu'il en revient une partie aux juges.*

(2) Comment découvrir les sorcières? se demanda Rategno. Or voici sa réponse;



citée aussitôt. Mais, pour ne pas paraître s'en tenir uniquement à la rumeur publique, on se ménage un indice tout prêt, au moyen de ce dilemme : Ou Gaïa fut de mauvaise vie, et on peut la présumer encline au mal ; ou sa conduite fut bonne, et c'est ainsi précisément que s'y prennent les sorcières pour se déguiser.

Elle est donc arrêtée, et ici se présente un autre dilemme : si elle se montre effrayée, c'est une preuve que sa conscience l'accuse ; au cas contraire, c'est là ce que font le plus souvent les sorcières qui ne manquent jamais de se proclamer innocentes.

Afin de se procurer ensuite d'autres indices, l'inquisiteur a ses hommes, rebut de la société généralement, qui vont partout s'enquérant de la vie antérieure de l'accusée. Or, il est impossible qu'il n'en ressorte pas quelque parole ou quelque fait susceptible de recevoir malignement une interprétation qui sente le maléfice ; il est facile, en outre, de trouver des gens qui lui en veuillent, et saisissent avec empressement une occasion de se venger. Quand les charges se sont accrues de la sorte, elle est appliquée à la torture, si déjà elle n'y a été soumise lors de son arrestation (1). On ne lui accorde ni avocat ni défense complète, attendu qu'il s'agit d'un crime excep-

« Soit par conjecture, soit par l'aveu de ses compagnes, attendu qu'elles se connaissent entre elles au jeu, bien que le diable puisse avoir pris leur forme pour le sabbat. On les reconnaît encore si elles font fi du très-saint sacrement, si elles détournent la face de la croix, si elles menacent quelqu'un qu'il lui arrivera malheur, qu'il se trouvera mécontent, et s'il en advient ainsi réellement. Matthias Berlica parle d'un bouvier qui, pour connaître les sorcières, plaçait dans un sac autant de fils en paquet qu'il y avait de femmes dans son village. Après avoir dit certaines paroles, il se mettait à frapper rudement sur le sac à grands coups de bâton, puis il s'en allait de maison en maison ; et s'il y rencontrait quelque femme avec des meurtrissures, il la dénonçait comme coupable, et, mise à la torture, il fallait qu'elle avouât. »

(1) Deux légers indices, est-il écrit, suffisent pour y appliquer un prévenu (RATEGNO, p. 37). Il n'est pas même besoin que l'inquisiteur et l'évêque ou son vicaire s'entendent pour cela (p. 79). Le juge peut, à son gré, apprécier les indices pour torturer. Il doit y être plus facile lorsqu'il s'agit de crimes plus secrets (p. 82). Qu'il essaye d'abord s'il y a quelque voie plus aisée pour arriver à la découverte de la vérité. Puis que ceux dont il y a plus à espérer la vérité soient tourmentés les premiers ; les femmes les plus faibles, le fils avant le père, et en présence de celui-ci (p. 82). L'œil du juge donne la règle et la mesure au tourment (p. 84). Celui qui a moins de quatorze ans ne doit pas y être appliqué, lors même qu'on ne peut lui arracher la vérité par le fouet et les coups ; les vieillards non plus, passé soixante-dix ans, ni les femmes reconnues véritablement enceintes. — Nous citons en note d'autres autorités, attendu que l'on pourrait supposer que Spée, comme intéressé, aurait donné dans l'exagération.

tionnel ; celui qui entreprendrait de la défendre serait appelé l'avocat des sorcières, et se mettrait en mauvais renom.

Le plus souvent toutefois, afin qu'on ne dise pas que la malheureuse a été privée de la faculté de se défendre, on s'en tient aux généralités, et on lui notifie les indices. Mais quand même elle les réfuterait et parviendrait à se disculper, on n'y fait pas attention, et la force n'en est pas diminuée ; on la renvoie dans son cachot, pour qu'elle ait à examiner plus attentivement si elle doit persister dans son obstination. Or, elle est obstinée si elle se défend. Et même si elle y réussit pleinement, c'est une charge nouvelle ; car elle ne serait pas aussi éloquente, dit-on, si ce n'était une sorcière.

Après l'avoir laissée la nuit à ses méditations, on l'entend de nouveau le lendemain, et on lui lit le décret de torture, comme si elle n'avait rien infirmé. Mais elle est d'abord examinée dans toutes les parties les plus secrètes de son corps par le tourmenteur, et ses cheveux sont rasés, afin qu'elle ne puisse conserver sur elle d'amulettes magiques contre la douleur. Elle est alors appliquée à la torture, afin qu'elle révèle la vérité, c'est-à-dire, afin qu'elle s'avoue coupable. Quelque autre chose qu'elle dise, ce n'est ni ne peut être la vérité. On la soumet en premier à une torture légère, légère, disons-nous, en comparaison des autres, qui sont atroces ; si donc elle se décide à un aveu, on dit qu'elle y a été amenée sans violence. Comment, à cette assertion, ne pas croire coupable celle qui s'est confessée telle spontanément? Mais il lui faut être condamnée même lorsqu'elle persiste à nier ; car, une fois la torture subie, il n'y a plus moyen d'échapper : il faut mourir, que l'on avoue ou non. L'aveu fait, tout est dit ; il n'y a plus à se rétracter, ce serait en vain. Mais si l'accusée s'obstine à nier, on répète la torture par deux, trois et quatre fois (1), tant que l'on veut, attendu que, dans les crimes exceptionnels, on n'a égard ni au temps, ni à la rigueur des tourments, ni à leur répétition.

Si au milieu des angoisses Gaïa roule les yeux de douleur, on dit qu'elle cherche son galant infernal ; si elle les tient fixes, c'est

(1) « Combien de fois peut-on réappliquer le prévenu à la torture, pour avoir rétracté ses aveux ? dit Pegna (*Flores comm.* p. 3.) R. Deux ou trois. » Rategno s'exprime ainsi, p. 88 : « Si maintenant le prévenu nie après avoir avoué dans les tourments? Je réponds : Le prévenu est obligé de persévérer dans cette confession ; sinon, les tortures se répètent jusqu'à la troisième fois. » Delrio cite un gentilhomme westphalien qui, *vicies sævæ quæstioni subditus*, n'avoua point ; mais le bourreau lui donna une boisson enivrante, et alors il céda.

qu'elle l'a trouvé; si son visage se contracte, c'est qu'elle rit; si elle ne rompt pas le silence, si elle s'évanouit, on dit qu'elle dort dans les tourments, par le maléfice de taciturnité. On peut en conséquence la brûler vive, comme on le fit dernièrement à l'égard de quelques-uns (c'est toujours le jésuite que nous laissons parler) qui persistèrent à nier, après avoir subi la question à plusieurs reprises; les confesseurs et les religieux disent alors qu'elle est morte obstinée, impénitente, sans vouloir manquer de foi à son amant. Meurt-elle dans les tourments ? c'est le diable qui lui a tordu le cou (1); en conséquence le cadavre est traîné sur la claie par le bourreau, et enseveli sous le gibet.

Si cependant Gaïa ne succombe pas, et qu'on n'ose pas la torturer sans d'autres preuves, ni la brûler sans qu'elle ait avoué, on la retient emprisonnée, toujours plus étroitement, un an même, jusqu'à ce qu'elle soit domptée. Car on ne saurait jamais être disculpé ni libéré par les tortures subies, comme la justice le voudrait; ce serait une honte pour les inquisiteurs de la relâcher après l'avoir arrêtée : crime ou non, elle doit être coupable, du moment où ils ont une fois mis la main sur elle (2).

On lui envoie en attendant des prêtres qui, sans expérience, poussés par un zèle fougueux, et plus importuns que les bourreaux, harcèlent la malheureuse jusqu'à ce qu'elle se proclame coupable; autrement ils lui déclarent qu'elle ne pourra être sauvée, ni recevoir les sacrements. On se garde d'introduire auprès d'elle des prêtres sensés et calmes, ni personne qui puisse instruire le prince, attendu qu'on ne craint rien davantage que de découvrir l'innocence.

Tandis que Gaia est ainsi détenue, les juges ne manquent pas de mettre soigneusement en œuvre de belles inventions, non-seulement pour se procurer de nouveaux indices, mais encore pour convaincre l'inculpée. Quelques-uns par surcroît la font exorciser, changer de lieu, et torturer de nouveau, pour essayer si l'enchantement de taciturnité a été détruit. Mais si rien ne réussit, ils l'envoient au feu.

Mais, mon Dieu! s'il lui faut périr, qu'elle avoue ou non, quel refuge lui reste-t-il? Quel fut, hélas! ton espoir, infortunée? Pourquoi ne t'es-tu pas déclarée coupable dès l'instant où tu fus arrêtée?

(1) *Constitit flagitii reos in tormentis a dæmone fuisse strangulatos.* RIPAMONTI, *de Peste*, 115.

(2) *Perseverant ne videantur frustra cœpisse*, disait Tacite; ce qu'on peut appliquer à un grand nombre de procès dans tous les siècles.

Insensée qui veux souffrir plusieurs morts, lorsque tu pourrais n'en subir qu'une! Suis un bon conseil, fais-toi criminelle, et meurs! D'aucune manière tu ne saurais échapper, car le zèle allemand ne l'entend pas ainsi.

Si quelque malheureuse, à force de tourments, s'est accusée elle-même, on ne saurait peindre sa misère : non-seulement il n'y a plus de salut pour elle, mais encore elle est contrainte d'en accuser d'autres qu'elle ne connaît pas, dont le juge inquisiteur ou le bourreau lui suggèrent souvent les noms, ou dont elle a entendu parler précédemment comme suspectes, ou comme accusées déjà. Et comme celles-ci sont à leur tour obligées d'en dénoncer aussi de nouvelles, on voit quelle besogne infinie il en résulte. Il faut donc que les juges coupent court aux procès, ou qu'ils condamnent leur propre système, qu'ils brûlent et leurs gens, et eux-mêmes, et tout le monde; car les fausses dénonciations finiront par s'étendre à tous, et il sera facile d'en démontrer la culpabilité, pour peu que le hasard s'en mêle; tellement que ceux-là même qui d'abord criaient le plus fort au feu, sans prévoir que leur tour viendrait aussi nécessairement, resteront enveloppés à la fin dans la proscription.

En effet, le jésuite raconte ailleurs qu'un moine fut accusé par plusieurs sorcières d'avoir été au sabbat à une heure où tous ses frères en religion l'avaient vu chanter dans le chœur, et qu'un prince d'Allemagne demanda à un autre si l'on pouvait intenter un procès à un individu dénoncé par dix ou douze sorcières; et comme le religieux lui répondit affirmativement, attendu que le diable ne pourrait jamais simuler la personne d'un innocent, le prince lui montra les dépositions de quinze femmes qui attestaient l'avoir vu au jeu criminel, ce qui le confondit, et le réduisit au silence.

Mais continuons avec Spée le procès dont il fait le récit supposé. Tandis que celui-là est en instance, et que les pauvres femmes que l'on torture en signalent d'autres, le bruit se répand que tel ou tel est dénoncé. Ceux que l'on désigne ou fuient, ce qui est un indice de culpabilité, ou ils demeurent, et c'est un signe que le démon les tient. Si l'un d'eux se présente aux inquisiteurs pour se défendre et affronter juridiquement le mal, on y voit la preuve qu'il est poussé par sa conscience à agir ainsi avant toute enquête à son sujet. Quoi qu'il fasse, le mauvais renom lui reste; et lorsqu'après un an ou deux il aura acquis assez de consistance, il n'en faudra pas davantage pour qu'on le mette à la torture, bien que la cause

originaire du bruit qui le perd n'existe que dans les dénonciations premières ; et Spée dit avoir vu des exemples de tout cela.

La même chose arrive à quiconque a été une fois en butte à la calomnie de la part de quelque malveillant. S'il ne se défend pas en jugement, qui se tait s'accuse. Se défend-il? la calomnie ne s'en répand que mieux ; les soupçons, l'espionnage lui viennent en aide, et bientôt le bruit public finit par l'accabler. Rien de plus facile que de se trouver nommé pendant la torture. Il en résulte en conséquence ce corollaire, que si les procès continuent, personne, quels que soient son sexe, sa fortune, sa condition, sa dignité, ne sera en sûreté, pour peu qu'un ennemi ou un détracteur ait dirigé sur lui le soupçon de magie. Aussi, dit Spée, de quelque côté que je porte mes regards, la justice me paraît en extrême péril au temps actuel, si l'on n'y pourvoit autrement.

. C'est ainsi que s'exprime cet intrépide jésuite, en ajoutant qu'il sait le moyen d'extirper les méfaits de cette espèce. Bien qu'il n'ose l'indiquer, il est probable que c'est celui qui fut conseillé par Malebranche, savoir, de renoncer à poursuivre les prétendus sorciers.

Comme il fallait s'y attendre, une foule d'adversaires, surtout parmi les protestants (1), entreprirent de réfuter ce Beccaria anticipé : mais il obtint la récompense la plus désirable ; car plusieurs princes d'Allemagne abolirent ces procédures, notamment Jean-Philippe Schönbrunn, archevêque de Mayence, et le duc de Brunswick.

Dans le procès de Mora, en Dalécarlie, au dix-septième siècle, il est déclaré que les sorcières se rassemblent sur le Blocula, en Suède ; qu'après avoir été baptisées par un prêtre du diable, elles font un repas frugal sans vin, et que parfois le diable retire de dessous elles le manche à balai, et les bâtonne en riant. Ce sont les déclarations textuelles. Il y est dit aussi qu'une fois le diable étant malade, elles le traitèrent au moyen de saignées et de vésicatoires ; et, comme on craignait qu'il ne vînt à mourir, ce fut un deuil général dans la compagnie. Soixante-douze femmes et quinze enfants furent cependant brûlés, sur de pareilles dépositions.

(1) Tels que BENOÎT CARPZOVIUS, DANIEL SANNENT, CHRISTOPHE CRUSIUS, MÉRIC CASAUBON, ERIC MAURICE, THÉOPHILE SPIZÉLIUS, JOSEPH GLANVIL, G. B. VAN HELMONT, CONRAD HARTZ, C. F. GARMANN.

GODEFROI VOIGZIUS, professeur à Hambourg, dans une thèse *de Conventu sagarum ad sua sabbata*, soutint la réalité de leurs assemblées nocturnes.

Trente ans auparavant, Antonia Bourignon, qui avait fondé un hospice d'orphelines à Lille, crut avoir aperçu une foule de diablotins noirs voltiger au-dessus des élèves, et les exhorta en conséquence à se tenir sur leurs gardes. Peu de jours après, l'une d'elles, qui avait été renfermée dans la chambre de discipline, en sort tout à coup ; et lorsqu'on lui demande comment elle s'y est prise, elle répond qu'elle a été délivrée par un diable avec qui elle avait fait un pacte dès son enfance. Bientôt toutes les jeunes filles se disent possédées, être en butte à des attouchements nocturnes de la part du démon, et assister aux danses du sabbat. On a recours aux exorcismes, puis aux procédures ; et une discussion s'engage entre les capucins qui croient et les jésuites qui doutent ; de leur côté, les parents accusent la dame Bourignon, qui s'aperçoit combien il est dangereux d'exciter les jeunes imaginations.

De nombreux cas de magie se produisaient en Angleterre, et il en est fait mention dans les statuts de Henri VIII, d'Élisabeth et de Jacques Ier. Barrington, sur le vingtième statut de Henri VI, évalue à trente mille le nombre des procès pour sorcellerie.

C'était pis encore en Écosse, surtout après la réforme. Le soixante-treizième acte du neuvième parlement de la reine Marie décréta la peine de mort contre les sorciers et ceux qui ont affaire à eux. Les procès se généralisèrent sous Jacques VI, comme instrument de calomnies ; et l'on voit principalement les sorcelleries
apparaître dans les causes d'empoisonnement. On en rapporte un 1591.
entre autres qui aurait été tenté par des moyens magiques sur le roi Jacques et sur sa femme. Une fille de service, nommée Gélis Duncan, sur qui tombaient les soupçons à raison de certaines cures extraordinaires, fut mise à la torture. On lui serra la tête avec une corde, et on lui pressa les doigts au moyen de coins, sans qu'elle avouât rien ; mais à peine eut-on découvert une trace livide qu'elle avait sur la poitrine, que le charme fut rompu. Elle avoua alors ses sortiléges et de nombreux complices, dont on arrêta une quarantaine, parmi lesquels se trouvaient de grandes dames. Le principal accusé était un certain Cuningham, appelé le docteur Fian et le Maître. On le soumit à d'horribles tortures, en lui serrant d'abord la tête avec violence, puis en lui comprimant jusqu'à trois fois les jambes dans les brodequins ; tellement qu'il avoua les horribles détails de la haute trahison pour laquelle il avait eu recours aux maléfices. Mais à peine est-il délivré, qu'il rétracte ses aveux. On



recommence donc à le martyriser en lui enfonçant sous les ongles de petits clous à deux pointes, puis en lui écrasant les doigts; et pourtant il résiste à ces douleurs atroces. On lui applique de nouveau les brodequins, qui ne font qu'une plaie de ses jambes, d'où sortent les os à travers les chairs déchirées. Vaincu enfin par la souffrance, il rendit compte de tout, mais avec des circonstances si ridicules, que Jacques s'écria: *Ces gens-là sont de grands imposteurs!*

Ce roi, qui jamais ne manquait d'assister à l'interrogatoire, voulut, en véritable amateur de diablerie, voir la Gélis Duncan exécuter la danse du sabbat. Il savait que le diable lui avait tendu plusieurs fois des piéges, mais inutilement. Un jour qu'il avait entrepris un voyage par mer, les esprits infernaux se réunirent pour sa perte. Fian avait écrit des lettres de convocation; de sorte que deux centaines de sorcières au moins s'en vinrent, embarquées dans des cribles, dans des tamis, et firent se déchaîner la tempête. Lorsqu'elles eurent mis pied à terre, elles commencèrent à boire dans leurs tamis, et s'en allèrent en procession à l'église de Northberwick, où le diable apparut au milieu d'elles; et elles firent le sabbat avec des cérémonies décrites de point en point dans l'enquête. En conséquence, un grand nombre de personnes furent brûlées, même de grande distinction. D'autres procès furent faits dans cette contrée par les réformés, surtout par les puritains, qui, dans leur assemblée de 1640, ordonnèrent à tout ministre de leur secte de tenir note des sorciers de sa paroisse, et de les traduire devant le juge.

En 1651, l'Anglais Pordage vit, avec ses savants disciples, défiler devant lui les puissances infernales sur des chars formés de sombres nuages, et traînés par des lions, des dragons, des tigres; et à leur suite des esprits de l'abîme aux oreilles de chat et tout contrefaits: on les voyait même en tenant les yeux fermés, attendu que ce n'était pas des yeux du corps qu'on les apercevait, mais de ceux de l'esprit. Vers 1670, Aubrey parle, dans son journal anglais, d'une apparition et de possédés, comme d'une chose ordinaire. Zacharie Grey, éditeur de l'*Hudibras*, atteste avoir vu une liste de trois mille victimes tuées par sortilége en Angleterre durant le long parlement. En 1661, première année de la restauration, vingt condamnations pour crime de ce genre furent prononcées par la cour judiciaire d'Écosse; et souvent des commissions particulières furent données, notamment à des prêtres, pour instruire de semblables procès.

Nous ajouterons un fait qui eut de l'importance dans l'avenir.

Vers la fin de l'an 1600, miss Shaw, jeune fille de Paisley en Écosse, ayant été battue par la servante de la maison, se mit à crier que celle-ci voulait l'ensorceler; et les convulsions dans lesquelles la colère la fit tomber parurent prouver l'accusation. La servante avoua le délit à l'aide des moyens habituels, en dénonçant une foule de personnes, dont vingt furent condamnées à diverses peines; cinq d'entre elles furent livrées au feu; une autre fut étranglée dans la prison par le démon. Miss Shaw, prise de repentir, adopta une vie de retraite et de travail; elle se mit à filer du lin et du chanvre avec une telle perfection, qu'il lui vint de nombreuses commandes du dehors. Afin d'y satisfaire, elle étendit sa manufacture; ce qui commença à mettre en renom le fil d'Écosse, et accrut la prospérité de Paisley. On y fabrique aujourd'hui pour 150,000 livres sterling de fil, et pour environ deux millions et demi sterling de baptistes, mousselines, toiles et gazes.

Alors cependant les magistrats, mieux inspirés, dirigèrent les interrogatoires de manière à faire prononcer par le jury la non culpabilité. Une vieille femme de la paroisse de Loth fut pourtant brûlée encore en 1708. Le chef de justice Powel chercha inutilement, en 1711, à démontrer l'absurdité du procès intenté à Wenham : les jurés le déclarèrent coupable. Mais il leur demanda s'ils le croyaient vraiment coupable d'avoir eu communication avec le diable, sous la forme d'un chat. La réponse fut affirmative, et c'en était bien assez pour garantir que le condamné obtiendrait sa grâce. On pendit encore en 1716 mistriss Hicks et sa fille, pour avoir donné leur âme au diable, et soulevé un ouragan en tirant leurs bas pour les savonner.

Le parlement de Paris condamna, en 1617, la maréchale d'Ancre comme sorcière, en voilant une vengeance politique sous cette accusation absurde. En 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, fut accusé de magie par les religieuses ursulines de cette ville; et, sur la déposition d'Asmodée, d'Astaroth, de Cédon et autres esprits qui avaient obsédé les sœurs, il fut condamné à être brûlé vif. Les docteurs de Sorbonne déclarèrent toutefois qu'il ne fallait pas croire au diable, parce qu'il est menteur. Mais le véritable crime de Grandier était d'avoir écrit contre Richelieu; car alors, comme en tout temps, les procédures secrètes furent des instruments assurés pour satisfaire la haine, l'avarice ou l'ambition. Le parlement de Normandie condamna aussi une sorcière à mort; mais Louis XIV

commua la peine. Comme des plaintes s'élevèrent, il publia l'édit de 1682, dans lequel il réprouve la prétention d'exercer des pouvoirs surnaturels; tant la raison est obligée de procéder avec ménagement pour arriver à extirper l'erreur!

Hauber dit, dans la *Bibliothèque magique,* qu'il fut fait à Wurtzbourg, de 1627 à 1629, vingt-neuf exécutions de cinquante-sept sorciers, parmi lesquels se trouvaient des vieillards, des femmes, des enfants, des étrangers, des prêtres, un sénateur, et une très-belle jeune fille. A Linden, de 1660 à 1664, on brûla trente personnes sur six cents habitants. On conserve au château de Gleichenberg le protocole de quarante causes de sorcières envoyées au bûcher, de 1689 à 1691; et l'on trouve dans les archives d'Hanfeld, en Istrie, toute l'instruction d'un procès célèbre intenté en 1674 et 1675, à la suite duquel plusieurs sorcières furent condamnées au feu.

La littérature elle-même prit à tâche d'attiser ces brasiers; car une ballade fut publiée en 1629, avec la musique, et des images représentant ces aventures diaboliques; ce qui contribuait à leur donner crédit. Hermann Sampson imprimait, en 1626, neuf sermons contre les sorciers. Cependant, dès 1631, on avait publié en Allemagne la *Cautio criminalis,* qui battait en brèche la procédure inquisitoriale. Treize personnes étaient encore brûlées en 1739 à Ségedin, en Hongrie. Mais lorsqu'en 1749 Marie-Renée de Vurtzbourg fut livrée aux flammes, l'horreur fut générale, et la voix de la raison trouva partout de la sympathie.

Le docteur Merklin recueillit, en 1698, la série des maladies attribuées à des enchantements (1), sans qu'il soit possible de décider

(1) *Sylloge physico-medicinalium casuum incantationi vulgo adscribi solitorum, maximeque præ cæteris mirabilium, decurias* VI *complectens, cum inspersis partim, partim subnexis huc spectantibus judiciis et curationibus. Cui loco mantissæ accesserunt : I. Quæstio solemnis, an monstruosa varia illa excreta revera in corpore fuerint, vel extrahantur? an vero præstigia dæmonis sint, extra saltem talia in corporis superficie ostentantis? II.* HELMONTII, *Tract. de receptis injectis : de injectis materialibus : de injaculatorum modo intrandi. III.* LÆVIN FISCHER, *De morbis magice per sagas inductis naturaliter curandis. IV.* BARTHOLOM. CARRICHTERI, *Ratio medendi morbis ab incantatione dependentibus, nunc primum latinitate donata : V. Collectanea et secreta myliana ad morbos magicos, maximam partem e germanica in latinam linguam translata, et nunc primum publicam in lucem emissa. Collegit, adornavit, edidit* D. GEORG. ABRAHAM MERCKLINUS, *ducal. et reipubl. Norimberg., medic. ord., etc. Norimbergæ, impensis Johannis Ziegeri et Georgii Lehmani, anno MDCXCVIII.*

s'il croit ou non aux causes surnaturelles ; il décrit du reste, avec une précision scientifique, des cas très-singuliers en effet, concernant pour la plupart des personnes guéries après avoir émis ou rejeté des corps étrangers. Il pense qu'ils peuvent être introduits criminellement, mais qu'il appartient à l'art médical d'aider à guérir le mal (1).

Une sorcière fut encore brûlée à Glaris en 1786, lorsque déjà depuis deux siècles il n'en était plus question dans les autres cantons. Genève eut son dernier procès en 1652, après s'être montrée d'une rigueur excessive dans ces sortes d'accusations.

Lorsque Tommasio combattit, en 1701, la sorcellerie et la magie à l'université de Halle, en s'appuyant sur les arguments de Bekker, il trouva en Allemagne beaucoup de contradicteurs. En 1725, Boissier s'éleva en France contre le médecin Saint-André, en s'efforçant de prouver que « tout ce que l'on raconte des faits magiques et des assemblées nocturnes des sorcières est de la plus grande vérité. »

Mais les sciences avaient fait des progrès, et elles apportèrent l'explication de plusieurs phénomèmes regardés jusque-là comme miraculeux. La médecine en donna la raison, ou démontra l'analogie de cas nombreux. La jurisprudence enseigna que l'aveu du prévenu ne doit pas suffire pour la condamnation. Lorsqu'on pesait mûrement le fait qui excitait le plus de surprise, savoir, la concordance des différentes dépositions, on trouvait qu'elle se réduisait aux seules généralités, car tous en avaient entendu parler ; et les questions étaient posées dans ce sens, au point que souvent il ne s'agissait que de répondre oui ou non. Dans le procès de Linden, mentionné plus haut, l'inquisiteur était un vieux soldat : il voulut donc savoir ce que les autres n'avaient jamais songé à demander, les noms des officiers et des principaux capitaines de l'enfer. On dit qu'il obtint à cet égard des réponses précises.

La littérature n'étant pas comprise alors comme l'institutrice du peuple, ceux-là même qui repoussaient la magie ne traitaient la question qu'en citant des textes et des canons à la portée des doctes

(1) Voici des cas qui méritent l'attention des médecins : « Levin Fischer offre, comme des symptômes des maladies produites par enchantement, l'horreur du pain, des inquiétudes, des attaques d'épilepsie, la répugnance pour les médicaments qui n'amènent aucun résultat. Si le malade enfonce son bras dans une fourmillière, il ne sent pas les morsures. Quand on met son urine sur le feu dans une marmite neuve, si elle bout, il n'est pas ensorcelé ; car celle des gens qui sont sous l'influence d'un maléfice ne bout jamais. »

seulement; rien ne s'adressait au vulgaire : aussi restait-il dans ses illusions. Jérôme Tartarotti, de Roveredo (1), fut le premier en Italie, qui porta la question au tribunal du public, en niant l'existence du sabbat, et en réfutant surtout Delrio. Mais il amoindrit sa tâche, attendu qu'il accepta et soutint même la vérité de la magie. En admettant donc la puissance immédiate du démon, on ne voit pas comment il pouvait lui refuser la faculté de transporter aussi les sorcières d'un lieu à un autre. Il se borna à soutenir que, dans des cas spéciaux, il répugnait au bon sens de croire à ces voyages des sorcières, et surtout à leur nombre.

Qu'on ne dise pas qu'il fut obligé de faire cette concession à son siècle, car et Jean-Renaud Carli (2) et Scipion Maffei (3) étendirent cette dénégation à tout art diabolique immédiat, et Tartarotti crut qu'il était de son devoir de les combattre, et de démontrer qu'en taxant les sorcières d'illusions, il n'avait pas entendu mettre en doute la puissance du démon. Tant la raison humaine a besoin de force pour se soustraire aux préjugés de l'éducation (4)!

Le père Concina, qui postérieurement à l'an 1759 admettait dans son vaste ouvrage tous les prodiges des sorcières, et surtout leurs relations charnelles avec les démons, conformément à l'opinion commune (5), prouva combien l'opposition était puissante.

(1) *Del congresso notturno delle Lamie*, libri III. Roveredo, 1749.

(2) *Lettere del Pr. G. R. Carli al sig. G. Tartarotti, intorno all' origine e falsità della dottrina dei maghi e delle streghe.*

(3) *Arte magica dileguata.* Vérone, 1750.

On vit paraître à Venise, dans la même année, une réponse intitulée *Osservazioni sopra l'opuscolo Arte magica dileguata d'un prete dell' oratorio*, pour démontrer, à l'aide de passages des saints Pères, que des sorciers et des sorcières ont existé avant et après Jésus-Christ.

(4) Ceux qui veulent d'autres renseignements sur ce délire pourront consulter aussi :

CALMET, *Sur l'apparition des esprits et sur les vampires.*

LE BRUN, *Hist. des pratiques superstitieuses.*

LE GENDRE, *Traité de l'Opinion.*

CONSTANTIN GRIMALDI, *Della magia naturale, artificiale*, etc.

FRA PAOLO SARPI, *Discorso sopra l'inquisizione dello Stato Veneto.*

PHILIPPE DE LIMBROCK, *Hist. de l'inquisition.*

LAMI, *Lezioni di antichità etrusche*, XV, XVI, XVII.

MAZONI, *Origini della lingua italiana*, III, 880, 1043, 1076, 1360.

CANTU, *Storia della diocesi di Como*, VII, 97 et suiv.

(5) *Communis catholicorum sententia docet re ipsa hanc commixtionem dæmonum mulierumque accidere.* Theol. Christ., tom. III.

On ne trouvera pas que nous nous soyons trop étendus sur cette matière, si l'on pense que là est la révélation du double fléau suspendu sur la tête de ces hommes, si enjoués cependant, du seizième siècle : la terreur des puissances malfaisantes, et le glaive d'une justice horrible, dont les poursuites étaient inévitables. Nous aurons d'ailleurs à parler, dans la suite de ce livre, d'hérétiques contre lesquels on dirigea les mêmes procédures, pour leur appliquer les mêmes supplices, et des peines qui s'étendaient jusqu'à leurs enfants (1). Or il est utile, selon nous, de signaler les erreurs aussi bien chez les doctes que chez le vulgaire, et les atrocités soit violentes, soit légales, des siècles passés, parce que chaque époque a les siennes ; et la malédiction, le mépris des gens de bien doivent tôt ou tard en faire justice.

(1) « Les fils des hérétiques, quoique bons catholiques, sont privés de l'héritage paternel. Les héritiers sont obligés d'accomplir la pénitence imposée au coupable. On peut priver de leurs offices et dignités les fauteurs, les fils, les héritiers des hérétiques (p. 45). On peut déclarer un individu hérétique après sa mort, et confisquer ses biens ; car le crime d'hérésie ne s'éteint pas même par la mort. Il ne revient rien des biens confisqués au diocésain ; il en est donné un tiers à la commune où la condamnation est prononcée, l'autre aux officiers du saint-office ; le reste est employé pour favoriser la foi et extirper les hérésies. » RATEGNO, *Lucerna inquisit.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE QUINZIÈME
ET DU QUATORZIÈME VOLUME.

N. B. *C'est par méprise qu'aux pages* 122 *et* 158 *le lecteur est renvoyé aux notes additionnelles B et D. Ce volume n'en a point.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME.

HISTOIRE MODERNE.

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.



